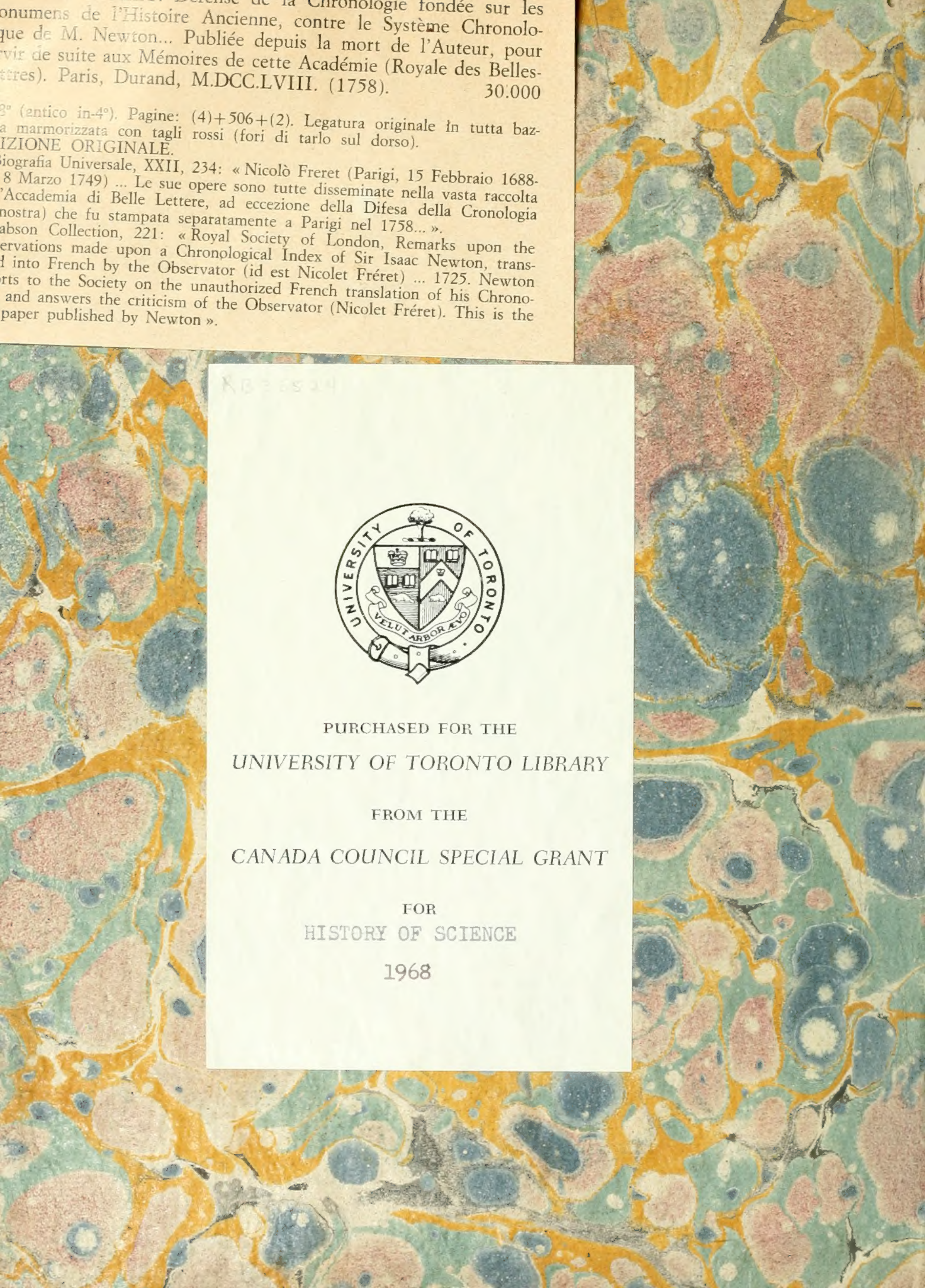




UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT
FOR
HISTORY OF SCIENCE
1968

DÉFENSE
DE LA
CHRONOLOGIE
CONTRE LE
SYSTÊME CHRONOLOGIQUE
DE M. NEWTON.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dfensedelachro00fr

DÉFENSE
DE LA
CHRONOLOGIE
FONDÉE SUR LES MONUMENS
de l'HISTOIRE ANCIENNE,

CONTRE LE

SYSTÊME CHRONOLOGIQUE

DE M. NEWTON,

Par M. FRÉRET, Pensionnaire & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres,

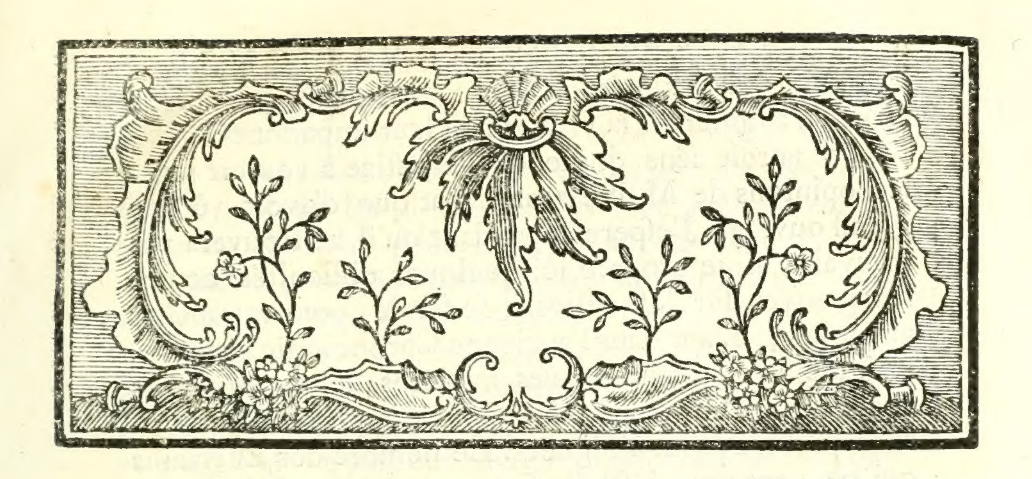
Publiée depuis la mort de l'Auteur, pour servir de suite *aux Mémoires de cette Académie.*



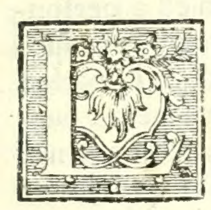
A PARIS,
Chez DURAND, rue du Foin, au Griffon.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



PREMIERES OBSERVATIONS, SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON. *



LA Chronique abrégée dont les copies manuſcrites commencent à ſe répandre, eſt le precis d'un Ouvrage conſidérable compoſé par M. Newton pour une grande Princeſſe ; ouvrage auquel il travaille depuis pluſieurs années, & dont le Public attend impatiemment l'impreſſion. Le nom ſeul d'un Auteur auſſi célébre que M. Newton, ſuffiroit pour picquer la curioſité des Sçavans ; & l'on croit que

* Ces premieres obſervations ont déja vû le jour. M. Freret les fit imprimer en 1726. avec la traduction de la Chronique abrégée de M. Newton, à la fin du VII. Volume de l'Hiſtoire des Juifs par M. Prideaux, dont on donnoit alors une nouvelle Edition. Nous les réimprimons ici telles que l'Auteur les a compoſées, aux premieres lignes près, où il étoit queſtion de l'Ouvrage de M. Prideaux, à la ſuite duquel il publioit ces remarques.

la ſingularité des opinions contenues dans cet abrégé ſervira à augmenter la vivacité de leur impatience.

Il y auroit ſans doute de l'injuſtice à vouloir juger les opinions de M. Newton avant que d'avoir vû ſon grand ouvrage. J'eſpere cependant qu'il ne trouvera pas mauvais, ſi je propoſe ici quelques difficultés contre les preuves ſur leſquelles il ſe fonde, pour retrancher au moins 400. ans dans l'ancienne Chronologie grecque. L'étude que j'ai faite de ces matieres depuis pluſieurs années, m'a mis en état de ſuppléer la plûpart des autorités qu'il n'a point alléguées. Le nombre des Ecrivains qui peuvent nous inſtruire ſur cet article, eſt ſi borné, qu'il n'eſt pas difficile à ceux qui les ont lûs avec attention & avec méthode, de les avoir aſſez préſens pour ſe les rapeller au beſoin.

Les difficultés que je propoſe ici contre M. Newton, ne me ſeront pas particulieres. Je ne doute point qu'elles ne ſe ſoient préſentées à l'eſprit de pluſieurs de ceux qui ont lû ſon abrégé. Ainſi je n'ai point été ſurpris de voir que je m'étois rencontré ſur quelques articles avec un ſçavant homme*, dont on m'a communiqué les remarques. Comme le fond de cette objection n'eſt à perſonne, on ne peut revendiquer que la maniere de la propoſer; & j'eſpere que le ſçavant homme, dont je parle, conviendra que quoique nous allions au même but, nous y allons par des routes différentes, & que je n'ai rien emprunté de ſa méthode. Ce n'eſt pas que je ne fiſſe gloire de l'imiter en toute choſe; mais chaque eſprit a ſa façon de procéder dont il ne doit point s'écarter; & c'eſt par la différence de ce procédé, que l'on diſtingue ceux qui ſe rencontrent, de ceux qui ſe ſuivent à la piſte.

* Le Pere Souciet.

1°. M. Newton paroît appuier beaucoup ſur les paſſages dans leſquels Plutarque attaque les Chronologiſtes. Cependant je ne ſcais ſi cet ancien Ecrivain mérite une grande croyance ſur ces matiéres. Plutarque homme de bon ſens d'ailleurs, avoit fort peu de critique. Son but

étoit de ramaſſer les faits qu'il croyoit propres à peindre le caractere de ceux dont il faiſoit la vie, & il rapportoit tous ces faits, ſans trop s'embaraſſer d'y mettre de l'ordre, ni de les lier entre eux, ou avec les évenemens de l'Hiſtoire génerale, par aucune date exacte.

Comme nous trouvons encore aujourd'hui de quoi ſuppléer pluſieurs de ſes dates dans les écrits de l'antiquité qui nous reſtent, nous ne pouvons douter que Plutarque ne les eut pû donner toutes, ſi la Chronologie avoit été un des objets de ſes recherches. Mais il y a grande apparence qu'il en faiſoit peu de cas, parce qu'elle l'auroit gêné, & l'eût ſouvent obligé de rejetter des faits, dont il eſpéroit de tirer parti, pour débiter des moralités. Nous le voyons par la converſation de Solon & de Crœſus, dont il défend la vérité contre le ſentiment des Chronologiſtes, par la ſeule raiſon qu'elle eſt dans le caractere de Solon, & qu'elle fait honneur à ce Légiſlateur. Cette raiſon de convenance eſt cependant détruite par la peinture même que Plutarque fait du caractere de ce Philoſophe. Solon né doux & poli, ayant conſervé le goût de la volupté & des plaiſirs les plus licentieux juſques dans ſa vieilleſſe, de l'aveu de Plutarque, n'auroit jamais répondu avec la dureté philoſophique que lui attribue Herodote, aux avances & aux honneurs que lui faiſoit un grand Prince, tel que l'étoit Crœſus. Car après tout, Solon n'étoit qu'un ſimple Bourgeois d'Athenes, qui s'étoit vû contraint de ſe jetter dans le négoce pour ſubſiſter.

2° M. Newton attaque l'évaluation des générations, ſuivie par les anciens qui comptoient trois générations pour cent ans. Je conviens que cette méthode des générations n'eſt pas de grand uſage, lorſque l'on a d'autres voies plus ſûres pour fixer la Chronologie. Elle eſt ſur-tout très-douteuſe, lorſqu'il s'agit de déterminer de courts eſpaces. Mais je crois qu'elle peut être employée pour fixer la durée des grands intervalles, lorſ-

que c'eſt la ſeule route que nous puiſſions ſuivre.

M. Newton évalue les générations à 18 ou 20. ans, l'une portant l'autre. Je ne crois pas cette évaluation ſuffiſante ; & c'eſt l'Hiſtoire des temps connus qui me la feroit rejetter, pour m'en tenir à l'évaluation des anciens.

Dans notre Hiſtoire de France, par exemple, de la naiſſance de Hugues Capet en 940. à celle de Louis XV. en 1710. il y a 24. générations par la branche de Bourbon, ſortie de Robert de Clermont, fils de S. Louis ; ces 24. générations diviſant les 770. ans qui ſont entre les deux termes de Hugues & de Louis XV. on aura 32. ans de durée pour chaque génération.

Dans cet intervalle il y a 30. regnes, à cauſe des trois fils de Philippe le Bel, & des trois fils de Henri II. qui étant morts ſans enfans, ont eu pour ſucceſſeurs des Princes de même âge qu'eux. Sçavoir, les premiers, Philippe de Valois, & les derniers, Henri, Roi de Navarre.

De la Naiſſance de Hugues Capet en 940. à la mort de Charles le Bel, & à la mort de ſa fille poſthume en 1328. il y a douze générations, & 388. ans ; ce qui donne auſſi 32. ans à chaque génération.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Henri III. dernier de la branche des Valois, arrivée en 1589. la 38e. année de ſon âge il y a 649. ans & 20. générations ; ce qui donne encore 32 ans par génération.

De la naiſſance du Duc d'Orléans, frere de Charles VI. & tige de la ſeconde branche des Valois en 1372. juſqu'à la mort de Henri III. dernier de cette branche en 1589. il y a 6. générations & 217. ans ; ce qui donne 36. ans par génération.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Louis XII. en 1515. il y a 673. ans & 27. générations ; ce qui donne 40. ans à chacune.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Charles VIII. arrivée en 1498. dans ſa 28e. année, il y a 558. ans &

18. générations, ce qui donne 31. ans à chaque génération.

Ainsi par les différens calculs nous trouvons que la durée des générations va bien jusqu'à 40. ans, mais ne descend pas au-dessous de 30. ans.

Je ne doute point que l'on ne trouve la même chose, à peu près, dans les Histoires des autres pays : il semble même que plus on s'éloigne de notre siécle, plus il faut augmenter la durée des générations ; ce qui doit pourtant s'étendre jusqu'à un certain terme. On étoit moins pressé autrefois de marier les Princes & les grands Seigneurs ; les mœurs plus simples & plus grossieres rendoient la puberté moins hâtive ; car dans cette matiere le moral influe beaucoup sur le physique, & à cet égard les jeunes gens de la Cour & de la Ville sont toûjours beaucoup plus avancés que ceux de la campagne.

Les anciens ont donc eu raison, vû la plus grande simplicité des mœurs de ces temps reculés, de donner plus de 30. ans de durée à l'intervalle d'une génération à l'autre, ou de compter trois générations pour un siécle : par conséquent M. Newton se trompe, lorsqu'il compte au moins cinq générations pour un siécle, & qu'il suppose que les hommes se marioient tous autrefois à 17. ans, & qu'ils étoient peres à 18. ans ou à 20. au plus tard.

D'ailleurs, lorsque les anciens Chronologistes ont fait leur évaluation des générations, il faut supposer qu'ils ont eu égard à ce qui se passoit de leur temps, & qu'ils se sont reglés sur les générations, dont les intervalles étoient connus pour déterminer celles qui étoient inconnues. La présomption sera toûjours pour eux jusqu'à ce que M. Newton ait fourni des preuves du contraire.

3°. La découverte sur laquelle M. Newton & les Partisans de son systême s'appuyent le plus, est celle du

temps de Chiron & des Argonautes, qu'il détermine par le mouvement des étoiles fixes. Ce sera aussi l'endroit de cet abrégé que je tâcherai d'éclaircir avec le plus de soin, parce que c'est, pour ainsi-dire, la base de la Chronologie de M. Newton. Comme il n'a point indiqué les sources où il a puisé les faits qu'il suppose ici, je commencerai par rapporter les principales preuves des changemens arrivés dans les connoissances Astronomiques des anciens au sujet des constellations célestes ; après quoi je ferai voir précisément ce que ce sçavant Geomettre doit prouver dans sa Chronologie, pour établir la proposition qu'il avance ici.

Voici ce qu'il dit sur l'année 939. (*Chiron qui étoit né dans l'âge d'or, détermina les constellations pour faciliter la navigation, & l'observation des étoiles aux Argonautes. Il plaça les points des Solstices & des Equinoxes au 15e. degré de ces constellations, c'est-à-dire, vers le milieu des signes du Cancer & du Capricorne, d'Aries & du Scorpion. Ces signes n'étoient pas differens des Constellations mêmes, formées par l'assemblage des étoiles qui les composent.*

Meton, l'an de Nabonassar 316. observa que le Solstice d'été avoit reculé de 7. degrés, depuis le temps auquel Chiron l'avoit fixé. Il recule d'un degré en 72. ans environ; & de 7. degrés en 504. ans environ. Ainsi en comptant ce nombre d'années avant l'an 316. de Nabonassar, ou l'an 433. avant J. C. on a l'an 936. pour le temps de l'expédition des Argonautes.

Dans ce passage M. Newton suppose que depuis le temps de Chiron jusqu'à celui de Meton le Solstice d'été avoit reculé seulement de 7. degrés contre l'ordre des signes. Mais on ne trouve rien dans l'antiquité qui s'accorde avec cette proposition.

Les anciens avoient divers *Calendriers rustiques*, qui marquoient les saisons de l'année & les changemens de la température de l'air, les vents & les pluies re-

glées &c. par rapport à l'agriculture ; car ces Calendriers étoient faits pour l'usage des Laboureurs. Les années des Grecs étoient des années Lunaires, vagues, auxquelles il falloit ajoûter un treiziéme mois intercalaire au bout d'un certain temps : par conséquent le temps de ces changemens de saisons ne pouvoit être désigné par les jours des mois, puisque ces jours changeoient tous les ans ; & par une seconde conséquence il fallut attacher ces prognostics aux levers & aux couchers des étoiles. Celles qui étoient opposées au Soleil, se levoient le soir sur l'horizon au coucher de cet astre, & se couchoient lorsqu'il se levoit. Au contraire, celles qui étoient dans le lieu du Ciel qu'il occupoit, se couchoient le soir & se levoient le matin avec lui, se montrant un peu après, & un peu avant cet astre ; c'est ce qu'on nomme le coucher & le lever Héliaque. Sur quoi l'on peut voir parmi les anciens, Geminus, *introduction à l'Astronomie* ; & parmi les modernes, le Pere Petau, qui a traité cette matiere d'une maniere intelligible à ceux qui ne sont pas Astronomes.

Vranologii partie 2.

Nous avons dans les Anciens quelques-uns de ces Calendriers rustiques ; & les Ecrivains d'agriculture Grecs & Latins en rapportent plusieurs fragmens, parce qu'ils avoient donné lieu à beaucoup de traditions sur les jours convenables à certains travaux. Mais comme ces fragmens sont souvent contraires les uns aux autres, il est clair qu'ils sont tirés de différens Calendriers.

Les étoiles que nous appellons fixes, parce qu'elles gardent toûjours la même distance entre elles, ne le sont pourtant pas par rapport aux poles & à l'Equateur du mouvement diurne. Ainsi les étoiles qui répondent aujourd'hui aux points, dans lesquels l'Eclyptique coupe l'Equateur, c'est-à-dire, aux points Equinoctiaux n'y ont pas toûjours répondu, & n'y répondront pas toûjours. Ces étoiles avancent vers l'Orient dans des cercles parallèles à l'Eclyptique par un mouvement très-réel, quoi-

que très-lent, puisqu'il est d'un degré en 72. ans.

Ainsi le point de l'intersection de l Equateur & de l'Ecliptique à l'Equinoxe du printemps, qui est aujourd'hui dans un cercle éloigné de près de 30. degrés, vers l'Occident, de la premiere étoile d'Aries, a été autrefois dans un même cercle avec cette étoile, & avant ce temps-là il en étoit éloigné de plusieurs degrés vers l'Orient.

On conçoit par-là qu'il a fallu faire de temps en temps des changemens aux Calendriers rustiques, pour rendre les prognostics conformes à la vérité. Car ces levers & ces couchers des étoiles n'étoient, comme Geminus le remarque, que le signe des changemens dans la température de l'air; changemens qui étoient produits par l'approche & par l'éloignement du Soleil.

Dès les premiers temps on avoit joint ensemble plusieurs étoiles, pour en former des constellations; on leur avoit donné des noms d'hommes & d'animaux, afin de les rendre plus sensibles à l'imagination, qui pouvoit, à l'aide de ces noms, les distinguer plus facilement.

Les quatre points Cardinaux des Equinoxes & des Solstices étoient fixés dans ces Calendriers au lever & au coucher de certaines étoiles; & par-là on marquoit dans le Ciel les étoiles qui étoient alors dans le même cercle avec le Soleil. Mais par le mouvement des étoiles fixes, les Calendriers ne se trouvoient plus justes au bout de quelques siécles. Ceux qui avoient été faits dans des temps différens devoient donc varier entre eux dans la fixation des points Cardinaux; & cette différence devoit être d'autant plus grande, que les Calendriers avoient été faits dans des temps plus éloignés.

Les Calendriers publiés par Hipparque plaçoient l'Equinoxe du printemps au commencement de la constellation d'Aries, parce que cela étoit à peu près ainsi de son temps. Depuis lui on a toûjours continué à s'exprimer

primer de même ; & quoique les constellations ayent changé de place par rapport aux points des Equinoxes & des Solstices, on a toûjours continué de donner leur nom aux douze parties, dans lesquelles on divise le Zodiaque & l'Equateur, & au commencement de quatre desquelles on place ces quatre points Cardinaux. Par-là il est arrivé que dans notre Astronomie nous avons deux sortes de signes, les uns qui sont ces douze parties égales, les autres qui sont les douze constellations célestes, ou les assemblages d'Etoiles qui sont marqués sur les Globes par les figures dont on leur donne le nom. Plusieurs de ces constellations sont maintenant entierement hors des signes qui portent leur nom.

Nous avons vû que dans les Calendriers antérieurs à Hipparque les points des Equinoxes & des Solstices étoient, à la vérité, dans les constellations, mais éloignés leur commencement vers l'Orient; & cela d'autant plus que les Calendriers étoient plus anciens.

Achilles Tatius dit que plusieurs Astronomes plaçoient le Solstice d'été au premier degré du Cancer; les autres au 8. les autres au 12e. & les autres au 15e. Nous verrons par les exemples que je vais rapporter, que ce passage se doit appliquer aux trois autres points Cardinaux. Nous avons vû qu'Hipparque étoit de ceux qui mettoient ces points au commencement des constellations.

Isagog. cap. XXIII. Petav. Uranolog. part. I. pag. 146.

Euctemon & Calippus en faisoient autant, comme nous le voyons dans le calendrier de Geminus. Eudoxe dans le même Calendrier place l'Equinoxe du Printemps au sixiéme degré d'Aries, & le Solstice d'hyver au quatriéme degré du Capricorne. Mais nous verrons plus bas qu'il parloit autrement dans ses ouvrages.

Columelle nous apprend que Meton & Eudoxe dans leurs Calendriers, ne plaçoient pas l'Equinoxe & les autres points au premier degré de leurs signes, mais au huitiéme ; c'est-à-dire, 8. jours après l'entrée du Soleil dans ces constellations.

De re rust. IX. 14.

Nous n'avons aucun exemple des Calendriers où l'on plaçoit les points Cardinaux au douziéme degré des constellations ; sans doute, parceque ces Calendriers n'étoient pas d'un usage bien étendu.

Mais l'opinion qui les plaçoit au quinziéme degré avoit été suivie par Eudoxe, comme on le voit par les fragmens de son *Enoptron* ou *Mirouer*, cités dans Hipparque en plusieurs endroits de son ouvrage sur Aratus.

Petav. Vranol. part. 1. Hipparch. lib. 1. Sect. 10. 12. p. 185.

L'ouvrage d'Eudoxe étoit une espéce de tableau du Ciel & des constellations decrites d'une façon populaire. C'est celui même qu'Aratus a mis en vers sous le titre de *Phœnomenes*. Dans ce livre d'Eudoxe on lisoit, que les colures des Equinoxes & des Solstices passoient par le milieu des constellations dont ils portent le nom ; c'est-à-dire, à 15. degrés de leur commencement. Cela est clair par le calcul d Hipparque, qui donnant le lieu de plusieurs étoiles, suivant sa division de l'Eclyptique, & suivant celle d'Eudoxe, différe toûjours d'Eudoxe de 15. degres en longitude.

Nous voyons par l'exemple de Columelle, que dans ces Calendriers rustiques publiés depuis le perfectionnement del Astronomie, on ne s'embarrassoit pas beaucoup de placer les points Cardinaux hors de leur véritable lieu. On songeoit seulement à se faire entendre des gens de la campagne pour lesquels on écrivoit, & dont il falloit respecter les préjugés.

Lib. IX. cap. 14.

Voici de quelle façon s'exprime Columelle. *Nec me fallit Hipparchi ratio quæ docet Solsticia & æquinoctia, non octavis, sed primis partibus signorum confici. Verum in hac ruris disciplinâ sequor nunc Eudoxi & Metonis antiquorumque fastos Astrologorum, qui sunt aptati publicis sacrificiis, quia & notior est ista vetus agricolis concepta opinio. Nec tamen Hipparchi subtilitas pinguioribus, ut aiunt, rusticorum litteris necessaria est.*

Il répete le même principe ailleurs liv. XI. chap. II.

Novi autem veris principium non sic observare rusticus debet quemadmodum Astrologus, ut expectet certum diem illum qui veris initium facere dicitur.

Les laboureurs n'ont pas besoin d'être attentifs au moment de l'Equinoxe, ni même au jour précis; & Columelle croit qu'il faut dans les préceptes qu'on leur donne se conformer aux préjugés auxquels ils sont attachés; comme étoit l'opinion qui plaçoit les Solstices & les Equinoxes aux huitiémes degrés des constellations. Ils étoient confirmés dans cette opinion par les Calendriers de Meton, d'Eudoxe & des anciens Astronomes, sur lesquels on s'étoit reglé dans l'établissemenr des Fêtes & des sacrifices publics.

Eudoxe & Meton en avoient fait autant dans leur temps. Le premier est mort l'an 368. avant Jesus-Christ, âgé de 53. ans & le second a observé la hauteur Solstitiale du Soleil l'an 432. avant la même Ere. Ils avoient placé les points Cardinaux hors de leur vrai lieu. Ces points étoient au commencement des constellations l'an 388. avant Jesus-Christ suivant le calcul de ceux qui donnent aux étoiles un mouvement d'un degré en 72. ans, comme les P. P. Petau & Riccioli, suivis par M. Newton.

Cependant loin de se conformer à cette situation du Ciel, Eudoxe dans son *Enoptron* met ces points au quinziéme degré des constellations, & dans son Calendrier il les met avec Meton au huitiéme degré. Ni l'un ni l'autre de ces Astronomes n'avoit donc pensé à s'exprimer exactement, parce que la précision étoit inutile dans ces sortes d'ouvrages.

Meton n'avoit apparemment fait d'autre changement au Calendrier rustique que d'y appliquer son Cycle de 19. ans, & ses intercalations pour rendre l'année véritablement fixe & la regler de façon que les Solstices revinssent aux mêmes jours.

Les prognostics des vents, des orages, des pluies &

des autres changemens de l'air étoient demeurés attachés aux jours auxquels on les marquoit ordinairement. Meton regardoit les levers & les couchers des étoiles comme les signes, non comme les causes de ces changemens, dont la seule cause Physique étoit l'approche ou l'éloignement du Soleil; ainsi quand même il eût été persuadé de la justesse de ces prognostics, il n'eût pas cru qu'ils devoient suivre le vrai lever & le vrai coucher des étoiles.

Columelle avoue que leur effet arrivoit tantôt devant, tantôt après le jour marqué. Dans le Calendrier de Meton les prognostics étoient attachés aux jours de l'année, parce qu'au moyen de son intercalation ces jours étoient toûjours à la même distance des points Cardinaux, & répondoient aux mêmes lieux du Soleil dans l'Ecliptique; & c'étoit la seule position de cet astre dans le Ciel que l'on pouvoit regarder comme la cause Physique de ces changemens dans la temperature de l'air. Au reste, nous n'avons point de preuves que Meton ne crut pas ces prognostics assûrés: car il n'y a pas bien long-temps que les Astronomes ont abjuré l'Astrologie judiciaire. Mais quand même Meton eut été pleinement convaincu de la fausseté des prognostics dont les Calendriers étoient remplis, cette opinion avoit jetté de trop profondes racines, pour entreprendre de la détruire. Malgré la lumiere philopsohique qui éclaire aujourd'hui l'Europe, nous voyons notre agriculture encore pleine de préjugés, qui n'ont pas plus de fondement que ceux des laboureurs contemporains de Meton. Envain la réformation de notre Calendrier a-t-elle changé la situation de certaines Fêtes regardées comme fatales par les gens de la campagne: envain leur remontre-t on que les Fêtes de ces saints Vendangeurs tombent à dix jours de distance de ceux où elles tomboient du temps de nos Peres suivant l'ancien Calendrier; le préjugé va toûjours son train, & le raisonnement entreprendroit envain de détruire

des opinions que l'expérience annuelle de leur fausseté ne peut ébranler.

Ainsi, lorsque Meton a mis les Solstices & les Equinoxes au huitieme degré des constellations, ce n'a point été en conséquence d'aucune observation qui lui eut fait voir qu'ils avoient reculé de 7. degrés depuis le temps de Chiron. Car cette même observation lui eut appris que ces points étoient de son temps dans le premier degré de ces constellations, & non dans le huitiéme. Il a voulu seulement suivre les Calendriers en usage, auxquels il n'a point touché dans cette partie.

Si Meton avoit reformé le lieu des Equinoxes & des Solstices dans les constellations, la réformation se trouveroit conforme à celle d'Euctemon qui avoit observé le Solstice l'an 432. avec lui, & il auroit placé les points au commencement des constellations. Ptol. Almag. lib. III. A. p. 3.

Nous voyons dans le Calendrier de Geminus qu'Euctemon avoit mis le Solstice d'hyver & l'Equinoxe d'Automne aux premiers degrés de Caper & de Libra, ou des serres du Scorpion. Calippus qui dans le même Calendrier est conforme à Euctemon sur ces deux points, place les autres au commencement de leurs signes ; ce qui ne laisse aucun doute sur le lieu dans lequel Euctemon les mettoit. Cap. 16. Vranol. parte primâ.

Nous ne voyons point que Meton ait fait aucune observation des étoiles. Celle qu'il avoit faite du Solstice étoit même si grossiere, que Ptolomée déclare qu'il la rapporte seulement à cause de son antiquité, mais sans en oser rien conclure. C'est donc à M. Newton à montrer sur quoi il se fonde pour avancer que Meton avoit trouvé sept degrés de différence entre le lieu des étoiles fixes dans l'Ecliptique du temps de Chiron, & celui qu'elles occupoient en 432. avant Jesus-Christ lors de son observation du Solstice d'Esté. Jusques là on se croira bien fondé à penser que Meton dans son Calendrier s'étoit conformé, non à la vérité, comme avoit fait Euc- Almag. 11. B.

temon, mais à l'opinion reçue de ſon temps parmi les gens de la campagne, pour qui ce Calendrier étoit fait.

Selon la quantité du mouvement des étoiles établie par M. Newton d'un degré en 72. ans, l'Equinoxe du Printemps a dû ſe trouver au huitiéme degré de la conſtellation d'Aries, 576. ans avant l'an 388. c'eſt-à-dire, l'an 964. avant l'Ere Chrétienne; & c'eſt à peu près dans ce temps-là que ce Calendrier, ſuivi par Meton & par Eudoxe, ſelon Columelle, a dû être publié dans la Gréce.

Heſiodi opera & dies. V. 565. &c.

Heſiode qui, ſuivant l'opinion d'Herodote, a veçu vers l'an 884. avant Jeſus-Chriſt, parle du lever d'Arcturus conformément à la diſpoſition de ce Calendrier.

L'opinion de ceux qui plaçoient les points des Solſtices & des Equinoxes au cinquiéme degré des conſtellations, opinion qu'Eudoxe avoit ſuivie dans ſon *Enoptron*, montre qu'il y avoit encore un Calendrier beaucoup plus ancien que celui qui avoit été ſuivi par Meton. Ce Calendrier avoit été fait l'an 1468 avant l'Ere Chrétienne, & il étoit encore en uſage au temps d'Eudoxe & d'Aratus, qui s'y conformerent dans leurs ouvrages, faiſant paſſer le colure des équinoxes par le quinziéme degré de la conſtellation du Belier, ou par les étoiles qui forment les jambes de derriere de cet animal ſur les globes.

Je ſuppoſerai volontiers avec M. Newton que Chiron étoit l'auteur de cet ancien Calendrier qui mettoit les colures au quinziéme degré des conſtellations; mais en même temps je le ferai vivre dans le temps où cette opinion étoit confirmée par les apparences du lever & du coucher des étoiles fixes, c'eſt-à-dire, depuis l'an 1468. juſqu'à l'an 1596. Par-là je me trouverai conforme à la Chronologie d'Herodote qui compte 900. ans entre le temps de ſa naiſſance, * & celui de la naiſſance d'Her-

* Herodote étoit né l'an 482. avant J. C. ayant 33. ans l'an 430. premiere année de la guerre du Peloponeſe.

cule. Ce Heros eſt donc né l'an 1382. & Chiron plus vieux que lui d'une génération, eſt né vers l'an 1420.

Clement d'Alexandrie cite les vers d'un ancien Poëte Grec, qui dans ſon Poëme de la guerre des Geans, attribuoit à Chiron le partage des étoiles en diverſes figures ou conſtellations. A quoi Clement ajeûte que *Hippo* fille de Chiron & femme d'Eole, avoit la premiere, prédit l'avenir par le lever des étoiles, à ce que diſoit Euripide dans une Tragedie.

Stromat 1. pag. 360. Edit. Oxonienſ. in fol.

Rien ne reſſemble mieux aux anciens Calendriers ruſtiques qui nous reſtent que ces prédictions par le lever des Aſtres, qui ſans doute regardoient la fertilité ou la ſtérilité, les vents, les orages, la température de l'air, & tous les autres prognoſtics que l'on marquoit dans les Calendriers. Ainſi je ne doute point que l'on n'attribuât à Chiron le plus ancien Calendrier ruſtique connu dans la Grece. Je crois même que ce paſſage d'Euripide peut nous ſervir à découvrir ce qui a donné lieu à la Fable d'Eole chez les Poëtes. Strabon nous apprend que ſuivant l'opinion de Polybe, ce Prince qui regnoit ſur les Iſles voiſines de la Sicile, appellées Eoliennes de ſon nom, ayant reconnu par une longue application, que les changements qui arrivoient dans les Volcans de ces Iſles, précédoient toûjours ceux qui arrivoient dans l'air, ſe mit par-là en état de prédire pluſieurs jours devant les vents qui doivent ſouffler aux environs de ces Iſles. Le ſuccès de ces prédictions donna occaſion aux peuples demi-barbares, & aux Poëtes qui cherchent toûjours dans les opinions populaires le merveilleux dont ils embelliſſent leurs ouvrages, de ſuppoſer que les Dieux avoient donné à Eole la ſurintendance des vents. Polybe * aſſure que cet uſage de prédire les vents par la quantité, la couleur, la figure

Strab. Geog. 1. p. 23. VI. p. 276.

* Varron cité par Servius, Æn. 1. vers 56. diſoit la même choſe que Polybe.

& la direction de la flamme & de la fumée des Volcans des Isles Eoliennes subsistoit encore de son temps, & se pratiquoit avec succès.

Si l'on suppose que Hippo fille de Chiron porta à son mari Eole le Calendrier rustique de son pere, dans lequel les Saisons & les changemens qui arrivent dans l'air, dans les vents &c. étoient marqués, comme ils le sont dans les Calendriers rustiques qui nous restent des anciens, ce sera un nouveau moyen de comprendre pourquoi les peuples regardoient Eole comme le Roi des vents. Dans ces temps de grossiereté & d'ignorance, il ne falloit que le succès qui accompagnoit ordinairement les embarquemens faits sur ces prédictions, pour se persuader que ce Prince enchaînoit les vents contraires, & ne laissoit souffler que ceux qui étoient favorables.

Nos matelots ont-ils plus de raison de s'imaginer que les Lappons & les Norveggiens ont le pouvoir de vendre le vent, & le livrent réellement à ceux qui le veulent acheter d'eux ? Cette idée n'est pas encore détruite, & presque toutes nos rélations des voyages Septentrionaux en font mention.

Vid. Vranol. Petav. part. 1. p. 121 122. Achilles Tat. Isagoge. Astronom. c. 6.

Chiron n'étoit pas le seul à qui les Grecs se crussent redevables de leur Astronomie. Promethée se vante dans Æschyle d'avoir montré aux hommes à partager l'année en quatre Saisons par le lever des étoiles, & de leur avoir enseigné le mouvement & les révolutions des Astres.

Euripide attribue à Atrée, pere d'Agamennon, la découverte du mouvement propre des Planetes, & de leurs révolutions d'Occident en Orient contre l'ordre du mouvement diurne, qui emporte tous les Astres d'Orient en Occident.

Sophocle attribue à Palamede la division de la nuit en plusieurs parties, par la hauteur des étoiles sur l'horizon, afin que les sentinelles pussent veiller & se reposer tour-à-tour également. Le même Poëte ajoute que

Palamede

Palamede montra aussi aux Pilotes à se conduire par la constellation de l'Ourse, & par le coucher de Sirius en hyver.

Atrée & Palamede étoient peu éloignés du temps de Chiron ; & s'ils ont fait quelque changement à son Calendrier, comme il y a lieu de le croire, par les témoignages que je viens de rapporter, ce sont eux qu'il faut regarder comme les Auteurs de ce Calendrier, où les Solstices & les Equinoxes étoient marqués au douziéme degré des constellations.

L'Equinoxe du Printemps étoit au 12e. degré d'Aries, depuis l'an 1324. jusqu'à l'an 1252. c'est-à-dire, avant & après la prise de Troye, arrivée selon Herodote 800. ans avant sa naissance, vers l'an 1282. avant J. C. Agamemnon étoit fils d'Atrée, & Palamede accompagnoit Agamemnon au siége de Troye.

Nous avons dit que le 3e. des Calendriers antérieurs à Hipparque & à la réunion des points Cardinaux avec les premiers degrés des constellations, étoit de l'an 964. avant l'Ere Chrétienne : car c'étoit alors que l'Equinoxe du Printemps tomboit au 8e. degré d'Aries, comme il étoit marqué dans les Calendriers de Meton suivis par Columelle. Nous ne sçavons pas qui fut l'Auteur de ce nouveau Calendrier : on voit pourtant qu'il étoit déja en usage du temps d'Hesiode qui vivoit 880. ans avant l'Ere Chrétienne, suivant la Chronologie d'Hérodote, & avant l'an 908. selon l'Auteur de la Chronique de Paros.

Pour résumer en peu de mots tout ce que je viens de dire ; voici quel est le raisonnement de M. Newton.

1°. Les constellations célestes, ou les étoiles fixes changent de longitude, & avancent tous les 72. ans d'un degré dans l'ordre des signes.

2°. Au temps de Chiron la premiere étoile du belier étoit éloignée de l'Equinoxe du Printemps de 15. degrés vers le Solstice d'hyver.

3° Au temps de Meton cette même étoile étoit approchée de l'Equinoxe de 7. degrés.

Donc Chiron a vécu 504. ans avant Meton ; & comme Meton a observé la hauteur solsticiale du Soleil l'an 432. avant Jesus-Christ, Chiron plus ancien que Meton de 504. ans a vécu l'an *936.* avant l'Ere Chrétienne.

En accordant à M. Newton ses deux premieres suppositions, sçavoir, qu'au temps de Chiron, la premiere étoile d'Aries, étoit éloignée du colure des Equinoxes de 15. degrés vers le Solstice d'hyver, & que le mouvement de cette étoile la fait approcher de ce colure d'un degré en 72. ans, il suit nécessairement delà, que cette étoile ne s'est trouvée dans le colure des Equinoxes que 1080. ans après Chiron. Or la réunion de cette étoile avec le colure, s'étant faite de l'aveu de M. Newton lui-même, l'an 388. avant J. C. il faut conclure que Chiron a vécu vers l'an 1468. avant l'Ere Chrétienne, & 532. ans plutôt que ne le marque M. Newton.

La troisiéme proposition de ce sçavant homme, est que du temps de Meton, la premiere étoile d'Aries étoit de sept degrés plus proche du colure des Equinoxes, que du temps de Chiron, c'est-à-dire, à 8. degrés de distance: car au temps de Chiron, elle en étoit éloignée de 15. degrés par la seconde supposition.

Par conséquent Meton a vécu 576. ans avant la réunion de cette premiere étoile d'Aries avec le colure des Equinoxes : car il faut 576. ans pour parcourir ces 8. degrés. Cette réunion s'étoit faite l'an 388. Meton aura vécu l'an 964. avant Jesus-Christ. Mais de l'aveu de M. Newton lui-même, Meton ayant observé la hauteur du Soleil au Solstice d'été, l'an 432. avant J. C. l'Anachronisme seroit de 532. ans.

Par rapport à Meton, j'ai montré que dans le fait la réunion de la premiere étoile d'Aries avec le colure des Equinoxes, étoit faite au moins sensiblement de son temps ; & que si dans ses Calendriers il avoit mis 8. degrés

de diſtance entre cette étoile & le colure des Equinoxes, c'eſt qu'il n'avoit pas voulu faire de changement aux anciens Calendriers reçus dans l'uſage des laboureurs.

Euctemon ſon contemporain (puiſqu'il avoit obſervé le Solſtice de l'an 432. conjointement avec lui) a été plus hardi, & avoit placé les étoiles dans leur vrai lieu; enſorte que la premiere étoile d'Aries étoit dans le colure de l'Equinoxe.

Eudoxe né l'an 421 avant J. C. & le plus habile Aſtronome de ſon ſiécle, avoit ſuivi l'ancienne opinion dans ſon *Enoptron*, & plaçoit les étoiles fixes à 15 degrés de longitude, vrai lieu qu'elles occupoient dans le Ciel, parce qu'il s'exprimoit conformément aux très-anciens Calendriers de Chiron. En pouroit-on conclure quelque choſe pour le temps auquel il a vécu? Hipparque qui met une différence de 15. degrés entre la longitude qu'il donne aux étoiles fixes & celle d'Eudoxe, aura vécu 1080. ans après lui: il faudroit le conclure par le raiſonnement de M. Newton, ſi on le vouloit appliquer à la différence qui ſe trouve entre les longitudes d'Eudoxe & celles d'Hipparque.

N'eſt-il pas plus vrai ſemblable que les anciens qui ne ſe piquoient pas d'une exactitude bien ſcrupuleuſe dans leurs Calendriers, par rapport au lieu des étoiles fixes, ſe ſont exprimés populairement dans ces ouvrages, & ont ſuivi des opinions reçues depuis long-temps. Le même Hipparque, qui vivoit près de 300. ans après Meton & Eudoxe, & lorſque les étoiles, par leur mouvement en longitude, étoient éloignées de plus de trois degrés du lieu où elles étoient au temps de ces Aſtronomes, continue à s'exprimer dans ſes ouvrages, comme ſi elles n'avoient point changé de lieu; cet uſage imité par les Aſtronomes qui l'ont ſuivi, eſt la ſeule cauſe de la diſtinction que nous mettons encore aujourd'hui entre les ſignes de l'Ecliptique, & les conſtellations qui ſont dans le Zodiaque.

Je ne crois pas que l'on entreprenne de défendre le sentiment de M. Newton, en disant que du temps de Chiron, la premiere étoile d'Aries n'étoit qu'à sept degrés du colure de l'Equinoxe ; 1°. M. Newton dit lui-même qu'elle étoit à 15. degrés de ce colure qui passoit alors par le milieu de cette constellation.

2°. Ce Calendrier que l'on attribueroit à Chiron, seroit la moitié moins ancien que celui qui éloignoit la premiere étoile d'Aries de 15. degrés du colure, puisqu'il la mettroit seulement à sept degrés de distance. Par conséquent il faudroit supposer que les Grecs avoient un Calendrier dressé 576. ans avant Chiron, c'est-à-dire, avant le siécle des Argonautes, & des Héros dont les petits enfans se trouverent à la prise de Troye : supposition contraire à toute l'Antiquité qui ne connoît point d'Astronome, ni même d'Astronomie dans la Grece avant Chiron, qui forma les constellations, leur donna les noms des Héros de son siécle ou des Princes dont ces Héros étoient fils, Callisto, Orion, Cephée, Persée, Andromede, Cassiope, Hercule, le Vaisseau des Argonautes. L'opinion commune des Grecs mettoit les colures au milieu des constellations, ou à 15. dégrés de leur commencement. Cette opinion étoit si bien établie, qu'Eudoxe a cru s'y devoir conformer dans son *Enoptron*. Qui pouvoit l'avoir répandue dans la Grece, si ce n'étoit un ancien Calendrier fait dans un temps où cela étoit à peu près ainsi ? car ces sortes de Calendriers rustiques étoient construits sur les apparences célestes. Il faut donc déterminer le temps de Chiron ou du commencement de l'Astronomie dans la Grece, par le calcul du mouvement en longitude des Etoiles fixes, & ce calcul donnera l'an 1500. avant J. C. pour le siécle de Chiron. Cette Chronologie se trouvera conforme aux hypothèses des Grecs, à celles d'Herodote, & de Thucidide, & renverse absolument le systéme de M. Newton, qui aura apporté, pour détruire l'ancienne Chro-

nologie les plus fortes preuves que l'on puisse employer pour l'établir solidement.

On me pardonnera, je l'espere, si je ne finis pas cet article des constellations, sans rapporter un passage de Seneque, duquel je crois pouvoir conclure, que ce Philosophe croyoit comme moi, que les constellations, avoient été formées dans un temps où les colures étoient éloignés de 15. degrés du lieu où Hipparque les avoit placés. *Nondum sunt anni mille quingenti,* (dit-il) *ex quo Græcia stellis numeros & nomina fecit; multæque hodie sunt gentes quæ facie tenus noverint cælum.* Cet endroit de Seneque mérite d'être lû tout entier. On y verra que l'opinion de Mrs. Cassini, Bernoulli & Halley sur le retour des cometes, étoit celle de plusieurs Astronomes Chaldéens, & que Seneque qui la croyoit la plus probable, étoit persuadé que l'expérience des siécles suivans pourroit donner à cette opinion une si grande vraisemblance, que l'on auroit peine à concevoir qu'elle n'eût pas toûjours été suivie. *Per successiones ista longas explicabuntur. Veniet tempus quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur..... erit qui demonstret aliquando in quibus Cometæ partibus errent, cur tam seducti à cæteris eant, quanti, qualesque, sint; contenti simus inventis, aliquid veritati & posteri conferant.* Lib. VII. Quæst. natur.

Mais pour revenir à la partie de ce passage qui regarde les constellations, Seneque supposoit les colures aux endroits des constellations, où les avoit placés Hipparque; & comme il sçavoit d'ailleurs que ces constellations avoient un mouvement propre, contraire à celui des Planetes qui étoit d'un degré en cent ans selon Hipparque, il a dû conclure de la différence de 15. degrés qui se trouvoit entre le lieu des colures dans les anciens Calendriers, & celui que ces cercles occupoient de son temps; il a dû conclure, dis-je, que ces premiers Calendriers étoient plus anciens que lui de 1500. ans: ce qui Quæst. natur. VII. §. 21.

étoit assez exactement vrai par la Chronologie grecque.*

Il y auroit bien des observations à faire sur - tout ce que M. Newton dit ici de l'Histoire d'Egypte. Je me contenterai cependant de quelques réflexions générales. L'Egypte avoit ses Rois particuliers plus de onze cens ans avant la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, lors de la vocation d'Abraham; l'Ecriture ne permet pas d'en douter. Dès-lors la Police, les Loix, la Religion & le Gouvernement du pays étoient reglés à peu près comme ils l'ont été depuis. Nous voyons par les livres de Moyse, que plus de 500. ans avant Salomon les Arts & les Sciences étoient portés assez loin dans l'Egypte. Ainsi l'on ne conçoit point comment M. Newton suppose que vers l'an 900. avant l'Ere Chrétienne, les Egyptiens ont commencé à former leur religion, & ont reconnu pour leurs Dieux des hommes, qui avoient vécu & regné parmi eux dans ce même temps; eux dont l'idolatrie étoit établie depuis plus de 900. ans, c'est-à-dire depuis le temps de Jacob & Joseph. Au temps de Moyse, l'Egypte avoit ses Prêtres qui prétendoient imiter par leurs prestiges, les miracles que Dieu opéroit par Moyse; au temps de Joseph les Sacrifices & la divination étoient en usage; & le culte des animaux étoit tellement établi dans l'Egypte, que les peuples regardoient avec horreur ceux qui se nourrissoient de la chair des animaux.

M. Newton suppose, que ces hommes mis au rang des Dieux par les Egyptiens, doivent cette opinion aux arts qu'ils avoient inventés; cependant ces mêmes arts étoient parvenus à leur perfection plusieurs siécles avant eux, comme nous le voyons par l'Ecriture. La description du Tabernacle & de ses parties prouve invinciblement qu'on n'ignoroit aucune des pratiques essentielles de

* Je parle ici du mouvement des étoiles, comme si c'étoit elles qui changeassent de lieu, quoiqu'il soit plus probable que ce mouvement appartient à la terre seule, & consiste dans un changement de la direction de ses poles vers les étoiles fixes.

l'art de tisser & de teindre les étoffes, de couper & de sculpter le bois, de monter, de travailler & de graver les pierres précieuses, de passer & de teindre les peaux plus de 600. ans avant le temps auquel M. Newton place l'invention des arts.

Les Egyptiens avoient un cycle ou période, que les anciens nomment *Sothiaque* ou Caniculaire. M. Newton en place le commencement à l'année 884. avant l'Ere Chrétienne, parce qu'alors le premier jour de cette année vague des Egyptiens tombe au jour même de l'Equinoxe du Printemps. Mais il est sûr que ce cycle Egyptien ne commençoit pas à l'Equinoxe du Printemps. Toute l'Antiquité s'accorde à placer son commencement, non à l'Equinoxe du Printemps, mais au lever de la canicule, nommée *Sothis* par les Egyptiens. Cette étoile se leve aujourd'hui héliaquement, c'est-à-dire, se montre à l'horison avant le lever du Soleil, environ 40. jours après le Solstice; mais comme elle n'a pas toûjours été aussi éloignée du Solstice qu'elle l'est maintenant, ce lever arrivoit autrefois beaucoup plutôt: par exemple, l'an 138. après J. C. le lever héliaque de la Canicule arrivoit 22. jours après le Solstice; l'an 1322. avant J. C. cette étoile se levoit 8. jours après le Solstice. En remontant ainsi, on trouvera que cette étoile s'étoit levée le jour du Solstice, & même dans des temps antérieurs plusieurs jours avant le Solstice.

Dans le temps où l'Astronomie Egyptienne a commencé, le lever de la canicule précédoit le temps de l'inondation du Nil, causée par les pluies qui tombent en Ethiopie, vers le temps du Solstice d'été, lorsque le Soleil est perpendiculaire sur les païs voisins du Tropique.

Cette inondation qui suivoit la récolte, préparoit les terres pour les semailles, & servoit à commencer une nouvelle année pour le payement, tant des impôts que du fermage des terres, parce que la quantité dont les

eaux du Nil étoient crues, regloit la fertilité ou la stérilité des terres, & montroit aux particuliers sur quel pied ils devoient contracter. Si l'année civile eût commencé au Printemps, elle eût été coupée en deux par cette inondation, & l'on eût été contraint d'établir une autre année pour l'agriculture.

Il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui puisse nous faire penser, que l'année Egyptienne ait jamais commencé au Printemps. Tous les Auteurs anciens s'accordent à mettre son commencement après le Solstice d'été & vers la fin de. l'inondation.

Nous voyons dans les livres de Moyse, que les Juifs au sortir d'Egypte, faisoient commencer leur année de même que les Egyptiens; puisque la Fête des Tabernacles qui se célébroit après la récolte des fruits & la vendange, tomboit à la fin de l'année. *Exode XXIII. 16.* L'Exode est arrivée vers l'an 1500. avant J. C. & alors l'année vague des Egyptiens commençoit au 25. d'Août; mais cette année n'étoit en usage que pour les Actes de la vie civile. Le commencement de l'année religieuse avoit été fixé au Printemps, par un ordre exprés de Dieu, qui déclare aux Juifs, que le mois dans lequel ils étoient sortis d'Egypte, sera dorénavant le premier mois de leur année. *Exod. XII. 2.* Ce mois tomboit au Printems. *Deuteron. XVI. 1.* & c'étoit le premier de l'année religieuse, qui étoit nécessairement fixe, puisque la Pâque se devoit célébrer le 14. de la Lune la plus proche de l'Equinoxe. Nous ignorons la quantité & la forme de l'intercalation, par laquelle les Juifs fixoient le commencement de leur année, à la nouvelle Lune de l'Equinoxe; mais nous sommes pourtant sûrs qu'ils en avoient une: car sans cela, comme leur année étoit Lunaire, la Pâque auroit parcouru toutes les saisons.

Les Egyptiens au contraire se faisoient une religion de conserver leur année vague, dont le commencement

ment reculoit tous les quatre ans d'un jour, ou environ, & ne se retrouvoit au même temps de l'année qu'au bout de 1460. ans : mais cela n'avoit lieu que dans la religion. Les Prêtres y étoient tellemenr attachés, que lorsque l'Egypte étoit sous la domination des Grecs & des Romains qui avoient une année fixe, on faisoit jurer à ceux que l'on admettoit à la participation des mysteres, qu'ils ne consentiroient jamais à l'intercalation d'aucun jour entier, ni d'aucune partie de jour dans l'année religieuse, mais qu'ils s'y opposeroient de toutes leurs forces. En 1460. ans chaque Fête parcouroit les 365. jours de l'année ; & par-là chaque jour de l'année étoit sanctifié par la célébration de toutes les Fêtes dans le cours de ce cycle : telle étoit la pratique des Egyptiens.

Cela posé, le cycle Egyptien ayant fini l'an 138. de J. C. selon le témoignage formel de Censorin ; & le premier jour de cette année s'étant trouvé celui auquel les Calendriers marquoient le lever Héliaque de Sirius, ce cycle qui avoit duré 1460. ans avoit dû commencer l'an 1323. avant J. C. 439. ans avant le commencement marqué par M. Newton.

Il y a même bien de l'apparence que cette année 1323. n'étoit pas celle de l'établissement de ce cycle : ce n'en étoit que le renouvellement;& il y avoit eu un autre cycle de 1460. ans antérieur à celui-là, qui avoit commencé l'an 2783. avant J. C. & 643. avant la vocation d'Abraham. Ce second cycle Egyptien n'est pas supposé absolument sans preuve. Manethon cité par le Syncelle marquoit la cinquiéme année du regne de Concharis, 25e. Roi de la seiziéme Dynastie qui fut détruite par l'invasion des *Hycsos*, ou Rois Pasteurs, comme la 700e. année depuis l'établissement du cycle caniculaire. Cette année tombe à la 43e depuis la vocation d'Abraham ; & ce calcul quadre avec le sentiment de tous les anciens Chronologistes qui plaçoient le ministere de Jo-

ſeph & l'arrivée de Jacob en Egypte ſous le regne de ces Paſteurs.

Clement Alexandrin qui comptoit un plus grand intervalle entre l'Exode & la fondation du temple de Salomon, que celui qui eſt marqué dans l'Ecriture au 3e. livre des Rois, & qui place la naiſſance de Moyſe 660. ans environ avant la fondation du temple, aſſure que cette naiſſance précédoit de 345. ans le renouvellement du cycle Egyptien ; ce qui eſt conforme au calcul de Cenſorin, qui met ce renouvellement de cycle 1333. ans avant l'Ere Chrétienne : car la Chronologie de Clement eſt ſi confuſe dans le temps des Juges & des Rois, que l'on ne doit pas s'arrêter à une différence de cinq ou ſix ans.

Je ſçais que M. Newton fait peu de cas du témoignage de Manethon, & des autres anciens Ecrivains de l'Hiſtoire d'Egypte, quoique pluſieurs d'entr'eux ayent écrit ſur les Mémoires & les titres tirés des Archives des Temples. Les Prêtres qui en étoient les gardiens, avoient l'intendance de la Juſtice, de même que celle de la Religion, & doivent être regardés comme les véritables Magiſtrats de l'Egypte. Le mépris que M. Newton témoigne pour eux, eſt préciſément une des raiſons qui font attendre ſon grand ouvrage avec impatience. Ce ſçavant homme nous y apprendra ſans doute par quelle raiſon il rejette le témoignage des Egyptiens ſur leur propre Hiſtoire ; tandis qu'il nous en donne une preſque toute compoſée des traditions fabuleuſes des Poëtes Grecs, ſur les avantures des Divinités de la Grece & de l'Egypte.

J'eſpere cependant que ce que j'ai rapporté dans ces obſervations au ſujet des difficultés de cette Chronologie abrégée & de ſa contrarieté avec les témoignages formels de l'antiquité, ſera ſuffiſant pour engager les Lecteurs à ſuſpendre leur Jugement, juſqu'à ce que M. Newton ait publié les preuves ſur leſquelles il s'eſt déterminé.

Il y auroit bien des choſes à remarquer ſur ce que

M. Newton dit, au sujet de la Grece dans cette Chronologie; mais il faudroit entrer dans un trop grand détail pour examiner ses conjectures. Je crois en avoir assez dit au sujet de l'époque des Argonautes, & de l'évaluation des générations, pour que l'on se tienne en garde contre le reste. Car ce sont là les deux fondemens de tout ce nouveau systême Chronologique. J'ajouterai seulement ici au sujet de l'expédition des Heraclides, placée par M. Newton l'an 825. avant J. C. que sa Chronologie est absolument détruite par celle de Thucydide. Cet Historien dont M. Newton semble faire cas, dit en termes formels, que la Ville de Melos dans l'Isle du même nom, colonie des Heraclides du Peloponese, fut ruinée l'an 15. *de la guerre du Peloponese, qui étoit le sept centiéme de sa fondation.* Cette année étoit la 415. avant J.C. Donc la Colonie de Melos avoit été fondée par les Heraclides du Peloponese l'an 1115. avant cette époque : donc les Heraclides avoient déja fait la conquête du Peloponese en cette année, c'est-à-dire, 290. ans avant le temps auquel M. Newton place leur retour, & 211. ans avant celui où il fixe la prise de Troye. Herodote est conforme aux Hypothèses de Thucydide : mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail.

J'avouerai sans peine qu'il y a plusieurs choses très-ingénieuses dans la maniere dont M. Newton lie les évenemens des temps héroïques avec les conquêtes de Sesostris. Mais cette idée ne lui est pas particuliere : il y a plus de douze ou quinze ans que je l'ai entendu proposer à un homme de beaucoup d'esprit, dont les ouvrages manuscrits courent dans le public ; & elle est indépendante de la Chronologie de M. Newton. Ce sçavant Mathematicien suppose, que Sesostris est le Sesac de l'Ecriture, contemporain de Jeroboam; ce qui est le sentiment du Chevalier Marsham.

M. le Comte de Boulainvilliers mort en 1722.

Imprimée à la fin du Menochius de l'Edition de Paris.

Mais si ce Prince est comme le R. P. Tournemine l'a montré dans sa Chronologie sacrée, & comme M. le Comte de Boulainvilliers l'établit dans son Histoire universelle manuscrite, le Pharaon persécuteur des Juifs du temps de Moyse ; si les Travaux dont Pharaon accabloit les Juifs pour fortifier les Villes d'Egypte ; si ce nombre prodigieux de briques que devoit fournir la Nation entiere, ont rapport aux chaussées, aux digues, aux quais, dont Sesostris entoura les Villes d'Egypte, selon Diodore, ouvrages auxquels on n'avoit employé aucun Egyptien naturel, ce Prince aura regné 560. ans avant la fondation du Temple de Salomon, & vers l'an 1570. avant l'Ere Chrétienne. Alors Sesostris sera contemporain de Cadmus & de Danaus, suivant la Chronologie des Grecs. Car, selon Herodote, Cadmus vivoit cinq générations avant Hercule, c'est-à-dire, par le calcul de cet Ecrivain 1550. environ avant l'Ere Chrétienne. Selon la Chronique de Paros, l'arrivée de Danaus dans la Grece est antérieure de 300. ans à la prise de Troye, & tombe à l'an 1550. environ avant la même Ere. Par-là, on conservera les conjectures de M. Newton, sans être obligé de recevoir sa Chronologie abrégée.

Au reste, lorsque son grand ouvrage paroîtra, on sera plus en état de juger de la solidité de ses preuves ; alors si elles sont aussi fortes que le publient ses amis, on fera gloire de se ranger du sentiment d'un homme, dont le nom est si fameux dans l'Europe sçavante. Mais jusqu'à ce temps-là, on se croit en droit de regarder les anciens Ecrivains de la Grece comme étant mieux instruits de leur propre Histoire, que nous ne le pouvons être aujourd'hui ; nous qui vivons plus de deux mille ans après eux & qui n'avons d'autres mémoires que ceux qu'ils nous ont laissés.

NOUVELLES OBSERVATIONS,

SUR LE SYSTÊME CHRONOLOGIQUE DE M. NEWTON.

AVERTISSEMENT.

Lorsque je publiai ma traduction de la Chronologie abregée de M. Newton, avec quelques Observations sur les fondemens de son système, je crus avoir pris toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne pût se plaindre de moi. A la vérité je combattois son opinion; mais je le faisois en des termes qui marquoient l'estime dont je suis pénétré pour la supériorité de son mérite. Je ne proposois mes difficultés que comme des doutes, dont je demandois l'éclaircissement. Je déclarois que j'étois prêt à me rendre dès que je serois éclairci; & je marquois que l'on ne pouvoit décider du mérite de ce nouveau système avant la publication du grand Ouvrage annoncé par les amis de M. Newton. J'ajoutois que j'espérois même trouver dans cet ouvrage les solutions que je demandois.

Je ne pouvois imaginer que M. Newton ne seroit pas satisfait de ces égards, ni prévoir qu'il mêleroit des personnalités dans une dispute, dont le sujet nous est au fonds aussi peu personnel que la Chronologie des anciens Grecs, ou que la date du regne de Sésostris, & celle de la prise de Troye. Il se plaint en même temps de M. l'Abbé Conti, avec lequel ma Traduction, ni mes Observations n'avoient rien de commun, & il a fait paroître dans les transactions Philosophiques un écrit Anglois sur ce sujet. La version Françoise de cet écrit publiée en Angleterre par les amis de M. Newton a été réimprimée à Paris, en 1726. avec une réponse de M. l'Abbé Conti.

J'avois rendu compte, dans l'avertissement imprimé à la tête de mes premieres Observations, de la conduite que j'avois tenue avec M. Newton, en publiant la Traduction de son Canon Chronologique. Avant que de donner cette

Traduction à l'Imprimeur, j'avois fait écrire par le Libraire trois fois différentes à M. Newton, pour lui donner avis de ce que je voulois faire. J'avois suspendu la publication de l'ouvrage pendant six mois entiers, à compter de la premiere Lettre. Comme on n'avoit aucune réponse ; & que dans la derniere on lui marquoit que son silence seroit pris pour approbation, le temps dans lequel on devoit recevoir une réponse de lui étant écoulé, je crus qu'il seroit inutile d'attendre plus long-temps. Je laissai le Libraire maître d'agir : il prit un privilege le premier Juin 1725 ; & lorsque l'édition de l'ouvrage, qui ne contenoit que quatre feuilles, étoit presque achevée, il reçut enfin une réponse de M. Newton datée du 27. Mai V. S. c'est-à-dire du 6. Juin. Le privilege étoit antérieur à la vérité à cette lettre de M. Newton ; mais il étoit postérieur de plus d'un mois à la derniere lettre d'avis. Comme on n'a pas gardé de copie de ces lettres, on ne peut en spécifier les dates précises. Tout ce que l'on put faire alors, ce fut de publier la lettre même de M. Newton, par laquelle reconnoissant qu'il avoit fait un Abregé Chronologique de son ouvrage, il marquoit ne pouvoir approuver celui que l'on vouloit imprimer, parce qu'il ne le connoissoit pas.

Cet Abregé Chronologique vient de paroître en Anglois à la tête du grand ouvrage de M. Newton ; & à quelques fautes de Copiste, ou tout au plus à quelques diverses leçons près, qui ne roulent que sur des choses indifférentes, il est absolument le même que celui sur lequel j'ai fait ma traduction. C'est malgré moi que je suis entré dans ce détail de plaintes & de justifications, messéantes aux yeux des gens sensés. Mais le respect que je dois au Public, que M. Newton a pris la peine d'en instruire dans un écrit qu'il a fait imprimer en Anglois & en François,

m'impose

m'impose la néceſſité d'une réponſe. Elle eſt d'autant plus indiſpenſable pour moi, que les Traducteurs de la Chronologie, ont renouvellé dans leur préface les diſcours répandus à ce ſujet par les amis de cet homme célébre.

Il y a un article ſur lequel il ne me ſeroit pas permis de garder le ſilence ; c'eſt celui de M. l'Abbé Conti. M. Newton l'accuſe d'avoir eu part à ma Traduction, & à mes Obſervations : il prétend que c'eſt de lui que j'ai eu communication du manuſcrit anglois, & il fonde là-deſſus les reproches qu'il lui fait. Cette diſcuſſion ne me regarde pas : je me contenterai de déclarer que je ne tiens point le manuſcrit de M. l'Abbé Conti ; qu'il n'a eu aucune part ni à ma Traduction ni à mes Obſervations ; que je ne lui en ai jamais parlé, & que j'ai tout lieu de croire qu'il n'a été inſtruit de mon deſſein que depuis les lettres écrites en Angleterre.

Il eſt vrai que je n'ai connu d'abord l'ouvrage de M. Newton ſur la Chronologie que par l'expoſé ſommaire que j'en entendis faire par M. Conti, à ſon retour de Londres. Mais il ne voulut jamais entrer dans le détail du ſyſtême, loin de me donner communication de l'écrit ; & je n'oſai la lui demander, crainte de m'expoſer à un refus, comme il étoit arrivé à pluſieurs de ſes meilleurs amis.

C'eſt entre les mains d'un de mes Confreres, aſſocié à l'Accadémie des Belles-Lettres, que je vis pour la premiere fois l'abregé Chronologique. J'en pris une copie & je le traduiſis, pour faire voir à quelques amis particuliers le nouveau ſyſtême de M. Newton. Dans la ſuite ayant vu une traduction Françoiſe de cet ouvrage, faite par une Dame d'un mérite diſtingué, & maintenant très-connue en Angleterre, je ne doutai point que les copies ne s'en multipliaſſent, & que l'ouvrage ne devînt bientôt public.

Alors je crus qu'il m'étoit permis de faire uſage de ma propre Traduction; & comme je ne tenois point le manuſcrit, ſous la condition du ſecret, je ne crus point être obligé de faire part de mon projet à M. l'Abbé Conti, avec lequel je n'avois jamais eu de relation intime. Ainſi je ne puis imaginer ſur quel fondement M. Newton s'eſt perſuadé que M. l'Abbé Conti m'avoit chargé de traduire & de réfuter ſon ouvrage. Les lettres que je fis écrire à M. Newton furent l'effet des égards que je crus devoir au mérite & à la réputation de ce grand homme; il les a regardées dans ſa réponſe à mes Obſervations, comme une démarche faite à deſſein de l'engager. Je ne crois pas avoir beſoin de me défendre là-deſſus, non-plus que ſur les intentions qu'il a cru pouvoir me ſuppoſer. Ceux dont je ſuis connu ne m'en croiront pas capable. L'ouvrage de M. Newton, dont j'ai publié l'abregé, eſt maintenant entre les mains de tout le monde. Ce ſera aux Lecteurs à juger ſi les difficultés que j'avois propoſées, ne ſont fondées que ſur les mépriſes dans leſquelles j'étois tombé, comme il me le reproche ſans ceſſe dans ſa réponſe. Je tâcherai de me juſtifier dans ces nouvelles Obſervations, où j'examinerai de bonne foi ſi je me ſuis trompé, comme M. Newton le penſe; ſincérement diſpoſé à convenir de tout ce qui me paroîtra évident, parce que ce n'eſt point de s'être trompé que les hommes doivent rougir, mais ſeulement de leur obſtination à ne pas reconnoître leurs erreurs.

Au reſte je déclare que je ne ſuivrai point M. Newton dans tous les détails de ſon ſyſtême, quoiqu'il y eût bien des choſes à relever dans la maniere dont il en propoſe les développemens, ſoit par la facilité avec laquelle il reçoit ou rejette les autorités des anciens, ſelon qu'elles s'ajuſtent, ou qu'elles répugnent à ſon ſyſtême, ſoit par la liberté qu'il ſe donne

de morceller des témoignages qui doivent être indivisibles. Je me contenterai d'examiner les points fondamentaux de ce systême, ainsi que j'avois fait dans mes premieres Observations.

Ce n'est point l'envie de trouver des fautes dans l'ouvrage d'un homme fameux à si juste titre, & dont je fais gloire de reconnoître le mérite supérieur avec toute l'Europe sçavante, qui m'a porté à écrire contre M. Newton Ce sont encore moins les motifs qu'il m'attribue. Mon seul dessein est d'examiner sincérement ce que l'on doit penser de l'ancienne Chronologie, & s'il faut abandonner celle que les plus anciens écrivains de toutes les Nations avoient établie pour leur propre histoire, & qui a été adoptée d'âge en âge par les plus habiles Critiques. Comme ce genre d'étude fait depuis plusieurs années ma plus agréable occupation, il m'importe de savoir à quoi m'en tenir, & il me doit être permis de rendre compte des raisons qui m'empêchent de quitter les opinions que j'ai suivies jusqu'à présent.

Je n'ai jamais cru que *l'ouvrage de M. Newton ne fût bon à rien,* comme il le dit dans sa réponse; & quoique je combatisse ses hipothèses chronologiques, j'ai toûjours pensé que le Public verroit avec plaisir les conjectures d'un aussi grand Géometre, sur la maniere de concilier les plus anciennes histoires. Dans ces sortes de matieres, les plus ingénieuses spéculations ne serviront jamais qu'à mettre quelqu'ordre & quelque liaison entre des faits, à la vérité peu assurés en eux-mêmes, mais auxquels les écrits des anciens font une allusion perpétuelle. L'éducation que nous recevons dans le premier âge nous oblige de lire & de relire ces écrits; & dans un âge plus avancé cette même lecture fait encore l'amusement de la plûpart des gens d'esprit. Nos Théatres retentissent sans cesse du nom & des aventures de ces Hommes des temps héroïques.

S'ils nous sont inconnus, si nous n'avons une idée de leurs aventures, les plus ingénieuses fictions des Peintres & des Poëtes deviennent pour nous des énigmes impénétrables.

Il nous est donc important de pouvoir ranger avec quelqu'ordre dans notre mémoire des faits que tout rappelle à notre esprit. Mais pour trouver cette utilité dans un systême Chronologique, il suffit que les événemens des temps héroïques soient liés les uns aux autres d'une maniere probable; & il est au fonds assez peu important quel intervalle on mette entre ces évenemens & ceux des tems historiques, connus avec plus de certitude.

Cette distance dépend de la durée plus ou moins longue que l'on assigne à l'intervalle écoulé depuis le retour des Héraclides jusqu'au siécle de Cyrus. Le retour des Héraclides nous donne l'époque de la fin des temps héroïques & de la conquête du Peloponnese, par les Princes descendus d'Hercule & par lui, de Persée & de Danaus venus d'Egypte, sur les successeurs d'Agamemnon, & des autres Princes issus de Pelops originaire de l'Asie mineure, & sur les Princes Hellenes originaires de Thessalie, descendans par mâles de Promethée & de Deucalion.

Le siécle de Cyrus donne le temps de Solon & de Pisistrate, c'est-à-dire, celui de la naissance des Lettres dans la Gréce Occidentale : car elles étoient plus anciennes dans la Gréce Asiatique. L'intervalle qui sépare ces deux époques est presque entierement vuide d'évenemens. A peine l'histoire nous a-t-elle conservé le nom des Princes & la suite des générations.

Si la détermination de la durée de cet intervalle pouvoit être de quelque conséquence, ce seroit à cause des *Synchronismes* qui en résultent, & qui peuvent lier les évenemens du temps héroïque de la

Gréce, avec l'hiſtoire des monarchies Orientales, avec celle des Egyptiens & des Phœniciens, qui ont envoyé pluſieurs colonies dans la Gréce. Qûelque ſyſtéme que l'on embraſſe, ces Synchroniſmes ne ſeront jamais bien démontrés ; & dans ces matieres c'eſt moins la certitude que l'on doit chercher qu'une certaine convenance, capable de répandre un plus grand jour ſur les faits de l'ancienne hiſtoire, & de les lier entre eux de façon à les faire retenir plus facilement. Quelque effort que l'on faſſe pour ajuſter ſes preuves, elles ne formeront jamais une pleine démonſtration hiſtorique ; c'eſt beaucoup, lorſqu'elles ont une probabilité ſuffiſante pour déterminer les eſprits qui ſavent ſe prêter à ce genre de preuves.

Il y a à cet égard pluſieurs choſes très-ingénieuſes dans le détail du ſyſtême de M. Newton. On y trouvera pluſieurs vûës très-fines, qui auront toujours leur uſage, indépendamment des calculs & des hypothèſes qui lui ſont propres. En replaçant l'époque de Seſoſtris, & celle des premiers Héros Grecs au ſiécle de Moyſe, & de la perſécution des Hébreux dans l'Egypte, on trouvera les mêmes Synchroniſmes & à peu près les mêmes avantages. Si jamais l'on imprime l'hiſtoire univerſelle de M. le Comte de Boulainvilliers, dont les copies ſont très-répandues, on y verra que ſuivant une Chronologie très-différente de celle de M. Newton, dont l'ouvrage n'a paſſé la mer que long-temps après, il a eu une partie des mêmes vûës pour la conciliation de l'hiſtoire Orientale & de celle des temps héroïques, & que le ſyſtême de la Chronologie ordinaire y quadre parfaitement.

TABLE GE'NE'RALE

DU TRAITE',

Composé par M. Freret, sous le titre de Nouvelles Observations, sur le systême Chronologique de M. Newton.

L'Auteur a divisé son ouvrage en trois Parties

La premiere roule sur la Chronologie Grecque.
La seconde sur celle de l'ancienne Histoire Orientale.
La troisiéme est un examen des preuves Astronomiques du systême de M. Newton.

PREMIERE PARTIE,

De la Chronologie Grecque.

SECTION PREMIERE.

Remarques préliminaires sur l'évaluation des générations & sur les fondemens de la Chronologie Grecque.

SECTION II.

Opposition des Anciens au systême de M. Newton.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente, par le nombre des générations dans les grandes familles.

SECTION IV.

Examen des preuves particulieres de M. Newton.

SECTION V.

Epoque des Jeux Olympiques & de Lycurgue le Legislateur.

SECTION VI.

Chronologie de l'Histoire d'Athenes.

SECONDE PARTIE.

De la Chronologie de l'Hiſtoire Orientale.

SECTION PREMIERE.

SECTION II.

SECTION III.

Sur l'identité prétendue de Séſoſtris & d'Oſyris.

TROISIEME PARTIE.

Examen des preuves Aſtronomiques du ſyſtême de M. Newton.

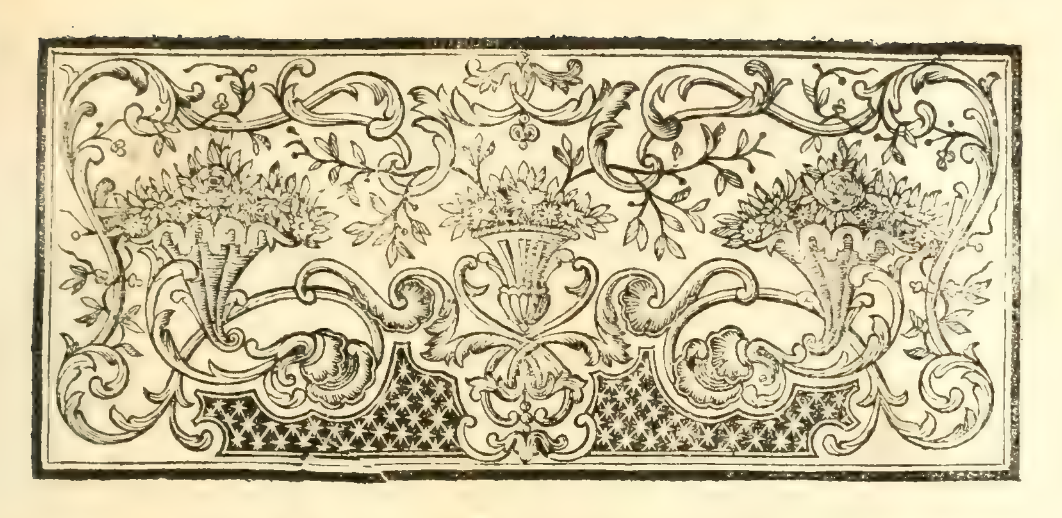
SECTION PREMIERE.

De l'Epoque de l'année Egyptienne.

SECTION II.

Epoque de Chiron fixée par l'Aſtronomie.





NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

PREMIERE PARTIE.

De la Chronologie Grecque.



LE nouveau systême ehronologique de M. Newton differe de tous ceux que l'on avoit vûs jusques à present sur la durée de l'intervalle écoulé, depuis le temps des premieres Colonies Phéniciennes & Egyptienes, conduites dans la Gréce par Cadmus & par Danaus, jusques à celui de la guerre des Perses contre les Grecs, c'est-à-dire jusques au temps de Xerxés. Il retranche 500. ans

entiers de la durée aſſignée par les Anciens à cet intervale. Voila ce qui lui eſt principalement propre dans ſon ſyſtême. Il n'eſt pas le premier qui ait cru que le Séſoſtris d'Hérodote, de Manethon, de Diodore, &c. étoit le même que le Séſaç du livre des Rois. Le Chevalier Marsham avoit déja publié cette opinion dans ſon *chronicus canon*, imprimé il y a près de 50. ans. Comme le temps du Séſac de Roboam ne pouvoit quadrer avec celui auquel les anciens Chronologiſtes font vivre Danaus, le même ſuivant Manethon, qu'Armaïs qui abandonna l'Egypte pendant le regne de Séſoſtris, Marsham avoit rejetté cette identité, & l'avoit traitée de fable, ainſi que l'opinion des anciens, ſur le temps auquel avoit regné Séſoſtris.

M. Newton a voulu concilier le ſynchroniſme de Séſoſtris & de Danaus, avec l'hypothèſe particuliere du Chevalier Marsham. L'intervalle de 500. ans que la Chronologie ordinaire compte entre Danaus & Roboam étoit un obſtacle à cette conciliation; & pour le lever il a fallu faire évanouir ces 500. ans. Dans ce deſſein toutes les hypothèſes qui vont à l'abréviation des temps ont dû paroître les meilleures à M. Newton. Non-ſeulement il a ſuppoſé que les Chronologiſtes Grecs avoient mal à propos allongé la durée des regnes, en les faiſant égaux aux générations; ce qui lui a fourni un prétexte pour en diminuer au moins un tiers: mais il a encore avancé que les Chronologiſtes avoient doublé & triplé le même Roi, & que par là ils avoient imaginé, entre les deux époques de Danaus & de la guerre de Perſe, un plus grand nombre de générations qu'il n'y en avoit eu. Toute la preuve qu'il apporte de cette derniere hypothèſe ſe réduit à obſerver des embarras & des contradictions dans les anciens, au ſujet de quelques Perſonnages obſcurs des temps fabuleux, & dans la généalogie de ces familles purement poëtiques, dont la ſuite n'é-

tant pas liée avec le reste de l'histoire pourroît être entiérement supprimée, sans laisser aucun vuide sensible dans le corps des traditions historiques, & sans détruire la liaison que les parties de l'histoire ont entre elles. Le plus souvent, tout se réduit à faire appercevoir quelque conformité dans les noms des Princes d'une même famille, ou des Rois d'un même pays; comme si cette conformité n'étoit pas une chose ordinaire, dans les temps historiques, & comme s'il falloit confondre ensemble les Princes de même nom.

Les premieres hypothèses de M. Newton ne se trouvant pas même toujours suffisantes pour lever toutes difficultés qui se présentoient; lorsqu'il a voulu entrer dans le détail du systême, il a eu recours à de nouvelles suppositions, plus gratuites encore que les premieres, & par-là il s'est exposé au reproche que méritent presque tous les Auteurs de systême, d'ajuster les faits à son hypothèse, au lieu de former son hypothèse sur les faits.

SECTION PREMIERE.

§. I.

De la durée des Générations en général, & de la distinction des Regnes & des Générations.

L'Ancienne Chronologie Grecque étoit presque toute fondée sur l'évaluation des générations. On supposoit trois générations égales à un siécle : ce qui étoit fondé sur l'expérience, & conforme à l'usage où les Grecs étoient de ne se marier qu'à trente ans accomplis. Hésiode en fait même un précepte dans son Poëme sur les travaux de la campagne. « Ne vous

Herodote II. 142.

Hésiod. op. & Dies vers. 695.

Plat. de Repub. dialog.

Aristot. des Repub. VII. 16. pag. 464.

Diog. Laert. lib. VII. pag. 216.

« mariez, dit-il, à son frere Persés, ni avant trente « ans, ni après quarante; les filles entrent dans l'â- « ge nubile à quatorze ans, & à quinze il est temps « de les marier. » Platon dans ses livres de la République se conforme au précepte d'Hésiode & fixe le mariage des hommes à 30. ans

Aristote va bien plus loin qu'Hésiode & que Platon; car dans sa République il veut que les filles ne se marient qu'à dix-huit ans & les garçons à trente-sept. Pythagore ne faisoit commencer l'âge viril qu'à quarante ans, qui étoient selon lui le terme de la jeunesse, comme 20. ans le terme de l'enfance, ou de l'âge puérile. C'est là une preuve que si les choses avoient changé depuis le temps d'Hésiode, ce changement étoit encore plus contraire au sentiment de M. Newton, qui après être convenu de prendre les générations à 33. ans les réduit souvent à moins de 24. ou 25. ans.

La Chronologie établie sur cette évaluation étoit au fonds toute conjecturale; & dans la distribution des évenemens particuliers elle donnoit lieu à une infinité de dattes arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas chercher dans la Chronologie des temps héroïques la même certitude, ni la même précision que dans celle des tems historiques. Celle-ci doit nous donner des dattes éxactes, au lieu que dans l'autre on est fort heureux de rencontrer des synchronismes, qui quadrent à peu près. C'est pour cela que je me garderai bien de chicanner M. Newton sur de légeres variations que l'on a remarquées dans sa Chronologie, & dont il nous avoit averti lui-même qu'il ne croyoit pas qu'elle pût être exempte.

On ne doit pas s'attendre à trouver la pleine certitude historique dans cette Chronologie conjecturale. Il faut s'y contenter d'un dégré de probabilité proportionné à celui qu'ont les faits mêmes, dont on

cherche à déterminer les dattes. Cette probabilité eſt ſuffiſante pour nous entraîner, lorſque différentes ſuites de générations indépendantes les unes des autres ſe réuniſſent pour nous donner les mêmes dattes; & lorſque ces dattes quadrant enſemble, dans les hiſtoires des différentes Villes & des différentes Nations, les circonſtances des évenemens s'ajuſtent avec les ſynchroniſmes des perſonnages, & donnent la ſolution des difficultés qui avoient embarraſſé dans la ſuite & dans la liaiſon de ces diverſes hiſtoires.

Mais il faut encore que ces ſynchroniſmes & ces ſolutions ſoient ſeulement une ſuite & une conſéquence naturelle du ſyſtéme. Il ne faut pas que l'envie de ſe préparer les ſolutions entre pour quelque choſe dans le choix des principes que l'on a poſés en commençant. L'eſprit eſt naturellement ſi porté à préferer dans le choix des moyens, ceux qu'il croit les plus propres à lui procurer ce qu'il déſire, qu'il ſe perſuade, preſque toujours trop legerement, que ces moyens ſont en général & à tous égards les meilleurs. Cette diſpoſition ordinaire de l'eſprit humain eſt une ſource perpétuelle d'erreur, dans les méthodes conjecturales & dans le calcul des probabilités. On n'y fait preſque jamais aſſez d'attention; & les plus grands hommes ſont ſouvent hommes en ce point.

J'avois dit dans mes premieres Obſervations que M. Newton n'étoit pas fondé à réduire, comme il fait, les générations à 18. ou 20. ans l'une portant l'autre, & à les confondre avec les regnes. M. Newton a prétendu dans ſa réponſe que je m'étois trompé. Il ſoûtient qu'il a diſtingué entre les regnes & les générations. Il reconnoit que les générations ſe doivent prendre à trois pour un ſiécle, & il déclare que ce ſont les regnes ſeuls qu'il a réduits à 18. ou 20. ans, l'un portant l'autre. Il ajoute que l'erreur des anciens Chronologiſtes Grecs & Latins vient de ce qu'ils n'ont

pas fait cette distinction. C'est en effet sur cette prétendue distinction que la nouvelle Chronologie est fondée. La question se réduit donc à voir si M. Newton n'a jamais confondu lui-même les générations avec les regnes; s'il évalue toûjours celles-là à 30. ans; & si ce sont seulement les regnes qu'il a réduits à 18. ou 20. ans.

Canon Chronologique à l'année 825.

Monsieur Newton réduit à 340. ans l'espace de temps qui sépare le retour des Héraclides & le passage de Xercés dans la Grece. Il coupe cet espace en deux, & détermine ainsi la durée de chaque portion. Depuis le retour des Héraclides jusqu'à la premiere guerre de Messene, il reconnoît qu'il avoit regné à Sparte dix Rois successifs dans une des deux branches de la famille Royale, & neuf dans l'autre branche; qu'il avoit regné dix Rois à Messene dans une autre famille des Héraclides; & que l'on comptoit neuf Rois d'Arcadie dans la famille qui regnoit sur ce pays depuis la conquête, & qui descendoit par les femmes de la branche sortie d'Inachus. Il donne deux cens ans de durée à cet intervalle, c'est-à-dire, 18 ou 20 ans à chaque regne. La seconde partie, c'est-à-dire, l'intervalle écoulé depuis la guerre de Messene, jusqu'au passage de Xercés, comprend les sept regnes collateraux des Princes des deux familles Royales de Sparte, & M. Newton lui donne 140. ans. Ce sont 18. à 20. ans. pour chaque regne, comme il le dit lui-même. Ces 340. ans, ajoutés à l'an 480. avant l'Ere Chrétienne, donnent l'an 820. pour celui du commencement des regnes des Héraclides dans le Peloponese, & l'an 825. pour celui de leur entrée dans le pays. Mais tous les Rois dont il s'agit, tant ceux de Sparte que ceux de Messene & ceux d'Arcadie se sont succedés de pere en fils sans aucune interruption. Si le nombre des générations est le même que celui des regnes, il est clair que ce sont les générations, & non les regnes, que M. Newton réduit à 20. ans.

C'est

C'est une chose constante dans l'antiquité que ces dix-sept regnes forment autant de générations. Hérodote & Pausanias nous le disent formellement, & leur témoignage est suivi ou confirmé par tous les monumens de l'ancienne histoire qui nous restent.

Her[illegible]t. VII. 204 VIII. [illegible]31. Pa[illegible] lib. III. pa[illegible]. V[illegible] Meurs. de reg[illegible] Laconico.

Léonidas Roi de Sparte, tué à la bataille des Thermopyles dans un âge avancé, étoit le 18e. Roi depuis Aristodème & le 17e. de ses descendans dans la branche d'Eurysthene. Léotychidas Collégue de Léonidas étoit le 18e. Roi & le 18e. descendant du même prince dans la branche de Procles.

Il n'y avoit donc aucune méprise dans l'objection que je faisois contre le systême de M. Newton; & j'avois raison d'observer qu'il donnoit une durée trop courte aux générations, puisque c'étoit sur l'évaluation de celles des Princes qu'il fondoit un retranchement de 284. ans, sur les 624. comptés par Eratosthene.

Je conviens qu'en général il ne faut pas confondre les regnes avec les générations. Dans les Royaumes électifs, par exemple, où la couronne peut passer à des Princes aussi vieux que leurs prédécesseurs, & où l'on choisit ordinairement des hommes d'un âge mûr pour leur confier le dépôt de l'autorité souveraine, le nombre des regnes est toûjours plus grand que celui des générations. Dans les Etats successifs mêmes, lorsqu'il y a des troubles & des révolutions; lorsque la succession est dérangée ou interrompue par des usurpations, qui portent la couronne dans des familles étrangéres; lorsque la ligne directe venant à manquer le Sceptre passe en collatéral à des freres ou à des parens plus éloignés, dans tous ces cas on auroit tort de donner une égale durée aux regnes & aux générations, parce que le nombre des uns & des autres n'est pas le même. Mais rien de tout cela n'a lieu dans la succession des Rois de Sparte: succession tranquille &

qui avoit toûjours transmis la couronne, de génération en génération ; sans que l'ordre naturel ait jamais été ni troublé ni dérangé par aucune révolution.

M. Newton n'auroit donc pas dû distinguer entre les regnes & les générations, puisqu'elles ont été les mêmes à Sparte. Il ne pouvoit pas même établir son calcul sur la distinction entre les familles Royales & les familles particulieres, ni supposer que dans les premieres les générations étoient environ d'un tiers plus courtes, parce que l'envie d'assurer des héritiers & des successeurs à la Monarchie faisoit marier les Rois & Princes plus jeunes que les particuliers. Outre que cette supposition seroit absolument gratuite, elle seroit encore démentie par l'expérience constante de tous les temps & de tous les pays. Ces deux sortes de générations sont toûjours à peu près égales, pourvû que l'on en compare un certain nombre à la fois, afin que les plus longues compensent les plus courtes.

C'étoit pour prévenir cette distinction que j'avois apporté l'exemple des Rois de France, & que j'avois fait voir par la succession des Rois de la troisiéme race, en considérant leurs générations dans les différentes branches, & en les combinant de toutes les manieres possibles, que le nombre de ces générations comparé aux dates constantes des regnes, donnoit 31. 32. 36. & même 40 ans de durée à chacune.

§. II.

Confusion des Regnes & des Générations dans le raisonnement de M. Newton.

M. Newton calcule le nombre de nos Rois depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV. sans aucun égard aux générations ; & il montre que les 64. regnes de ces

Rois, partageant la durée totale de la Monarchie, ils auront chacun 19. à 20. ans, l'un portant l'autre. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agiſſoit.

Les regnes de ces 64. Rois ne ſont pas tous ſucceſſifs de génération en génération, comme ceux des 17. Rois de Sparte. Le Sceptre a paſſé dans trois familles différentes; & dans chaque famille la ſucceſſion a été interrompue pluſieurs fois, & elle a paſſé à des collatéraux, quelquefois moins éloignés de la ſouche commune, que ceux auxquels ils ſuccédoient. Pendant la durée des deux premieres races, le Royaume a été plus d'une fois partagé entre des princes qui ont commencé leur regne en même temps, quoique pour trouver le nombre des regnes de M. Newton, il faille compter le nombre des regnes collatéraux ou contemporains, comme autant de regnes qui ont eu chacun une durée différente. C'eſt-à-dire qu'il faudroit compter pluſieurs fois le même regne.

En examinant l'ordre de la ſucceſſion de nos Rois de France des trois races, & en prenant les choſes de la maniere la plus favorable au ſyſtême de M. Newton, les 64. regnes ne font que 45. générations. Leur durée totale eſt, ſelon M. Newton, de 1295. ans; c'eſt donc près de 29. ans pour chaque génération.

La même choſe aura lieu dans les ſucceſſions des autres familles Royales, rapportées dans *la nouvelle Chronologie*. M. Newton y confond perpétuellement les générations avec les regnes; & dans tous ces exemples, on trouvera toûjours que la durée des générations a été la même dans les familles qui occupent le Thrône, & dans celles des Particuliers. Pag. 52. &c.

Les 30. Rois d'Angleterre qui ont regné pendant 648. ans depuis Guillaume le Conquérant juſques à la Reine Anne, ne font que 20. générations, chacune de plus de 32. ans; cette Reine étoit la vingtiéme, en deſcendant de génération en génération, depuis Guillaume le Conquérant.

Les vingt-deux Rois de Juda, à compter depuis David jusqu'à Sédécias, ne sont que dix-huit générations; parce que Sédécias pris & emmené à Babylone par Nabuchodonosor, lors de la destruction de Jerusalem, avoit succédé à son neveu. Sédécias avoit eu deux freres, qui avoient tous deux regné avant lui, ensorte que les quatre derniers regnes ne sont qu'une seule génération. Si l'on termine la durée de ces 22. regnes à la prise de Jerusalem, elle ne sera que de 472. ans: mais si on la continue jusques à la 27e. année après la déportation, année dans laquelle Jéchonias neveu de Sédécias vivoit encore, elle sera de 499. ans au moins. Dans l'un & dans l'autre cas, la durée des générations sera de 28. ans environ; elle est un peu moins longue que chez les Grecs, parce que les hommes se marioient de meilleure heure parmi les Hebreux.

Les frequentes révolutions du Royaume d'Israël, les usurpations & le passage du sceptre en différentes familles empêchent que l'on ne puisse comparer les regnes de ces Rois avec les générations.

Les dix ou même les douze Rois de Perse ne sont que sept générations; parce que Cyrus étant monté sur le Thrône à l'âge de 40. ans, la naissance de son fils Cambyse est des premieres années de son regne. Darius I. avoit vingt ans à la mort de Cyrus; ainsi il ne forme qu'une même génération avec Cambyse. Darius Codoman dépouillé par Alexandre étoit le septiéme, en comptant Darius I. né, comme on a vu, dès le commencement du regne de Cyrus. La durée de ces dix ou douze regnes a été de 208. ans, lesquels partagés par sept générations donnent près de 29. ans neuf mois pour chacune.

Hérodot. I. 209.

Voyez pour ces Généalogies l'ouvrage de Reineccius. intitulé. *Syntagma de familiis.*

Les seize Rois Séleucides ne sont de leur côté que 8. générations: leur durée totale est de 244. ans; c'est plus de 30. ans pour chacune.

Les onze Ptolémées qui ont regné ſur l'Egypte pendant 277. ans, ne ſont de même que huit générations de 31. ans chacune. La reine Cléopatre femme d'Antoine deſcendoit de Ptolémée fils de Lagus, au huitiéme degré; & ce Ptolémée étoit déja âgé, lorſqu'il monta ſur le Thrône.

Les huit rois de Macédoine ſucceſſeurs d'Alexandre ont regné 138. ans, juſques à Perſée, fils de Philippe : le nombre des générations eſt difficile à déterminer, à cauſe des fréquentes révolutions & uſurpations qui ont troublé l'ordre de cette ſucceſſion. Pour s'en tenir à quelque choſe de clair, Perſée étoit le cinquiéme en comptant Démetrius Poliorcéte, fils d'Antigonus l'un des vieux Capitaines d'Alexandre. Perſée étoit encore aſſez jeune, lorſqu'il fut mené en triomphe par les Romains; c'eſt pour cela que les 138. ans donnent ſeulement un peu plus de 27 ans à chaque génération.

Je ne pouſſerai pas plus loin cette énumeration, me contentant de l'examen des exemples employés par M. Newton, pour confirmer ſon calcul. Je pourrois montrer par une ſemblable diſcuſſion de toutes les familles Royales connues, que la durée des générations n'y eſt pas plus courte que dans les familles particulieres; mais j'épargnerai au Lecteur un détail dans lequel je ſuis entré pour ma propre inſtruction ſur cet article. *

M. Newton en réduiſant la durée de regnes ſucceſſifs égaux aux générations à 18. ou 20. ans, les a confondus avec les regnes électifs, plus courts que les générations. La ſucceſſion des rois de Pologne & de Boheme, en la prenant depuis les temps dont la

* M. Freret a ſuppléé au détail dans lequel il n'entre point ici, par un mémoire exprès ſur *la durée des générations dans les familles Royales*, inſeré par Extrait dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Voyez la partie hiſtorique du volume XIV. page 15. & ſuiv.

Vid. Ricciol. *Chronol. reformat.* chronologie a quelque certitude donne environ 19. à 20. ans à chaque regne, l'un portant l'autre. La succeſſion des Rois électifs de Hongrie, où les révolutions ont été plus fréquentes, ne donne par cette raiſon que 15. ans à chaque regne.

§. III.

Idée générale des preuves ſur leſquelles l'ancienne Chronologie étoit fondée.

L'ancienne Chronologie Grecque n'étoit pas uniquement fondée ſur la durée des regnes ſucceſſifs, ou ſur l'évaluation des générations dans la ſeule famille des Rois de Sparte, comme M. Newton le ſuppoſe après le chevalier Marsham. Il eſt vrai que les auteurs des canons chronologiques avoient rapporté aux années du regne de ces Rois les événemens de l'hiſtoire générale, ſur-tout ceux qui étoient antérieurs à l'établiſſement des Olympiades, ou même à l'Olympiade vulgaire de Corœbus; mais ils avoient eu d'autres ſecours pour déterminer ces dates, que la durée de ces regnes.

Ils avoient les Généalogies d'un grand nombre de familles particulieres, pour ne parler ici que de ce ſeul moyen de déterminer la Chronologie : on verra dans la ſuite qu'ils en avoient d'autres. Les maiſons illuſtres de la Gréce remontoient toutes juſques aux Héros célébrés par Homére, par Héſiode & par les autres Poëtes anciens. Les rois de Lydie, de Sparte, de Meſſéne, d'Arcadie, de Corinthe, de Macédoine, n'étoient pas les ſeuls qui euſſent conſervé les preuves de leur filiation depuis Hercule. Il y avoit pluſieurs familles particulieres qui n'avoient pas eu moins de ſoin de leurs titres. Les rois de Cyréne, iſſus de Battus, ſimple citoyen de l'iſle de Théra

remontoient jufqu'à Euphemus beau-frere d'Hercule, & l'un des Argonautes. La fœur d'Hercule étoit fille d'Amphitryon & d'Alcméne, & par elle Battus remontoit jufqu'à Perfée & jufqu'à Danaus. Théron tyran d'Agrigente n'étoit qu'un fimple citoyen de cette ville: cependant fa généalogie étoit connue depuis Theras, beau-frere d'Ariftodeme ; Theras étoit le feul rejetton de la famille royale de Thebes, & remontoit par Œdipe & par Laïus jufques à Cadmus fondateur de la colonie Phénicienne de Thebes.

La famille de Miltiade defcendoit du fameux Ajax fils de Télamon, & remontoit de-là par Eacus & par Eolus jufques à Deucalion, & jufques à Promethée. L'hiftorien Thucydide étoit de cette famille.

Platon defcendoit d'un frere de Solon le Légiflateur d'Athenes ; & Solon tiroit fon origine de Codrus dernier Roi de cette Ville. Codrus defcendoit de Péryclimenes fils de Nelée & frere de Neftor. Nelée defcendoit de Promethée par Eolus.

Cette famille des defcendans de Codrus étoit une des plus étendues ; & prefque toutes les Maifons confidérables d'Athenes en étoient des branches, ou y tenoient par des alliances, dont elles faifoient gloire de conferver les titres.

Ces diverfes Généalogies furent recueillies avec foin, lorfque les Grecs commencerent à cultiver les Lettres ; c'eft - à - dire dans un temps où la plupart des titres fubfiftoient encore, & où l'on pouvoit confulter les originaux mêmes gravés fur l'airain & fur le marbre, ou peints fur le bois, fur l'écorce, & fur la toile. On avoit des copies authentiques de ces titres, dans des recueils où il avoient été tranfcrits & raffemblés, foit pour l'ufage public, foit pour la curiofité des particuliers.

Les Grecs ont eu de très-bonne heure l'ufage de l'écriture. La propriété des biens avoit lieu chez eux

de même que la faculté de les aliéner par vente, par échange, par don. Il y avoit donc eu mille occasions, où les engagemens de la société les avoient mis dans la nécessité d'écrire & de conserver les Actes & les Contrats qu'ils passoient entre eux. Ces Actes étoient datés de l'année, du mois & souvent même du jour de la Magistrature des Archontes, des Ephores & des autres Magistrats annuels, ou du regne des Rois. Nous en avons des preuves sur tous les monumens de ce genre, qui subsistent encore aujourd'hui, & parmi lesquels il y en a qui ont plus de deux mille ans d'antiquité. Ces monumens devenoient autant de titres sur lesquels la Chronologie étoit fondée d'une maniere incontestable.

En comparant ensemble tous ces titres, le nombre, la suite & la durée des générations se trouvoient nettement déterminées par l'ordre dans lequel les Princes d'une même famille avoient regné dans chaque ville, par le détail de leurs actions, par les Guerres, par les alliances, par les Traités qui avoient été conclus entre ces différens Princes. Il faut y joindre le temps des Magistratures civiles & religieuses dont les particuliers avoient été revêtus, les dates des actions qui les rendoient célébres, & celles des entreprises ou des établissemens auxquels ils avoient eu part.

L'usage où étoient les Grecs de joindre le nom du pere à celui du fils, disant presque toûjours *un tel fils d'un tel*, déterminoit l'ordre des générations ; & par là il étoit facile de joindre ensemble les différens anneaux dont l'assemblage formoit la chaîne généalogique.

Il y avoit sans doute des choses obscures dans cette ancienne Chronologie ; il y en avoit de douteuses & de contestées ; il y en avoit même de fausses, comme dans l'histoire des temps obscurs de toutes les Nations modernes : mais tout n'étoit pas de ce genre. Les difficultés rouloient sur des points particuliers, dans lesquels

quels les opinions douteuſes ou fauſſes s'écartoient de toute la ſuite de l'hiſtoire. Mais alors ne pouvant quadrer avec elle, par une conſéquence néceſſaire de cette contradiction, elles portoient en elles-mêmes le caractere de leur fauſſeté. C'étoit le conſentement du plus grand nombre des titres, & le rapport des traditions conformes entre elles dans des familles & dans des villes différentes, qui ſervoient à convaincre d'erreur les traditions particulieres à quelques familles, ou à quelques pays, lorſque ces traditions combattoient l'opinion publique & détruiſoient la liaiſon qui étoit entre le reſte des traditions unanimement reçues.

Telles étoient les régles de la Critique qu'ont ſuivie Hérodote, Thucydide, Diodore, Strabon, Pauſanias & preſque tous les autres Ecrivains anciens, dont nous avons encore les ouvrages. Les fragmens qui nous reſtent des auteurs dont les écrits ſont perdus nous montrent qu'ils avoient employé la même méthode; & à l'égard de ceux mêmes dont il ne nous reſte plus rien, nous devons ſuppoſer qu'en général ils ne s'en étoient pas écartés.

Les Hommes ont toujours été à peu près les mêmes; & ils ſe ſont conduits de la même maniere dans tous les temps, en matiere de raiſonnement & de critique, de même qu'en matiere de Politique. Les regles du bon ſens, qui ſont les mêmes dans tous les Pays, ont auſſi été les mêmes dans tous les ſiécles. Eſt-ce trop demander que de ſuppoſer que les anciens Hiſtoriens n'en ont pas été dépourvus? Seroit-il poſſible que ces Hommes auxquels on prodigue tant d'éloges, dans les écrits deſquels on cherche avec raiſon les régles & les modéles de l'éloquence, que ces Hommes de qui nous tenons les premiers élémens méthodiques de toutes les ſciences exactes, euſſent ignoré les Loix les plus communes de la Critique,

celles que le bon fens dicte aux génies les plus médiocres ? Suppofera - t - on qu'ils les ont perpétuellement violées dans leur hiftoire & dans leur Chronologie ?

Pour fe prêter au fyfteme de M. Newton, il faut être perfuadé que les Grecs les plus habiles & les plus curieux dans la recherche de leurs antiquités fe font trompés, au point de donner onze cens ans de durée à un efpace de temps qui n'en avoit pas fix cens, & cela dans l'hiftoire d'un temps qui touchoit au leur.

Dans le fyfteme de M. Newton le temps de Cadmus ne précede l'expédition de Xerxès que de 560. ans. Selon Hérodote il eft antérieur de 1060. ans à cet évenement. La différence eft de 500. ans. Cette erreur ne tomberoit pas fur un point unique, fur un article obfcur, ou fur la maniere dont on auroit rempli quelque lacune dans la fuite de l'hiftoire. Elle fe doit répandre en général fur toute la fuite, & ne pas moins altérer l'hiftoire des temps les plus connus, que celle des temps les plus ignorés. Dans ce fyfteme l'hiftoire des fiécles antérieurs à la prife de Troye ne fouffre pas un retranchement plus confidérable, que celle des temps poftérieurs, dont la Chronologie eft cependant déterminée par la fucceffion des Magiftrats annuels & des Rois, ou des Archontes, par le nombre des célébrations des jeux publics d'Olympie, de Némée, de l'ifthme, de Delphes, &c.

La Chronique de Paros, par exemple, compte 273. ans depuis l'établiffement des Archontes Décennaux, jufqu'à la bataille de Salamine. M. Newton retranche cent ans de cette durée, c'eft-à-dire plus d'un tiers, & il ne donne que 170 ans à cet intervalle. L'erreur étoit au moins la même, felon lui, dans l'hiftoire des temps antérieurs à la prife de Troye. Hérodote compte 230. ans ou fept générations au plus entre ces deux évenemens ; M. Newton met 137. ans ; la diffé-

rence eſt de 93 ans. Dans l'Hiſtoire déterminée par les générations, les Grecs s'étoient ſeulemeut trompés de 93 ans ſur 250 ; & dans celle des temps où la Chronologie étoit réglée par la durée fixe des Magiſtratures décennales & annuelles, cette erreur étoit de 103. ans ſur 273. c'eſt-à-dire, au moins auſſi conſidérable.

La Chronologie de ce dernier temps étoit cependant établie par les dates différentes d'un grand nombre d'événemens très-connus, par une ſuite continuelle de révolutions, & par la durée de pluſieurs guerres conſidérables. C'eſt pendant cet intervalle qu'étoit arrivée à Athenes l'abolition de la magiſtrature perpétuelle & enſuite de l'Archontat décennal, la légiſlation de Dracon, celle de Solon, la Guerre ſacrée entrepriſe par le corps entier de la Gréce, contre ceux de Cyrrha, la tyrannie de Piſiſtrate & celle de ſes enfans.

Dans l'hiſtoire du Péloponneſe, on marquoit pendant cet intervalle la fin des Guerres civiles entre les Héraclides, l'établiſſement des jeux Olympiques par Iphitus, la légiſlation de Lycurgue, les deux guerres de Meſſene, celle des Argiens & pluſieurs autres évenemens ſinguliers.

On trouve dans ce même temps la fondation des diverſes colonies Doriennes établies dans les Iſles voiſines de l'Epire, dans celle de Melos, & dans la Sicile ; le paſſage des colonies Eolienes & Ionienes dans les Iſles de la mer Egée, & de-là ſur les côtes de l'Aſie mineure ; l'établiſſement de ces Colonies, l'aggrandiſſement des Villes qu'elles fondérent ; les guerres de ces petits Etats, ſoit entre eux, ſoit contre les rois de Lydie & de Carie ; la dévaſtation de l'Aſie mineure par les Cimmeriens qui détruiſirent pluſieurs villes Grecques ; enfin un grand nombre d'évenemens remarquables, dont le ſouvenir n'étoit pas ſeulement confié à la tradition, mais dont le détail & les circonſtances étoient rapportés dans les écrits qui com-

mençoient dès-lors à se multiplier, principalement dans la Gréce Asiatique, où les Lettres furent cultivées de bonne heure.

Il faut supposer dans le systême de M. Newton que les Grecs de tous les pays & de tous les siécles, non-seulement se sont trompés, mais encore que leur erreur a été la même par-tout; dans l'Asie, comme dans l'Europe; dans les Isles, comme dans le Continent. Il faut supposer que tous ces petits Etats séparés les uns des autres, qui avoient des intérêts différens & souvent opposés, qui pendant plusieurs siécles avoient eu fort peu de commerce ensemble, qui n'étoient occupés que de leur propres antiquités, qui ne cherchoient que les généalogies de leurs Citoyens, se sont tous trouvés tellement conformes les uns aux autres dans la fausse Chronologie de leurs histoires, sans cependant s'être concertés (ce qui ne leur étoit pas possible) qu'il en a résulté un accord aussi parfait que celui qui pourroit se trouver dans la Comparaison des traditions les plus indubitables. Le mensonge aura dans ce systême les caracteres les plus essentiels auxquels on puisse reconnoître la vérité.

Si le nouveau systême de Chronologie avoit été proposé par un homme dont l'autorité fût moins grande dans la république des Lettres, que celle de M. Newton, j'en aurois peut-être assez dit au sujet de l'évaluation des générations, & des fondemens généraux de la Chronologie Grecque. Mais, comme il s'agit ici de combattre l'impression que peut faire sur la plûpart des esprits le nom d'un des plus grands hommes que les siécles modernes puissent opposer à l'Antiquité, je crois par égard pour lui ne devoir rien négliger. L'attention à ménager tous ses avantages & à se servir de toutes ses forces, est un hommage que l'on doit à son mérite, & au rang où l'estime générale l'a placé avec tant de justice. Ainsi avant que de passer à l'examen

des preuves particulieres sur lesquelles M. Newton. appuie son hypothèse, je vais montrer dans les deux Sections suivantes, combien les plus anciens & les plus exacts des écrivains Grecs y sont opposés : après quoi je ferai voir quelle étoit la solidité des preuves qui les avoient engagés dans une opinion sur laquelle leur accord est parfait.

Cette discussion, de même que toutes celles dont cet ouvrage sera rempli, seront nécessairement un peu abstraites. Je tâcherai d'en diminuer la sécheresse. Mais je crains que, malgré toute mon attention, le fonds des choses ne se trouve presque partout plus fort que moi. Après tout, les lecteurs auxquels la matiere est connue sçauront bien qu'un ouvrage, du genre de celui-ci, ne peut jamais devenir une lecture amusante. C'est beaucoup quand on est assez heureux pour lui donner une forme qui puisse épargner au Lecteur une partie de la fatigue.

SECTION II.

Opposition des Anciens au système de M. Newton.

§. I.

Chronologie d'Hérodote.

HErodote, le plus ancien des Historiens Grecs qui nous restent, marque formellement dans son Histoire que depuis le siécle de Bacchus, fils de Sémelé & contemporain de Cadmus, jusqu'à celui dans lequel il étoit né, il s'étoit écoulé 1060. ans; que depuis le temps d'Hercule, fils d'Alcméne, il y avoit 900. ans, & que depuis la naissance de Pan, posterieure à la

Lib. II. cap. 145.

guerre de Troye, il y avoit huit cens ans.

Herod. de Vita Homer. §. 38.

Dans la vie d'Homere qui porte le nom d'Hérodote, on détermine l'intervalle écoulé depuis la prise de Troye, jusques au passage de Xerxès dans la Gréce à 790. ans. Cette durée est établie par les époques de plusieurs évenemens particuliers, c'est-à-dire, par les dates de la fondation & des révolutions des différentes Colonies Grecques de l'Asie mineure. Les différens intervalles, dont la somme totale forme cette durée, sont coupés de façon, à n'avoir pu être déterminés par les seules générations.

Au premier livre de l'histoire d'Hérodote on trouve la suite & la durée des deux familles Royales de Lydie, déterminées, non par les générations, mais par la durée effective des regnes. Le royaume de Lydie fut détruit par Cyrus l'an 547. avant l'Ere Chrétienne, selon M. Newton. La derniere famille, ou celle des Mermnades issue de Gyges, avoit regné sur la Lydie pendant 170. ans, sous cinq Princes, dont l'histoire & les actions particulieres sont connues.

La famille des Héraclides, qui furent détrônés par Gyges, avoit regné pendant 505. ans, sous vingt-deux Princes, qui s'étoient succedés de pere en fils, & dont les regnes étoient plus courts que les générations ordinaires, par quelque raison que ne nous apprend point Hérodote. Mais son calcul nous montre qu'il n'avoit eu égard qu'à la durée effective des regnes.

Ces Héraclides avoient commencé l'an 675. avant la prise de Sardes : ce qui, suivant la date de cet évenement marquée par M. Newton lui-même, donne l'an 1222. pour celui du commencement des Héraclides en Lydie. Suivant la Chronologie d'Hérodote le commencement du regne de ces Héraclides sera postérieur, au moins de 48. ans à la prise de Troye ; ce qui s'accorde avec le poëme d'Homere, dans lequel nous voyons que les Lydiens n'avoient point de

Roi, mais ſeulement deux Capitaines ou Commandans particuliers.

* Argon le premier de ces Rois Héraclides monta ſur le Thrône par une eſpece d'uſurpation. Ainſi il devoit être d'un âge capable des grandes entrepriſes, & avoir alors au moins trente ans. Il étoit à la quatriéme génération depuis Hercule, c'eſt-à-dire, le cinquiéme en comptant ce héros. Il deſcendoit d'Alcée fils d'Hercule & d'une des eſclaves de la reine Omphale.

Alcée étoit né dès la premiere année de l'eſclavage d'Hercule chez Omphale, environ 130. ans avant le couronnement d'Argon ; car il faut compter quatre générations complettes. L'année de la naiſſance d'Alcée eſt donc la 1352e. avant l'Ere Chrétienne, & celle du paſſage d'Hercule en Lydie la 1353e. Cette année étoit, ſelon tous les anciens Chronologues, celle de l'expédition des Argonautes, de laquelle Hercule ne fut point. Cette même année étoit la 31e. ou la 32e. de la vie d'Hercule, qui par conſéquent étoit né vers l'an 1383. ou 1384. Hérodote né en 482. ou 483. nous apprend que la naiſſance d'Hercule précédoit la ſienne de 900. ans ; ce qui ſe rapporte très-juſte. Apollodore dans ſa Chronique mettoit le commencement du regne d'Hercule, c'eſt-à-dire ſes premiers exploits, 83. ans entiers avant la priſe de Troye, & ſa mort 30. ans après. Ces premiers exploits d'Hercule ſont de ſa dix-huitiéme année révolue, ſelon le même Apollodore : donc ſa naiſſance précédoit d'un ſiécle entier la priſe de Troye. C'eſt toujours le même calcul ; & il eſt évident que la Chronologie de l'hiſtoire Lydienne confirmoit celle qu'Hérodote avoit formée ſur les traditions purement Grecques, & ſur l'hiſtoire particuliere des Colonies de la Grece Aſiatique.

Hérodot. VII. 193. Herodorus ap. Apollod. bibl. II. 137. Pherecyd. Ibid. I. 57.

Pamphyl. ap. Aul.-Gell. XV. 23.

Clem. Alex. Stromat. I. pag. 382.

Apollod. bibl. II. 105.

* Voyez les preuves de ceci dans la Diſſertation de M. Freret ſur la Chronologie des Lydiens. Mém. de l'Acad. des Inſcript. Vol. V. pag. 273.

§. II.

Epoque du Retour des Héraclides & de leur établissement dans le Peloponèse.

J'ai déja parlé de la généalogie des rois Héraclides de Sparte, & Hérodote nous donne celle des deux différentes branches, sorties d'Aristodême chef des Héraclides, & Général de leurs troupes lorsqu'ils firent la conquête du Peloponèse.

Aristodême étoit arriere petit-fils d'Hyllus, fils d'Hercule & de Déjanire, & né peu d'années avant la mort d'Hercule, à qui le Péloponèse appartenoit en grande partie, comme au légitime héritier de Persée. Ainsi il y avoit quatre générations completes, c'est-à-dire, au moins 133. ans entre la mort d'Hercule, & la conquête de ce Pays par ses descendans. De l'aveu de M. Newton, elle est postérieure de 80. ans à la prise de Troye: cet évenement est arrivé 53. ans après la mort d'Hercule; ce qui donne précisément les 133. ans.

Hercule étant mort de la façon que tout le monde sçait, par la jalousie de Déjanire, cette princesse ne put survivre à la perte de son époux. Ainsi le jeune Hyllus son fils se seroit trouvé sans aucun secours, si le roi des Doriens ne l'eût adopté & n'en eût pris soin. Le Prince orphelin avoit alors au plus quatre ou cinq ans, & ayant été élevé par son ayeule Alcméne, qui vivoit encore, il succéda au royaume des Doriens. Cependant Eurysthée craignant les troubles que pouvoient exciter les Partisans d'Hercule ou les Héraclides, commença à les persécuter. Non content de les avoir contraints d'abandonner le Péloponèse, il voulut les bannir de toute la Gréce, & prit les armes pour faire la Guerre à Thesée qui les avoit reçus à Athenes.

Hyllus

Hyllus âgé de dix-huit ans au plus vint joindre les Athéniens avec ses Doriens & ses Arcadiens. Thésée marcha contre Eurysthée & le joignit à l'entrée de l'Attique. La victoire se déclara pour les Héraclides; & Hyllus ayant joint Eurysthée dans sa fuite lui ôta la vie, de même qu'à ses cinq fils. Hyllus s'avança ensuite dans le Peloponèse à la tête de ses Héraclides, & se mit en possession du Royaume de Mycènes. Mais une Peste furieuse ayant affligé le Peloponèse cette même année, l'oracle consulté sur ce sujet déclara que les Dieux n'approuvoient point l'entreprise des Héraclides, & que le temps marqué pour leur retour n'étoit pas encore arrivé. La réponse de l'Oracle soutenue des intrigues d'Atrée & de Thyeste, fils de Pelops & beaux-freres d'Eurysthée, obligea Hyllus de se retirer dans la Doride. Il forma dans la suite plusieurs entreprises pour rentrer dans le royaume de Mycenes, mais sans aucun succès; il fut tué à la derniere dans un combat singulier, avant lequel il avoit pris l'engagement solemnel, que ceux de son parti passeroient cent ans sans rien entreprendre sur le Peloponèse, s'il étoit vaincu. Ce qui fut religieusement observé. Herod. IX. 26.

En effet, la premiere entreprise d'Hyllus est de l'an 40. avant la prise de Troye. La derniere ou celle dans laquelle il périt, est de la vingtiéme année, c'est-à-dire, cent ans entiers avant l'expédition entreprise par Aristodême, arriere petit-fils d'Hyllus, 80 ans après la prise de Troye. Ce n'est pas que les Héraclides n'eussent tenté de donner une interprétation favorable au Traité. Soixante ans après la prise de Troye ils avoient formé, sous la conduite d'Aristomachus petit-fils d'Hyllus, une entreprise sur le Peloponèse; pretendant que les cent ans devoient se compter de la premiere expédition d'Hyllus & de la mort d'Eurysthée. Ils furent repoussés. Oreste qui regnoit à Mycenes vint à leur rencontre, & les défit près de l'Isthme. Aristomachus fut tué; & Oreste

pourſuivit les Héraclides juſques dans la Bœotie, où il s'arrêta. Les Pélaſges s'étoient emparés de la ville de Thebes & en étoient les maîtres depuis près d'un ſiécle ; les anciens habitans deſcendus des Phéniciens de Cadmus s'étoient retirés dans la ville d'Arné en Theſſalie. Oreſte les fit revenir & leur rendit leur ville. Une abſence d'un ſiécle & la déſolation de Thebes avoient ruiné les anciens monumens : les Cadméens avoient perdu non-ſeulement leurs anciens titres, mais encore le ſouvenir de la plupart des évenemens de leur ancienne hiſtoire ; ils n'en avoient plus que des idées confuſes. C'eſt par cette raiſon que cette hiſtoire eſt ſujette à tant d'embarras, & à tant de difficultés. La ſuite des Rois & la durée de leurs regnes ne ſe peuvent déterminer que par les ſynchroniſmes de l'hiſtoire des autres villes de la Gréce, qui avoient été ſujettes à moins de révolutions, & qui avoient des mémoires ſuivis de leur ancienne hiſtoire.

Thucyd. lib. 1. Diod. lib. XIX.

Si l'hiſtoire des temps héroïques de la Gréce avoit été forgée dans les derniers temps, comme le prétend M. Newton; ſi elle étoit entierement l'ouvrage des Poëtes, par quelle raiſon auroient-ils négligé celle de Thebes ? Pourquoi n'auroient-ils mis aucune ſuite dans les traditions d'une ville qui leur fourniſſoit tant d'évenemens ſinguliers, & de laquelle ils parlent ſi ſouvent ? N'eſt-ce pas là une preuve qu'ils n'ont créé ni leur matiere, ni la liaiſon, & la ſuite des faits dont ils ont rempli leurs ouvrages, & qu'ils ſe ſont contentés d'employer ces évenemens tels que la tradition les leur fourniſſoit, ſans ſe mettre en peine de les concilier ? Et ne doit-on pas conclure de cette différence entre l'hiſtoire des villes qui avoient pu conſerver le ſouvenir exact de leurs antiquités, & celle des Nations qui n'avoient pas eu les mêmes facilités, que l'hiſtoire des temps héroïques avoit en général toute la certitude que l'on doit chercher dans celle

des siécles un peu reculés, c'est-à-dire que le fond en étoit véritable, quoique les détails pussent être fort altérés ?

Oreste envoya son fils Penthilus à la tête d'une partie de son armée, dans l'Isle d'Eubée, d'où il passa dans la Thessalie, & de-là dans l'Isle de Lesbos, où il s'arrêta. Penthilus étoit fils d'Erigone, fille d'Egysthé, & n'avoit point de droit, à la succession d'Oreste; c'est pour cela que ce Prince lui procura un établissement dans cette Isle. Penthilus laissa à Lesbos son fils *Echelatus* à la tête de cette Colonie; & ce fut *Graïs* fils d'Echelatus, qui passa dans la terre ferme, où il établit les Colonies Eoliennes. Pindare parle de cette Colonie conduite dans les Isles de Lesbos & de Tenedos, & en fait honneur à Oreste. Penthilus laissa un autre fils dans le Péloponèse, dont je parlerai plus bas.

Pauf. III. 206.

Pind. Nemea. XI

Oreste peu après son retour dans le Peloponèse mourut âgé de 70. ans, il laissa le Throne à Tisamene qu'il avoit eu de son mariage avec Hermione, fille de Ménélas. Tisamène fut vaincu par les Héraclides, chassé de ses états, & obligé après une guerre assez longue, de se réfugier, avec les Achéens, sur la côte septentrionale du Péloponèse, où ses descendants conserverent la Royauté pendant plusieurs siécles, jusqu'à Ogygès, après lequel les villes d'Achaïe établirent chez elles le gouvernement Démocratique. Les Achéens obligerent les Ioniens d'abandonner ce pays & de se réfugier à Athenes.

Asclepiades. apud Schol. Euripid. Orest.

Polyb. lib. II. & IV.

Ainsi les Héraclides conquirent le Peloponèse entier, à la réserve du païs des Achéens, qu'ils n'attaquerent point. Cette conquête fut suivie d'un traité de partage, dont l'acte subsistoit encore au temps de Tibere.

Tacit. Annal. IV. 43.

Aristomachus arriere petit-fils d'Hercule avoit laissé trois fils, qui commandoient l'armée des Héraclides.

Ariſtodême eut pour ſa part le Royaume de Lacédémone: Creſphonte regna ſur la Meſſenie; & Temenus s'empara d'Argos & des pays qui avoient dépendu de cette ville pendant le regne d'Agamemnon, comme Sicyone, Corinthe & pluſieurs autres villes.

Quelque reculé que ſoit le temps où ſe ſont paſſés ces évenemens, il n'eſt pas à beaucoup près impoſſible d'en déterminer, avec une ſorte de préciſion, la Chronologie. Hérodote nous donne au ſeptiéme livre de ſon hiſtoire, la ſuite & le nombre des ancêtres de Léonidas roi de Sparte, ſans aucun égard aux regnes, & en rapportant ſeulement les générations. Léonidas tué en 480. à la bataille de Thermopyles, dans un âge aſſez avancé, étoit le dix-ſeptiéme depuis la conquête, en comptant Ariſtodême. Léonidas avoit ſuccédé à ſon frere Cléomène, mort ſans enfans, & il étoit beaucoup plus jeune que lui.

Herod. VII. 104.

Au livre huitiéme Hérodote nous donne la Généalogie de Léotychidès, collégue de Léonidas, & le met à la 18[e]. génération en comptant Ariſtodême. Ce Léotychidès deſcendoit d'une branche cadette du roi Théopompe dixiéme dans la famille de Proclès. Il étoit le huitiéme depuis Théopompe, & avoit été mis ſur le Throne par les intrigues de Cléomène, frere aîné de Léonidas, à la place de Démarate fils d'Ariſton, dépoſé comme bâtard peu de temps après la bataille de Marathon, laquelle eſt de l'année 490. avant l'Ere Chrétienne. Ce Démarate étoit ſeulement le ſeptiéme depuis le Roi Théopompe; ce qui montre que les générations de la branche regnante avoient été longues. En général les hommes ſe marioient tard à Sparte. Les loix avoient reglé ce temps au deſſus de 30. ans, peut-être même à 37. ans: car il eſt très probable que c'eſt à l'uſage de Lacédémone qu'Ariſtote fait alluſion dans le paſſage rapporté plus haut. Il eſt du moins ſûr que le ſçavant Eratoſthène, ſuivi en cela par Apol-

lodore, par Caſtor, & par tous les anciens Chronologiſtes, avoit fixé à 36. ans la durée des générations de Lacédémone. Dans cette ville les loix étoient faites pour tout le monde; & les Rois étoient obligés de les obſerver, avec encore plus d'éxactitude que les ſimples Citoyens.

Léotychidès mourut en 469. laiſſant un petit-fils qui lui ſuccéda, & qui avoit alors plus de 30. ans. Ce prince nommé Archidamus étoit le 20e. compris Ariſtodême; ce qui ſuivant l'évaluation des générations à 36. ans, l'une portant l'autre, ſelon la méthode d'Eratoſthène, pour la Chronologie des Héraclides de Sparte, donne l'an 1153. pour la date de la naiſſance des fils d'Ariſtodême, & pour la mort d'Ariſtodême: car les deux fils de ce prince vinrent au monde après la mort de leur pere. Ils demeurerent ſous la tutéle de leur oncle Théras, prince Thébain deſcendu de Cadmus, dont Ariſtodême avoit épouſé la ſœur Argeia.

Voyez M. Dodwel annal. Thucyd. pages 70. 72. 73. où ces dates ſont démontrées.

Ce prince avoit regné durant pluſieurs années à Lacédémone, après le partage, ſuivant le témoignage formel des Lacédémoniens dans Hérodote. Ainſi il faut ajouter à la date de la mort d'Ariſtodême, en 1153. la durée de ſon regne à Sparte, après le partage, & celle de la guerre contre les Pélopides: car la conquête d'un pays entier, dont il faut expulſer les anciens habitans, ne ſe fait pas en une ſeule année; & l'on aura par ce moyen la date de l'entrée des Héraclides dans le Peloponèſe.

Herod. VI. 52. Add. Xenoph. in Aſégil.

Selon la Chronologie d'Hérodote, cette entrée étoit de l'an 1200. environ, puiſqu'elle eſt poſtérieure de 80. ans à la priſe de Troye, qu'il plaçoit vers l'an 1283. La mort d'Ariſtodême étant de l'an 1153, c'étoit 47. ans de durée pour la conquête & pour le regne d'Ariſtodême. Ainſi la Chronologie d'Hérodote eſt la même dans tout ſon ouvrage, quoiqu'il ne pa-

roisse pas avoir pensé à concilier les différens mémoires qu'il avoit suivis, & qu'il les rapporte indépendamment les uns des autres & sans les comparer.

§. III.

Chronologie de Thucydide.

Thucydide né douze ans après Hérodote a suivi la
Lib. V. pag. 409. édit. Wechel. même Chronologie que lui. Il nous apprend que la seiziéme année de la guerre du Péloponèse étoit la 700e. de la fondation de Mélos, colonie Doriene,
Hérod. VIII. 48. conduite dans l'Isle de ce nom par les Doriens du Péloponèse.

Thucyd. lib. I. pag. 10. Au premier livre il assure que les Doriens n'ont pensé *à envoyer des Colonies au déhors, que long-temps après la conquête du Péloponèse*, & lorsque tout fut tranquille dans ce pays. Pausanias parlant de la Colonie de Patras fondée dans l'Achaïe sous le regne d'Agis, fils d'Euristhène, & du passage des Eoliens
Pauf. III. 206. de l'Isle de Lesbos dans la terre ferme, lequel est du même temps, dit que cela arriva long-tems après le passage de Penthilus. Hérodote, dans le livre de la vie d'Homere, met la fondation de Cumes & le passage des Eoliens dans la terre ferme 150. ans après la prise de Troye, & 640. ans avant l'entrée de Xerxès dans la Gréce, c'est-à-dire l'an 1120 : ce qui se rapporte avec le temps de la Colonie de Mélos, en 1115. selon Thucydide. Ce dernier historien ne détermine pas le temps écoulé depuis le retour des Héraclides jusques à la fondation des Colonies; il dit seulement qu'il étoit *considérable.*

Suivant la Chronologie d'Hérodote, cette colonie est postérieure de 75. ou même de 85. ans, à l'entrée des Héraclides, ou au commencement de la conquête, & de 38. ans à la mort d'Aristodème. La date de la

guerre du Péloponèse n'est pas douteuse : tout le monde convient & même M. Newton, qu'elle a commencé l'an 431. avant l'Ere Chrétienne. La seiziéme année de la guerre est par conséquent l'an 416; & cette même année étant la 700ᵉ. de Mélos, cette Colonie avoit été fondée l'an 1115. C'est onze ans avant le temps auquel Erastothène plaçoit le retour des Héraclides, & 290. ans avant la date marquée dans la Chronologie de M. Newton, pour cet évenement.

L'opinion d'Eratosthène plaçoit le retour des Héraclides en 1104. Cette erreur venoit de ce qu'il avoit confondu la date du commencement de la possession paisible & tranquille, avec celle du commencement de la conquête ou du retour des Héraclides dans le Péloponèse ; ne donnant à la guerre, à la conquête & au partage qu'une seule & même année, sans penser que tous ces évenemens en demandoient plusieurs. Isocrate, dans plusieurs endroits de ses Harangues, donne 700. ans de jouissance tranquille aux Lacédémoniens avant la bataille de Leuctres, laquelle est de l'an 370. Ainsi il commence à l'an 1070. avant l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire 245. ans avant l'époque de M. Newton. Mais comme Isocrate donne ces 700. ans comme un temps de prospérité & de supériorité reconnue, il y a beaucoup apparence qu'il ne les fait commencer qu'à la guerre entreprise contre ceux de Messène, en faveur des enfans de Cresphonte dépouillés par les Messéniens.

Ces différentes manieres de placer l'époque de la conquête & de la possession du Péloponèse, ont fondé les différens calculs des anciens Chronologues sur la date du retour des Héraclides.

Thucydide, & le plus grand nombre des anciens Ecrivains, mettoient le retour des Héraclides 80. ans après la prise de Troye, & ils l'entendoient de leur

Stromat. I. pag. 403.

entrée dans le Péloponése. Clément d'Aléxandrie nous apprend qu'il y en avoit qui mettoient un plus long intervalle entre la prise de Troye & cet évenement. Mais sans doute ces Chronologistes avoient voulu marquer la fin de la conquête & la possession paisible. Les uns comptoient 120. ans, & les autres 180. Supposons que les uns & les autres missent la prise de Troye en 1284. avec Hérodote & avec Thucydide, les premiers avoient pris pour leur époque l'an 1164. avant Jesus-Christ, & la onziéme année avant la mort d'Aristodême arrivée en 1153. Cette année 1164. étoit probablement celle dans laquelle le partage avoit été consommé entre les Héraclides. Ceux qui comptoient 180. ans faisoient finir la conquête à l'an 1104. onze ans après la fondation de Mélos, & lors de la pleine & entiere possession avec tranquillité, c'est-à-dire au temps de l'envoi des Colonies dans les Isles de la mer Egée & de la mer Ioniene.

Id. ibid.

Clément Alexandrin qui rapporte l'opinion de ces Chronologistes, sans les nommer, nous apprend que plusieurs autres historiens, suivoient une Chronologie semblable à la leur, qui se rapportoit à celle d'Hérodote & de Thucydide, & qui différoit entierement de celle d'Eratosthène. Timée & Clitarque comptoient selon Clement 820. ans depuis le retour des Héraclides, jusques à l'expédition d'Aléxandre qui passa dans l'Asie l'an 335. avant l'Ere Chrétienne : donc ils plaçoient le retour en 1155. & 55. ans plutôt qu'Eratosthène. Cette année ne différe guere de celle de la mort d'Aristodême suivant la Chronologie d'Hérodote exposée ci-dessus : ils plaçoient la prise de Troye au moins en l'an 1235. & 41. ans plutôt qu'Eratosthène.

Clemens ibid. Vossius de histor. Græc. p. 97.

L'historien Duris de Samos, dont Ciceron loue l'exactitude, comptoit mille ans entiers entre la prise de Troye, & la premiere année de la guerre d'Alexandre,

lexandre, & mille onze ans avant sa mort. Suivant ce calcul Troye auroit été prise l'an 1335. avant Jesus-Christ, & 50. ans plutôt que par la Chronologie d'Hérodote. Mais peut-être Duris qui désignoit cet intervalle par le mot de *chiliade* ou de *millier*, avoit-il cru pouvoir négliger une légere fraction de 50 ans. Peut-être même n'étoit-ce pas l'époque de la prise de Troye par Agamemnon, qu'il donnoit, mais celle de la prise de cette ville par Hercule. Il y a beaucoup d'apparence que cet historien remontoit jusqu'à la plus ancienne expédition, entreprise par les Grecs, contre les peuples de l'Asie.

L'Astronome Trasylle comptoit 417. ans entre la prise de Troye par Agamemnon & l'établissement des jeux Olympiques par Iphitus. L'époque d'Iphitus est antérieure de 108. ans à celle de Corébus, selon tous les anciens; & celle-ci est incontestablement de l'an 776. avant l'Ere Chrétienne: donc Thrasylle mettoit la prise de Troye en 1302. c'est-à-dire 18 ans plutôt qu'Hérodote : ce qui pouvoit venir de ce qu'il comptoit du commencement même, ou de l'enlevement d'Helene. Dans cette ancienne Chronologie qui étoit absolument conjecturale, on est encore assez heureux de trouver des à peu-près.

Clemens Strom I. pag. 403.

Il paroît qu'Eratosthène & Apollodore n'avoient placé le retour des Héraclides en 1104. & la prise de Troye en 1184, que parce qu'ils n'avoient fait aucune attention au temps de la guerre des Héraclides contre le fils d'Oreste, au regne d'Aristodême, & à la minorité de ses fils. Ils avoient placé le retour des Héraclides vers le temps de l'envoi des Colonies; & par-là, ils avoient retranché un siécle entier de l'ancienne histoire. Loin d'avoir allongé la Chronologie, comme M. Newton les en accuse, ils l'avoient accourcie. Hérodote & Thucydide, suivis en cela par un grand nombre d'autres écrivains anciens, pla-

çoient la prise de Troye & le retour des Héraclides, 100 ans plutôt que ne faisoient les Chronologistes postérieurs à Alexandre.

L'autorité de Thucydide (pour ne point parler ici d'Hérodote, assez mal traité par M. Newton) doit être très-grande. Thucydide est un écrivain très-judicieux, très-exact & très-bien instruit: il s'étoit singulierement appliqué à la Chronologie; & se plaint des fautes commises sur cet article par ceux qui l'avoient précédé, en sorte que lorsqu'il est de leur avis, on ne peut douter qu'il n'y ait été forcé par la vérité, & que ce ne soit à la seule bonté de leurs preuves qu'il s'est rendu. Sa préface & même le corps de son ouvrage sont remplis d'un très-grand nombre de dates. Il s'excuse même de ne pas donner à son histoire la forme d'annales, où les évenemens soient rapportés selon les années des Magistratures annuelles, ou du regne des Rois, ou du sacerdoce des Prêtresses de Junon à Argos. Ces années commençant au solstice d'été, elles auroient coupé chaque campagne en deux; & il étoit plus naturel de rapporter les évenemens de chaque campagne à une seule année, comme il a fait. Mais il ne s'est pas cependant dispensé de marquer exactement les Archontes Athéniens & les Ephores Lacédémoniens de chaque année, la célébration des Jeux Olympiques, & l'année de la sacrificature des Prêtresses d'Argos. M. Dodwel conclud, & avec raison, du soin que Thucydide apporte pour justifier la méthode qu'il suit, que celle que l'on suivoit alors communément étoit différente; & par conséquent que l'on avoit déja plusieurs histoires écrites en forme d'annales, qui avoient établi l'usage dont il s'écartoit. Sans cela il n'auroit pas eu besoin de s'excuser de ce qu'il ne suivoit pas une méthode, dont les inconvéniens étoient très grands.

Annal. Thucyd. pag. 4. 5. &c.

Lib. I. pag. 64. Thucydide lui-même fait mention de l'histoire Athé-

niene d'Hellanicus, dans laquelle M. Dodwel croit que la suite des Archontes étoit marquée. Quoi qu'Hérodote ne donne pas cette suite, cependant il désigne l'année de la prise d'Athènes par les Perses, ou celle de la bataille de Salamine par le nom de l'Archonte; & dans la vie d'Homere on lit que la suite des Archontes est publique depuis celui-là.

Herod. VIII. 51.

Hellanicus plus âgé qu'Hérodote de 12. ans avoit écrit une histoire d'Argos, & des Antiquités du Peloponèse, sous le titre de *Phoronis*, où les évenemens étoient rapportés aux sacrificatures successives des Prêtresses. Denys d'Halicarnasse nous apprend que c'étoit à la 28e. année du sacerdoce d'Alcyoné qu'Hellanicus plaçoit l'expulsion des Sicules hors de l'Italie, & leur passage dans la Sicile, à laquelle ils donnerent leur nom. Cette année tomboit dans la troisiéme génération avant la guerre de Troye; & l'historien Philisthus la comptoit pour la 80e. avant la prise de Troye, c'est-à-dire pour le commencement des exploits d'Hercule.

Dionys. Halicarn. l. I. pag. 18.

Euseb. num. 376.

La plus ancienne de ces Prêtresses d'Argos est *Io* surnommée *Callithyia*, ou *Callithoé*, *la belle Prêtresse*, fille de Peiras, ou Peiranthus. Eusebe place sa sacrificature 459. ans avant la prise de Troye. Le nom d'*Io*, qui étoit Egyptien, & qui signifie *la Lune*, a été celui de plusieurs femmes de la famille d'Inachus. Callithyia étoit à la cinquieme génération après lui.

Apollod. Bibl. II. pag. 69. ex Hesiod. & Acusil. Hesych.

Phoronid. author. apud Clementem Alex. Stromat. I. 256.

Ces Prêtresses de Junon se marioient: car les traditions Grecques donnoient pour fils à Callithyia un Throchilus inventeur des chariots, & placé dans le Ciel sous le nom d'*Heniochus*. Hypermnestre, fille de Danaus & femme de Lyncée fut revêtue de cette dignité, de même qu'*Admeta*, fille d'Eurysthée. La Prêtresse, qui occupoit cette place lors du siége de Troye, est nommée Callistho dans un fragment publié par M. Dodwel. Comme elle étoit la troisiéme depuis

Schol. Græcus. Arati. ap. Scalig. animadvers. in Euseb. ad §. 376.

Dodwell de cyclis 804.

Alcione qui avoit occupé la facrificature 80. ans avant la prife de Troye, il y a beaucoup d'apparence qu'Admeta, fille d'Euryfthée, tué 40 ans avant cet évenement, étoit la feconde & précédoit Callifiho.

Hellanicus n'étoit pas le feul hiftorien qui eût écrit des annales avant Hérodote & avant Thucydide, ou qui du moins eût raffemblé des matériaux pour en former; c'eft-à-dire qui eût donné des généalogies, ou des hiftoires dans lefquelles les évenemens étoient rapportés aux générations. Hecathée de Milet, Acufilaus d'Argos, Pherecyde de Scyros, un affez grand nombre d'autres écrivains avoient publié de pareils ouvrages. Il y a longtemps que ces écrits ne fubfiftent plus; mais en raffemblant les fragmens qui nous en reftent, & les généalogies qu'ils avoient données, on eft en état de montrer que toutes les différentes familles de la Gréce, comptoient 24. degrés de générations, entre la prife de Troye & la guerre de Xerxès: ce qui fuivant l'évaluation des génerations reconnue par M. Newton lui-même, donne 800. ans de durée à cet intervalle, conformément à la Chronologie d'Hérodote & de Thucydide. C'eft ce que je vais éxaminer dans la Section fuivante avec le plus de brieveté & de clarté qu'il me fera poffible; car je fens qu'elle eft toute la fechereffe de ce détail, & quelle attention il exige des Lecteurs.



SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente par le nombre des générations dans toutes les grandes familles.

§. I.

Famille de Cadmus.

L'Auteur des Scholies sur la seconde Olympionique de Pindare, nous a conservé la généalogie de Theron tyran d'Agrigente, vainqueur à la course des chars dans les combats de la 77e. Olympiade, c'est-à-dire l'an 473. avant l'Ere Chrétienne. Ce Prince, mourut cette même année : il avoit regné dix-sept ans, ayant commencé l'an 490. l'année même de la bataille de Marathon. Il avoit une fille mariée à Gelon, tyran de Syracuse, dès avant l'an 480. En 476. son fils Thrasydée gouvernoit la ville d'Himere ; ainsi le moins que l'on puisse donner de durée à la vie de Theron, c'est 60. ans ; il est mort en 473. ainsi il étoit né au plus tard l'an 530. ou 533.

Schol. pag. 16. & 22. de l'édition de Rome en 1515. édit. d'Angleterre pag. 22.

Bentley dissert. *upon. Phalaris.* pag. 34.

Diod. XI. pag. 467 & 469.

L'auteur des Scholies dit formellement que Theron étoit le 27e. descendant de Laïus : ce nombre est répété tout au long, dans les premieres & dans les secondes Scholies ; ainsi il n'y a point lieu de supposer une erreur de copiste, ni l'équivoque des marques numérales. Il est vrai que le Scholiaste ne nomme pas l'auteur de qui il avoit tiré cette généalogie : mais comme dans l'endroit même où il la donne, il cite l'ouvrage d'Hippostrate sur la généalogie des familles

Siciliennes, & celui de Menecrate de Xanthe, lequel outre une histoire de Lycie avoit écrit plusieurs ouvrages sur la génération des Héraclides, & des autres familles descendues des anciens héros, il y a grande apparence que c'étoit d'eux qu'il tenoit la généalogie de Theron.

Voss. de hist. Græc. pag. 387.

Vingt-sept degrés de génération font 900. ans, de l'aveu de M. Newton; ajoutant donc ces 900. ans à l'an 533. qui est celui de la naissance de Théron vingt-septiéme descendant de Laïus, on aura l'année 1433. avant l'Ere Chrétienne, pour celui de la naissance de Laïus, & l'an 1400. pour celui de la naissance d'Œdipe, fils de Laïus, qui est le 126e. environ avant la prise de Troye, selon Hérodote.

La naissance d'Hercule est de l'an 1384. environ, antérieure de cent ans au même évenement. Ses premieres armes pour le service de Creon roi de Thebes, pendant l'intervalle qui s'écoula, depuis la mort de Laïus jusqu'a la défaite du Sphinx par Œdipe, précédent la prise de Troye de 83. ans, selon Apollodore. Ce fut alors qu'il épousa Mégare fille de Creon, ayant seulement 17 ans.

Bibl. III. 235.

Le meurtre d'Androgée arriva, selon Apollodore, l'année même de la mort de Laïus, & au retour des Jeux funébres célébrés à son Tombeau. Ce meurtre est, selon la chronique de Paros dans les marbres d'Arondel, de l'an 86. avant la prise de Troye: donc la mort de Laïus est de l'an 87. environ; & Créon regnoit à Thebes depuis quatre ans, lorsqu'il donna sa fille à Hercule. Tout cela quadre dans la Chronologie d'Hérodote, & ne peut s'ajuster avec celle d'Eratosthène, encore moins avec celle de M. Newton.

Nous avons vu que la naissance de Laïus tomboit vers l'an 1433. par l'évaluation des 27. générations. Les ancêtres de Laïus sont Labdacus, Polydore & Cadmus. Hérodote met la naissance de Bacchus, fils

de Sémelé, ou plutôt le tems de l'arrivée de Cadmus, & la fondation du Temple de l'Hercule Phénicien à Thasos, cinq générations ou 160. ans avant la naissance d'Hercule. Selon son calcul, cette date est de l'an 1540. ou environ, c'est-à-dire 107. ans avant la naissance de Laïus en 1433. Il faut observer que cette date de 1540. est celle de l'arrivée des Phéniciens dans la Grece, & que Polydore fils de Cadmus ne vint au monde que dans la vieillesse de son pere. Polydore laissa son fils Labdacus très-jeune, & sous la tutéle de Lycus. Ainsi on voit que ces générations ont dû être longues; & il faut en effet qu'elles l'ayent été, pour pouvoir placer le regne des différens usurpateurs qui ont successivement regné à Thebes, au préjudice des descendans de Cadmus. On se souvient de ce que j'ai dit des embarras de l'histoire de cette ville.

Le nombre des vingt-sept générations postérieures à Laïus, convient également à la Chronologie qu'Herodote a établie pour les évenemens qui ont suivi le temps de ce Prince.

Thersandre fils de Polynice & arriere petit-fils de Laïus mourut dans la Troade, la premiere année de la guerre de Troye & la dixiéme année avant la prise de la Ville. Il laissa un fils nommé Tisamène, mais encore jeune, & hors d'état de conduire ses troupes; c'est pourquoi les Bœotiens donnerent le commandement à Penelée. Il y a donc quatre générations entieres entre la naissance de Laïus & celle de Tisamène: ces quatre générations font 133. ans; lesquels ôtés de l'an 1433. restera l'an 1300. pour la naissance de Tisamène. Il étoit encore enfant, la dixiéme année avant la prise de Troye, c'est-à-dire selon la Chronologie d'Herodote l'an 1294. Par les générations il avoit alors 6. à 7. ans.

Pauf. IX. 723.

Je ne pousserai pas plus loin le détail de cette gé-

néalogie : je me contenterai d'obſerver que M. Newton dans ſa Chronologie met le commencement du regne de Laïus l'an 980, ſuppoſant que cette année même eſt celle de la naiſſance d'Œdipe. De-là, à la naiſſance de Theron en 533, il n'y a que 447. ans, leſquels partagés par 26. qui eſt le nombre des générations entre Laïus & Theron, ce ſera 17. ans & deux mois pour la durée de chacune. Ces générations ſeront donc égales aux regnes de M. Newton ; & elles ſeront la moitié plus courtes que les générations effectives, auxquelles il convient qu'il faut donner plus de 33. ans, puiſque les trois, de ſon avis, ſont un ſiécle. Je ne me méprenois donc pas dans les *Premieres obſervations*, lorſque je remarquois qu'il ſembloit avoir confondu les générations avec les regnes.

Vide Schol. ubi ſupra.

Il ne s'agit pas ici de chicaner ſur le nombre des générations ; car la plus grande partie en ſont connues & nommées. Les huit premieres juſques à Samus, fils de Theras, ſont liées avec l'hiſtoire générale de la Grece. Les quatre dernieres ſont conſtantes, parce qu'elles remontent juſques à un Telemachus, qui délivra ceux d'Agrigente de la tyrannie de Phalaris. Les fragmens rappportés par les Scholiaſtes, ne nomment point les autres générations, parce que ces noms étoient ceux d'une ſuite d'hommes peu célébres : mais ils étoient connus & conſtans au temps de Pindare qui appelle Theron, *rejetton de la famille de Cadmus, la gloire d'une maiſon illuſtre*, &c.

§. II.

Famille d'Euphémus l'un des Argonautes.

Pind. Pyth. IV.

Pindare lui même confirme le nombre des générations, marquées dans la genéalogie de Theron, parce qu'il nous dit de celle d'Arcéſilas, Roi de Cyrène, vainqueur

vainqueur aux Jeux Pythiens de Delphes, dans la 31[e]. Pythiade, c'est-à-dire l'an 463. avant l'Ere Chrétienne. Pindare né à Thebes l'an 520. avant Jesus-Christ, & par conséquent plus ancien qu'Herodote de 37. ans, avoit 37. ans au temps de la victoire d'Arcésilas, & avoit connu familierement ce Prince pendant son sejour à Thebes, où les troubles de Cyrène l'avoient obligé d'aller chercher un asyle pendant quelque temps. Le Poëte parle à ce prince avec une sorte de familiarité, & ne craint point de lui recommander des particuliers, avec cette liberté que l'on n'acquiert auprès des Grands que par un commerce intime. Ainsi il y a lieu d'être persuadé que Pindare étoit bien instruit de la généalogie d'Arcésilas.

Vid. Dodvvel. de cyclis. page 782

Il nous en donne un assez grand détail; il remarque que ce Prince étoit le huitiéme, depuis Battus fondateur de Cyrène & premier Roi de cette Ville. Il ajoute que Battus étoit le dix-septiéme descendant d'Euphémus l'un des Argonautes & beau-frere d'Hercule. Ainsi Arcésilas étoit au moins le 24[e]. depuis Euphémus & l'expédition des Argonautes.

Pind. Pyth. IV.

L'un des descendans d'Euphémus, dit Pindare, accompagna Théras, lorsqu'il abandonna Sparte & ses neveux, pour passer dans l'Isle *Callistha*, nommée depuis *Théra*. Celui qui accompagna Théras étoit selon Pindare le quatriéme descendant d'Euphémus. Ainsi il se trouvoit le treiziéme en remontant depuis Battus, & le vingt uniéme en remontant depuis Arcésilas.

Le roi de Cyrène contemporain de Pindare & de Theron, tyran d'Agrigente descendu de Théras, étoit donc le 21[e]. depuis Théras, ou même depuis son fils Samus. La généalogie de Théron rapportée dans l'article précédent, & par laquelle il étoit le 21[e]. en comptant Samus, étoit par conséquent très-exacte; & l'on ne peut douter du nombre des générations comprises entre Samus & Telemachus.

Schol. Pind. ad Pyth. IV.

Euphémus duquel descendoit Arcésilas étoit souverain d'un canton de la Laconie voisin du Ténare: il avoit épousé Laonomé, fille d'Amphitryon & d'Alcmène & par conséquent sœur d'Hercule. Ce n'étoit pourtant pas de ce mariage qu'étoient sortis les ancêtres des Rois de Cyrène. Euphémus dans son séjour à Lemnos avoit eu de l'une des femmes de cette Isle, nommée Malaché, un fils que les uns appellent *Euphémus* & les autres *Leucophanès*. Les *Minyens* ou les descendans der Argonautes furent chassés de Lemnos par les Pélasges : ce qui arriva environ 120. ans après la prise de Troye, comme je l'ai prouvé ailleurs. Je ne repeterai point ici cette preuve qui demande une longue discussion ; la matiere que je traite n'en est déja que trop chargée. Il me suffit d'observer, 1°. Que selon Pindare, celui des descendans d'Euphémus qui se retira à Lacédémone avec les Minyens étoit de la *quatriéme génération, née depuis l'expedition des Argonautes.* 2°. Que selon le même poëte les Minyens habiterent *pendant quelque temps* à Lacédémone, avant que de passer dans l'Isle Callistha avec Théras.

Differt. sur la Chronologie Lydiene, Mem. de l'Académie. Vol. V. pag. 289.

Vers 83.

Vers 459. & 460.

Pausanias assure que la Colonie de l'Isle de Théra précéde d'une génération au plus le passage des Ioniens dans l'Asie mineure. Ce passage est postérieur de trois générations entieres à la fondation des colonies Eolienes. Ainsi la colonie de Théras est postérieure de deux générations aux colonies Eolienes ; & comme elles sont de l'an 60. après la prise de Troye, le passage de Théras dans l'Isle Callistha doit être de l'an 130. au plûtôt après la prise de Troye, suivant la Chronologie d'Hérodote ; cette année est la 1154 avant l'Ere Chrétienne. Mais comme les termes de Pausanias supposent que la Colonie de Théras se fit pendant le cours de la génération qui précéda les Colonies Ionienes, & que selon Strabon il y avoit plus de trois générations entre les Colonies

Pauf. VII. pag. 398.
Strab. XIII. 582.

Strab. VIII. pag. 333.

des Eoliens & celles des Ioniens, il ſemble néceſſaire de rabaiſſer un peu la date de la colonie de Théras & de la mettre, non à l'an 130, mais à l'an 155. après la priſe de Troye.

Par la durée des générations des Héraclides de Lacédémone diſcutées plus haut, on a vu que la naiſſance des fils d'Ariſtodême eſt de l'an 1153. Ils furent ſous la tutelle de leur oncle Théras pendant toute leur minorité, qui duroit 25. ans à Lacédémone; & il ne partit qu'après leur avoir remis le gouvernement, c'eſt-à-dire en 1129. au plûtôt, & 155. ans après la priſe de Troye, ſelon la Chronologie d'Hérodote.

Mais quoi qu'il en ſoit de ces détails, qui ne peuvent s'ajuſter commodément avec la Chronologie d'Eratoſthène, il eſt ſûr par la Généalogie que Pindare nous donne qu'Arcéſilas étoit le vingt-quatriéme depuis le fils d'Euphémus, & le vingt & uniéme depuis celui des deſcendans d'Euphémus qui accompagna Théras, lorſqu'il alla fonder la Colonie de Théra: car Pindare aſſure que ce fut à la quatriéme génération des deſcendans d'Euphémus, que les Minyens furent bannis du Péloponèſe. Cet Arcéſilas, qui remporta la victoire aux Jeux Pythiens en 463. & en 456. avant Jeſus-Chriſt, mourut au plus tard en 450. Sa vie avoit été fort agitée, & il avoit été chaſſé de Cyrène par une révolte, après laquelle il avoit cependant trouvé le moyen de ſe rétablir. Il ne pouvoit être bien jeune au temps de ſa victoire des Jeux Pithyens, & il devoit avoir au moins 50. ans. Ainſi il etoit né au plus tard l'an 500. avant l'Ere Chrétienne.

Vid. Dodwel. de cyclis pag. 904.

Id ibid. p. 906.

Arcéſilas étant, comme on l'a vu, le vingt-uniéme depuis celui qui accompagna Théras, il y a entr'eux 19. générations completes ou 630. ans, leſquels ajoutés à l'an 500. ou à celui de la naiſſance d'Arcéſilas, donnent l'an 1130. avant Jeſus-Chriſt pour le com-

mencement de la génération qui a suivi le passage de Théras dans l'Isle Callistha. Nous avons trouvé plus haut l'an 1129.

La Colonie Grecque conduite à Cyrène par Battus étoit devenue très-considérable, non-seulement par ses richesses & par le nombre de ses habitans, mais encore parce que les Lettres y étoient extrêmement cultivées. Le voisinage de l'Egypte, avec laquelle elle entretenoit un très-grand commerce, lui donna de bonne-heure le goût des sciences exactes. Il s'y établit des écoles célébres, desquelles il sortit des hommes illustres dans tous les genres de sciences; mais sur-tout dans la Critique & dans l'étude des anciennes histoires. Hérodote parle beaucoup de cette Ville, & nous trouvons encore les titres d'un grand nombre d'ouvrages écrits sur ses antiquités.

La fondation de la Colonie par Battus étoit une époque constante. M. Newton, non-seulement ne lui a rien ôté de son antiquité, mais il lui en a même donné; car il la place en 633. Théophraste disoit cependant que lorsqu'il écrivoit, c'est-à-dire en 310. cette Ville avoit au plus 300. ans; & Pline ne rapporte sa fondation qu'à l'an de Rome 143. qui dans sa Chronologie est l'an 609. avant Jesus-Christ. La date de Théophraste donne l'an 610. Solin marque l'an 568. après la prise de Troye: ce qui revient dans la Chronologie d'Eratosthène, suivie par cet Auteur, à l'an 616. avant Jesus-Christ: dans celle d'Hérodote, ce seroit l'an 716. Aussi voyons-nous dans Eusebe qu'il y avoit des écrivains qui marquoient la fondation de Cyrène à l'an 753. & d'autres à l'an 650. Les fondations des Colonies n'ont presque jamais de date bien fixe, à cause que les uns comptent de la premiere découverte, ou de l'ancienne prise de possession du pays, & les autres de l'établissement fixe, de la fondation de la Ville, ou même du temps auquel le gouverne-

Theophrast. de plantis VI. 3. adde Dodwell de cyclis pag. 904.

ment de la Colonie a reçu une forme ſtable & ſolide. La Chronologie de toutes les Colonies ſe trouvoit dans ce cas.

Suppoſant la fondation de Cyrène & le paſſage de Battus en Lybie, de l'an *633.* avec M. Newton, Battus étoit le dix-ſeptiéme depuis Euphemus ; donc entre ſa naiſſance & celle du fils de l'Argonaute Euphémus & de *Malaché*, il y avoit 16. générations entieres. Battus avoit atteint l'âge viril, ſelon Hérodote, lorſqu'il mena une Colonie en Lybie; & même ſept ans avant ſon départ il avoit été déſigné chef de cette entrepriſe par le Roi de Théra, deſcendu de l'ancien Théras. Battus avoit donc au moins 40. ans, lors de la fondation, & il étoit né vers l'an *660.* au plus tard ; car je veux bien ne lui donner que 27. ans lors de ſon paſſage en Lybie. Lib. IV. 155.

M. Newton place l'expédition des Argonautes à l'an *936.* De-là à l'an *660.* il n'y a que *276.* ans, leſquels partagés par *16.* générations, donnent 17 ans & quelques mois pour chacune. Ce même Battus étoit le treiziéme depuis le paſſage de la Colonie de Théras, poſtérieure au moins de 25. ans au retour des Héraclides par la Chronologie de M. Newton. Elle étoit donc de l'an 800, & de 167. ans antérieure à celle de Battus. Ce nombre d'années partagé entre les treize, ou du moins les douze générations (car il faut prendre les cas les plus favorables à M. Newton) donnera 14. ans, moins quelques mois, à chacune.

Dans l'un & dans l'autre de ces deux calculs il eſt clair que M. Newton réduit la durée des générations à celle des regnes, & même à celle des regnes électifs. Par conſéquent l'objection que je lui avois faite dans les *Premieres Obſervations* n'étoit point l'effet d'une mépriſe, comme il me l'a reproché. Le Lecteur me pardonnera de revenir ſouvent à ce point, parce que c'eſt le fondement de toute la Chronologie de M. Newton.

On ne peut ſoupçonner Pindare d'avoir voulu allonger la généalogie d'Arcéſilas ; ce n'auroit pas été le moyen de lui faire ſa cour. L'origine héroïque étoit chez les Grecs à peu près ce que l'origine royale eſt parmi nous : c'étoit une eſpece de Nobleſſe qui perdoit de ſon éclat & de ſon prix, à meſure qu'elle s'éloignoit de ſa ſource. Loin de multiplier le nombre des ancêtres de Battus depuis Euphémus, il auroit fallu pour le flatter diminuer ce nombre, ſi la choſe eût été poſſible.

§. III.

Famille d'Ajax à Athenes.

Il y avoit à Athenes une famille célébre que l'on nommoit la Tribu *Phileïde*, autrement des *Aïantides*, ou des *Euryſacides*, à cauſe qu'elle deſcendoit de Philéüs, d'Euryſacès & d'Ajax. Piſiſtrate étoit de cette Tribu, ſelon les Auteurs conſultés par Plutarque. Miltiade & Cimon en ſortoient, de même que l'hiſtorien Thucydide leur parent, Alcibiade & pluſieurs autres perſonnages conſiderables. Périclès en deſcendoit par les femmes ; & il y avoit peu de grandes familles qui n'euſſent quelque Alliance avec les Aïantides.

Plutar. Solon.

Cette famille tiroit ſon origine d'un Philéüs, fils d'Ajax & de Lyſidé, laquelle étoit fille de Coronus, fils d'un *Lapithus* ancien habitant de l'Attique, duquel on voyoit encore le tombeau ſur le mont *Taygete* à quinze ſtades d'Eleuſis, au temps de Pauſanias. Philéüs avoit quitté l'Iſle d'Egine, pour aller s'établir à Athenes, dont il devint Citoyen. Hérodote dit qu'il étoit fils d'un Ajax. Mais il ne faut pas confondre cet Ajax avec le fils de Télamon, qui ſe tua l'année même de la priſe de Troye : car cet

Steph. *Philæis.* Pauſan. II. pag. 262.

Herodote VI. 35.

Ajax Télamonien ne laiſſa qu'un fils nommé Euryſacès, qu'il avoit eu de ſa captive Tecmeſſe, fille de *Teuthras*, ſouverain d'un Canton de la Troade; au lieu que l'Ajax pere de Philéüs avoit épouſé Lyſidé, fille de Coronus, habitant de l'Attique. Euryſacès ſuccéda à ſon grand-pere Télamon dans la ſouveraineté de l'Iſle d'Egine, & donna ſon nom aux deſcendans de Philéüs. Iſocrate & Platon les nomment *Euryſacides*. Pauſanias nous apprend que de ſon temps on voyoit encore dans l'Attique les Autels conſacrés par Philéüs à ſes ancêtres Euryſacès & Ajax, ſur leſquels on leur rendoit des honneurs héroïques. Ces monumens prouvent que dès le temps de Philéüs on regardoit Ajax & Euryſacès comme des Héros, comme des hommes qui avoient été mis par les Dieux au rang de ces mortels bienheureux, qui jouiſſoient de la félicité ſuprême, qui étoient aſſociés au bonheur des Immortels, mais non à leur pouvoir; car c'eſt-là l'idée que les anciens avoient des Héros.

Sophocl. Ajax, Flagell.

Pauſan. ſupra.

Iſocr. de Bigis. Plat. in 1. Alcibiad. Didym. apud Schol. Pindar. pag. 343.

Panſan. I, 85.

Philéüs fils d'Ajax étoit au moins petit-fils d'Euryſacès & à la troiſiéme génération depuis la priſe de Troye. Un fragment de Phérécyde, conſervé dans la vie de Thucydide par Marcellin, nous apprend la ſuite des deſcendans de Philéus, juſques à Miltiade fondateur de la Colonie que les Athéniens avoient dans la Cherſonèſe de Thrace. Cette généalogie étoit conforme à celle que donnoit Hellanicus de Leſbos dans ſon *Aſopis*. Depuis Miltiade le fondateur de la Colonie, la généalogie de cette famille eſt connue, non-ſeulement par Hérodote qui nous en donne un grand détail, mais par les écrivains de l'hiſtoire générale. Hérodote banni d'Halycarnaſſe vint ſe réfugier à Athenes; & il ſemble qu'il prit dans cette Ville quelque liaiſon avec les deſcendans de Miltiade, puiſqu'il avoit un monument ou *Cénotaphe* dans le lieu deſtiné à la ſépulture de cette famille.

Ammian. Marcellin. in vita Thucyd.

Amm. ibid.

Ce fragment de Phérécide eſt, je crois, ce qui nous reſte de plus conſidérable de cet Auteur. Il marque onze générations juſques à Piſander, après lequel il y a une lacune bien ſenſible, par un commencement de phraſe non fini. Il y a enſuite deux générations nommées entre Piſander & Miltiade le fondateur : mais il y a encore une ſeconde lacune marquée auſſi par une phraſe non finie avant Miltiade ; & l'on ne peut douter que cette lacune ne contînt au moins une génération. Car le dernier nommé avant Miltiade eſt un Hippoclide, ſous l'Archontat duquel on fit quelque changement à la fête des Panathenées. Or Miltiade étoit fils de Cypſéle & non d'Hippoclide, ainſi que nous l'apprend Hérodote, à qui cette famille devoit être très-connue, comme on l'a vu. Ainſi Miltiade le fondateur étoit, ſelon Phérécide, au moins le quinziéme depuis Philéüs & le dix ſeptiéme depuis Euryſacès, né l'année même de la priſe de Troye. Il s'agit maintenant de déterminer le temps auquel il a vécu ; ce qui ſera aiſé par la ſuite de ſes deſcendans.

Herodot. VI. 34.

Miltiade le fondateur étoit contemporain de Piſiſtrate; & il quitta Athenes pour ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Elle avoit commencé l'an 560. avant l'Ere Chrétienne ; cela eſt conſtant par les témoignages d'Hérodote, de Thucydide & d'Ariſtote, quoique M. Newton ne la mette qu'en l'année 550. Ainſi la fondation de la Colonie de Miltiade eſt poſtérieure à l'an 560 : mais elle ne le fut pas de beaucoup. En effet Miltiade ſe voyant avancé en âge, & ſans eſpérance d'avoir des fils, auxquels il pût laiſſer le petit état qu'il avoit formé dans la Thrace, appella ſon neveu Stéſagoras, fils de Cimon ſon frere utérin ; car la mere de Miltiade s'étant remariée avoit épouſé en ſecondes noces un Stéſagoras, duquel elle avoit eu Cimon. Miltiade le fondateur avoit été allié de Créſus roi de Lydie ; & ce Prince avoit contraint ceux de Lampſaque entre les mains

Hérodot. VI. 38.

mains deſquels Miltiade étoit tombé dans une guerre, de le remettre en liberté : ce qui doit être antérieur à l'an 547. dans lequel commença la guerre de Cyrus. Stéſagoras neveu de Miltiade lui ſuccéda : ſon frere Cimon étoit mort ; les fils de Piſiſtrate, qui étoient alors maîtres d'Athenes, l'avoient fait aſſaſſiner par jalouſie du crédit que lui donnoient trois victoires remportées par ſes cavales, aux courſes de chariots des jeux Olympiques. Ce qui arriva, dit Hérodote, après la mort de Piſiſtrate, c'eſt-à-dire après l'an 527. avant l'Ere Chrétienne : car la tyrannie de ſes fils a duré 18. ans, ſelon Thucydide & Ariſtote, & a fini 20 ans avant la bataille de Marathon, qui eſt inconteſtablement de l'an 490.

Thucyd. VI. Ariſt. Pol. V. 12. Thucyd. ibid.

Stéſagoras II. étant mort ſans enfans, les fils de Piſiſtrate envoyerent ſon frere Miltiade recueillir ſa ſucceſſion ; ce qui a dû arriver avant l'an 509.

Ce Miltiade devint très-fameux dans la ſuite ; parce que c'eſt lui qui commanda l'armée des Grecs à la bataille de Marathon, & que nul des chefs ne contribua davantage à cette importante victoire. Il avoit abandonné la Thrace vers l'an 492 ; c'eſt-à-dire lorſque la révolte des Ioniens ayant allumé la guerre dans l'Aſie mineure, il craignit de ſe trouver expoſé au reſſentiment de Darius, qui ne lui pouvoit pardonner le conſeil qu'il avoit donné aux Grecs, de rompre le pont conſtruit ſur le Danube ; ce qui auroit cauſé la perte entiere de l'armée Perſane engagée au-delà de ce fleuve, dans une guerre contre les Scythes. Darius n'échappa à ces peuples, & ne ſauva les débris de ſon armée que par le moyen de ce pont, & en mettant le Danube entre eux & lui.

Miltiade le général des Atheniens ne ſurvécut pas long-temps à la victoire de Marathon ; il mourut au retour de l'expédition contre ceux de Paros, laiſſant un fils encore jeune. Son fils aîné nommé *Metiochus*,

Herod. VI. 41.

M

avoit été pris par les Phéniciens & conduit à Darius ; qui le retint à sa Cour, où il le maria. Le jeune fils de Miltiade est le fameux Cimon, qui étoit encore extrêmement jeune en 480, lors de la bataille de Salamine. Sa mere se nommoit Hégésipyle & étoit fille d'Olorus roi d'un Canton de la Thrace.

Plut. Cimon.

Cimon mourut en 449. comme le prouve M. Dodwel, âgé de 51. ans : ainsi il étoit né vers l'an 500 ; & avoit 20. ans lors de la bataille de Salamine, étant trop jeune encore pour entrer dans les charges, mais assez âgé pour attirer déja les regards des Athéniens, pour être considéré d'eux, & pour que l'on trouvât mauvais que Thémistocle homme nouveau voulût prendre le pas sur lui.

Dodwel annal. Thucyd. p. 101.

Cimon, général des Athéniens, étoit le troisiéme depuis l'autre Cimon, frere utérin de Miltiade le fondateur : ainsi il faut mettre la naissance de l'ancien Cimon au moins en 566. Il étoit plus jeune que Miltiade le fondateur, qui étoit déja établi dans la Chersonèse en 550, au moins comme le prouve son alliance avec Crésus, & qui devoit être né vers l'an 580, quatorze ou quinze ans avant son frere.

On a vu que ce Miltiade étoit au moins le dix-septiéme depuis Ajax fils de Télamon : donc il faut ajouter 533. ans pour les 16. générations qui sont entre la prise de Troye & la naissance de Miltiade en 580. Ce qui donnera l'an 1113. avant l'Ere Chrétienne par la date de la naissance d'Eurysacès. Cette généalogie toute défectueuse qu'elle est, à cause de deux lacunes qui se trouvent après Pisander & après Hippoclide, suffit pour renverser la Chronologie de M. Newton ; puisqu'elle met la date de la prise de Troye 209 ans plûtôt qu'il ne la suppose. De l'an 904, auquel il place la prise de Troye, à la naissance de Cimon, général des Athéniens, il n'y a que 404. ans, lesquels donnent 25 ans à chacune des seize générations, contre le

principe reconnu par M. Newton lui-même.

La différence deviendra encore bien plus considérable, si l'on restitue les générations omises à cause des deux lacunes. Dans celle qui précede Miltiade le fondateur, il étoit parlé de quelque changement fait à la fête des Panathénées, sous un *Hippoclide.* Eusebe dans sa chronique marque, que la troisiéme année de la 53e. Olympiade il y eut à Athenes un Archonte du nom d'Hippoclide, sous lequel on ajouta les combats Gymniques, ou de la lute, à la célébration des Panathénées. Cette année est la *566e.* avant l'Ere Chrétienne, & la même que nous avons trouvé par le calcul des générations avoir dû être celle de la naissance de Cimon, frere utérin & cadet de Miltiade, petit-fils de cet Hippoclide.

Euseb. chronic. Olympiad. 53.

Hippoclide étoit petit-fils d'un autre Miltiade, selon Phérécide. On en trouve un qui a été deux fois Archonte, l'an *661.* & l'an *659.* Son Archontat servoit à designer la date de la fondation de Messana ou Messine en Sicile; & comme cette date étoit déterminée d'une maniere indubitable, ainsi qu'on le verra, rien n'est plus assuré que le temps de ces deux Archontats de Miltiade.

Pausan. IV.

Ce Miltiade Archonte en *661.* devoit être né vers l'an 700: car l'Archontat étoit une Magistrature que l'on ne confioit guere aux jeunes gens. Il ne devoit pas avoir moins de quarante ans en *661.* Nous ne pouvons deviner ce qui étoit contenu dans la lacune qui précede ce Miltiade, ni le nombre des générations qui y étoient marquées. Ainsi cette généalogie qui a besoin d'être suppléée, & qui ne le pourroit être que par des restitutions conjecturales est insuffisante pour établir une Chronologie. Mais telle qu'elle est, on la peut opposer à celle de M. Newton, parceque le nombre des générations exprimées ne peut être renfermé dans la durée qu'il assigne à l'intervalle, écoulé

depuis la priſe de Troye juſqu'à la guerre des Perſes.

§. IV.

Deſcéndans de Téménus en Macédoine.

Herod. VIII. 137

Thucyd II. 168.

Nous avons dans Hérodote la ſuite des rois de Macédoine de la famille des Héraclides, détaillée depuis Perdiccas fondateur de ce Royaume, juſques à Aléxandre, le ſeptiéme de ces Rois qui regnoit en 480, lors de la bataille des Thermopyles. Thucydide y ajoute les deux ſuivans, & nomme le roi Archélaüs, qui étoit le neuviéme depuis Perdiccas. Ce cas deſcendoit de Téménus, ſelon le témoignage formel d'Hérodote.

Theophyl. ad Autholic. lib. II. pag. 67. edit. Oxon.

L'Hiſtorien Satyrus, dans un ouvrage ſur les généalogies des familles illuſtres d'Alexandrie en Egypte, a donné celle de Perdiccas, parce qu'Arſinoé femme de Lagus & mere du premier Ptolemée en deſcendoit. Dans cette généalogie Perdiccas eſt le dixiéme depuis Téménus, l'un des chefs des Héraclides; & par conſéquent Alexandre ſeptiéme Roi de Macédoine, & ſixiéme deſcendant de Perdiccas, étoit le ſeizieme après Téménus.

Syncell. pag. 262.

Dionyſ. Halic. Ep. ad Pompeium. Athen. lib. III. vide Voſſ. de hiſt. græc. pag. 50.

La généalogie tirée de Satyrus eſt la même que celle que Syncelle rapporte, d'après Diodore de Sicile, comme étant tirée de l'hiſtoire grecque de Théopompe. Diodore ajoute que la plupart des écrivains étoient d'accord ſur cet article. En effet on ne voit point de variété ſur le nombre des générations, quoiqu'il y en ait quelqu'une, mais légere, ſur la durée des regnes. Théopompe, contemporain de Philippe, & l'un des plus célébres diſciples d'Iſocrate, paſſoit pour un écrivain véridique, qui même n'avoit rien épargné pour ramaſſer à grand frais les mémoires dont il avoit beſoin pour ſon hiſtoire.

Du temps d'Hérodote & de Thucydide on ne commençoit la ſuite des rois de Macédoine qu'à Perdiccas : mais au temps de Théopompe on la commençoit à Caranus biſayeul de Perdiccas ; ce qui eſt indifférent pour le nombre des générations de ces Rois, comme je l'ai dit.

Ce Caranus fils d'Ariſtomidas & frere de Phidon ſouverain d'Argos, & le ſeptiéme, ou ſelon d'autres le dixiéme * depuis Téménus, ne pouvant ſe réſoudre à mener une vie privée, réſolut d'aller chercher un établiſſement dans le pays d'où les Héraclides étoient venus dans le Péloponèſe. Ayant ramaſſé une troupe d'aventuriers, il paſſa dans l'ancienne patrie des Doriens. Il apprit là qu'un prince de la Nation des Oreſtes, peuples de la haute Macédoine, avoit la guerre contre un peuple voiſin ; on donnoit ce nom à la partie méridionale de la Macédoine, dans laquelle ſe trouve le ſommet du Pinde & de L'Olympe, où les fleuves Drilon, Panyaſus & Aliacmon prennent leurs ſources. C'étoit le canton habité par les *Elymiens*, les *Pelagons*, les Lynceſtes & les Oreſtes.

Diod. ap. Syncell. pag 262.

Syncell. p. 198.

Diodore dit que Caranus obtint, pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus dans cette guerre, une partie du pays conquis : il le nomme celui des *Eordans* ; * * & il ajoute qu'il y bâtit une Ville, ſur laquelle il regna. Hérodote ne parle point de l'hiſtoire des ancêtres de Perdiccas. Il étoit, dit-il, le plus jeune de trois freres deſcendus de Téménus, qui avoient paſſé d'abord dans l'Illyrie, & de-là dans la Macédoine ſupérieure, où il ſe mirent au ſervice du Roi de *Lebœa*. Ce Prince leur confia d'abord la garde de ſes troupeaux & de ſes haras ; ſur quoi Hérodote remarque que c'étoit alors ce qui faiſoit la ſeule richeſſe

Hérodot. VIII. 137.

* J'examinerai dans l'article ſuivant la ſource de cette différence.

* * Les *Eordans*, ſont placés par Hérodote & par Thucydide près de l'Emathie, ou de la Macédoine proprement dite.

des Rois, comme des Particuliers ; apparemment pour montrer que l'emploi des Téménides (c'est ainsi qu'il les nomme) n'avoit rien de bas.

Les trois freres étoient devenus suspects au roi de Lébée ; il les congédia & voulut même les faire périr. Mais ayant échappé aux troupes qu'il avoit envoyées, ils passérent dans l'Emathie, où ils bâtirent une Ville, au pied du Mont *Bermius* ; c'est la ville d'*Ægea*, où étoit la sépulture des anciens Rois, à 80 stades au midi de celle de Berrhée. Ils donnerent à l'Emathie le nom de Macédoine, de celui de *Macednus*, que portoit un Canton de la Doride, voisin du pays des Dryopes, où leurs ancêtres avoient habité avant que de passer dans le Péloponèse.

Strabon. épitom. lib. VII p. 1256. adde. Ptolomæ. Diod XIX. pag. 699. Excerpt. Valef. pag. 266.

Herod. I. 56.

Le récit d'Hérodote, loin d'être contraire à celui de Théopompe, suppose la vérité des détails qu'il nous apprend ; savoir, que ces Téménides avoient avec eux une troupe d'aventuriers Grecs. Car une Ville & une Royauté supposent des habitans pour la peupler & des sujets à qui commander.

Le regne de Perdiccas fut de 48 ans, lesquels joints à ceux de ses six successeurs avant Aléxandre, font 210. ans ; lesquels ajoutés à l'an 497, dans lequel il a commencé de regner, comme le montre M. Dodwel, donnent l'an 707. pour le commencement de Perdiccas. Solin le met un peu plus tard, & en 692 : mais les termes de *Rex primum nominatus* montrent qu'il veut marquer le temps auquel Perdiccas prit le Diadême, quinze ans après son premier établissement dans l'Emathie, & à Berrhée. La suite des regnes de ses trois prédécesseurs dans Diodore, donne 123 ans ; Eusebe n'en compte que 78. Ce qui met l'époque de Caranus en 830, au plus haut ; en 815, si l'on suit Solin & Diodore ; en 770, en joignant Solin à Eusebe. Mais ces dates sont peu sûres, la durée des regnes n'étant connue que depuis Per-

Annal. Thucyd. pag. 92.

Syncell. p. 262. Eufeb. Chronic. p. 812.

diccas. Au temps d'Hérodote & de Thucydide, il étoit regardé comme le premier Roi de Macédoine.

La généalogie des Téménides de Macédoine, comme les nomme Hérodote, étoit très-connue au temps de la guerre du Péloponèse; parce que s'étant présentés pour combattre aux Jeux Olympiques, on voulut les en exclure, sous prétexte qu'étant Macédoniens, c'est-à-dire Barbares ou étrangers, ils ne faisoient point partie du corps des Hellénes, pour lesquels seuls ces Jeux étoient établis, & au nombre desquels les Macédoniens n'étoient pas compris, ayant été régardés jusqu'au temps d'Homere comme un mélange de Thraces & de Péoniens.

Les Rois de Macédoine furent obligés de prouver qu'ils étoient d'origine Grecque, comme descendus de Téménus. Ils produisirent leurs titres devant les Hellanodiques, qui décidérent en leur faveur. Hérodote qui parle de ce fait en deux endroits différens, & qui rapporte beaucoup de choses des Macédoniens, ajoute, qu'il sçait que la décision des Hellanodiques étoit conforme à la vérité. On voit par-là que la généalogie de ces Princes étoit fondée sur des titres, qui n'avoient été reçus qu'après avoir été éxaminés par un tribunal, que son équité avoit rendu célébre.

Herod. V. 22. IX. 44.

V. 18. 22. VII. 137. VIII. 139. IX. 44. &c.

Archélaüs, petit-fils d'Alexandre & neuviéme Roi de Macédoine, mort l'an 400. avant l'Ere Chrétienne avoit acquis l'affection des gens de Lettres de son temps. Il les attiroit dans ses Etats & leur y procuroit un séjour agréable. Les Poëtes Euripide & Agathon y allerent chercher une retraite; & Aristophane en parlant de ce voyage du Poëte Agathon, dit qu'il étoit allé aux festins des bienheureux. Socrate résista aux sollicitations que ce Prince lui fit de venir chercher à sa Cour un asyle contre les persécutions de ses ennemis.

Diod. Olymp. XCV.

Ælian. Var. hist. lib. XIII. 4.

Dodwell. annal. Thucyd. pag. 30.

Schol. Aristoph. Ran. act. I. Sc. 2. Cette piéce est de l'an 405. olym. 93. troisiéme année selon le Sch.

Thucydide fait un assez grand éloge de ce Prince:

il dit que l'éclat de son regne surpassoit tout ce qu'avoient fait les huit Rois ses prédécesseurs ; qu'il avoit le premier reglé la discipline militaire, fortifié ses places frontieres, & ouvert le commerce entre ses différentes provinces, par les soins qu'il avoit pris de construire des chemins publics, & d'assurer leur entretien pour l'avenir. Ce qui montre que son goût pour les Lettres n'étoit pas l'effet d'une vaine curiosité, & qu'il étoit persuadé, qu'en attirant dans son pays les Savans de la Gréce, il procuroit un avantage réel à ses Sujets. Ses vûes étoient justes ; & les Macédoniens recueillirent sous Philippe, c'est-à-dire, à la génération qui suivit le regne d'Archélaüs, le fruit des soins qu'il s'étoit donnés pour les retirer de cet état de demi-barbarie, dans lequel ils avoient vécu jusqu'alors, & qui les avoit empêchés de profiter des avantages qu'ils avoient sur les autres peuples de la Gréce.

Suid. Herod. Hérodote alla finir ses jours dans la Macedoine, & mourut à Pella. Il avoit 53. ans en 430. au commencement de la guerre du Péloponèse ; il parle de plusieurs événemens de cette guerre. Ainsi il doit avoir écrit pendant le regne d'Archélaüs, qui fut associé par son pere Perdiccas ; & il avoit eu le moyen de s'instruire exactement de l'histoire de Macédoine. Hérodote banni d'Halicarnasse, comme je l'ai observé, avoit passé à Athenes, d'où il avoit été en Italie, à Thurium, où les Athéniens envoyérent une Colonie en 444. Mais ne trouvant pas dans ce nouvel établissement le loisir si précieux aux gens de Lettres, il l'alla chercher en Macédoine à la Cour d'un Prince magnifique & ami des sciences.

Herod IX. 72.

V. Dodwel annal. pag. 27.

Velleius Paterculus, dans l'abregé Chronologique, qui est à la tête de son histoire Romaine, nous montre qu'il avoit fait une étude particuliere de l'Ancienne histoire. Dans cet abregé il assure qu'Aléxandre le Grand

Grand étoit le dix-ſeptiéme deſcendant de Caranus, & Caranus le ſeiziéme deſcendant d'Hercule. Ainſi la naiſſance d'Hercule étoit antérieure de 31. générations à celle d'Aléxandre. Ce Prince eſt né la cent ſixiéme Olympiade, ou l'an 356. avant l'Ere Chrétienne : 31 générations ſont 1033. ans ; donc la naiſſance d'Hercule eſt de l'an 1389. avant Jeſus - Chriſt. Nous avons trouvé plus haut, par les dates d'Herodote & de Thucydide, & par le nombre des générations des autres familles, que ce héros avoit 18. ans en 1367, l'an 83 avant la priſe de Troye, ſelon Hérodote.

Il n'y a pas moyen de recourir ici à la ſuppoſition favorite de M. Newton; ſavoir, que l'on a confondu les regnes avec les générations. Car le nombre des regnes antérieurs à Aléxandre eſt marqué comme étant bien plus grand que celui des générations. L'ordre ſucceſſif fut extrêmement dérangé depuis Archelaüs, fils d'Alexandre, juſqu'à Amyntas II. pere de Philippe & grand-pere d'Alexandre vainqueur des Perſes. On compte ſix regnes entre Archelaüs & Amyntas II. ſon couſin germain. Ceux qui commençoient le Royaume de Macédoine au regne de Caranus, comptoient 23. Rois avant Alexandre; mais ces 23. Rois ne faiſoient que 16. générations. La durée des regnes marquée dans les différens canons Chronologiques, depuis Caranus juſqu'au commencement d'Alexandre en 336. eſt de 424. 436. 455. & 476, ſelon les différens calculs dont la variété roule ſur les regnes antérieurs à Perdiccas, leſquels ſont très-incertains. Mais malgré ces variétés la durée de ces regnes eſt moindre que celle des générations, qui eſt indubitable, & qui donne 533. ans à l'intervalle qui eſt entre la naiſſance de Caranus & celle d'Alexandre, ſuivant la durée des générations.

Par cette durée la naiſſance de Caranus tombera à l'an 889 ; & par la durée des regnes, ſon commence-

ment dans la haute Macédoine sera des années 812. 791. 772. ou 760. Velleius le place vers l'an 818, à peu près comme Eusebe : Syncelle en 801. Mais il n'y a pas grand fonds à faire sur la date du regne de Caranus, non plus que sur son regne en Illyrie. La véritable époque est celle du couronnement de son arriere petit-fils Perdiccas, que Solin met en 692. quoique son passage dans l'Emathie, la fondation d'Ægéa & le commencement de son indépendance, soient de l'an 707. comme le prouve M. Dodwel. Le nombre des générations continué depuis Perdiccas jusques à Aléxandre ne donne que l'an 689. pour la naissance de Perdiccas : mais il faut observer que Philippe pere d'Aléxandre, Amyntas son ayeul, & Philippe surnommé *Tharraléos* son bysayeul, étoient tous trois les plus jeunes d'un assez grand nombre d'enfans; ensorte que ces trois générations ne se doivent pas évaluer, comme s'ils avoient été les aînés, à cent ans, mais à cent trente ans, ou même à 140. Par-là Perdiccas aura eu 22. ans en 707, lorsqu'il passa dans l'Emathie. Hérodote dit qu'il étoit encore très-jeune. La supposition que je fais est fondée; & quand même elle ne le seroit pas, lorsque les hypothèses peuvent servir à lever les contradictions, & à répandre quelque lumiere sur des endroits obscurs que l'on ne peut expliquer, ou concilier autrement, c'est alors qu'il faut les admettre ; & non lorsquelles ne servent qu'à augmenter les difficultés.

M. Newton place le commencement de Caranus en 596, & 240. ans avant celui d'Aléxandre : ce qui donne dix ans seulement à chacun des 23. regnes précédens, & quinze à chacune des générations ; c'est-à-dire une durée non-seulement moindre que celle qu'il leur donne par tout ailleurs, mais encore que celle qu'il assigne aux regnes, plus courts, selon lui, que les générations de près de moitié. C'est toujours le même

calcul, partant du même principe & par conféquent à peu près la même quantité dans le changement qu'il fait à l'ancienne Chronologie ; on me l'entendra fouvent répéter.

§. V.

Epoque de Phidon, Roi d'Argos.

J'ai promis de rendre raifon dans un article féparé de la varieté qui fe trouve dans le nombre des générations antérieures à Caranus. Dans la fuite donnée par Satyrus, il eft le onziéme depuis Hercule, & le feptiéme depuis Téménus. Dans la fuite que Syncelle rapporte d'après Diodore, il eft felon les uns le dixiéme depuis Hercule, & le fixiéme depuis Téménus ; mais felon une autre tradition, il eft le douziéme depuis Hercule, & le huitiéme depuis Téménus. Enfin, felon Velléius, il eft le feiziéme depuis Hercule, & par conféquent le onziéme depuis Téménus. Syncel. p. 262.

J'obferverai d'abord qu'en général, il femble bien plus naturel que les copiftes ayent oublié quelques degrés, en écrivant une fuite de générations compofée de noms détachés ; & qui n'ont qu'une liaifon hiftorique; qu'il ne le feroit de penfer qu'ils ont ajouté des degrés de leur chef. Ainfi fuppofant que ces varietés font venues originairement des copiftes, le préjugé, toutes chofes égales d'ailleurs, fera toujours pour les plus longues généalogies. Velléius marque précifément le nombre des générations ; & ce nombre donne exactement la même date pour la naiffance d'Hercule, que celle qui eft établie par Hérodote, dont Velleius ne fuivoit cependant point la Chronologie.

Mais ce n'eft pas dans l'inexactitude des copiftes que la variété dont il s'agit avoit fa fource. Elle venoit d'une autre caufe. La famille de Caranus établie hors

de la Gréce, dans l'Illyrie & dans la Macédoine, avoit été comme oubliée. On ſavoit ſeulement qu'il avoit été frere d'un Roi d'Argos deſcendu de Téménus & nommé *Phidon*. Mais comme le temps de ce Roi d'Argos étoit ſujet à pluſieurs difficultés, l'époque de Caranus devenoit très-peu conſtante.

M. Newton a répandu par ſon calcul abregé de nouvelles ténébres, ſur une choſe deja très-obſcure ; puiſque l'on ne peut placer dans l'intervalle que nous donne ſa Chronologie le nombre des générations marquées dans les anciens, & qu'il faut entaſſer les évenemens & les révolutions, ſans leur donner le temps qui leur eſt néceſſaire pour ſe préparer & pour s'accomplir.

Nous trouvons dans l'Antiquité pluſieurs époques différentes du Roi d'Argos, nommé Phidon. Mais comme ces diverſes époques ſont accompagnées de quelques différences conſidérables, ſoit pour le caractère, ſoit pour les actions du Prince, ainſi nommé dans l'hiſtoire ; il eſt, ce me ſemble, clair qu'il faut reconnoître pluſieurs hommes de ce même nom dans la famille de Téménus, leſquels auront vécu dans des temps différens. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des noms répétés dans la même famille. Les peres aiment à voir le nom de leurs ancêtres portés par leurs enfans.

Lydiat. not. ad Chron. Par. not. chronolog. p. 41. adde Palmer. not. ad Strab. VIII. p. 358.

Thomas Lydiat, ſçavant Anglois, qui a beaucoup travaillé ſur la Chronologie, & qui a eu ſur cette matière des diſputes très-vives avec Scaliger, avoit déja reconnu & prouvé en partie la néceſſité de diſtinguer deux différens Phidons.

Epoch. 31.

L'Auteur de la Chronique de Paros marque en termes formels que *Phidon le onziéme* depuis Hercule établit des monnoies, & régla les poids & les meſures à Argos, 631. ans avant le tems auquel il écrivoit : ce qui donne l'an, 894. avant l'Ere Chrétienne, & le temps du rétabliſſement des Jeux Olympiques par Iphitus, & par Lycurgue.

Ce fut dans l'Isle d'Egine qu'il établit les fabriques de monnoies : cette Isle abandonnée comme on l'a vu par Philéüs, fils d'Ajax, avoit été occupée par les Argiens, à cause des avantages de sa situation pour le commerce ; car le terrain en étoit très-stérile. Ces anciennes monnoies de Phidon étoient demeurées en usage pour le commerce ; elles étoient les plus fortes de toutes celles que l'on connoît après les monnoies d'Aléxandrie. Le talent attique étoit divisé en 6000. drachmes : le talent de la monnoie d'Egine en contenoit 10000 ; & le talent Alexandrin 12000. Le talent Euboïque valoit 7200. de ces mêmes drachmes. Le savant Edouard Bernard fixe le poids de la drachme attique à 66. grains Anglois ; d'où il paroît que l'on en tailloit un peu plus de 57. au Marc de France. La drachme d'Egine pesoit, selon le même, 112. grains, & on en auroit taillé plus de trente-trois à notre marc.

Ephorus. ap. Strabon. VIII. 376.

Ed. Bernard. de Ponder. & mens. p.g. 169. 170. & & 174.

Les réglemens de Phidon le rendirent célébre ; il fut mis au rang des Législateurs recommandables par leur équité, & par des établissemens dont l'utilité regarde la société en général.

Aristot. Politic. II. 6. pag. 321.

On trouve un second Roi d'Argos nommé aussi Phidon, mais qui a vécu 145. ans après le premier. Il étoit très différent du premier ; c'étoit un Prince extrêmement ambitieux, qui non content de regner sur la ville & sur le territoire d'Argos, suivant le partage fait entre les Héraclides après la conquête, entreprit d'assujettir tout le Péloponèse, & prétendit se faire reconnoître pour Chef de tous les Héraclides. Il avoit réuni au Royaume d'Argos tout ce qui en avoit été démembré par les différens partages, entre les descendans de Téménus. Il entreprit aussi de faire recevoir dans tout le Péloponnèse les monnoies, les poids & les mésures, établis à Argos par l'ancien Phidon. Il dépouilla ceux d'Elis du droit de presider aux Jeux

Strab. VIII. 358.

Olympiques & de juger les conteſtations qui y ſurvenoient ; il avoit été appellé par ceux de Piſe ennemis des peuples d'Elide, & avec leur ſecours il vint à bout de préſider aux Jeux.

Mais cette entrepriſe n'eut aucune ſuite & les choſes furent rétablies à l'Olympiade ſuivante. Il y avoit trois Olympiades auxquelles ceux d'Elis n'avoient pas préſidé, & que l'on regardoit par cette raiſon comme des *Olympiades vicieuſes* : celle de Phidon étoit nommée à cauſe de cela *Anolympias*. Pauſanias nous apprend que cette Olympiade étoit la huitiéme depuis Corébus. Cette Olympiade a été célébrée l'an 749. avant l'Ere Chrétienne, 145. ans après l'ancien Phidon, inventeur des monnoies dans la Gréce.

VI. pag. 509.

Lib. VIII. pag. 358.

Strabon dit qu'il étoit le dixiéme depuis Téménus ; & les traducteurs Latins ne faiſant point attention à la différence des temps, ont cru qu'il falloit changer le nom de *Téménus* en celui *d'Hercule*, ne ſongeant pas que dans la Chronologie des anciens, même dans celle d'Eratoſthène, un homme qui vivoit en 745. devoit être à plus de dix générations depuis Hercule. Le Phidon, tyran d'Argos & uſurpateur de la Préſidence aux Jeux Olympiques, étoit, ſelon Strabon, le quatorziéme depuis Hercule. Des deux autres Olympiades fauſſes, ou dans leſquelles ceux d'Elis n'avoient pas préſidé, l'une eſt la 34e. ou celle de l'an 643, dans laquelle Pantaléon, tyran de Piſe, s'empara de la Préſidence : ce qui excita une guerre qui cauſa enfin la ruine entiere de la ville de Piſe. L'autre eſt de l'an 359. & ne peut convenir au temps de Phidon. Ces trois Olympiades étoient marquées avec ſoin dans les archives d'Olympie ; le nom *d'Anolympiades* qu'on leur donnoit ne permettoit pas qu'on les pût confondre avec aucune des Olympiades légitimes ou régulieres. Ainſi le temps du ſecond Phidon ne peut jamais être

douteux. M. Newton qui ne reconnoît qu'un ſeul Phidon inventeur de la monnoie & inſtituteur des réglemens ſur les poids & ſur les meſures dans la Gréce, le place en 596. c'eſt-à-dire environ 150. ans après celui de Strabon & de Pauſanias, & par conſéquent vers la 45e. Olympiade ; enſorte qu'il faudra ſuppoſer une erreur de 37. Olympiades dans les regiſtres d'Olympie, où ces Olympiades étoient marquées avec ſoin depuis Corébus. Une pareille ſuppoſition demande d'être prouvée autrement que par des aſſertions ou par des raiſonnemens vagues ſur quelques embarras qui ſe trouvent dans la Chronologie ancienne, & qui n'ont point d'application à l'Olympiade irréguliere de Phidon.

Le temps auquel M. Newton place Phidon peut convenir à celui dont parle Hérodote, & qu'il fait pere d'un Léocéde, qui ſe préſenta avec ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Gréce pour épouſer Agariſte, fille de Cliſthène, tyran de Sicyone. Il eſt vrai que l'on pourroit ſouppçonner qu'Hérodote ne faiſoit pas Léocéde fils de Phidon ; mais ſeulement un de ſes deſcendans, & que le mot de παῖς, *fils* a été mis pour celui de *deſcendant*. Sans cela on ne peut le juſtifier d'un anachroniſme groſſier, comme je vais le montrer. Hérodote dans cet endroit ne ſe propoſe pas de nommer les peres de ceux dont il parle, mais de les faire connoître par quelque perſonnage célébre de leur famille. C'eſt pour cela que l'on en voit un dont Hérodote nomme ſeulement le frere, qui étoit un homme d'une force extraordinaire. Lib. VI. §. 127.

Il ſemble même que Pauſanias avoit entendu le paſſage d'Hérodote dans le ſens que je propoſe : car il applique au Phidon de la huitiéme Olympiade, ce que le texte de cet hiſtorien, tel que nous l'avons aujourd'hui, dit du *pere* de Léocédès. Cependant il

y a une différence de 150. ans, entre le temps dans lequels ils ont vécu ; & Paufanias, favant comme il étoit dans l'ancienne hiftoire, n'auroit pas paffé fur un pareil anachronifme, fans le remarquer dans un ouvrage écrit pour éclaircir cette ancienne hiftoire.

Hérodote lui-même fournira les preuves de cet anachronifme, puifque le détail de fa narration, fixera à peu-près le temps du mariage d'Agarifte fille de Clifthène.

Herod. VI. 126. Clifthène, tyran de Sicyone, étoit felon Hérodote
Pauf. II. 129. fils d'Ariftonyme, petit fils de Myron, (que Paufanias nomme Pyrron) & arriere petit-fils d'Andréüs. Il
Politic. V. 12. defcendoit, felon Ariftote, d'Orthagoras, lequel s'étoit emparé de la fouveraine puiffance, & avoit fondé une tyrannie, laquelle paffa à fes enfans & dura cent ans entiers. C'étoit, felon Ariftote, celle qui avoit eu la plus longue durée. La douceur du gouvernement de ces Princes en fit la fûreté ; & ils conferverent affez long-temps, par comparaifon aux autres tyrans de la Gréce, le pouvoir qu'ils avoient ufurpé ; il ceffa après la mort de Clifthène, qui femble n'avoir laiffé qu'une fille. Mais les réglemens qu'il avoit faits, dans le gouvernement politique & dans l'ordre des facrifices à Sicyone, fubfifterent encore quelque temps
Hérod. V. 67. 68. après lui, & ne furent changés que 60. ans après fa mort.

Herod. VI. 127. Ce Clifthène ne fe voyant qu'une fille, & voulant choifir un gendre capable de foutenir l'éclat de fa maifon, fit publier dans l'affemblée des Jeux Olympiques, où il venoit de remporter le prix à la courfe des chars, que ceux qui fe croiroient dignes de fon alliance viniffent, à trois mois de-là, fe préfenter à fa Cour, & qu'après les avoir examinés, pendant un an, il en choifiroit un. Il y en eut treize qui fe préfenterent, dont les trois plus confidérables étoient 1°. Léocéde d'Argos, fils ou defcendant de Phidon, tyran

tyran de cette Ville, qui avoit usurpé la présidence des Jeux Olympiques, qui avoit établi les mesures dans le Péloponèse, & qui s'étoit montré le plus entreprenant & le plus injuste de tous les Grecs. 2°. Hippoclide fils de Tisander Athénien; mais dont Hérodote ne nomme point la famille. Il doit être différent de cet Hippoclide, que l'on trouve dans la généalogie de Miltiade, qui fut Archonte dans la 53e. Olympiade l'an 566: car celui-ci étoit fils d'un Miltiade & non d'un Tisander, comme celui d'Hérodote; à moins que l'on ne supposât que dans la généalogie de Marcellin, il y eût une génération oubliée après Miltiade. On trouve un Miltiade Archonte en 661. c'est-à-dire 104. ans avant Hippoclide; & il pouvoit y avoir eu entre eux une génération, oubliée par le copiste, parce que le nom de *Tisander* se trouvoit déja plus haut. Mais ce n'est-là qu'une conjecture sur laquelle je ne voudrois pas trop appuyer.

Vid. sup. Sect. 3. §. 3.

Le troisiéme des prétendans célébres étoit aussi Athénien. C'étoit Mégaclès, fils d'Acméon, descendu de Codrus dernier Roi d'Athenes de la famille de Nestor, & par conséquent d'une naissance illustre. Les grandes richesses que son pere Alcméon, fils d'un autre Mégaclès, avoit acquises par les libéralités d'un Roi de Lydie avoient servi à donner un grand éclat à cette Maison.

Clisthène garda ces Prétendans à sa Cour pendant une année entiere. Son goût le portoit à préférer Hippoclide dont les agrémens personnels étoient soutenus par de grands biens, & par la considération que lui acquéroit son alliance avec les Cypsélides desquels il descendoit. Mais enfin le jour de la décision étant arrivé, Clisthène, qui vouloit éprouver le caractère de ces Prétendans dans toutes les situations, leur donna un grand repas, dans lequel il les excita lui-même à boire & à se livrer sans réserve à la joie. Là Hippocli-

de, cedant à la vanité qui détruit si souvent l'effet des agrémens personnels, voulut montrer toute son adresse en présence de ses rivaux : il se mit à danser & le fit d'une maniere si indécente, que Clisthène qui avoit souffert ses premieres extravagances ne put plus se contenir, & le congédia en lui disant ; *fils de Tisandre tu as dansé ton mariage* : à quoi celui-ci répondit, en achevant de développer la fatuité de son caractère ; *Hippoclide s'en soucie fort peu.* Réponse qui passa depuis en Proverbe dans la Gréce.

Clisthène se détermina en faveur de Mégaclès, fils d'Alcméon : il lui donna sa fille avec l'assurance de ses biens ; & pour consoler en quelque façon les douze autres prétendans, il leur donna à chacun un talent d'argent. Ces douze talens feroient aujourd'hui plus de 1280. marcs, ou plus de soixante & quatre mille livres de notre monnoie actuelle : somme prodigieuse dans un temps où le prix d'un bœuf étoit de cinq dragmes, ou de la douze-centiéme partie du talent. Cette dépense faite par le tyran de Sicyone, pour le mariage de sa fille Agariste, prouve, ce me semble, qu'elle devoit être son héritiere ; aussi Hérodote parle-t-il de ce mariage, comme de la principale cause de la richesse des Alcméonides.

Le temps de ce mariage peut être déterminée. 1°. Par le temps où Clisthène lui-même a vécu ; 2°. par celui des Amans de sa fille ; 3°. par la postérité qui sortit d'Agariste & de Mégaclès son époux.

Prenons successivement ces trois routes différentes : on les verra nous conduire également au même point ; c'est-à-dire à la détermination de l'époque que nous cherchons.

Hérodote dit que Clisthène & Alcméon avoient été vainqueurs à la course des chars à Olympie : ce qui prouve seulement qu'ils sont postérieurs à la vingt-cinquiéme Olympiade, ou à l'an 676; car ce fut cette

Pausan. V. pag. 381.

année-là que l'on admit cette course dans les Jeux Olympiques, 73. ans après l'Olympiade dans laquelle Phidon avoit usurpé la présidence des Jeux. Des hommes séparés par un intervalle de 72. ans ne peuvent guere avoir été contemporains : mais nous avons des choses plus précises.

Clisthène pere d'Agariste étoit, comme on le voit dans Hérodote, tyran c'est-à-dire souverain de Sicyone; car on sçait que chez les Grecs ce nom emportoit seulement l'idée d'un Prince qui gouvernoit un Etat, lequel n'avoit pas toujours été soumis à des Rois. Aristote nous assure que la tyrannie de Clisthène & de ses ancêtres, ne dura en tout que cent ans. Hérodote nomme les ancêtres de Clisthène; & il ne s'en trouve aucun de même nom que lui. Ainsi l'on ne peut reconnoître qu'un seul Clisthène tyran de Sicyone; & tout ce que l'on trouvera rapporté à un tyran de Sicyone, du nom de Clisthène, se doit entendre du pere d'Agariste. Myron ayeul de Clisthène avoit remporté le prix à la course des Chars, la trente-troisiéme Olympiade ou l'an 647, selon Pausanias. On ne pouvoit guere se tromper là-dessus à Olympie; parce qu'il y avoit fait construire un bâtiment nommé le Trésor des Sicyoniens, où l'on gardoit entre autres choses les trois *Disques* ou Palets qui servoient aux combats du Pentathle. Pauf. VI. 497.

Ce Clisthène fut général de l'armée des Grecs, dans la guerre sacrée, entreprise par le Corps entier de la Gréce & à l'instigation de la Diette des Amphictyons, contre ceux de *Cirrha*. Il commandoit en chef & avec une sorte de supériorité; quoiqu'il eût deux Collégues, savoir, Alcméon Archonte & général des Athéniens, & Euryloque général des Thessaliens. Solon étoit aussi dans l'armée des confédérés, & il eut plus de part que personne au succès; quoique son nom ne se trouvât point marqué dans les Régistres

de Delphes à cause qu'il n'avoit aucun titre.

Les peuples de *Cirrha* ou de *Crissa* (car ces deux noms sont ceux de la même Ville) habitoient la plaine fertile qui est au pied du Parnasse ; & ils étoient maîtres du petit port qui est au fond d'un golphe, & à l'embouchure du fleuve Plisthus, où l'on trouve encore aujourd'hui un village du nom de Crissa. Les avantages de leur situation pour le commerce les enrichirent bientôt : mais la richesse produisit l'injustice & l'insolence. Ils commencerent par rançonner les Pelerins que la dévotion attiroit à l'Oracle de Delphes, & qui ne pouvoient se dispenser de passer par *Cirrha*. Les Prêtres du Temple ayant voulu leur en faire des plaintes, ils s'en moquérent ; & joignant l'impiété à toutes leurs autres injustices, ils allérent jusqu'à piller le Temple & l'Oracle. Delphes étoit considérée comme le sanctuaire commun de la Gréce septentrionale : Olimpie étoit celui de la Gréce méridionale ou du Péloponèse. Ainsi le sacrilège commis par les Cirrhéens devenoit un attentat qui blessoit le corps de la Nation Grecque en général, & les Amphictyons, espece de Diette formée par les députés des douze peuples les plus considérables de cette partie de la Gréce qui est au nord du Péloponèse. Cette Diette ou Assemblée servoit à examiner les différends qui pouvoient s'élever entre les Villes, & surtout ce qui regardoit le Droit public, ou même le Droit naturel, respectable même pendant la guerre, selon les Grecs, qui croyoient que les hommes, & sur-tout ceux qui faisoient partie d'une même nation, étoient unis les uns aux autres par des liens & par des engagemens que nulle guerre ne leur permettoit de violer. L'entreprise des Cirrhéens étoit un violement manifeste de ce droit public ; & quand même les Amphictyons n'auroient pas été chargés singulierement de la conservation du Temple de Delphes, comme ils l'étoient,

Voyage de Spon & de Wheler.

ils n'auroient pu s'empêcher de décerner une peine contre ceux de Cirrha, lesquels au mépris de la Loi qui obligeoit de respecter, même pendant la guerre, les Temples particuliers de ses plus cruels ennemis, avoient insulté & pillé en pleine paix un Temple qui étoit celui de toutes les Nations de la Gréce.

Le détail de la guerre entreprise pour éxécuter l'arrêt rendu par les Amphictyons, contre ceux de Cirrha, n'est pas de mon objet. Je me contenterai d'observer que ces peuples riches & maîtres de la mer se défendirent long-temps, & avec cette bravoure qu'inspire le désespoir à ceux qui nont point de pardon à attendre. Ils furent cependant vaincus & exterminés : leur Ville fut détruite ; & leurs terres consacrées au Dieu qu'ils avoient outragé, mais consacrées pour demeurer en friche, avec les plus fortes imprécations contre ceux qui entreprendroient de les cultiver.

En mémoire de cet évenement les Amphictyons établirent des Jeux qui devoient se célébrer de quatre en quatre ans, ou toutes les cinquiémes années, à l'imitation de ceux d'Olympie. Il y avoit eu autrefois des jeux qui se célébroient de huit en huit ans, ou toutes les neuviémes annnées, période que l'on nommoit *Enneæteris*. Euryloque général des Atheniens présida à la premiere célébration de ces Jeux, que l'on nomma *Chrématites* ou pécuniaires, à cause que l'on donna aux vainqueurs des combats Gymniques une somme d'argent tirée du produit de la vente des effets pris sur les Cirrhéens. On n'avoit consacré au Dieu que leurs terres ; & les vainqueurs avoient partagé entre eux le reste du butin. Clisthène employa sa portion à construire un portique dans la ville de Sicyone. Peut être Euryloque destina-t-il la sienne pour le prix des vainqueurs ; sans cela on ne voit pas pourquoi les Auteurs consultés par le Scholiaste de Pindare lui auroient fait l'honneur d'un

Pauſ. X. 814. 894. Schol Pindar. Pyth. 3. argum.

Pauſan. II. 133.

établissement, qui étoit l'ouvrage des Amphictyons.

Dodwel. de cyclis pag. 237.

Ces Jeux se célébroient à la fin de l'hiver, comme le montre M. Dodwvel, ou plutôt au commencement du Printemps & vers l'équinoxe, environ trois mois avant les jeux Olympiques, qui se célébroient la pleine Lune, la plus proche du solstice d'été. Selon le calcul de l'auteur de la chronique de Paros, l'année de la célébration des Jeux Pythiens étoit la seconde d'une Olympiade. Selon Pausanias, elle étoit la troisiéme : mais cela se peut accorder; parce que l'année Pythique repondant à la seconde & à la troisiéme année d'une Olympiade, l'un a marqué celle où commençoit l'année Pythique, & l'autre a choisi celle dans laquelle se trouvoit la fin, & même la plus longue partie de l'année Pythique

Epoch. 38.

La chronique de Paros marque la célébration des premiers Jeux *Chrématites* à l'an 110. avant la bataille de Salamine; c'est-à-dire à l'an 590, qui etoit le second de la 47e. Olympiade. Pausanias parle des seconds Jeux Pythiens de la 48e. Olympiade, dans laquelle on ajouta le prix de la Flute à celui de la Lyre. On donna encore à ces Jeux un prix en argent aux vainqueurs des combats Gymniques. Mais la Pythiade suivante on abolit cet usage; & on établit celui de ne donner aux vainqueurs qu'une simple couronne, comme dans les autres Jeux. Ce prix Pécuniaire avoit en effet quelque chose de bas; & l'on pouvoit reprocher aux vainqueurs que ce n'étoit pas pour la gloire qu'ils avoient combattu. Dans cette troisiéme Pythiade, célébrée la seconde année de la 49e. Olympiade ou l'an

Pausf,X. 814.

581, les Amphictyons ajouterent de nouveaux combats, & entres autres celui de la course des chars à quatre chevaux, dans lequel Clisthène tyran de Sicyone remporta le prix.

Le pere d'Agariste vivoit donc encore alors, & neuf ans auparavant il avoit commandé l'armée des Grecs

dans une guerre qui avoit duré plusieurs années. Il paroît que lorsqu'il prit la résolution de chercher avec tant d'éclat un Gendre pour sa fille, il n'étoit plus en état d'esperer des héritiers : ce qui suppose une vieillesse assez avancée ; car le divorce ayant lieu parmi les Grecs, rien ne l'auroit empêché de prendre une femme en âge de lui donner des enfans. Dailleurs comme ce fut après une une victoire Olympique de la course des chars, qu'il fit proclamer son dessein à Olympie, il semble que ce mariage se doit placer à l'année qui suivit la 50e. Olympiade, c'est-à-dire à l'année 578, & 171. ans entiers après l'Olympiade de Phidon. Comment peut-on supposer que le fils de ce même Phidon auroit été un de ceux qui prétendoient au mariage d'Agariste ? L'anacronisme est trop sensible pour m'arrêter à le prouver. Quand même on voudroit mettre ce mariage en 595. avec M. Newton & avant la guerre de Cirrha, il y aura toujours une erreur de 154. ans à imputer à Hérodote.

L'âge d'Hippoclide, fils de Tisander, doit être déterminé parce que dit Hérodote, du crédit que lui donnoit son alliance avec les Cypsélides de Corinthe, c'est à-dire avec les fils de Cypséle. Aristote nous apprend que Cypséle usurpa la tyrannie 73. ans & six mois avant la mort de Périandre. Celui-ci mourut la quatriéme année de la 48e. Olympiade, selon Socrate, c'est-à-dire en 584 : donc Cypséle avoit commencé de regner sur Corinthe en 657. Il avoit alors au moins trente ans ; & Hippoclide pouvoit très-aisément être son petit-fils ou même son arriére petit-fils par les femmes, dont les générations sont la moitié plus courtes que celle des hommes. Il y a 80 ans entre le commencement de Cypséle & le mariage d'Agariste. Il faut observer que les termes employés par Hérodote signifient qu'Hippoclide tiroit son origine des Cypsélides ou enfans de Cipséle. Si Périandre eût

Arist. polit. VI. 12.

été encore sur le Throne de Corinthe, l'alliance avec ce Prince eût été une illustration que cet Historien n'eût pas manqué d'observer, en parlant d'Hippoclide; & on peut conclure de son silence sur Périandre que le mariage d'Agariste est postérieur à la mort de ce Prince, ou à l'an 584.

L'âge de Mégaclès, que Clisthène préféra à tous les autres prétendans, est déterminé indubitablement par celui de son pere Alcméon général des Athéniens dans la guerre de Cirrha. Mégaclès, fils de cet Alcméon remporta le prix de la course des chars, la 47e. Olympiade, ou l'an 592. avant la fin de la guerre. Hérodote parle d'une autre Victoire Olympique remportée par son pere Alcméon, comme d'une chose antérieure au mariage d'Agariste.

Schol. Pindar. ad VII. Pythiad. pag. 285.

La famille des Alcméonides étoit célébre à Athénes, comme le remarque Hérodote. Elle descendoit d'un Alcméon arriére petit-fils de Nestor, qui vint dans l'Attique avec son parent Mélanthus, descendu de Péríclymènes frere de Nestor. Ils avoient été obligés de quitter le Péloponèse après l'invasion des Doriens ou Héraclides. Mélanthus devint Roi d'Athénes; & ses descendans conservérent long-temps le pouvoir souverain, d'abord sous le nom de Rois & ensuite sous celui d'Archontes ou de Chefs.

Pausan. II. 151.

Le crédit & la considération dont jouissoient ceux de cette famille furent un peu diminués par le crime dont se souilla l'Archonte Mégaclès, en faisant poignarder aux pieds des Autels, & contre la foi donnée, les complices de la conjuration de Cylon. Le manque de foi joint à la profanation fut regardé comme un sacrilége; & il fournit un prétexte aux ennemis de cette famille, pour lui susciter une violente persécution. On pretendit qu'ils étoient tous coupables du crime de Mégaclès; & on les regardoit comme une race impie & maudite, sur laquelle le bras vengeur

geur des Dieux vengeurs étoit toujours suspendu. Dans la suite Pisistrate ayant été obligé par des motifs de politique d'épouser une femme de cette famille, se servit de ce prétexte, pour ne pas consommer le mariage. Herod. I. [illegible]

Le meurtre de Cylon & de ses complices est postérieur à l'an 640, ou à la 35. Olympiade dans laquelle Cylon remporta le prix de la course du double stade : car ce fut au retour d'Olympie que Cylon gendre de Téagène, tyran de Mégare, forma le dessein de se rendre Souverain d'Athènes. L'Archonte Mégaclès, qui fit tuer Cylon & ses complices, fut pere d'Alcméon, général des Grecs au siége de Cirrha, & grand pere de Mégaclès gendre de Clisthène. Hérodote, qui a dit beaucoup de choses de cette famille des Alcméonides, parle du voyage d'Alcméon à la Cour de Lydie avec les Ambassadeurs que le Roi des Lydiens avoit envoyés à Delphes, auxquels il avoit rendu de grands services : mais le nom qu'il donne au Roi de Lydie ne peut convenir avec sa propre Chronologie. Il met ce voyage à la génération qui précéda le mariage de Mégaclès & d'Agariste. Il dit précisément que ce fut par le moyen des présens du Roi de Lydie qu'Alcméon se trouva en état d'avoir des Chevaux, avec lesquels il pût disputer le prix aux Jeux Olympiques. Le voyage de Lydie est donc antérieur à l'année 592, ou à celle de la victoire de son fils Mégaclès. Les années précédentes ont été occupées par la durée de la guerre de Cirrha, dans laquelle Alcméon étoit Archonte, & par conséquent d'un âge mûr. Hérodote met une génération entiere entre le Voyage de Lydie & le mariage de Mégaclès. Il y a beaucoup d'apparence que ce voyage est de l'an 610, au moins.

Historica Collect. Olymp. [illegible] cum [illegible] Scaliger pag. 3 5.

Herod. V. 71. Pausan. I. 07. Thucyd. I.

Herod. VI. 125.

Hérodote, suivant le texte que nous avons maintenant, donne le nom de *Crésus* au Roi de Lydie qui

P

fit de si grands présens à Alcméon. Mais sa propre Chronologie y répugne entierement. Crésus n'a regné que quatorze ans, selon Hérodote, lesquels ont fini à la prise de Sardes, par Cyrus. Cette prise est de l'an 545. avant l'Ere Chrétieene : donc Crésus n'est monté sur le Throne que l'an 559, plus de trente ans après la victoire Olympique du fils d'Alcméon ; & il ne peut étre le Roi de Lydie, dont les libéralités mirent Alcméon en état d'entretenir des chevaux.

Herodote I. 86. Soficrat. ap. Laert. in Periand. Solin. cap. 7.

Je ne sçai si l'on ne pourroit pas soupçonner que le nom de Crésus a été mis par les Copistes à la place du nom de son bisayeul *Ardysus*, nom moins connu & qui n'est pas fort éloigné de celui de Crésus. Cet Ardysus, qui a regné très-longtemps, n'est mort, selon la Chronologie d'Hérodote, qu'en 628. avant l'Ere Chrétienne ; & Alcméon Archonte, en 590, trente-huit ans après, peut fort bien avoir été à la Cour de ce Prince à l'âge de 20. ans, pour y chercher une retraite où il pût attendre que la violence des persécutions excitées contre sa famille, à cause du meurtre de Cylon, fut un peu ralentie.

Pausan. IV. 338.

Ardysus étoit connu dans la Gréce dès l'an 660. Aristomène chassé de la Messenie par les Lacédémoniens avoit formé le dessein d'aller à sa Cour ; & il se préparoit à l'exécuter, lorsqu'il mourut à Rhodes chez son gendre. Ardysus à commencé de regner en 676, & n'est mort, qu'au bout de 48. ans de regne, en 628.

Epoch. 36. Palmerii. Exercit. pag. 701.

On voit dans la chronique de Paros le nom d'un Roi de Lydie : mais il ne reste que la premiere & la derniere lettre de ce nom. Α . . . . Σ. ΛΥΔΟ . . . ΣΙΛΕΥΣ. M. de Grante-mesnil montre qu'il faut lire ΑΡΔΥΣ. *Ardys*. La date est aussi effacée en partie ; & il n'en reste que les derniers caracteres . . . . ΔΔΔΙ, lesquels doivent être pris pour les restes du nombre 371. écrit ainsi ΗΗΗΔΔΔΙ, suivant la forme des caractères numéraux

de cette Chronique : ce qui conviendra parfaitement avec le temps d'*Ardys*. Cette année 371. répond à la 634e. avant l'Ere Chrétienne, & à la 42e. du regne d'Ardys.

On ne sçait quelle action de ce prince étoit marquée sur la Chronique : il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Ambassade à l'oracle de Delphes, dont parle Hérodote, & dans laquelle Alcméon eût occasion de faire sa cour au Roi de Lydie. Gygés, premier Roi de la famille des Mermnades, après s'être emparé de la couronne de Lydie sur les Héraclides, avoit trouvé beaucoup d'opposition dans l'esprit de Lydiens attachés à l'ancienne famille. Aprés plusieurs guerres, dans lesquelles Gygés eut l'avantage, il proposa aux Princes Héraclides de soumettre leurs prétentions à la décision de l'oracle de Delphes : la proposition fut acceptée par ces Princes, qui n'avoient pas de forces suffisantes pour continuer la guerre, & qui espéroient de trouver du moins dans la réponse d'Apollon un prétexte honnête pour se soumettre à l'usurpateur. Le Dieu décida en faveur de Gygés ; & ce Prince lui en marqua sa reconnoissance par de riches présens, dont il orna le Temple de Delphes : son exemple fut imité par ses successeurs, qui envoyerent souvent consulter ce même Oracle. Comme ce fut pendant le regne d'Ardys, fils de Gygés, que les Cimmériens envahirent l'Asie mineure & pillérent la ville de Sardes, sans pouvoir cependant s'emparer de la citadelle ; il est très-probable que ce Prince envoya une Ambassade à l'Oracle de Delphes, soit pour consulter ce Dieu sur les suites d'une guerre aussi importante, soit pour le remercier de quelqu'évenement favorable, que l'on attribua à sa protection.

Hérodot. I. 14. 50. 51. 54.

Herod. 14.

Pausan X. 8:4.
Herodot. I. 19.

Herodot. I. 15.

Il est donc nécessaire, pour accorder Hérodote avec lui-même, de supposer que le nom de Crésus a été mis dans l'histoire d'Alcméon pour celui de quelque

autre Roi de Lydie. Celui de son bisayeul *Ardysus*, est celui de tous qui convient le mieux, soit pour la ressemblance, parce que les lettres *A* & *K* se ressembloient fort dans les manuscrits anciens, soit parce que le temps du Roi Ardysus est celui de la jeunesse d'Alcméon. La chose deviendra encore plus sensible par l'histoire des descendans de Mégaclès, fils d'Alcméon.

Mégaclès, comme on l'a vu, remporta le prix de la course des chars aux Jeux Olympiques de l'an 592, pendant la guerre de Cirrha. Son pere, en lui prêtant ses chevaux, voulut lui donner le moyen de se faire connoître aux Grecs. On les prêtoit, & on les louoit même aux étrangers. L'objet des Grecs, en instituant ces courses de chevaux & de chars, avoit été d'engager les particuliers à élever des chevaux, & à établir des Haras : les chevaux étoient rares dans la Gréce ; & nous voyons par Homere que l'on avoit été très longtemps dans ce pays sans connoître la Cavalerie. Les Grecs en avoient fort peu dans leurs armées ; & même dans les derniers temps ils ne comptoient que sur leur Infanterie : c'étoit la Phalange qui faisoit la force de leurs armées.

Du mariage de Mégaclès avec Agariste, il sortit deux enfans, un fils nommé Clisthène comme son ayeul, & une fille nommée *Cœsyra*. C'est celle qui fut mariée avec Pisistrate : ce mariage fut la condition du retour de son premier éxil ; & les Alcméonides l'avoient eux mêmes proposé à Pisistrate, pour se soutenir par son alliance, contre leur ennemis. Le commencement de la tirannie de Pisistrate est de l'an 560. avant l'Ere Chrétienne. Son premier exil avoit duré cinq ans entiers : son mariage avec *Cœsyra* ne le réunit point avec Mégaclès ; la maniere dont il en agissoit avec sa nouvelle épouse, qu'il regardoit comme étant d'une race maudite & de laquelle il craignoit

Suidas. ἐγκεκοινωμένην.

Herod. I. 60.

Vid. Marsham. Chron. can. pag. 575. Dodwel Annal. pag. 41.

Herod. 61.

d'avoir des enfans irrita les Alcméonides ; ils se réunirent avec les ennemis de Pisistrate, qui fut encore obligé d'abandonner Athènes. Ce nouvel éxil dura onze ans.

La mort de Pisistrate est de l'an 527 ; & son mariage avec Cœsyra est certainement anterieur à l'an 540, & peut être même à l'an 545. Agariste femme de Mégaclès vivoit encore ; & la supposant âgée de 18 ans en 578, lors de son mariage avec Mégaclès, elle avoit 50. ans en 545 : ce qui prouve que son mariage ne peut guere être placé avant le temps où je l'ai mis. *

Ce crime des Alcméonides, & l'idée de cette espece de malédiction attachée à tous ceux de cette famille subsista encore longtems après. Solon avoit taché d'effacer cette opinion qui étoit une source continuelle de troubles & de désordres. Dès la 46e. Olympiade, ou dès l'an 593, après une maladie épidemique que le peuple avoit regardée comme un effet de la vengeance divine, il avoit fait venir Epimenide de Crete, homme très célébre par son zéle & par son intelligence dans les matieres de réligion, & qui surtout étoit renommé par son habileté pour les expiations. Les Sacrifices expiatoires quil institua, les Temples, les Autels, Les Statues qu'il consacra, calmerent pour un temps les terreurs superstitieuses de la populace. Mais les ennemis des Alcméonides sçurent les entretenir, & les rendirent quelque fois si vives que les Alcméonides ne purent éviter un ruine totale, que par la fuite &

Plutar. Sol.

Laert. Epiménid.

* Nous en avons une autre preuve. Hérodote V. 65. dit que les fils de Pisistrate avoient eu le pouvoir Souverain dans Athenes pendant 36. ans. Thucydide & Herodote ne leur en donnent que 18 : mais ils l'entendent du temps qui a suivi la mort de leur pere. Hérodote compte du second retour de Pisistrate en 545. & 36. ans avant l'an 509. Les fils de Pisistrate partagerent dès-lors l'autorité avec lui ; (*Hérodote* I. 62.) & cette année étoit la onzième de sa tyrannie, ou plutôt de son exil, *ibid.* Ce qui place ces exil en 555. & 23 ans après le mariage d'Agariste.

par un exil volontaire : on les nommoit toujours les impies ἐναγεῖς, proprement les *Excommunies*

Clisthène frere de *Cœsyra* & fils d'Agariste, après avoir rendu la liberté à sa Patrie, en chassant les Pisistratides en 509, & après avoir perfectioné le gouvernemet par des loix sages, fut condamné à l'exil avec 700. hommes de sa famille ou de ses amis, sur le seul prétexte du crime de leurs ancêtres. On poussa la rigueur jusqu'à déterrer les morts, pour porter leurs os hors de l'Attique ; mais cet exil ne dura pas longtemps, & les Alcméonides furent bien-tôt rappellés.

Hérod. V. 72. Thucyd. I. Herod. V. 73.

Clisthène eût un fils nommé Hippocrate. Agariste fille d'Hippocrate épousa Xantippus, Archonte en 473, & l'un des Commandans de la flotte Athéniéne à la bataille de Mycale. Le fameux Périclès étoit sorti de ce mariage ; & au commencement de la guerre du Péloponèse les Lacédémoniens demandérent qu'on purifiât la ville d'Athènes de la souillûre contractée par le meurtre de Cylon : ils esperoient par-là venir à bout de faire bannir Périclès, qui descendoit des Alcméonides, par sa mere Agariste. Périclès mourut la troisiéme année de cette guerre, ou l'an 428. Il étoit entré dans le gouvernement dès le tems de l'expédition de Cimon contre les Peuples de Phénicie & des Provinces maritimes de l'Empire des Perses, c'est-à-dire vers l'an 460. ou 461 avant l'Ere Chrétienne. Il devoit avoir alors environ quarante ans ; car on n'entroit guére avant cet âge dans les emplois : mais il ne pouvoit avoit guére plus. Plutarque remarque que dans sa jeunesse il ressembloit beaucoup à Pisistrate, mort en 527, & que les vieillards se ressouvenoient d'avoir vu. Périclès entra dans les affaires en 460, soixante & dix ans après la mort de Pisistrate, & dans un tems ou il n'y avoit guére de gens qui pussent se souvenir d'avoit vu Pisistrate. Périclès est donç

Herod. VI. 131. 136. VII. 33. 131. IX. 119. Thucyd. lib. I. Thucyd. lib. II. Vide Dodwel. Annal. Thucyd. pag. 125. Athenæ. V. 13. Plut. Périclès,

né environ 30. ans après la mort de Pisistrate. Il étoit le quatriéme descendant d'Agariste & de Mégaclès : mais les trois générations ne doivent être évaluées qu'à 80. ans au plus ; parce qu'il s'y trouve une femme, savoir sa mere, la seconde Agariste. S'il est né en 498, il avoit soixante & dix ans, lorsqu'il mourut de la peste, en 428, assez âgé pour ne pouvoir plus esperer d'avoir des enfans, & pour être obligé de faire révoquer la Loi, que lui même avoit portée contre les bâtards, & pour faire légitimer un fils naturel qui lui restoit seul ; mais cependant ayant encore la force de vacquer aux affaires, & de soutenir tout le poids du gouvernement.

Les trois générations antérieures évaluées à 80. ans par la raison que j'ai marquée, donnent l'an 578. pour celui du mariage de Mégaclès avec la fille de Clisthène, comme je l'avois supposé d'abord. On ne peut même le faire remonter plus haut que de deux ou trois ans, à cause qu'il est postérieur à la mort de Périandre arrivée en 584.

Il est donc clair que si Hérodote a voulu dire que Léocède, qui se présenta parmi les Amans d'Agariste, étoit fils de Phidon tyran d'Argos, il faut que ce Phidon ait vécu 155. ans après celui qui usurpa la présidence aux Jeux Olympiques, & qu'Hérodote, en les confondant ensemble, ait commis un anachronisme que Pausanias n'a pas apperçu en lisant cet endroit ; ce qui ne me paroît guere probable.

M. Newton, qui ne reconnoît qu'un seul Phidon, le place au temps du mariage d'Agariste : mais par là il a répandu de nouvelles ténebres sur un point d'antiquité déja très-embarrassé ; & pour admettre son opinion, il faut rejetter toutes les généalogies assurées des anciennes familles, ou leur donner une durée contraire à l'évaluation, fondée sur l'expérience de tous les temps, adoptée par M. Newton lui-même.

La généalogie de Caranus, dans Velléius Paterculus, prouve qu'il le croioit le onziéme depuis Téménus, & par conséquent frere du tyran d'Argos, lequel usurpa la présidence aux Jeux Olympiques, en l'année 743, selon Pausanias, & qui étoit le dixiéme descendant de Téménus, selon Strabon. Ce qui, compris l'âge que devoit avoir alors Phidon, met le temps de Téménus avant l'an onze cent.

Epoch. 32. La Chronique de Paros marque le temps du passage d'Archias à Syracuse, la 21e. année de l'Archontat d'Eschyle à Athènes; & elle dit que cet Archias étoit le dixiéme depuis Téménus. L'année marquée par l'Auteur de la Chronique répond à l'an 768: ce qui est confirmé par Thucydide, lequel nous apprend que la ville de Mégare, fondée en Sicile par une Colonie de Mégariens, cinq ans après la fondation de Syracuse, subsista pendant 245. ans entiers, jusqu'à ce qu'elle fut ruinée par Gélon, tyran de Syracuse. Ce dernier évenement est de l'an 484; comme le montre M. Dodwel. Or 284, & 484 font 768: ce qui est le calcul de l'Auteur de la Chronique. Archias étoit le dixiéme depuis Téménus: donc Téménus a vécu vers l'an onze cent au plus tard.

Thucyd lib. VI.

Dodwel Ann. Thucyd. pag. 44.

Le détail que nous donne Thucydide de la durée de ces diverses Colonies Grecques de la Sicile, & des dates de leurs fondations, est composé de nombres rompus, qui montrent qu'il s'agit là d'une Chronologie exacte & sûrement connue. Il sortit alors plusieurs Colonies de la Gréce proprement dite, & du Péloponèse. Celle de Syracuse est antérieure de 23. ans à l'Olympiade de Phidon: mais il y a beaucoup d'apparence qu'elle fut occasionnée par la violence avec laquelle il s'empara des terres du partage de Téménus, les enlevant à ceux auxquels elles étoient échues par succession. Ceux qu'il en dépouilloit se trouverent obligés d'aller chercher de nouveaux éta-

blissemens

bliſſemens hors du Péloponèſe. Archias fut un de ceux-là : il ſe réfugia à Corinthe ; & comme le commerce & la navigation floriſſoient dans cette Ville, que ſa ſituation rendoit maîtreſſe des deux mers, il lui fut facile d'y trouver des Vaiſſeaux qui le tranſportaſſent en Sicile.

Caranus frere de Phidon prit le même parti, & s'étant mis à la tête d'une troupe d'aventuriers que le tyran d'Argos étoit peut-être bien aiſe d'éloigner, il paſſa en Illyrie, comme on l'a vu plus haut. Tout s'accorde & tout devient clair dans cette Chronologie : le nombre des générations quadre avec la durée des intervalles ; les évenemens liés les uns aux autres ne ſont point entaſſés, & ils ont tout le temps néceſſaire pour ſe préparer & pour s'accomplir.

§. VI.

Généalogie du Médecin Hippocrate.

Je finirai cet Article des anciennes généalogies par celle du Médecin Hippocrate, la ſeule que M. Newton ait rapportée, parce qu'elle lui a ſemblé propre à prouver qu'il n'y avoit que dix-huit générations entre Hercule & la guerre du Péloponèſe. Hippocrate eſt né l'an 460, ſelon Hiſtomachus : ce qui quadre avec ce que les ouvrages de ce Médecin & l'hiſtoire générale nous apprennent du temps dans lequel il a fleuri. Hiſtom. hiſt. ſect. Hipp. Gen. Hipp.

On trouve à la tête du recueil de ſes œuvres pluſieurs piéces qui pourroient ſervir à ſon hiſtoire, ſi de l'aveu de tous les Critiques elles n'étoient pas des écrits ſuppoſés par des fourbes, ſi malhabiles qu'ils ne méritent pas même d'être réfutés. L'uſage qu'en fait M. Newton m'impoſe cependant la néceſſité de les examiner & d'en rendre compte. Hipp. Oper. Vol. I. pag. 10.

On trouve d'abord un recueil de Lettres qui con-

tient celles du Roi Artaxerxès au Satrape Pœtus, pour lui ordonner d'engager Hippocrate à venir en Perſe, la réponſe du Satrape à Artaxerxès, & celle que le Médecin écrit au Roi de Perſe, au *Grand Roi*, comme le nommoient les Grecs, poûr rejetter les offres obligeantes & avantageuſes qui lui avoient été faites par ce Prince. Cette Lettre pleine d'outrages & de menaces impertinentes reſſemble bien plus à l'ouvrage d'un Scholiaſte, qui n'a jamais vu que la pouſſiere de ſon cabinet, & qui parle à un prince mort depuis pluſieurs ſiécles, qu'à une lettre véritable écrite à un Prince vivant, & dont les états ſont voiſins de celui qui l'écrit. * D'ailleurs elle n'a point le ſtyle d'Hippocrate, homme d'eſprit & bien élevé. Les Grecs redoutoient le Roi de Perſe ; mais ils ne mépriſoient pas, ſur tout lors de la guerre du Péloponèſe, dans laquelle les deux Partis qui diviſoient la Gréce cherchoient également à ſe fortifier de ſon alliance.

Dans la Lettre du Satrape Pœtus, dont le nom ſemble plutôt Romain que Perſan, on lit qu'Hippocrate iſſu de Jupiter, eſt le vingtiéme deſcendant de ce Dieu, que ſon pere eſt du ſang d'Eſculape & ſa mere du ſang d'Hercule : toutes choſes dont le Roi de Perſe ne devoit pas faire grand cas ; car les Perſans ſuivoient une religion qui regardoit ces générations divines comme autant d'extravagances & d'impiétés.

Le Satrape ajoute qu'Hippocrate eſt le huitiéme depuis le Roi Chriſamis : il déduit ces générations toutes au long, & nomme le quatriéme avant Hippocrate, un Nébrus, qui aſſiſta, dit on, de ſes conſeils

* Suidas, article Ἱπποκρατ. rapporte cette même Lettre d'Artaxerxès ; elle eſt adreſſée à un Hiſtanes, gouverneur de l'Helleſpont ; elle donne à Hippocrate le nom de deſcendant d'Eſculape, & eſt beaucoup plus ſimplement écrite. C'eſt ſans doute celle que l'on avoit fabriquée d'abord ; mais les ſeconds fauſſaires voulurent encore rencherir. Suidas ne parle point de la réponſe.

l'armée des Amphictyons au siége de Cirrha. Hippocrate étant né l'an 460, son bisayeul est né au plutôt l'an 560; & quand même on mettroit, avec M. Newton, la prise de Cirrha en 575, il faut donner 48. ans à chaque génération, pour que Nébras pût avoir alors seulement trente ans.

On trouve une autre piéce dans ce même recueil, qui auroit encore plus de force, pour établir la généalogie d'Hippocrate, si elle étoit véritable : c'est une harangue prononcée devant le peuple d'Athènes par un Thessalus fils d'Hippocrate. Il parle des services rendus par *Nébrus* dans la guerre de Cirrha. Mais il est difficile de le faire quadrer avec la généalogie donnée dans la Lettre de *Pœtus ;* car on ne sçait comment placer un *Hippolochus* & un *Cadmus* qu'il joint à *Nébrus.*

Enfin, dans une espece de sommaire de la vie d'Hippocrate, que le titre marque être tiré de *Soranus* qui est cité plus d'une fois dans l'ouvrage, on trouve une généalogie d'Hippocrate, où l'on dit que ce Médecin descend d'Hercule & d'Esculape ; qu'il est le vingtiéme depuis le premier, & le dixneuviéme depuis le second. Suivant la généalogie de Pœtus, Hippocrate étoit le vingtiéme depuis Jupiter ; mais ici il est le vingt-uniéme. Par l'évaluation ordinaire des générations, la naissance d'Hercule antérieure de 20 générations à celle d'Hippocrate, sera de l'an 1108, à cause que la génération de la mere d'Esculape peut n'avoir que 15. ans. La naissance d'Esculape sera de l'an 1093.

Selon M. Newton, ils se trouverent à l'expédition des Argonautes en 936 : en leur donnant alors 40. ans, ils seront nés vers l'an 976 ; & chacune des dixneuf générations n'aura que 27. ans. Dans la généalogie de Nébrus, il faudra leur en donner 48. à chacune, selon les dates de M. Newton.

Mais, sans nous arrêter à ces discussions, quelle peut

être l'autorité de toutes ces pieces ? Ne font-elles pas manifeftement l'ouvrage de quelque Sophifte oifif, femblables aux lettres de Phalaris, & même encore plus groffierement fabriquées ? Je doute que ceux qui ont prodigué tant d'efprit & tant, d'érudition, pour foutenir les lettres du tyran d'Agrigente, ofaffent entreprendre la défenfe de celles d'Hippocrate & du Satrape de Perfe, ou de la harangue de Theffalus.

A l'égard du Sommaire de la vie d'Hippocrate, il ne peut guére avoir plus d'autorité. La généalogie qu'il rapporte eft tirée de l'ouvrage de Soranus : or cet Ecrivain étoit affez moderne. Suidas fait mention de deux *Soranus*, tous deux d'Ephefe. Le plus ancien avoit exercé la médecine à Rome, fous Trajan & fous Adrien, & ne paroît point avoir écrit d'ouvrage hiftorique. Le fecond Soranus, ou *le Jeune* comme le nomme Suidas, avoit publié en dix Livres une compilation, qui contenoit les vies de tous les Médecins célébres ; & c'étoit fans doute l'abregé de celle d'Hippocrate, dont on avoit formé le fommaire d'où fa généalogie eft tirée. Le jeune Soranus qui vivoit au plutôt l'an 150. de Jefus-Chrift, plus de fix cens ans après Hippocrate, eft-il plus croyable fur le nombre des générations qui fe trouvoient dans la généalogie des familles defcendues des Argonautes, ou fur la Chronologie qui en réfulte, que ne le font Phérécide, Hellanicus, Pindare, Hérodote, Thucydide & tant d'autres Ecrivains contemporains d'Hippocrate, ou même plus anciens que lui ?

Il eft vrai que l'Auteur du Sommaire cite Phérécide, Eratofthêne, Apollodore & Arius de Tarfe, comme auteurs de cette généalogie ; mais il les cite d'une maniere vague, & fans marquer aucun de leurs ouvrages : grand préjugé qu'il ne les avoit pas vus. Car nous voyons que les anciens défignoient ordinairement les Livres de ceux qu'ils citoient. Marcellin

cite l'ouvrage de Phérécide, d'où il avoit tiré la généalogie de Miltiade.

Il est d'ailleurs assez difficile de comprendre comment Apollodore & Eratosthêne, qui mettoient la naissance d'Hercule cent ans avant la prise de Troye, ou en 1284, & 824. ans avant la naissance de d'Hippocrate, n'ont compté dans cet espace que 19. générations, & leur ont donné plus de 43 ans; tandis que toutes les autres familles leur donnoient 26. ou 27. générations au moins. A l'égard de Phérécide, on conçoit encore moins qu'il ait pu donner la généalogie d'Hippocrate. Cet Ecrivain florissoit dans la 74. Olympiade, ou l'an 484. & avoit même vécu du temps de Darius : ainsi ses ouvrages avoient été publiés 20. ans au moins avant la naissance d'Hippocrate. Collect. Olymp. Eufeb. Scalig.

Vossius a cru que pour défendre la vérité de la citation de Soranus, il falloit reconnoître un troisiéme Phérécide, différent de l'Antiquaire & du Philosophe; & comme Eratosthêne n'en connoissoit que deux, il a conclu que ce dernier Phérécide a vécu après lui. Mais l'autorité de Soranus vaut-elle la peine que l'on imagine un systême, uniquement pour lui sauver une fausse citation? Soranus sçavoit que Phérécide avoit publié les plus anciennes généalogies de la Gréce, & il supposoit qu'il avoit donné celle d'Hippocrate. D'ailleurs il est assez probable que Phérécide avoit donné la généalogie des Asclépiades, ou descendans d'Esculape. Nous en trouvons quelques fragments épars dans Pausanias, & dans les anciens Ecrivains. Ils nous apprennent qu'une branche des descendans de Podalire fils d'Esculape avoit quitté le Péloponèse pour s'établir en Asie; & peut-être avoit-on formé la généalogie d'Hippocrate, en joignant ses ancêtres aux descendans de Podalire, dont quelqu'un avoit pu passer de l'Asie mineure dans l'Isle Voss. de hist. Græc. pag. 400.

de Cos. Mais ces différentes migrations d'une famille particuliere rendoient le détail de la généalogie fort douteux; parce que le nombre des générations ne se pouvoit ni prouver par celui des monumens & des tombeaux, ni vérifier par la comparaison avec les familles collatérales; & c'est sans doute par cette raison que la généalogie d'Hippocrate se trouve plus courte que les autres. Il y avoit eu plusieurs degrés de générations, dont on avoit perdu la trace.

La généalogie de Miltiade, examinée plus haut, montre que Lacédémonius, fils de Cimon, auquel Périclès donna le commandement de la flotte envoyée en 432. au secours de ceux de Corcyre, étoit au moins le vingt-quatriéme depuis Ajax Télamonien, plus jeune d'une génération qu'Hercule, puisque son Pere Télamon avoit accompagné ce héros à l'expédition contre Laomédon pere de Priam.

Thucyd. I. Plut. Périclès. Annal. Dodwel. p. 113.

La famille des Héraclides de Lacédémone, où la suite & le nombre des générations étoient indubitables, parce que ces générations étoient déterminées par la suite même des regnes, comptoit Agis, fils d'Archidamus Roi de Sparte en 425 & 35. ans après la naissance d'Hippocrate, pour le 25e. depuis Hercule. Les générations étoient cependant plus longues à Sparte que dans le reste de la Gréce. Comment en auroit-on trouvé sept de moins dans la généalogie d'Hippocrate ?

Préférera-t-on, pour établir un systême chronologique, la généalogie d'une famille transplantée successivement en différens lieux, & établieenfin dans une Isle obscure, à celles de tant d'autres familles plus célébres, toutes d'accord entre elles; & qui n'ayant point quitté le lieu de leur demeure, avoient été en état de conserver leurs titres, & les monumens de leurs ancêtres ? La préférence ne sera pas pour le témoin unique & destitué

des circonſtances qui peuvent lui concilier du crédit. Que ſera-ce, lorſque nous ne connoitrons ſon témoignage que ſur le rapport d'un Ecrivain inconnu & dont l'ignorance ſe découvre d'elle-même ?

SECTION IV.

Preuves particulieres de M. Newton.

APrès avoir montré, dans les deux Sections précédentes, combien les monumens aſſurés de l'Antiquité ſont oppoſés à la Chronologie de M. Newton, ſur la durée de l'intervalle qui ſépare la priſe de Troye & la guerre du Péloponèſe; je vais paſſer à l'examen des preuves ſur leſquelles M. Newton appuye la détermination de pluſieurs dates particulieres de l'hiſtoire Grecque. Je ne diſcuterai que celles qui ſemblent les plus préciſes & les plus concluantes : je ne m'attacherai pas à celles qui ne ſont que des applications de ſes principes hyopothetiques à des faits qu'il eſt même ſouvent obligé d'alterer, pour les faire quadrer. Je ne finirois point ſi je voulois le ſuivre dans le détail des inductions qu'il tire de ces ſuppoſitions, & montrer combien il eſt obligé de varier ſur ces mêmes principes ; ce qui eſt la meilleure preuve qu'on puiſſe déſirer ſur leur peu de certitude.

Je traiterai dans cette Section les preuves tirées des généalogies particulieres pour fixer ces époques.

§. I.

Famille des Cadméïdes établis à Lacédémone.

M. Newton entreprend de prouver, par la généalogie Newton Chro. p. g. 55.

des defcendans de Cadmus établis à Lacédémone; qu'au temps de la premiere guerre de Meffène on ne comptoit que fix générations depuis la conquête du Péloponèfe, quoique l'on comptât dix regnes fucceffifs: d'où il croit devoir conclure que les regnes n'étoient pas égaux aux générations. Il cite Paufanias; mais en examinant cet Ecrivain, on voit fans peine qu'il a été induit en erreur par l'équivoque qui eft dans la verfion Latine d'Amaféus, & qui n'eft pas dans le texte. Voici ce que nous apprend cet Auteur.

Pauf. IV. pag. 296.

A la bataille donnée entre les Lacédémoniens & les Mefféniens, la troifiéme année de la neuviéme Olympiade de Corébus (c'eft-à-dire l'an 743. avant l'Ere Chrétienne) & la fixiéme de l'Archontat d'Efiméde, fils d'Efchyle, les deux aîles de l'armée Lacédémonienne étoient commandées par les deux Rois, par Théopompe, dixiéme depuis Ariftodême, & par Polydore, qui étoit plus jeune que lui d'une génération & le onziéme depuis Ariftodême. Le corps de bataille étoit commandé par *Euryleon* defcendu de Cadmus & forti dune famille Thébaine établie à Lacédémone.

Cet Euryléon,* dit, Paufanias, étoit le cinquiéme defcendant d'Egée, fils d'Oïolycus & petit-fils de Théras, beau-frere d'Ariftodême. Ainfi ajoutant aux cinq générations poftérieures à Egée, Théras, Oïolycus, & Egée; Euryleon fe trouvera, non le feptiéme, mais le huitiéme depuis Théras. Les termes de *cinquieme defcendant* ne peuvent fe rapporter qu'à Egée, éloigné d'Euryléon de cinq générations entieres. Paufanias n'eft obfcur que par les matières qu'il eft obligé

* Paufanias dit formellement Αἰγέως τοῦ Οἰολύκου... ἀπόγονος πέμπτος. Remarquez que ce fut Authéfion qui quitta Thebes pour fe joindre aux Doriens. Donc c'eft lui qui étoit contemporain d'Ariftodéme. Donc neuf générations. Cet Oiolycus étoit encore très-jeune lors de la fondation de Théra.

de

de traiter, ou par l'ignorance des copiſtes qui l'ont défiguré; ſa phraſe eſt toujours très-nette. Cependant la verſion Latine ſemble préſenter ici un ſens contraire : *Euryleon . . . . Agei filius cum eſſet, ad Oïolycum, Theram & Authéſionem quinto poſteritatis gradu origines ſuas referebat.* Dans cette verſion Euryléon étant le cinquiéme depuis Oïolycus eſt ſeulement le ſeptiéme depuis Théras; & il ne faut compter que ſix générations entre Théras & la naiſſance d'Euryleon, comme le dit M. Newton, au lieu que ſuivant le texte, il en faut compter ſept. Par où il eſt clair que du moins il a fait en liſant Pauſanias la même faute qu'Amaſéus.

Dans cette maniere d'expliquer le paſſage, Egée n'eſt pas fils d'Oïolycus, mais ſon arriere petit-fils; cependant il eſt certain qu'il étoit ſon fils. Hérodote nous l'aſſure formellement, ainſi que Pauſanias, qui donne même ailleurs un détail des deſcendans de Théras, par lequel il faudroit expliquer cet endroit, s'il y avoit de la difficulté. Hérodote obſerve que cet Egée avoit donné ſon nom à une Tribu conſidérable de la Laconie; & Pindare nous apprend que cette Tribu étoit compoſée des Thébains compagnons de Théras, qui avoient conquis la Ville *d'Amyclæ* & qui s'étoient établis dans ſon territoire. Selon Pauſanias, Egée fils d'Oïolycus fut pere d'*Hiréus*, dont les trois fils *Meſis*, *Léas* & *Europas* firent conſtruire des *Heroa* ou Autels héroïques conſacrés à l'honneur de leurs ancêtres Cadmus fils d'Agénor, Oïolycus fils de Théras, Egée fils d'Oïolycus, & Amphilochus frere de *Demonaſſa*, que Terſandre fils de Polynice avoit épouſée.

Herod. IV. 149.
Pauſ. III. 245.
Pind. Iſthm. VII.
Lib. III. 245.

M. Newton ajoute que cette généalogie étoit continuée par les fils aînés; d'où il conclud qu'il faut donner moins de trente ans aux générations. Mais le contraire eſt prouvé au moins pour Oïolycus. Hé-

Hérodot. IV. 149.

rodote nous apprend qu'il étoit le dernier des fils de *Theras*, & que lorsque son pere quitta le Peloponèse, pour passer dans l'Isle *Callistha* avec les Minyens, ou descendans des Argonautes, Oïolycus étoit encore très-jeune. C'est une conséquence nécessaire du détail qu'il rappporte. » Lorsque Théras s'em» barqua, dit Hérodote, *Oïolycus* son fils, qui avoit » alors un autre nom, refusant de le suivre; Théras » dit en le quittant : *il faut donc que je laisse la Bre» bis au milieu des Loups* (ὄϊν ἐν λύκοισι. On forma de» là le nom d'*Oïolycus*, qui lui demeura dans la » suite : cet Oïolycus fut pere d'Egée, &c. » Théras qui avoit trouvé fort peu de reconnoissance dans ses deux neveux, quoiqu'il les eût élevés, & qu'il eût gouverné leur Royaume pendant leur minorité, aimoit mieux abandonner Lacédémone, pour s'aller releguer dans un Isle inconnue, que de demeurer exposé au caprice de ces jeunes Princes. Il en craignoit les suites pour son fils; & il appréhendoit que l'envie de s'emparer des biens qu'il possédoit & qui lui étoient échus dans le partage des terres conquises, ne les portât à le faire périr. C'étoit là le motif des paroles rapportées par Hérodote : mais ces paroles mêmes prouvent la jeunesse de ce fils, aussi-bien que la crainte de Théras. Le nom de *Brebis* ne peut désigner qu'un jeune homme à peine sorti de l'enfance. Le changement de nom prouve encore la même chose; car on ne change guere celui des hommes parvenus à un âge mur. Ainsi le jeune Oïolycus n'avoit que dix-sept à dix-huit ans au plus; & il étoit plus jeune que les deux Rois ses cousins, peut-être de quinze ans entiers, au temps du départ de Théras pour l'Isle Callistha. Nous avons déja vu que cette Colonie conduite par Théras, tombe dans la génération qui précéde le passage des Colonies Ioniennes dans l'Asie mineure, lesquelles sont postérieures de

Supra sect. III. §. 2.

cinq générations à la prise de Troye. Ainsi le temps du départ de Théras est celui de la cinquiéme génération ; il est de 150. ans environ après la prise de Troye, & de plus de 60. ans après le retour des Héraclides, au temps duquel Théras étoit extrêmement jeune. Car comme il a survécu, de plus de trente ans, à son beau-frere Aristomène & au partage du Péloponèse entre les Héraclides, & qu'il a été le tuteur de ses neveux, il doit avoir été beaucoup plus jeune que lui. Ainsi pour peu qu'Oïolycus ne se soit pas marié jeune, ses enfans doivent être nés une génération entiére plus tard que ceux des deux Rois. M. Newton suppose que la filiation d'Euryléon s'étoit continuée par les aînés depuis Oïolycus : mais j'aurois autant de droit de supposer le contraire ; avec cette différence, que ma supposition seroit une suite nécessaire du fait : savoir qu'Euryléon, neuviéme depuis *Authésion* pere de Théras, étoit contemporain du Roi Théopompe, onziéme depuis le même Authésion par *Argeïa* sœur de Théras. Suivant l'estimation des anciens, & en évaluant la géneration d'Argeïa à 15. ans, toutes choses d'ailleurs égales, il n'y auroit que 48. ans de différence pour ces deux générations : ce qu'il faut réduire à 34 ou 35. à cause qu'Oïolycus étoit le plus jeune des fils de Théras que Samus son fils aîné accompagna dans sa Colonie, dans l'espérance de regner après lui sur cette Isle, comme cela arriva.

Nous ne savons duquel des trois fils d'Hiréus descendoit Euryléon ; & ce pouvoit être du cadet aussi-bien que de l'aîné : car Pausanias n'a pas donné la généalogie de Théras, mais celle d'Eurileon ; c'étoit les ancêtres de ce dernier qu'il vouloit nommer, & il ne s'agit pas de suivre les générations de la famille de Théras. Je conviens que dans ce cas il seroit probable qu'il eût suivi la filiation par les aînés, ou

par les chefs de cette famille ; mais celui dont il s'agit Sect. III. §. 1. est fort différent. Aussi avons-nous vû que la généalogie de Théron, tyran d'Agrigente descendu de Samus fils aîné de Théras, suppose que Théron contemporain de Léotychidès, 19ᵉ. descendant d'Authésion par Argeia sœur de Théras, étoit par les mâles le 22ᵉ. depuis le même Authésion. Comme Samus fils de Théras étoit plus âgé que ses cousins, fils d'Aristomène, & que les générations avoient été plus courtes dans l'Isle de *Thera*, qu'à Lacédémone, où elles étoient extrêmement longues, ainsi que je l'ai déja remarqué ; la généalogie des enfans de Samus contenoit plus de générations que celle de son Cadet Oïolycus, & que celle des Rois de Lacédémone.

Mais il y a encore une autre cause de la différence qui se trouve entre le nombre des ancêtres d'Euryléon, & celui des prédécesseurs des deux Rois ses comtemporains. L'emploi important de commander le corps de bataille, qui lui avoit été confié, quoiqu'il ne fût point Héraclide, prouve que c'étoit un vieil Officier recommandable par son expérience, & par ses services passés. En ce cas il pouvoit être beaucoup plus âgé que les deux Rois ; & nous pouvons lui donner 80. ans. On voyoit à Lacédémone des vieillards encore vigoureux à cet âge ; & parmi nous, où la mollesse & les excès du premier âge énervent le tempérament, on peut citer plus d'un exemple pareil. Nous avons vû dans les guerres de la Ligue le fameux Connétable de Montmorency, à la bataille de S. Denis en 1567. commander l'armée du Roi, endosser le harnois, & se faire tuer en combattant de sa personne comme un jeune homme ; quoi qu'il eût 78. ans. Il étoit né cinq ans avant François I. grand pere de Charles IX. qui regnoit alors ; & il précédoit ce dernier de deux générations entieres. Ne se-

roit-il pas possible, qu'Euryléon eût été dans le même cas ; & , supposition pour supposition, ne doit-on pas préférer celle qui explique les seuls témoignages sur lesquels ce fait est appuyé, à celle qui veut conserver le fait en détruisant les témoignages qui nous l'apprennent?

D'ailleurs ce ne sera pas par la généalogie d'une famille particuliere, dont plusieurs générations sont inconnues, que nous reformerons celle d'une famille Royale, où le nombre des générations est constant par les filiations connues & nommées, de quatre branches collatérales qui occupoient des Trônes différens, & dont tous les degrés se trouvoient marqués dans les Actes & sur les monumens publics. Ainsi, quand bien même nous ne verrions pas par quelle raison le nombre des générations est moindre dans la famille d'Euryléon ; ce ne seroit pas elle dont nous nous servirions pour déterminer la durée de l'intervalle écoulé depuis la fondation de Théra, postérieure de beaucoup au retour des Héraclides, jusqu'à la premiere guerre de Messéne. On verra dans un autre endroit si M. Newton est bien fondé à placer cette guerre en 655, & 88. ans après la neuviéme Olympiade, où elle est placée par Pausanias.

§. II.

Famille des Héraclides de Corinthe & des Cypsélides.

M. Newton cherche une seconde preuve de son systême, sur l'inégalité des regnes & des générations, dans un récit de Pausanias, qui, bien entendu, lui est encore plus contraire que le précédent. M. Newton a été trompé en cette occasion, par la version Latine *d'Amaseus*, de même que dans la précédente. Newton Chron. pag. 62.

Pausanias dit dans cet endroit, où le texte est V. pag. 424.

absolument corrompu, de l'aveu de *Sylburge* & de *Kuhnius*, » que Cypséle & ses ancêtres étoient ori-» ginaires de *Gonoussa* près de Sicyon * au sixiéme » degré. » Ce qui ne forme aucun sens; parce que l'on ne sait duquel des ancêtres de Cypséle il faut commencer à compter ce sixiéme degré. Pausanias ajoute que Mélas fils d'Antassus étoit l'auteur de la famille de Cypséle. πρόγονος.

La version Latine a changé la Ville de *Gonoussa* en une femme de même nom, qu'elle fait fille de *Sicyon*; & M. Newton se fondant là dessus fait dire à Pausanias, que Cypséle étoit au sixiéme degré depuis Mélas fils d'Antassus, descendu de *Gonoussa*, fille de *Sicyon*.

Cypséle s'empara de la souveraineté de Corinthe, l'an *655*. avant Jesus-Christ. M. Newton donne 180. ans aux cinq générations antérieures, c'est-à-dire *36*. ans à chacune; & place Mélas en 835, c'est à-dire au temps des Héraclides, dont le retour se fit, selon lui, en 824, & 170. avant le commencement de Cypsele. Voilà une nouvelle évaluation des générations, plus courte à la vérité de quarante-huit ans, que celle que j'ai fait observer * plus haut; mais égale à celle des générations de Lacédémone contre laquelle M. Newton s'éleve tant.

* Sect. III. §. *6*.

Pausanias lui-même, dans l'endroit cité par M. Newton, nous renvoye à ce qu'il a dit ailleurs de l'histoire de Corinthe, lorsqu'il la donne toute entiere: car dans le passage en question, il n'en parle que par occasion & pour expliquer les bas reliefs d'un coffre dédié à Jupiter Olympien par les Cypsélides. Ainsi c'étoit là que l'on devoit aller chercher l'explication d'un passage inintelligible, & manifestement

* Sicyon est au masculin dans cet endroit; mais Stéphanus Σικυων. observe que ce nom de Ville a les deux genres, & Pausanias lui-meme les lui donne indifféremment.

corrompu. Il eſt vrai que M. Newton n'y auroit pas pas trouvé dequoi établir ſon ſyſtême.

Pauſanias donne, au commencement de ſon ſecond livre, un abregé de l'hiſtoire Corinthienne d'Eumélus, fils d'Amphilytus & de la famille des Bacchiades, ou Rois Héraclides de Corinthe. Clement d'Aléxandrie met cet Eumélus au rang des plus anciens Ecrivains, & le nomme avant Acuſilaüs d'Argos: ce qui montre qu'il étoit antérieur au regne de Darius, & au moins contemporain de Cyrus. La Chronique d'Euſebe le nomme ſur la ſeconde & ſur la neuviéme Olympiade, plus de 150. ans avant Cyrus. Pauſanias nous apprend qu'il avoit fleuri une génération au moins avant la premiere guerre de Meſſéne, commencée la ſeconde année de la neuviéme Olympiade. Ainſi il a dû être au moins contemporain de Corébus, & avoir vécu vers l'an 800. avant l'Ere Chrétienne: il étoit à la vérité poſtérieur à Homere; mais un des plus anciens Ecrivains de la Gréce après lui. Son témoignage devoit être croyable ſur l'hiſtoire de ſa patrie & ſur la généalogie de ſes ancêtres; car il étoit de la famille Royale.

Pauſan. lib. II. pag. 119.

Clem. Strom. II. & VI.

On liſoit dans cette hiſtoire d'Eumélus, qu'après la fuite de Médée femme de Jaſon, Siſyphe s'étoit emparé du Trône de Corinthe; que ſix générations après lui, le Royaume fut conquis par les Héraclides, ſous la conduite *d'Alétès* cinquiéme deſcendant d'Hercule, & iſſu d'Antiochus, fils de ce Héros & de *Midéa*, dont le pere Phylas Roi des Driopes fut vaincu par Hercule un peu avant ſa mort. Ainſi Antiochus étoit plus jeune qu'Hyllus.

Les deſcendans de Siſyphe ayant cedé la Couronne à Alétès, il regna ſur cette Ville. Ses deſcendans lui ſuccédérent; & il y eut dix Rois de cette famille auxquels le Sceptre paſſa ſucceſſivement de génération en génération. Après ces dix Rois le gouvernement

Monarchique fut aboli ; & l'on établit ſous le nom de Pritanes, des Magiſtrats annuels qui gouvernoient la Ville par les avis d'un conſeil de 200. perſonnes, parmi leſquelles on prenoit le Prytane : ces 200. Sénateurs étoient tous du ſang des Héraclides & de la famille des anciens Rois

Herod. V. 92. Le gouvernement des Prytanes ſubſiſta juſqu'au tems de Cypſéle, fils *d'Eetion* & de *Labda*, fille d'un *Amphion* de la famille des Héraclides ou des anciens Rois. Eëtion deſcendoit de Mélas fils d'Antaſſus. Mélas, ainſi que le remarque Pauſanias, avoit quitté la Ville de Gonouſſa au deſſus de Sicyone * avec une troupe d'aventuriers, pour s'aller joindre aux Héraclides d'Alétès, qui marchoient vers Corinthe. Alétès le reçut dans ſon armée, quoiqu'avec aſſez de répugnance, à cauſe de quelques oracles qui préſageoient, dit-on, la grandeur future de la poſtérité de Mélas. (Pauſ. II. p. 120.)

Après la conquête de Corinthe, Mélas s'établit dans cette Ville avec Alétès : ils étoient à peu-près de même âge, & le nombre des générations n'a pas dû être fort différent dans les deux familles. Ainſi le nombre des générations entre Mélas & Cypſéle doit être le même que celui qui ſe trouve dans la généalogie des Héraclides deſcendus d'Alétès.

Pauſanias compte dix de ces Rois ; ſavoir quatre juſques & compris Prumnis pere de Bacchis, & ſix en comptant ce Bacchis duquel les Rois ſuivans prirent le nom de Bacchiades, que l'on donna toujours dans la ſuite à ceux de la famille Royale de Corinthe. Le dernier de ces Rois fut Téleſtès, aſſaſſiné par

* ἐκ Γονόεσσης τῆς ὑπὲρ Σικυῶνος. C'eſt ainſi qu'on la nommoit, pour la diſtinguer d'une autre Gonouſſa, ou *Gonnoi* dans la Perrhébie, ſur le fleuve Penée & au-deſſus de la Vallée de Tempé. Vid. Steph. Γοννοι, & Strab. IX. 440. Homere Iliad. II. verſ. 80. parle de Gonouſſa près de Sicyone & la nomme *la haute Gonoëſſa*.

Ariéus

Arieus & *Perantas*, qui étoient ses Parens. Après sa mort on abolit le gouvernement Monarchique à Corinthe ; & l'on établit une forme d'Aristocratie, où les affaires étoient reglées par un conseil de 200. Bacchiades, sous la direction d'un Magistrat annuel que l'on nommoit Prytane.

Le gouvernement de ces Prytanes dura 90. ans, selon Diodore, & finit à l'usurpation de Cypséle, laquelle arriva, selon lui, 447. ans après la conquête du Péloponèse par les Héraclides. Le regne d'Alétès à Corinthe étoit postérieur à ce retour de trente ans entiers, selon Didyme, cité par le Scholiaste de Pindare. C'est pour cela que les dix regnes, dont la durée est marquée dans Diodore, ne font que 336. ans ; & il n'y a rien à changer dans sa Chronologie, pour le mettre d'accord avec lui même, comme l'a pensé le Chevalier Marsham, qui d'ailleurs donne une explication forcée aux paroles de Pausanias, pour y trouver une génération de plus que dans Diodore. Il n'en compte que neuf ; & s'il semble en mettre dix, c'est que Bacchis est compté deux fois, comme le cinquiéme des Héraclides, & comme le premier des cinq Bacchides. Ces neuf générations font cependant onze regnes, parce que Téleftès, le dernier de ces Rois, ayant été laissé encore enfant par son pere Aristomède ou Aristodême, il fut pendant seize ans sous la tutele de son oncle Agémon, qui gouverna le Royaume. Agémon étant mort, un étranger usurpa la Couronne & la garda 25. ans ; Diodore le nomme Aléxandre. Téleftès l'ayant fait périr remonta sur le Trône de ses ancêtres, & regna 12. ans, au bout desquels il fut assassiné par deux de ses parens. Ces trois regnes mesurés par le tems de Téleftès avoient duré 53. ans, & auroient pu durer encore plus longtemps, si la vie de ce Prince n'eût pas été abregée par une mort violente.

Diod. Fragm. ap. Syncell. pag. 173.

Pind. Schol. ad Olym. 18. p. 112. vers 17.

Chronic. can. pag. 564.

Le détail historique de ces trois regnes prouve la vérité de la Chronologie de Diodore, fondée, non sur l'évaluation toujours vague des générations, mais sur la durée précise des regnes. La fin du regne de Téleftès précéde le commencement de la tyrannie de Cypséle de 90. ans; & cet intervalle étoit déterminé par le nombre des Prytanes, magistrats annuels dont le nom se mettoit sur les monumens & dans les Actes. Ainsi le temps de la durée de leur gouvernement devoit être connu, surtout au temps de Périandre, sous lequel vivoit Eumélus, selon l'opinion de Pausanias, qui lui attribue les inscriptions de ce magnifique coffre dédié par les enfans de Cypséle. M. Newton reconnoît que le commencement de Cypséle est de l'an 655. Le commencement des Prytanes est de l'an 745. Téleftès dernier Roi de Corinthe, & le onziéme en comptant Agémon & Alexandre, étoit le neuviéme depuis Alétès : mais sa génération avoit commencé au plus tard l'an 798; parce qu'il y avoit au moins 53. ans qu'il étoit né lorsqu'il fut assassiné. Il faut donc ajouter les huit générations précédentes à l'an 798. Ces huit générations font deux 266. ans, & par conséquent elles remontent jusqu'à l'an 1064. La durée effective des regnes donne dix sept ans de plus, & l'an 1081 : mais cette différence n'est pas considérable.

Pauf. V. pag. 427.

La durée des Prytanes, & celle de la génération de Téleftès, font 143 ans & plus de quatre générations, qu'il faut ajouter à celles des Bacchides & des Héraclides depuis Alétès jusqu'à Téleftès. Ainsi l'établissement des Héraclides à Corinthe précédoit le commencement de Cypséle de douze générations entieres. Mélas avoit accompagné Alétès à cette expédition : donc il devoit précéder Cypséle de douze générations au moins, selon Pausanias; & cet Ecrivain ne pouvoit avoir dit, comme il le fait dans

la version d'Amaséus expliquée par M. Newton, que Cypséle étoit le sixiéme depuis Mélas fils d'Antassus, dans le même temps qu'il compte neuf générations dont la derniere a duré 53 ans, entre le commencement & la fin du regne des Héraclides; à quoi il faut ajouter la durée du gouvernement des Prytanes.

La généalogie de Mélissa femme de Périandre fils de Cypséle * confirme cette généalogie. Cette Princesse étoit fille de Proclus tyran d'Epidaure & d'Eristhenée sœur d'Aristodême, & descendue d'Aristocrate, dernier Roi d'Arcadie. Or, suivant Pausanias, cet Aristocrate étoit le douziéme depuis Cypséle, qui regnoit au temps de l'invasion des Héraclides, & qui donna sa fille Mérope en mariage à Cresphonte premier Roi de Messéne.

Voyez Reinesius Sintagma de famil. Tom. I. pag. 480.

Les regnes des Rois d'Arcadie sont autant de générations. Ainsi la femme de Périandre, en supposant même *Eristhenee* fille d'Aristocrate, étoit la 14e. depuis le retour des Héraclides. Comment Périandre son mari auroit-il pu être le septiéme depuis Mélas, qui a vécu dans le temps même de ce retour?

Il faut donc chercher une maniere d'expliquer ce passage, qui quadre avec le systême de Pausanias sur la généalogie de Cypséle. Ce passage est tiré de l'endroit où cet Ecrivain donne la description du coffre dédié par les enfans de Cypséle, & qui étoit orné de bas reliefs, en partie ménagés dans le cédre même, qui étoit la matiere de coffre, & en partie d'or & d'ivoire rapportés avec art. Les sujets de ces bas reliefs étoient expliqués par des inscriptions en caractères anciens, & dont une partie étoit écrite à l'orientale de droite à gauche. Ces inscriptions étoient du Poëte

* *Héraclide de Pont* dans son livre des *Origines*. Diog. Laert. *Périand.* Cet Heraclide, plus ancien que celui dont nous avons *les Allegories d'Homere*, étoit disciple de Platon. Diog. Laert. *in Heraclid.*

Eumélus, à ce que croit Pausanias. Ainsi ces bas reliefs étoient au moins de l'an 800. avant Jesus-Christ.

Pausanias remarque, au sujet de ces bas reliefs, qu'il seroit étonnant que celui qui avoit fait sculpter ce coffre n'y eût fait représenter aucune chose qui regardât la Ville de Corinthe, dont il étoit Citoyen, mais un grand nombre d'aventures qui concernoient des Héros absolument étrangers à cette Ville. A quoi il ajoute que pour lui il croit qu'un endroit de ces bas reliefs, qui représentoit une espece de conférence entre deux troupes de gens armés, dont les uns sembloient se preparer au combat, & les autres s'entre saluoient comme des gens qui se reconnoissent & qui sont prêts à s'embrasser; il croit, dis-je, que cela a rapport à l'aventure de Mélas fils d'Antassus, qui eut beaucoup de peine à faire consentir Alétès, qu'il joignît ses troupes aux siennes, & qu'il l'accompagnât dans son entreprise sur Corinthe.

Si, comme le prétend M. Newton, Cypséle étoit seulement le sixiéme depuis Mélas; ce coffre ayant été fait pour un de ses ancêtres πρόγονος, c'est-à-dire, au moins pour son *bisayeul*; celui-ci qui auroit été le petit-fils de Mélas, & dont la famille n'auroit demeuré à Corinthe que depuis deux générations, n'auroit dû prendre aucun intérêt aux Antiquités d'une Ville, où il étoit pour ainsi dire nouveau venu; & l'étonnement de Pausanias eût été très-mal fondé.

Je croirois pour moi que dans ce passage, dont l'altération est manifeste, Pausanias avoit dit que la famille de Cypséle étoit devenue Corinthienne depuis long-temps; quoique Mélas fils d'Antassus, auteur de cette famille, fut venu de Gonoussa au-dessus de Sicyone, que ses ancêtres avoient habitée pendant six générations, en remontant jusqu'à leur prémiere origine. Je laisserai aux Critiques le soin d'examiner si les changemens qu'il faut faire à ce passage, pour lui

donner un tel ſens peuvent être admis. Je me contenterai de faire voir par l'hiſtoire même des ancêtres de Cypſéle, qu'ils doivent être venus s'établir à *Gonouſſa*, au-deſſus de Sicyone, environ ſix générations avant *Mélas*, qui abandonna cette Ville, pour paſſer à Corinthe: je montrerai du moins qu'ils ne pouvoient y avoir demeuré pendant plus de ſix ou ſept générations.

Hérodote, au temps duquel il y avoit encore des Cypſélides à Corinthe, & qui rapporte beaucoup de particularités de la vie de Périandre fils de Cypſéle, nous apprend que ſa famille, quoique établie & naturaliſée à Corinthe, étoit cependant d'origine étrangére, & n'avoit aucune alliance avec celle des Héraclides ou Bacchides. Eëtion, fils d'Echécrate & pere de Cypſéle, n'épouſa *Labda* fille d'Amphion, que parce qu'elle n'avoit trouvé aucun des Bacchides qui la voulût prendre pour femme. Elle étoit boiteuſe; & Amphion ne la maria dans une famille étrangere, contre l'uſage des Bacchides, qui s'allioient toûjours entre eux, que parce qu'il ne pût s'en défaire autrement. Cypſéle vint de ce mariage, & même ne vint qu'aſſez tard; car Eëtion fut long-temps ſans avoir d'enfans : ce qui montre que cette génération avoit été plus longue que les générations ordinaires. Cypſéle étoit donc du ſang des Héraclides par ſa mere; mais par ſon pere il étoit deſcendu, à ceque nous dit Hérodote, de *Cœnis* ou *Cénée* & de *Lapithès*. Herod. V. 92.

Cœnis ou *Cénée* étoit un ancien héros très-célébre. Neſtor dans Homere parlant à Agamemnon, à Achille & à tous les chefs de l'armée Grecque, de ceux qu'il a vus dans ſa jeuneſſe, de ces hommes égaux aux immortels, plus grands que ceux avec qui il ſe trouve alors, de ces hommes qui étant déja dans un âge mûr écoutoient ſes avis & ſuivoient ſes conſeils, tout jeune qu'il étoit, il nomme *Cenée* & Illiad. I. 26.

son frere *Polypheme*, avec *Pirithoüs*, *Thesée*, & quelques autres : ainsi Cénée étoit homme fait au temps de la jeunesse de Nestor.

Il paroît par la maniére dont il parle qu'il étoit un de ceux qui se distinguerent à la chasse de Calydon. Apollonius de Rhodes & Hygin mettent Polyphéme deja vieux, mais verd encore, au nombre des Argonautes. Selon Apollodore, ce ne fut pas lui qui se trouva à cette expédition, mais son fils Coronus. Il étoit passé en Phocide, pour défendre le temple de Delphes, contre les Phlégiens.

Apoll. Argon. lib. I. 40. Hygn. Fab. XIV.

Cénée & Polyphéme étoient fils d'Elatus, Roi des Lapithes, établis aux environs de Tempé & sur les bords du fleuve Penée. * Cénée regnoit sur le pays des Magnétes, & Polyphéme sur celui des Perrhébes voisins de Larissa. On racontoit que Cénée avoit d'abord été une fille nommée *Cœnis*, dont Neptune devint amoureux, & qu'il viola ; on ajoutoit qu'elle obtint du Dieu que pour réparer l'outrage qu'il lui avoit fait, il la changeroit en homme & la mettroit hors détat de courir jamais un pareil risque. Cette métamorphose n'est pas sans exemple. On trouve dans les Naturalistes anciens & modernes plusieurs récits pareils, très-circonstanciés & qui semblent assez bien prouvés. Mais, sans récourir à cette explication, peut-être la fable n'est elle fondée que sur les deux noms de *Cœnis* & de *Cœnéus*, dont le premier est féminin.

Phleg. Mirab. c. 5. Anton, liberal. cap. 16.

Ovid. Metam. Didym. Eustath. ad Iliad. I. 264.

Diod. Sicul. lib. 32. apud Phot. cod. 254. Phleg. Mirab. cap. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

Cœnis ou Cénée fut tué dans le combat des Lapithes & des Centaures aux nôces de Pirithoüs & d'Hippodamie. Hésiode le marquoit combattant. On l'avoit

Apoll. I. 59.

Hesiod. Scuto. v. 179.

* Didyme fait Cénée fils d'Elatus, & Roi des Lapithes. Apollodore. II. 105. parle d'un Centaure Elatus, tué par Hercule, à Pholoé dans le Péloponèse auprès d'Erimanthe. Au livre III. 190, il parle d'un autre Elatus fils d'Arcas, & grand oncle d'Augé mere de Téléphe. Suivant Pausanias, Elatus *fils d'Arcas* & pere de Peréus, dont la fille *Neæra* épousa Autolycus, passa dans la Phocide, où il bâtit la ville d'Elatée. Pausan. lib. VIII. p. 605.

aussi representé combattant contre les Centaures dans les bas reliefs du temple de Jupiter Olympien. Cénée devoit être alors très-vieux, non-seulement parce que son fils *Coronus* s'étoit trouvé à l'expédition des Argonautes, qui est antérieure à cette guerre des Lapithes, mais aussi parce que, selon Homere, son petit-fils *Leontœus* se trouva à la guerre de Troye avec Polypète, fils de Pirithoüs & de cette même Hippodamie, fille d'Adraste, aux nôces de laquelle survint la querelle entre les Centaures & les Lapithes. Ces Centaures n'étoient autre chose que des Bouviers, ou *Pique-Bœufs*, comme leur nom le signifie, établis aux environs du Mont Ossa sur les bords du fleuve Amyrus. Ils étoient des Léleges, ou des descendans des anciens habitans de la Gréce, nommés *Pelasges* ou *Pelagons*. Ces Pélasges étoient une espece de Nomades ou de Pastres errans, dont on trouve des peuplades répandues dans toute la Gréce, & qui conserverent très-long-temps la grossiéreté & la barbarie des temps antérieurs au passage des colonies Orientales dans la Gréce. La fable qui les faisoit demi-hommes & demi-chevaux est prise ordinairement comme une allusion à l'Art de dompter les chevaux, dont on leur attribue l'invention : ce qui souffre beaucoup de difficultés; car si l'on en excepte la fable de Bellérophon, inventeur du mords & de la bride, selon Pindare, on ne voit dans les anciens Poëtes aucune trace de cet usage de monter les chevaux. On se contentoit de les atteler à des chars, & de leur faire trainer des fardeaux : nous ne voyons pas même qu'Homere, Hésiode, ni les autres Poëtes anciens, ayent décrit les Centaures de la maniere dont les Sculpteurs des derniers temps les ont representés. Homere les dépeint à la vérité comme des *bêtes féroces des Montagnes* : au moins est-ce aux Centaures que les Scholiastes appliquent ces mots du discours de Nestor.

Pauf. V. 4[illegible]

Iliad. B. 746.

Suid. genealog. Strab. [illegible] r. apud Steph. [illegible] *rus* [illegible] Apol. Schol lib. I. [illegible].

Pindar. Olymp. 13.

Schol. Eurip. Hippolit. Eustat. Iliad. II.

Illiad. I.

Mais ces termes en poësie peuvent s'entendre simplement de Montagnards féroces & cruels.

Pythic. 2.

Pindare, qui donne le même nom aux Centaures, dit qu'ils sont fils d'un *Centaurus*, fils d'Ixion & de la *Nuée* que Jupiter substitua à Junon, de laquelle Ixion étoit amoureux. Quelques Grammairiens Grecs expliquant le nom de *Centaurus*, comme s'il venoit de deux mots Grecs qui peuvent signifier *perceur de nuées*, ont prétendu qu'il tiroit son origine des amours de son pere Ixion avec la Nuée.

» Ce Centaurus étant devenu sensible pour les cavales de Magnesie, *dit Pindare*, il naquit de ces » infâmes amours une race monstrueuse; des hommes » qui ressembloient à leur pere par les parties supérieu- » res du corps, & qui par le reste étoient semblables » à leurs meres.

Le Centaure représenté sur le coffre des Cypsélides décrit par Pausanias, & qui est un monument plus ancien que Pindare, étoit un peu différent; car il avoit les cuisses & les jambes d'un homme, avec les flancs, la croupe & & les jambes d'un cheval. L'idée de Pindare a été suivie par tous les Poëtes & par tous les Sculpteurs des temps posterieurs.

Plin. VII. 3.

Nous lisons dans Pline, qui s'en donne pour témoin oculaire, qu'on voioit à Rome le corps d'un Centaure apporté d'Egypte, sous l'Empire de Claude, & qu'on avoit plongé dans du miel, pour le conserver. Plutarque, né sous l'Empire de Claude & mort sous celui d'Antonin, parle de ce même fait. Phlegon de Tralles, affranchi de l'Empereur Hadrien, le rapporte avec beaucoup de circonstances. Ce Centaure avoit été pris, nous dit-il, sur une montagne d'Arabie, où l'on en voit communément. Ce même Ecrivain ajoute que le Roi de ce pays le fit conduire vivant en Egypte, où on le nourrissoit de chair crue. Cependant le changement d'air l'ayant fait mourir, on l'embauma & on l'envoya

Vossius de histo. Græc. p. 208.
Plutarq. Symposiac.
Phleg. Mirab. cap. ultim.

l'envoya, *continue-t-il*, à Rome, où il est aisé de le voir, « parce qu'il a été placé dans les Jardins de l'Empereur. Il « est d'une grandeur médiocre, & plus petit qu'on ne « represente les Centaures : sa face est comme celle d'un « homme, quoiqu'il ait l'air extrêmement sauvage, les « bras, les mains & même le corps couvert d'un poil « roux, que le bitume avec le quel on l'a embaumé a « un peu noirci au-dessous des flancs. Le corps humain « se confond avec celui d'un cheval ; il a la croupe & « le ventre de cet animal, avec quatre pieds garnis « d'une corne ronde & solide, comme celle des che- « vaux. » Cette narration est trop détaillée, & ce témoignage trop positivement confirmé par le rapport de Plutarque & par celui de Pline, pour qu'il soit possible de nier que l'on montrât à Rome le corps d'un Centaure envoyé d'Egypte. Mais comme il n'avoit pas été vu vivant à Rome, & que ce corps n'avoit point été ouvert, on peut soupçonner que cela ressemble fort à ces Dragons aîlés, & à ces autres monstres factices, dont on orne les cabinets des Naturalistes. Ce qui le fait soupçonner, c'est que l'Empereur Claude, dans un ouvrage qu'il avoit écrit n'étant que simple particulier, avoit rapporté qu'en Thessalie une femme étoit accouchée d'un Centaure, qui étoit mort au bout de quelques heures. Cette merveille pouvoit bien n'avoir pas trouvé grande créance à Rome ; & le gouverneur d'Egypte imagina peut-être, que ce seroit un bon moyen de faire sa cour à l'Empereur, que de lui envoyer le corps d'un Centaure, qui étoit l'ouvrage des embaumeurs Egyptiens. La flaterie a supposé bien des monumens, dans des occasions qui n'interéssoient les souverains que d'une façon bien plus indirecte. Plinius. VII. 3.

Cénée, duquel descendoit Périandre, étant plus âgé que Pirithoüs d'une génération, il y a apparence que son pere Elatus étoit frere d'Antion, pere d'Ixion

& de Phlégyas pere de Coronis, de laquelle naquît Esculape, selon quelques uns; car les enfans d'Esculape se trouverent à la même guerre avec les petits-fils d'Ixion & de Cénée, & regnoient comme eux sur un canton de la Thessalie. Antion & Phlégyas étoient fils de *Lapithus* ou *Lapithès*, qui donna son nom aux Lapithes, & qui étoit le sixiéme avant la guerre de Troye; c'est-à-dire, qui vivoit deux cens ans avant cet évenement, & vers le temps des fils de Deucalion, ce qui revient au commencement des traditions historiques dans la Gréce septentrionale. Au dessus de ce Lapithès commence la généalogie fabuleuse. Il étoit, dit-on, fils d'Apollon & de la Nymphe *Stylbé*, fille du fleuve Penée. *

Coronus fils de Cénée, & le cinquiéme depuis Lapithus, s'étoit trouvé à l'expédition des Argonautes, & avoit regné sur les Villes de Gyrton, de Gonoussa de *Coronæa*, dans le pays des Perrhébes de Tempé, & dans la Magnésie.

Hercule chassé du Péloponèse par Eurysthée, & banni de la Cour du Roi de Calydon son beau pere, à cause d'un meurtre, alla chercher une retraite en Thessalie, dans la Phthiotide chez Ceyx Souverain de Trachine, comme je l'ai déja remarqué. Pendant qu'il étoit là, Egimius Roi des Doriens, c'est-à-dire du Canton de la Thessalie nommé depuis *Estiæotis*, vint implorer son secours, contre les Rois des Dryopes & contre celui des Lapithes, qui lui avoient enlevé plusieurs Villes de son Royaume. Quoiqu'Hercule

Strab. IX, 437. Apollod. Lib. II. 3… Diod. Sicul. IV. page 169.

* Le Scholiaste d'Appollonius, *Argon: I.* 43. fait Lapithus fils d'Apollon & de la Nymphe Stylbé. Il y a plus d'apparence que ce nom vient du mot Grec *Lapathos*, qui signifie un fossé, un canal creusé pour dessécher les Terres. Les Lapithes étoient les Laboureurs ou habitants de la plaine; & les Centaures étoient les pastres ou bouviers, qui s'étoient retirés dans les montagnes voisines du Penée. Les bords de ce fleuve étoient autrefois des marécages, à ce que les Anciens remarquent; & les Lapithes les dessécherent, en creusant des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux.

ne fût que trop disposé à s'engager dans une guerre, qui lui donnoit le moyen d'occuper ses troupes, & de les faire subsister sans être à charge à Ceyx, Egimius lui promit de partager avec lui, non-seulement les conquêtes qu'ils feroient sur leurs ennemis communs, mais encore les Villes qu'ils lui avoient enlevées.

Hercule marcha d'abord contre Phylas, un des Rois des Dryopes : il tailla son armée en pieces, le tua & prit sa fille *Midea* prisonniere. Il en eut un fils nommé *Antiochus*, duquel descendoit Alétès, qui fit la conquête de Corinthe. Ces Dryopes étoient une nation assez nombreuse, qui fut alors presque toute dispersée : une partie alla dans le Péloponèse, où Eurysthée les reçut ; & comme s'il eût voulu insulter Hercule, il leur donna un établissement dans le voisinage de *Tirynte*, qui étoit le patrimoine de ce Héros. Ils y bâtirent, les villes *d'Hermioné*, *d'Asiné* & *d'Eioné*, au dessus d'Epidaure. Ceux *d'Asiné* dans la Messénie, qui étoient une Colonie tirée des Dryopes de l'Argolide, chérissoient la mémoire de leur ancienne origine, vouloient qu'on leur donnât le nom de Dryopes, & en avoient conservé beaucoup d'usages dans le culte religieux.

Strabon. VIII. 434.

Strab VIII. 373. Pauf. IV. 366. Diod. IV. 168.

L'autre partie de la Nation des Dryopes ayant été vaincue, leur Roi *Laogoras* & ses fils furent mis à mort pour quelques impiétés, que l'on prétendit qu'ils avoient commises pendant le cours de la guerre ; & les Dryopes abandonnant entierement la plaine, se retirerent dans le pays montagneux qui a toujours porté leur nom dans la suite : quelques-uns passérent dans l'Isle d'Eubée, & y bâtirent la ville de Styra, à l'extrémité méridionale de cette Isle. On verra bientôt pourquoi je remarque ces migrations des Dryopes. Le pays dont ils furent chassés semble avoir été le Canton de Thessalie, nommé *Thessaliotis*, entre le pays

Apollod. II. 135.

Strabon IX. 444. de *Phthie* & celui des anciens Doriens. Srabon dit qu'il prit le nom de *Thessalie* d'un *Thessalus*, fils d'Hercule, dont les descendans *Antiphus* & *Philippus* vinrent s'établir dans le pays. Ce Thessalus étoit fils
Lib. II. p. 139 d'Hercule & de Chalciope, fille d'Euripyle, Roi de
Id. ibid. p. 128. l'Isle de Cos, selon Apollodore. Plusieurs anciens Ecrivains font venir le nom de la Thessalie d'un fils de Jason & de Médée; mais il n'est fait nullement mention des enfans de Jason dans les anciens Poëtes; & il est constant que le nom de Thessalie étoit un nom moderne, & dont on a reproché aux Tragiques Grecs de s'être servis en parlant de l'histoire des temps héroïques.

Velleius Paterc. lib. I. §. 3. Velleius, dans le prologue de son histoire, place l'époque du passage des Thessaliens dans le pays auquel ils donnerent leur nom, après la conquête de Corinthe par Alétès, & le passage des Pélasges à Athènes. Il fait venir ces Thessaliens de l'Epire; mais le mot d'*Epirus*, qui signifioit la terre ferme en général, est un terme bien vague.

Apollod. II. p. 835. * Après la défaite des Dryopes, Hercule avoit marché avec les Doriens, contre les Lapithes, & les avoit défait dans un combat où leur Roi Coronus fut tué. Cet évenement arriva vers la fin de la vie d'Hercule, trois ans au plus avant sa mort, c'est-à-dire, 55. ans avant la prise de Troye. Hercule tourna ensuite ses armes contre Orménius, grand-pere de Phénix & d'Euripyle, qui se trouvérent à la guerre de Troye. Cet Orménius regnoit sur les Pélasges de la Magnésie, où l'on voyoit encore au temps de Strabon une Ville de son nom, dont Homére parle comme de la capitale du Royaume de son petit-fils.

La révolution causée par la défaite des Lapithes, &

* Cette guerre contre les Lapithes s'entreprit après la defaite des Dryopes, en faveur d'Egimius, & avant le combat contre Cygnus.

par la mort de leur Roi Coronus, les affoiblit extrêmement : ils cesserent d'être connus sous ce nom, parce qu'ils cessérent de faire un seul corps ; ils se partagerent en divers petits états, qui n'étoient connus que par le nom de leurs Villes, ou par celui de leurs Princes : c'est ainsi qu'Homére les désigne dans le dénombrement de l'armée Grecque.

Il ne restoit à Léontéüs fils de Coronus, & à Polypète fils de Pirithoüs, que les pays situés sur les bords du fleuve Pénée, & la Vallée de Tempé. Cependant ce même Léontéüs n'avoit pas craint de se mettre au rang de ceux qui prétendoient au mariage d'Heléne. Apollod. III. p. 202.

Comme il est constant par le témoignage d'Hérodote, que Cypséle & son fils Périandre se prétendoient descendus de *Lapithus* & de *Cœnis* ; & que d'ailleurs nous savons par Pausanias, que Mélas fils d'Antassus étoit originaire de la ville de *Gonoussa*, au dessus de Sicyone, il est clair qu'il faut que quelqu'un des descendans de Lapithus, soit venu s'établir d'ans le Péloponèse à Gonoussa. Le temps de cette migration ne peut être autre que celui de la défaite des Lapithes par Hercule. Ceux qui avoient été dépouillés de leurs terres par Hercule allérent sans doute chercher une retraite auprès d'Eurysthée, à l'exemple des Dryopes ; & il leur donna un établissement au nord de *Phenee*, dans les montagnes qui au dessous de Sicyone. Hercule avoit demeuré pendant cinq ans entiers à Phénée ; & comme les peuples lui étoient fort attachés, c'étoit de-là qu'Hercule tiroit ses recrues. Eurysthée songea à se fortifier de ce côté-là ; comme il avoit fait du côté de Tirynte, par l'établissement d'une Colonie de gens auxquels Hercule devoit être très-odieux.

Les Lapithes donnerent à la Ville qu'ils bâtirent le nom de *Gonoëssa* ou *Gonoussa*, à l'imitation de celle de

Gonoëssa de la Perrhébie bâtie au bord du *Titarésius* dans la Vallée de Tempé. Homére parle de la nouvelle *Gonoëssa*, & lui donne l'épithete de Ville escarpée. Je conviens que ce n'est là qu'une conjecture : mais cette conjecture est une conséquence naturelle & peut-être nécessaire des faits rapportés clairement par les anciens, ensorte qu'elle ne sert qu'à éclaircir & à confirmer leur témoignage.

Iliad. B. vers 573.

La défaite & la mort de Coronus par Hercule sont de l'an 55 avant la prise de Troye. Léontéüs fils de Coronus se trouva à cette guerre ; & 30. ans avant la prise de cette Ville, il avoit demandé Hélène en mariage : ainsi il devoit avoir environ soixante ans, & être né peu de temps avant la mort de son pere Coronus ; & par conséquent il devoit être à peu près de même âge qu'Antiochus, fils d'Hercule & de la fille du Roi des Dryopes. Alétès, contemporain de Mélas, étoit le cinquiéme depuis Hercule : donc Mélas, ou du moins son Pere Antassus, devoit être le cinquiéme depuis Coronus contemporain d'Hercule. Les générations extrêmes de ces deux généalogies se touchant, le nombre des générations intermédiaires doit être peu différent ; & sans doute les six générations, dont Pausanias parloit, dans le passage qui a été altéré, étoient celles qui s'étoient écoulées pendant le séjour des ancêtres de Mélas à Gonoessa. Cet Ecrivain qui avoit donné le nombre des générations des Héraclides depuis Hercule jusqu'à Alétès, & celui des descendans de Sisyphe jusques aux Princes sur lesquels Alétès fit la conquête de Corinthe, avoit sans doute donné, dans le passage dont il s'agit, le nombre des ancêtres de Mélas jusques aux Héros contemporains d'Hercule & des Argonautes.

Si l'on fait réflexion à cette origine de la famille de Cypséle, on ne sera plus surpris de voir quelles sont les aventures des temps héroïques, que les an-

cêtres de Cypséle avoient fait représenter sur ce coffre. Elles ont la plupart rapport à la Thessalie & au pays dont ils étoient originaires, comme les Jeux funébres de Pélias célébrés par les Argonautes, le combat contre les Centaures, les noces de Thétys & de Pélée, plusieurs évenemens de la guerre de Troye. D'autres regardoient la famille des Pélopides & l'histoire d'Eurysthée; car ceux des travaux d'Hercule qui y étoient représentés pouvoient y avoir été mis comme des monumens de l'empire d'Eurysthée sur ce Héros.

Apollod. ibid.

L'explication que Pausanias donne à cette représentation de deux troupes de gens armés, dont les uns semblent prêts d'en venir aux mains, & les autres se saluent & semblent se reconnoitre, cette explication, devient encore plus naturelle.

Apollod. II. 143.

Alétès n'avoit point accompagné les Héraclides lors de leur passage sous la conduite de Téménus; c'étoit son pere Hippothès qui étoit avec eux. Mais ayant tué d'un coup de javelot un Devin (ce qui attira de grands malheurs sur les Héraclides) il fut banni pour dix ans. Il retourna sans doute dans la Thessalie; & son fils Alétès ne revint dans le Péloponèse que trente ans après les Héraclides; c'est à dire 110. ans après la prise de Troye. Le calcul de Diodore suppose nécessairement cet intervalle. Il amena une nouvelle bande de Doriens & peut-être de Dryopes; car il descendoit de la fille de leur dernier Roi. Lorsque Mélas quitta la ville de Gonoussa avec les Lapithes pour se joindre à lui, les Doriens, qui le prirent pour un homme otiginaire du Péloponèse, s'opposérent d'abord à la jonction: c'est ce que représentoient ces hommes atmés, prêts d'en venir aux mains. Mais après que Mélas leur eut fait connoître qu'il étoit de race étrangére, & que lui & les siens étoient originaires de Thessalie, ils lui permirent de se joindre

Didym. ap. Schol. Pindar. Olymp. XIII. 112.

à eux : voilà le second temps représenté par les figures qui se saluoient, & qui sembloient prêtes à s'embrasser.

Quoi qu'il en soit de cette explication du passage de Pausanias que je propose ici, il est clair que ce n'est pas sur un endroit corrompu qu'il faut établir son opinion sur la Chronologie Corinthienne, lorsque lui-même nous a donné le détail de l'histoire de cette Ville, & que dans le lieu cité il nous renvoye à ce qu'il a dit ailleurs plus au long. Cette Chronologie quadre parfaitement avec ce que nous savons de celle des tems posterieurs.

Diod. ap. Syncell. pag. 179.

Le premier des Prytanes annuels fut un Euthymène, * qui exerça cette charge 90. ans entiers avant Cypséle, c'est-à-dire l'an 745. Vingt-trois ans avant cette révolution, ceux de Corinthe avoient envoyé une Colonie en Sicile, sous la conduite d'Archias, descendu de Téménus, comme on a vu plus haut, & dépouillé probablement de l'héritage de ses peres, par le tyran *Phidon*, qui s'étoit emparé de toutes les terres qui avoient été dans le partage de Téménus. Cet évenement tombe vers le milieu du regne de cet Aléxandre qui usurpa le Royaume de Corinthe sur Téleftès, l'an 782. avant Jesus-Christ. Thucydide, qui nous a donné la date de la fondation des Colonies Siciliennes, avec un détail très-chronologique, nous a conservé aussi celles de deux évenemens rélatifs à l'histoire de Chorinthe. Le premier de ces faits est l'établissement d'une flotte & d'un Arsenal de marine, en l'an 704, & le second est un grand combat naval, donné l'an 664, entre les Corinthiens & ceux de Corcyre, huit ou neuf ans avant la tyrannie de Cypséle. Ces deux évenemens, qui montrent quelles

Sect. III. §. 5. vers la fin.

* Diodore dit là, que les Bacchides, maîtres du gouvernement, étoient au nombre de plus de deux cens, & que parmi eux on choisissoit un Prytane annuel, pour remplir les fonctions Royales.

étoient

étoient les forces maritimes de la ville de Corinthe, sont rélatifs au temps des Prytanes & au gouvernement Républicain.

Le commencement du regne de Cypséle est incontestablement de l'an 655. Celui du gouvernement des Prytanes, est de l'an 745. Téleftès le dernier des Rois de Corinthe est mort âgé de 53. ans au moins; & par conséquent il est né l'an 798. Il étoit au moins le dixiéme depuis Alétès. Ainsi la naissance d'Alétès doit être au plus tard de l'an 1098, & postérieure de 86. ans à la prise de Troye, & de six ans au moins, au retour des Héraclides, selon le calcul d'Eratosthène. La conquête de Corinthe étoit postérieure de trente ans à ce retour, & tomberoit par cette chronologie à la 24e. année de l'âge d'Aéltès. Il conquit Corinthe sur *Hyanthidas* & Doridas, sixiémes descendans de Sisyphe par *Ornytion* né depuis le commencement de son regne sur la ville de Corinthe, que Médée lui avoit cedée après le meurtre de sa rivale Créüse & de son pere Créon. La naissance d'Ornytion, le cinquiéme avant les Rois vaincus par Alétès, tombe donc à l'an 1266; &, selon le même calcul, à l'an 80. avant la prise de Troye. Cette naissance est postérieure de plusieurs années à l'expédition des Argonautes: ce qui quadre avec la chronologie d'Eratosthène & d'Apollodore.

Mais comme ces deux Généalogistes avoient retranché un siécle entier de la durée des temps, je ne sçai s'il n'y a pas de génération oubliée dans la suite des Sisyphides, de même que dans celle des Héraclides de Corinthe. Nous voyons dans Homere, Iliad. Z. 152. que Glaucus & Sarpédon, qui étoient des hommes faits au temps de la prise de Troye, étoient les petits-fils de Bellérophon, & les cinquiémes depuis Sisyphe. Comment sera-t-il possible que cent dix ans après, les deux Princes qui regnoient à Corinthe, se trouvassent seulement les sixiémes depuis Sisyphe? Ils devoient

être les huitiémes au moins : ce qui montre que s'il y a quelque chose à reprendre dans la chronologie d'Eratosthène, ce n'est pas d'avoir étendu la durée des intervalles ; mais bien plutôt de l'avoir raccourcie, au point de ne pouvoir y placer les générations constantes par les plus anciennes traditions.

Newton Chronol. pag. 142.

M. Newton suppose que le regne de Cypséle & celui de son fils Périandre n'ont duré en tout que 48. ans environ ; & que le gouvernement des Prytanes a été de 42. ans seulement, quoique les Chronologistes & les Historiens de Corinthe comptassent 90. Prytanes, & que les noms de ces magistrats annuels se trouvassent dans les Actes & sur les monumens publics, de même que sur ceux de familles particulieres. Sur 90 Prytanes marqués dans les monumens, il y en avoit 48. de faux : leur gouvernement n'avoit duré que 42. ans ; & au temps de l'usurpation de Cypséle, la plupart des Corinthiens avoient vu subsister le gouvernement monarchique, dont l'interruption avoit été fort courte. Cependant on étoit venu à bout de persuader à tout le monde que cette interruption avoit duré 90 ans entiers. Voilà ce que M. Newton suppose, & ce qu'il avance sans en donner aucune preuve. Il en est de même de la durée des regnes de Cypséle & de son fils Périandre. Aristote qui avoit joint une profonde érudition à l'étude de la Dialectique, dont il a pour ainsi dire formé l'art & reglé les principes, nous assure que la tyrannie des Cypsélides fut longue & qu'elle dura 73. ans & six mois, savoir 30. ans sous le regne de Cypséle, & 40. ans & 4. mois, sous celui de Périandre. Après ce dernier un Psammétichus, fils de Gordius, regna encore trois ans. » La cause de cette longue durée, ajoute Aristote, » n'est autre que la douceur du gouvernement de Cypséle, qui étoit extrêmement populaire, & la grande » habileté de Périandre ; car quoiqu'il ait gouverné avec

» beaucoup de hauteur, son intelligence dans l'art mili-
» taire fit toujours respecter son pouvoir au peuple. « Aristot. Politic. V. cap. 12.
M. Newton ne nous apprend pas sur quel fondement il a décidé qu'Aristote s'étoit trompé, de plus d'un tiers, sur la durée du pouvoir des Cypsélides. Ce philosophe semble cependant avoir une réputation qui demandoit qu'on ne le condamnât point, sans en dire la raison.

M. Newton met la mort de Télestès en l'an 658. & le retour des Héraclides en 825, c'est-à-dire 167. ans auparavant : je veux bien supposer que la conquête de Corinthe par Alétès est du même temps, quoique Didyme la mette trente ans après. Il faut partager ces 167. ans, entre dix générations au moins, suivant les témoignages formels de Diodore & de Pausanias. Elles n'auront chacune que 16. ans & six mois, l'une portant l'autre : ce sera encore la même faute que j'ai déja remarquée plus d'une fois ; cette durée sera celle des regnes & non celle des générations. J'avois donc eu raison de dire que la nouvelle Chronologie étoit fondée sur la confusion de ces deux choses.

SECTION V.

Epoque des Jeux Olympiques & de Lycurgue le Législateur.

Mr. Newton cherche une nouvelle confirmation de son calcul abregé dans l'époque de la législation de Lycurgue à Sparte. Il assure 1°. Que bien loin d'avoir été antérieur d'un siécle entier à la premiere Olympiade chronologique de l'an 776. avant Jesus-Christ, dans laquelle Corébus remporta le prix de la course, Lycurgue a vécu 72. ans après cette

Newton Chronol. pag. 57. 58. 59. 60. 61.

Olympiade. 2°. Qu'Iphitus, instituteur ou du moins restaurateur des Jeux Olympiques, a vécu du temps même de Corébus, & non pas cent huit ans avant lui. 3°. Enfin qu'Iphitus & Lycurgue n'ont pas même été contemporains.

Comme M. Newton ne donne presque aucune preuve de ces assertions, & qu'il ne les appuye que sur d'autres assertions, qui sont elles-mêmes très-peu certaines; je crois devoir montrer la vérité des propositions contradictoires à celles de M. Newton, avant que de passer à l'examen de ce qu'il dit pour les appuyer. L'époque de Lycurgue & celle des Jeux Olympiques sont d'une assez grande importance, & ont, ce me semble, été assez peu éclaircies jusqu'à présent, pour que l'on me pardonne de m'y être arrêté.

§. I.

Etablissement des Jeux Olympiques, & leur rénouvellement par Iphitus.

Les Jeux Olympiques se célébroient de quatre ans en quatre ans, à la pleine lune la plus proche du Solstice d'été, à laquelle ils avoient été fixés, pour la commodité de ceux qui s'y rendoient de toutes les parties de la Gréce. Car ces Jeux étoient proprement ceux de toute la Gréce, ou de toutes les Nations qui portoient le nom d'*Hellénes*. Elles seules y étoient admises. Outre les sacrifices solemnels qui se faisoient au nom du corps des Hellénes, il y avoit des combats, où les vainqueurs étoient couronnés d'une branche d'olivier sauvage: usage ancien qui avoit commencé dès les premiers temps, avant que l'on eût appris à greffer cet arbre & à le cultiver, & qui avoit toujours subsisté, par la répugnance naturelle que les hommes ont à rien changer dans les coutumes qui

ont quelque liaison avec les cérémonies religieuses. Hercule, disoit-on, avoit apporté le plan de cet arbre à Olympie; & il l'avoit pris chez les Hyperboréens.

Hercule étoit le véritable instituteur de ces Jeux, quoique la consécration de l'Autel d'Olympie & l'établissement des fètes célébrées en l'honneur de Jupiter fussent bien plus anciens que lui, & de l'Hercule Idéen, l'un des Dactyles ou des Curétes. Ces hommes célébres dans l'Antiquité étoient les compagnons d'Inachus & des premiers chefs des Colonies Orientales. On leur attribuoit tous les anciens ouvrages, dont la grossiereté sembloit conserver la marque du temps où les arts commençoient à naître. Telles étoient les murailles de la ville de Tyrinte, selon Pausanias & Strabon; quoiqu'ils les attribuent aux Cyclopes. Mais il est clair que ce qu'ils nomment là les *Cyclopes*, sont les mêmes que ceux qu'ils appellent ailleurs *Dactyles*: car Strabon dit qu'ils venoient de l'Asie mineure, pays des Dactyles surnommés *Idéens*, du Mont Ida de Phrygie. Ces murailles formées, selon Pausanias, par des masses de pierre non taillées, dont les moindres ne pourroient être enlevées par deux Chevaux, subsistoient encore en 1660. Ce sont des morceaux de rocher non taillés * posés les uns sur les autres, & dont les intervalles sont remplis avec de gros cailloux. Ces masses de rocher sont disposées de façon, que par leur seule position elles forment des voutes très solides aux endroits qui servoient de portes.

Strab. VIII. p. 373. Pausan. II. 169.

Les Jeux Olympiques d'Hercule furent célébrés aux funérailles de Pélops, bisayeul maternel de ce Héros. Diodore de Sicile dit que ces Jeux furent célébrés par les Argonautes, au retour de leur expé-

Diod. IV. 178.

* Voyages, de M. des Monceaux, oncle de M. le Comte de Bonneval. Le meme fait m'a été confirmé par le rapport d'un Officier Venitien, qui avoit servi dans la Morée. M. l'Abbé Fourmont a vû depuis ces murailles dans son voyage en Gréce.

dition ; & que ce fut par le Conseil d'Hercule que l'on ordonna que ces Jeux se renouvelleroient au bout d'un certain temps, & que tous les Grecs s'y trouveroient, comme à une espece de Diete ou d'assemblée politique, dans laquelle ils traiteroient de leurs communs intérêts. Mais il paroît qu'il a confondu les Jeux funébres célébrés en Théssalie sur le tombeau de Pélias, auxquels Hercule assista comme un des Juges, & où les Argonautes combattirent suivant les bas reliefs du coffre des Cypsélides, avec les Jeux funébres célébrés dans l'Elide en l'honneur de Pélops.

Pausan. V. 393. Hercule combattit à ceux-ci ; & comme il y trouva presque tous les Grecs rassemblés, il prit cette occasion, selon Polybe, pour y prononcer une espéce d'apologie de sa conduite, & de manifeste pour rendre raison des guerres qu'il avoit entreprises contre divers peuples. Il prétendit n'avoir jamais pris les armes, que pour obéir à des ordres supérieurs, à ceux d'Euryslhée ; ou pour venger par les armes des injures pour lesquelles on lui avoit refusé la satisfaction qu'il étoit en droit d'exiger.

Polyb. lib. XII. 667. edit. Paris.

Polybe ajoute que ce fut lui qui regla les cérémonie de ces Jeux. Cependant il ne paroît pas qu'ils ayent été célébrés avec beaucoup de régularité ; & Homére ne parle point des Jeux d'Olympie : lui dont les Héros sont fort attentifs à raconter les différens combats, où ils ont été couronnés. La date de cette célébration des Jeux Olympiques d'Hercule se trouve diversement rapportée dans les Anciens : ce qui vient sans doute de ce que l'on a confondu, avec l'Olympiade de ce Héros, différentes célébrations des Jeux Olympiques. Les uns comptoient six cens ans, entre la fondation des Jeux & leur rétablissement par Iphitus : ce qui donne, suivant la chronologie ordinaire, l'an 1485. avant l'Ere Chrétienne, & le temps des

Syncell. p. 172.

Dactyles, c'est-àrdire l'an 200. environ avant la prise de Troye, selon le calcul d'Hérodote. D'autres ne comptoient que 470. ans ou même 430. ans, entre la premiere Olympiade & l'Olympiade d'Hercule. Si on l'entend de la premiere Olympiade vulgaire de Corébus, les Jeux célébrés par Hercule tomberont aux années 1246, & 1216. avant l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire à l'an 62, & à l'an 32. avant la prise de Troye, suivant le calcul d'Eratosthène. Si on l'entend du rétablissement de ces Jeux par Iphitus, en 884, la premiere date, ou celle de 470. ans, donnera, pour la celébration des Jeux d'Hercule, l'an 1354, ou la 70e. avant la prise de Troye, la 32e. ou 33e. année de la vie de ce Héros : ce qui peut quadrer avec le détail de sa vie & de ses actions; * quoiqu'il puisse y avoir quelques difficultés. Mais il ne s'agit pas ici de la Chronologie des tems fabuleux.

Iphitus souverain d'un canton de l'Elide fut celui qui eut le plus de part au rétablissement des Jeux Olympiques. Il en régla les cérémonies ; & par le crédit de Lycurgue, il obtint que les peuples du Péloponèse s'engageroient, non seulement à regarder le territoire d'Olympie comme un asyle inviolable pendant la célébration des Jeux, mais encore à observer religieusement une tréve & une suspension d'armes, pendant laquelle tous les actes d'hostilité seroient interdits.

De tous les combats en usage dans les anciens Jeux, la course fut d'abord le seul que l'on rétablit. Cet exercice donnoit au corps une agilité, dont on trouvoit souvent occasion de faire usage, & principalement à la guerre ; parce que les Grecs se chargeoient d'une très-grande distance, & que leurs phalanges couroient à

* Voyez la dissertation sur la chronologie des Lydiens. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, *Vol. V. pag.* 301. Je suis une autre méthode mais cela revient à peu près au même.

Hérod. VI. 112. l'ennemi plutôt qu'elles n'y marchoient. Hérodote rapporte qu'à Marathon les Athéniens chargerent les Perses d'une distance de huit stades, & qu'ils s'avancerent à eux d'une course si rapide, que les Perses croyant que le désespoir les avoit rendus insensés, se trouverent abordés avant que de s'être mis en état de les recevoir. Ces huit stades d'Hérodote sont, pour le dire en passant, de ceux que l'on employoit, pour mesurer les distances itinéraires, & les huit ensemble valoient près de 800. pas géométriques, comme je l'ai montré ailleurs.*

Les Instituteurs de ces Jeux ne s'étoient pas bornés au seul objet d'exercer le corps ; ils avoient eu des vues politiques plus générales & plus élevées. La participation des différentes nations Helléniques, aux cérémonies des mêmes sacrifices, leur rappelloit qu'elles avoient une origine commune & qu'elles ne formoient toutes qu'un seul & même corps. Les combats qui accompagnoient les sacrifices étoient une image de la guerre, mais une image douce qui bannissoit les motifs de haine & qui n'entretenoit qu'une noble émulation parmi les rivaux qui se disputoient le prix. Ce prix, qui n'étoit autre chose qu'une simple couronne d'olivier sauvage, apprenoit aux hommes à ne se proposer pour la récompense des plus grandes actions, que la gloire & l'estime publique. Mais en même temps cette institution leur faisoit sentir tout le prix & tout le mérite de cette gloire, dont les vainqueurs alloient recueillir dans leur patrie les avantages réels. Car les villes, qui se croyoient associées aux victoires de leurs Citoyens, leur accordoient ordinairement des prééminences considérables, & même une somme d'argent capable d'enrichir un simple particu-

* M. Freret renvoye ici à son *Essai sur les mesures longues des anciens*, que nous avons donné au Public depuis sa mort, & qui fait partie du Volume XXIV. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

lier; puisque par la rareté où étoit alors ce métal dans la Gréce, cette somme étoit le prix de cent bœufs. Plut. Solon.

Les instituteurs des combats Olympiques ne se tromperent pas dans leurs espérances. La sensibilité que les Grecs prirent pour la gloire dans ces combats, & la persuasion où ils furent que l'estime publique est ce que les hommes peuvent jamais posséder de plus précieux, ont été les causes de toutes ces actions héroïques dont leur histoire est remplie. C'est toujours la faute de ceux qui conduisent les hommes, lorsqu'ils ne savent pas se servir de l'orgueil & des défauts de ces mêmes hommes, pour les mener à la pratique de la vertu, & pour leur inspirer l'héroïsme, c'est à-dire ce fanatisme respectable qui fait le soutien & la puissance des sociétés

La course fut pendant long-temps le seul genre d'adresse que l'on couronnât à Olympie. Ce fut 176. ans après Iphitus, qu'on ajouta la lutte : 20. ans après, on ajouta le *Pugilat*, ou les combats du Ceste : 8. ans après, c'est-à-dire 204. ans après Iphitus, on admit la course des chars à quatre chevaux. La course des chars à deux chevaux est assez récente; elle est de l'an 476, c'est à-dire 408. après Iphitus : la course à cheval est de l'an 656, & postérieure de 228. ans à la fondation. La célébrité des Jeux s'augmentant tous les jours, on crut devoir multiplier le nombre des vainqueurs, en multipliant les différens genres de combats. La gloire de ceux qui avoient été couronnés ne recevoit par-là aucune diminution, parce qu'il n'y avoit qu'une seule couronne pour chaque espéce de combat. On se proposa même une nouvelle espece d'ambition, qui fut celle de joindre plusieurs couronnes; & pour y parvenir, on s'attachoit à cultiver en même temps les différens genres d'exercices : usage qui tourna à l'avantage général, parce qu'il rendoit les particuliers plus Pausan. V. 392. 393.

propres aux fatigues du service militaire.

Pendant les 27. premieres Olympiades, on ne songea point à transmettre le nom des vainqueurs à la postérité. Mais 108. ans après Iphitus, on commença à inscrire dans le Gymnase d'Olympie celui qui avoit remporté le prix de la course du Stade. Le premier de ceux qui furent inscripts est *Corébus*; & c'est à lui que commence la suite des *Olympioniques* ou vainqueurs Olympiques, dans laquelle on marquoit seulement celui qui avoit remporté le prix à la course du Stade : ce qui montre que cet usage étoit antérieur à l'introduction des autres combats, qui étant plus estimés que la course, acquéroient plus de gloire, & auroient été préférés s'il n'y avoit pas eu un usage déja établi.

Aristodèm. *ap. Syncell.* pag. 196. Pausan. V. pag. 466.

Les noms de ces vainqueurs servirent dans la suite à désigner les Olympiades, lorsque l'on commença à les employer dans la Chronologie comme une indication des temps, commune à toute la Gréce, & plus convenable dans une histoire générale que les Magistratures annuelles d'une ville particuliere, ou que les années du regne d'un Prince. Ce fut sans doute par cette raison que Timée employa les Olympiades, pour lier ensemble les années des Ephores, des Archontes, & celles des Prêtresses d'Argos. Cependant il n'est pas le premier qui s'en soit servi; car on trouve souvent ces Olympioniques marqués dans Thucydide.

Diod. Lib. V. Suid. *Artic.* Tim. Polyb. *Excerpt. Valef.* pag. 50.

Tout le monde convient que l'Olympiade de Corébus fut célébrée au solstice d'été de l'an 776. avant le commencement de l'Ere Chrétienne : l'accord est parfait sur cet article; & il est fondé sur les preuves les plus fortes. Eratosthène, Apollodore, Aristodème d'Elis, Polybe & presque tous les anciens Chronologistes ont reconnu qu'il y avoit eu 27. Olympiades de célébrées entre Iphitus & Corébus. Le Chevalier Marsham,

Petav. *Uranolog.* Dodwel. *de cyclis.* Riccioli, *chronol. reformat.*

Eratost. & Apoll. ap. Plut. *Lycurg.* Aristodèm & Polyb. *ap. Syncell.* p. 196. Apollod. lib. 8. *ap. Syncell.* pag. 185.

embarrassé de quelques difficultés qui ne le devoient point arrêter, a semblé croire Corébus & Iphitus contemporains : du moins s'est-il expliqué d'une maniere à le faire soupçonner ; quoique dans ses tables il place Iphitus 108. ans avant la premiere Olympiade vulgaire. M. Newton, supposant la chose prouvée, s'est contenté d'en faire une assertion, comme je l'ai déja remarqué. Je ne puis examiner des raisons qu'il n'a pas publiées, & il faut me contenter de produire les preuves qui nous restent de cette distance de 108. ans, entre Iphitus & Corébus.

Marsham, pag. 488. 489.

§. II.

Que Lycurgue a été contemporain d'Iphitus & qu'il a eu part au rétablissement des Jeux Olympiques.

Il est constant par le témoignage de toute l'Antiquité que Lycurgue & Iphitus, non-seulement ont été contemporains, mais encore qu'ils ont eu part tous les deux à l'établissement des Jeux Olympiques. Aristote l'assuroit, & le concluoit de ce que les noms de Lycurgue & d'Iphitus se trouvoient joints ensemble sur le Disque d'Olympie. Aristote avoit écrit un ouvrage sur les Olympioniques ou vainqueurs aux Jeux d'Olympie, un autre sur les Jeux Pythiens, un autre sur les vainqueurs dans les Dionysiaques ou fêtes de Bacchus, c'est-à-dire sur les poëtes qui avoient été couronnés à Athènes.

Aristotel. apud *Plut. in Lycurg.*

Phleg. *frag. de Olymp.*

Diog. Laert. lib. V. pag. 110. add. *Anonymi*, Vitam Aristotel. p. 118.

L'ancienne Chronologie étoit conforme à ce *syncronisme*. Sosibius de Lacédémone, dans son histoire de Sparte, marquoit formellement la premiere Olympiade vulgaire, ou celle de Corébus à la trente quatriéme année du regne de Nicandre fils de Charilaüs. Ce dernier nommé aussi *Charillus* étoit posthume, & il étoit né après la mort de son pere Polydecte, frere de Lycurgue. L'un & l'autre étoient fils d'Eunomus.

Plutarch. *in Solon.*

Clem. Alexand. Stromat. I. 240.

Le regne de Charilaüs avoit été aussi long que sa vie; puisqu'il étoit né sur le Thrône, ainsi que nous l'avons vu. Il est mort âgé de 65. ans, lesquels ajoutés aux 34. du regne de son fils Nicandre, avant la premiere Olympiade, donnent 99. ans pour la durée des deux regnes. Les 25. premieres années de Charilaüs se passerent sous la tutéle de son oncle Lycurgue, auquel la couronne auroit appartenu sans le droit d'aînesse. Ainsi 99. ans avant l'Olympiade de Corébus, Lycurgue avoit au moins 25. à 26. ans; car s'il n'eût pas été majeur lui-même, il n'auroit pas pu avoir la tutéle de son neveu. Eratosthène, selon Clément d'Aléxandrie, plaçoit la Régence de Lycurgue 108. ans entiers avant l'Olympiade de Corébus: mais peut-être Clément dans son Extrait a-t-il confondu le Reglement des Jeux Olympiques, dans lesquels Lycurgue avoit agi comme revêtu des pouvoirs de son frere Polydecte, avec l'administration du Royaume, au nom & comme tuteur de son neveu. Apollodore étoit de même avis, & selon lui Lycurgue de même qu'Iphitus étoient fort antérieurs à la premiere Olympiade de Corébus. Les anciens chronologistes que Tatien avoit suivie mettoient la législation de Lycurgue cent ans avant cette époque: cette legislation n'est que le commencement de sa régence à Sparte. Dieuchidas, ancien Historien cité par Clément, mettoit l'*etat florissant* de Lycurgue 290. ans après la prise de Troye. Suivant la Chronologie d'Eratosthène, cette année est la 118e. avant la premiere Olympiade de Corébus, & la dixiéme avant celle d'Iphitus. Clement, qui met la naissance de Lycurgue 150. ans avant Corébus, prend pour cet âge florissant de Lycurgue sa 32e. année.

Clem. *Strom.* I. pap. 246. Eufeb. chron. num. 432.

Plut. *in Lycurg.*

Tatian. p. 174. Paræn. ad Græc.

Clem. *Stromat.* I. p. 240.

Ibid. pag. 226.

Eusebe marque à l'année 107. avant l'Olympiade de Corébus l'âge florissant de Lycurgue, *clarus habetur.* 85. ans après, c'est-à dire la quinziéme année du regne d'Alcamène, dixiéme Roi de Lacédémone

Chronic. *num.* 433.

dans la branche d'Euryſthène, il marque la légiſlation de Lycurgue, ſelon Apollodore. Syncelle rapporte qu'Apollodore, dans ſon huitiéme livre, mettoit la légiſlation de Lycurgue ſous le regne d'Alcamène.

Num. 1218.

Syncell. p. 185.

La publication des Loix de Lycurgue & la réforme du gouvernement de Sparte s'étoient faites à pluſieurs repriſes; & ſa véritable légiſlation ſe devoit rapporter au ſerment, par lequel les Spartiates s'engagérent à ne rien changer à ſes loix pendant ſon abſence. Ce qui arriva ſur la fin de ſa vie, comme le remarque Plutarque, & lorſqu'il prit le parti de s'éxiler lui-même & d'aller mourir dans un pays étranger; pour que ſes concitoyens ne puſſent ſe dégager de la néceſſité d'obſerver ſes loix, ſans violer leur ſerment

Plut. *Lycurg.*

Lycurgue vécut 85. ans; & s'il eſt né, comme le marque Clément, 150. ans avant l'Olympiade de Corébus, il eſt mort la 65e. année avant cette époque, ou la 34e. année du regne & de la vie de ſon neveu Charilaüs, neuf ans après lui avoir remis le pouvoir ſouverain. Les citations d'Apollodore par Euſebe & par Syncelle ſont fort ſuſpectes; parce qu'il eſt clair qu'ils ont pris le change ſur les Rois de Lacédémone, ayant cru que, parce que depuis les Olympiades on ne marquoit plus les années de leur regne dans les canons Chronologiques, la Royauté avoit été abolie à Sparte. La Chronologie de Soſibius de Laconie & celle de Dieuchidas, dans Tatien & dans Clément, ſont celles que l'on doit ſuivre; parce qu'elles ne donnent lieu à aucune difficulté, & qu'elles ſont confirmées par les dates de tous les évenemens poſterieurs. Au reſte on ne doit pas être ſurpris de voir quelques variétés dans la date de ces faits qui ont une durée aſſez étendue, comme la régence de Lycurgue, ſa légiſlation, ſon âge floriſſant, parce qu'il n'y a point là de point fixe, ni d'époque indiviſible ſur laquelle on doive ſe rencontrer.

Lucian. de Longævis.

M. Newton ſe contente d'oppoſer à tout cela que, ſelon Plutarque, Ariſtote avoit conclu de ce que le nom d'Iphitus ſe trouvoit joint à celui de Lycurgue ſur le Diſque d'Olympie, que l'un & l'autre avoient eu part à l'établiſſement des Jeux Olympiques. Plutarque rapporte le ſentiment d'Ariſtote, comme oppoſé à celui d'Eratoſthène & des autres Chronologiſtes, qui plaçoient Lycurgue avant la premiere Olympiade; n'ayant pas fait réflexion, ainſi que le remarque le Chevalier *Marsham*, que leur premiere Olympiade étoit celle de Corébus, poſterieure de 108. ans à celle d'Iphitus.

Chronic. Can. pag. 450.

M. Newton recevant le témoignage d'Ariſtote au ſujet du Diſque d'Olympie, & prenant ce *Diſque* pour le *Palet* qui ſervoit aux combats du *Pentathle*, en conclud que, comme le Pentathle ne fut admis dans les Jeux Olympiques que la dix-huitiéme Olympiade de Corébus, Lycurgue dont le nom étoit gravé ſur ce Diſque, doit avoir eu part à cet établiſſement, & par conſéquent avoir vécu 68. ans après l'Olympiade de Corébus, & l'établiſſement des Jeux par Iphitus; car il unit ces deux époques. Ariſtote concluoit qu'Iphitus & Lycurgue avoient vécu dans le même temps, de ce que leurs noms ſe trouvoient joints ſur la même inſcription. Sur quoi M. Newton fonde-t-il la conſéquence oppoſée, qu'il tire des mêmes prémiſſes ? Dans ſon raiſonnement on avoit gravé ſur le Diſque le nom d'Iphitus, quoiqu'il ne fût plus vivant. Quelle preuve a-t-on que la même choſe n'avoit pas eu lieu pour Lycurgue ? Pourquoi le diſtinguer d'Iphitus ? M. Newton n'en donne aucune raiſon; cependant ils ſont tous deux dans le même cas.

Pauſan. V. 392.

Mais il y a plus ici : M. Newton ſuppoſe que l'inſcription, dont parle Ariſtote, étoit ſur le Diſque qui ſervoit au Pentathle; mais ſa ſuppoſition a cependant tout l'air d'être fauſſe. Ariſtote parle de ce Diſque,

comme d'une chose unique, au lieu qu'il y avoit plusieurs Disques qui servoient au Pentathle. Aussi M. Newton assure-t-il que celui d'Aristote étoit un de ces trois Disques décrits par Pausanias, & qu'il vit dans une des chambres du Trésor des Sicyoniens à Olympie, construit par Myron, tyran de Sicyone & l'un des ancêtres de Clisthène pere de cette Agariste dont j'ai déja parlé. Ce Myron avoit remporté le prix à la course des chars la 33e. Olympiade.

Newton Chron. pag. 59.

Pausanias nous assure que ces trois Disques étoient ceux-là mêmes qui servoient au combat du Pentathle: mais il ne nous dit point qu'il y eût aucune inscription dessus; & assurément il n'y auroit pas manqué, lui qui décrivant les autres raretés de cette chambre observe que l'on voyoit un vieux bouclier, sur lequel avoit été gravée jadis une inscription, mais qui étoit alors tellement effacée, que l'on n'y pouvoit plus distinguer que quelques mots.

Pausan. VI. 497.

Le mot de *Disque* étoit un nom géneral chez les Grecs, que l'on donnoit à toute masse ou plaque de métal d'une forme arrondie & platte vers les bords. On donnoit ce nom, non-seulement aux *Palets* du Gymnase, mais encore à ces especes de bassins de métal, sur lesquels on frappoit pour donner des signaux (ce qui faisoit à peu près l'effet de nos cloches) & même aux plats & aux bassins que l'on servoit sur les tables.

Pollux X. 61, 64.

Pollux VI. 84.

Phlégon parlant de l'institution des Jeux Olympiques par Iphitus d'Elis, par Lycurgue de Sparte & par Cléosthène de Pise, dit que ces trois hommes ayant, après bien des soins & des négociations, fait consentir les différens peuples du Péloponèse à la suspension d'armes pendant la célébration des Jeux, & les articles convenus ayant été confirmés par un oracle, les Hellanodiques firent *graver sur le Disque la formule de la célebration des Jeux*. Voilà ce que

Phleg. *Fragm. de Olymp.* pag. 139.

que l'on nommoit le Disque d'Olympie ou le Disque d'Iphitus.

Lib. V. p. 427. Pausanias décrivant le temple de Junon à Olympie, » dit que l'on y garde le *Disque* d'Iphitus & la table » sur laquelle on pose les couronnes destinées aux » vainqueurs. Sur ce Disque d'Iphitus, *ajoute Pausanias,* » on lit la formule dont les Eléens se servent pour » publier les treves prescrites pendant la durée des » Jeux. Les lettres ne sont pas disposées en ligne » droite dans cette inscription, mais circulairement, » & en suivant le contour du Disque. La table est » d'un ouvrage de rapport, d'or & d'ivoire. «

Voilà sans doute quel étoit le Disque dont parloit Aristote, c'est-à-dire le titre original de la fondation gravé sur une masse de métal, par les soins des premiers Hellanodiques; & comme Lycurgue y étoit joint avec Iphitus, il en concluoit qu'ils avoient concouru au même établissement. Cette conséquence étoit nécessaire, & l'on ne pouvoit rien opposer à cette preuve. Plutarque, très-ignorant en Chronologie & de mauvaise humeur contre les Chronologistes, a cru ou a fait semblant de croire que le fait rapporté par Aristote étoit contraire au sentiment d'Eratosthène & d'Apollodore, quoique ce fait en prouvât la vérité.

Plutarque étoit bien aise de trouver les Chronologistes en contradiction, afin de pouvoir déclamer contre leur science, qu'il ignoroit ou qu'il négligeoit à dessein; parce que bien souvent elle auroit dérangé tous les raisonnemens de morale, qu'il appuye sur des faits dont elle démontroit la fausseté, comme le voyage de Solon à la cour de Crésus. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans un autre ouvrage sur ce sujet.

Differt. *sur la chronol. Lydienne.* Mém. de l'Acad. des Belles-Lett. Vol. V.

Pour l'ordinaire Plutarque ne marque, ni le temps de la naissance, ni celui de la mort, ni même la durée de la vie de ceux dont il fait l'histoire : il ne range

ge presque jamais les événemens qui la composent, suivant l'ordre dans lequel ils sont arrivés ; il les raconte à mésure qu'ils s'offrent à son esprit, à peu près comme feroit un homme, qui dans une conversation rapporteroit sur le champ, & sans préparation, la vie d'un homme qu'il auroit connu autrefois. Les faits se présentoient presque toujours à Plutarque avec confusion & en désordre : la méthode, qui n'étoit pas en général une chose bien familiére aux Anciens, semble avoir été tout à fait inconnue à cet Ecrivain. Ainsi il nous doit être suspect lorsqu'il décrie des Chronologistes, qui ne faisoient consister leur mérite que dans la méthode. Cependant c'est de lui seul que M. Newton emprunte tous les reproches qu'il fait aux anciens Chronologistes : son ouvrage est semé de ces *lieux communs*.

Dans l'occasion présente, Plutarque lui-même nous fournira deux preuves de l'antiquité de Lycurgue, qui doivent être démonstratives pour un homme qui reçoit ses décisions en matiere de Chronologie, comme fait M. Newton. Plutarque, dans la vie de Lycurgue, assure que l'observation exacte des loix & de la police établies par ce législateur, subsista pendant 500. ans à Sparte, sous quatorze Rois successifs & jusques au temps d'Agis fils d'Archidamus. La législation de Lycurgue est du temps de son neveu Charilaüs, qui est le premier des quatorze Rois dont parle Plutarque : ainsi le quatorziéme ou dernier regne est celui d'Archidamus III, pere d'Agis II. Ce dernier étoit le quinziéme descendant de Charilaüs ; & le nombre des regnes étoit moindre que celui des générations, parce que la couronne avoit passé deux fois du grand pere au petit-fils. Archidamus III, qui commença le premier à s'éloigner de l'ancienne frugalité des Rois ses prédécesseurs, fut tué dans un combat en Italie, la troisiéme année de la cent-huitiéme Olympiade, après un regne de

Athenæ. lib. XII.

Diod. lib. XVI. Pag. 543.

23. ans. Les 500. ans de Plutarque finiſſant avec le regne du quatorziéme Roi, la 431[e]. année après l'Olympiade de Corébus; ils ont dû commencer 69. ans avant cette Olympiade; & la légiſlation de Lycurgue doit être de cette même année, qui étoit la 845[e]. avant l'Ere Chrétienne, & la 30[e]. du regne de Charilaüs neveu & pupille de Lycurgue. Si ce légiſlateur eſt né 150. ans avant la premiere Olympiade, comme le dit Clément après les anciens, c'eſt-à-dire l'an 926, il avoit 81 ans en 845; & la légiſlation dont Plutarque parle eſt l'engagement ſolemnel que prirent les Lacédémoniens d'obſerver ſes loix pendant ſon abſence. Lycurgue ne ſurvécut que quatre ans à cet Acte : s'il eſt mort à 85. ans, comme le dit Lucien, il avoit 42. ans, lorſqu'il employa ſes ſoins pour regler, avec Iphitus, la ſuſpenſion d'armes des Jeux Olympiques, & 51 ans lorſqu'il commença ſa régence.

Les 500. ans de durée, que Plutarque donne à l'obſervation exacte des Loix de Lycurgue, ne peuvent avoir lieu que dans l'hypothèſe des anciens Chronologiſtes. Dans celle de M. Newton, les 500. ans finiroient à l'an 208. avant Jeſus-Chriſt, ou à la 142[e]. Olympiade, c'eſt à dire 68 ans après la deſtruction du Royaume de Sparte.

Vid. Meurſ. de Regno Laconico.

La ſeconde preuve que nous fournit Plutarque, pour appuyer la Chronologie d'Eratoſthêne au ſujet de Lycurgue, ſe tire de ce qu'il dit de l'établiſſement du Tribunal des Ephores par le Roi Théopompe, plus de 130. ans après Lycurgue. Le fait rapporté par Plutarque au ſujet de cet établiſſement eſt conſtant par les témoignages les plus authentiques de l'antiquité.

Lycurgue avoit établi le Conſeil des 28. Sénateurs, ſans l'avis deſquels les deux Rois ne pouvoient rien ſtatuer. Il avoit auſſi inſtitué le Tribunal des *Ephores* ou Inſpecteurs. Hérodote y eſt formel, & Thucydide ne le contredit point; lui qui l'a relevé ſur des inéxactitudes bien moins importantes. Mais ce fut le Roi,

Herodot. I. 65. adde *Satyr.* apud Diog. Laert. lib. I. in *Chilone.*

Théopompe, petit-fils de Charilaüs, & à la quatriéme génération après Lycurgue, qui donna aux Ephores le droit de veiller sur la conduite des Rois, & de les contraindre à venir rendre compte de leur administration, toutes les fois qu'ils seroient mandés. C'est pour cela que Platon nomme ce Prince le troisiéme sauveur de Lacédémone; & qu'il l'associe à Lycurgue & à Apollon, qui avoit confirmé les loix de Sparte par un oracle qui ordonnoit de les observer.

Plat. de legib. lib. III.

Aristote, qui parle plusieurs fois des Ephores, nous assure que ce fut Théopompe qui leur donna le pouvoir dont ils étoient revétus; afin que leur tribunal servît de frein à l'autorité Royale, en tempérât l'excès & en prévînt les abus: il ajoute même que quelqu'un ayant reproché à ce Prince qu'il laisseroit à ses enfans une autorité moindre que celle qu'il avoit reçue de ses peres, il lui répondit *non pas moindre, mais plus durable.*

Arist. Pol. V. 11. add. Plut. *in Lycurg.*

Eusébe, dans son canon Chronologique, place l'établissement des Ephores, par Théopompe, à la cinquiéme Olympiade & vers l'an 760, c'est-à-dire 115. ans après le commencement de la régence de Lycurgue: mais il ne cite aucun garant; & je crois que l'établissement de ce tribunal est moins ancien, & de la fin du regne de Théopompe.

Chronic. I. p.26.
Chronic. II. num. 1257.

Le regne de Charilaüs avoit été de 65. ans entiers, selon Sosibius de Laconie, comme on l'a vu. Il passa les 25 premieres années sous la tutéle de Lycurgue qui demeura encore six ans à Lacédémone, & qui n'en partit que le 31e. du regne de son neveu. Cette année est celle de sa législation. Charilaüs mourut en 811, & son fils Nicandre lui succéda en 810. L'an 776. fut le trente-septiéme de son regne, & celui de l'Olympiade de Corébus. Il regna trente-neuf ans en tout, & mourut l'an 770. ou 71: son fils Théopompe lui succeda; & l'année marquée par Eusebe, pour

l'établiſſement du pouvoir des Ephores ſeroit la dixiéme de ſon regne.

Théopompe fit différentes additions aux loix de Lycurgue. Ce légiſlateur avoit ordonné que les affaires ſeroient miſes en délibération dans le conſeil des trente, c'eſt à dire des deux Rois & des vingt-huit Sénateurs; aprés quoi le decret étant dreſſé, ſur l'avis du plus grand nombre, il ſeroit communiqué à l'aſſemblée du Peuple qui avoit le droit de le confirmer, ou de le rejetter. Le Peuple s'étoit mis depuis Lycurgue ſur le pied de faire de lui-même, & ſans la délibération du Sénat, des changemens aux décrets propoſés : ce qui pouvoit avoir des ſuites importantes; car par là il s'arrogeoit le droit de rédiger les décrets. Pour y remédier, les deux Rois Polydore & Théopompe firent rendre un oracle, par lequel il étoit ordonné aux Rois & aux Sénateurs de rompre l'aſſemblée lorſque cela arriveroit.

Plut. *in Lycurg.* ex Tyrtæo.

C'eſt ce que rapportoit le Poëte Tyrtée, qui accompagna les Lacédémoniens à la ſeconde guerre de Meſſène, commencée la quatriéme année de la vingt-troiſiéme Olympiade, ou l'an 684. avant l'Ere Chrétienne, 87. ans après le commencement de Théopompe.

Pauſan. IV. 315. 316.

La premiere guerre entre les Lacédémoniens & les Meſſéniens, commença la ſeconde année de la neuviéme Olympiade, l'an 743. avant l'Ere Chrétienne, la 28e. année du regne de Théopompe, ſelon Pauſanias, & la derniere du regne d'Alcamène, dont le fils Polydore ne monta ſur le Thrône que la ſeconde année de la guerre. Polydore commandoit une des aîles de l'armée, au combat dans lequel Euryléon deſcendu de Cadmus commandoit le corps de bataille; & ce fut lui qui eut tout l'honneur de l'action.

IV. 296.

Cette guerre dura vingt ans entiers, comme le

prouve Pauſanias par un paſſage du Poëte Tyrtée. IV. 312.
Elle finit la premiere année de la quatorziéme Olympiade, qui étoit la 47e. du regne de Théopompe, & la 19e. de celui de Polydore. Théopompe étoit alors très-vieux; & ſon grand âge, joint au chagrin que lui cauſoit la mort de ſon fils Archidamus, l'empêcha de ſervir à la guerre contre ceux d'Argos, la quatriéme année de cette même Olympiade, qui étoit la cinquantiéme de ſon regne & la vingt-troiſiéme de celui de Polydore. On voit par là que Théopompe regnoit encore l'an 720. Si l'on compte les 130. ans d'intervalle, entre Lycurgue & le Tribunal des Ephores, de la fin de la régence de Lycurgue en 850; l'établiſſement de ce Tribunal ſera de l'an 720, & de la cinquantiéme année du regne de Théopompe. La ſituation des affaires ſembloit demander que l'on donnât des bornes à l'autorité des Rois & à leur crédit perſonnel. Polydore avoit partagé entre les Spartiates les terres conquiſes ſur les Meſſéniens : on prétendoit, ſelon Plutarque, qu'aux ſix mille portions dans leſquelles Lycurgue avoit diſtribué la Laconie, Polydore en avoit ajouté trois autres mille. Il étoit à craindre que ces nouveaux chefs de famille, parmi leſquels il y en avoit beaucoup qui n'etoient pas Spartiates, ne priſſent pour la perſonne de leur bienfaiteur un attachement trop vif, & que ce Prince ou ſes enfans ne ſe ſerviſſent d'eux pour ſecouer le joug peſant des loix de Lycurgue. D'ailleurs Théopompe, qui laiſſoit pour ſucceſſeur un petit-fils aſſez jeune, vouloit ſans doute lui attacher les peuples par un établiſſement auſſi favorable à la liberté publique que celui des Ephores, puiſqu'il mettoit les Rois hors d'état d'abuſer d'un pouvoir qui ne leur avoit été confié que pour procurer le bonheur de leurs Sujets. La réponſe que l'on a vue plus haut prouve que Théopompe avoit voulu prévenir quelque révolution, dont il craignoit les ſuites

Pauſ. III. 22[illegible], Euſeb. Chronic. num. 1[illegible],

Plut. in Lycurg.

pour sa famille. L'établissement du Tribunal des Ephores par ce Prince est donc postérieur à la fin de la premiere guerre de Messéne : mais il ne peut être placé beaucoup plus bas ; & les 130. ans de Plutarque se comptoient de quelques-unes des législations de Lycurgue, depuis la majorité de son neveu Charilaüs. Ce qui est encore conforme à la Chronologie d'Eratosthêne.

§. III.

Confirmation de la Chronologie précédente par la date des évenemens postérieurs à Lycurgue.

La seconde guerre de Messéne commença trente-neuf ans entiers après la fin de la premiere. Selon le témoignage formel de Tyrtée, qui se trouva en cette guerre, ceux qui composoient l'armée des Lacédémoniens étoient les petits-fils de ceux qui avoient servi à
Pauf. IV. 315. la premiere. Le commencement de ces deux guerres étoit séparé par un intervalle de 59. ans. Anaxandre, qui commandoit à cette seconde guerre, étoit petit-fils de Polydore qui avoit terminé la premiere.

La seconde guerre de Messéne dura 18. ans ; & elle finit par la conquête entiere de la Messénie, la premie-
Pauf. IV. 336. re année de la vingt-huitiéme Olympiade, l'an 668. avant l'Ere Chrétienne. Les Messéniens chassés de leur pays, après avoir cherché vainement des retraites dans le Peloponèse & dans les pays voisins, prirent le parti d'abandonner la Gréce & de se retirer en Sicile, où plusieurs de leurs concitoyens avoient déja trouvé
Strab. VI. pag. 257. une retraite à la fin de la premiere guerre. La nouvelle Colonie des Messéniens étoit conduite par Gorgus, & par Manticlus fils de Théoclès Devin des Messéniens. Gorgus étoit fils du célébre Aristomène général des Messéniens : il devoit être encore assez jeune ;

puiſqu'il n'avoit que dix-huit ans, lorſque ſon pere Ariſtomène lui fit épouſer cette jeune Meſſénienne qui l'avoit remis en liberté. Ariſtomène avoit été fait trois fois priſonnier dans le cours de la guerre. La premiere fois fut dans l'entrepriſe qu'il forma pour enlever les femmes Lacédémoniennes, lorſqu'elles célébroient les fêtes de Cérès. Ces femmes ſe défendirent ; & Ariſtomène bleſſé d'un coup de torche à la tête fut arrêté lui - même. Mais il fut délivré la même nuit par Archidamie, Prêtreſſe de Cérès, qui cédant à l'amour que ſa jeuneſſe, ſa bonne mine & ſa bravoure lui avoient inſpiré, lui ôta ſes liens. L'année précédente, Ariſtomène avoit été plus heureux dans une ſemblable entrepriſe : il avoit enlevé un grand nombre de filles Lacédémoniennes qui célébroient les fêtes de Diane ; & après les avoir garanties de l'inſolence de ſes ſoldats, il les avoit rendues à leurs parens pour une groſſe rançon : ces deux aventures étoient de la premiere & de la ſeconde année de la guerre. La ſixiéme année de la même guerre, ayant été bleſſé d'un coup de pierre à la tête dans un combat, il fut pris & conduit à Lacédémone. Là on le mit dans une priſon où l'on enfermoit les plus grands criminels ; c'étoit une eſpece de caverne ou de puits très-profond dans lequel on les deſcendoit, & où ils étoient ſans aucune nourriture. Les compagnons d'Ariſtomène y périrent : pour lui il trouva moyen de s'en rétirer, comme par une eſpece de miracle. Le troiſiéme jour après qu'il y eut été deſcendu, attendant la mort avec la fermeté & la tranquillité que le vrai courage inſpire aux ames intrépides, il entendit quelque bruit autour de lui & apperçut un animal qui venoit pour dévorer les cadavres de ſes compagnons. Il jugea que cet animal étoit entré par un trou qui communiquoit avec quelque caverne, qui donnoit dans la campagne. Le puits, dans lequel on l'avoit renfermé, étoit dans une montagne ;

Pauſ. IV. pag. 320.

Pauſan. ibid.

Pauſan. IV. pag. 324.

& le fond de ce puits pouvoit être de niveau avec la plaine qui étoit hors de la Ville. Ariſtomène trouva le moyen de ſaiſir cet animal par derriere ; & lui preſentant le pan de ſa robe, toutes les fois qu'il ſe retournoit pour le mordre, il obéiſſoit à tous ſes mouvemens & ſe laiſſa conduire juſqu'au fond de la caverne par des paſſages très-étroits. Enfin la caverne ſe rétrecit tellement, qu'il ne reſtoit plus de paſſage que pour cet animal : mais comme on appercevoit un peu de lumiere, Ariſtomène ne douta point que ce paſſage ne communiquât avec la campagne. Il laiſſa aller l'animal qui s'échappa auſſitôt par cette ouverture, & étant venu à bout de la rendre plus grande il ſe ſauva lui-même par là & alla rejoindre les Meſſéniens bloqués ſur la montagne d'Ira, où ils s'étoient retirés, & où ils ſe défendirent onze ans entiers.

Pauſ. IV. 326. Ce fut pendant le cours de ce blocus qu'Ariſtomène fut pris pour la troiſiéme fois. Il étoit ſorti d'Ira pendant une treve de quarante jours, demandée par les Lacédémoniens, pour célébrer les fêtes d'Hyacinte. Ariſtomène ſe confiant ſur la ſainteté de la treve n'avoit pris aucune précaution, lorſqu'il fut ſurpris par un parti de ſept Archers Crétois à l'entrée de la nuit. Ils le lierent avec les courroyes de leurs carquois, & le conduiſirent en cet état au lieu nommé *Agelum* chez une femme Meſſénienne, dont le mari étoit mort & qui n'avoit qu'une fille.

Cette fille frappée de la bonne mine d'Ariſtomène ayant appris qui il étoit, ſe rappella un rêve qu'elle avoit fait la nuit précédente. Elle avoit cru voir des Loups qui amenoient chez elle un Lion enchaîné, & auquel ils avoient arraché les griffes : il lui avoit ſemblé que ſe joignant à ce Lion, comme s'il eût été un homme, elle lui avoit rendu ſes griffes, avec leſquelles il avoit mis les Loups en pieces. Ne doutant point qu'Ariſtomène ne fût le Lion qu'elle avoit

vu

vu en songe, elle résolut de le délivrer: pour cela elle trouva le moyen d'enivrer les soldats Crétois; & s'étant saisie du poignard de l'un d'entre eux, elle s'en servit pour couper les liens qui retenoient Aristomène. Lorsqu'il se vit libre, il tua ses ravisseurs avec leurs propres armes, & emmena sa libératrice avec lui. Comme il étoit marié & qu'il avoit plusieurs enfans, il crut que ce seroit mal reconnoître le service qu'elle lui avoit rendu, que de se contenter d'en faire une concubine: ainsi il la fit épouser à son fils Gorgus; *quoiqu'il n'eût que dix-huit ans*, à ce que remarque Pausanias. Cette observation est fondée sur la coutume où l'on étoit alors de se marier beaucoup plus tard. Ce mariage est antérieur à la prise d'*Ira* en *668*; & quatre ans après, en *664*. lors de la fondation de Messine, Gorgus ne devoit avoir que trente ans au plus.

Ces deux Olympiades 28. & 29, de même que les deux suivantes 30. & 31, furent remarquables par les quatre victoires consécutives de Chion Lacédémonien à la course du Stade. Ce même Chion accompagna Battus lorsqu'il alla fonder la Colonie de Cyrène en Lybie. Ainsi les dates de l'histoire de Lacédémone étoient liées, non-seulement avec la suite des Olympiades, mais encore avec les époques de la fondation des Colonies de Messine & de Cyrène.

Pausf. IV. pag. 241.

Les Messéniens rentrerent en possession de leur ancien pays, après la bataille de Leuctres; Epaminondas ayant cru qu'un moyen sûr d'affoiblir les Lacédémoniens étoit de rendre la Messénie aux descendans de ceux qu'ils en avoient chassés.

La bataille de Leuctres en Béotie est, sans aucune difficulté, de l'an 371. avant Jesus-Christ, & de la seconde année de la cent deuxiéme Olympiade. Epaminondas, qui entra l'année suivante sur les terres des Lacédémoniens, disoit que depuis plus de 500.

Dodwel. annal. Thucyd. p. 277. *ex Chronic. Eratost.* apud Clem. Diod Sicul. Pausan. Diod. XV. 491. 494.

Ælian. Variat. Hist. XIII. 42. ans leur pays n'avoit point vu de guerre. Ce qui remonte au temps de Lycurgue & à l'an 870 ; c'est-à-dire à la cinquiéme année de sa régence.

Dionys. Halic. Isocr. add. Plut. *in Isocrat.* Isocrate né la 86e. Olympiade, 5 ans avant le commencement de la guerre du Péloponèse, a composé un discours, au nom d'Archidamus fils d'Agésilas Roi de Lacédémone, pour être prononcé dans le Conseil de Sparte, afin de l'empêcher de consentir au rétablissement des Messeniens demandé par Epaminondas. Ce discours est postérieur à la bataille de Leuctres, mais antérieur à celle de Mantinée ; & il doit avoir été composé pour engager les Atheniens, alliés des Lacédémoniens, à ne pas souffrir le rétablissement des Messeniens : car l'éloquence molle & fardée d'Isocrate ne devoit pas être fort propre à toucher les Spartiates.

Dans ce discours, Archidamus prend seulement le titre de fils du Roi, & se dit très-jeune ; quoique son pere Agésilas, mort en 358. âgé de 81. ans, dût avoir alors au moins 70. ans : ce qui prouve qu'à Lacédémone l'âge viril commençoit tard. Archidamus y fait une espece d'histoire abrégée des Lacédémoniens & de leur établissement dans le Péloponèse;& il se plaint de ce que les partisans de l'avis qu'il combat veulent ravir aux Spartiates la gloire, que sept cens ans de travaux & de fatigues leur ont acquise. Ainsi il fait commencer la possession pleine & tranquille du Péloponèse à l'an 1070. avant l'Ere Chrétienne : après quoi rapportant le détail des premieres brouilleries avec les Messéniens, qu'il fait remonter jusqu'au temps des fils de Créphonte, l'un des chefs des Héraclides lors de leur entrée dans le Péloponèse, il parle d'une cession que les fils de Créphonte avoient faite de la Messénie aux Lacédémoniens, à condition de venger la mort de leur pere & de faire la guerre au tyran qui les avoit dépouillés de cet Etat. Après

avoir établi les droits des Spartiates ſur la Meſſénie, il paſſe à la poſſeſſion de fait commencée au temps de la premiere guerre par la conquête d'une partie de ce pays, & rendue complette par la conquête totale à la fin de la ſeconde guerre; avant que la Monarchie des Perſes commençât, & avant la fondation de la plupart des Villes Grecques.

» Les Thébains, dit Archidamus, prétendent que » l'Aſie eſt le patrimoine des barbares, quoiqu'il n'y ait » pas deux cens ans qu'ils en ſont les maîtres; & ils » veulent nous ôter la Meſſénie que nous poſſédons » depuis un temps deux fois plus grand. Ils prétendent rebâtir Meſſéne trois cens ans après que nous » l'avons détruite, pour la rendre, non à ſes anciens » citoyens, qui ne ſubſiſtent plus, mais aux *Hilotes*, » à nos eſclaves qu'ils veulent armer contre nous & » placer à nos portes, en les rendant maîtres de » notre bien. »

Ce que dit Archidamus, de l'ancienne ceſſion de la Meſſénie par les fils de Créſphonte, explique ce qu'il a dit plus haut de ces ſept cens ans de travaux, dont on veut enlever le fruit aux Spartiates en un inſtant. La date de la ceſſion étoit, ſelon lui, l'an 1070, & ſuivant la chronologie d'Hérodote, de Pindare & de Thucydide, le cent trentiéme après le retour des Héraclides.

Le commencement de l'Empire des Perſes eſt de l'an 560. C'eſt une choſe conſtante dans toute l'antiquité. En 370, il n'y avoit que 190. ans que leur puiſſance ſubſiſtoit; c'eſt pour cela qu'Archidamus dit qu'elle n'a pas duré deux cens ans. Le commencement de la poſſeſſion de la Meſſénie avoit le double d'antiquité, c'eſt-à-dire 380. ans au temps d'Archidamus: donc il faut le compter de l'an 750, environ. Le commencement de la premiere guerre de Meſſène eſt de l'an 743; & la différence n'eſt que de ſept ans.

La priſe d'Ira ſur les Meſſéniens eſt de l'an 667. Le retour des Meſſéniens dans le Péloponèſe eſt de l'an 370. ou de la troiſiéme année de la cent deuxiéme Olympiade, & 287. ans après la priſe d'Ira, comme le dit Pauſanias; mais près de trois cens ans après la priſe de Meſſène, qui précéda de onze ans celle *d'Ira*; & c'eſt de-là ſans doute que comptoit Iſocrate.

Pauſ. IV. 346. Id. ibid.

Je ne m'arrêterai, ni à prouver que le ſyſtême de M. Newton répugne abſolument aux dates d'Iſocrate, ni que cet Orateur, qui travailloit ſur les mémoires fournis par le Roi de Lacédémone, ne peut être ſoupçonné d'avoir voulu fonder ſon manifeſte ſur des anachroniſmes.

Les autres Orateurs ont été moins circonſpects que lui, en parlant de ce même fait. Dinarchus donne quatre cens ans de durée à l'exil des Meſſéniens, & Lycurgue l'Orateur compte cinq cens ans d'abſence. Mais Iſocrate mieux informé eſt plus exact; & ſes dates ſont conformes à la chronologie qui réſulte de la ſuite entiere des évenemens.

Dinarch. in Demosth. Lycurg. in Leocrat.

Aux dates données par Iſocrate il faut joindre celle que nous fournit Thucydide, plus ancien que cet Orateur. Il obſerve au commencement de ſon hiſtoire, » que Lacédémone, quoiqu'elle ait été agi» tée par des ſéditions & par des troubles depuis » qu'elle a été occupée par les Doriens, a néanmoins » toujours été exempte de tyrannie à cauſe qu'elle avoit » de bonnes loix; car, ajoute-t-il, il y a environ » quatre cens ans & plus, à compter de la fin de cette » guerre, que les Lacédémoniens conſervent la même » forme de gouvernement. » L'ancien Scholiaſte explique le terme de Thucydide par ceux *d'Oligarchie* & de *Sénat* : ce qui montre que Thucydide a voulu parler de la forme de gouvernemen établie par Lycurgue, & dans laquelle le pouvoir des deux Rois

Lib. I. pag. 13. édit. Wechel.

étoit borné par celui du Sénat, ou Conseil public.

Mais comme Thucydide semble insinuer que, pendant cet intervalle de plus de 400. ans, il ne s'étoit fait aucun changement dans les loix de Lacédémone; il y a beaucoup d'apparence qu'il le faisoit commencer, non pas à la législation de Lycurgue, mais à l'addition faite par les Rois Polydore & Théopompe. Au reste, comme Thucydide dit plus de 400. ans & qu'il ne détermine pas une durée précise, on ne peut assigner l'année avant la fin de la guerre du Péloponèse, de laquelle il comptoit. Il faut seulement conclure de ce passage que, selon lui, la forme du gouvernement de Lacédémone avoit été reglée avant l'an 804; & que par conséquent Lycurgue auteur de ce réglement étoit antérieur à cette même année.

M. Newton, qui met le commencement de la régence de Lycurgue *96.* ans plus tard, cite ce même passage de Thucydide, comme étant favorable à son opinion; il dit, que suivant la maniere de lire d'Henry Etienne, Thucydide ne compte *qu'un peu plus de trois cens ans.* M. Newton cite cette prétendue leçon d'Etienne d'une maniere très-vague, sans indiquer ni l'édition, ni l'ouvrage d'où il l'a tirée.

Je l'ai cherchée inutilement, & je n'ai trouvé aucune variété de leçon sur cet endroit de Thucydide. La premiere édition Grecque d'Alde, de l'an 1502, celles d'Henry Etienne des années 1564 & 1588, celle de Weckel de l'an 1594, & celle de M. Hudson de *1696*, sont toutes conformes entre elles. On lit dans toutes, *environ quatre cens ans & un peu plus.* Les diverses leçons ramassées par M. Hudson ne contiennent aucune variété sur cet endroit; & les manuscrits sont conformes aux Imprimés. La version latine de *Portus* & celle du sçavant M. *Enenckel* portent toutes deux, *quadringenti & paulo plura.* La version françoise de *Seyssels*, faite à la vérité Voyez la préface de Seyssels.

ſur le latin de *Valla*, mais qui avoit été revu ſur les manuſcrits & retouché par *Jean Laſcaris*, porte auſſi *quatre cens ans*. La verſion Angloiſe faite par le fameux Hobbes eſt abſolument conforme à la leçon ordinaire.

Hobbes. préface de la verſ. Angl. de Thucyd.

La ſeule verſion latine de Laurent *Valla*, porte en cet endroit *trois cens ans*, & non *quatre cens*. Cette verſion, comme l'on ſçait, a été faite ſur un manuſcrit plein de fautes. Mais il n'eſt pas même trop ſûr que cette différence vienne du manuſcrit Grec : car il eſt indubitable que cet endroit de la verſion latine a été alteré ; on y lit, ſelon toutes les éditions que j'ai pu conſulter : *ſunt anni circiter trecentos & paulo plures*. Les deux mots *anni trecentos* font un ſolécifme dont Valla n'étoit gueres capable. Comme cette faute ſe trouve répétée dans les éditions poſtérieures de la verſion de Valla, même dans celles où Henry Etienne aſſure qu'il a retouché cette verſion, ſeroit-ce elle que M. Newton auroit priſe pour une variété de leçon ? Auroit-il regardé les mots *anni trecentos*, comme une correction faite par Henry Etienne ?

Plat. Minos p. [illegible]. edit. Marsil. Ficin.

Le calcul de Platon ſemble plus favorable au nouveau ſyſtéme de Chronologie. Ce Philoſophe dans le dialogue intitulé *Minos*, fait dire à Socrate que les loix de Lycurgue ſubſiſtent depuis environ un peu plus de trois cens ans. Socrate né en 470. eſt mort vers la fin de la guerre du Péloponèſe ; & de là M. Newton conclut que Lycurgue n'a vécu que trois cens ans environ avant la guerre du Péloponèſe.

Mais il n'y a rien de déterminé pour le temps de ce dialogue : on ne ſçait ſi Socrate y eſt vieux ou jeune ; il ne s'agit point là de chronologie. Socrate y veut prouver que les véritables loix ne ſont pas celles qui ont été dictées par les légiſlateurs, mais celles que la ſouveraine raiſon a gravées au fond du cœur

de tous les hommes. La preuve qu'il en donne, c'est la nouveauté & la variation continuelle de ces loix d'institution humaine : dans cette vue Platon n'a pensé qu'à diminuer l'ancienneté des loix de Lycurgue ; & il n'a dû compter que depuis le changement fait au gouvernement par Théopompe, qu'il associe à Lycurgue & qu'il range au nombre des sauveurs de Lacédémone. Supposant que Platon donne 50. ans à Socrate au temps du dialogue, l'établissement du tribunal des Ephores sera de l'an 720, c'est-à-dire antérieur de 300. ans à l'an 420. avant Jesus-Christ, qui étoit le 50e. de la vie de Socrate.

Au fonds cette interprétation du calcul de Platon, au sujet de l'âge de Lycurgue, est assez inutile : car, quand bien même il se trouveroit opposé à Thucydide & à tous les autres Ecrivains anciens, qu'en concluroit-on ; sinon que Platon se seroit trompé sur ce point de chronologie, comme il a fait sur le temps du voyage d'Epiménide à Athènes ? Entre Thucydide Historien exact, & Platon Dialogiste accoutumé à créer la matiere de ses ouvrages, & même à négliger les convenances des temps & des lieux dans le choix de ses interlocuteurs, * la décision ne sera pas long-temps incertaine.

Marsham. chron. can. pag 644. Benthlei differt. *apeu. Phalaris.* pag. 58.

Il en faudra dire autant d'un passage de Ciceron, dans sa Harangue pour L. Flaccus accusé de péculat. L'Orateur, produisant un certificat donné par les Lacédémoniens à l'accusé, fait l'éloge de ce peuple, & dit entre-autres choses, » qu'il est le seul qui ait » conservé pendant *plus de sept cens ans* les mêmes » loix & les mêmes mœurs. » Comme ce discours a été prononcé vers l'an de Rome 694, & environ 718. ans après l'Olympiade de Corébus ; si les sept cens

* Voyez Diogene Laerce lib. III. 35. & Athenée XI. pag. 505. au sujet des anachronismes, dont les Dialogues de Platon sont remplis.

ans s'étendent jusqu'au temps dans lequel parle Cicéron, il s'ensuivra que Lycurgue a vécu, selon cet Orateur, environ 58. ans après Corébus.

Quand il faudroit de nécessité expliquer ainsi le passage de Cicéron, en pourroit-on conclure autre chose, sinon, que dans une occasion où il ne s'agit point d'histoire ni de chronologie, il a cité peu exactement une date qu'il rapportoit de mémoire? Mais je ne sçais si le passage de ce discours ne se doit pas entendre autrement; & si les sept cens ans de Cicéron ne se doivent point entendre de la durée du gouvernement libre & indépendant de Lacédémone, après la législation de Lycurgue.

La ville de Lacédémone, après l'extinction de la famille Royale des Héraclides & l'expulsion de Cléomène, la premiere année de la 125e. Olympiade, continua encore pendant quelque temps d'avoir des Rois, qui gouvernoient conjointement avec les Ephores. Mais après la mort de Nabis assassiné l'an de Rome 561, & 191. avant l'Ere Chrétienne, Lacédémone devint Ville particuliere, gouvernée en République; elle fut obligée d'entrer dans la ligue des Achéens & de se soumettre à Philopémen Chef de cette ligue, qui abolit tout à fait les loix de Lycurgue, & contraignit les Lacédémoniens à recevoir les loix Achéenes. Ce qui arriva vers l'an de Rome 563, & 189. avant l'Ere Chrétienne.

Livius lib. XXXV. §. 37.

Plutarch. in Philop. Pausan. Arcad. & Achaic.

Tite-Live, en rapportant ce fait dans son histoire, dit que rien ne contribua tant à l'entiere destruction des Lacédémoniens que cette abolition des loix de Lycurgue, qu'ils observoient depuis sept cens ans. *Per hæc*, dit-il, *velut enervata civitas Lacedemoniorum, diu Achæis obnoxia fuit: nulla tamen res tanto erat damno, quam disciplina Lycurgi, cui per septingentos annos assueverant, sublata.*

Ce passage de Tite-Live doit servir de commentaire

taire à celui de Cicéron, & prouve que les loix de Lycurgue avoient subsisté sept cens ans, lorsqu'elles furent abolies l'an 787. après la premiere Olympiade de Corébus: d'où il suit qu'elles avoient commencé, selon Tite-Live, en 889, & 113. avant Corébus. Ce qui peut souffrir quelque réduction, parce qu'il est probable que cet Historien aura négligé une fraction, & pris le nombre rond de sept cens ans, au lieu de celui de six cens & tant. La régence de Lycurgue à Lacédémone est, comme on l'a vu, de l'an 875; & il ne s'en faut que de quatorze ans que le calcul de Tite-Live ne soit exact.

§. IV.

Synchronisme pretendu de Lycurgue & de Terpandre.

M. Newton, pour confirmer la chronologie qu'il suit au sujet de Lycurgue le législateur, observe que selon un Hieronyme, auteur de l'histoire des Joueurs de lyre, laquelle est citée par Athénée, Lycurgue & Terpandre ont été contemporains. Or, Athenæ. XIV. suivant le témoignage formel du poëte Hellanicus, pag. 635. postérieur à l'historien de ce nom, le musicien Terpandre remporta le prix à la premiere célébration des *Jeux Carniens*, établis à Lacédémone dans la vingt-sixiéme Olympiade, suivant la chronique de Zosime. De-là M. Newton conclud qu'il a eu raison de placer Lycurgue & sa régence à Lacédémone, à la dix-huitiéme Olympiade, 32. ans avant la célébration des Jeux Carniens.

En lisant le passage d'Athénée, il est clair que l'opinion d'Hellanicus, fondée sur la liste des vainqueurs aux Jeux Carniens, étoit opposée à celle d'Hieronyme, sur le temps de Terpandre. Athénée le dit formellement: car il remarque que Lycurgue ayant été con-

temporain d'Iphitus, & ayant eu part comme lui à l'établiſſement des Jeux Olympiques (ce qui eſt, dit-il, une choſe connue de tout le monde,) Terpandre vainqueur aux Jeux Carniens de la 26e. Olympiade, ne peut avoir été contemporain de Lycurgue, qui étoit homme fait au temps d'Iphitus, c'eſt-à-dire au commencement des Olympiades, & un ſiecle entier avant les Jeux Carniens, à ne compter que de l'Olympiade de Corébus.

L'objet d'Athenée eſt ſeulement de prouver que Terpandre eſt plus ancien qu'Anacréon. Pour cela il rapporte diverſes opinions ſur le temps de ce Muſicien; & il donne le témoignage d'Hieronyme comme celui d'un homme qui faiſoit Terpandre beaucoup plus ancien que ne diſoit Hellanicus. Le ſentiment d'Hieronyme n'étoit guére probable. Les anciens nous parlent beaucoup du muſicien Terpandre, de ſon voyage à Lacédémone, du procès qu'il ſubit pour avoir augmenté le nombre des cordes de l'ancienne lyre, de la conſidération où il étoit à Lacédémone, de la commémoration honorable que l'on faiſoit de lui dans les ſacrifices, de ſon habileté dans la muſique & de l'excellence de ſon jeu ſur la *Cythare*. On prétendoit qu'elle alloit juſqu'à guérir les maladies de ceux de Leſbos & de l'Ionie; & ce fut par ordre de l'oracle que les Spartiates l'avoient envoyé chercher pour calmer les eſprits, & ramener la tranquillité & l'accord que les ſéditions avoient bannis. On ſçait que les Anciens attribuoient des effets prodigieux à leur ancienne muſique, toute groſſiere qu'elle étoit en comparaiſon de la nôtre, & même de celle des derniers temps de la Gréce.

Dans tout ce que les Anciens content de Terpandre, il n'y a pas un mot de Lycurgue; & aucun ne mêle ce légiſlateur dans les avantures du muſicien. Auſſi Hieronyme eſt-il le ſeul qui faſſe Terpandre ſi

ancien. La Chronique de Paros le place à l'an 164. avant la bataille de Salamine, c'eſt-à-dire en 644; & 32. ans plus tard que la premiere célébration des Jeux Carniens. Plutarque, dans ſon traité de la muſique, dit que ſuivant les anciennes tables des Jeux Pythiens, Terpandre avoit remporté le prix à quatre Pythiades conſécutives. Mais cela ſe doit entendre ſans doute des célébrations antérieures au rétabliſſement de ces Jeux par les Amphictyons en 590, & 54. ans après l'établiſſement des Jeux Carniens: autrement il faudroit ſuppoſer un intervalle de 66. ans entre la premiere & la derniere victoire du muſicien Terpandre; ce qui ne me ſemble guere probable.

Au reſte cet Hieronyme cité par Athénée eſt un écrivain inconnu, & différent de deux autres du même nom, dont l'un étoit de l'Iſle de Rhodes & l'autre de la ville de Cardie. Lorſqu'Athénée cite le premier, il y ajoute toujours le nom de ſa patrie; & à l'égard du ſecond, c'étoit un homme de condition auquel les ſucceſſeurs d'Aléxandre confiérent des emplois très-importants. Il avoit écrit pluſieurs ouvrages hiſtoriques, mais ſur des ſujets graves & ſérieux; & il ne ſemble pas qu'il eût pû trouver au milieu de ſes occupations le loiſir néceſſaire aux longues & frivoles recherches que demandoit une hiſtoire des Poëtes, des Muſiciens & des Joueurs d'Inſtrument, que ſon étendue l'avoit obligé de diviſer en cinq livres. Mais quand l'Auteur de cet ouvrage ſeroit Hieronyme de Cardie, ſon ſentiment particulier ne pourroit balancer l'opinion conſtante du reſte de l'Antiquité, quand bien même il lui ſeroit oppoſé, comme M. Newton le ſuppoſe ſans fondement. Car Hieronyme ne rapprochoit pas le temps de Lycurgue: il reculoit au contraire celui de Terpandre; & le faiſoit plus ancien que les Jeux Carniens, auxquels il avoit remporté le prix, ſelon Hel-

lanicus. Athénée, qui avoit lû ces Auteurs, eſt celle de qui nous tenons leurs opinions.

§. V.

Temps de Lycurgue par les générations poſtérieures.

La ſuite des générations poſtérieures à Lycurgue confirme la chronologie d'Apollodore & d'Erathoſthène. Le Roi Agéſilas mourut la quatriéme année de la cent quatriéme Olympiade, c'eſt-à-dire l'an 360. âgé de 84. ans, ſelon Plutarque, & ayant regné 41 ans. Par conſéquent il étoit né l'an 443. Il étoit le quinziéme deſcendant d'Eunomus pere de Polydecte & de Lycurgue : ainſi il y a quatorze générations entre ſa naiſſance, & celle de Polydecte. Ces quatorze générations font 466. ans leſquels, ajoutés à l'an 443, naiſſance d'Agéſilas, donnent l'an 909. pour celui de la naiſſance de Polydecte frere aîné de Lycurgue. Nous avons trouvé plus haut l'an 926. pour celui de la naiſſance de Lycurgue : c'eſt une différence de 17. ans, & qui pourroit venir de ce que nous ſuppoſons dans ce calcul les générations comptées par les aînés ; ce qui n'eſt pas véritable. Car 1°. Agéſilas ſuccéda à ſon frere aîné Agis I. mort ſans enfans après 27. ans de regne : cet Agis devoit être né long-tems avant Agéſilas ; car il monta ſur le thrône lorſque ce dernier n'avoit que 16. ans, & il en devoit avoir 25. au moins pour être majeur : il avoit donc au moins neuf ans plus que lui. 2°. Léotychidès, qui fut mis ſur le thrône à la place de Démarate fils d'Ariſton, deſcendoit d'un Anaxandride ſecond fils de Théopompe.

Diod. XV. pag. 507.

D'ailleurs les générations étoient plus longues à Sparte que dans la Gréce. La famille d'Agéſilas nous en fournit une preuve ſans réplique. Son regne,

celui de son frere Agis, & celui de leur pere Archidamus font à eux trois une durée de 110. ans, quoiqu'il n'y ait là que la premiere & la seconde génération. Archidamus troisiéme du nom, fils d'Agésilas, regna 23 ans & mourut en combattant, 107. ans après la naissance de son pere. Quand même on donneroit 70. ans à Archidamus au temps de sa mort, ce qui ne paroît point par son histoire, il faudroit toujours qu'il fût né la 37. année de la vie de son pere : ce qui revient à l'évaluation qu'Eratosthène faisoit des générations Lacédémoniennes à trente-six ans l'une portant l'autre.

Léotychidès bisayeul d'Agésilas monta sur le thrône de Sparte l'an 491, comme le démontre M. Dodwel : il devoit être alors déja âgé, puisqu'après un regne de 22. ans il laissa un petit-fils majeur & en âge de lui succéder. Ce Léotychidès étoit le douziéme descendant d'Eunomus pere de Lycurgue. Son petit-fils Archidamus II, qui monta sur le thrône en 469. ayant au moins 25. ans, étoit né au plus tard en 494; il étoit le quatorziéme depuis Eunomus : ainsi ce sont treize générations qu'il faut compter entre la naissance de Polydecte frere aîné de Lycurgue, & celle du Roi Archidamus II. Ces 13. générations mesurées, suivant l'évaluation ordinaire, font 433. ans, lesquels ajoutés à l'année 494, ou à celle de la naissance d'Archidamus II, donnent l'an 927. pour la naissance de Polydecte. Le calcul de Clément d'Aléxandrie donne l'an 926. pour celui de la naissance de Lycurgue.

Annal. Thucyd. pag. 70.

Dodwel ibid.

Dans la chronologie de M. Newton, de la naissance de Charilaüs en 708, à celle du Roi Agésilas en 443, il n'y a que 265. ans; lesquels partagés entre les 13. générations donnent seulement 20. ans à chacune, c'est-à-dire la durée des regnes & non celle des générations, même de l'aveu de M.

Newton. Léotychidès grand pere en 494. devoit avoir alors au moins 60. ans, & être né l'an 554. il étoit le onziéme après Charilaüs; donc la naissance de Charilaüs précédoit la sienne de dix générations. M. Newton ne donne à ces dix générations que 154. ans de durée; c'est 15. ans à chacune.

Dans la branche collatérale, ou dans celle des Rois Eurysthénides, on trouvera à peu près la même chose. Charilaüs neveu de Lycurgue, & huitiéme Roi en comptant Aristodême, fut contemporain d'Archélaüs, qui étoit, comme lui, le huitieme depuis le même Aristodême. L'un & l'autre se trouverent ensemble au siége & à la prise d'*Œgys*, Ville voisine des Arcadiens, & que les Lacédémoniens ruinérent, comme favorable à leurs ennemis. Eusèbe marque dans son canon le regne de cet Archélaüs comme ayant duré 60. ans, & comme ayant commencé 137. ans avant Corébus, & 38. ans avant la régence de Lycurgue. Quoiqu'il en soit de ces dates, qui pouvoient être tirées des Canons chronologiques d'Eratosthêne, il est toujours sûr que cet Archélaüs avoit été contemporain de Charilaüs, & que son pere Agésilaüs avoit vécu du temps de Polydecte frere de Lycurgue.

Anaxandride pere de Cléomène & de Léonidas, étoit le neuviéme descendant de cet Agésilaus. Son fils Cléomène regnoit au temps de la bataille de Marathon en 490; & selon M. Dodwel il mourut cette année même sans enfans, laissant la couronne à son frere Léonidas. Cléomène avoit eu part à l'expulsion des Pisistratides & à l'abolition de la tyrannie en 509. Léonidas fut tué à la bataille de Thermopyles: il laissa pour successeur un fils encore enfant, qui fut mis sous la tutéle de Pausanias. Ce Pausanias, qui mourut l'an 469, la douziéme année de sa régence, étoit neveu de Léonidas & de Cléomène. Comme il eut la régence de son cousin Plis-

Annal Thucyd. pag. 44. & 73.

Dodwel. ibid. pag. 72.

tarchus, il falloit qu'il fût beaucoup plus âgé que lui, & au moins de douze à treize ans : ce qui montre que Léonidas avoit eu ſon fils aſſez tard, & dans un âge avancé, puiſqu'à ſa mort ce fils n'avoit que douze à treize ans au plus. Pliſtarchus étant mort ſans enfans, Pliſtoanax, fils de Pauſanias, lui ſuccéda & regna juſqu'à la premiere année de la *93*e. Olympiade, c'eſt-à-dire juſqu'à l'année 407. ou 408. avant l'Ere Chrétienne. Pauſanias, fils & ſucceſſeur de Pliſtoanax, regna 14. ans & mourut la troiſiéme année de la *96*e. Olympiade : il laiſſa deux fils qui regnerent tous deux; ſçavoir Ageſipolis pendant 14. ans, & Cleombrote pendant 9 ans, juſqu'à la bataille de Leuctres à laquelle il fut tué. Cléombrote laiſſa auſſi deux fils, Agéſipolis de même nom que ſon oncle, qui regna un an au plus, & Cléomène qui regna ſoixante ans & dix mois, & mourut la quatriéme année de la cent dix-ſeptiéme Olympiade. Son petit-fils *Aretas* ou *Areüs* regna 44. ans, & mourut la quatriéme année de la 128e. Olympiade. Cet Aréüs eſt le Roi de Lacédémone avec lequel les Juifs firent une alliance.

Il étoit le dix-ſeptiéme deſcendant d'Agéſilaüs, contemporain de Lycurgue; mais par une ligne dans laquelle il ſe trouve trois fils cadets; ſçavoir, Cléomène, Cléombrote, & un autre Cléombrote frere de Léonidas : ce qui montre que les générations doivent s'étendre plûtôt que de ſe reſſerrer. Anaxandride pere de Léonidas fut long-temps ſans avoir d'enfans. Les Ephores l'ayant voulu contraindre de répudier ſa femme à cauſe de ſa ſtérilité, il ne put s'y réſoudre, & conſentit ſeulement à épouſer une ſeconde femme, de laquelle il eut Cléomène; la premiere femme devint groſſe cette même année, & lui donna trois fils. Herod. V. 39. & ſeq.

Depuis la mort d'Anaxandride juſqu'à celle d'Aréüs, il y a dix regnes conſécutifs, qui ont duré au moins 245 ans, à ne compter que de l'expulſion des Piſiſtratides; quoi-

que Cléomène regnât déja dépuis quelque temps. Ces dix regnes ne font que huit générations : ce qui donne plus de trente ans à chacune, l'une portant l'autre, & ce qui donneroit davantage si l'on avoit la véritable époque de la naissance de Cléomène. Cléombrote pere de Léonidas étoit plus jeune que Cléomène, puisqu'il s'étoit trouvé en état d'épouser Gorgo, fille de ce Prince, & de laquelle il étoit oncle.

Herod. VII. 207.

Leur pere Anaxandride regnoit depuis plusieurs années, & avoit terminé heureusement la guerre contre les Tégéates, dont le succès avoit toujours été si malheureux pour ses prédécesseurs, lorsque Crésus se préparant à faire la guerre aux Perses envoya proposer aux Spartiates d'entrer dans son alliance : ce qui est rélatif à l'année 549, ou à la troisiéme année de la 57e. Olympiade. Les Lacédémoniens avoient trouvé le moyen d'enlever aux Tégéates un Squeléte, qu'ils prétendirent être celui d'Oreste ; & ce fut à cette cause qu'ils attribuerent leur victoire. Solin rapporte cette translation des ossemens d'Oreste à la 58e. Olympiade, ou à l'an 548. avant l'Ere Chrétienne ; ce qui quadre parfaitement.

Herod. I. 67. 81.

Sol. cap. 5.

Anaxandride qui regnoit alors étoit le neuviéme descendant d'Agésilaüs ; & suivant l'évaluation des générations reçue pour celles de Lacédémone, la naissance d'Archélaüs son huitiéme ayeul doit être de l'année 872. Suivant l'évaluation commune elle sera de l'an 849.

M. Newton met la naissance de Charilaüs collégue d'Archélaüs en 708. De-là à l'an 548. il n'y a que 240. ans : ce qui donne 26. ans seulement à chacune des neuf générations.

S'il faut juger de la durée des regnes antérieurs à la bataille de Thermopyles, par celle des regnes postérieurs, qui dans la branche des Proclides ont duré 27. ans, l'un portant l'autre, & 33 ans dans celle des

Eurysthénides

Euryſténides, la durée commune ſera de 30. ans, au lieu que M. Newton ne leur en donne que 20. Mais toutes ces évaluations conjecturales ſont aſſez inutiles en cette occaſion, parce que la chronologie étoit fondée ſur la durée des regnes, connue & déterminée par la ſuite des évenemens.

M. Newton diffère de la chronologie des anciens de 167. ans, dans la date de la régence de Lycurgue & de la naiſſance de Charilaüs. Il les place en 708. avant l'Ere Chrétienne, au lieu qu'ils les mettoient à l'an 875. Ils auront donc commis une erreur de 167. ans; & il faut voir quelle eſt la partie de l'hiſtoire poſtérieure à Lycurgue ſur laquelle auroit pu tomber cette erreur.

1°. Il faut en exclure la ſuite des regnes poſtérieurs à l'an 548, & aux deux Rois Anaxandride fils de Léon & Ariſton fils d'Agaſiclès; parce que la durée de ces regnes eſt marquée par la ſuite des hiſtoires d'Hérodote & de Thucydide Ecrivains contempo-rains.

2°. Il faut encore en exclure l'intervalle écoulé depuis la fin de la ſeconde guerre de Meſſéne, terminée par les Rois Anaxander petit-fils de Polydore, & Anaxidamus arriere petit-fils de Théopompe. Iſocrate, contemporain de Thucydide & d'Herodote, nous apprend que la conquête de la Meſſénie étoit antérieure de 300. ans à la bataille de Leuctres donnée en 370; & Pauſanias nous donne la date préciſe de Olymp. 23 anno
la priſe d'*Ira* l'an 667. avant l'Ere Chrétienne, 398. 1.
avant la bataille de Leuctres, & celle de la priſe de
Phigalia l'an 658, & 387. avant la bataille de Leuc- Olymp. 30. anno 2.
tres. Il nous donne auſſi celle de la fondation de Meſſine par les Meſſéniens * après qu'ils ſe furent em-

* Pauſanias s'eſt trompé. *Zanclé* prit le nom de Meſſine beaucoup plus tard, & lorſque les Samiens & les Ioniens s'emparérent de *Zanclé* par le ſecours d'un tyran de Rhegium, qui étant Meſſenien d'origine les engagea à donner le nom de *Meſſana* à la Ville de *Zanclé*.

parés de Zanclé, à laquelle ils donnerent leur nom, l'an 663. Les trois Olympiades 28. 29. & 30, de même que la suivante, étoient remarquables par les quatre victoires consécutives du Lacédémonien Chion, lequel accompagna Battus lorsqu'il alla fonder la colonie de Cyrène.

La fin de cette guerre est donc, sans aucune difficulté, de l'an 667. avant l'Ere Chrétienne : cette année qui est celle de la prise d'Ira, étoit la dix-neuviéme de la guerre, selon le témoignage formel du Poëte Tyrtée, qui se trouva à cette guerre : donc elle avoit commencé en 685. Il y avoit 39 ans, selon le même Tyrtée, que la premiere guerre contre les Messéniens avoit été terminée. Cette guerre avoit duré vingt ans entiers : donc elle avoit commencé l'an 744. Il ne peut encore s'être glissé d'erreur dans la durée de cet intervalle, soit parce que l'histoire en étoit écrite par des Auteurs contemporains, soit parce que le nombre des générations demande absolument cette durée de 77. ans.

3°. Il n'est pas possible non-plus de faire tomber l'erreur sur le temps écoulé depuis la naissance de Charilaüs jusqu'au commencement de la guerre de Messéne. La durée de cet intervalle, qui est de 122. ans est remplie par les trois générations de Charilaüs, Nicander & Théopompe dans une branche de la famille Royale, & par celles d'Archélaus, de Téléclus, d'Alcamène & de Polydore dans l'autre branche.

La guerre commença la 28e. année du regne de Théopompe. Son pere Nicander en avoit regné 39 ; & son ayeul Charilaüs 65, parce qu'il étoit né sur le thrône, comme nous avons vu plus haut. M. Newton met la naissance de Charilaüs en 708. Comment ajuster cela avec les preuves incontestables qui nous apprennent que son petit-fils Théopompe étoit déja assez avancé en âge, lorsqu'il commença la premiere guerre

de Messéne, l'an 744 ? La contradiction de ces hypothèses est trop sensible, pour que je m'arrête à la développer. Je ne me suis peut-être que trop étendu sur cette époque de Lycurgue ; quoique j'eusse encore pu ajouter bien des choses, que ceux qui ont un peu de connoissance de l'Antiquité pourront aisément suppléer, & qui n'auroient servi qu'à fatiguer ceux de mes lecteurs qui sont moins familiarisés avec les récherches d'érudition.

§. VI.

Intervalle du retour des Héraclides aux Jeux Olympiques.

M. Newton place la tutéle de Lycurgue 120. ans après le retour des Héraclides ; & comme, de son propre aveu, cette durée est moindre que celle de quatre générations, il ne parle point de la généalogie de Charilaüs, ni de celle de son Oncle Lycurgue. Charilaüs étoit le septiéme descendant d'Aristodême : ainsi entre sa naissance & celle des deux fils posthumes d'Aristodême, il faut placer six génerations, ou deux cens ans au moins. S'il est né en 708, comme le prétend M. Newton, la mort d'Aristodême sera de l'an 908, & non de l'an 825, comme il le dit.

L'Historien Ephorus marquoit que Lycurgue étoit le onziéme depuis Hercule, & le cinquiéme depuis la Colonie conduite dans l'Isle de Créte par Althémene petit--fils de Téménus, l'un des trois fils d'Aristomachus, lesquels amenerent les Héraclides dans le Péloponèse. Eutychidas cité par Plutarque comptoit Lycurgue pour le sixiéme depuis Proclès, fils d'Aristodême ; & Dieuchidas mettoit 290. ans entre la prise de Troye & le temps de Lycurgue. Otant

Apud *Schol.* Pind. Pyth. 1. pag. 195.

Strabon X. 481.

Plutarch. Lycurg.

Clem. Strom. I. pag. 240.

de cette somme 80. ans, pour le temps qui a précédé le retour des Héraclides, reste 210 ans, ou six générations.

M. Newton, qui ne donne pas la généalogie de Lycurgue, en bâtit une pour Iphitus, sur laquelle il fonde sa chronologie : je dis qu'il la bâtit ; car elle n'est fondée sur aucun témoignage ancien ; au contraire elle est opposée à toutes les traditions. Il suppose cet Iphitus petit-fils d'Oxylus qui conduisit les Héraclides dans le Péloponèse. Ce qui est absolument contraire à ce que nous apprend Pausanias, de qui seul nous tenons cette généalogie.

Il nous apprend que le plus ancien Roi de l'Elide fut Climénus fils de Cardis, descendu de l'ancien Hercule Idéen, l'un des Dactyles. Ce Climénus, qui vint dans l'Elide 50. ans après le déluge de Deucalion, célébra des Jeux à Olympie, & dédia un Autel à Hercule son ayeul, de même qu'aux autres Curétes.

Pausan. V. 375.

Ce Climénus fut déthrôné par Endymion fils d'Aéthlius & petit-fils de l'ancien Eolus surnommé *Dios*, ou Jupiter. Endymion épousa Chromia petite-fille d'Amphictyon, frere d'Hellen, & il en eut trois fils & une fille. Epéus lui succéda : mais n'ayant laissé qu'une fille (mere d'Actor, dont les fils surnommés les Molionides furent tués par Hercule) la couronne passa à Eléus, fils de sa sœur *Euricyde*. Le cinquiéme descendant de ce Prince, nommé comme lui Eléus, regnoit en Elide lors du retour des Héraclides.

Pausan. V. 375.

Etolus second fils d'Endymion, obligé de quitter le pays à cause d'un meurtre, se retira dans le pays nommé depuis Etolie, où il bâtit les Villes de *Pleuron* & de *Calydon*, sur lesquelles il regna. Œnée pere de Méléagre & de Déjanire descendoit d'Etolus à la quatriéme génération. Andræmon bisayeul d'Oxylus épousa Gorgé fille d'Œnée ; & comme ce Prince

Apollod. I. pag.

Apollod. I. p. 35.

n'avoit point d'autres enfans que Tidée, qui avoit épousé Déiphyle fille d'Adraste & qui étoit établi dans le Péloponèse, la couronne passa à Andrémon gendre du Roi de Calydon. Thoas chef des Etoliens à la guerre de Troye & fils de cet Andrémon, étoit le sixiéme depuis Etolus. Hémon fut fils de Thoas, & Oxylus fils d'Hémon. Apollod. II. 143.

Oxylus ayant commis un meurtre par imprudence, en jouant au disque ou palet, fut obligé de se bannir pour un temps de l'Etolie. Après que le temps de son exil fut écoulé, il revint à Calydon, & rencontra les Héraclides auprès de Naupacte en Etolie, fort embarrassés du sens d'un oracle qui leur ordonnoit de prendre pour chef & pour conducteur un homme à trois yeux. Oxylus avoit perdu un œil d'un coup de fleche dans un combat; & comme il étoit à cheval lorsqu'ils le rencontrerent, ils crurent que son œil unique, joint à ceux de l'animal qu'il montoit, faisoit les trois yeux que l'oracle leur avoit ordonné de prendre pour guides. Pauf. V. 381. Pausan. ibid. Apollod. II. 143.

Oxylus accepta leur proposition, à condition qu'il auroit l'Elide pour sa part de la conquête. Ce pays étoit l'ancienne patrie de sa famille; & dans la crainte que sa fertilité ne portât les Héraclides à violer la promesse qu'ils lui avoient faite, après qu'il leur eut fait trouver des vaisseaux pour le trajet de *Molyéria* à *Dymé* dans l'Achaïe, comme il regloit leur marche, il leur fit traverser les montagnes d'Arcadie, au lieu de les conduire par l'Elide qui étoit le chemin naturel.

Oxylus avoit amené avec lui plusieurs Etoliens; il marcha à leur tête vers Elis. Le Roi Eléus sortit avec une armée pour le combattre: mais les Eliens & les Etoliens, se rappellans leur premiere origine, crurent que cette guerre se devoit décider par un combat singulier, qui épargneroit le sang des deux partis. Chaque armée choisit son champion: celui des

Etoliens fut vainqueur; & Eléus ceda le thrône à Oxylus. Celui-ci usa modérément de sa victoire : il se contenta d'obtenir des Eliens qu'ils partageroient leurs terres avec les Etoliens; au lieu que les Doriens avoient dépouillé entierement les anciens habitans des lieux dont ils s'étoient emparés, les réduisant en esclavage ou les obligeant d'abandonner le pays.

Oxylus pensant à rendre sa domination encore plus supportable à ceux du Péloponèse, envoya chercher à *Helice* ville d'Achaïe *Agorius* fils de *Damosius* & arriere petit-fils d'Oreste : ce qui montre que la pleine & parfaite jouissance du Péloponèse, & la possession tranquille des Doriens, ne commença pas aussi-tôt après leur entrée dans le pays, l'an 80 depuis la prise de Troye. Le moins que l'on puisse donner à cet *Agorius*, au temps de son association par Oxylus, c'est vingt ans : son grand pere Penthilus regnoit au temps du retour des Héraclides; & *Graïs* son cousin germain fils d'Echélatus, & petit fils de Penthilus comme lui, fonda la ville de Cumes en Eolie, 150. ans après la prise de Troye, & 70. ans après l'entrée des Héraclides dans le Péloponése; de façon que le temps de l'association d'Agorius par Oxylus doit être de la fin de la vie d'Oxylus, & long-temps après le retour.

Pauf. III. 106. Strabon. XIII. Anticlides 16°. N°. 5. ap. Athenæ. XI. 3. Mirtil. Lesb. *ap. Plut. de anim. Terrestr.*

Pauf. V. 382.

Oxylus eut deux fils de sa femme Piéria, Etolus, qui mourut jeune avant Oxylus, & Laïus qui lui survéquit : il regna après lui; mais la couronne ne passa point à ses descendans. » C'est par cette raison, dit Pausanias, » que je ne rapporterai point leur généalogie; mon » dessein n'étant pas de donner en cet endroit la suite » des familles qui n'ont pas regné. » Les termes de Pausanias sont précis; il dit, *qu'il supprime à dessein* une généalogie qui lui étoit connue, & il ajoute tout de suite, » dans les temps posterieurs, Iphitus *qui » tiroit son Origine* d'Oxylus, & qui fut contemporain

de Licurgue le légiſlateur de Lacédémone, rétablit les jeux Olympiques, interrompus depuis long-temps.

Une inſcription qui eſt à Olympie donne le nom d'*Hémon* au pere d'Iphitus ; l'opinion commune des autres endroits de la Gréce le nomme Praxonidas : mais les *anciennes Ecritures*, c'eſt-à-dire les titres conſervés dans les archives d'Elis, prouvent que le pere d'Iphitus portoit le même nom que lui.

Selon M. Newton, Iphitus étoit petit-fils d'Oxylus, & rétablit les Jeux Olympiques 52. ans après le retour des Héraclides. Il ajoute qu'il étoit fils de *Praxonidas* ; préférant ainſi une opinion populaire à l'autorité des archives d'Elis, où la poſtérité d'Iphitus ſubſiſta toujours depuis, & conſerva la préſidence des Jeux Olympiques juſqu'à la 50e. Olympiade de Corébus ; c'eſt-à-dire pendant 304. ans, ſi on en excepte trois Olympiades, qui par cette raiſon étoient marquées comme *nulles*, ou comme de fauſſes Olympiades dans les Archives des Eléens. Ces regiſtres ſont ce que Pauſanias nomme les *vieilles écritures d'Elis*, & ſur leſquelles Iphitus étoit nommé fils d'un autre Iphitus. Pauſ. V. 396.

Mais quoi qu'il en ſoit du vrai nom du pere d'Iphitus ; ſur quoi M. Newton ſe fonde-t-il pour faire Praxonidas fils d'Oxylus ? Pauſanias nous apprend qu'il n'eut que deux fils, Etolus, mort jeune, & Laïus qui lui ſuccéda au Royaume. Iphitus deſcendoit de ce Laïus, & il en étoit ſéparé par pluſieurs générations que Pauſanias nous avertit qu'il ſupprime à deſſein, quoiqu'il les connût. Si Iphitus eût été petit-fils d'Oxylus, cet Ecrivain ne ſe fut pas exprimé comme il a fait, & n'auroit pas employé à s'excuſer de ne pas rapporter ſa généalogie plus de temps qu'il n'en falloit pour la déduire.

Le ſynchroniſme d'Iphitus & de Lycurgue montre qu'ils étoient également éloignés du temps de la con-

quête du Péloponèse, ou de celui d'Oxylus. Lycurgue étoit le septiéme depuis Aristodème : donc Iphitus étoit le septième depuis Oxylus, contemporain d'Aristodème. Ainsi ce sont trois générations, entre Laïus & le pere d'Iphitus, que Pausanias a omises, parce que ceux qui les composoient étoient des hommes obscurs desquels il n'avoit rien à dire. Ainsi il est hors de doute que la généalogie des ancêtres d'Iphitus étoit très-différente de celle qu'a imaginée M. Newton, & qu'elle étoit contraire à sa nouvelle Chonologie.

SECTION VI.

Chronologie de l'histoire d'Athènes.

LES changemens, que M. Newton fait à la chronologie Atheniéne, sont les mêmes que ceux qu'il a faits à celle de Lacédémone; parce que les Anciens donnoient la même durée à l'une & à l'autre. L'Histoire d'Athènes étoit beaucoup mieux connue, & sa Chronologie plus assurée, que celle des villes du Péloponèse; non-seulement parce que les Athéniens avoient été de tout temps très-soigneux de conserver leurs Antiquités; mais encore, parce que leur pays n'avoit essuyé aucune de ces révolutions auxquelles le Péloponèse avoit été exposé. Aucune invasion n'avoit obligé les Peuples de l'Attique d'abandonner leur patrie, pour aller au loin chercher de nouveaux établissemens; & la tradition avoit conservé, comme de main en main, la connoissance des monumens anciens, même de ceux qui n'avoient aucune inscription; & à plus forte raison de ceux sur lesquels on avoit gravé les noms des hommes pour qui ils avoient été élevés. Outre ces monuments on avoit à

Athènes un tres-grand nombre d'anciennes poëſies, compoſées même dans les ſiécles héroïques. Au temps d'Hérodote & de Thucydide, on diſtinguoit les véritables Poëmes d'Eumolpe, de Muſée, d'Orphée, &c. d'avec ceux qui avoient été ſuppoſés ſous leurs noms. Cette ſuppoſition même, qui eſt au moins du ſiécle de Piſiſtrate, & à laquelle il donna occaſion ſans le vouloir par la dépenſe qu'il faiſoit pour raſſembler dans ſa Bibliothéque les ouvrages des anciens Poëtes ; cette ſuppoſition, dis-je, prouve qu'il y avoit eu des ouvrages publiés véritablement par ces anciens Poëtes : car on ne s'aviſe guéres de publier des ouvrages ſous le nom de ceux qui n'en ont point écrit.

Malgré le grand nombre de preuves que l'hiſtoire d'Athènes me pourroit fournir contre la nouvelle Chronologie de M. Newton, je m'y arrêterai beaucoup moins qu'à celle du Péloponèſe, parce que cette premiere partie n'eſt déja que trop longue. D'ailleurs il me reſte tant de choſes à éxaminer, que je crains de fatiguer l'attention du lecteur par la ſechereſſe inévitable dans ces ſortes de diſcuſſions. Je me contenterai de quelques obſervations générales, auxquelles ceux de mes lecteurs, à qui ces ſortes de recherches ſont plus familiéres, pourront aiſément ajouter de nouvelles preuves, s'ils veulent ſe rappeller les choſes qu'ils ont vues.

Les changemens, faits ſucceſſivement dans la forme du gouvernement d'Athènes, partagent l'hiſtoire de cette ville en différens intervalles, qui étoient comme autant d'époques, par leſquelles la chronologie étoit déterminée & préſervée des erreurs, qui peuvent plus facilement ſe gliſſer dans le calcul d'une longue durée.

Auſſi-tôt après la priſe de Troye, Demophon, fils de Théſée, remonta ſur le thrône, duquel l'uſurpateur

Chronic. Thrasylli. ap. Clem. Stromat. I. pag. 335.
Diod. Lib. IV. pag. 185.
Hellanic. apud. Plut.. Thes.

Menesthée s'étoit emparé par le secours des fils de Tyndare, dont Thésée avoit enlevé la sœur Hélene, trente-cinq ans avant la guerre de Troye. Hélene n'avoit alors que dix ans : elle en avoit 25, lorsqu'elle fut enlevée pour la seconde fois par Paris, fils de Priam ; & lors de la prise de Troye elle en avoit quarante-cinq. Quelques-uns prétendoient que, malgré sa grande jeunesse, Hélene n'étoit plus fille lorsqu'elle retourna à Argos. Elle étoit grosse ; mais sa sœur Clytemnestre lui aida à cacher ses couches, & adopta même la fille qu'elle mit au monde, qui fut élevée sous le nom d'Iphigénie. On montroit même à Argos un temple de Lucine dedié par Hélene à cette occasion. Si ce fait rapporté par Stésichore, par Euphorion de Chalcis, & par Aléxandre de Pleuron est véritable, il faut avouer que la femme de Ménélas ne méritoit guére le sang qu'elle fit répandre.

Paus. II. p. 161.

Démophon étoit fils de Thésée & de Phédre ; & il remonta sur le thrône l'année même de la prise de Troye, selon Hellanicus, Egias, Denis d'Argos & Dercyllus, cités par Clement. Son regne, celui de son fils Oxynthès, & celui de ses deux petits-fils Aphidas & Thymétès durérent au moins quatre-vingts ans, puisque ce dernier eu pour successeur *Mélanthus* l'un des Princes Messéniens descendus de Nélée, pere de Nestor, qui avoient été chassés de leur pays, & qui allérent chercher une retraite dans l'Attique.

Eusеb. Chronic. §. 890.

Thymétès fut le dernier Roi d'Athènes descendu d'Erechtée & de Cécrops. Castor comptoit la derniere année de son regne pour la 429e. depuis l'arrivée de Cécrops. Le regne de Cécrops étoit postérieur de 221. ans à celui d'Ogygès ; celui d'Ogygès précédoit de 1020. ans l'Olympiade de Corébus : donc il étoit de l'année 1796. avant l'Ere Chrétienne, & celui de Cécrops de l'an 1575. Par le calcul de la chronique de Paros il est de l'an 1582, & par celui de

Afric. chronol. lib. 3°. ap Euseb. prepar. X. 10. ex Hellanico, Philochoro, Castore, Thallo, &c.

Thrasyle dans Clement, de l'an 1577 : ce qui montre que l'on étoit assez d'accord sur l'époque de Cécrops.

Eusébe ne donne que 55 ans de durée aux regnes de Demophon, d'Oxynthès & de Thymétès : mais il est clair qu'il se trompe, & qu'ils en ont eu beaucoup d'avantage. Sur ce pied là Mélanthus seroit monté sur le thrône d'Athènes 55. ans après la prise de Troye, & 25 ans avant le retour des Héraclides : cependant il ne quitta le Péloponèse qu'après avoir essayé inutilement de résister à l'invasion des Héraclides.

Ce Mélanthus étoit le cinquiéme depuis Periclymène, frere aîné de Nestor, & il avoit avec lui les arriere petits-fils de Nestor. Lorsqu'il arriva dans l'Attique avec ses Messéniens, il trouva les Athéniens en guerre avec les Béotiens, pour la possession d'une place située dans les vallées du Mont *Parnès*, sur la frontiére des deux Etats. Les Béotiens étoient gouvernés alors par Xanthus, cinquiéme depuis ce Pénelée qui les commandoit à la guerre de Troye, & dont ils avoient remis les descendans sur le thrône, lorsqu'ils chasserent Authésion, pere de Théras, comme je l'ai rapporté en éxaminant la généalogie de la famille des Cadméïdes.

La famille des Rois de Thébes nous donne quatre générations, depuis la guerre de Troye jusqu'à cet évenement, de même que celle de Nélée. Ce qui prouve que les trois générations de la famille des Théséïdes avoient été longues. La chronologie de Castor fait finir le regne des descendans de Thésée vers l'an 1150; c'est-à-dire 130 ans environ après la prise de Troye, suivant le calcul d'Hérodote & de Thucydide, & 50. ans après l'entrée des Héraclides dans le Péloponése. Dans la chronologie d'Eratosthène, qui met la prise de Troye en 1184, le regne de Xanthus & celui de Thymétès se trouveroient à la trentiéme année

après la prise de Troye ; quoiqu'il y eût quatre générations entieres entre ces deux époques. C'est faute d'avoir compris cette différence de l'ancienne & de la nouvelle chronologie, qu'Eusébe & ceux qui l'ont suivi ont tout brouillé dans la chronologie d'Athènes : mais ces discussions demandent un ouvrage à part ; je me contente de donner ici une idée générale de l'histoire d'Athènes.

Xanthus avoit envoyé défier le Roi Athénien à un combat singulier, dans lequel ils décideroient le différend des deux Nations. Thymétès étoit le cadet des fils d'Oxynthès, & même d'une naissance illégitime, & avoit fait périr son frere pour s'emparer du thrône. Le crime marche rarement avec le vrai courage : ainsi Thymétès n'osa s'exposer à un combat, où personne ne pourroit partager le péril avec lui ; & par cette lâcheté il perdit le thrône qu'il avoit acquis par un crime. Mélanthus, brave de sa personne, & cherchant à mériter la protection des Athéniens, s'offrit pour combatre Xanthus. Le succès du combat fut également avantageux pour les Athéniens & pour Mélanthus : car après sa victoire ils l'élurent pour Roi à la place de Thymétès.

Leonid. lib. IV. de popul. *atticæ apud athenæ.* lib. III.

Castor nous apprend, que lui & son fils Codrus regnerent 58. ans. Ainsi, selon sa chronologie, Codrus fut tué l'an 1092. Ce Prince étoit extrêmement vieux ; Conon lui donne soixante & dix ans, lorsqu'il se sacrifia pour ses Sujets. Son pere Mélanthus & lui avoient reçu les Ioniens chassés du Péloponèse par les Achéens ; & l'Attique étoit un asyle ouvert à tous les ennemis des Doriens. Les Héraclides excités par ceux de Corinthe, auxquels la puissance des Athéniens étoit plus rédoutable à cause du voisinage, prirent les armes & entrerent dans l'Attique, sous la conduite d'Althémene, petit-fils de Témenus Roi d'Argos, mais dépouillé de la plus grande partie des terres

Eufeb. chron. §. 890.

Conon. narrat. 26.

Eudomus. ap. *Suid.* Codr.

Strab. XIV. 653.

de ſon ayeul, à cauſe des diviſions & des troubles de ſa famille. Alétès Roi de Corinthe étoit avec lui. Pauſan. II. 152. Conon. 26. L'oracle de Delphes conſulté par les Héraclides répondit que leur entrepriſe auroit un ſuccès favorable, pourvû qu'il ne leur arrivât pas de donner la mort au Roi des Athéniens; mais que ſans cette attention, ils devoient s'attendre aux plus grands malheurs. Vid. Meurſ. de Regib. Athen. III 12. 13. 14. Codrus inſtruit de l'oracle par un habitant de Delphes (car les Héraclides l'avoient tenu ſecret) ſe déguiſa; & ſous l'habit d'un payſan alla inſulter quelques ſoldats de l'armée ennemie dans un fourage. Ceux-ci le tuerent. Auſſitôt après ſa mort les Athéniens, inſtruits par ceux à qui Codrus avoit confié ſon deſſein, envoyerent redemander le corps de leur Roi; & cet évenement empêcha les Héraclides de continuer la guerre. Ils ſe contenterent de laiſſer une colonie Doriene à Mégare, qui avoit fait juſqu'alors partie de l'ancienne Ionie, c'eſt-à-dire de l'Attique; Strab. IX. 393. & ils abatirent la colonne que Théſée avoit élevée autrefois à l'entrée de l'Iſthme, pour marquer la ſéparation de l'Ionie & du Péloponèſe. Strab. III. 171. Plut. Theſ.

Après la mort de Codrus les Athéniens lui déférerent les honneurs héroïques; & comme s'ils avoient craint de profaner le titre de Roi, en le conférant à des ſucceſſeurs indignes de ce grand Homme, ils ordonnerent que l'on ne donneroit plus au chef de leur Etat que le nom d'*Archonte*, ou de Prince. Médon & Nélée, les deux plus âgés des fils de Codrus, prétendirent à ſa ſucceſſion: Pauſ. VII. 523. Médon étoit l'aîné; mais comme il étoit boiteux, Nélée ſoutint que ce défaut le devoit exclure. Sa prétention fut condamnée par l'Oracle de Delphes. Il fut obligé de ceder; mais ne pouvant ſe déterminer à vivre ſous l'empire d'un frere qu'il avoit offenſé, il ſe mit à la tête d'une partie des Ioniens du Péloponèſe.

Philotas deſcendu de Pénélée ne pouvant ſe ré-

ſoudre à vivre en particulier, dans un pays où ſes ancêtres avoient regné, abandonna Thebes, pour ſe joindre à lui : il fut ſuivi par les Thébains attachés à ſa famille, par les Minyens d'Orchomènes, par des Peuples de la Phocide, & par des Abantes de l'Iſle d'Eubée.

Nélée ſe trouvant ainſi à la tête d'une Colonie nombreuſe paſſa dans l'Aſie mineure, & s'empara du pays qui eſt des deux côtés de l'embouchure du Méandre.

Epoch. 28. vid. not. Lydiat & Humph. Prideaux pag. 39. & 191.

La chronique de Paros marquoit l'époque de cette Colonie ; & les éditeurs rempliſſant la lacune qui a effacé une partie des chiffres qui en donnoit la date, ils croyent que cette chronique marquoit l'an 596. avant la bataille de Salamine. L'auteur de la vie d'Homere marque l'an 622. avant le même évenement, pour la fondation de Smyrne, qui précéda la colonie Eolique, mais d'un temps aſſez court. Cette année de la chronique de Paros ſeroit la 1076e. avant l'Ere Chrétienne par la chronologie de Caſtor établie plus haut. La mort de Codrus eſt de l'an 1092, & de ſeize ans antérieure à la colonie Ionique.

Vid. Meurſ. de Regib. Athen. & de Archontib.

Médon fils de Codrus fut le premier des Archontes perpétuels ; car leur dignité duroit autant que leur vie, de même que celle des Rois. Il eut douze ſucceſſeurs, dont les quatre premiers étoient ſes deſcendans de pere en fils. Les ſix derniers ſe ſont ſuccédés de même de pere en fils ; enſorte que ces treize regnes font au moins douze générations. Euſébe, qui ſuivoit la chronologie de Caſtor, quoiqu'il l'abregeât pour l'ajuſter à ſes hypothèſes, ne donne que 317. ans à ces treize Archontes. C'eſt environ 24 ans, à chacun, l'un portant l'autre ; car les durées particulieres ſont très-inégales, & telles qu'on les a pu déterminer ainſi d'une maniere arbitraire. Alcméon par exemple, qui eſt le dernier de tous, n'a regné que deux ans.

La chronologie reglée sur les hypothèses de Castor donne 339. ans de durée aux regnes de ces 13. Archontes : ce ne sont que 22. ans de différence ; & leur durée, suivant le systême de Castor, a été la même que celle de 13. générations.

Après le regne d'Alcméon dernier des Archontes perpétuels, la forme du gouvernement changea. Les Athéniens, qui dès le temps de Thésée avoient pris des idées opposées au gouvernement Monachique, crurent n'avoir pas assez pourvu à leur liberté en abolissant le nom de Roi, & en retranchant beaucoup de l'autorité Royale ; car ils n'en avoient conféré qu'une partie aux Archontes. Une administration qui ne finissoit qu'avec la vie, & à laquelle on parvenoit par voie de succession, ressembloit encore trop à la Royauté. Ainsi ils rendirent les Archontes électifs, pour pour ne pas dépendre des hazards de la succession, qui pouvoit placer à la tête des affaires des hommes incapables de les conduire. Cependant ils s'attacherent à la famille de Codrus ; & les anciens donnent le nom de *Médontides*, descendans de *Médon* aux Archontes électifs, de même qu'aux autres. La durée de leur pouvoir fut réduite à dix ans, après lesquels ils cédoient leur place à un autre, & se trouvoient exposés au ressentiment de leurs concitoyens, auxquels ils rendoient compte de l'usage qu'ils avoient fait du pouvoir suprême.

Ces Archontes électifs ou décennaux sont au nombre de sept, qui se sont succédés pendant soixante & dix ans : tous les anciens sont d'accord sur le temps de leur durée ; & il n'est point du tout impossible, que sept hommes choisis dans la force de l'âge ayent survécu chacun dix ans à leur élection.

La durée de leur charge parut encore trop longue aux Athéniens, & l'étendue de leur pouvoir trop considérable ; ainsi ils crurent devoir abréger cette durée

en la réduisant à une seule année, & diminuer leur pouvoir en le partageant entre neuf Archontes choisis indifféremment parmi tous les citoyens De ces neuf, le premier portoit le nom d'*Archonte*; & comme il donnoit son nom à l'année, parce que c'étoit lui duquel on dattoit les Actes & les Decrets; on le nommoit *Eponyme*. Le second Archonte prenoit le titre de *Roi*; parce qu'il étoit chargé de l'Intendance de certains sacrifices fondés par les anciens Rois, & dans lesquels ce titre sembloit indispensable, pour remplir toutes les cérémonies dont la religion avoit rendu l'observation nécessaire. Le troisiéme Archonte avoit l'Intendance des troupes, & la place d'honneur ou l'aîle droite à la guerre.

Pollux. VIII. add. Meurs. *de Archont.* lib. I. cap. 9.

Les six autres Archontes formoient un Tribunal particulier; & ils avoient l'administration de la Justice ordinaire à l'exception des cas, dont la connoissance étoit attribuée aux trois premiers Archontes, ou à des Tribunaux particuliers, comme celui de l'Aréopage, & quelques autres.

Tous les anciens, sans exception, s'accordent à compter Callias, sous l'Archontat duquel se donna la bataille de Salamine en 480. avant l'Ere Chrétienne, pour le 204e. Archonte annuel. L'Auteur de la chronique de Paros, Denis d'Halicarnasse, Jules Africain, Eusébe, Syncelle, &c. conviennent entre eux sur cet article. Pausanias semble s'en écarter dans un endroit de son histoire : mais quand bien même on ne pourroit pas l'expliquer d'une maniere conforme à l'opinion commune, son autorité ne doit pas prévaloir contre le consentement unanime de ceux qui avoient traité la matiere exprès; lors sur tout qu'il ne s'agit que d'un passage, où il parle des Archontes, par occasion, & dans lequel il peut avoir pris un nom pour un autre. Il met l'Archontat de Tlésias à l'an 684, & les autres mettent Créon premier Archonte

chonte annuel en 683. Si ce Tléſias étoit le ſecond dont le nom eſt inconnu, la différence ne ſeroit que d'un ou deux ans ; & la difficulté d'aſſigner le véritable commencement de l'année Archontique, & de la faire quadrer avec l'année Olympique peut avoir cauſé une erreur d'un an ou deux, à cauſe de l'enjambement des diverſes années Grecques les unes dans les autres.

La durée de cette partie de l'hiſtoire Athéniene étoit déterminée, non-ſeulement par le nombre des Archontes dont les noms ſe trouvoient marqués ſur les monumens & dans les Actes, mais encore par pluſieurs évenemens rélatifs à la ville d'Athènes, & qui partageant cette durée en divers intervalles plus courts, empêchoient qu'il ne s'y pût gliſſer aucune erreur.

Sous l'Archontat de Mégaclès 52e. Archonte annuel, étoit arrivé le meurtre de Cylon, la premiere année de la 25e. Olympiade : ce meurtre avoit eu de grandes ſuites, comme on l'a vu dans l'hiſtoire des Alcméonides, ou deſcendans du dernier Archonte perpétuel ; & il en étoit encore queſtion au temps de la guerre du Péloponèſe.

La légiſlation de Dracon eſt du 59e. Archontat, ſept ans après le meurtre de Cylon. La légiſlation de Solon & la réforme qu'il fit au gouvernement d'Athènes, eſt du 89e. Archontat, trente ans après Dracon. La priſe de Cyrrha eſt du 93e. Archontat, ou de celui d'Alcméon, la cinquiéme année après la légiſlation de Solon. Ce fut 21. ans après la priſe de Cyrrha, qu'on ajouta les combats Gymniques à la célébration des Panathénées, fête ancienne & établie par les premiers Rois d'Athènes. Hippoclidès un des ancêtres de Miltiade étoit alors Archonte, & le 114e. depuis l'établiſſement de l'Archontat annuel. Neuf ans après, Piſiſtrate s'empara de l'autorité ſouveraine ſous l'Ar-

Tatian. apud Clem. Strom. I. Edit. Lut.... 1393.

chontat de Comias, qui étoit la 123e. depuis Créon. La tyrannie de Pisistrate, compris le temps de ses deux exils, dura 33. ans. Celle de ses deux fils en dura 18. Ainsi la ville d'Athènes recouvra sa liberté au bout de 51. ans. Cet évenement précéde de 20. ans la bataille de Marathon, & de 30. celle de Salamine. Ainsi cette durée de 203. ans contenoit dix époques ou points fixes, qui ne permettoient pas de se tromper sur la durée des neuf intervalles dans lesquels elle étoit partagée.

La durée totale de l'Histoire d'Athènes étoit divisée en cinq grands intervalles depuis Cécrops jusqu'à la bataille de Salamine : lesquels comprenoient 1095. ans; sçavoir 429. sous les Rois du sang de Cécrops & d'Erechthée; 58. sous ceux de la famille de Nélée; 335. sous les Archontes perpétuels; 70. ans sous les Archontes décennaux, & 203. ans sous les Archontes annuels.

M. Newton retranche 495. ans de cette durée; sçavoir 169. ans de la durée des Cécropides, qu'il réduit à 260. ans; 41. de la durée des regnes de Mélanthus & de son fils Codrus, réduisant à 17. ans au plus les 58. marqués par Castor. Il réduit les treize Archontes perpétuels à douze, & réduit de même à 15. ans l'un portant l'autre la durée de leurs regnes, au lieu qu'il en avoit donné 19. aux regnes précédens. La raison qu'il en rapporte, est *l'instabilité des affaires publiques d'Athènes.* * Mais l'histoire ne nous marque aucune révolution pour ce temps-là : au contraire,

* Newton chronolog. pag. 127. *The state being unstable* : c'est ainsi qu'il faut traduire, & non *parce que leur charge n'étoit pas fixe*, comme ont fait les Auteurs de la traduction Françoise, qui ont mis M. Newton en contradiction avec lui même, en lui faisant dire qu'une charge possédée par ceux qui en étoient revêtus *leur vie durant*, c'est leur expression, n'étoit pas une *charge fixe*. *State* en Anglois & *Etat* en François ne se disent plus pour signifier une *charge* ou un *emploi*. Ce n'est pas le seul endroit de cette version dans lequel on ne présente pas toujours le sens de M. Newton, quoique l'on traduise ses paroles.

elle nous fait voir que ces Archontes perpétuels se sont presque tous succédés de pere en fils, ensorte que leurs regnes sont autant de générations. L'instabilité prétendue du gouvernement d'Athènes seroit une raison pour abréger la durée de ces Archontes perpétuels, s'ils eussent été électifs & pris dans des familles différentes. Elle peut servir à rendre raison de la diminution du pouvoir des Archontes; mais elle ne prouve pas que la durée des générations ait été plus courte. D'ailleurs, comme on l'a déja dit, l'inégalité de la durée de ces Archontes montre que leurs regnes avoient été déterminés sur d'anciens monumens, & non point évalués au hazard & sur la seule présomption de la durée des générations.

La chronique de Paros date plusieurs évenemens des années du regne de ces Archontes. Philochorus, Euthyménès, Castor & plusieurs autres en avoient marqué dans leurs chronologies. Pausanias nous en donne plusieurs exemples.

Leur commencement étant le même que celui du passage des colonies Ioniques dans l'Asie mineure, & que la fondation des villes d'Ephese, de Milet, de Colophon, &c. l'époque de l'Archontat de Médon étoit déterminée par celle de l'établissement de son frere Nélée dans l'Ionie. Or cette derniere époque étoit constante parmi les anciens. Eratosthêne plaçoit le passage des colonies Ionienes 564. ans avant la bataille de Salamine, 361. avant l'établissement des Archontes annuels, & 291. ans avant les Archontes décennaux. C'est seulement 46. ans après l'époque du commencement des Archontes perpétuels, dans l'hypothèse de Castor; & cette différence vient de ce qu'Eratosthéne, comme nous l'avons dit, a trop resserré les événemens liés avec le retour des Héraclides: il les a comme entassés les uns sur les autres. Aristarque, Philochorus & Apollodore étoient de même opi-

Clemen. Alex. *Stromat.* l. p. 402.

nion qu'Eratosthêne sur la date de la colonie Ionique, à huit ou dix ans près.

M. Newton ne donne que 153. ans aux regnes des Archontes perpétuels, les évaluant à 13. *ans piece*, pour me servir de l'expression Angloise; & il retranche 179. ans de cet intervalle.

A l'égard de l'intervalle suivant, ou de celui des Archontes décennaux, M. Newton ne peut se persuader que ces sept Archontes ayent tous rempli les dix ans de leur Magistrature; & sur ce seul fondement il réduit les 70. ans de leur gouvernement à 40. ans, sans s'embarrasser si cette hypothèse est contredite par tous les Anciens, & s'il étoit probable qu'ils se fussent trompés sur un point d'histoire dont il leur étoit si facile de s'éclaircir, par le grand nombre de monumens qu'ils avoient entre les mains. Castor qui vivoit après Eratosthêne, & avant Apollodore qui le cite dans sa Bibliothéque, avoit écrit un ouvrage exprès pour relever les fautes des Chronologistes; & par les citations que les Anciens font de son ouvrage, on voit qu'il avoit porté l'éxactitude à reprendre les Chronologistes ses prédécesseurs, jusques à la vétille.

Apollod. Bib. lib. II. pag. 69.

Les retranchemens faits par M. Newton à la durée des intervalles précédens ne montant qu'à 422. ans, il est obligé de retrancher 76. ans de la durée des Archontes annuels, & de supposer que sur le nombre des 203, marqués dans les Régistres publics & sur les monumens, il y en avoit 76. d'imaginés, c'est-à-dire plus d'un tiers. * La raison que M. Newton en donne, c'est que la chronologie des temps antérieurs à Cyrus ayant été reglée par la durée des générations, & les Chronologistes ayant confondu les regnes avec les générations, il a dû leur arriver d'augmenter la durée des regnes de trois

Newton Chronol pag. 120. & 121.

* Dans sa chronique il compte de même, mettant le premier Archonte en 607. Dans l'exemplaire manuscrit que j'ai vu autrefois, il comptoit 130. Archontes avant l'an 480.

ſeptiémes : c'eſt pour cela que des 203. Archontes, il en retranche 76. M. Newton a ſoin de nous avertir que cette méthode ne doit être employée, que quand on n'en a pas de meilleure : c'eſt pour cela qu'il ne retranche rien depuis la fin des Piſiſtratides en 509. Ainſi ſa réduction tombe ſur les 174. Archontes précédens, qu'il réduit à 98. Cet argument eſt de la nature de ceux auxquels on n'entreprend jamais de répondre, parce qu'il y auroit trop de choſes à dire. Quand le principe de M. Newton ſeroit auſſi vrai, qu'il a été démontré faux, quel rapport peut avoir la confuſion des générations & des regnes, avec une chronologie reglée par le nombre des Archontats; Magiſtratures annuelles qui étoient marquées dans les monumens & qui ſervoient à dater les Actes ? Je ne m'étendrai pas ſur cet article : je me contenterai de demander : 1°. Pourquoi M. Newton retranche dix ans de la durée de la tyrannie de Piſiſtrate & de ſes enfans, contre les témoignages formels d'Hérodote, de Thucydide, d'Ariſtote & des autres Anciens, qui déterminent cette durée par les époques de différens événemens de la vie de Piſiſtrate. 2°. Surquoi il ſe fonde pour ne mettre que dix ans de diſtance, entre la légiſlation de Solon & celle de Dracon; au lieu que les Anciens comptoient 30. ans entre l'une & l'autre : ce qui eſt conforme à ce que Plutarque nous apprend de la ſituation où Athénes ſe trouvoit au temps de Solon. Il avoit quarante ans, ſelon les anciens, lorſqu'il publia ſes nouvelles Loix; il en auroit eu trente au temps de Dracon, ſelon M. Newton. Il y a même plus; dans ſa chronologie Solon eſt mort l'an 549. Il eſt prouvé * qu'il avoit alors 80. ans : donc il ſeroit né l'an 628, & 20 ans avant l'établiſſement de l'Archontat annuel.

* Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag 276. Diſſertation ſur la chronologie Lydienne.

3°. Enfin, je demanderai comment on peut ajuster l'époque du rétabliſſement des Jeux Pythiens par les Amphictyons, la deuxiéme année de la 47e. Olympiade, avec la chronologie de M. Newton, qui place le commencement de la guerre des Amphictyons en 568, vingt deux ans après la date des Jeux célébrés lorſque la guerre eût été terminée.

Concluſion de la Premiere Partie.

Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur la partie de l'Ouvrage de M. Newton qui regarde la chronologie des temps poſtérieurs à la priſe de Troye. Je crois en avoir dit plus qu'il n'étoit néceſſaire, pour mettre le Lecteur en état de décider s'il a eu raiſon de retrancher 376. ans de la durée que donnoient à cette partie de l'hiſtoire, Hérodote, Thucydide & tous les Chronologiſtes antérieurs à Eratoſthène & à l'Auteur de la chronique de Paros. Eratoſthêne avoit retranché 96. ans de l'intervalle marqué par Hérodote & ſuivi par Thucydide, entre la priſe de Troye & la bataille de Salamine. L'Auteur de la chronique de Paros n'en avoit retranché que 72.

Je ne repeterai point ce que j'ai dit ſur les moyens qu'avoient eu les Anciens pour s'aſſurer de la durée de cet intervalle. Ces moyens étoient:

1°. La ſuite & le nombre des générations dans un grand nombre de familles différentes, qui, ſorties du même tronc, ou du moins de Héros contemporains & qui s'étoient trouvés aux mêmes expéditions, s'étoient répandues dans les divers cantons de la Gréce, avoient paſſé dans les Iſles, ou s'étoient même tranſplantées dans les pays Barbares, ſur les côtes de l'Aſie mineure & juſques dans la Lybie.

2°. La durée des regnes & des magiſtratures perpétuelles, ſoit civiles, ſoit même religieuſes; comme la ſacrificature des Prêtreſſes de Junon à Argos, dont Thucydide s'eſt ſervi pour lier la chronologie de ſon hiſtoire avec celle d'Hellanicus, qui avoit reglé

la chronologie par les années de ces Prêtresses.

3°. Le nombre & la suite des magistratures annuelles d'Athènes, de Lacédémone, de Corinthe.

4°. La célébration des Jeux publics d'Olympie, de Némée, de l'Isthme, de Delphes, des Panathenées, &c.

5°. La durée des diverses colonies Grecques qui conservoient avec soin la date de leur fondation, & qui s'assuroient de cette époque, soit par la durée des générations, soit par celle des magistratures établies pour régler l'Etat.

6°. La suite & l'ordre des évenemens, soit géneraux pour toute la Gréce, soit rélatifs aux Etats parparticuliers; comme les guerres, les conquêtes, les traités de paix ou d'alliance, les législations, les réformes dans le gouvernement, l'établissement des fêtes & des cérémonies soit politiques soit religieuses, les fondations ou les réparations des Temples des Autels & des monumens consacrés aux Dieux, ou destinés à conserver la mémoire des grands Hommes.

Les Grecs, qui ont été de très-bonne heure une Nation studieuse & policée, ont dû avoir pour écrire leur Histoire les mêmes secours que nous avons, au moins, pour celle des temps obscurs de nos Nations occidentales dans les siécles d'ignorance. Peut être pourroit-on avancer qu'ils ont dû porter le soin, sur cet article, bien plus loin que n'ont fait nos ancêtres. Car si je puis le dire sans blesser l'orgueil des Modernes, les Grecs connoissoient mieux la gloire de la veritable noblesse, qui ne devroit venir que des grandes actions, & ils y étoient plus sensibles que nous ne l'avons jamais été: non qu'ils valussent mieux que nous; mais parce que la forme du gouvernement ne laissoit aux particuliers d'autre moyen de se distinguer du reste de leurs concitoyens, que la

ſupériorité du mérite perſonnel ou du moins de celui de leurs ancêtres, & le ſouvenir des grandes actions qui les avoient rendus célébres.

Tout ce qui pouvoit acquérir quelque célébrité devenoit par là d'un prix infini, parce qu'il procuroit un avantage réél. Les Autels héroïques, les ſtatues, les tombeaux, les colonnes, les inſcriptions & tous les autres monumens élevés en l'honneur d'un homme célébre devenoient autant de titres de Nobleſſe pour ſa famille. Ses deſcendans veilloient avec ſoin à leur conſervation. Ils ſe glorifioient même des victoires remportées à Olympie. Herodote, en beaucoup d'endroits, remarque que ceux dont il parle deſcendoient de ces vainqueurs Olympiques. La couronne que ces vainqueurs recevoient aux yeux de toute la Gréce raſſemblée dans ces ſolennités, les couvroit d'une gloire qui les diſtinguoit de tous leurs concitoyens, & à laquelle, comme je l'ai déja obſervé, leur Patrie ne dédaignoit pas de s'aſſocier. Des marques ſi flateuſes de diſtinction accordées à un ſimple citoyen fixoient ſur lui tous les regards; & ſi elles ne lui tenoient pas toujours lieu de mérite, du moins arrivoit-il ſouvent qu'elles faiſoient ouvrir les yeux à ſes concitoyens ſur des talens qu'ils euſſent ignorés longtemps. Les Grecs étoient ſi jaloux des moindres marques de diſtinction qu'ils ne négligeoient pas même le ſouvenir des Victoires remportées par leurs chevaux, lorſqu'il leur arrivoit de les prêter à d'autres. Pindare en pourroit fournir pluſieurs exemples.

Les deſcendans des Rois n'avoient chez les Grecs aucune prééminence ſur le reſte des Citoyens d'un Etat libre. La nobleſſe conſiſtoit toute dans la célébrité, & dans les grandes actions de ceux dont on tiroit ſon origine. Chez des Peuples amoureux de la liberté juſqu'à la fureur, une origine Roiale n'étoit propre qu'à inſpirer des craintes & des ſoupçons : on

ne

ne se paroit point chez eux du rang de ses ancêtres, mais seulement de leurs exploits ; & c'est de-là que venoit la prodigieuse sensibilité des anciens Grecs pour la conservation de tous les monumens qui transmettoient à la posterité le souvenir des grandes actions.

Rien n'approchoit des soins qu'ils prenoient pour en empêcher la destruction : on les avoit presque tous sanctifiés par la Religion ; & dans les guerres les plus sanglantes, les Tombeaux étoient une chose inviolable, de même que les Temples, les Autels héroïques, les colonnes & tous les monumens de ce genre. Leur déstruction étoit regardée comme un attentat contraire au droit naturel, & à ces engagemens sacrés dont la force subsiste même entre les Nations ennemies.

Ce ne seroit pas connoître les hommes, que de croire qu'ils vissent alors sans chagrin & sans jalousie des distinctions, qui mettoient quelques-uns de leurs citoyens au dessus d'eux ; qu'ils ne fussent pas toujours prêts à s'élever contre les usurpateurs de cette noblesse ; & que les généalogies ne fussent pas discutées & contredites alors avec autant de soin, pour le moins, qu'elles le sont maintenant. On a vu plus haut que les Rois de Macédoine s'étant presentés pour combattre aux Jeux Olympiques, on voulut les en exclure sous prétexte qu'étant étrangers, ils ne devoient point être admis à des Jeux, qui n'étoient faits que pour les Grecs. Les Macédoniens, mêlès de Thraces & d'Illyriens, passoient pour barbares, quoique la premiere origine de leur Nation fût la même que celle des Grecs. Ils n'étoient point reputés du corps des Hellénes, & n'avoient jamais été unis avec le corps politique de la Gréce : c'est pour cela qu'après l'expédition de Xercès on ne leur fit pas un crime d'avoir livré passage aux Perses, & de s'être soumis à eux,

comme on en fit un aux Béotiens : au contraire on ſçut bon gré au Roi des Macédoniens de quelques démarches qu'il avoit faites, pour engager les Grecs à un accommodement.

La difficulté que l'on faiſoit aux Rois de Macédoine fut portée devant les *Hellanodiques*, ou Juges des Hellénes ; c'étoit le titre de ceux qui préſidoient aux Jeux Olympiques. Ces Princes,qui deſcendoient d'Hercule par Caranus & par Téménus, produiſirent leurs titres & furent admis par un jugement, dont Herodote parle pluſieurs fois, & qu'il aſſure avoir été rendu avec connoiſſance de cauſe.

Je veux croire qu'il y avoit dans la Gréce des généalogies fabuleuſes ; que même dans celles qui étoient les plus aſſurées, il y avoit quelques degrés douteux. Mais ſe perſuadera-t-on que toutes étoient fauſſes ; & que dans les généalogies d'un ſi grand nombre de familles différentes, jalouſes les unes des autres, & ſouvent oppoſées d'intérêts & de factions, on s'étoit accordé à ſuppoſer préciſément le même nombre de générations fauſſes, & à les augmenter toutes dans la même proportion ; comme ſi les différens fauſſaires qui ont dû y travailler s'étoient tous donné le mot ?

On a vu plus haut que les familles connues comptoient toutes 24. degrés de générations entre le paſſage de Xerxès & la guerre de Troye. L'uſage, atteſté par les anciens, de ne marier jamais les hommes avant trente ans, donnoit 800. ans pour la durée de ces vingt-quatre générations. M. Newton, qui reconnoît dans ſa réponſe cette durée des générations, ne donne que 424. ans à cet intervalle : donc il faut, ou qu'il réduiſe les 24. générations à 13, ſuppoſant qu'il y en a 11 de fauſſes ; ou que contre ſon principe, & contre ce qui eſt prouvé par l'expérience de tous les temps, il évalue les générations à 17 ans & demi.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

Des différentes Sections qui composent la premiere Partie.

SECTION PREMIERE.

Remarques préliminaires sur l'évaluation des générations & sur les fondemens de la Chronologie Grecque.

SECTION II.

Opposition des Anciens au systême de M. Newton.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente, par le nombre des générations dans les grandes familles.

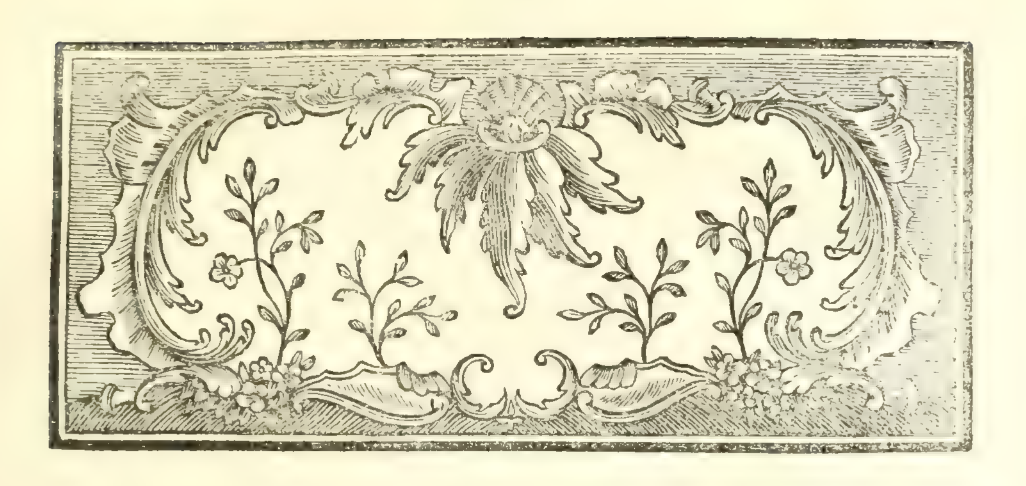
SECTION IV.

Examen des preuves particulieres de M. Newton.

SECTION V.

SECTION VI.





NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

SECONDE PARTIE.

De la Chronologie de l'Histoire Orientale.



LES changemens que M. Newton fait à la chronologie, & même à l'histoire d'Egypte, sont encore plus considérables que ceux qu'il fait à l'histoire Grecque. Il adopte, comme je l'ai observé ci-dessus, l'opinion de Marsham, qui a cru que le Sésostris d'Hérodote, d'Aristote, de Manéthon, de Diodore & des autres anciens Ecrivains Grecs étoit le même que le Sésac du troisiéme livre

des Rois : ce qui l'a obligé de retrancher cinq siécles des antiquités Grecques, afin de placer Danaüs au temps de Roboam fils de Salomon. Mais il ne s'en tient pas là ; & comme il adopte encore l'opinion de M. Prideaux sur l'identité de Sésostris & d'Osiris, il est obligé de soutenir que la grande & la premiere Divinité des Egyptiens étoit un Roi, mort l'an 956. avant Jesus-Christ.

Le regne des Hommes en Egypte, c'est-à-dire le temps de Ménès, n'a pu commencer que quelques siécles après Osiris : ainsi l'immense durée de la monarchie Egyptienne, & la longue suite des Rois rapportée par Herodote, par Manéthon, par Eratosthêne, par Apollodore, par Diodore &c. se doivent placer dans un espace de 400. ans. L'Egypte fut conquise par les Perses vers l'an 538. environ, & 418. ans après la mort d'Osiris, dans la Chronologie de M. Newton.

Marmora Oxon. *not. histor.* pag. 158. & 159.

M. Prideaux suivoit la Chronologie ordinaire, & mettoit Osiris, ou Sésostris à l'an 1500. environ ; ensorte qu'il donnoit près de mille ans de durée à la Monarchie Egyptienne : ce qui diminue un peu l'absurdité de cette hypothèse. Mais dans le systême de M. Newton elle n'est pas tolérable. Les Egyptiens formoient, de l'aveu de toutes les Nations, le plus ancien Peuple, la plus ancienne Monarchie & la plus ancienne Religion de l'Univers. Personne n'ôsoit leur contester cette antiquité ; & ils en prenoient occasion d'insulter amérement les Grecs, qu'ils traitoient de Nation Nouvelle & de peuple à peine sorti de l'enfance. Si l'on admet le systême de M. Newton, ces mêmes Egyptiens n'auroient subsisté alors que que depuis 500. ans ; & le regne des Dieux, c'est-à-dire le temps fabuleux de leur histoire, n'auroit fini que long-temps après le commencement des Monarchies des Assyriens, des Babyloniens, des Tyriens,

des Lydiens & des autres Peuples, qui ne prétendoient point à la même antiquité.

M. Newton ſuppoſe le ſynchroniſme de Roboam & de Séſoſtris, & l'identité de ce dernier avec Oſiris; & il bâtit toute ſon hiſtoire d'Egypte ſur cette hypothèſe, à laquelle il ajuſte les faits particuliers. Il n'en apporte cependant aucune preuve; il ſe contente de répandre des ſoupçons généraux contre la certitude de l'hiſtoire d'Egypte, de groſſir les différences qui ſe trouvent entre les récits des divers hiſtoriens, & de faire remarquer les variations qu'il croit voir dans la narration de chaque Ecrivain. Ainſi je me contenterai d'oppoſer au ſyſtême de M. Newton trois Propoſitions, dont je donnerai les preuves, & qui diviſeront cette ſeconde Partie en trois Sections.

1°. Les anciens Ecrivains ſont preſque tous d'accord entr'eux dans les points principaux de l'hiſtoire d'Egypte, & ſur tout dans ceux qui ſont incompatibles avec les hypothèſes de M. Newton; comme la durée du temps hiſtorique, le nombre des Rois, & le temps des conquêtes de Séſoſtris.

2°. L'hiſtoire de Manéthon, priſe dans le ſens auquel il l'entendoit lui-même, eſt très-conforme dans ſa partie hiſtorique, avec la chronologie de l'Ecriture, & avec ce qu'elle nous apprend de l'hiſtoire d'Egypte.

3°. L'opinion de M. Newton & de M. Prideaux, ſur l'identité de Séſoſtris & d'Oſiris, eſt abſolument contraire au ſyſtême de la Théologie Egyptienne, & à l'idée que nous donne l'Ecriture de la Religion des Egytiens, & de celle des Nations qui avoient adopté leur culte.

SECTION PREMIERE.

§. I.

Observation générale sur l'histoire Egyptienne & sur celle des Chaldéens : précaution avec laquelle on parvient à distinguer les traditions historiques, des traditions fabuleuses ; moyen de les concilier & de réduire les longues durees à leur valeur historique.

IL faut observer d'abord sur la premiere proposition, que l'on ne doit pas être étonné de trouver beaucoup de différence entre l'histoire de Manéton, extraite des annales authentiques des Temples, & celle qu'Hérodote & Diodore (après Hécatée de Milet) nous ont donnée, sur ce qu'ils avoient recueillis en consultant de vive voix les Prêtres de Memphis & les Egyptiens, avec lesquels ils s'étoient entretenus sur ce sujet.

Nous voyons combien l'histoire de la Chine publiée par le Pere *Mendoça*, & suivie par Scaliger, est différente de celle que le Pere *Martini* & le Pere *Intorcetta* ont tirée des annales autentiques de la Chine. Le Pére Mendoça a mêlé les traditions incertaines & les opinions fabuleuses du Peuple, avec les faits constans & assurés de l'histoire ; & il donne à la Monarchie Chinoise beaucoup plus d'antiquité que ne font les Chinois lettrés. Il en est de même de Manéthon : il donne moins d'étendue au temps historique, que ne lui en donneient Solon, Hérodote & Hécatée, parce qu'il sépare le temps historique du temps fabuleux, & parce qu'il a distingué les Dynasties, ou Principautés collatérales de celles qui avoient été successives. Lorsqu'on

Lorſqu'on les comparera dans une vue de conciliation, pour chercher la vérité, & non dans le deſſein de tout brouiller, ou d'augmenter les difficultés; on trouvera qu'il n'eſt pas impoſſible de faire diſparoître ces variétés.

La longue durée que Solon, Hérodote & Diodore de Sicile donnent à la Monarchie Egyptienne, eſt à la vérité exprimée en années; mais comme les Egyptiens s'étoient ſervi de pluſieurs ſortes d'années, nous ne ſommes pas ſûrs que les Prêtres qu'ils avoient conſultés euſſent employé dans les calculs, dont ils leur parloient, des années de 365. jours, comme avoit fait Manéthon, qui marquoit la durée des regnes en années, en mois & en jours; ainſi qu'on le voit dans le fragment conſervé par Joſephe, & dans les extraits que Jule Africain avoit fait de ſon ouvrage. Manéthon ne croyoit pas que tous les regnes des Princes, dont il donnoit l'hiſtoire, euſſent été ſucceſſifs. Dans Syncell. l'extrait de ſon ouvrage par Jule Africain, le nombre de ces regnes monte à 352, & la ſomme de leurs durées particulieres à 5339. ans. Dans l'extrait d'Euſébe on ne trouve que 341. regnes pendant 4257. ans. Mais l'un & l'autre avoient fait pluſieurs changemens à l'ouvrage de Manéthon, pour l'ajuſter à leur propre chronologie; & ils n'avoient peut-être pas compris le ſyſtême de cet Auteur.

Manéthon avoit donné l'hiſtoire de chaque Dynaſtie, ou de chaque famille Royale, tout de ſuite; telle qu'il l'avoit trouvée dans les annales ſacrées & dans les chroniques des Temples. Mais ces Dynaſties n'avoient pas été toutes ſucceſſives: il y en avoit eu pluſieurs qui étoient collatérales, formant divers petits états qui ſubſiſtoient en même temps dans les différentes parties de l'Egypte. Nous en avons une preuve formelle dans l'ouvrage de Syncelle; il nous apprend que Manéthon réduiſoit ſes 30. Dynaſties à 113 regnes ſucceſſifs,

qui avoient duré 3555. ans depuis la fondation de la Monarchie, jusqu'à la quinziéme année avant l'Empire d'Alexandre, qui a commencé en Egypte l'an 331. avant Jesus-Christ. Ce nombre de Rois & cette durée ne s'accordent, ni avec la chronologie de Jule Africain, ni avec celle d'Eusebe, ni même avec celle de Syncelle. Ainsi on ne peut supposer que ce nombre & la durée de ces regnes successifs, soit une réduction de l'ouvrage de Manéthon, imaginée par les Auteurs Chrétiens pour le concilier avec leur chronologie. Ces Auteurs n'avoient pas eu l'idée de ces regnes collatéraux; & ils se contentoient de retrancher entierement les 15. ou 16 premieres Dynasties qui les embarrassoient. Le Chevalier Marsham est, je crois, le premier qui ait vu la nécessité d'admettre ces Dynasties collatérales, & qui en ait donné les preuves pour plusieurs regnes.

Syncell. pag. 52.

Les 3555. ans de Manéthon ayant fini l'an 346. avant Jesus-Christ, doivent avoir commencé l'an 3900. avant la même époque; & il n'étoit pas le premier qui eût donné cette durée à la Monarchie Egyptienne. Dicéarque, disciple d'Aristote contemporain d'Aléxandre, & par conséquent antérieur de plus de 50. ans à Manéthon, comptoit 2936. ans depuis le regne de *Sesonchosis*, successeur d'Orus fils d'Isis & d'Osiris, jusqu'à l'établissement des Jeux Olympiques, en 885. Dans son hypothèse le regne des Dieux avoit fini l'an 3821. avant Jesus-Christ. Manéthon commençoit 79. ans plutôt; sans doute, parce qu'il comprenoit les regnes d'Osiris & d'Orus. Si les 2936. ans de Dicéarque ont fini à l'Olympiade de Corébus en 776, le regne de Sesonchosis commencera l'an 3712. avant l'Ere Chrétienne, & 188. ans après le commencement fixé par Manéthon.

Schol. Apollon. Rhod. lib. IV. 272.
Vide Voss. de hist. Græcis.

Herodote donne 11340. ans de durée au regne des Hommes, depuis le commencement de Ménès, jusqu'à Sethon contemporain de Sennachérib; & il assure

Lib. II. cap. 142.

que pendant cet intervalle, il y avoit eu à Memphis 345. Grands-Prêtres, qui avoient fait placer leurs Statues dans une galerie du Temple de Vulcain, où il les compta [illegible].

Diodore, suivant en cela Hécatée de Milet, donne 9500. ans de durée * au même regne des Hommes depuis Ménès, jusqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyse, la troisiéme année de la soixantiéme Olympiade, ou l'an 538. avant Jesus-Christ. Mais ce même Diodore réduit la durée de tous les Rois Egyptiens à 4700. ans environ : ce qui montre qu'il ne regardoit pas ces 9500. ans, comme des années solaires, mais comme des intervalles de quelques mois. Aussi remarque-t-il que plusieurs Egyptiens prenoient ces anciennes années, pour des saisons de quatre mois. Dans cette division en saisons, on avoit eu égard aux changemens considerables qui arrivent à la température de l'air en Egypte. Outre cette année de quatre mois, il y en avoit une autre de trois mois, qui partageoit l'année Tropique ou la révolution du soleil en quatre portions, rélativement à l'accroissement & à la diminution des jours, ou aux changemens qui arrivent dans la longueur de l'ombre Méridienne des corps. On attribuoit cette année à Orus fils d'Osiris, & on prétendoit que c'étoit de-là que l'on avoit tiré le nom d'*Hora*, que les Grecs donnoient aux saisons, & celui d'*Horos* qu'ils avoient donné autrefois à l'année.

Diod. I. pag. 29.

Diod. I. p. 44.

Ibid. pag. [illegible]

Censorin. cap. 19.

Plut. Sympos. lib. V. cap. 4.

La reduction que Diodore lui-même fait à la durée du regne des hommes, montre qu'il ne croyoit pas que ces 9500. ans fussent des années solaires. Il est probable que les Prêtres Egyptiens, qui ne parloient

Voyez Stilling. Fleet. *origin. sacræ.* lib. I. cap. 5. pag [illegible]. 48.

* Il y a dans le texte, *ἀπὸ Μυριάδος ἔτη βραχὺ λείποντα τῶν πεντακισχιλίων*. Mais il est clair qu'il faut lire avec Jacques Capel. *Hist. Sac. & Exot. ann.* 1682. *πεντακοσίων* au lieu de *πεντακισχιλίων*.

jamais aux Etrangers que d'une maniere très-obſcure, auront donné le nom d'années aux ſaiſons de trois ou de quatre mois, en parlant de leurs antiquités à Hécatée & à Hérodote. Ils vouloient par là leur en donner une plus grande idée. Dans cette ſuppoſition, comme Hérodote & Diodore commencent également à Ménès; & que l'intervalle dont parle Hérodote eſt exprimé par un plus grand nombre d'années que celui de Diodore, quoiqu'il finiſſe quelques ſiécles plutôt, il eſt clair que les Prêtres conſultés par Hérodote avoient employé des années plus courtes, que celles des Prêtres dont Diodore rapporte le ſentiment.

Les 11340. ans d'Hérodote, pris pour des ſaiſons de trois mois Egyptiens, donnent 2794. ans ſolaires. Ils finiſſoient au regne de Sethon, & à la guerre de Sennachérib contre les Egyptiens, en l'an 710. avant Jeſus-Chriſt. Suivant cette hypothèſe, le commencement de Ménès premier Roi d'Egypte tomboit à l'an 3504. avant l'Ere Chrétienne.

Les 9500. ans de Diodore, pris pour des ſaiſons de quatre mois Lunaires, donnent 2964. ans ſolaires & quelques mois. Cet intervalle ayant fini l'an 538. avant Jeſus-Chriſt, lors de la conquête de l'Egypte par Cambyſe, le regne de Ménès auquel il commence tombe à l'an 3502: Il n'y a donc par cette explication que deux ans de différence, entre le calcul d'Hérodote & celui de Diodore. Je ne ſçai ſi ce rapport peut être conſidéré comme le pur effet du hazard.

Nous voyons dans Platon que les Prêtres de Saïs montrerent à Solon dans leurs Livres ſacrés d'anciennes hiſtoires, qui étoient arrivées neuf mille ans avant leur temps, & qui précédoient de mille ans la fondation de Saïs. Ainſi ils comptoient 8000. ans depuis la fondation de cette Ville de la baſſe Egypte, qui étoit poſtérieure aux villes de Thebes, de This & de

Plato in Timæo & Critiâ.

Memphis, &c. Ces huit mille ans, pris pour des tiers d'années lunaires, valent 2500. ans environ; lesquels ajoutés à l'an 580, dans lequel Solon voyagea en Egypte, donnent l'an 3080, avant Jesus-Christ, pour le temps de la fondation de Saïs. Les neuf mille ans de ces Prêtres font par le même calcul environ 2800. ans; lesquels ajoutés à l'an 580, donnent autour de l'an 3380, pour le temps de la guerre des Atlantes contre les Européens, & de la grande inondation qui ravagea toute la partie méridionale de l'Europe, & qui détruisit l'isle Atlantide, qui étoit au sud de l'Attique dans l'endroit où est aujourd'hui la grande Syrte. Cette guerre a tout l'air d'une fable inventée par les Prêtres Egyptiens, & adoptée par Solon, pour illustrer sa Patrie: mais le temps où les Prêtres plaçoient cet évenement, se rapporte parfaitement avec la Chronologie, que suivoient Hécatée, Hérodote & Diodore; & je ne prétends pas autre chose.

Selon Diodore le regne des Dieux & des Héros, qui finirent à Orus, fils d'Isis & d'Osiris, avoit duré 18000. ans; & depuis Isis & Osiris jusqu'à Alexandre il y avoit un peu plus de 10000. ans. Nous avons vu plus haut qu'ils comptoient 9500. ans sous le regne des Hommes, qui avoient commencé après Orus fils d'Osiris, & qui avoient fini au temps de Cambyse. Hérodote comptoit 3832. ans du regne de Bacchus, ou d'Osiris, à celui de Ménès: car il mettoit ce Bacchus Egyptien, 15000. ans avant Amasis; & Ménès précédoit Séthon ou l'an 710. avant Jesus-Christ, de 11340. ans. Amasis a fini l'an 538; c'est-à-dire 172. ans après Séthon. Suivant l'évaluation des années Egyptiennes en saisons de trois mois, Osiris aura regné vers l'an 4450. avant l'Ere Chrétienne; & l'Hercule Egyptien, plus ancien qu'Osiris de 2000. ans, aura regné vers l'an 4950. avant la même Ere.

Diodore comptoit 23000. ans depuis le regne du

Lib. I. pag. 28.
pag. 1[illegible]
Lib. II. cap. 43.
Lib. I. pag. 13[illegible]

Soleil, le second des Dieux, jusqu'au temps d'Alexandre; & Diogene Laerce, 48863. ans depuis le regne de Vulcain, le premier & le plus ancien des Dieux jusqu'à la même époque de la conquête de l'Egypte par Alexandre.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avertir que je suis bien éloigné de regarder toute cette Chronologie des temps antérieurs au regne des Hommes & aux siécles historiques, comme une chose qui ait quelque fondement réel. Elle n'est tout au plus appuyée que sur des hypothèses Astronomiques, & ne peut être regardée que comme une maniere poetique ou allégorique d'exprimer la durée de certaines révolutions des sphéres célestes.

L'ancienne chronique Egyptienne, rapportée dans Syncelle, nous en fournit une preuve. Elle compte 36525. ans depuis le regne du Soleil jusqu'à la fin du regne de *Nectanebus*, 15. ans avant l'Empire d'Alexandre. Elle ne comprend point le regne de Vulcain; & c'est pour cela qu'elle compte 12000. ans de moins que celle que suivoit Diogene Laerce.

Syncell. pag. 51.

Syncelle remarque que cette durée de 36525. ans étoit la période de la *restitution du Zodiaque, ou du retour d'un Signe au même lieu*, c'est-à-dire *du point Equinoxial au premier degré de la constellation d'Aries*, ainsi qu'il étoit marqué dans les livres publiés sous le nom d'Hermés, & sous le titre de *Genica* & de *Kyrannides*. Il est sûr que les Egyptiens attachoient quelque signification cachée à ce nombre de 36525; & c'est pour cela qu'ils attribuoient à leur Mercure un pareil nombre de discours ou de traités, comme on le voit dans Jamblique. Ces traités composoient les 42. volumes que les Prêtres étoient obligés d'étudier, selon les différentes fonctions auxquelles ils étoient destinés. De ces 36525. discours il y en avoit, 1200. qui regardoient les Dieux Ethérées, Empyréés & Célestes des classes supérieures.

pag. 52.

Jamblich. *De myst. Egypt.* Sect. VIII. cap. 1. pag 157.

Clem. Alex. Strom. VI. Jamblich. sect. VII. cap. 2.

Syncelle nous apprend le myſtére caché ſous ce nombre, en nous diſant qu'il marquoit le retour de l'Equinoxe du printemps au premier point de la conſtellation d'Ariès. Il eſt vrai que comme il étoit fort ignorant en Aſtronomie, il explique enſuite cette révolution du Zodiaque, par je ne ſçai quelles combinaiſons de Cycles, qui n'ayant aucun fondement dans les mouvemens céleſtes, ne peuvent être d'aucun uſage réel. Mais il eſt clair qu'il n'a pas entendu ce qu'il diſoit lui-même, d'après les livres de Mercure; & qu'il s'agiſſoit là d'une période du mouvement des fixes.

C'eſt en 388. avant Jeſus-Chriſt que la premiere étoile d'Ariès s'eſt trouvée dans le cercle de longitude, qui paſſe par le point de l'Equinoxe du printemps: elle étoit encore au même degré 38. après, c'eſt-à-dire en 350, au temps de la fin de la chronique Egyptienne; & c'eſt de la révolution entiere du mouvement des points équinoxiaux qu'il s'agiſſoit là. Aujoutd'hui que ce mouvement nous eſt mieux connu, on compte 72. ans pour un degré, & 25920, pour les 360. degrés, ou pour la révolution du cercle entier.

Les Anciens avoient des inſtrumens moins délicats que les nôtres, & leurs obſervarions étoient plus groſſieres. Ce qui eſt hors de doute pour les étoiles fixes: car à cet égard la grandeur des inſtrumens ne peut équivaloir à la fineſſe des diviſions, & aux avantages que donnent les Téleſcopes. Ainſi les changemens qui arrivent dans le lieu des étoiles fixes leur étoient moins ſenſibles. C'eſt pout cela qu'ils faiſoient ce mouvement plus lent, & ſeulement d'un dégré en cent ans.

Les Grecs qui diviſoient le Zodiaque en 360 degrés, comme nous, comptoient 36000. ans pour une révolution entiere; & c'étoit là ce qu'ils nommoient la grande ou même la très-grande année. Caſſander *ap. Plut. de Placit. Philoſoph.* cap. ult.

Mais les Egyptiens qui diviſoient le Zodiaque en Cenſorinus 18.

365 degrés, ſuivant le nombre des jours de leur année, comme font encore les Chinois, donnoient 36500. ans à cette période : mais comme leur année étoit plus courte, environ d'un quart de jour, que l'année ſolaire vraie, ils ajouterent 36500. quarts de jours ou 25 ans Egyptiens à leur période pour une plus grande éxactitude. Ces remarques qui n'ont été faites par perſonne, que je ſçache, prouvent ce me ſemble que la ſomme totale de l'ancienne Chronique, eſt précisément celle de la période du mouvement des étoiles, ſuivant les hypothèſes de l'Aſtronomie Egyptienne. Les Grecs ont ignoré le mouvement des fixes, avant Hypparque; mais leur ignorance ne prouve rien contre les Egyptiens, comme l'a prétendu le Chevalier Marsham. Les Grecs alloient étudier l'Aſtronomie en Egypte; & c'eſt là qu'ils avoient pris les premiers élémens de cette ſcience. Mais les Egyptiens ne leur avoient donné que les notions les plus communes; & ils leur avoient caché un grand nombre de choſes, ſuivant la remarque de Strabon. Les Grecs ne les apprirent que quand les Aſtronomes poſtérieurs traduiſirent en Grec les ouvrages des Prêtres Egyptiens.

Strab. XVII. p. 806.

Des 36525. ans de la chronique Egyptienne, il y en avoit 33984. pour le temps du regne des Dieux; ſçavoir 30000. ans pour le regne du Soleil, & 3984. pour celui de Saturne & des douze autres Dieux de la ſeconde claſſe juſqu'à Orus, fils d'Oſiris. Ainſi il ne reſtoit que 2541. ans, pour la durée du regne des hommes, qui comprenoit auſſi celui des héros *Meſtréens* & *Aurites*. Moyſe donne à l'Egypte le nom de *Metſraïm* : ce que pluſieurs écrivains Grecs traduiſent par le mot de *Meſtræi*. Les Arabes appellent encore aujourd'hui l'Egypte *Metſr*. Le nom d'*Orus* ſignifioit *Roi* dans l'ancienne Langue Egyptienne (*Our* ou *Oro* en Cophthe.) Ainſi il eſt très probable que les traducteurs de cette Chronique auront mal à propos ſéparé les

les *Meſtréens* & les *Aurites* ; ces deux mots ne ſignifiant autre choſe que les Rois Meſtréens ou *Egyptiens*, dont les Regnes étoient rapportés après ceux des Dieux, leſquels finiſſoient à Orus fils d'Oſiris. Ces 2541. ans finiſſoient à la quinziéme année avant l'Empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire avant la conquête de l'Egypte par ce Prince en 332 ; & par conſéquent ils commençoient avec le temps hiſtorique, à l'an 2888. avant l'Ere Chrétienne, c'eſt à-dire 1014. ans après le commencement des Dynaſties de Manéthon, qui comprenoient, non-ſeulement le regne d'Oſiris, d'Iſis, d'Orus & des Dieux de la derniere claſſe, mais encore celui des Dieux antérieurs à Oſiris. Hérodote & Diodore commençoient au regne d'Oſiris, & 616. ans plutôt que la Chronique, à cauſe qu'ils comprenoient les regnes d'Oſiris, d'Iſis, de Typhon & d'Orus. Dicéarque commençoit au regne de Seſonchoſis ſucceſſeur d'Orus ; & en comptant la durée du regne de ce Prince, il commençoit quarante-huit ans plutôt que la chronique.

Cette chronique ne compte que 92. regnes ſucceſſifs, depuis le commencement des temps hiſtoriques juſqu'à Nectanébus. Apollodore ayant ajouté 53 Rois aux 38. marqués dans la chronique des Rois Thébéens d'Eratoſthène, comprenoit toute la durée des temps hiſtoriques, ſous quatre-vingt onze regnes ſucceſſifs : ce qui s'accorde avec la chronique Egyptienne. Manéthon comptoit 21 Rois de plus, c'eſt-à-dire 113. au total : mais comme il comptoit en même temps 1014. de plus que la chronique ; il eſt clair qu'il comprenoit dans ſa chronologie la durée des Rois antérieurs au temps hiſtorique, & qu'il donnoit 48. ans à chacun de ces regnes, l'un portant l'autre.

Syncell pag. 9.

On voit par là que les Anciens ne ſont pas auſſi contraires les uns aux autres ſur l'hiſtoire d'Egypte, que le prétend M. Newton. Il ne ſeroit pas impoſſible de

débrouiller le cahos de l'ancienne hiſtoire des premiers temps, comme j'eſpere le montrer quelque jour plus au long. L'hiſtoire de toutes les anciennes Nations eſt extrêmement chargée de fables dans ſes commencemens; mais en ſéparant la partie manifeſtement fabuleuſe, de la partie donnée comme hiſtorique par les habiles gens de ces mêmes Nations; en dégageant la Vérité du milieu des traditions poëtiques & myſtagogiques qui l'offuſquent; en cherchant de bonne foi la ſolution des difficultés qui ſe préſentent & le moyen de lever les contradictions apparentes, on viendra à bout d'en diſſiper les tenebres & de découvrir ſi ces hiſtoires ont quelque certitude. Je l'ai déja dit; mais je crois ne pouvoir trop le repeter dans un ſiécle, où pour éviter le défaut d'une trop grande crédulité, on fait conſiſter la juſteſſe à tout nier, ou du moins à ne voir jamais que les raiſons de douter.

Le ſavant M. Halley a fait, ſur les Périodes chronologiques des Babyloniens, une remarque dont on n'a pas aſſez ſenti l'importance; car elle menoit à la pleine ſolution des embarras qui avoient paru juſqu'à preſent inſurmontables dans cette Chronologie.

Syncell. pag. 28. 30. 38.

Beroſe marquoit dans le premier livre de ſon hiſtoire, que la durée de Babylone étoit de 150000. ans. Cette durée comprenoit, outre le temps hiſtorique, le temps poëtique ou fabuleux, c'eſt-à-dire celui de la formation des Etres, lequel précédoit de pluſieurs myriades Alorus, le premier homme & le premier Roi de la Chaldée. Les Babyloniens admettoient une progreſſion aſſez lente dans la formation des Etres; & ils ſuppoſoient que pendant long-temps la Nature, qui eſſayoit pour ainſi dire ſes forces, n'avoit produit que des monſtres, & que des êtres irréguliers. Ainſi les temps hiſtoriques ne commençoient qu'au regne d'Alorus. La durée de ces temps étoit partagée en pluſieurs intervalles, par époques différentes. Le premier

intervalle depuis *Alorus* jusqu'à *Xisuthrus*, sous lequel arriva le déluge universel, comprenoit le regne de dix Rois successifs ; & la durée en étoit de 120. sares ou périodes Chaldéenes.

Depuis le déluge de Xisuthrus, on comptoit neuf sares & demi jusqu'au regne d'Evéchoüs. Aprés cet Evéchoüs, on commençoit à marquer la durée par années solaires de 365. jours ; & l'on comptoit 1865. ans jusqu'à la destruction de l'Empire Assyrien, sous le dernier Sardanapale, arrivée en 608. lors de la prise de Ninive, comme je l'ai montré ailleurs;* ensorte que la durée des temps marquée en années solaires dans les annales Chaldéenes, commençoit à l'an 2473. avant l'Ere Chrétienne, quarante-trois ans avant la naissance d'Abraham. Syncell. 78. [illegible] 92.

La difficulté de cette chronologie roule donc toute entiere sur la partie du temps exprimée en *sares*. Abydène, après les Astrologues judiciaires de Chaldée, évaluoit le sare à 3600. ans. Les Chronologistes Chrétiens ont réduit ces sares à 3600. jours ; mais les uns & les autres se sont également trompés : car une période de 3600. jours, qui font dix ans solaires moins 50. jours, n'a aucun fondement Astronomique dans la révolution des corps Célestes ; & celle de 3600. ans ne peut être d'aucun usage civil à cause de sa longueur excessive. Syncell. p. 38.

La durée du sare étoit très-éxactement déterminée dans les livres d'Astronomie Chaldéene ; & c'est là que l'avoient pris Suidas, ou les écrivains copiés par cet Auteur. On lit dans son Dictionaire, suivant la restitution fournie par le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, & par un autre de la Bibliothèque Vaticane, que le *sare* chez les Chaldéens contenoit 222. mois lunaires, Suidas. Σαρος *edit. de Kuster.*

* Dissertation sur les Assyriens de Ninive. Mémoires de Litterature de l'Academie des Belles-Lettres. Vol. V. pag. 404.

Plin. II. cap. 13.

ou dix huit ans & demi; & que 120. sares faisoient 2220. ans.

On lit dans Pline que les Eclipses reviennent au même lieu au bout de 222. mois. Le manuscrit de Chiflet & celui de Norfolk portent 223. mois, & M. Halley croit qu'il faut préferer cette leçon & corriger Suidas sur ce pied-là. Cette excellente période de 223. mois donne, comme le dit M. Halley, le retour des conjonctions de la Lune & du Soleil, & celui des nœuds assez exactement, au même point de l'écliptique. » Il s'en faut très-peu qu'elle ne donne » le retour de l'apogée, & celui de la planete, au » même lieu du Ciel; en sorte qu'au bout de cette » période le retour des Eclipses se fait assez exacte- » ment au même lieu, à la même heure & dans la » même quantité. M. Halley ajoute, que l'utilité de » cette période est très-grande, & qu'il l'a toujours » trouvée conforme aux observations & aux calculs » qu'il a faits par les autres méthodes. » Ptolémée marque formellement que les 223. lunaisons de cette période Chaldéenne contiennent 6585. jours, huit heures: ce qui donne 18. ans Babyloniens, ou Egyptiens 15. jours huit heures. Cette periode * contenoit 241. mois périodiques, ou révolutions de la Lune dans son *écliptique*, plus 10. h. 40. m.; 239. révolutions de l'Anomalie de la Lune, ou du retour de la Lune à son apogée; & 242. périodes ou révolutions du mouvement de la Lune en latitude.

Edmond Halley. Transact. Philosoph. ann. 1691. §. 194.

Ptolom. Almag. IV. 2. add. Bullial. astron. lib. III. cap. 2. p. 110

Les avantages de cette période qui donnoit le retour des lunaisons & des éclipses au même lieu du Ciel, à très-peu près, lui firent donner le nom de *Sar* ou *Schar*, par les Chaldéens : ce qui signifie *restitutio*, retour, rétablissement; & son utilité

Ptolom ibid. la nomme *Apocatastasis*.

* Geminus cap. 15 attribue formellement aux Chaldéens cette periode de 6585 jous $\frac{1}{3}$ ou celle de 19756. jours, formée en triplant la premiere pour éviter la fraction.

pour l'uſage de la vie civile l'avoit fait recevoir, avant que l'on eût perfectionné l'année ſolaire, ou qu'on l'eût établie pour l'uſage commun, peut-être par des vues religieuſes.

Les Sares de la chronologie Babylonienne ſont donc des périodes de 223. mois ſynodiques moyens, de 29. jours 12 heures & quelques minutes. Le Sare contenoit ſix *Neres* * de 1097. jours 14 heures chacun, c'eſt-à-dire de 37 lunaiſons & quelques jours, ou de trois années ſolaires & 44 heures.

Le Nére contenoit dix *Soſſes*, chacun de 109. jours 18 heures 12 minutes; ce qui fait quatre mois de 27. jours 10 heures 33 minutes. Ces mois étoient moyens entre le mois périodique & entre le mois anomaliſtique, ou du retour de la Lune à ſon apogée.

Les uſages aſtronomiques de ces diviſions du Sare confirment invinciblement le témoignage de Suidas, puiſqu'ils font voir que le Sare & ſes parties étoient des périodes aſtronomiques d'un uſage réel, dans la pratique. Il eſt étonnant que des choſes ſi ſimples, & qui ſe préſentent d'elles mêmes, n'ayent point été remarquées juſqu'à preſent, & qu'elles ayent échappé à des Ecrivains d'un génie & d'une érudition à laquelle je me reconnois fort inférieur.

La valeur des périodes Chaldéennes une fois déterminée, l'eſpace de neuf Sares, deux Néres & ſix Soſſes, qu'ils comptoient depuis le déluge de Xiſuthrus juſqu'à l'établiſſement des années ſolaires, contenoit près de 171. ans ſolaires ou Babyloniens; leſquels ajoutés aux 2473, qui réſultent de la durée exprimée en années ſolaires, donnent l'an 2644, pour le commencement du temps hiſtorique, après le déluge de Xiſuthrus. Si l'on ajoute les 120. Sares qui ont

* Le Nére du Sare civil contenoit 109. jours 6 heures 19 minutes, qui ſont égales à quatre mois périodiques de 109. jours 8 heures 41 minutes. La ſupputation de Kepler donne pour durée moyenne à 4 mois périodiques 109. jours 6 heures 52 minutes.

précédé ce déluge, on aura 2165. ans; lesquels joints aux 2644. postérieurs au déluge, donnent l'an 4809. avant l'Ere Chrétienne, pour le commencement du regne d'Alorus, & pour le temps des premiers hommes : ce qui quadre parfaitement avec la chronologie de l'Ecriture, & montre que les traditions Chaldéenes ne s'étoient pas altérées; puisqu'elles différoient si peu de celles qui avoient été portées par Abraham originaire de Chaldée dans le pays de Chanaan, & que Moyse avoit conservées dans ses ouvrages.

Les antiquités Egyptiennes remontoient plus haut que celles des Chaldéens; & il est facile de s'en convaincre, non-seulement par le nombre des années qui résultent des évaluations précédentes, mais encore par le nombre des regnes successifs marqués dans les annales de l'une & l'autre Nation.

Alex. Polyh. ap. Syncell. pag. 78.

Les annales Babyloniennes ne comptoient que 86. regnes des Rois Chaldéens & Mèdes jusqu'à Alexandre. On sçait que chez les Grecs ce nom de *Medes* signifioit aussi les Perses, successeurs de Cyrus. On a vu plus haut que l'ancienne chronique Egyptienne, qui commençoit le regne des hommes à Menès, comptoit 92. Rois successifs; ce qui fait six regnes de plus que les annales Babylonienes n'en comptoient. On ne peut douter de la chronologie des Chaldéens; parce qu'ayant cultivé l'astronomie de très-bonne heures, ils avoient de très-anciennes observations. On sçait que Callisthène en trouva une dans un Temple, laquelle précédoit de 1903. ans la prise de Babylone par Alexandre en 331, & qui par conséquent avoit été faite 2234. ans avant l'Ere Chrétienne, & treize ans environ avant la naissance d'Abraham. Tout le monde connoît cette observation : mais je ferai voir ailleurs qu'ils en avoient d'autres, auxquelles on n'a point fait d'attention, & qui, quoique moins anciennes, précédoient cependant Nabonassar d'un assez grand nombre de siécles.

Cette Obſervation générale, ſur les anciennes hiſtoires d'Egypte & de Chaldée, eſt devenue plus longue que je ne penſois ; & je prie le Lecteur de le pardonner au deſir que j'ai eu de lui rendre compte de mes idées ſur cette matiere, afin de connoître par le jugement qu'il en portera, ſi elles ſont auſſi juſtes qu'elles me le paroiſſent. Je paſſe donc aux trois propoſitions que je me ſuis propoſé d'établir contre M. Newton

§. II.

Accord de tous les Anciens ſur le temps de Séſoſtris.

A l'égard du premier article, je me contenterai de montrer que tous les Anciens ſe ſont accordés ſur le temps de Séſoſtris, & que tous l'ont fait regner près de 500. ans avant Séſac.

Selon Hérodote, Séſoſtris & Phéron étoient antérieurs au regne de Protée, contemporain de la priſe de Troye, puiſque Ménélas & Hélene écartés par une tempête, allerent à ſa cour en revenant de Troye. Hérodote met la priſe de cette Ville en 1280, comme on l'a vu : donc, à ne prendre les trois regnes de Séſoſtris, de Phéron & de Protée que pour un ſiécle, (celui de Séſoſtris a duré ſeul 59. ans.) Séſoſtris a commencé en 1380. Le même Hiſtorien compte 900. ans, entre ſon temps & celui de Méris, prédéceſſeur immédiat de Séſoſtris : ce qui donne préciſément l'an 1383 ; année qui eſt la fin du regne de Méris, ſelon le calcul précédent. L'expédition de Séſac contre le Roi de Juda eſt de l'an 974, ſelon M. Newton, & poſtérieure de 409. ans au commencement de Séſoſtris, ſelon Hérodote.

Diodore compte un plus grand nombre de regnes entre Séſoſtris & la guerre de Troye, parce qu'il plaçoit ce dernier événement cent ans plus tard que

ne faisoit Hérodote. Les Grecs, cherchant dans la suite des Rois Egyptiens le Prince qu'Homere nomme Protée ou Polybe, n'avoient pour se conduire d'autre régle que la date de la prise de Troye; car ce Prince étant un personage imaginé par Homere, de même que le voyage de Ménélas & d'Hélene en Egypte; tous les Rois du catalogue Egyptien convenoient également, pourvu qu'ils eussent regné au temps où l'on mettoit la prise de Troye.

M. Newton appuye beaucoup sur la variété que l'on remarque sur cet article de la distance du regne de Protée, à celui de Sésostris, dans les Ecrivains Grecs. Mais il n'a pas songé que cela même prouvoit que le regne de Sésostris étoit fixe & déterminé exactement dans la chronologie Egyptienne; c'est pour cela qu'il se trouvoit plus proche de la guerre de Troye, dans la chronologie d'Hérodote, & plus éloigné dans celle de Diodore. Hérodote fait Protée petit-fils de Sésostris. Diodore compte au moins dix regnes, entre Sésostris & *Kétès*, qui est, selon lui, le Protée d'Homere.

Ces dix regnes font 200. ans, selon l'évaluation que M. Newton lui même a établie: donc Sésostris a regné vers l'an 1384, puisqu'il étoit antérieur de dix regnes ou de deux cens ans à l'an 1184, dans lequel Diodore place la prise de Troye. Donc Hérodote & Diodore s'accordoient dans la date du regne de Sésostris. Car évaluant les trois générations d'Hérodote à cent ans, Sésostris aura vécu vers l'an 1380, cent ans avant la prise de Troye en 1280.

Lib. I. pag. 40. Le même Diodore marque formellement que depuis le regne de *Chemmis* ou de *Chembés*, jusques au temps dans lequel il écrivoit son histoire, l'intervalle est au moins de mille ans. Ce Chemmis est au moins le vingtiéme successeur du grand Sésostris, selon Diodore. Car cet Historien marque en général

ral plusieurs Rois entre le fils de Sésostris & le tyran Ammosis déthrôné par l'Ethiopien Actisanès ; & Chemmis étoit le dix-septiéme depuis Actisanès. Diodore alla en Egypte dans la cent quatre-vingtiéme Olympiade vers l'an 57. avant l'Ere Chrétienne : donc Chemmis a regné l'an 1060. environ. Les dix-neuf regnes qui l'ont précédé font environ 380. ans : donc Sésostris le premier de ces 19 Rois regnoit vers l'an 1440. Cette date est un peu plus ancienne que celle qui résultoit du calcul précédent ; mais elle ne s'éloigne pas assez, pour qu'il ne soit pas facile de les concilier. Lib. I. pag. 29.

Diodore ajoute à ce qu'il a dit de Chemmis, que, selon d'autres Ecrivains, le temps de son regne précédoit celui de son voyage en Egypte non pas seulement de mille ans, mais de 3400. entiers. La différence de ces deux sommes est énorme, & ne se peut concevoir si l'on ne suppose que la derniere est composée d'années de quatre lunaisons, dont les 3400. font 1043. ans Egyptiens. Il faut se ressouvenir que Diodore dit *au moins mille ans :* ce qui suppose une fraction, & met le regne de Chemmis plus de mille ans avant la cent quatre-vingtiéme Olympiade, ou la 57e. année avant l'Ere Chrétienne qui est celle du voyage de Diodore en Egypte. Diod. pag. 40.

Nous voyons dans l'extrait de Ctésias que le dixiéme Roi d'Assyrie étoit nommé de deux façons différentes *Altadas* & *Séthos*. Ce dernier nom est Egyptien, & celui même que Manéthon donne à Sésostris. Ce conquérant avoit soumis la plus grande partie de la haute Asie ; son nom devoit se trouver dans les annales Assyriennes ; & il est assez probable que ce nom aura été joint à celui du Prince sous lequel l'Assyrie devint tributaire du Roi d'Egypte. Syncelle p. 1[illegible]8. Arrien. indica. pag. 174. [illegible] Parthica ap. Phot. codice 58.

Suivant la Chronologie de Ctésias, le commencement du regne d'Altadas précede de 1002 ans la rui-

ne de Ninive arrivée l'an 608. avant l'Ere Chrétienne : donc il est de l'an 1610. avant cette époque ; & comme il a duré 32. ans, sa fin est de l'an 1578 ; & c'est un peu avant cette année que Sésostris doit avoir fait la conquête de la haute Asie, c'est-à-dire plus de 580. ans avant l'expédition de Sésac dans la Judée.

Dissert. *sur la chronol. Assyrienn.* Mem. de l'Acad. des Belles-Lett. Vol. V.

Aristotel. de Repub. VII. c. 10.

Aristote nous assure que le regne de Sésostris est beaucoup plus ancien que celui de Minos : il observe que l'Egypte, qui a été policée de très-bonne heure, avoit été distribuée en diverses portions par rapport aux différentes classes dans lesquelles ses habitans avoient été rangés, selon leur profession ; il attribue cette institution à Sésostris lequel a vécu, dit-il, *un tems considérable avant Minos.* M. Newton met la mort de Minos 8. ans avant celle de Sésostris ; & le témoignage d'Aristote lui est formellement contraire.

Chronic. inter Marmora Oxon.

L'Auteur de la Chronique de Paros marque l'an 302 avant la guerre de Troye, pour celui du passage de Danaüs dans l'Isle de Rhodes, & de-là dans la Gréce. Selon Manéthon, suivi en cela par M. Newton, Danaüs est le même qu'Armaïs ; & son frere Egyptus est le même que Sésostris : donc ce dernier regnoit en Egypte 302. ans avant la prise de Troye. Nous voyons par les fragments de Castor, conservés dans la Chronique d'Eusébe, que le commencement de Danaüs à Argos tomboit à l'an 310 ou du moins à l'an 293. avant la prise de Troye.

Si cet événement est de l'an 1184. comme le dit Eusébe, le regne de Sésostris, frere de Danaüs, tombera à l'an 1494. ou à l'an 1477. S'il est de l'an 1280. comme l'ont cru Hérodote, Thucydide & les premiers Chronologistes, l'arrivée de Danaüs sera des années 1590. 1582. ou du moins 1573. C'est une différence de

17. ans, laquelle eſt peu conſidérable dans une hiſtoire ſi reculée & ſi peu connue.

Dicéarque, diſciple d'Ariſtote, cité par le Scholiaſte d'Appollonius, compte 436. ans entre le regne de Nilus & la premiere Olympiade; on compte au moins 13. regnes entre Nilus & Séſoſtris. A ne les prendre qu'à 20. ans l'un portant l'autre, ce ſera 260. ans; leſquels ajoutés à l'an 1213. ou au temps de Nilus, donnent l'an 1473. pour le temps de Séſoſtris. Si par la premiere Olympiade on entend celle d'Iphitus, ce ſera l'an 1581. Nous verrons dans la ſuite combien ce dernier calcul s'accorde avec celui de Manéthon, dont les ouvrages ſont poſtérieurs à ceux de Dicéarque.

Scholiaſt. Apoll. IV. v. 272.

Je pourrois groſſir cette liſte des Auteurs anciens qui ſe ſont accordés à mettre le regne de Séſoſtris, pluſieurs ſiécles avant la guerre de Troye, & par conſéquent long-temps avant le Séſac de l'Ecriture. Le Poëte Apollonius, diſciple de Callimaque & Succeſſeur d'Eratoſthène dans l'Intendance du *Muſæum* d'Alexandrie, fait Séſoſtris antérieur de pluſieurs ſiécles à l'expédition des Argonautes. Ce Poëte ſçavant dans l'Antiquité, & qui écrivoit en Egypte à la Cour d'un Roi auſſi curieux de l'ancienne Hiſtoire, que l'étoit Ptolémée Philadelphe, devoit être inſtruit du temps de Séſoſtris; & il n'eſt guere probable qu'il eût fait un anachroniſme inutile abſolument à l'œconomie de ſon Poëme; car il ne parle de Séſoſtris que par occaſion. Strabon dit formellement en deux endroits que Séſoſtris étoit antérieur à la guerre de Troye; & il parle en diverſes occaſions des monumens, des colones, des inſcriptions que ce Prince avoit placées en pluſieurs des Pays où il avoit porté ſes armes. Ces monumens exiſtoient au temps de Strabon. Je ne puis m'empêcher de remarquer en paſſant qu'il y en a quelques-uns qui ſubſiſtent encore aujourd'hui ſur les bords de la Mer rouge.*Marsham a pre-

Lib. IV. Argon.

Lib. I. pag 38. & XVII. p. 8 4.

* *Perizonius Orig. Ægyptiacæ*, a déja remarqué & relevé la mépriſe de *Marsham.*

tendu que Joſephe croyoit Séſoſtris le même que Séſac; cependant Joſephe eſt dans un ſentiment tout contraire; il ſe plaint de ce qu'Hérodote a confondu les expéditions de ces deux Princes, & de ce qu'il a attribué à Séſoſtris l'entrepriſe faite ſur la Paleſtine par Séſac. Donc il regardoit ces deux Princes comme deux hommes différens, dont le temps & dont les exploits étoient diſtingués. *Hérodote,* dit Joſephe en termes formels, *ne s'eſt trompé qu'au nom du Roi.* Je ne m'étenderai point ſur les preuves de raiſonnement que l'on peut oppoſer à l'identité de Séſoſtris & de Séſac : la plûpart ont été miſes dans un fort grand jour, par Prideaux dans ſes notes ſur les marbres d'Arondel, par Périzonius, dans ſes *origines Ægyptiacæ*, & en dernier lieu, par M. *Cumberland*, Evêque de *Peterborrough*, dans ſon ouvrage poſthume ſur l'hiſtoire de *Sanchoniaton*, dans la quatriéme ſection du ſecond Livre. Je ne m'étends ici que ſur les preuves qui me ſont particulieres pour le fonds, ou du moins pour la forme & pour les conſéquences nouvelles que j'en tire.

§. III.

Que cette date de Seſoſtris eſt la ſeule qui puiſſe convenir avec l'Ecriture & avec l'Hiſtoire de Moyſe.

M. Newton prétend que l'Ecriture ne permet pas de placer l'expédition de Séſoſtris contre les peuples de Paleſtine & de Syrie, ni la conquête de la haute Aſie, ailleurs qu'au temps de Séſac; parce que c'eſt la plus ancienne mention qui ſoit faite dans l'Ecriture d'une guerre entrepriſe par les Egyptiens, contre les peuples de Syrie. Cette objection ſeroit bonne contre ceux qui voudroient mettre l'expédition de Séſoſtris au temps de Salomon, de David, de Saül, ou même du gouvernement des Juges qui ont ſuccédé à Joſué; comme l'a

fait le P. Pézron. L'Ecriture, qui nous rapporte l'Histoire de ces temps-là, n'auroit pas manqué de parler d'un événement aussi considérable que la conquête de la Palestine & de la Judée, par Sésostris; les Hébreux seroient retombés, au moyen de cette conquête, sous la puissance de ces mêmes Egyptiens, de la tyrannie desquels Dieu venoit de les délivrer.

Mais le silence de l'Ecriture ne prouve rien contre ceux qui mettent les conquêtes de Sésostris avant l'Exode, & pendant le cours des 430. ans de la captivité des Juifs en Egypte. Ces 430. ans ont commencé l'an 1932. avant l'Ere chrétienne, & finissent l'an 1502, c'est-à-dire l'année même de l'Exode, 480. ans avant la fondation du Temple. Cette fondation du Temple est de l'an 1022. avant l'Ere chrétienne; car il est constant, par le témoignage formel du Prophete Ezéchiel, que la cinquiéme année de la captivité de Joachim, année répondante à l'an 591. avant J. C. étoit la 390e. depuis la consommation du schisme des dix Tribus. Ce schisme arrivé après la mort de Salomon, est de la 37e. année depuis la fondation du Temple. Joignant donc les 36. ans du regne de Salomon aux 390. du schisme religieux d'Israël, on aura 426. ans, qui joints aux 60. ans écoulés, depuis la captivité de Joachim antérieure de 5. ans à la date de la Prophétie d'Ezéchiel, jusqu'au regne de Cyrus & à la liberté des Juifs, donneront 486. ans. Le retour des Juifs est de l'an 536. Donc ajoûtant à cette date les 486. ans on aura pour époque de la fondation du Temple l'an 1022. avant Jesus-Christ. Cette fondation est postérieure à l'Exode de 480. ans, selon le texte formel de l'Ecriture. Donc l'Exode est arrivée l'an 1502. avant Jesus-Christ.

L'Ecriture ne nous apprend aucun détail suivi de ce qui s'est passé dans la Palestine, pendant les 430. ans du sejour en Egypte, c'est-à-dire depuis le passage de Jacob en ce pays l'an 1932, jusqu'à l'Exode ou la sortie d'Egypte en 1502. Elle marque seulement qu'en Egypte, les Hébreux commencerent à être tourmentés,

vers l'an 1845. c'eſt-à-dire après la mort des fils de Jacob ; que la perſécution devint très-violente au temps de la naiſſance de Moyſe, & vers l'an 1589 ; que les années ſuivantes, quoique la violence de la perſécution contre les Hébreux devînt moins vive, néanmoins leurs fers n'en étoient pas moins peſans, & qu'on les obligeoit de travailler pour l'embelliſſement & la fortification de l'Egypte. L'Ecriture n'entre dans aucun détail au ſujet de l'Egypte : on doit cependant conclure que ce Royaume étoit très-puiſſant pendant la vie de Moyſe, de ce que les Juifs ne pouvoient ſe délivrer du joug peſant ſous lequel ils gémiſſoient.

Or c'eſt préciſément vers le temps de la jeuneſſe de Moyſe, qu'a regné Séſoſtris, & qu'il a conquis une partie de l'Aſie : l'hiſtoire de Manéthon le demontre. Cet Ecrivain nous apprend, dans le long fragment conſervé par Joſephe, que le premier exploit de Séſoſtris fut l'entiere expulſion des Paſteurs qui, ayant repris de nouvelles forces par la jonction des habitans de la Paléſtine, dont ils étoient originaires, ſe vengeoient ſur les peuples de la baſſe Egypte de la cruelle perſécution qu'Aménophis pere de Séſoſtris exerça contre eux, par zéle de Religion & à l'inſtigation d'un Prêtre Egyptien : car l'intolérance étoit un des Dogmes de cette religion.

Joſeph. cont. App. I.

Les Paſteurs furent entierement chaſſés d'Egypte 511. ans après leur premiere invaſion ; & cette invaſion s'étoit faite ſelon le même Manéthon, l'an 700. du Cycle Sothiaque, ou de la Période chronologique & religieuſe des Egyptiens. Le commencement du regne de Séſoſtris & la derniere expulſion des Paſteurs eſt donc arrivée l'an 1211. d'un Cycle Egyptien.

Ce Cycle contenoit 1460. ans de 365. jours chacun ; & il étoit égal à 1459. ans Juliens. Nous voyons par le témoignage formel de Cenſorin, que l'année 138. de l'Ere Chrétienne fut la premiere d'un nouveau Cycle,

ensorte que le Cycle précédent avoit commencé l'an Julien 1322. avant l'Ere Chrétienne. La 1211e. année de ce Cycle tombe à l'an 112. avant l'Ere Chrétienne, le 211e. depuis Alexandre, & le quatorziéme de Ptolémée Soter. La sept centiéme année du même Cycle tombe à l'an 622. avant Jesus-Christ, & au regne de Psammétique, 95. ans seulement avant la conquête de l'Egypte par Cambyse. La défaite des Pasteurs ne peut donc être placée dans ce Cycle, & il faut la chercher dans le précédent. Il a commencé l'an Julien 2781. avant Jesus-Christ; la 1211e. année de ce Cycle est la 1570e. année avant Jesus-Christ & la 61e. avant l'Exode. Cette année 1570. est donc, suivant Manéthon, celle de l'entiere expulsion des Pasteurs & du commencement de Sésostris. Il a regné 59. ans : donc il est mort 3. ans avant l'Exode; ce calcul quadre, comme on le voit, avec la chronologie d'Hérodote, de Ctésias, de l'Auteur de la Chronique de Paros, d'Aristote, de Dicéarque, de Castor & de Diodore; car dans ces déterminations de Synchronismes des Histoires anciennes de peuples différens, il ne s'agit pas de chicanner sur quelques années; c'est beaucoup, comme M. Newton l'a établi lui même, quand les événemens se rapportent à la durée de la même génération.

Préface du Canon Chronologique.

Le temps du Sésostris de Manéthon se peut encore déterminer par une autre voie, c'est-à-dire en remontant de la destruction de l'Empire Egyptien par les Perses, jusqu'au regne de ce Prince. Cette methode aura l'avantage de montrer la distinction de Sésostris & de Sésac, nommé *Sesonchys ou Sesonchosis* par Manéthon.

L'Egypte fut conquise par Cambyse sur Psamménite, fils d'Amasis, l'an 525. avant l'Ere Chrétienne. Psamménite fut le dernier de la 26e. Dynastie Egyptienne. *Sesonchys* premier Roi de la 22e. Dynastie monta sur le Thróne, l'an 972. avant Jesus-Christ, 467. ans avant la fin de Psamménite. Ce nombre est déterminé par la comparaison de la durée des Regnes marquée dans

l'ancienne Chronique, dans Hérodote, dans Diodore & dans les Extraits de Manéthon, faits par Jule Africain & par Eusébe, lesquels différent peu l'un de l'autre.

Le nom de *Sésonch* * ou *Sésonchys* est le même que celui de Sésac. La premiere année de son regne est la derniere de celui de Salomon; en sorte que l'on n'est plus surpris de voir qu'au mépris de l'alliance qui avoit été entre les deux Rois, & de la bonne intelligence qui étoit entre l'Egypte & la Judée, Sésac favorise la révolte de Jéroboam, déclare la guerre à Roboam, attaque Jérusalem, & ne leve le siége qu'après l'avoir forcée de se racheter du pillage par le sacrifice des richesses du Temple. Sésonchys, chef d'une nouvelle Dynastie ennemie de la famille précédente, cherchoit à détruire la puissance du Roi des Juifs, & à le mettre hors d'état de penser à venger son allié déthrôné.

La durée des trois Dynasties antérieures à Sésac, sçavoir, de la 21e. de la 20e. & de la 19e. est de 566. ans; lesquels ajoutés à l'an 994. donnent l'an 1560. pour le commencement de Sésostris ou de Séthos, premier Roi de la 19e. Dynastie. Cette date ne différe de celle qui a été déterminée par la Chronologie précédente, que de dix ans; & cette différence peut même venir de ce que dans la premiere méthode, j'ai commencé le regne de Sésostris à la défaite des Pasteurs, qui selon Manéthon arriva du vivant d'Aménophis, pere de Séthos. Manéthon marquoit la durée de ces Dynasties en années, en mois & en jours. Eusébe & Africain ont négligé les fractions, lesquelles sur plusieurs regnes successifs peuvent aisément monter à dix ans. La premiere methode fondée sur un calcul d'années entieres est infiniment

Joseph. contr. Appion.

* Ce nom est le même que celui du *Sésonchosis* de Dicéarque; du premier Roi, qui succéda à Orus, & qui établit les premieres loix de la société. C'est ce que son nom signifie. *Ses-sonkh-Os*, *Unitæ*, *coagulatæ vitæ Dominus*. Il n'y a point de pays où les listes des Rois n'offrent des exemples de cette répétition d'un même nom porté par des Princes très différens.

niment plus assurée, & je ne crois pas que l'on puisse s'empêcher de la recevoir.

SECTION II.

§. I.

Caractère de Manéthon & certitude de ses Ouvrages Historiques.

MR. Newton affecte un profond mépris pour le témoignage de Manéthon; mais il ne nous en dit point la raison. Manéthon, qui étoit *grand Prêtre d'Eliopolis & garde des Archives sacrées*, avoit écrit en trois Livres une histoire d'Egypte, qui étoit tirée des Chroniques conservées dans les archives du Temple, commises à sa garde. Cet ouvrage étoit moins un corps systématique qu'une compilation des différentes Chroniques, qui contenoient l'histoire de chaque Dynastie, ou de chaque Famille séparément. Jule Africain & Eusébe qui nous ont donné deux extraits différens de l'ouvrage de Manéthon, n'en ont pas compris le plan; & comme ils le trouvoient contraire à leur Chronologie, ils ont fait plusieurs réductions & plusieurs changemens pour l'ajuster à leurs Hypothèses.

Le Chevalier Marsham est, je crois, le premier qui ait cru que plusieurs de ces Dynasties étoient collatérales, & que le nom & l'histoire du même Prince se trouvoient rapportés dans des Dynasties différentes. Le P. Pézron & M. le Comte de Boulainvilliers ont profité de l'ouverture donnée par Marsham. Mais comme le Chronologiste Anglois vouloit établir le calcul abregé, & que le P. Pézron vouloit établir celui des Sep-

Antiq. des temps
Hist. universf. manuscrite.

tante & de Josephe pour les temps postérieurs à l'Exode; ils cherchoient moins à éclaircir l'histoire d'Egypte qu'à l'ajuster avec leur systême. M. le Comte de Boulainvilliers a été plus loin qu'eux ; & il est le premier qui ait donné la véritable date du regne de Sésostris : mais comme il tenoit encore à plusieurs hypothèses particulieres, il n'a pas fait tout ce que l'on devoit attendre d'un aussi habile homme que lui.

Pour revenir à l'ouvrage de Manéthon, il étoit d'une très grande éxactitude dans la Chronologie, autant que l'on peut en juger par le long fragment rapporté dans Josephe : la durée des regnes y étoit marquée en années, en mois & en jours. Il avoit soin de distinguer ce qu'il avoit tiré des annales sacrées, d'avec ce qu'il ajoutoit sur la tradition, ou sur des mémoires moins authentiques que ceux des archives sacrées. Josephe le croit contraire au recit de Moyse ; parce que Manéthon, zélé pour la religion Egyptienne, combattoit celle des Juifs : mais il est facile de montrer par Manéthon lui-même, & par les circonstances de son propre récit, la fausseté des imputations qu'il fait aux Juifs. Ces imputations sont des conséquences qu'il tire des faits ; & il ne faut pas les confondre avec les faits rapportés nuement & simplement.

L'existence de ces Annales & de ces Archives sacrées, commises à la garde de Manéthon, & dont il s'étoit servi pour composer son Histoire, est une chose que l'on ne peut révoquer en doute. Il est vrai que lorsqu'Artaxerxe Ochus ravagea l'Egypte pendant la 108e. Olympiade, il enleva des Temples presque tous les anciens Livres sacrés, & les fit porter en Perse. Mais l'Eunuque Bagoas, son favori, permit aux Prêtres Egyptiens de les racheter pour de grosses sommes ; ce qu'ils firent à peu près vers l'an 340. cinquante ou soixante ans avant le temps auquel Manéthon écrivit son Histoire. Il avoit tiré des mêmes Livres sacrés plusieurs autres

Diod. lib. XVI. pag. 537.

ouvrages de Théologie, d'Aſtrologie & de Philoſophie morale. L'Egypte étant ſoumiſe aux Grecs, qui n'avoient pas pour la religion Egyptienne la même averſion qu'avoient eüe les Perſes, grands ennemis des Idoles d'Hommes ou d'Animaux, Manéthon eſpéra pouvoir porter les Grecs à embraſſer la religion Egyptienne ; & il travailla à la leur faire connoître.

Ce qui nous reſte de fragmens de Manéthon un peu entiers nous montre qu'il avoit non-ſeulement extrait avec ſoin les mémoires des Archives ſacrées, mais comparé ces mémoires entr'eux ; & que lorſqu'il avoit trouvé des différences, il les avoit remarquées, pour mettre ſes Lecteurs en état de décider. Tous les anciens qui ont cité Manéthon en parlent comme d'un écrivain exact & judicieux. Sur quoi ſe fonde M. Newton pour rejetter ſon témoignage dans l'hiſtoire Egyptienne ?

Je ne puis m'empêcher de le remarquer : il eſt étonnant que M. Newton veuille nous faire recevoir une hiſtoire Orientale, conſtruite uniquement ſur les traditions des Poëtes & des Mythographes Grecs ; & que ces Ecrivains, dont il rejette le témoignage ſur leur propre Hiſtoire, lui ſemblent préférables ſur les Antiquités de l'Egypte, de la Phénicie & de la Babylonie, qu'ils ne connoiſſoient que par des recits vagues de Marchands & de Voyageurs, aux Ecrivains Egyptiens, Tyriens & Babyloniens, ou aux Grecs habiles qui ayant voyagé dans ces pays, avoient conſulté avec ſoin les Prêtres & les Sçavans, pour s'inſtruire de ces Hiſtoires, ou s'étoient même fait traduire les Annales de ces pays.

Les traditions des Poëtes Grecs ſur les généalogies de Belus, d'Agénor, d'Iſis, d'Epaphus, de Lybis, d'Egyptus, de Danaüs, qu'il adopte, ſont foi que je ne lui impute rien de mon chef. Il préfére le témoignage d'Eſchyle ſur la ſuite des Rois de Perſe, à celui d'Hérodote, de Ctéſias & des Hiſtoriens exacts, & rejette le témoigna-

ge du même Eschyle sur la généalogie des descendans de Danaüs dans la Grece, sur la suite des générations depuis Prométhée jusqu'à Hercule ; quoique ces générations fussent déterminées par les regnes d'autant de Rois d'Argos, & des autres capitales de la Gréce.

Les principes de critique que suit M. Newton ne sont pas extrêmement fixes. En même temps que sur les plus foibles objections il rejette le témoignage des Historiens Grecs, Egyptiens, Phéniciens & Babiloniens, de même que l'autorité des plus habiles Critiques de l'antiquité ; on le voit sur une circonstance de l'histoire d'Osiris citer le témoignage de *Vaseus*, c'est-à dire d'un Ecrivain Flamand du 16ᵉ. siécle, & d'un Ecrivain qui recevoit pour vrais les ouvrages supposés par Annius de Viterbe. Si l'autorité de Vaséus suffit pour prouver que Sésostris passa en Espagne, y défit Géryon, & y fit construire un temple dans lequel il fut adoré ; s'il faut conclure delà qu'Osiris & Sésostris sont la même chose que l'Hercule adoré à Cadis, il faudra aussi recevoir sur la même autorité de Vaséus, la suite fabuleuse des anciens Rois de l'Ibérie Occidentale, le voyage de Noë en Espagne, &c. Il faudra dire avec Vaséus qu'Osiris a combattu & tué Géryon 539. ans après le déluge, & 1775. avant l'Ere Chrétienne. Car les dépositions sont indivisibles ; & Vaséus n'étoit pas mieux instruit sur les faits, dans lesquels M. Newton suit son témoignage, que sur les faits dans lesquels il s'en écarte.

Newton Chron. pag. 227. Vasæi Chronic. Rer. Hispaniæ 1552.

On verra encore dans la suite plusieurs autres exemples de cette critique particuliere à M. Newton. Je vais passer à l'examen de ma seconde proposition, & montrer combien la chronologie de Manéthon est conforme au systême de l'Ecriture, & par conséquent combien elle mérite de créance.



§. II.

Conformité du témoignage de Manéthon avec la Chronologie & l'Histoire des Hébreux tirées de l'Ecriture.

Quoique l'Ecriture donne ordinairement à l'Egypte le nom de Misraïm, fils de *Cham*, elle lui donne aussi quelquefois celui de *Cham*; & comme c'est le seul pays particulier qu'elle désigne par le nom d'un des trois fils de Noë, on en doit conclure que les Egyptiens sont, de tous les peuples dont elle parle, ceux qui étoient les plus anciens. Voyez Bochart Phaleg. IV, 1.

On voit par l'histoire d'Abraham que dès l'an 2140. avant l'Ere Chrétienne l'Egypte faisoit un Royaume séparé, qui avoit une forme constante de gouvernement, & des loix sages qui condamnoient l'injustice & la violence dans ceux mêmes qui étoient revêtus du pouvoir souverain. Au temps de Joseph, c'est-à-dire deux siécles après Abraham, en 1939. la divination & les pratiques du culte Religieux, étoient établies. Les Bergers & ceux qui se nourrissoient de la chair des bœufs, des moutons & des chévres, étoient en abomination, parce que ces animaux étoient consacrés aux Dieux. Les cérémonies des embaumemens étoient dès-lors reglées à quarante jours; & la durée du deuil à 70 jours. L'ordre sacerdotal étoit distingué du reste des citoyens, & formoit une classe séparée, exempte des impositions, possedant librement la portion de terre qui lui étoit assignée par l'Etat, & recevant dans des temps de famine des secours extraordinaires aux dépens du Trésor public. Genes. cap. XII. Genes. cap. L. 3. Genes. XLII. 22. 26.

Dès-lors on commença à payer au Prince le cinquiéme des fruits de la terre. Moyse observe que cette imposition reglée par le conseil de Joseph, sub- Ibid. 24.

fiftoit encore de fon temps ; & nous voyons qu'elle continua jufqu'aux derniers temps. On ne trouvera rien dans l'Ecriture qui ne favorife la prétention des Egyptiens, fur l'ancienneté de leur Monarchie : non qu'elle nous permette de croire ces milliers d'années, qu'ils comptoient dans la partie mythologique de leurs annales ; mais parce qu'elle nous repréfente leur Royaume comme le plus ancien de tous ceux de l'Orient ; & à cet égard elle eft conforme à l'hiftoire de Manéthon.

Il en fera de même du temps auquel Manéthon fait vivre Séfoftris. Par fa chronologie, le regne de ce Prince tombe fur les 80. premieres années de la vie de Moyfe, & l'Ecriture eft extrêmement favorable à ce calcul.

Herod. I. 108. 137. &c. Strabon. XVII. 790. 804. &c. Diod. I. 36.

Tous les Ecrivains Grecs s'accordent à regarder Séfoftris comme l'auteur de tous les ouvrages publics, conftruits dans l'Egypte inférieure, pour l'embelliffement & la commodité de ce pays. Ils lui attribuent les canaux creufés pour répandre les eaux du Nil, & pour rendre la baffe Egypte fertile. Les chauffées, les ponts, les quais, les digues & tous les autres ouvrages entrepris pour faciliter la communication entre les Villes, ou pour les défendre des ravages de l'inondation, avoient été commencés & achevés fous Séfoftris. La plupart étoient ornés d'Infcriptions, dans lefquelles ce Prince fe glorifioit d'être venu à bout de fes entreprifes fans y avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel. *Tout cela etoit*, difoit-il, *l'ouvrage des efclaves & des étrangers.*

Diod. I.

Nous voyons dans l'Ecriture que pendant les 80. ans qui précéderent l'Exode, (ce qui comprend le regne de Séfoftris & celui de fon pere, fuivant la chronologie de Manéthon,) les Hébreux, efclaves des Egyptiens, avoient été employés continuellement à des travaux publics de ce genre ; c'eft-à-dire à pré-

Exod. I. 11. 14.

parer & à cuire des briques, pour construire des chaussées & des remparts pour fortifier les Villes. Les Hébreux étoient en très-grand nombre, à ce que nous marque l'Ecriture. Au temps de l'Exode Moyse trouva plus de 625000. hommes, au-dessus de 20. ans, & en âge de porter les armes, sans compter les femmes, les vieillards & les enfans : ce qui devoit faire un nombre trois ou quatre fois plus grand. Ce nombre prodigieux d'Ouvriers, occupés pendant près d'un siécle à cuire des briques, à fortifier des Villes & à revêtir des quais & des chaussées, ne désigne-t-il pas le temps du Prince auquel tous les Egyptiens rapportoient tous les ouvrages de ce genre; & de celui qui avoit changé la face de la basse Egypte, par des travaux auxquels il n'avoit employé que des esclaves étrangers? Peut-on placer ailleurs le regne de Sésostris?

Num. I. 48. III. 39.

Dès le temps de Moyse, l'Egypte entiére étoit arrosée par des canaux creusés de main d'homme. *Le pays où vous allez entrer*, dit-il aux Juifs, en leur parlant de la Terre de Chanaan, *n'est point semblable à l'Egypte.* * *Ce n'est point une terre qu'il faille arroser à la main, après que l'on a semé, & où il faille conduire l'eau avec peine par des canaux. C'est un pays de plaines & de montagnes arrosé par les eaux du Ciel, & qui découle de lait & de miel*; c'est-à-dire dont les plaines & les montagnes sont couvertes d'herbe, & nourrissent des troupeaux; & dans lequel les terreins les plus arides sont couverts de fleurs, sur lesquelles les abeilles recueillent le miel, que les hommes tirent ensuite de leurs ruches sans aucune fatigue.

Deuteron. XI. 10.

Le détail historique du regne de Sésostris, dans

* L'Hébreu dit, le pays où vous allez entrer n'est pas comme la terre d'Egypte, où après qu'on a semé, on fait venir l'eau par des canaux, pour l'arroser, comme on fait dans les Jardins.

Manéthon, quadre parfaitement avec les faits rapportés dans l'Ecriture. Elle nous apprend que 80. ans avant l'Exode, vers l'an 1589. avant Jesus-Christ, il s'éleva une violente persécution contre les Hébreux; & que le Roi qui regnoit alors voulut les exterminer en faisant périr tous les enfans mâles, qui naissoient dans leurs familles. C'est en conséquence de cet ordre barbare que Moyse fut exposé sur les eaux.

Selon la chronologie de Manéthon, Aménophis pere de Sésostris monta sur le Thrône l'an 1590, dix-neuf ans & demi avant l'entiere expulsion des Pasteurs. Dès la premiere année de son regne, par des vûes superstitieuses & à l'instigation d'un Prêtre Egyptien, il excita une violente persécution contre ceux que les Egyptiens nommoient les *Impurs*. On appelloit ainsi en Egypte ceux qui ne se soumettoient pas aux pratiques de la Religion Egyptienne, les *mangeurs de chair*, & ceux qui menoient une vie pastorale. Ce nom d'impurs comprenoit les Hébreux, de même que les *Hicsos* ou que les Pasteurs qui avoient envahi l'Egypte, il y avoit cinq siécles. Aménophis, sous prétexte de purger le pays de ces impurs, voulut les exterminer. La violence de la persécution les obligea de prendre les armes, & d'appeller à leur secours ceux des Pasteurs qui s'étoient établis dans la Paléstine, après avoir été chassés de l'Egypte..

Osarsyph, Prêtre Egyptien, se mit à leur tête; & le parti des impurs se grossissant tous les jours par la jonction des mécontens, le Roi Aménophis fut contraint de se retirer dans la Thébaïde, sur les confins de l'Ethiopie, avec son fils Sésostris, âgé seulement de cinq ans. Les rébelles demeurérent maîtres de l'Egypte inférieure, pendant 13. ans entiers, y exerçant toutes les cruautés qui accompagnent les guerres civiles, lorsque le zéle aveugle de la superstition enflamme des esprits déja échauffés.

Au

Au bout de 13. ans, le jeune Séfoftris âgé de 18. ans revint dans l'Egypte, à la tête d'une armée : il vainquit les Pafteurs affoiblis par la licence avec laquelle ils avoient vécu ; & comme ces rébelles défunis entr'eux manquoient de chefs accrédités, il vint aifément à bout de les chaffer entierement de l'Egypte. Quelques-uns s'embarquerent, & allerent chercher une retraite dans les Ifles de la Gréce : mais les autres en plus grand nombre fe retirerent dans la Paléftine, avec le Prêtre Ofarfyph ; & le refte réduit en efclavage fut difperfé dans les provinces de l'Egypte. Les Pafteurs qui furent alors totalement affujétis, 511. ans après leur premiere entrée dans l'Egypte, étoient des étrangers venus de l'Orient, à ce que nous apprend Manéthon. * Suivant l'opinion des Egyptiens eux-mêmes, ils étoient des Arabes.

Jofeph contra Ap. lib. I. ex *Maneth.*

Salatis le premier Roi de ces Pafteurs s'empara de Memphis, vers l'an 2082. avant l'Ere Chrétienne. Il s'attacha d'abord à fortifier l'Egypte du côté de la frontiere orientale, parce qu'il craignoit une invafion de la part des Affyriens, dont la puiffance commençoit à devenir rédoutable dans l'Afie.

L'Ecriture nous apprend dans l'hiftoire d'Abraham, que dès l'an 2125, c'eft-à-dire 43. ans avant l'invafion des Pafteurs, Chodorlahomor Roi d'Elam, après avoir foumis la Chaldée, le pays de Sennaar, la Méfopotamie & la Syrie au midi de l'Euphrate, avoit porté fes armes jufqu'à la Vallée de Sodome, affez près de la frontiere orientale de l'Egypte. Il eft vrai qu'en 2117, la victoire remportée par Abraham fur les Elamites avoit fort affoibli leur Empire. Mais les divers Etats formés par fon démembrement pouvoient s'unir ; & ils s'unirent en effet quelques

* On les nommoit *Hykfos* Rois Bergers, ou avec une afpiration rude *Captifs-Bergers*, à ce que Manéthon remarquoit. *Hh êk* en Copte fignifie *lié*, *enchainé*.

années après, en 2023, sous Bélus, 59. ans après le commencement de Salatis.

Le commencement de l'Empire de Ninus successeur de Bélus est de l'an 1968; & son expédition contre les peuples de la haute Asie, de l'an 1933. Dès lors ce Prince avoit soumis la Syrie au midi de l'Euphrate, & même la Phénicie; comme on le voit par l'histoire de Sémiramis, qui d'abord avoit été femme de Ménonès Satrape de la Phénicie.

Le ministere de Joseph en Egypte est de l'an 1948, & de la vingtiéme année du regne de Ninus en Assyrie, laquelle étoit la trente-quatriéme du regne d'Apophis, le quatriéme Roi des Pasteurs. Les premieres expéditions de Ninus dans la Phénicie obligeoient les *Pasteurs* de craindre pour l'Egypte, & d'être attentifs aux préparatifs qu'il faisoit pour exécuter ses projets de conquête. Aussi voyons-nous dans l'Ecriture que la frontiere orientale de l'Egypte étoit gardée soigneusement. A peine les freres de Joseph s'y présentent-ils, qu'ils sont arrêtés & conduits devant lui. La crainte d'une invasion du côté de l'Orient, c'est-à-dire du pays d'où ils venoient, lui fournit un prétexte pour les interroger, & même pour en faire arrêter un, afin de s'assurer d'eux & de les obliger à lui amener le plus jeune de leurs freres. » *Vous êtes*, leur dit-il, » *des Espions qui venez examiner les endroits foibles du* » *pays*. (Genes. XLII. v. 12, 14, &c.)

Lorsque les fils de Jacob arriverent en Egypte pour la seconde fois, avec le jeune Benjamin, Joseph leur fit un grand festin: mais comme il ne s'étoit pas découvert à eux, il les traita avec le cérémonial d'un premier Ministre, qui reçoit chez lui des Particuliers; & il ne se mit pas à la même table avec eux. De-là M. Newton conclut que le Roi d'Egypte, dont il étoit le premier Ministre, n'étoit pas un des Rois Pasteurs, ainsi que l'ont pensé Josephe l'historien & pres-

que tous les anciens Chronologues Chrétiens, qui non contens de mettre le regne des Pasteurs en Egypte, au temps de Jacob & de Joseph, avoient confondu, comme Manéthon, les Hébreux mêmes avec les Pasteurs.

Il est clair, dit M. Newton, par les circonstances de l'histoire de Jacob, que les Egyptiens avoient les Pasteurs & les mangeurs de viande en horreur. Cela est vrai des Egyptiens naturels : mais nous ne voyons rien de pareil dans le Roi, ni dans la nation qui commandoit alors aux Egyptiens. Joseph donne ordre, aussi-tôt qu'il voit ses freres de retour, d'égorger des victimes, pour préparer un festin, parce qu'il veut diner avec eux. Il est vrai que Joseph, les Egyptiens & les Hébreux mangent à des tables séparées : mais les portions de tous les convives étoient prises sur la table de Joseph, suivant l'usage des premiers temps; ce qui prouve qu'ils se nourrissoient tous des mêmes mêts. D'ailleurs ces Egyptiens conviez par Joseph pouvoient être des naturels du pays; & il y a beaucoup d'apparence que lui même observoit plusieurs de leurs pratiques religieuses. Car il avoit épousé la fille du pontife d'Héliopolis, c'est-à-dire d'un Prêtre Egyptien. Il exerçoit la divination augurale, en presence des Egyptiens; ou du moins on le croyoit dans sa maison même. La coupe qu'il fit cacher dans le sac de Benjamin lui servoit à cet usage, à ce que dit son Intendant. Le Roi lui avoit donné le titre de *Zaphnath-Pahaneach*, ou, comme ont lû les Septantes & Josephe l'historien, *Psonthom-Phanekh, le révélateur des choses sacrées.* * Parmi les premiers Prêtres de l'Egypte, il y en avoit un auquel les Grecs donnoient le titre de *Prophete*; & c'est probablement la dignité que Pharaon avoit conférée à Joseph. Car nous voyons que le Prophete parmi les Pontifes Egyptiens

Genes. XLIII. 16. 32.

Genes. XLII. 45.

Genes. XLIV. 5.

Clem. Stromat. VI.

* C'est ainsi que le traduisent Josephe, Philon, Jonathan & plusieurs autres des plus habiles Rabins. Vide Grot. *Genes. XL, 46.*

étoit celui qui avoit ſoin de la répartition des impôts ſur les particuliers. L'Ecriture nous apprend que Joſeph regla les impoſitions, qu'il les augmenta conſidérablement, & qu'il les fixa au cinquiéme des fruits. Le Prophete tenoit, dans les marches ſolennelles preſcrites par la Religion, un vaſe, ſymbole de l'arroſement des terres par le Nil, & de leur fertilité; & il étoit ſuivi par ceux qui portoient les pains deſtinés aux ſacrifices.

Geneſ. XLVII. 25. 26.

Le Roi d'Egypte, ni ceux de ſa Cour, ne penſoient pas comme les Egyptiens naturels, au ſujet des Paſteurs. Joſeph ne balança pas un moment à déclarer quelle étoit la condition de ſon pere & de ſes freres; & le Roi ne crut point déshonorer ſon premier Miniſtre & ſon Favori, en choiſiſſant ſes parens pour en faire les Intendans de ſes troupeaux. La profeſſion de Bergers, en les rendant odieux aux Egyptiens naturels, leur attiroit la confiance du gouvernement. Ils étoient liés d'intérêts avec les Paſteurs; & c'eſt pour cela que le Roi leur donne un établiſſement ſur la frontiere orientale de l'Egypte, que les Paſteurs regardoient comme l'endroit de tout le pays, dont la conſervation étoit la plus importante. Ainſi les circonſtances eſſentielles du récit de l'Ecriture, prouvent, contre l'opinion de M. Newton, que l'hiſtoire de Joſeph & de ſes freres n'a pu arriver que pendant le regne des Rois Paſteurs en Egypte.

Les Hébreux demeurerent attachés à ces Rois Paſteurs, & menerent une vie tranquille, tant que leur puiſſance ſubſiſta en Egypte. Joſeph vécut très-long-temps, & mourut l'an 1847, dix-ſept ans avant la fin du regne d'Aſſis, dernier Roi des Paſteurs. Les Egyptiens naturels s'étant réunis alors, remporporterent de ſi grands avantages ſur les *Hycſos*, qu'ils leur enleverent Memphis, Héliopolis, & toute l'Egypte du milieu, ou *l'Heptanome* entre le Delta &

la Thébaïde, les obligeant de se retirer dans *Avaris* ou *Sethron*, & de se refugier dans les Isles du Delta, & même d'abandonner l'Egypte, pour aller s'établir à Gaza dans la Paléstine, & dans les montagnes du pays de Chanaan. Ce fut alors que commença véritablement la captivité des Hébreux en Egypte, laquelle arriva, selon l'Exode, après la mort de Joseph, de ses freres & de toute la génération des enfans de Jacob. *Alors*, dit l'Ecrivain sacré, *il s'éleva un Roi nouveau sur l'Egypte qui ne connoissoit point Joseph*; & qui commença à opprimer les Hébreux, dans la crainte qu'ils ne se joignissent aux ennemis des Egyptiens. Ses successeurs conserverent le même sentiment, au sujet des Hébreux; parce que les Pasteurs, quoique très-affoiblis, n'avoient pas été détruits entierement. Ils ne le furent que 260. ans après la mort d'Assis, & après avoir fait de grands maux aux Egyptiens naturels, sous le nom d'*Impurs*, & sous la conduite d'Osarsyph, comme je l'ai déja observé.

Exod. I. 6.

La proximité des temps de la révolte d'Osarsyph, & de l'Exode des Hébreux sous la conduite de Moyse, a porté Manéthon, & Apion après lui, à confondre ce Prêtre Egyptien chef des Impurs, avec Moyse législateur des Hébreux & fondateur de leur religion. Mais cette proximité, quoique grande, n'est pas cependant telle, que la propre chronologie de Manéthon, comparée avec les dates constantes de l'histoire des Hébreux, ne suffise pour démontrer l'anachronisme dans lequel il est tombé. Josephe l'historien a entrepris de montrer cet anachronisme: mais faute d'avoir compris le systême de Manéthon, & d'avoir employé la véritable Chronologie de l'Ecriture, il n'a fait qu'obscurcir une question qui n'est pas trop claire d'elle même. Je me flatte de n'être pas tombé dans le même inconvénient.

La défaite des Pasteurs & leur expulsion hors d'E-

gypte, eſt, ſuivant Manéthon lui-même, de l'an 1211. d'un cycle, c'eſt-à-dire de l'an 1571. avant l'Ere Chrétienne, comme on l'a vu plus haut. Or Moyſe n'avoit alors que 18. ans, puiſqu'en 1509, lors de l'Exode, il en avoit 80. Il n'avoit que cinq ans, lors de la retraite d'Aménophis dans la Thébaïde ; & comme il avoit été élevé dans le palais de Pharaon, auprès de la Princeſſe ſa fille, il y a grande apparence qu'il l'avoit ſuivie dans ſa fuite, & qu'il l'accompagna dans la guerre contre les Paſteurs. Loin d'avoir été le chef des revoltés, il porta les armes contre eux. L'hiſtoire profane nous apprend que Séſoſtris avoit auprès de ſa perſonne un grand nombre de jeunes gens de ſon âge, qui avoient été élevés avec lui & comme lui. Ils commandoient l'armée Egyptienne ſous ſes ordres, & lui rendirent de très-grands ſervices. Le jeune Moyſe étoit ſans doute un d'entre eux, & même un des plus conſidérés, ſoit par ſon mérite, ſoit par la protection de la Princeſſe d'Egypte. Il paſſa à la cour d'Egypte les 22. années qui ſuivirent la défaite des Paſteurs ; & ſi les traditions Juives, ſuivies par Joſephe, ont quelque certitude, on doit croire que Séſoſtris confia des emplois importans à Moyſe, & qu'il lui donna le commandement d'une armée en- [Exod. II. 10.] voyée contre les Ethiopiens. L'Exode nous apprend [Actor. VII. 21] qu'il avoit été adopté par la Princeſſe d'Egypte, & que l'on avoit pris un ſoin extrême de ſon éducation. Il abandonna l'Egypte à l'âge de quarante ans, & [Paul. ad Hebræ. XI. 24.] n'y revint qu'au bout de 40. ans, c'eſt-à-dire après la mort du Roi dont il devoit craindre l'indignation. Il [Exod. II. 25.] paſſa ces quarante ans dans le pays de Madian. Séſoſtris a regné 59. ans ſelon Manéthon ; & ayant commencé l'an 1570, il eſt mort l'an 1511, c'eſt-à-dire deux ans entiers avant l'Exode.

Le fils de Séſoſtris fut un Prince foible & de peu de mérite : ſon hiſtoire étoit remplie de merveilles &

de prodiges, à ce que nous apprennent Hérodote & Diodore. Sous son regne le Nil causa beaucoup de ravages; l'Egypte fut affligée de plusieurs playes. Ce Prince, enivré de son pouvoir & de sa grandeur, porta l'extravagance & l'impiété jusqu'à s'en prendre aux Dieux mêmes. Le Ciel le punit; & il fut frappé d'un aveuglement dont il ne guérit qu'au bout de dix ans. Herod. II. 3. Diod. I. 37.

Les Annales sacrées ne faisoient mention de l'Exode que d'une maniere énigmatique; & les Prêtres, de même que dans l'histoire de Sennachérib, faisoient servir à leur Religion les merveilles que Dieu avoit opérées pour sauver les Hébreux. La tradition avoit envelopé cet évenement de beaucoup de fables: mais à travers ces fables on voyoit toujours que le fils de Sésostris avoit été frappé par la colére divine, en punition de son orgueil & de son impiété. Ainsi on trouvoit dans les Annales le fond de l'histoire du Pharaon persécuteur. Hérodote donne au fils de Sésostris le nom de Phéron.

Manéthon prétendoit que les Juifs sous la conduite d'Osarsyph ou de Moyse, avoient été bâtir le temple de Jerusalem; & que cette Ville avoit été la capitale de la Nation dès les premiers temps. En cela il montroit combien il étoit peu instruit de l'histoire des Hébreux: mais il faut bien distinguer ce qu'il nous donne comme ses propres conjectures, ou comme des traditions particuliéres, d'avec ce qu'il nous assure avoir tiré des Annales authentiques & des Archives sacrées.

§. III.

Témoignages des Ecrivains profanes, conformes à Manéthon, au sujet de la même Chronologie.

Manéthon n'est pas le premier à qui la proximité des temps ait fait confondre l'Exode des Hébreux

avec l'expulsion des *Impurs*. Quelques années avant lui Hécatée d'Abdére, contemporain d'Aléxandre, avoit avancé cette opinion, dans un ouvrage publié sous le regne de Ptolémée, fils de Lagus; Josephe & les premiers Ecrivains Chrétiens citent souvent cet Hécatée avec éloge, parce qu'il avoit parlé des Juifs d'une maniere assez impartiale. Mais l'endroit de son histoire dont il s'agit ici est tiré de l'ouvrage de Diodore, qui le citoit; & duquel le fragment est rapporté dans Photius.

Joseph. lib. I. contr. Ap.

Phot. cod. 244. *ex lib. Diod. XL.*

Ce fragment est très-important, parce qu'il prouve que Danaüs & Cadmus étoient contemporains de Moyse & de l'Exode, suivant la chronologie d'Hécatée, & suivant celle des Juifs d'Aléxandrie qu'il avoit consultés.

» Hécatée d'Abdére rapportoit que les Egyptiens » ayant résolu de purifier leur pays, & d'en bannir tous » les impurs ou les étrangers qui n'observoient pas la » religion ancienne; ceux de ces étrangers, qui étoient » les plus considérables par leur naissance & par leurs » richesses, passérent dans l'Asie mineure, & de là » dans la Gréce sous la conduite de Cadmus & de » Danaüs. Il ajoutoit que le reste de ces impurs, à » la tête desquels étoit Moyse, passa dans la Judée & » s'y établit. » Hécatée parloit à cette occasion des loix & de la réligion de Moyse, & rapportoit un abregé de ses livres dans lesquels il prenoit, dit-il, *le titre de Disciple qui écoute la voix de Dieu*. Ce qui feroit croire que dès le temps de Ptolémée fils de Lagus, il y avoit des traductions de quelques-uns de livres de l'Ecriture.

Hécatée rapportoit la défense faite par Moyse de representer la Divinité par aucune image sensible, & décrivoit le gouvernement qu'il avoit établi parmi les Juifs, comme un gouvernement entierement *Théocratique*, dans lequel la Magistrature étant unie au Sacerdoce

cerdoce, le grand Prêtre gouvernoit au nom & comme reprefentant Dieu lui même, qui étoit l'unique Roi de la Nation. Il attribuoit à Moyfe l'établiffement des Juifs dans la Paleftine, & la fondation de plufieurs Villes, entre-autres de celle de Jerufalem, *laquelle*, dit-il, *eft maintenant la plus fameufe de toutes*. En cela il eft clair qu'il fe trompoit, non-feulement parce que Moyfe mourut avant le paffage du Jourdain, mais encore parce que la ville de Jerufalem ne fût tout à fait conquife que par David. Malgré la défaite d'Adonizédek Roi de Salem par Jofué, la Ville haute ou la Citadelle étoit demeurée entre les mains des Jébuféens. Jof. X. & XII. II. Reg. cap. V. 6.

Les Jébuféens ne furent pas même les feuls qui fe maintinrent indépendans au milieu des Ifraëlites : il y avoit plufieurs autres Nations guerrieres, qui avoient confervé leur liberté par leur bravoure, & par la fituation avantageufe des lieux qu'elles occupoient, mais plus que tout par la terreur que les Juifs avoient de leurs chariots armés en guerre. Ces chariots étoient une invention Egyptienne, qui fe conferva longtemps à Cyrène & dans la Lybie. Séfac en avoit 1200. dans l'armée qu'il mena contre Roboam, Roi de Juda. Jof. XV. 63. Jud. I. 21. Paralip. II. 12.

Ces Nations guerrieres étoient des reftes de ces Pafteurs chaffés de l'Egypte par Séfoftris ; & c'étoit de-là qu'elles avoient tiré leurs chariots de guerre.

L'Ecriture nomme les Philiftins, *les reftes de Caphthor* ; & dans le Prophete Amos Dieu compare l'Exode des Ifraëlites hors de l'Egypte, avec la fortie des Philiftins hors de Caphthor, laquelle étoit antérieure à Moyfe. Car il parle de la conquête du pays des Hévéens de Gaza * par ceux de *Caphthor*. Jerem. 47. 4. Amos. IX. 7. Deutéron. II. 23. Jofué XIII. 3.

* Ces Hévéens étoient très-différens de ceux de l'Hermon au Nord de la Judée. Jofué II. 3.

Bochart. Phaleg. l. cap. 15.

Les Critiques ont été chercher après la Vulgate ce pays de *Caphthor* ou de la Grenade, dans la Cappadoce; sans songer que l'Ecriture donne à la basse Egypte le nom de *Raab*; que les Egyptiens, appelloient *Atrib* ou *cœur de la poire* un *Nôme* qui est au cœur du Delta; & que les Arabes nomment encore ce pays *Riph* ou *Erriph* de l'ancien mot Egyptien qui signifioit un fruit de l'espece de la Grenade, & semblable à la poire pour sa figure. La statue de Jupiter adorée sur le Mont Casius, près de Péluse, à l'extrémité de la basse Egypte, étoit représentée tenant une Grenade à la main. La proximité des pays, jointe à ces raisons différentes & à la certitude du passage des Pasteurs de l'Egypte dans la Palestine, ne nous permet pas de chercher le pays de Caphthor ailleurs que dans la basse Egypte.

Lettre de Mr. Bary à M. Réland. *Palestina p.* 933.

M. Newton conclud du passage de Photius, que suivant Hécatée, Danaüs & Cadmus étoient contemporains de David & de Salomon. Hécatée dit au contraire en termes formels que Cadmus & Danaüs abandonnerent l'Egypte en même temps que Moyse. Il nomme à la vérité Jerusalem; mais seulement pour remarquer que cette ville étoit devenue la plus célébre de toutes celles de la Judée. Il ne fait même aucune mention du Temple; & il parle d'un temps où la Royauté n'étoit pas établie parmi les Juifs : ce qui suffiroit pour exclure le temps de Salomon & celui de David; quand bien même il ne nommeroit pas Moyse, & n'assureroit pas que ce Législateur étoit contemporain de Danaüs & de Cadmus. Le récit d'Hécatée forme donc une nouvelle preuve pour la chronologie ordinaire, loin d'être favorable au nouveau systême.

§. IV.

Examen de l'hypothèse de M. Newton sur les Pasteurs & sur les diverses Colonies qu'ils fondérent.

M. Newton dit encore que les Pasteurs qui ont envahi l'Egypte sont des restes de ces Chananéens vaincus par Josué, & chassés de la Palestine. Mais par où ces peuples auroient-ils passé en Egypte? Est-ce à travers le désert, où les Hébreux n'avoient subsisté, que par une protection particuliere de la Providence: desert dans lequel on ne trouve que des sables arides & brulans, & où les voyageurs sont contraints de porter jusques à l'eau dont ils abreuvent leurs Chameaux? Supposera-t-on qu'ils ont pris leur chemin par le pays voisin de la mer? Mais comment pourra-t-on se persuader que ces Peuples effrayés & affoiblis par la perte de leurs plus braves Soldats, péris dans les combats livrés contre Josué, auront contraint les Philistins à leur accorder le passage à travers le pays habité? Oublie-t-on que ces Philistins étoient des peuples si belliqueux & si puissans que Dieu ne voulut pas conduire les Israelites par leur pays, de crainte, comme le dit l'Ecriture elle-même, que la difficulté que les Hébreux eussent trouvée à contraindre les Philistins de leur donner passage, ne les eût découragés, & ne les eût portés à retourner en Egypte? Exod. XIII. 17.

Mais supposant même que les peuples fugitifs du pays de Chanaan eussent pu passer en Egypte, concevra-t-on comment les Egyptiens auront été subjugués par les débris d'un peuple vaincu & chassé de la Palestine par ces mêmes Hébreux, qui avoient été hors d'état de résister à l'armée des Egyptiens, & qui ne lui avoient échappé que par un miracle?

M. Newton reçoit, comme une confirmation de son systême, la tradition rapportée par Eusébe au sujet des Chananéens, qui chassés par Josué traverserent l'Egypte, & s'allérent établir dans la Tripolitaine & dans cette partie de l'Afrique, où les Phéniciens bâtirent depuis Carthage, Utique, Tunis & plusieurs autres Villes. M. Newton admet encore ce que rapporte Procope des colonnes placées auprès de Tingis dans la Mauritanie, & sur les bords de l'Océan par les Chananéens, avec une inscription sur laquelle étoit marquée la conquête de leur pays par les Hébreux, & qui contenoit le nom de Josué & celui de son pere.
Procop. Vandal. lib. II. Cette inscription, dit Procope, étoit gravée en caracteres & en mots Phéniciens, sur une colonne de pierre blanche, élevée auprès d'une fontaine voisine de Tingis. Cette Ville étoit Phénicienne d'origine;
Plut. in Sertor. & la fable Grecque en attribuoit la fondation à Antée, ou du moins à sa femme *Tingis*. Cependant Bochart
Chanaan I. 24. observe que le nom de cette Ville signifie un comptoir, *emporium*: ce qui prouve qu'elle a été fondée d'abord par des Négocians venus par mer de Phénicie, ou de Syrie, & non par des peuples venus par
Plinius. V. 1. terre à travers l'Afrique. Elle devint colonie Romaine, sous l'Empereur Claude; & elle étoit assez fréquentée par les Marchands de Cadis: ainsi on ne comprend pas comment un monument aussi singulier, que cette inscription de Procope, seroit demeuré inconnu jusqu'au sixiéme siécle. Les Grecs, qui rapportoient les traditions de ceux du pays au sujet d'Antée, auroient-ils oublié de parler d'une inscription historique? Si les Payens avoient négligé ce monument, les Juifs répandus par tout, & si attentifs à recueillir les témoignages qui étoient rendus à la vérité de leur histoire par les Etrangers, n'auroient pas manqué de faire usage de cette inscription. Comment ce monument auroit-il échappé aux défenseurs du Chris-

tianiſme, à Euſébe qui parle du paſſage des Chananéens en Afrique, à ſaint Auguſtin né & établi en Afrique, qui cherche dans le jargon des païſans du territoire de Carthage des preuves de leur origine Chananéene, & qui a répandu tant d'érudition dans ſon excellent livre de la Cité de Dieu, pour confirmer la vérité de l'Ecriture, par les témoignages des Ecrivains profanes ? Un monument, comme celui de Tingis, ſeroit-il demeuré inconnu lorſque le Chriſtianiſme devenu triomphant, ſous Conſtantin, employoit tous les genres de preuves pour combattre le Paganiſme, & pour répondre au reproche de nouveauté que les Payens faiſoient ſans ceſſe aux Chrétiens ?

Aug. Expoſ. epiſt. ad Roman.

Ceux de Tingis étoient ſujets à ſuppoſer des monumens anciens. Au temps de Sertorius, ils montroient le tombeau d'Antée ; & ils comptoient, au rapport de Plutarque, que ce Romain l'ayant fait ouvrir, y trouva le ſquelette d'un Géant de 60. coudées de longueur. Depuis leur converſion au Chriſtianiſme, leur goût pour le merveilleux ne fit apparemment que changer d'objet ; & pour faire honneur à leur Ville ils ſuppoſerent des monumens favorables à la Religion qu'ils avoient embraſſée. Mais, comme on l'a déja vu, la critique de M. Newton n'eſt difficile que ſur les autorités qui dérangent ſon ſyſtême.

Plut. in Sertor.

Selon la nouvelle chronologie, les Paſteurs envahirent l'Egypte, après la conquête du pays de Chanaan en 1450 ; & dès l'an 1070, ils en avoïent été chaſſés par les Egyptiens, ſous la conduite du pere de Séſoſtris. Ainſi ils n'avoient demeuré que 380. ans en Egypte. Manéthon dit préciſément, dans Joſephe, que la durée de leur ſéjour en Egypte a été de 511. ans ; ſçavoir avec une grande puiſſance, pendant les 251. premieres années, ſous ſix Rois, dont il marque les noms & les regnes en années & en mois. La fin de ces ſix regnes tombera, ſelon la chronologie de M.

Newton, à l'an 1198, c'eſt-à-dire 128. ans avant le temps d'Hély, de Samuel & de Saül, auquel ils revinrent dans la Paleſtine.

M. Newton prétend que ſi l'on ne ſuppoſe pas avec lui, que les Paſteurs chaſſés d'Egypte étoient joints alors aux Philiſtins, il ne ſera pas poſſible d'expliquer comment ces derniers mirent ſur pied la nombreuſe armée, dont il eſt parlé au premier livre des Rois. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas neceſſaire. Car nous voyons que la ſeule Nation Juive étoit en état ſous Aſa, d'aſſembler une armée de douze cens mille hommes choiſis; ſçavoir quatre cens mille hommes pour les deux ſeules Tribus de Juda & de Benjamin, & huit cens mille pour les dix autres Tribus. L'armée de Zarah Roi d'Ethiopie & d'Egypte étoit compoſée d'un million d'hommes. Cependant elle fut taillée en piéces par l'Armée du Roi de Juda, qui étoit de 780000. hommes choiſis. Après la défaite de Zarah le Roi de Juda mena ſon armée victorieuſe contre Iſrael: mais il ne remporta aucun avantage, parce que les dix Tribus lui oppoſerent une armée au moins auſſi forte que la ſienne. Voilà donc plus de quinze cens mille hommes levés dans la ſeule Nation Juive; & cela ſans que l'on puiſſe recourir à la jonction des Paſteurs bannis de l'Egypte.

I. Reg. XIII. 5.

I. Paralipomen. II. 13.

Ces nombreuſes armées nous étonnent aujourd'hui, parce que nous jugeons de ces temps & de ces pays par les nôtres, dans leſquels les armées ne ſont compoſées que de gens deſtinés uniquement au métier de la guerre. Mais il n'en étoit pas de même alors. Les troupes reglées n'étoient pas en uſage; tout le monde devenoit ſoldat en temps de guerre. Les expéditions étoient courtes & ne ſe faiſoient point hors du pays. Il ne falloit ni magaſins ni équipages: ainſi les groſſes armées n'étoient point embarraſſantes. Le pays des Philiſtins étoit très-peuplé: il comprenoit

les plaines fertiles de la Judée méridionale, entre la mer & les montagnes, depuis les frontieres d'Egypte jusqu'à Joppé; & dans la guerre contre Saül, la nation entiere prit les armes.

M. Newton suppose que le passage des Colonies Phéniciennes dans les Isles de Créte, de Rhodes, de Thasos, &c. sur les côtes de l'Asie mineure & dans la Gréce, est une suite de l'expédition de Sésac dans la Judée. Mais, selon M. Newton lui-même, Sésac ne trouva aucune résistance dans ce pays : il se contenta de rendre les peuples tributaires; il n'y eut aucune persécution, & rien ne les obligea de quitter leur patrie pour se retirer dans des pays inconnus & sauvages. Dailleurs dans la Chronologie de M. Newton, l'expédition de Sésac, antérieure de 70. ans seulement à la prise de Troye, tombe au temps de Thésée & des Argonautes, plusieurs générations après l'établissement des Colonies.

Les Anciens ont joint le passage des Colonies orientales dans la Gréce, avec l'expulsion des Pasteurs. Les différens témoignages se rapportent tous à établir la même Chronologie, quoiqu'il y ait entre eux la variété qui se trouve toujours entre ceux qui ne se copient point, & qui parlent de faits différens. Ce qui est un des plus grands caractères de la vérité des témoignages. Nous avons vu plus haut le passage d'Hécatée d'Abdère, qui est formel pour les Colonies de Danaüs & de Cadmus. Manéthon assuroit que Danaüs, nommé en Egyptien Armaïs, étoit contemporain ou même frere de Sésostris. Ptolémée de Mendes, Prêtre Egyptien, qui avoit écrit en trois livres une histoire universelle d'Egypte, assuroit que ce fut au temps d'Inachus que le Roi Amosis détruisit *Abaris* qui étoit la capitale des Pasteurs, & qui étoit nommée *Sethron* ou ville de *Typhon*, selon Manéthon. Elle donnoit son nom au Nôme *Sethroïte*, sur le bras

Clemen. *Strymat.* I.

Jos. cont. Ap.

oriental du Nil, près de Péluse; & elle avoit été bâtie par les Pasteurs, pour leur servir de place d'armes, lorsqu'ils envahirent l'Egypte. Polemon historien Grec, contemporain de Ptolémée Epiphane, & surnommé *Stolocopas*, parce qu'il avoit beaucoup travaillé sur les anciennes inscriptions, dont il avoit publié d'amples recueils avec des commentaires, avoit marqué dans son histoire universelle, que pendant le regne d'Apis, successeur de Phoronée, une partie des Egyptiens, abandonnant l'Egypte, avoit été s'établir dans la Palestine sur la frontiere de l'Arabie. Le regne d'Apis est le troisiéme depuis Inachus, & depuis le passage des premieres Colonies orientales dans la Gréce.

Vide Voss. de hist. Græcis. lib. I. cap. 18.

X. . Prœp. lib. cap. 10.

Manéthon parle de trois expulsions des Pasteurs, dont la derniere fut totale & sans retour. La premiere sous le regne d'Aliphragmuthosis, vers l'an 1878. avant l'Ere Chrétienne, 203. ans après leur entrée en Egypte. Il leur enleva Memphis, les chassa de l'Egypte du milieu, ou de l'Heptanome, & les obligea de se renfermer dans le lieu nommé Abaris & dans le Delta. Ce qui convient avec l'époque du passage d'Inachus dans le Péloponèse, rapportée par Ptolémée de Mendès, au regne d'Amosis, & au temps de la prise d'Abaris.

Syncell. p. 61. Jos. contr. Ap. lib. I.

La seconde expulsion arriva 48. ans après, sous le regne de Tethmosis, qui força les retraites des Pasteurs, obligea la plus grande partie de se retirer dans la Palestine, au nombre de 240000. hommes, d'où ils se répandirent dans la partie montagneuse du pays de Chanaan. C'est là l'évenement dont parloit l'historien Polémon.

Les anciens Chananéens, obligés d'abandonner les montagnes qu'ils occupoient encore au temps d'Abraham, se retirerent d'un côté dans la plaine du Jourdain, & de l'autre sur les bords de la Méditerranée,

où se trouvant en trop grand nombre pour subsister, ils commencerent à envoyer des colonies dans les Isles & dans les pays, dont ils étoient séparés par la mer.

Les habitans des montagnes de la Judée sont toujours distingués des Chananéens par l'Ecriture, & nommés Jébuséens, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens, Hévéens, &c. Moyse, en rapportant l'histoire d'Abraham & celle du massacre des Sichémites par les fils de Jacob, remarque que les Chananéens étoient encore maîtres du pays de Sichem, & de celui de Bethel, au temps de ces Patriarches. La raison de cette remarque de Moyse a été ignorée par la plupart des Commentateurs; & Spinosa l'employe mal à propos comme une preuve que Moyse n'est pas par l'Auteur du Pentateuque. Mais toute la force de cette prétendue preuve disparoît, dès que l'on joint au récit de l'Ecriture les détails que l'histoire profane nous apprend. On voit la vérité de la remarque de Moyse & la nécessité de la faire. Les Chananéens n'étoient plus maîtres de ce pays, au temps dans lequel il écrivoit; il étoit bon de faire observer aux Juifs que ceux contre lesquels Dieu les envoyoit étoient moins les légitimes possesseurs du pays de Chanaan, que des Usurpateurs qui en avoient chassé les anciens habitans.

Après la défaite des Pasteurs par Thmosis ou Thetmosis en 1830, ceux d'entre eux qui demeurerent en Egypte n'eurent plus de Rois. Ils se cantonnerent cependant dans les marais du Delta; & ils y conserverent leur liberté jusques au temps de Sésostris, qui les assujettit entierement en 1570, dessecha ces marais par le moyen des canaux qu'il fit creuser & y plaça de grands corps de troupes pour contenir les Pasteurs. Herod. II.

Inachus précéde l'arrivée de Danaüs en Gréce de neuf générations, ou de 300. ans; & si le passage de Danaüs dans la Gréce est antérieur de 300. ans à la

guerre de Troye, comme l'ont cru tous les anciens Chronologistes, Inachus aura vécu vers l'an 1884; & il aura quitté l'Egypte au temps de Tethmosis qui remporta de grands avantages sur les Pasteurs : ce qui s'accorde avec le récit de Ptolémée de Mendès.

Castor compte 384. ans, depuis le commencement d'Inachus, jusqu'à l'arrivée de Danaüs. Ce qui donne près de 43. ans à chaque regne ou génération, & met le passage d'Inachus en 1984. Les deux derniers regnes des successeurs d'Inachus n'ont duré que 33. ans; & il faudroit donner aux sept premiers 50. ans de durée, l'un portant l'autre : ce qui est peu vraisemblable.

La Chronologie des temps antérieurs à Cadmus & à Danaüs étoit peu assurée parmi les Grecs, comme je l'ai remarqué dans la premiere partie de ces Observations, à cause que l'on ignoroit l'art d'écrire, ou que l'on ne se servoit que d'une espece d'écriture Egyptienne, dont l'usage & la connoissance se perdirent après l'établissement de l'Ecriture Cadméenne; & il faut s'en tenir à l'évaluation des générations. Cette évaluation quadre avec la chronologie Egyptienne, laquelle étoit déterminée éxactement dans des annales suivies, écrites dans une langue & dans des caractères, dont l'usage & l'intelligence n'avoient point cessé.

Le Prince nommé Amosis, par Ptolémée de Mendès, est le même que celui qui est nommé *Tethmosis*, ou *Thumosis* * & *Thmosis* dans Manéthon : ces noms sont les mêmes, comme l'observe Périzonius. Perizon. orig. Ægypt. p. 315.

Ptolémée de Mendès étoit un écrivain très-exact, à ce que nous apprend Tatien; & il est cité avec éloge par tous les anciens Peres, par Clément d'Aléxandrie, par saint Justin, par Tertullien, par Eusébe, Tatian. orat. ad Græcos.

* Le *Th* est un article Egyptien qui se met au commencement de plusieurs noms.

& par saint Cyrille. Ainsi nous ne pouvons douter qu'il n'eût éxaminé avec soin le synchronisme d'Inachus & de la premiere expulsion des Pasteurs : ce synchronisme s'accorde é alement avec ce que nous sçavons de l'ancienne histoire Grecque & de l'ancienne histoire Egyptienne.

Le nom d'*Inachus* est Syrien ou Phénicien, & le singulier de l'épithete *Enakim*, que l'Ecriture donne aux braves des Nations guerrieres du pays de Chanaan. Il demeura en usage parmi les Grecs, dans le même sens. Ils donnoient le titre d'*Anax* aux Dieux, aux Rois & aux Héros. Dans l'Isle de Chypre, plus voisine de la Phénicie, les Grecs du Royaume de Salamine donnoient le titre d'*Anactès* aux Princes, & celui d'*Anassæ* aux Princesses du Sang Royal, comme le remarque Isocrate, dans l'Oraison funebre d'Evagoras, Roi de Salamine descendu de Teucer. Le nom de Phoronée successeur d'Inachus est Egyptien, & le même que celui de *Pharaon* : il signifie à la lettre *mon Roi, mon Seigneur.* Le nom d'Apis successeur de Phoronée est encore Egyptien, & signifie *un Juge, celui qui rend la Justice.* C'est delà que vient le nom de *Sérapis*, le *Pluton*, ou le Dieu des Morts, selon les Egyptiens, représenté avec un boisseau sur la tête & avec un monstre à ses pieds; pour marquer qu'il mesuroit les actions des hommes & qu'il punissoit leurs crimes. C'est ce que veut dire son nom *Serapis*, que l'on peut traduire *le Juge qui punit.* *

Le nom de *Danaüs* signifie en Egyptien *le Prince de Tanis.* Le nom de *Cadmus*, en Phénicien *Cadmon*, veut dire un *homme venu de l'Orient*; & presque tous ces chefs de Colonies étoient plus connus par des épithétes, ou des titres d'honneur, que par leurs vrais noms.

* Shar Ap. à la lettre, *excrucians Judex*, en Cophte.

La Colonie d'Inachus, celle de Cécrops & celle de Danaüs, porterent dans la Gréce le culte des Divinités adorées par les Pasteurs & par les peuples de la basse Egypte, telles que Junon, Minerve, Cérès, Neptune, Mercure, &c. Le culte de Vénus & d'Hercule fut apporté par Cadmus, Egyptien d'origine, mais venu de Phénicie. Le culte d'Osiris ou de Bacchus, c'est-à-dire celui de la grande Divinité des ennemis des Pasteurs, ne fut porté à Thèbes qu'après Cadmus; & c'est par cette raison que les propagateurs de ce culte trouverent tant d'opposition à le faire recevoir dans la Gréce, sur tout dans la Gréce méridionale, habitée par des Colonies de Pasteurs Egyptiens, qui ne pouvoient se résoudre à adorer le Dieu de leurs plus mortels ennemis. J'aurai occasion de parler plus au long de l'établissement * de ce culte.

M. Newton attribue encore à la jonction des Pasteurs, avec les Philistins, la destruction de Sidon par ces derniers, & la fondation de la ville de Tyr. Mais tous ces évenemens sont antérieurs au temps dans lequel il place l'expulsion des Pasteurs; c'est-à-dire à l'an 1125, dans lequel commença, selon lui, l'affoiblissement de leur puissance en Egypte.

La ville de Tyr étoit extrêmement ancienne. Hé-
Herodot. II. 44. rodote nous apprend que de son temps on y montroit un temple d'Hercule, lequel avoit 2300. ans d'antiquité : ce qui remonte jusqu'à l'an 2780, avant l'Ere Chrétienne. Aussi voyons-nous dans le Prophete
Isaye C. XXIII. 7. Isaïe que dès les premiers temps les Tyriens se glorifioient de l'antiquité de leur Ville. *Gloriabatur à diebus pristinis in antiquitate sua.* Dans le livre de
Josué XIX. 29. Judic. I. 31. Josué, & dans celui des Juges, Tyr est mise au nombre des Villes dont les Hébreux ne purent sou-

* Ce culte a fait depuis l'objet d'une dissertation particuliere de M. Freret que nous avons publiée dans les Mémoires de l'Académie, Tom. XXIII

mettre les habitans. Cependant la ville de Sidon étoit alors la capitale de la Phénicie. L'Ecriture employe le nom de Sidoniens, comme un nom général qu'elle oppose à celui des Amorrhéens ou Chananéens; & elle remarque que, même après la conquête, ils posséderent en paix leur pays, sans dépendre d'aucune puissance, & sans que rien troublât le commerce qui les enrichissoit.

Deuteron. III. 9.

Tyr étoit une Colonie de Sidoniens; * & elle ne devint considerable qu'après la ruine de sa Métropole, par ceux d'Ascalon, & lorsque le commerce de Sidon y eût été transporté. Justin marquoit la date de cet évenement avant la prise de Troye, *ante annum... Trojanæ cladis.* Il y a une lacune en cet endroit: mais il est clair que suivant les annales Phéniciennes consultées par Erogue Pompée, cet événement étoit antérieur à l'an 1184, qui est celui auquel Justin place la prise de Troye.

Justin XLIX. 83.

Josephe nous fournit de quoi remplir cette lacune: car il nous apprend que la fondation & la puissance de Tyr avoient précédé la fondation du Temple de Salomon de 240. ans. Selon la Chronologie de M. Newton, c'est l'an 1255. avant l'Ere Chrétienne: selon celle du Prophete Ezéchiel rapportée plus haut, c'est l'an 1270. Cette année est la douziéme depuis la prise de Troye par la chronologie d'Hérodote & de Thucydide. Ce dernier calcul est d'autant plus probable, que nous ne voyons point qu'Homere & les anciens Poëtes, qui parlent beaucoup de Sidon & des Sidoniens, nomment jamais la ville de Tyr. C'est une remarque faite par Strabon, de laquelle on peut conclure que la prise de Troye étoit antérieure à la puissance & à la grandeur de Tyr. Quoique Sidon fût ruinée du temps de ces Poëtes, & que

Antiq. VIII. 3.

Strab. XVI. 756.

* Isaye C. XXIII. 12. la nomme *fille*, c'est-à-dire, *Colonie* de Sidon.

l'on ne parlât que de Tyr, ils auroient cru faire un anachronisme, s'ils en avoient fait mention dans l'histoire des temps héroïques.

M. Newton rejette le témoignage de Josephe qui avoit consulté les annales Phéniciennes de Tyr : mais il n'a pas jugé à propos de nous dire sur quoi il se fonde pour retrancher 207. ans des 240 de Josephe, & pour placer la fondation de Tyr l'an 1048, trente-trois ans seulement avant la fondation du Temple de Salomon, & 144. ans avant la prise de Troye. Les Anciens nous ont donné les dates de plusieurs Colonies envoyées par les Tyriens ; & toutes ces dates s'accordent avec la chronologie suivie par Josephe.

App. de bell. punic.

Selon Appien la premiere fondation de la Colonie de Carthage, c'est-à-dire celle des premiers Comptoirs établis par les * Tyriens sur cette côte, précédoit la prise de Troye de 50. ans. Ce qui tombe, selon sa Chronologie vers l'an 1230. & quarante ans après l'aggrandissement de Tyr.

La véritable fondation de Carthage est postérieure de plusieurs siécles : car il est prouvé par l'extrait des annales Phéniciennes, rapporté dans l'ouvrage de Josephe contre Apion, que la fuite de Didon est de l'an 126. après la fondation du Temple de Salomon, & de l'an 366. de la fondation de Tyr, c'est-à-dire de l'an 904. avant J. C., qui est celui même de la prise de Troye, selon M. Newton. Didon ne bâtit que la Citadelle, ou la partie de la Ville, nommée *Byrsa. Carthage*, ou la nouvelle Ville fut construite vingt-un ans après. Car lorsqu'elle fut détruite par les Romains l'an 146.

* L'envoi qui se faisoit tous les ans d'un Vaisseau de Carthage à Tyr, pour y porter les décimes du profit fait dans le commerce public, prouve démonstrativement que c'étoit Tyr qui avoit envoyé la Colonie de Carthage. Si elle fut venue de Sidon, c'est là qu'elle eût été offrir les décimes ; c'étoit un acte de Religion ; la puissance n'y faisoit rien.

avant l'Ere Chrétienne, elle n'avoit duré que 737. ans, à ce que nous apprenons d'une Harangue prononcée dans le Sénat par Caton & rapportée par Solin. Solin cap. 30.

La véritable fondation de Carthage est donc de l'année 883. avant l'Ere Chrétienne. La fondation d'Utique précédoit celle de Carthage de 287. ans : ainsi elle étoit au moins de l'an 1170, & peut être de 1191. Nous lisons cette date dans le texte Grec du livre *des choses merveilleuses*, attribué à Aristote, & qui est cité sous son nom par des écrivains de la Cour de Ptolémée Philadelphe. L'Auteur de ce livre marque en termes formels qu'elle étoit tirée des Annales Phéniciennes. Aristot. Vol. II. pag. 1165. edit. Paris. Apollon. Dyscol. Antigon. Caryst.

Pomponius Méla, écrivain Espagnol, & d'une ville voisine de Gadés, aujourd'hui *Cadix*, dit que le nombre des années écoulées depuis la fondation de Gadés est connu; & que cette fondation étoit du temps de la guerre de Troye, *annorum queis manet, ab Iliaca tempestate principia sunt.* Les termes employés par Méla montrent qu'il s'agit-là d'un nombre d'années déterminé, & tiré des Annales mêmes de Gadés. Méla III. cap. 6.

Velleius Paterculus, dit que la Colonie de Gadés est antérieure de quelques années à celle d'Utique, & qu'elle précéde de 15. ans celle de Lesbos. Cette derniere est, selon Hérodote, de l'an 1120 : donc la Colonie de Gadés est de l'an 1135. Cette date est postérieure de 25. ans à la fondation d'Utique : mais ces variétés sont peu considérables. Les établissemens des Colonies se font à plusieurs reprises; & comme il arrive souvent que les premieres entreprises ne réussissent pas, il est très-ordinaire que leur véritable fondation soit inconnue, les Historiens prenant pour la fondation ce qui n'est souvent qu'un renouvellement de la Colonie. Vell. Paterc. lib. I. cap. 2.

Malgré ces variétés, & à s'en tenir aux seules dates postérieures de ces fondations, il est clair que les

Tyriens avoient des Colonies, le long des côtes de l'Afrique, & même dans l'Espagne, jusque par-delà les colonnes d'Hercule, 230. ans avant le temps auquel M. Newton met la prise de Troye, & plus de cent ans avant la fondation de Tyr dans son Hypothèse. Ces Phéniciens, ou du moins les Peuples issus de Tyr ou de Phénicie, ne s'étoient pas arrêtés sur les bords de la Méditerranée : ils avoient pénétré très-avant dans l'Océan. Ils suivirent les côtes d'Afrique; & s'avancerent sous la conduite d'Hannon jusqu'au Golfe *de Bénin*, & au Cap *Lobo*, sous l'Equateur. Dans la suite ils pousserent plus avant, & doublant le Cap de bonne Esperance, ils firent le tour de l'Afrique. Ils avoient été aussi vers le Nord, sous la conduite d'Himilcon, jusques aux Isles Cassitérides, à l'occident de l'Angleterre; & tous ces Voyages dont les temps étoient connus par les histoires Phéniciennes, sont rapportés par les Anciens à des siécles fort reculés.

Voyez Bochard-*Chanaan*.

M. Newton rejettera sans doute le témoignage des annales Phéniciennes; il supposera qu'elles ont été falsifiées : mais je ne sais si l'on se prêtera à sa supposition. En effet il ne s'agit pas-là des annales d'une seule Ville : il faudra dire que l'on a altéré les histoires de Tyr, dans lesquelles les évenemens étoient rapportés aux regnes des Rois, & où la durée de ces regnes étoit exprimée avec la derniere exactitude, en années, en mois & en jours, comme on le voit dans les deux fragmens rapportés par Josephe; ce qui rendoit l'altération bien difficile. Mais cela ne suffira pas encore : il faudra supposer que l'on aura fait les mêmes altérations dans les annales de toutes les Colonies Tyriennes; dans celles de Carthage, dans celles d'Utique, dans celles de Gadés, où les années étoient marquées, non-seulement par les époques de la fondation, mais par les Magistratures annuelles des *Suffetes*, dont le

nom

nom se mettoit dans les Actes, dans les Décrets & sur les monumens. Par quel art avoit-on pû ajuster toutes ces différentes chroniques, de façon qu'il n'y en eût aucune qui fit connoître la falsification ? Car il faut aussi supposer qu'il n'étoit pas possible de la découvrir. Pour peu que l'on en eût apperçu le moindre vestige, Joseph l'Historien, & les premiers Ecrivains chrétiens qui n'étoient occupés qu'à montrer la nouveauté de l'Histoire des Nations, en comparaison de celle des Hébreux, & qui avoient lû la plûpart de ces chroniques, traduites en grec sous les successeurs d'Alexandre, n'auroient pas négligé de profiter de l'avantage, que cette supposition leur eût donné sur les Payens.

M. Newton dit qu'il est possible que Virgile & Servius ayent tiré plusieurs choses des annales de Tyr, ainsi que de celles de Chypre ; & que c'est apparemment sur leur autorité que le Poëte s'est fondé pour mettre la prise de Troye, & l'établissement de Teucer en Chypre, au temps de Didon : ce qui est en effet conforme à la nouvelle Chronologie. Mais sur quoi M. Newton fonde-t-il sa possibilité ? Nous voyons dans les anciens, que les annales de Tyr & des Colonies Phéniciennes étoient favorables à la Chronologie grecque, & prouvoient l'anachronisme de l'Enéide. Ces annales autentiques marquoient la fondation des Colonies, & la datte des événemens qui avoient un rapport immédiat à l'Histoire de Phénicie : mais à l'égard des synchronismes de l'Histoire grecque, ils étoient établis d'une maniere conjecturale par les Ecrivains étrangers & postérieurs, & relativement à la chronologie qu'ils suivoient. C'est par cette raison qu'ils varioient quelquefois sur ces synchronismes, quoiqu'ils fussent d'accord sur la chronologie des événemens de l'Histoire Phénicienne.

Newton Chronol. pag. 65. 66.

Tatien nous apprend que Théodote, Hypsicrate

Tatian. orat. ad Græcos & ap. Euseb. Prep. X.

& d'autres Ecrivains de Phénicie marquoient dans leurs Histoires, sous quels Rois étoient arrivés l'enlevement d'Europe, le voyage de Menelas à Sidon, & la fondation du Temple de Salomon, de même que les Traités d'alliance conclus entre les Rois de Tyr & ceux de Jerusalem, David, Salomon & leurs successeurs. Tatien ajoûte que tout cela étoit confirmé par Menandre de Pergame, qui avoit traduit les annales de Tyr. L'ordre dans lequel Tatien rapporte ces faits prouve celui dans lequel ils étoient marqués dans les annales de Tyr, & ne permet point de douter que la guerre de Troye ne fût antérieure au regne de Salomon, suivant la Chronologie des Ecrivains Phéniciens.

Clem. Strom. I.

Clement d'Alexandrie dit que Lœtus & Menandre mettoient le voyage de Menelas en Phénicie, sous le regne d'Hiram fils d'Abibal. Si cet Hiram est le même que celui qui fit alliance avec David, & qui aida Salomon dans la construction du Temple de Jerusalem, ces deux Historiens s'écartoient un peu de l'opinion des derniers Chronologistes, sur le temps de la guerre de Troye. Mais ils différoient encore plus de celle de M. Newton. Au fond il y a lieu de douter que cet Hiram, contemporain de Menelas, soit le même que celui qui étoit allié de Salomon. En effet, par ce calcul, le temps de la prise de Troye se trouvant le même, à peu près, que celui de la fondation du Temple de Jerusalem, le regne de David & ses conquêtes dans la Syrie auroient précédé la guerre de Troye. Or si cela eût été, Josephe, Tatien, Clement, Saint Cyrille & les autres Ecrivains Juifs & Chrétiens auroient fait usage de cette autorité, pour réprimer l'orgueil des Grecs. Ils n'ont pas négligé des avantages encore moins considérables, comme le sçavent ceux qui les ont lus avec un peu d'attention. Assurément ces Ecrivains auroient observé

que le plus ancien & le plus considérable événement de l'Histoire grecque, celui dont les Grecs parloient à tous momens, étoit postérieur à la Monarchie des Juifs & au regne du Prince, sous lequel elle avoit joui de son plus grand éclat. Car Salomon ne fit que conserver les conquêtes de David. De cela seul qu'ils ne tirent point cette conséquence de l'Histoire Phénicienne de ces Ecrivains, on en peut conclure qu'ils distinguoient deux *hiram*, l'un contemporain de Salomon, & l'autre plus ancien contemporain de Menélas & de la guerre de Troye.

M. Newton ne dit point quel endroit de Servius lui a donné lieu de hazarder sa supposition. * Quand bien-même ce Grammairien des derniers siécles de l'Empire Romain lui seroit favorable, quelle est son autorité lorsqu'il ne cite pas? Mais il est inutile d'entrer dans cette question. Car Servius lui-même reconnoît l'anachronisme de Virgile; & après avoir rapporté un abrégé de l'Histoire d'Enée tiré de l'Ouvrage de Caton, qu'il termine par ces mots, *historiæ hoc habet fides;* il continue ainsi, en parlant de la fable de Virgile, *omnia contra hanc Historiam ficta sunt.* Son poëme, dit-il, est imaginé contre la verité *de l'Histoire: par exemple lorsqu'il dit qu'Enée a vû Carthage; car il est constant que cette Ville n'a été bâtie que soixante-dix ans avant la fondation de Rome; & depuis la prise de Troye jusqu'à la fondation de Rome on compte trois cens soixante ans.* Servius Eneid. I. §. 29

Telle est la chronologie de Servius, que je ne prétends pas justifier; mais qui prouve, toute fautive qu'elle est, qu'il n'avoit rien trouvé dans les Archives de Chypre ou de Phénicie, qui pût sauver l'Anachronisme de Virgile. Ce Poëte ne rapprochoit pas le temps de la prise de Troye, de la fondation de Ro-

* C'est le Vers 614. du premier livre de l'Enéide, & le commentaire de Servius sur cet endroit. nombre 66.

me ; mais il changeoit le temps de la fondation de Carthage, pour le rapprocher de la prise de Troye. Il nous l'apprend lui-même, en disant que la postérité d'Ascanius regnera pendant trois siécles entiers sur la Ville d'Albe, avant la fondation de Rome ; & c'est là-dessus apparemment que Servius a reglé sa chronologie. Car tous les autres comptent plus de quatre cens trente ans entre la prise de Troye & la fondation de Rome.

La Chronologie de M. Newton ne peut donc excuser l'Anachronisme de Virgile ; puisque ce Poëte, par son propre calcul, fait vivre Didon deux siécles entiers avant le temps auquel l'Histoire nous apprend qu'elle a vêcu, & place de même la prise de Troye, deux cens ans avant le temps auquel M. Newton met cet événement, c'est-a-dire vers l'an 1112. avant Jesus-Christ.

SECTION III.

Sur l'identité prétendue de Sésostris & d'Osiris.

JE ferai beaucoup plus long sur cet article, que sur les deux précédens ; parce qu'il est très-important, & parce qu'il m'a semblé qu'il pouvoit donner lieu à l'examen d'un grand nombre de questions curieuses & assez peu éclaircies jusques à présent.

M. Newton suppose, comme je l'ai déja observé, que le Roi d'Egypte, qui pilla le Temple & la Ville de Jerusalem sous le regne de Roboam fils de Salomon, est le même que Sesostris ; & qu'en même temps il ne doit pas être distingué d'Osiris ou de la plus grande des divinités adorées par les Egyptiens ; que son pere *Aménophis* est *Ammon*, sa femme la Déesse

Isis, & son fils le Dieu *Orus*. Dans cette supposition, les plus grandes Divinités de l'Egypte sont des Princes qui ont regné dans ce pays, au plutôt mille ans avant Jesus-Christ; & par une conséquence nécessaire le culte établi en leur honneur ne doit pas être plus ancien que la fin du regne de Roboam fils de Salomon. Car ce culte est postérieur à la mort de Sésac, arrivée, selon M. Newton, l'an 956. avant l'Ere chrétienne.

§. I.

Que cette identité est contraire à ce que l'Ecriture nous apprend de la Religion Egyptienne au temps de Joséph, de Jacob & de Moyse.

J'avois remarqué, dans mes premieres observations publiées en 1725, que cette conséquence étoit formellement contraire à tout ce que l'Ecriture & l'Histoire profane nous apprennent des antiquités Egyptiennes. J'ai dédui tout au long dans les deux Sections précédentes les preuves tirées de l'Histoire profane. Je vais passer à celles que nous fournissent les Ecrivains sacrés, & détailler ce que je m'étois contenté d'indiquer alors.

Nous voyons dans l'Ecriture qu'au siécle de Jacob & de Joseph la religion Egyptienne étoit absolument la même que celle des temps postérieurs à Sésac. Lorsque Joseph procure à ses freres un établissement en Egypte, il leur conseille de demander au Roi qui regnoit alors la permission de s'arrêter dans le pays de *Gessen*, aux environs de la ville de Ramessès sur la frontiere orientale de la basse Egypte, sans se mêler avec les Egyptiens naturels; à cause qu'étant Bergers & passant leur vie parmi leurs troupeaux, ils seroient en exécration aux Egyptiens naturels, qui détestent tous les Bergers.

Genes. XLVII. 11. 27.

Genes. XLVI. 33.

Lorsque Moyse demanda à Pharaon la permission de conduire les Israëlites dans le desert pour y sacrifier, il en donna une raison qui est semblable à celle de
Exod. VIII. 26. Joseph, mais qui dévelope mieux la cause de cette haine que les Egyptiens portoient aux Pasteurs. *Nous immolerons* (dit Moyse au Roi) *ce qui est sacré pour les Egyptiens ; & si nous égorgeons en leur presence ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.*

Les victimes qu'immoloient les Israëlites étoient des Taureaux, des Béliers & des Boucs : donc les Egyptiens adoroient ces animaux dès le temps de Moyse; & dès celui de Jacob ils avoient en exécration ceux qui les tuoient & qui se nourrissoient de leur chair. La pratique de la Religion Egyptienne consistoit donc dès-lors, en grande partie, dans le culte des animaux sacrés & dans l'abstinence de leur chair. Dans le systême de la Religion Egyptienne ces animaux n'étoient sacrés, que parce qu'ils étoient les symboles vivants des principales Divinités, les Types d'Osiris, d'Isis, d'Ammon de Mendès, &c. *la vivante image* & même *la demeure des Divinités*, qui descendoient du Ciel pour habiter d'une façon incompréhensible dans le corps de ces animaux.

Marsham *Chron. sæcu. Can.* IV.

Le culte des Divinités est au moins aussi ancien que l'institution des Types, & que la consécration des symboles, sous lesquels on les adoroit : donc il étoit établi au temps de Jacob & de Joseph, plus de quatre siécles avant Moyse.

Sésac est postérieur de 520. ans à Moyse, & de plus de 900. à Joseph : donc il ne peut être le même que l'Osiris des Egyptiens, adoré sous le Type du bœuf Apis, au moins dès le temps de Moyse. Le Veau d'or adoré par les Juifs dans le désert, est une imitation manifeste de l'*Apis* des Egyptiens, & même du Type inanimé d'Osiris que l'on plaçoit dans les temples, &
Plut. de Iside. que l'on montroit au peuple dans certaines solem-

nités. On montroit aux fêtes établies en mémoire du deuil d'Iſis la ſtatue d'un Bœuf doré couverte d'un voile noir.

Ce Type d'Oſiris étoit donc inſtitué avant le temps de Moyſe. La divinité doit être au moins auſſi ancienne que la conſécration des ſymboles qui lui ſont dédiés, & que l'inſtitution du culte & des fêtes établies en ſon honneur. Donc Oſiris étoit au moins auſſi ancien que Moyſe ; & ſon culte ne peut être fondé ſur l'apothéoſe de Séſac, poſtérieur de 520. ans à Moyſe.

M. Newton a prétendu dans ſa réplique que je m'étois trompé, & que j'avois mal rapporté ſon ſentiment. *Je ne nie pas*, dit-il, *que les peuples de la baſſe Egypte n'ayent eu une Religion avant l'invaſion & avant l'expulſion des Paſteurs ; mais je dis que quand ceux de la Thébaïde eurent chaſſé les Paſteurs, ils établirent le culte de leurs Rois & de leurs Princes.*

Je n'avois pas ſuppoſé une autre opinion à M. Newton ; & c'eſt celle-là même que j'attaque, en montrant que la Religion Egyptienne n'avoit pas changé & qu'elle avoit toujours preſcrit le culte des mêmes Dieux.

Dans ſon grand ouvrage M. Newton dit que, dès le temps de Moyſe, les Egyptiens adoroient leurs anciens Rois ; que les Paſteurs ayant envahi la baſſe Egypte abolirent ce culte, pour établir celui de leurs propres Rois ; que dans la ſuite ce nouveau culte fut détruit par les Princes Thébéens, qui chaſſerent les Paſteurs. Mais ſelon lui ces Princes, loin de rétablir l'ancien culte, en introduiſirent un autre tout nouveau, différent des deux premiers, & qui conſiſtoit dans l'apothéoſe des douze Rois ou Princes Thébéens, également différens des anciens Dieux de l'Egypte & de ceux des Paſteurs. Voilà préciſément ce que j'avois attaqué, en montrant que les Dieux adorés par les Egyptiens des derniers temps étoient les

mêmes que ceux, dont le culte étoit établi au temps de Moyse, & par conséquent les mêmes que les Dieux adorés avant l'invasion des Pasteurs. Car, selon M. Newton, cette invasion est postérieure de cinquante ans à l'Exode.

Seroit-il possible que M. Newton, qui perpétuellement me reproche dans sa réplique de n'avoir pas compris ses opinions, n'eût pas lui-même voulu saisir le sens d'une objection aussi simple que celle que j'osois lui proposer? Pour y répondre il lui suffisoit de dire que la Religion Egyptienne établie depuis Sésac, étoit une Religion nouvelle, différente de celle qui étoit reçue au temps de Moyse. Cette proposition, qui est la contradictoire de mon objection, étoit celle qu'il lui devoit opposer. Il est vrai qu'elle ne seroit pas facile à prouver. Aussi M. Newton ne l'appuye-t'il sur aucune preuve, dans son grand ouvrage: il se contente d'en faire une assertion. Je pourrois me contenter de nier cette proposition avancée gratuitement, & la regarder comme une opinion hazardée, de laquelle on ne trouve pas la moindre trace dans les monumens anciens: mais je veux porter les égards dûs à M. Newvon, jusqu'à rendre compte des raisons qui m'empêchent de me rendre à son autorité, même dans les matieres où les plus grands hommes n'en ont aucune, c'est-à-dire, lorsqu'ils parlent de faits anciens, dont ils n'ont point été les témoins, desquels ils n'ont aucune preuve, & qu'ils ne pourroient sçavoir que par divination.

§. II.

Antiquité de l'Idolatrie Egyptienne des derniers temps prouvée par l'Ecriture

J'ai déja remarqué que l'adoration du Veau d'or dans le desert étoit une imitation manifeste du culte de

de l'Apis ou de l'*Osiris* des Egyptiens. Je vais rapporter ici des témoignages formels des Ecrivains sacrés, qui ne nous permettent pas de douter que le culte des Veaux d'or établi par Jéroboam, vassal de Sésac, ne soit le même que celui par lequel les Israëlites irritérent Dieu contre eux dans le desert, & que ce ne fût une imitation de l'Idolatrie Egyptienne.

Le Prophete Ezéchiel reprochant à ceux de Samarie & à ceux de Jérusalem l'Idolatrie Egyptienne, dans laquelle ils étoient tombés, compare ces deux villes à deux Prostituées dont l'Egypte a vû les premieres débauches. *In Ægypto fornicatæ sunt in adolescentiâ* Ezech. cap. 35. v. 2.
suâ. Il dit de Samarie : *Fornicationes suas quas habuerat in* v. 4. & 8.
Ægypto non reliquit ; nam & illi Ægyptii dormierunt cum eâ in adolescentiâ suâ, & illi confregerunt ubera pubertatis ejus. Le Prophete dit en parlant de Jérusalem sous le nom d'*Ooliba*, *multiplicavit fornicationes suas,* v. 19. adde 21.
recordans dies adolescentiæ suæ quibus fornicata est in terra Ægypti. Le Prophete nomme le culte Egyptien le premier & le plus ancien crime de la nation Juifve, la corruption de sa jeunesse, *fornicationes adolescentiæ suæ quibus fornicata est in Ægypto* : ce qui désigne le culte du Veau d'or, & montre que c'étoit d'Egypte qu'ils l'avoient apporté. En effet, lorsqu'Aaron leur présenta cette Idole, ils la reçurent sans peine & la regarderent comme une image de la Divinité : ce qui montre que leurs yeux & leurs esprits y étoient déja accoûtumés.

Il est certain par l'Ecriture que c'étoit-là la plus ancienne Idolatrie des Israëlites. Moyse le dit en termes formels dans le Cantique qu'il composa peu de tems avant sa mort. » Ils ont irrité, dit-il, le Seigneur leur Deuter. xxx.
» Dieu, en sacrifiant à des Dieux qu'ils avoient ignorés 11. 16. 17. &c.
» jusqu'alors, à des Dieux qui leur étoient nouveaux & » que leurs peres n'avoient point adorés. «

Saint Etienne, dans son discours aux Juifs, dit de même que l'Idolatrie de leurs peres dans le désert fut

une suite des idées qu'ils avoient prises en Egypte, *reversi sunt cordibus in Ægyptum.*

Les reproches du Prophete Ezechiel étoient d'autant mieux fondés, que Jéroboam, lorsqu'il établit le culte des Veaux d'or de Dan & de Bethel, sembla vouloir renouveller celui du Veau d'or adoré dans le désert. Ce dessein de Jéroboam est manifeste par la formule qu'il employe : elle est la même que celle dont se servit Aa-
Exod. xxxii. 4. ron dans le désert. *Israël, voilà vos Dieux, ceux qui*
III. Reg. xii. 28. *vous ont tiré de la terre d'Egypte.*

Jéroboam ajoûte en parlant au Peuple présent à la dédicace : *Nolite ultra ascendere in Jerusalem.* N'allez plus désormais adorer à Jérusalem. Josephe qui écrivoit dans un temps, auquel il subsistoit encore plusieurs Ecrits anciens & plusieurs Traditions écrites que la dispersion des Juifs a détruits, ajoûte aux paroles du discours de Jéroboam rapportées dans l'Ecriture, » que » le Dieu auquel ces représentations sont consacrées est » celui qui par son immensité est présent à tous les lieux, » qui voit ceux qui l'adorent & qui entend ceux qui l'in- » voquent en quelque lieu qu'ils soient : d'où il conclut, » qu'il n'est pas nécessaire d'aller à Jérusalem pour l'a- » dorer. « Aaron, en annonçant la cérémonie de la consécration du Veau d'or au Peuple, avoit dit : Ce sera demain la Fête du Seigneur, *de Jehova. Cras Solemnitas Domini est :* donc, dans l'intention d'Aaron & de Jéroboam, le Dieu qu'ils vouloient faire adorer sous cet embléme, étoit le Dieu d'Israël, le Dieu *Jehova*, l'Estre Suprême, source & principe de toute existence. Le crime d'Aaron consistoit à le représenter sous une figure sensible & même indécente. Jéroboam ajoûtoit deux nouveaux crimes ; l'un de faire un schisme dans la Nation, & d'élever autel contre autel ; l'autre d'honorer Dieu par un culte formellement défendu.

L'Ecriture remarque que Jéroboam fixa la Fête so-
III. Reg. xii. 32. lemnelle du nouveau culte *au huitiéme mois, à l'imita-*

tion de celle qui se célébroit dans le Royaume de Juda Si l'on prend le huitiéme mois de l'année Ecclésiastique, laquelle commençoit à la Lune du Printemps & à la célébration de la Pâque, ce sera le mois qui suivoit la Lune de l'Equinoxe d'Automne, dans laquelle se célébroit la Fête des Tabernacles. Or dans ce huitiéme mois, non plus que dans les quatre suivans, il n'y avoit aucune Fête solemnelle dans le Royaume de Juda. Outre l'année Ecclésiastique commençant à Pâques, les Juifs avoient une année civile qui commençoit en Automne, & dont le premier mois étoit celui de la Fête des Tabernacles. Cette année civile servoit pour le calcul des Jubilés, des années Sabbatiques, pour les contrats de vente, pour le fermage des terres & pour les autres actes civils.

Dans cette derniere année, le huitiéme mois tomboit en partie sur le second mois & en partie sur le troisiéme de l'année religieuse. C'est dans celui-ci que l'on célébroit la Fête de la Pentecôte ou des premieres moissons, le deux cent dix-septiéme jour après la Fête des Tabernacles qui marquoit le commencement de l'année civile. Ce jour de la Pentecôte tomboit au 10. du huitiéme mois de l'année civile. Au vingt-huitiéme jour de ce même mois, c'est-à-dire au 23. du mois *Siwan*, les Calendriers Juifs marquent un jeûne établi en mémoire du Schisme de Jéroboam : ce qui prouve que ce fut ce jour-là qu'Israël consomma ce Schisme par un acte authentique & solemnel.

Calend. Judaic. *apud. Scalig, Canon. Isagogic.* Lib. I. pag. 44.

Au temps de ce Schisme de Jéroboam, c'est-à-dire l'an 983. avant JESUS-CHRIST, l'année vague des Egyptiens commençoit vingt-six jours, douze heures, après l'Equinoxe du Printemps. L'année Juifve étoit une année fixe & dont le commencement étoit toûjours ramené à la Lune dans laquelle tomboit l'Equinoxe. Nous ignorons le détail des intercalations employées par les Juifs : mais nous savons qu'ils en avoient l'usage, &

Riccioli Chron. Reformat. Lib. I. cap. 12. §. 7.

que le premier mois étoit celui dont la pleine Lune ſuivoit immédiatement l'Equinoxe.

Le premier mois Egyptien ou le mois *Toth* tomboit donc au temps de Roboam dans le mois *Niſan*. Et le mois *Athyr* ou le troiſiéme mois, ſelon les Egyptiens, concouroit au moins en partie avec le troiſiéme mois de l'année religieuſe des Juifs & avec le huitiéme de leur année civile.

Ce mois *Athyr* étoit celui dans lequel les Egyptiens, depuis le dix-ſeptiéme jour juſqu'au vingtiéme, célébroient la grande Fête d'*Iſis*, dans laquelle on faiſoit commémoration de la mort d'*Oſiris*, du démembrement de ſon corps, de la recherche qu'en avoit faite *Iſis*, &
Plut. de Iſide. enfin du retour d'*Oſiris* à la vie. Cette Fête étoit, ſelon Plutarque, celle dans laquelle on montroit aux Peuples la Statuë dorée d'un *Apis* couvert d'un voile noir. Les Prêtres d'*Iſis* jeûnoient & ſe flagelloient les premiers jours de la Fête, en mémoire du deuil de la Déeſſe après la perte de ſon époux.

Le Prophete Oſée ſemble faire alluſion à cette circonſtance d'un deuil public, en parlant de la Fête célébrée par les Idolâtres de Samarie en l'honneur de leurs
Oſée, x. 5. Veaux d'or. *Le Peuple*, dit-il, *pleuroit ſur les vaches de Bethaven & les Prêtres ſe réjouiſſoient;* ſans doute, ainſi que l'entendent les plus ſavans Interpretes, à cauſe des riches offrandes que l'on faiſoit dans cette Solemnité & du profit qu'ils faiſoient ſur les victimes.

Herod. II. 40. Hérodote parle beaucoup des cérémonies de cette
Diod. I. pag. 9. Fête d'*Iſis*; & Diodore nous apprend une circonſtance qui avoit pu déterminer Jéroboam * à choiſir le temps de la Fête des premieres moiſſons, pour fixer le jour de la Fête qu'il établit à Samarie, à l'imitation de celle des Egyptiens. Cette circonſtance eſt celle des vaſes remplis d'orge & de bled que l'on portoit dans les pro-

* Voyez, ſur cette Fête de Jéroboam, Selden *de Diis Syris*, Syntagm. I. cap. 4. pag. 143.

ceſſions de la grande Fête Iſiaque ou de celle du mois *Athyr.*

Le culte établi par Jéroboam étant une imitation manifeſte de celui des Egyptiens, & cela de l'aveu même de M. Newton, qui n'a pu contredire le témoignage formel du Prophete Ezechiel; ſi ce culte eſt la même choſe que celui du Veau d'or adoré dans le déſert, comme le dit encore ce Prophete, il eſt clair que le culte Egyptien des derniers ſiécles & des temps poſtérieurs à Salomon eſt le même que celui qui étoit établi dans ce Pays au temps de Moyſe; & par conſéquent que le culte d'*Oſiris* & d'*Apis* étoit établi long-temps avant Séſac, contemporain de Salomon & de ſon fils Roboam. Ce qui eſt préciſément le contraire de l'hypothèſe propoſée par M. Newton.

§. III.

Impoſſibilité que les Juifs ayent pu adorer Séſoſtris ſous le nom d'Apis.

Mais, indépendemment de cette preuve que j'oſe appeller une démonſtration critique, cette hypothèſe conſiderée en elle-même me ſemble inſoûtenable. Dans le Syſtême de M. Newton, le culte des Veaux d'or de Jéroboam & les adorations renduës à ces Idoles ſe rapportoient à *Seſoſtris* ou à *Seſac* ſous le nom d'*Oſiris*, c'eſt-à-dire à ce même Roi d'Egypte qui avoit ravagé la Judée, aſſiégé Jéruſalem, pillé cette Ville & dépouillé le Temple des richeſſes dont Salomon l'avoit orné.

Ceux du Royaume de Juda, ennemis mortels des Rois d'Iſraël, ne leur auroient-ils pas reproché d'avoir abandonné le culte de l'Eternel, du Dieu des Dieux, pour adorer un homme qui avoit vécu de leurs jours, qui étoit mort d'une façon tragique & par la trahiſon de ſes proches, dont le corps avoit été privé des hon-

neurs funébres, & sur lequel le bras vengeur de Dieu s'étoit appesanti de la maniere la plus éclatante? Car c'est-là l'idée que les Peuples de Juda, ennemis des Egyptiens, auroient dû prendre de Sésac, s'il eût été le même que l'Osiris de M. Newton.

Les Lévites, les Prêtres, les Prophetes avoient été bannis du Royaume d'Israël par Jéroboam, & dépouillés, non-seulement des revenus destinés à leur subsistance par le gouvernement, mais encore du patrimoine de leurs peres & des villes qui leur avoient été assignées par Moyse. Ces Prophetes, ces Prêtres, ces Lévites auroient-ils gardé le silence sur l'extravagance d'un pareil culte, rendu à un homme ennemi de la Nation Sainte, & Prophanateur du Temple que le Dieu d'Abraham sanctifioit par sa présence.

Il y a même plus. Dans le Systême de M. Newton, le culte d'Osiris ou de Sésac auroit été établi à Samarie, non-seulement avant l'Apothéose de ce Prince, qui n'est arrivée, selon lui même, que plusieurs années après sa mort, mais encore de son vivant & avant qu'il eût
Ezech. IV. 5. soûmis la Judée. Le Prophete Ezéchiel nous apprend que la cinquiéme année de la captivité de Babylone étoit la 390me de l'Idolâtrie d'Israël. Cette Idolâtrie avoit été établie vers l'an 983. la quatriéme année du regne de Jéroboam; & ce ne fut que neuf ans après, c'est-à-dire en 974. que Sésac vint dans la Judée, si nous en croyons M. Newton, & qu'il la soûmit. Il vécut encore 18. ans depuis cette expédition; & ce fut la vingt-troisiéme année de la Révolte d'Israël, selon le même M. Newton, qu'il fut mis à mort par son frere Japhet ou Typhon. Isis, femme de Sésac, accompagnée de son fils Orus, prit les armes pour venger la mort de son mari. Elle repoussa Japhet dans les déserts de la Libye; & l'Egypte commençoit à peine à respirer après les désordres qui avoient suivi le meurtre d'Osiris, lorsque les Ethiopiens envahirent ce Royaume, sous la conduite

de Zarah, noyerent Orus dans le Nil & s'emparerent du Pays : ce qui arriva, selon M. Newton dont je rapporte ici l'opinion, neuf ans après la mort de Séfac, & la trente-deuxiéme année de la révolte d'Israël.

Ce fut cette même année, selon lui, que Zarah marcha contre la Judée, & qu'il fut défait par Asa Roi de Juda. Selon l'Ecriture, cette guerre d'Asa est de la dixhuitiéme année de son regne au plus tard, & de la trente-sixiéme de la révolte d'Israël. Il y a une différence de plusieurs années entre le calcul de l'Ecriture & celui de M. Newton.

Après la défaite & la mort de Zarah, le plus jeune de ses fils lui succéda, selon M. Newton, sous le nom d'*Ammenemes* ou d'*Aménophis*. Mais à peine fut-il sur le Trône, que les peuples de la basse Egypte se révoltant sous la conduite d'Osarsyph, appellerent à leur secours 200000. Juifs ou Phéniciens, qui la ravagerent sans obstacle pendant quatorze ans entiers, sous le nom de Pasteurs ou d'impurs. C'est-là, dit M. Newton, la seconde & derniere expulsion des Pasteurs. Il la place 26. ans après la mort de Sesostris ; au lieu que selon Manéthon elle étoit antérieure au regne de ce Prince, & qu'elle étoit arrivée 59. ans avant sa mort. C'est une différence de 85. ans entiers. Il faut remarquer que le Livre des Rois ni celui des Paralipoménes ne disent pas un mot de ce ravage de l'Egypte sous *Asa*. C'étoit un événement assez considérable pour ne le pas omettre.

C'est à cet *Aménophis* vainqueur des Pasteurs qu'il attribue la fondation de Memphis & celle du Temple de Vulcain, l'apotheose de ce Dieu, l'addition des cinq jours épagoménes, leur consécration à Osiris, à Isis, à Orus, à Typhon, & à Nephthé, de même que l'institution du culte religieux par lequel on adoroit Osiris, Isis & Orus. Pendant les 26. premieres années après la mort de Séfac, l'Egypte avoit été dans une si grande

confusion que l'on n'avoit pas eu le temps de faire aucun réglement. Aussi est ce à cet Aménophis que la nouvelle Chronologie attribue tous ceux qui furent faits dans l'astronomie & dans la religion Egyptiennne. Le regne paisible de cet Aménophis, ou l'expulsion des Pasteurs, est de l'an 46. après la révolte d'Israël & l'établissement du culte des Veaux d'or à Samarie. Ainsi il faudra dire que le culte d'Osiris ou de Sesac avoit été établi dans la Judée 46. ans plutôt qu'en Egypte. Les Egyptiens étoient donc en cette occasion les imitateurs des Israëlites ; & les Prophetes se trompoient fort en traitant l'Idolatrie d'Israël de culte venu de l'Egypte.

Toutes les Fêtes d'Osiris étoient relatives aux malheurs qui avoient terminé le regne & la vie de Sésostris selon M. Newton. Sa mort cruelle, la dispersion des diverses parties de son cadavre démembré par ses meurtriers, le deuil d'Isis en recherchant les membres épars de ce cadavre, la joye qu'elle avoit ressentie en les réunissant, ses combats & ceux d'Orus contre Typhon, le retour d'Osiris à la vie, la défaite de Typhon & son esclavage ; voilà ce qui étoit le sujet des Fêtes communes à toute l'Egypte, & ce qui constituoit le culte Egyptien. Or tout cela étoit postérieur à la mort d'Osiris, & ne pouvoit avoir rapport à des Fêtes établies 23. ans avant sa mort.

Comment peut-on ajuster tout cela dans le systême de M. Newton, qui croit Osiris le même que Sésac ? J'avoue que c'est-là pour moi un cahos que je ne puis débrouiller. Le systême de l'idendité de Sesac & d'Osiris pourroit donner lieu à des difficultés sans fin; je ne m'engagerai pas dans ce détail qui pourroit fatiguer les Lecteurs. Cependant je ne puis me dispenser d'en rapporter quelques-unes, qui me donneront lieu de discuter plusieurs points d'antiquité qui n'ont pas encore été bien éclaircis. Je commencerai par celles qui ont lieu dans l'hypothèse

l'hypothèſe de M. Newton ſur la nature de l'Idolâtrie ; c'eſt-à-dire en ſuppoſant qu'elle avoit commencé par le culte des hommes apothéoſés. J'examinerai enſuite la ſuppoſition de M. Newton ; & j'eſpere montrer qu'il s'en faut beaucoup que cette opinion ne ſoit véritable.

§. IV.

Impoſſibilité que Séſoſtris ait pû être le même que l'Oſiris des Egyptiens, même en ſuivant l'hypothèſe de M. Newton ſur l'origine de l'Idolâtrie par l'Apothéoſe.

Suivant l'idée que Diodore de Sicile & Plutarque nous donnent de la religion Egyptienne d'après les Matérialiſtes & ceux des Mythologues qui étoient dans l'opinion de M. Newton, les Dieux adorés en Egypte étoient de deux eſpéces. Les uns étoient les Dieux ſupérieurs qui étoient tels par leur nature. Les autres étoient des hommes illuſtres que la reconnoiſſance, l'admiration & la flatterie avoient mis au rang des Dieux, à cauſe de leurs grandes actions & des découvertes utiles que le genre humain leur devoit dans les Arts & dans les Sciences. D'abord on s'étoit contenté de les aſſocier aux grandes Divinités, à celles de la claſſe ſupérieure. Ces Dieux du ſecond ordre étoient ſubordonnés aux premiers. Ils n'étoient d'abord que les exécuteurs de leurs volontés & leurs miniſtres dans le gouvernement de l'Univers. Mais dans la ſuite on les confondit enſemble : on leur donna un pouvoir égal ; & comme les hommes préferent volontiers dans la Religion les objets ſenſibles & ceux qui frappent leur imagination, aux objets purement métaphyſiques, les Divinités du ſecond ordre prirent peu à peu la place des premieres & les firent preſqu'entierement oublier.

Diod. Lib. I. Plut. de Iſid.

Diodore & Plutarque nous apprennent que les anciens Théologiens ou Mythologues regardoient les Dieux

de la premiere classe comme l'intelligence universelle & supérieure à l'Univers sensible, comme la force qui en produit la substance aussi-bien que l'arrangement, & qui en maintient l'ordre, comme l'ame du monde, & comme le principe invisible de tous les mouvemens & de toutes les générations. Ils confondoient même souvent ces Divinités supérieures avec le Soleil, les astres & les élemens. Les anciens croyoient le monde animé. Et dans le systême commun, toutes les parties de l'Univers dans lesquelles le Vulgaire croit découvrir des principes de vie & d'action, ou qu'il imagine comme autant de causes de la génération & de la formation des êtres particuliers; dans ce Systême, toutes ces diverses parties de l'Univers faisoient autant de Divinités différentes, subordonnées les unes aux autres, & plus ou moins puissantes selon l'étendue de leurs départemens, mais soûmises toutes à l'Intelligence universelle.

Les Matérialistes regardoient ces Divinités comme l'Univers même, ou du moins comme des parties de la substance de l'Univers qu'ils croyoient infini & animé. Mais le plus grand nombre des Théologiens & des Philosophes en faisoient des Intelligences, des Génies, des ames distribuées en diverses classes & attachées par la nécessité de leur nature aux diverses parties de l'Univers matériel, dont elles étoient cependant distinguées par leur essence.

L'idée primitive de la Divinité renferme nécessairement les attributs d'Intelligence, de volonté, de force & d'action. Les premieres réflexions que les hommes font sur eux mêmes & sur ce qui les entoure, gravent ces notions dans leur ame comme malgré eux, & les forcent de reconnoître l'existence d'un Estre supérieur à l'Univers sensible, en immensité, en puissance, en intelligence & en durée. Les hommes ont cette idée dans les climats les plus barbares, de même que dans les Pays les plus policés; & ils les ont euës dans les siécles

les plus grossiers, comme dans ceux où les esprits étoient les plus cultivés. Ce n'est point à la Philosophie qu'ils doivent ces notions : au contraire presque dans tous les temps, les raffinemens de la Philosophie alloient à conduire les hommes au pur matérialisme & à détruire les notions naturelles de la Divinité.

Il est vrai que les hommes abandonnés à eux-mêmes peuvent difficilement concevoir de pures Intelligences: ils veulent des images plutôt que des idées, & même des images particulieres. De-là vient qu'ils ont presque toûjours conçu la Divinité comme un être borné & sensible. L'immensité de l'Estre Suprême a bientôt lassé leurs regards ; & ils ont pris le parti de morceller, pour ainsi dire, l'idée d'une cause unique & infinie, qui n'étoit que d'une maniere confuse dans leur esprit. Ils se sont figuré un nombre infini de Dieux différens, qu'ils ont multipliés suivant le besoin qu'ils en avoient.

Ils imaginoient ces Dieux semblables à eux. Ne pouvant s'élever jusqu'à l'idée sublime de la Divinité, ils rabaissoient cette idée pour la rapprocher d'eux, & concevoient les Dieux comme des hommes d'une autre espéce, supérieurs à nous en force, en intelligence & en durée. C'est ce qui put favoriser l'association des grands Hommes avec les Dieux supérieurs, avec ceux qui sont tels par leur nature. Je suppose ici que cette association est réelle, & qu'elle a fait partie du culte religieux : car c'est-là un point que j'examinerai dans la suite. En admettant cette association, on conçoit qu'il a fallu un temps considérable pour en venir jusqu'à regarder ces nouveaux Dieux, qui étoient l'ouvrage des hommes, comme étant égaux aux premiers. Ce n'a été que par une longue suite de siécles que l'idée des Dieux supérieurs a pu s'effacer tellement de l'esprit des hommes, que les seconds Dieux ayent tout-à-fait pris la place des premiers, & que l'on ait oublié qu'ils avoient été des hommes semblables à ceux qui les adoroient.

Je ne sçais même si on l'a jamais oublié totalement ; & c'est sans doute de-là que naissent cette confusion d'idées & ces contradictions dont la Mythologie ancienne est remplie. Plutarque parle quelquefois d'Osiris comme de l'ame du monde ou comme du Soleil, c'est-à-dire comme du principe sensible de tous les mouvemens, de toutes les générations & de toutes les productions de l'Univers. Mais d'autres fois ce même Osiris est chez lui, ainsi que chez Diodore, un Roi, un Législateur, l'Inventeur du Labourage & des Arts les plus utiles à la vie ; c'est un Prince qui après avoir regné avec éclat sur l'Egypte, a péri d'une maniere cruelle à la fleur de son âge, & par la trahison de ceux de sa Cour.

Il en est de même d'Isis. Quelquefois c'est la substance de l'Univers, la matiere premiere & commune à tous les êtres particuliers. C'est aussi la Lune, principe des générations, selon l'ancienne Astrologie, mais principe passif & féminin, duquel découle seulement la force nutritive, laquelle entretient les êtres formés par Osiris. Le plus souvent c'est la femme d'Osiris, une Reine illustre qui avoit appris aux hommes l'art de tisser les étoffes, d'en faire des habits & celui de construire des maisons : elle avoit laissé des enseignemens utiles pour la nourriture & pour l'éducation des enfans ; elle avoit montré la maniere de nourrir & d'engraisser des bestiaux; enfin elle avoit vengé la mort de son mari & avoit regné glorieusement sur l'Egypte, qu'elle avoit comblée de bienfaits.

Ce que M. Newton dit de la mort d'Isis n'est pas tiré de la tradition Egyptienne : il applique à Isis ce que les *Fables Atlantiques* comptoient de *Basilissa* fille d'Uranus, femme d'Hypérion & mere du Soleil & de la Lune. Ces traditions des Atlantes rapportées dans Diodore étoient une ancienne Cosmogonie grecque, différente en beaucoup de choses de celle des Egyptiens.

Il en étoit de presque toutes les autres Divinités de

l'Egypte, & même des anciens Dieux de la Gréce, comme d'Osiris & d'Isis. On les considéroit sous deux rapports : sous l'un, ils étoient des parties de l'ame universelle du monde & des puissances doüées d'intelligence, de volonté & de force ; sous l'autre rapport, ils étoient des Héros divinisés à cause de leurs grandes actions, associés d'abord aux Dieux supérieurs, égalés ensuite à eux par la flatterie des hommes, & enfin confondus avec ces mêmes Divinités.

Cette hypothèse, fondée sur ce qui est arrivé dans tous les temps, est le seul moyen de concilier les contradictions perpétuelles des Anciens au sujet de leurs Divinités, & de comprendre de quelle maniere ce monstrueux & bizarre mêlange d'idées s'étoit fait dans la tête des hommes.

On conçoit sans peine combien il a fallu de temps pour en venir là ; quelle longue suite de générations a dû s'écouler, avant que les Dieux factices ou les hommes apothéosés ayent pû non-seulement être égalés aux Dieux anciens, mais encore prendre entierement leur place, les faire oublier, ou du moins être tellement confondus avec eux qu'on ne les distinguât plus. Dans le Systême de M. Newton, il faut que cela se soit fait en un instant, & même sans que l'on attendît que la mort du Prince déïfié l'ayant enlevé aux yeux des Peuples, ils ne fussent plus en état de se convaincre que ce nouveau Dieu étoit un homme semblable à eux. Il faut encore supposer que le culte établi en l'honneur de Sésac sous le nom d'Osiris par Jéroboam, pendant la vie de ce Prince, n'a pas été dérangé par la mort cruelle qu'il souffrit par la trahison de ses proches, c'est-à-dire par un accident qu'il n'avoit point prévû & duquel il ne se put garantir.

On ne s'étoit pas contenté dans l'Egypte de représenter les Divinités par des Simulacres, comme parmi les autres Nations idolâtres. On leur avoit consacré certains

animaux qui étoient devenus leurs ſymboles, & pour ainſi dire des Idoles animées. L'adoration & le culte dans leur origine étoient entierement relatifs aux ſeules Divinités : mais peu à peu l'adoration ſe communiqua aux types ; & la figure devint une réalité dans l'eſprit des hommes ſuperſtitieux. On en vint même juſques à ſe perſuader que les Divinités quittoient le ciel, pour habiter d'une maniere particuliere dans ces Types vivans; & l'on ne craignit point de dire que les animaux ſacrés étoient identifiés avec les Divinités dont ils étoient les ſymboles. Nous voyons cependant dans Hérodote que de ſon temps on diſtinguoit entre l'animal ſacré & la Divinité, de laquelle il étoit une repréſentation. L'Hiſtoire d'Egypte marquoit l'époque de cette conſécration des Types animés, ſous un Roi de This qui commença de regner, ſelon Manethon, 290. ans après Ménès. Nous avons vû que ce culte étoit établi au temps de Moyſe, & même au temps de Joſeph. Donc Ménès leur étoit antérieur au moins de 300. ans. Par la Chronologie que j'ai établie ci-deſſus, où le commencement de Ménès eſt de l'an 2888. avant JESUS-CHRIST, la conſécration des Types ſera de l'an 2598. & antérieure de 659. ans au miniſtere de Joſeph en Egypte.

Dans la Chronologie de M. Newton, le commencement du regne de Ménès eſt poſtérieur de 71. ans à la fondation du Temple de Salomon, de 551. ans à l'Exode, & de 981. au miniſtere de Joſeph. Le commencement de Ménès eſt, dans ſon Syſtême, de l'an 946. avant JESUS-CHRIST ; & le temps de l'inſtitution des Types vivans, poſtérieur à Ménès de 290. ans, ſelon Manethon, ſeroit de l'an 656. ou des derniers temps de la Monarchie Egyptienne, 200. ans au plus avant le voyage d'Hérodote en Egypte.

Diodore & tous les partiſans de l'hypothèſe embraſſée par M. Newton ſur l'origine des Dieux, devenus tels par l'apothéoſe, s'accordent à dire que cette apothéoſe étoit l'effet de la reconnoiſſance publique pour

les bienfaits que le Genre Humain avoit reçus de ces Hommes illustres*. Tous mettent au premier rang de ces bienfaits la découverte & la perfection des Arts les plus nécessaires à la vie, le Labourage, l'Architecture, le filage de la laine, le tissage des étoffes, l'invention des armes nécessaires pour se défendre contre les bêtes sauvages, ou même pour se garantir de la violence des hommes injustes. Ainsi le temps dans lequel ces hommes déïfiés avoient vécu doit être celui de la naissance, ou tout au plus de l'enfance des Arts dans les sociétés qui les avoient mis au nombre des Dieux.

Si l'on adopte le Systême de M. Newton, & si l'on croit avec lui que les Dieux de l'Egypte sont des hommes postérieurs à David & à Salomon; il faut supposer en même temps que l'invention des Arts nécessaires à la vie n'est pas plus ancienne en Egypte que le siécle de David & de Salomon : il faudra dire que jusqu'alors les Peuples de ce Pays étoient demeurés dans un état d'ignorance & de barbarie semblable à celui des Sauvages les plus grossiers.

Rien ne seroit plus faux que cette supposition : car l'Ecriture nous apprend que plus de 500. ans avant Sésac, les Arts, même ceux qui n'ont pour objet que la magnificence & le luxe, avoient été portés en Egypte au plus haut point de perfection. La description du Tabernacle construit par les Hébreux l'année même de l'Exode nous le prouve d'une maniere invincible. Ces Peuples sortoient de l'Egypte, où ils avoient passé 430. ans; & il se trouva parmi eux des Ouvriers qui savoient fondre, forger & sculpter les métaux, tailler le bois & la pierre, passer & teindre les peaux, broder des étoffes, & même en tisser de brochées de figures dont les couleurs différoient de celle du fond. Enfin leur industrie dans les Arts alloit jusqu'à tailler & à graver les pierres précieuses les

* Eos esse habitos Deos à quibus magna utilitas, ad vitæ cultum, esset inventa. *Cicer. de Nat. Deor. Lib. I.*

plus dures. Dès le temps de Joſeph, c'eſt-à-dire plus de 900. ans avant Séſac, le labourage étoit connu en Egypte, le partage des terres établi, les impôts réglés, les conditions diſtinguées; il y avoit des Villes & même des Magaſins publics. La Religion avoit ſes Miniſtres qui étoient exempts de toute impoſition, & qui recevoient même des rétributions aſſignées ſur les fonds publics. Le commerce y étoit établi, & on y connoiſſoit l'art de fondre & de travailler les métaux: l'Ecriture fait mention de la coupe dont Joſeph ſe ſervoit pour les libations.

Au temps d'Abraham, près de 1200. ans avant Séſac; l'Egypte avoit des Rois dont le pouvoir étoit réglé par les Loix: la terre étoit cultivée; & l'art d'élever & d'engraiſſer des beſtiaux étoit connu. Abraham y alla chercher une retraite pendant une famine qui déſoloit le Pays de Canaan.

J'avois propoſé cette objection à M. Newton dans mes premieres Obſervations: il y répond en diſant encore que je me ſuis mépris, *qu'il a ſeulement voulu dire que les Arts avoient été portés d'Aſie en Europe au temps de David*, & *qu'il n'a pas nié que ces Arts ne fuſſent établis en Egypte & en Phénicie avant que de paſſer en Gréce.*

Seroit-il poſſible que ce fût encore M. Newton lui-même qui ſe fût mépris ſur l'objet ſur lequel tombe la difficulté que je lui faiſois? Je ne lui conteſte pas le temps auquel les Arts ont été portés dans la Gréce. Dans ſon Syſtême ce temps eſt celui de David, parce que ce temps eſt celui auquel il place le paſſage des premieres Colonies orientales dans la Gréce. Il s'agit entre nous du temps de l'invention des Arts en l'Egypte, & par conſéquent de celui auquel a vécu leur Inventeur, c'eſt-à-dire Oſiris. Je prouve que ce temps eſt de beaucoup antérieur à celui de Séſac; & de-là je conclus que Séſac ne peut être le même qu'Oſiris inventeur des Arts.

Arts. C'eſt à quoi M. Newton ne répond pas : il convient que les Arts ſont plus anciens que Séſac en Egypte & en Phénicie ; & par-là il détruit lui-même ſon hypothèſe.

Cet aveu qu'il fait dans ſa réplique eſt contraire à ce qu'il avoit établi dans ſa Chronique à l'an 912, & dans ſon grand ouvrage, pages 223. 239. 243. On y lit que Thoas Roi de Chypre & d'une partie de la Phénicie, étoit le mari de Callicopis ou de la Vénus, fille d'Otréus, Roi de Phrygie, mere d'Enée, Maîtreſſe d'Anchiſe & concubine de Bacchus ou d'Oſiris, c'eſt-à-dire de Séſac. Ce Thoas mort 105. ans après la dédicace du Temple de Salomon fut, dit-on, déïfié ſous le nom de Vulcain, ou de *Tubal-Canaan*, en mémoire de ſon habileté dans l'art de forger des armes, & en reconnoiſſance des ſoins qu'il avoit pris pour conduire les forges établies par Séſac dans l'Iſle de Lemnos. Selon M. Newton, c'eſt ce Thoas qui étoit adoré à Memphis dans le célébre Temple de Vulcain commencé par Ménès, & que preſque tous les Rois d'Egypte s'attacherent à embellir par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûtoient comme à l'envi aux anciens. Voilà donc un particulier, un des Miniſtres de Séſac, mis en Egypte au rang des Dieux, pour ſon habileté dans un art porté à ſa perfection dans l'Egypte près de 600. ans avant lui, & connu dès le ſiécle d'Abraham : car ſon hiſtoire nous apprend que l'uſage des armes étoit établi de ſon temps, plus de 1200. ans avant l'apothéoſe de Thoas de M. Newton. Quand Moyſe & Joſué firent la conquête du Pays de Chanaan, 600. ans avant Thoas, les Peuples de ce Pays avoient des armures de fer complettes & même des chariots de fer armés en guerre.

La Divinité adorée par les Egyptiens dans le Temple de Memphis n'étoit pas le Vulcain des Grecs, celui qu'Homére nous repréſente comme un Forgeron boiteux employé à fabriquer les meubles & les Palais des

Dieux, comme un Dieu ſubalterne qui n'avoit aucune part dans le gouvernement de l'Univers. Le Vulcain des Egyptiens étoit la plus ancienne de toutes les Divinités viſibles. Dans le Syſtême des Matérialiſtes c'étoit le feu élémentaire, le mouvement & la chaleur, qui joints avec l'humidité, étoient dans leur Phyſique le premier principe de toutes les générations, & qui dans leur Coſmogonie précédoient le Soleil & lui avoient donné la naiſſance. Ce feu élémentaire agiſſoit ſans ceſſe la nuit comme le jour, parce que ſon action étoit le principe de la vie de tous les êtres ; & ſelon pluſieurs il étoit éternel de même que la matiere. C'eſt pour cela que dans la Coſmogonie de Manéthon tirée des Livres Sacrés on ne déterminoit point la durée de ſon regne.

Jamb. de Myſt. Egypt. VIII. 3.

Dans le Syſtême des *Pneumatiſtes* ou des *Spirituels* ; tels qu'étoit Jamblique, ce Dieu nommé *Phtha* en Egyptien étoit le même que l'Intelligence *Démiourgique* qui avoit formé l'Univers, & qui tenoit le premier rang après le Dieu *Cneph*, ou après la *Suprême Intelligence*, laquelle eſt la ſource & le principe de toute intelligence, de toute vérité & de toute ſageſſe ; le centre vers lequel tous les Eſprits tournent ſans ceſſe leurs regards, ſans qu'ils puiſſent cependant l'enviſager jamais parfaitement, parce que cette Intelligence ſuprême peut ſeule ſe comprendre elle-même.

Le Dieu *Phtha* ou l'Intelligence *Démiourgique* avoit divers noms & divers attributs. Il étoit nommé *Amoun*, entant qu'il manifeſtoit au dehors les propriétés renfermées dans le ſein de l'Eſtre, & qu'il rendoit ſenſibles les rapports inconnus. Le nom de *Phtha* lui convenoit proprement entant qu'il étoit principe de l'arrangement, de la forme, de l'ordre, de la beauté, & de la vérité, ou de la réalité des êtres ſenſibles. C'eſt de-là que les Grecs avoient tiré le nom de leur Vulcain, qu'ils appelloient *Ephaiſtos*. Mais, comme le remarque Jamblique, ils avoient extrêmement reſtraint les attri-

buts de cette Divinité, en le regardant ſeulement comme le principe des opérations techniques & méchaniques dans les ouvrages des arts. Selon les Egyptiens, ſon action & ſa puiſſance paroiſſoient bien davantage dans les productions de la nature.

Cette Intelligence Démiourgique étoit nommée *Oſiris* ou *Omphis*, entant que bienfaiſante, c'eſt-à-dire entant qu'elle diſpoſoit & maintenoit toutes choſes dans un état convenable à la conſervation de l'Univers & au bonheur des êtres particuliers qui le compoſent. On donnoit encore pluſieurs autres noms à cette Intelligence Démiourgique, ſuivant les attributs ſous leſquels on la conſideroit; & l'on établiſſoit au-deſſous d'elle un nombre infini d'Intelligences ſubalternes, diſtribuées en diverſes claſſes ſubordonnées les unes aux autres, & qui étoient les exécutrices de ſes Loix dans les générations & dans les productions des êtres particuliers. Ce Syſtême de Jamblique eſt au fonds à peu-près ſemblable à celui que Pythagore & Platon avoient rapporté d'Egypte. Ainſi l'on ne peut douter que ce ne fût là le véritable ſentiment des Sectateurs de l'ancienne Philoſophie religieuſe en Egypte.

Par quelle merveille le Thoas de M. Newton, officier des Rois d'Egypte & gouverneur de quelques provinces de leur Empire, aura-t-il été aſſocié & confondu avec l'Intelligence Démiourgique, avec le premier & le plus ancien des Dieux? Pourquoi lui aura-t-on conſacré l'un des plus célébres temples de l'Egypte? Sera-ce à cauſe de ſon habileté dans un art très-méchanique, inventé & porté à ſa perfection long-temps avant lui?

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une mépriſe (car on ne la peut nommer autrement) dans laquelle la verſion d'Hérodote par Valla a fait tomber M. Newton. C'eſt ſur la foi de cette verſion qu'il dit en pluſieurs endroits de ſon ouvrage que Ménès ou Aménophis fils de Pag. 29. 108. 238. &c.

Zarah ayant creusé un nouveau canal au Nil, fit passer ce Fleuve sous un pont qu'il avoit fait construire entre deux montagnes. Ce qu'il ajoûte n'est dû qu'à sa propre conjecture, que ce travail prodigieux de construire un pont sur une riviere aussi large que le Nil, & de lui creuser un nouveau lit, fut entrepris & exécuté l'année même de la révolte d'Osarsyph, après la défaite de Zarah par le Roi de Juda, & avant la retraite de son fils Aménophis dans l'Ethiopie. M. Newton répete ce détail au moins deux fois, & tire dans sa Chronique, de la construction de ce pont par Aménophis, une preuve qu'il a vécu dans un temps auquel les Arts étoient à leur perfection. Hérodote ne dit pas un seul mot de tout cela. Voici ce qu'il rapporte sur le témoignage des Prêtres Egyptiens. Ménès ayant entrepris de détourner le cours du Nil, & de l'empêcher de passer au pied des montagnes de sable qui sont du côté de la Lybie, pour cela il fit creuser un nouveau canal du côté opposé, c'est-à-dire à l'orient de l'ancien lit du Fleuve & vers les montagnes d'Arabie. Pour contraindre le Fleuve de prendre son cours par le nouveau canal & d'abandonner l'ancien, il fit construire à cent stades au-dessus de Memphis vers le midi une chaussée, qui s'opposant au cours de ce Fleuve, lui faisoit faire un coude & rejettoit ses eaux de l'autre côté. Par là il obligeoit le Nil de couler au milieu des deux montagnes, & il lui avoit enlevé vers l'occident un terrein sur lequel il avoit bâti Memphis. » Cette Digue, continue Hérodote, demande un grand » entretien, & il faut la fortifier tous les ans en y portant » de nouvelles terres; c'est ce que les Perses font très soi- » gneusement, tenant une forte garnison en cet endroit. » Sans ce grand soin le Nil reprendroit bien-tôt son ancien » cours, & ses eaux couvriroient la ville de Memphis.

Ce qu'Hérodote prévoyoit est arrivé depuis la conquête de l'Egypte par les Arabes. Ces peuples ayant abandonné Memphis pour leur nouvelle ville du Caire,

ils négligerent d'entretenir la Digue : le Nil eſt rentré dans ſon ancien lit ; & il a inondé Memphis. C'eſt - là ce qui a cauſé la ruine totale de cette ville ſi fameuſe , dont il ne reſte pas maintenant le moindre veſtige.

On cherche les ruines de Memphis ſur la rive occidentale du Nil. Mais comme le cours du Fleuve a changé , c'eſt au milieu même du canal où ſes eaux coulent maintenant qu'il les faudroit chercher. Je ne crois pas cependant qu'il puiſſe y en avoir aucune de viſible. Bélon * , qui avoit cherché dans le Nil les veſtiges de ce pont qu'il avoit imaginé , de même que M. Newton , ſur la foi de Valla , nous aſſure que les bateliers du Caire n'en ont aucune connoiſſance. Les eaux du Nil qui lors de la crue ont près de 50. pieds de profondeur , coulent avec une telle rapidité que les plus ſolides édifices de Memphis ne peuvent leur avoir réſiſté depuis plus de huit cens ans qu'elles couvrent cette Ville. Les Mémoires exacts de l'Egypte donnés par M. du Roule , Conſul de Roſette , & Envoyé du Roi vers le *Négash* ou Souverain ** d'Ethiopie , nous apprennent que la pente du terrein porte les eaux du Nil vers la côte occidentale , en ſorte qu'il s'éloigne toûjours de plus en plus du Caire , & que Liſle du *Mékias* ſera bientôt jointe à la terre ferme.

Hérodote ne parle point de *pont* ; il dit ſeulement que Ménès ἀπογεφυρῶσαι τὴν Μέμφιν , *Revêtit* ou couvrit *Memphis d'une levée* ou digue. Valla a traduit ces mots : *Junxiſſe pontibus Nilum ad Memphim.* Eſtienne a relevé cette faute de Valla , par une note dans ſon Edition d'Hérodote , & traduit *aggeſſiſſe Memphim* ; ce qui rend litteralement & exactement le grec. Mais quand même il n'auroit pas relevé la faute de Valla , M. Newton ne

* Belon. *de admirand. oper. antiquor. præſt. Pariſ.* 1553.

** M. du Roule fut aſſaſſiné dans la ville de Sennar par les intrigues des Ethiopiens mêmes , avec toute ſa Suite , au nombre de 40. François , parmi leſquels étoit M. *Dippi* de l'Academie Royale des Sciences.

devoit-il pas la présumer ? L'impossibilité d'un tel ouvrage, qui n'a pas même été tenté dans les temps où les Arts ont été portés à la plus grande perfection, & le silence des Anciens, qui avoient lû Hérodote, & qui n'auroient pas manqué de parler d'une chose aussi étonnante que ce pont construit sur un Fleuve de la largeur & de la rapidité du Nil, prouvoient, ce me semble, que Valla avoit mal traduit Hérodote. La largeur du Nil n'est pas déterminée exactement dans cet endroit de son cours : mais nous savons en général qu'elle est très-considérable, même dans le temps des basses eaux ; & nous lisons dans El-Edrissi* que le pont de bateaux construit sur le Nil, du temps des Arabes, étoit composé de plus de 90. barques.

Après avoir examiné une partie des difficultés que l'on peut opposer à l'hypothèse de M. Newton sur l'identité de Séfac & d'Osiris dans l'opinion qu'il adopte sur l'origine de l'Idolatrie ; il faut voir si cette opinion même est véritable, & si les Dieux des Nations ont tous été des Hommes déïfiés à cause de leurs grandes actions.

§. V.

Examen de l'origine de l'Idolatrie. Nouveauté du Systême d'Evhémere qui l'attribuoit à l'Apothéose ou au culte des Hommes morts.

Le premier Auteur de cette opinion est Evhémere. Du moins est-ce lui qui l'a mise en Systême & à qui la Postérité l'attribua dans la suite. Cet Auteur, qui vivoit du temps des Successeurs d'Aléxandre, supposa dans un roman ** qu'il composa sur l'Histoire fabuleuse, que toutes les Divinités n'étoient que de simples hommes

* El-Edrissi, Geograph. Nub. Clim. 3. part. 3. pag. 98.

** Ce Roman étoit à peu-près composé dans le goût de l'*Histoire des Sevarambes*, du Voyage de *Sadeur*, de celui de *Jacques Macé*, &c.

femblables à nous, élevés dans ce rang fublime après leur mort par la reconnoiffance, par l'admiration, & fouvent même par la terreur. Les Peuples fuperftitieux avoient changé ces hommes en des êtres d'une nature fupérieure à la nôtre, & croyoient que devenus immortels, impaffibles & tout-puiffans, ils étoient les difpenfateurs des biens & des maux qui nous arrivent.

Ciceron, en parlant de ce Syftême, remarque » qu'il » fuppofe l'immortalité de l'ame; & que l'on n'auroit pû » déifier les grands Hommes morts, fi l'on n'avoit déja » cru que les ames, fubfiftant après la mort, elles étoient » par leur nature des êtres éternels, parfaits & bienfai» fans : ce qui ne s'éloigne pas de l'idée que nous avons » des Dieux. « Ainfi au temps de ces premiers Conquérans & des Inventeurs des Arts, non-feulement les hommes formoient déja des fociétés, fans quoi il n'y auroit eu ni Arts, ni Conquérans, ni Pays conquis; mais ces fociétés étoient encore compofées d'hommes qui avoient affez réfléchi fur eux-mêmes & fur les êtres qui les entourent, pour fe convaincre de l'immortalité de leur ame, & pour fentir que le principe de mouvement, de vie, de fentiment & d'intelligence, qui eft en nous, fubfifte indépendemment du corps auquel il eft joint, & n'eft point détruit par la mort.

De Nat. Deor. Lib. II.

Ces fociétés avoient-elles été fi avant, fans fe former une idée de la Divinité? N'avoient-elles aucune notion religieufe? Etoient-elles fans aucun culte? Imagine-t-on que des hommes qui croyoient les Intelligences humaines capables d'exifter hors des corps, ne reconnoiffoient point d'êtres fupérieurs à eux, qui gouvernaffent l'Univers, & qui fuffent les auteurs des évenemens dont la caufe nous eft inconnue? N'admettoient-ils aucune Intelligence invifible qui préfidât à l'Univers, à laquelle ils fe puffent adreffer dans leurs befoins, & dont ils duffent appaifer le courroux dans leurs calamités?

N'eft-il pas contradictoire de fuppofer que les hom-

mes d'alors étoient en même tems ſans idée de la Divinité, & perſuadés de l'immortalité de l'ame? En les croyant aſſez ſuperſtitieux pour ſe figurer que des hommes qui étoient nés de la même maniére qu'eux, qui avoient mené une vie ſujette à toutes les miſéres & à toutes les infirmités de la nature humaine, que des hommes qu'ils avoient vû mourir devant leurs yeux, ſouvent au milieu des douleurs les plus cuiſantes, étoient devenus tout d'un coup des êtres d'une nature ſupérieure à l'homme; peut-on croire en même temps qu'ils n'avoient aucune idée de l'exiſtence de ces êtres ſupérieurs? Pour admettre cette merveilleuſe tranſmutation, il faut ſuppoſer qu'ils ſe ſont formé tout d'un coup l'idée de la Divinité dont ils avoient été deſtitués juſqu'alors, & qu'ils ont appliqué cette même idée à des hommes d'une eſpéce égale & ſemblable à la leur.

L'abſurdité de l'hypothèſe d'Evhémere parut ſi grande, qu'on la regarda comme un moyen qu'il avoit imaginé pour détruire toute Religion, en conſervant un culte extérieur & politique. Tous les gens zèlés s'éleverent avec chaleur contre ce Syſtême; & ceux qui avoient quelque attachement pour la Religion n'en parloient qu'avec indignation. Pour le prouver je n'aurai pas recours à Plutarque, quoique cet Ecrivain très-religieux me pût fournir bien des preuves de ce que j'avance. Je me contenterai d'un paſſage de Ciceron. L'orataur philoſophe aſſez indifférent ſur la religion dominante de ſon temps, ſoûtient dans ſes Livres de la Nature des Dieux, que l'opinion de ceux qui croyent que les hommes courageux, célébres ou puiſſans ſont devenus des Dieux après leur mort, & que ce ſont eux auſquels s'adreſſent notre culte & nos adorations; que cette opinion, dis-je, eſt celle de gens ſans aucune religion. *Nonne expertes ſunt religionum omnium?* Après avoir dit qu'Evhémere a montré dans ſes ouvrages le temps & le lieu de la naiſſance, de la mort & de la ſépulture de

De Nat. Deor. Lib. I.

toutes

toutes ces Divinités, il conclut en demandant, * si c'est là établir la Religion, ou si ce n'est pas plutôt la détruire.

Je ne prétends pas examiner ici si Evhémere méritoit le nom d'Athée dans le sens étroit & dans l'acception philosophique. On n'a point de preuve que, semblable au *Sisyphe* d'Euripide, il rejettât de l'économie de l'Univers tout Principe intelligent. Nous ignorons s'il attribuoit la force par laquelle tout existe à une nécessité aveugle ; & si, comme nos Spinosistes modernes, il n'admettoit d'autre cause de l'arrangement organique des parties de l'Univers, que la succession infiniment variée des diverses combinaisons d'un mouvement nécessaire, dans lequel les Matérialistes prétendent que le *laps de temps équivaut à l'Intelligence* **. Il me suffit que son Systéme ait été regardé par les Payens eux-mêmes comme une *doctrine d'Athéïsme*, pour être en droit de conclure qu'il étoit contraire à l'idée que les Grecs avoient de leur Religion, & par conséquent qu'il donnoit une fausse origine à cette même Religion. Il faut juger d'un Systême religieux par ce qu'en disent ceux qui le suivent, & non par les imputations de ceux qui le combattent. Rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes défigurer l'opinion qu'ils attaquent, afin d'en augmenter l'absurdité. Quelles idées ridicules les Grecs n'ont-ils pas attribuées aux Juifs ? Quelles horreurs & quelles abominations les Payens n'ont-ils pas débitées des premiers Chrétiens? Parmi les Chrétiens eux-mêmes, quelles extravagances n'impute-t-on pas aux Mahométans ; & avec quelle injustice les Sectes Chrétiennes séparées de l'Eglise Catholique ne grossissent-elles pas

* *Utrum igitur hic confirmasse Religionem videtur an penitus sustulisse ?* De Nat. Deor. Lib. I.

** Cudworth, *intellectual. Systém. I. 4. pag.* 478. nomme cette opinion *Atheistick Doctrine*, avec grande raison ; car elle détruit totalement l'idée de la Divinité.

dans leurs déclamations des abus légers que cette même Eglise condamne, & contre lesquels elle s'éleve sans cesse ?

Les premiers Peres semblent avoir supposé le Systême d'Evhémere, en combattant l'Idolatrie. Les ouvrages des Poëtes, adoptés alors par les Peuples, parloient des Dieux d'une maniére qui rendoit extrêmement forte cette méthode d'attaquer le Paganisme. On sçait que les Peres *, dans leurs disputes avec les Idolâtres, n'employoient presque que des argumens personnels ; & que pour éviter de s'engager dans l'examen des principes métaphysiques, sur lesquels on peut toûjours disputer, ils partoient des principes reçus par le commun de ceux à qui ils avoient affaire. Ils se proposoient de les convaincre de l'absurdité de leurs dogmes, & de les réduire au silence ; persuadés que s'ils pouvoient seulement obtenir d'eux qu'ils examinassent sans prévention le Christianisme, ils ne pourroient refuser long-temps de céder à sa lumiere.

Lib. IV. Preparat. initio.

C'est ainsi qu'Eusèbe, après avoir montré par le témoignage des Idolâtres eux-mêmes, que les oracles du Paganisme étoient une pure fourberie des Prêtres, & avoir cité les procès-verbaux dressés par les Magistrats Romains, dans lesquels il étoit fait mention des *Machines* par le moyen desquelles ces prestiges s'exécutoient, attaque Porphyre en lui accordant qu'il y a du surnaturel dans ces mêmes oracles, & en lui faisant voir que, selon ses propres principes, ce sont des Démons injustes & malfaisans qui les rendent : d'où il le force de conclure que l'on ne peut, sans impiété, rendre un culte & des adorations aux Dieux qui président à ces oracles.

Le Systême d'Evhémere, sur l'origine de l'Idolatrie, a été suivi dans ces derniers temps par la plûpart des

* Voyez le P. de Mourgues Jésuite, *Plan Theolog. du Paganisme*, Tom. I, pag. 331. 383. 384. &c.

Ecrivains Proteſtans, qui ont employé beaucoup d'érudition à l'établir ; parce qu'il favoriſoit leurs déclamations contre les pratiques de l'Egliſe Catholique, au ſujet du Culte des Saints. L'érudition & l'eſprit qui ſe trouvent dans ces ouvrages ont ſéduit pluſieurs des Ecrivains Catholiques ; & cette opinion du culte des Hommes morts mis au rang des Dieux eſt preſque la ſeule que l'on ſuive aujourd'hui. Nous avons vu à la fin du dernier ſiécle un Ecrivain d'un ſavoir profond, entreprendre de prouver la vérité du Chriſtianiſme, par la ſuppoſition que toutes les Divinités des Payens n'étoient autre choſe que le Légiſlateur des Hébreux déïfié, changé en Idole, & adoré par toutes les Nations de l'Univers, même par chaque Nation ſous différens noms.

§. VI.

Abſurdité de ce Syſtême conſidéré en lui-même, & ſa fauſſeté, même par rapport à la Religion des Grecs qui admettoit l'Apothéoſe.

Le Syſtême de l'aſſociation des ames humaines aux Dieux ſupérieurs eſt le ſeul par lequel on puiſſe concevoir l'origine du culte des hommes. Mais cette aſſociation ne fera jamais que des Dieux ſecondaires & ſubalternes, dont le culte ne pourra s'établir que par une longue ſuite de générations ; & ces Dieux ne parviendront même preſque jamais à être égalés aux Dieux ſupérieurs.

Nous en voyons un exemple chez les Grecs. Leur Religion admettoit un grand nombre de ces Dieux ſubalternes, qui avoient été de ſimples hommes : mais elle les nommoit toûjours des Héros & des Demi-Dieux. On ſuppoſoit qu'ils étoient admis à la jouiſſance de la ſouveraine béatitude & au commerce intime des Dieux immortels ; mais non au partage de leur pouvoir & de l'adminiſtration générale de l'Univers. Les hon-

neurs qu'on leur rendoit se nommoient des *Honneurs héroïques* : les Autels, les Statues & les Chapelles qu'on leur consacroit étoient désignés par le nom d'*Héroa*.

Odyss. XI. v. 324. Homere ne parle en aucun lieu de son Iliade, ni de son Odyssée, de Bacchus comme d'une Divinité : il le nomme seulement dans son Odyssée, pour dire qu'après que Thésée eut enlevé Ariadne fille de Minos, Diane retint cette Princesse dans l'Isle qu'il nomme *Dia*, à la sollicitation de Bacchus. Cette Ariadne étoit descendue, après sa mort, dans les enfers. Le même Poëte nomme à la vérité Hercule dans son Iliade : mais il n'en parle que comme d'un homme mortel; & dans l'Odyssée XI. v. 600. Ulisse dit qu'il a vû dans les enfers le fantôme d'Hercule, tandis que ce Héros marié avec *Hebé*, Déesse de la jeunesse, habite parmi les immortels, où il jouit de la douceur de leurs festins. Homere ne dit pas qu'il est associé à leur *pouvoir*, mais seulement à leur *béatitude*.

Pour parvenir là, il avoit eu besoin d'être purgé sur le Mont Oëta de tout ce qu'il avoit reçu de mortel de sa mere Alcméne; & c'étoit la partie humaine de l'ame d'Hercule qui formoit le fantôme qu'Ulisse vit dans les enfers. (Lucian. Dialog. mort. *passim.*) Le culte rendu à Hercule étoit cependant plus ancien qu'Homére ; mais c'est que ce culte ne se répandit pas d'abord dans l'Asie mineure, remplie de Colonies Grecques, ennemies des Héraclides qui les avoient forcés d'abandonner leur patrie.

Hésiode, qui écrivoit dans un Pays où le culte de Bacchus étoit très-établi, ne parle presque pas de ce Dieu dans son Poëme des travaux de la vie rustique ; quoique ce fût le lieu de parler du Dieu de la Vendange. Oper. & dies, v. 614. Dans un seul endroit, il dit que cette vendange est le présent de Bacchus *qui inspire la joie*. Theog. v. 941. Dans sa Théogonie il lui donne le même titre ; & après avoir dit qu'il est le fils immortel d'une femme mortelle, il ajoûte que le fils & la mere sont devenus des *Dieux*.

Hercule, fils d'Alcméne, & Bacchus, fils de Sémelé, ne commencerent à être invoqués comme des Dieux, que lorsque l'on eut confondu l'un avec l'Hercule Phénicien, & l'autre avec le Bacchus des Egyptiens, ou avec Osiris. L'Hercule Phénicien & le Bacchus Egyptien étoient des Dieux du premier ordre, qui étoient tels par leur nature, & qui ne devoient rien à l'association. L'un & l'autre étoient des Divinités *Théologiques*; c'est-à-dire l'ame du monde, ou du moins des attributs de l'Intelligence *Démiourgique :* attributs considerés séparément & personifiés, en réalisant des abstractions métaphysiques. Car c'est par-là que le Polythéïsme s'étoit établi dans l'Antiquité.

L'Hercule Phénicien étoit le même que l'Hercule Egyptien. Dans le fameux Temple de Gadès, il étoit adoré sans aucune Statue : on entretenoit un feu perpétuel sur son Autel, à ce que nous apprend Silius Italicus, Poëte Espagnol; ses Prêtres étoient rasés & vêtus de tuniques blanches de fin lin, comme ceux des Egyptiens. Macrobe nous apprend que les Prêtres de Phénicie & ceux d'Egypte s'accordoient à dire qu'Hercule n'étoit pas un homme, mais que c'étoit le Soleil *, ou la vertu de cet Astre répandue dans l'Univers, de laquelle la vie, la force & le courage découloient dans les êtres particuliers.

Arian. *Exped. Alex.* Lib. II.
Appianus, *Iber.*
Mela.
Sil. Ital. Lib. III.

L'Hercule Grec avoit été un Héros, c'est-à-dire un véritable homme né d'Alcméne & d'Amphitryon, que la flatterie avoit fait fils de Jupiter, de la même maniere qu'elle donna ce Dieu pour pere à Alexandre fils de Philippe. Les descendans d'Hercule étant devenus très-puissans dans la Gréce, ils changerent en honneurs divins les honneurs héroïques qui lui étoient rendus. Ce changement fut d'autant plus facile, qu'à Thébes il

* Macr. b. I. 21. le nomme l'Œuil de Jupiter, & Fuller *Miscell. Sacra* II. 7. montre que son nom signifie en Phénicien *Celui qui voit tout*; épithéte bien convenable au Soleil.

avoit pris le nom d'Hercule ou d'une ancienne Divinité
Diod. Lib. I. pag. 14. des Phéniciens, au lieu de celui d'*Alcée* qu'il avoit
reçu en naissant. Le culte de cet Hercule étoit plus
Herod. II. §. 7. ancien dans la Gréce que le fils d'Alcméne. Car cinq
ou six générations avant lui, Cadmus avoit fondé, dans
l'Isle de Thasos, un Temple consacré à l'Hercule Phénicien. A Tyr ce même Dieu avoit un Temple plus an-
Herod. ibid. cien de 1200. ans que Cadmus. En Egypte, le regne
d'Hercule, qui étoit un des douze Dieux postérieurs,
précédoit de deux mille ans celui de Bacchus ou d'Osiris.

Sans rapporter ici tous les témoignages anciens, sur lesquels s'appuye cette distinction de l'Hercule né dans la Gréce d'avec les Dieux adorés ailleurs sous ce nom; nous en trouvons une preuve convaincante
Herod. II. 43. dans un passage d'Hérodote, qui la suppose & qu'elle éclaircit. Cet Historien, après avoir montré qu'Hercule, fils d'Alcméne, est postérieur d'un grand nombre de siécles à l'Hercule Egyptien & à celui de Tyr, ajoûte
Herod. II. 44. que *ceux-là lui paroissent agir convenablement qui consacrent à Hercule des Temples doubles, dans l'un desquels ils lui sacrifient* comme à un Dieu immortel, *tandis que dans l'autre ils ne l'honorent que* comme un simple Hé-
Pauf. II. 133. ros; & c'est ce que l'on observoit à Sicyone, où Pausanias nous assure qu'on lui rendoit à la fois sur le même Autel, le culte héroïque & le culte divin.

§. VII.

L'Histoire du Culte de Bacchus prouve qu'il n'a jamais été regardé comme un homme ou comme un Héros.

Le Bacchus des Grecs, quoique né de Semelé, fille de Cadmus. n'étoit pas non plus un personnage histori-
Diod. Lib. I. pag. 14. que ou un Héros. Diodore de Sicile nous a conservé là-dessus un détail assez singulier, auquel on n'a pas fait

jusqu'à présent l'attention qu'il méritoit. Semelé, fille de Cadmus, étoit devenue grosse d'une intrigue (quelques-uns disent avec un Négociant Egyptien). Ayant été effrayée par un orage violent, elle accoucha à sept mois d'un enfant qui ne véquit pas. Comme elle n'étoit point mariée, & que l'intrigue n'avoit point éclaté; Cadmus, pour couvrir la honte de sa maison, feignit que la grossesse de Semelé étoit surnaturelle, & fit passer l'enfant qu'elle avoit mis au monde pour une *Epiphanie*, ou pour une apparition d'*Osiris*.

Les conquêtes de Sésostris, qui du temps de Cadmus avoit soûmis la Thrace septentrionale & l'Asie mineure, avoient rendu le culte d'Osiris célébre dans tout l'Orient. Ce Dieu étoit adoré sous les noms de Thamus & d'Adonis dans la Phénicie, d'où Cadmus avoit passé dans la Gréce.

Vid. Selden *de Diis Syris*, Syntag. II. cap. 11.

Cadmus, *continue Diodore*, sous prétexte de se conformer à l'usage de ses ancêtres, enferma le corps de l'enfant dans une Statue d'or (en fit une Idole) & institua des Fêtes en son honneur. On trouve encore très-souvent sur les monumens anciens, Bacchus représenté sous la figure d'un enfant de quelques mois.

Diod. ibid.

La consécration de cette Idole ressembloit fort aux *Théraphim* ou aux Idoles domestiques des Syriens, telles que les plus habiles Rabbins nous les décrivent. Leur nom convenoit même à l'aventure du jeune Bacchus, qui avoit pris naissance au milieu des feux & des éclairs d'un orage violent. *Théraphim* vient du mot *Taraph* en Caldéen, & *Scharaph* en Hébreu qui signifie *brûler*.

Vid. Selden de Diis Syris, Syn. I. cap. 2.

Cadmus trouva des oppositions à l'établissement du nouveau culte jusques dans sa propre famille. Penthée, fils d'Agaué, sœur de Semelé & petit fils de Cadmus, fit tous ses efforts pour empêcher les Thébains de le recevoir. Dans les Bacchantes d'Euripide, Tragédie composée sur cet évenement, & pour célébrer la gloire de Bacchus, le Poëte introduit Penthée qui décrie cette

nouvelle inſtitution, & qui la repréſente comme un établiſſement ſcandaleux qui favoriſe le libertinage & qui corrompt les mœurs. Penthée déclame contre les aſſemblées nocturnes de ces Fêtes licentieuſes.

Malgré toutes ces difficultés, le culte du nouveau Dieu s'établit. Penthée fut mis en pieces dans une de ces Fêtes par ſa propre mere; la ſuperſtition devient plus forte que les liens du ſang les plus ſacrés, lorſqu'elle s'eſt une fois emparé des eſprits.

Lycurgue, Roi d'un Canton de la Thrace, eut le même ſort que Penthée; il fut mis en pieces par ſes propres ſujets, pour s'être voulu oppoſer au culte du Dieu. La Thrace, dans laquelle il regnoit, n'eſt pas la Thrace Boréale, dans laquelle coulent l'Hébre & le Strymon. Thucydide nous apprend que la Thrace des temps héroïques étoit voiſine de Thébes; & que l'on donnoit ce nom au Pays montagneux, qui eſt entre la Béotie & la Phocide, aux environs de *Daulia.* C'eſt dans ce Pays que regnoient Térée & Eumolpe. Ce dernier ayant paſſé à Eleuſis, & y ayant établi les Myſteres de Cérès ou *Démeter* (c'eſt le nom ſous lequel les Grecs adoroient Iſis) ſa famille conſerva le droit de préſider aux Fêtes de cette Déeſſe. Muſée, deſcendu d'Eumolpe, paſſa à Athénes & fit quelques changemens à la célébration des Fêtes de Bacchus, dont le culte avoit été porté dans l'Attique par un autre Muſée venu de Thébes & fils de Thamyris, lequel étoit fils d'un Philamon, dont le nom eſt Egyptien, & prouve qu'il étoit de cette Nation. Orphée fit, de la manifeſtation d'Oſiris dans la perſonne du fils de Semelé, un article du Dogme qu'on révéloit aux initiés.

Thucyd. Lib. II. pag. 118.

Diod. I. p. 13. & 14.

Le culte de Bacchus paſſa dans le Péloponnèſe: mais il trouva encore plus de difficultés à s'y établir que dans la Béotie. Les deſcendans d'Inachus & de Danaüs, qui regnoient dans ce Pays, y avoient apporté la Religion des Paſteurs Egyptiens & des Peuples de la Paleſtine.

Ils

Ils étoient ennemis des peuples de la haute Egypte ; & leur haine s'étendoit juſques ſur les Dieux adorés par les Princes qui les avoient chaſſés de ce pays fertile.

Perſée avoit eu recours à la force pour s'oppoſer à l'établiſſement du nouveau culte. Il avoit marché avec des troupes contre ceux qui venoient le répandre dans ſes Etats ; & c'eſt là-deſſus qu'étoient fondées toutes ces traditions des guerres de Perſée contre Bacchus, qui ſont rapportées dans les Anciens. On racontoit que dans un premier combat l'armée de Bacchus avoit été défaite & miſe en fuite : on montroit même les tombeaux de quelques-uns de ſes ſoldats. Bacchus lui-même, c'eſt-à-dire le Prêtre qui conduiſoit les prédicateurs & les devots de ce Dieu, fut bleſſé dans un ſecond combat & mourut de ſa bleſſure à Delphes, où l'on montroit ſon tombeau avec ſa ſtatue.

Pauſan. II. 155. Nonnus Dionyſ. 4[illegible].

De[illegible] P[illegible] et. *ap. Syncell.* 1[illegible]2. Ce[illegible] 167. Plut. *de Iſid.*

La deſcription que tous les anciens Poëtes font de l'armée de Bacchus ; ces Ménades ou ces Bacchantes échevelées & demi-nues ; ces Satyres, ces Pans, ces Egypans, c'eſt-à-dire des hommes couverts ſeulement d'une peau de bouc, armés de Thyrſes ou de branches d'arbres ; tout cela nous repréſente l'équipage dans lequel les devots de Bacchus célébroient les fêtes de ce Dieu. Les Poëtes, qui écrivoient dans un temps où le culte de Bacchus étoit reçu par-tout, parlerent de la guerre que Perſée avoit faite contre les Propagateurs de ce culte, comme d'une guerre entrepriſe contre le Dieu lui-même.

Le culte, principalement établi à Argos, étoit celui de Junon. Elle y avoit un temple célébre, avec des Pretreſſes choiſies dans la Famille Royale, & dont la ſucceſſion ſervit dans la ſuite à déterminer la Chronologie. Cette Junon, qui étoit la même que l'*Aſtarté* des Phéniciens, que la *Deeſſe céleſte* des Carthaginois, & que la Vénus Uranie des Grecs & des Arabes, reſſembloit beaucoup à la Minerve des Athéniens, nommée

Neith par ceux de Saïs. Cette Néith eſt la même que *Nephthé*, ſœur & femme de Typhon, & convenoit même aſſez dans l'idée des Mythologues avec la Déeſſe Iſis qui repréſentoit la partie féminine de la Nature, ou du Principe Démiourgique, c'eſt-à-dire de l'ame du monde. Dans les Myſteres ſecrets de ces Déeſſes on montroit aux initiés un ſymbole du Principe paſſif des générations.

Heſiod. *apud Apollod.* Diod. IV. Pauſan. II. Herod. &c.

Les efforts de Perſée furent cependant inutiles. Son oncle Prætus, frere d'Acriſius & roi de Tirynthe, avoit trois filles. Ces Princeſſes étant tombées dans une maladie qui les rendoit furieuſes, Prætus crut que c'étoit une punition du ciel qui vengeoit le mépris que l'on avoit fait du nouveau culte. Il appella Mélampus, fils d'Amythaon, pour les guérir par les cérémonies de l'expiation ; & lorſqu'elles furent revenues dans leur bon ſens, il en maria deux avec Mélampus & avec ſon frere Bias, auxquels il ceda une partie de ſes Etats.

Mélampus établit le culte de Bacchus dans le Péloponnéſe, & fit pluſieurs changemens aux *Orgyes* ou Bacchanales. Il y ajoûta pluſieurs cérémonies égyptiennes, entr'autres celle de porter dans les pompes religieuſes le ſymbole du principe actif des générations. Ce fut auſſi lui qui le premier publia dans la Gréce la Fable Egyptienne de la guerre des Titans contre les Dieux, de la terreur qui s'empara de ces derniers & de leur fuite en Egypte, où ils ſe cacherent ſous la forme de différens animaux.

Herod. II. 49. Diod. III. p. 139.

Les Poëtes Grecs ont célébré les conquêtes de Bacchus ; & ils ſuppoſent qu'il a ſoûmis le monde entier, moins par la terreur de ſes armes (car ils lui donnent des Soldats peu redoutables) que par la douceur de ſa muſique & par les charmes d'un breuvage dont les hommes ignoroient alors le pouvoir. C'étoit par-là qu'il les avoit obligés de ſe ſoûmettre à lui, & de recevoir les loix qu'il leur dictoit, & par leſquelles il les retiroit de

cette barbarie dans laquelle ils avoient vécu avant lui.

Il est aisé de voir qu'il n'y a là-dedans qu'une Fable morale, inventée pour exprimer d'une maniere poëtique & allégorique, que le bonheur des hommes dépend de leur union en diverses sociétés politiques. Le vin, qui fait le charme des repas, & qui pris avec sagesse, est le plus sûr remède de tous les chagrins, est un symbole bien naturel des avantages que trouvent les hommes dans une liaison qui assure le repos public & le bonheur des particuliers.

La conquête de l'Univers ne peut s'attribuer au Bacchus Grec, fils de Semelé; non-seulement parce que la Fable marque qu'il mourut en naissant, mais encore parce qu'il n'avoit ni Etats ni Sujets. Son armée fut chassée du Péloponnèse par Persée, souverain d'un Etat peu considerable. Les oppositions de Penthée & celles de Lycurgue lui firent courir les derniers périls; & il ne se sauva de leurs mains qu'en armant contre eux leur propre famille, qu'il avoit séduite par les charmes d'un breuvage dont les effets leur étoient inconnus.

Les Grecs placerent la naissance de Bacchus au temps où le culte d'Osiris leur fut apporté d'Egypte, c'est-à-dire au temps de Sésostris, dont les conquêtes s'étendirent jusques à la Thrace, voisine du Pont Euxin, comme je l'ai observé. Ce Prince avoit laissé des monumens de ses victoires dans tous les Pays où il avoit passé; & comme les Grecs voyoient les emblêmes, qu'on leur montroit dans les Mysteres, gravés sur ces monumens, la conformité de ces figures avec les symboles qui leur étoient familiers, leur persuada qu'elles étoient autant de monumens des conquêtes de Bacchus. Ils confondirent ce Dieu avec Sésostris, quoiqu'il n'y ait aucune conformité entre ce que la Fable Grecque & l'Histoire Egyptienne racontent de l'un & de l'autre, comme M. Newton auroit pû s'en convaincre en les comparant.

Pour revenir à l'établissement du culte de Bacchus

dans la Gréce, on a vû combien il avoit dû se glisser de désordres dans les fêtes des Mysteres de ce Dieu. Elles se célébroient ordinairement pendant la nuit. Les hommes & les femmes mêlés ensemble, presque nuds, & ayant perdu l'usage de la raison par le vin dont ils s'étoient remplis, s'excitoient mutuellement à une joie folle par des cris & par des gestes extravagans. Ayant d'ailleurs l'imagination échauffée par la vûe des symboles que l'on exposoit aux yeux des initiés, il n'étoit pas possible qu'ils ne perdissent toute retenue & toute pudeur. On peut voir dans Tite-Live la description des Bacchanales romaines, qui ayant commencé par des assemblées purement religieuses, dégénererent dans la débauche la plus outrée. Tout cet endroit mérite d'être lû, sur-tout le discours du Consul pour faire passer le décret contre les Bacchanales. On y verra à quel point la corruption du cœur humain peut abuser de la Religion pour autoriser les excès & les crimes qu'elle condamne avec le plus de force. Ces abus, foibles & presque imperceptibles dans leur commencement, deviennent d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts par la Religion même qu'ils profanent.

Lib. XXXIX. cap. 7. 8. &c.

Les Grecs, quoiqu'avec des mœurs très-grossieres, sentirent de bonne heure les inconvéniens de ces Orgyes & du nouveau culte de Bacchus. Mais comme il étoit déja trop établi pour qu'il fût possible de l'abolir, on se contenta de le purger de tous ces désordres & de prévenir leur introduction à l'avenir.

Diod. l. 14.

Tharops, contemporain de Cadmus, avoit porté le culte de Bacchus dans la Thrace, c'est-à-dire dans le Pays de Lycurgue. Après la mort de ce roi, Æagrius, fils de Tharops, devint maître d'un canton de ce Pays. Orphée, fils d'Æagrius, succéda aux projets de son ayeul; & ce fut lui principalement qui répandit le nouveau culte dans la Gréce. Il joignit les charmes de la musique instrumentale, inconnue jusqu'alors aux Grecs, avec

les cérémonies des Orgyes. Il institua des fêtes & des sacrifices différens pour les deux Sexes, & bannit entierement les hommes des assemblées des Mystères nocturnes : il voulut même que l'on se préparât à leur célébration par la pureté & par la continence ; en sorte qu'il en retrancha les désordres, & qu'il prévint même ceux qui pouvoient s'y glisser à l'avenir. Tous les Anciens qui parlent des Orgyes nous font voir que les Bacchanales se célébroient par les femmes seules. Démosthène nous a même conservé la formule du serment que l'on exigeoit d'elles, pour s'assurer qu'elles s'étoient préparées à la célébration de cette Fête par une continence de plusieurs jours.

Demosthen. *Contr. Neræam.*

Les Poëtes posterieurs ont prétendu que les femmes mirent Orphée en pieces dans une de ces fêtes de Bacchus, & ils disent même d'étranges choses d'Orphée. Il semble par leurs discours qu'elles le regardoient comme l'ennemi de leur sexe, & qu'elles avoient voulu effrayer par son supplice tous ceux qui auroient pensé à l'imiter. Mais on débitoit tant de fables au sujet d'Orphée, qu'on ne doit pas s'arrêter à ces traditions dont on ne trouve aucune trace dans l'Antiquité.

Il paroît qu'il y avoit eu plusieurs hommes appellés de ce nom d'*Orphée*, de même que de celui de *Musée*. Ce dernier nom est manifestement une épithète plutôt qu'un nom propre, & signifie un musicien, un sçavant. Vossius conjecture que celui d'Orphée venoit du mot *Ariph* ou *Arph*, lequel a la même signification dans les Langues Orientales. Cette conjecture est heureuse, & peut s'appuyer sur la signification du nom d'*Homere*, lequel, suivant la remarque de M. le Clerc, signifie un Chanteur, & se tire d'un mot grec employé en ce sens par Hésiode. Aristote, au rapport de Ciceron, trouva tant de contrariétés dans ce que l'on disoit d'Orphée, qu'il ne pouvoit croire que cela convînt à un seul homme.

Voss. de Artis Poet. natura. cap. 13. pag. 3.

Hesiod. *Theogon.* 39.

Cicer. de Nat. Deor. I.

Quoi qu'il en soit de tous ces points de critique dont la discussion meneroit très-loin, il est constant par le témoignage formel de Diodore, que c'étoit Orphée qui, par reconnoissance pour les Princes Thébains de la famille de Cadmus, enseigna dans la Gréce que le fils de Semèlé étoit le même qu'Osiris, & qu'il fit de ce dogme la base & le fondement des Mysteres de Bacchus; puisque c'étoit là une des choses que l'on enseignoit aux initiés, lorsqu'ils étoient admis à ce que les Grecs nommoient *la Perfection*.

Diod. Sic, Lib. I. pag. 13. & 14.

Diodore nous a rapporté un grand nombre de choses au sujet du Bacchus des Grecs : il les avoit tirées des Ecrits de Linus, de ceux d'Orphée, de ceux de Musée, de ceux d'Eumolpe, & de ceux de Thymétes, Auteur des Poësies Phrygiennes qui contenoient l'histoire de Cybele & celle de Bacchus. Ce Poëme étoit écrit dans la plus ancienne Dialecte Grecque; & il y en avoit de très-anciens manuscrits dont l'âge étoit indubitable par la forme de leurs caracteres. La plus grande partie de ces ouvrages se trouvoient copiés dans le Poëme d'un ancien Ecrivain que Diodore nomme *Denys*; & je ne doute point qu'il n'en reste bien des lambeaux dans les Dionysiaques de Nonnus.

Il est vrai que plusieurs des ouvrages de ces premiers Poëtes avoient été supposés lors du renouvellement des Lettres dans la Gréce au temps de Pisistrate. Mais outre que cette supposition est ancienne, & que des ouvrages écrits dans le siécle de Pisistrate rendent témoignage de l'opinion reçue alors; il est sûr que l'on avoit au temps de la supposition quelques ouvrages qui étoient véritablement de Linus, d'Orphée, de Musée & de ces autres anciens Poëtes.*

* Si le Lecteur est curieux de connoître en détail le culte de Bacchus, & la Secte des Orphiques dévouée particulierement à ce culte, il trouvera ce point d'antiquité, sçavamment approfondi dans une Dissertation de M. Freret, postérieure à cet Ouvrage, & que nous avons publiée dans le Tome XXIII des Memoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 242. & suivantes. Elle a pour titre : *Recherches sur le Culte de Bacchus parmi les Grecs.*

§. VIII.

Opinion des Egyptiens au sujet de Bacchus, d'Hercule & de Pan, qu'ils soûtenoient n'avoir jamais été des hommes.

L'opinion de l'identité du Bacchus Grec & de l'Osiris des Egyptiens établie par Orphée, est confirmée par le témoignage formel d'Hérodote, instruit de la religion de l'une & de l'autre nation. Ainsi l'on ne peut douter que le Bacchus des Grecs ne fût une Divinité, dont le culte étoit établi long-temps avant la naissance du fils de Semèlé. Celui que les Grecs adoroient sous ce nom n'étoit donc pas un Héros mis au rang des Dieux par l'association : c'étoit une Divinité Théologique ; l'Intelligence Démiourgique considerée comme la source & comme la cause du plaisir que nous éprouvons à l'occasion des êtres particuliers, la puissance bienfaisante qui a attaché des sensations voluptueuses à toutes les actions nécessaires, soit pour empêcher la destruction des individus, soit pour maintenir la perpétuité des genres par la génération des êtres vivans. Car c'est-là ce que marquoit chez les Egyptiens le symbole porté dans les Pompes solemnelles des Fêtes de Bacchus.

Les Grecs, peu familiarisés avec les abstractions métaphysiques des Egyptiens, avoient peine à percer jusqu'au sens caché sous les symboles ; & comme d'ailleurs ils n'avoient que des idées bornées & particulieres, ils partagerent l'Osiris en plusieurs Divinités différentes. Ils bornerent leur Bacchus à présider aux vendanges, & ne le regarderent que comme l'auteur des plaisirs du goût.

Sur les côtes de l'Asie mineure, à Lampsaque, le même Osiris étoit adoré sous le nom de *Priape*, comme le Dieu des Jardins & comme celui qui présidoit à la production des plantes & des fruits ; quoiqu'il fût représen-

té d'une maniere plus relative à la génération des êtres vivans & animés.

Les Prêtres Egyptiens, avec lesquels Hérodote s'entretint dans son voyage de Memphis, remarquerent avec étonnement que les Grecs avoient placé l'âge des Divinités originaires d'Egypte dans un ordre inverse de celui que les Egyptiens leur donnoient.

Chez les Grecs Bacchus étoit le plus ancien des Dieux venus d'Egypte. Ils plaçoient Hercule 160. ans après; & enfin Pan, fils de Mercure & de Pénélope, cent ans après Hercule. C'étoit tout le contraire en Egypte. Pan étoit une des premieres & des plus anciennes Divinités. Hercule étoit un des Dieux de la seconde classe qui avoit suivi la premiere; & Bacchus ou Osiris étoit le dernier de la troisiéme. De-là ces Prêtres conclurent que les Grecs avoient placé la naissance de ces Divinités au temps où leur culte s'étoit établi dans la Gréce. C'est par-là que Bacchus, l'un des plus jeunes des Dieux de l'Egypte, précédoit dans la Mythologie Grecque, Hercule & même Pan, plus anciens que lui.

Les Grecs sont fort peu d'accord entre eux au sujet
Liv. II. 146. de ce Pan. Hérodote nous assure que ceux de son temps le disoient fils de Pénelope. Mais il paroît que c'étoit une Divinité étrangere: car il avance qu'ils ne pouvoient rien dire sur le lieu de son éducation ni de sa demeure.

Herod. II. 46. Les Egyptiens, qui le nommoient *Mendès* & *Thmouïs*, le représentoient de même que les Grecs, demi-homme & demi-bouc: mais ils convenoient que ce n'étoit qu'une représentation allégorique de ses attributs.

L'Auteur des Hymnes d'Homére lui attribue l'invention de la Musique, & dérive son nom de *Pan* (qui signifie *tout* en grec) à cause que sa musique inspira la joie *à tout l'Univers*. Onomacrite ou l'Auteur des Hymnes

nes d'Orphée le confond avec l'Univers-même. Mais comme le Pan des Grecs n'a jamais été pour eux qu'une Divinité particuliere & subalterne qui présidoit à la vie pastorale, à la conservation & à la multiplication des troupeaux, il y a grande apparence que son nom ne vient pas de la racine grecque *Pan* ou *Pas*, mais plutôt de quelque terme égyptien employé par les Instituteurs de son culte. *Pan-os* en égyptien signifie à la lettre *notre Maître, notre Seigneur*. Et comme on mettoit le lieu de sa naissance en Arcadie, pays voisin des lieux occupés par la premiere Colonie Egyptienne d'Inachus; il est assez probable qu'il étoit une des Divinités des Pasteurs de la basse Egypte, de laquelle Inachus avoit été chassé. C'étoit dans cette partie de l'Egypte qu'étoient les cantons de *Thmouïs* & de *Mendès*, où le Dieu Pan étoit adoré sous la figure d'un Bouc, & où l'on conservoit un de ces animaux qui étoit regardé comme le type vivant de la Divinité.

Il est constant par tout ce qu'on vient de voir que l'association n'a jamais fait, même dans la Gréce, que des Héros ou des Dieux subalternes, employés à exécuter les ordres des Divinités Supérieures; & que ces Dieux n'ont été associés au pouvoir Suprême, que lorsqu'on les a confondus avec quelqu'une des anciennes Divinités qui étoient telles par leur nature. Ce qui n'est arrivé qu'après un grand nombre de siécles.

Les sacrifices faits en l'honneur des Héros se bornoient presque à une simple commémoration; & les gens instruits n'avoient guères d'autre objet, dans le culte qu'ils leur rendoient, que celui de se rendre favorables les Dieux Supérieurs, en honorant ceux que ces Dieux avoient comblés de leurs faveurs, & qu'ils avoient admis à leur société.



§. IX.

Que les Peuples de l'Orient n'ont pas connu l'Apothéose ; & que les Hébreux n'ont jamais rendu de culte aux Hommes morts.

Cette association, ou cette Apothéose, étoit une chose particuliere aux Grecs ; & les premiers Ecrivains du Christianisme donnent le nom d'*Hellènisme* ou de *Doctrine Grecque* à cette Idolatrie. On n'en trouve aucune trace chez les Nations Orientales, quoique M. Newton suppose qu'elle soit née chez elles, & qu'elle fût la base & la source de leur Religion. L'association n'étoit connue ni chez les Egyptiens, ni chez les Syriens, ni chez les Chaldéens. Les Hébreux qui, malgré les merveilles que Dieu avoit operées à leurs yeux, pour leur prouver combien il étoit jaloux de la pureté du culte qu'il leur avoit prescrit lui-même ; ces Hébreux, si amoureux de toutes les nouveautés religieuses, & qui adoptoient tous les cultes & toutes les pratiques de l'Idolatrie des Peuples voisins, n'ont jamais rendu de culte aux grands Hommes de leur Nation, pas même à ceux dont ils avoient sans cesse le nom à la bouche, & de qui ils racontoient les plus grandes merveilles ; Adam, Noé, Abraham, Isaac, Joseph, Moyse, Josué.

Epiphan. hæref. Lib. I. §. 6. 8.

Si les Dieux qu'ils prenoient chez les Nations étrangeres, Baal, Moloch, Astarté, Thammus, Gad, Adad, eussent été des hommes & des hommes posterieurs à David & à Salomon, contemporains des Prophetes, comme le prétend M. Newton, les Ecrivains sacrés auroient-ils gardé le silence sur une extravagance si impie ?

Les discours de David, de Salomon, & ceux des Prophetes contre l'Idolatrie, sont une simple répétition de ceux de Job & de ceux de Moyse dans le Pentateu-

que ; & cette conformité doit être regardée comme une preuve que l'Idolatrie des premiers temps étoit la même chose que celle des temps postérieurs à David, & que par conséquent les Dieux adorés dans l'Orient, au temps des Rois de Juda & d'Israël, n'étoient pas des hommes morts depuis un siécle.

Le Livre de Job, relatif à un temps qui a précédé l'Exode & la publication de la Loi, ne parle jamais que de l'idolatrie qui confond avec l'Eternel, avec le Dieu Créateur de l'Univers, le Soleil, la Lune & les Astres ou les Intelligences qui y président. Dans ce Livre, où l'on donne des idées sublimes de la Divinité, & où elles sont données comme des choses reçues communément, on fait consister l'Idolatrie à rendre aux êtres subalternes les hommages qui ne sont dûs qu'à l'Estre Suprême, qu'à l'Auteur de tous les êtres particuliers. Cap. XXXI. v. 26. 27. & passim.

Moyse n'en parle pas autrement. Au chap. IV. du Deuteronome, il défend aux Juifs de la part de Dieu de le représenter sous aucune figure d'homme, de femme, de poisson, d'oiseau, de quadrupede, ou de reptile: ce qui suppose qu'il y avoit déja des Idoles de toutes ces espéces dans l'Egypte & dans la Phénicie. Il leur rappelle la punition que Dieu a faite de ceux qui s'étoient souillés par le culte de *Belphegor* *, ou du *Priape* des Orientaux : *Souvenez-vous*, leur dit-il, *que quand Dieu nous donna sa Loi du haut de la Montagne sainte, vous ne vîtes aucune figure sensible ; vous entendîtes seulement une voix qui sortoit du milieu des flâmmes. Gardez-vous aussi*, continue-t-il, *d'adorer le Soleil, la Lune, les Etoiles ou les Armées des Cieux : car toutes ces choses sont des créatures de l'Eternel, de même que le reste de l'Univers, & même des créatures destinées à l'utilité commune de toutes les Nations qui habitent la terre ; par où elles sont moins nobles que les hommes.* v. 16. 17. 18. &c. * 19.

* Dominus turpitudinis, id est fascini. *Vide Selden.*

Ce discours de Moyse nous apprend que les Nations étoient livrées à deux espéces d'idolatrie ; l'une qui représentoit le Souverain Estre sous des emblêmes corporels d'hommes & d'animaux ; l'autre qui associoit à l'Estre Supréme, au Créateur de l'Univers, non pas des hommes morts, mais le Soleil, la Lune & les *Armées des Cieux*, c'est-à-dire les astres particuliers, qui font partie de cet Univers créé.

Moyse, prévoyant que les Juifs ne pourroient se préserver de l'Idolatrie, leur reproche au verset 28. qu'infidéles aux engagemens qu'ils viennent de prendre avec l'Eternel, ils adoreront des dieux qui sont l'ouvrage de la main des hommes, des dieux de bois & de pierre, des dieux sans intelligence & sans sentiment : ce qui est également relatif au culte des Statues & à celui des parties de l'Univers adorées alors ; & ce qui suppose que les ames humaines n'étoient pas les objets de ce culte : car il n'auroit pas dit qu'elles sont sans intelligence & sans sentiment.

Deuter. XVIII. ✝. 11. Dans ce même Livre, Moyse parle de l'évocation des morts : mais il en parle comme d'un genre de divination, qu'il joint aux lustrations par le feu, aux augures, aux songes, aux sorts, aux enchantemens, aux oracles des Ventriloques ou Pythons, & à toutes les autres pratiques superstitieuses, par lesquelles on croyoit pouvoir s'instruire de l'avenir.

Moyse ne dit point que l'on rendît aucun culte à ces ames des morts : encore moins suppose-t-il qu'on les crût élevées dans un ordre supérieur & changées en des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre ; ce qui devoit être l'opinion de ceux qui en faisoient des dieux. Ainsi ces oracles des morts n'ont aucun rapport au dogme de l'Apothéose. Ce passage mérite cependant beaucoup d'attention ; parce qu'il prouve contre les Saducéens modernes, qu'au temps de Moyse les Hébreux croyoient communément les ames immortelles.

Sans cela ils ne se seroient point avisés de les consulter : on n'interroge point ce que l'on croit ne pas exister. Il est singulier que cette conséquence ait été si peu apperçue jusqu'à présent.

David, Salomon & les Prophetes parlent de même que Moyse. Ils employent ses raisons, & très-souvent les mêmes expressions. Que conclure de-là, sinon que l'Idolatrie n'avoit point changé & qu'elle étoit encore la même que du temps de Moyse, contre ce que soûtient M. Newton? Il prétend que les Dieux adorés au temps des successeurs de Salomon étoient des Rois, des Reines, des Capitaines, des hommes fameux par leur habileté dans les Arts & par les découvertes utiles dont le genre humain leur étoit redevable, & que les plus anciens de tous ces hommes déifiés ne précédoient pas le regne de David.

Ce nouveau culte avoit été très-différent de l'ancien, dans lequel on adoroit les agens sensibles de l'Univers, comme le Soleil & les Astres, ou les qualités, les forces, les facultés répandues dans les diverses parties de l'Univers, distinguées de la Cause suprême & universelle, & réalisées par les abstractions des premiers Philosophes. La superstition des Peuples & les fictions extravagantes de la poësie folle des Orientaux avoient ensuite personnifié ces êtres métaphysiques & les avoient représentés sous des images allégoriques. Ces dieux anciens étoient du genre des Entélechies, des formes substantielles, des natures plastiques & de toutes ces autres êtres fantastiques que la Philosophie ténébreuse des Sectateurs d'Aristote avoit si fort mis à la mode dans les siécles passés, & que les Partisans du Cartésianisme accusent les Sectateurs de la nouvelle métaphysique opposée à la leur de vouloir rappeller.

Ce que David & les Prophetes disent contre l'Idolatrie se rapporte à cette ancienne Religion, & ne convient en aucune façon à celle que M. Newton suppose

s'être établie de leur temps. Ils repréſentent les dieux des Nations comme des divinités ſourdes, muettes & aveugles, ſans ſentiment, ſans intelligence, ſans volonté, ſans puiſſance pour ſe défendre elles-mêmes contre les plus foibles ennemis, & comme de purs ouvrages de l'opinion & de la main des hommes, qui n'avoient d'autre réalité que celle de la matiere dont étoit compoſée leur idole. Ce qui ne convient qu'aux divinités fantaſtiques dont j'ai parlé, leſquelles étant de pures abſtractions n'avoient aucune exiſtence propre, ni aucune réalité diſtinguée de celle des êtres dont on les ſéparoit par la penſée.

Quelquefois, quoique plus rarement, ils ſuppoſent que les Dieux ſont des Démons & des êtres intelligens, mais d'une eſpéce différente de l'ame humaine & naturellement amis du crime, à peu-près comme le Satan de Job. Jamais ils ne diſent que les Intelligences ſubalternes ont été des hommes, & qu'elles ont animé des corps ſemblables aux nôtres.

Dans la Verſion Vulgate du Pentateuque on trouve le nom de Démons donné par Moyſe aux Dieux des Nations. Mais les deux termes Hébreux que la Vulgate traduit ainſi ſignifient ſeulement des Boucs & des animaux velus, & déſignent les objets du culte égyptien tels que le Bouc ſacré de *Mendès* & de *Thmouis*, les Taureaux de *Memphis* & d'*Heliopolis*, la Vache de *Momemphis*, &c. Ces animaux n'étoient conſiderés que comme les types vivans de la Divinité; & le culte qu'on leur rendoit étoit purement relatif. Auſſi Moyſe ne le condamne-t-il que comme un culte nouveau aux Iſraëlites & inconnu à leurs peres. Si le culte des *Tſéboïm* & des *Schivim* ſe fût rapporté à des Démons comme le *Satan* de Job, c'eſt-a-dire à des Intelligences ſubalternes & méchantes; aſſurément Moyſe l'auroit condamné par d'autres raiſons que celles qu'il employe. Car ce culte rendant à des créatures méchantes un honneur qui n'eſt dû qu'à Dieu

Levit. XVI. 7. Deuter. XXXII. v. 17.

ſeul, il eût été formellement impie & extravagant. Il ne paroît pas que ce dogme du culte des Démons ou Génies malfaiſans ait été jamais ſuivi dans la Judée. Les Prophetes en auroient parlé ; & il leur eſt auſſi peu connu que celui des hommes apothéoſés.

Nous avons dans la Prophétie de Baruch une Lettre de Jérémie aux Juifs de Babylone, écrite pour combattre l'Idolatrie des Chaldéens par les raiſons les plus ſolides & par les tours les plus éloquens. Dans toute cette Lettre il n'y a pas un mot qui ſoit relatif au culte des Morts. Au contraire, le Prophete dit » que le métal » qui forme les Idoles ſeroit employé plus convenablement, s'il formoit la ſtatue de quelque Roi érigée pour » ſervir de monument à ſa puiſſance. « * Si les Statues des Dieux avoient repréſenté les anciens Rois du Pays de Babylone, comme le prétend M. Newton, le Prophete Jérémie auroit-il parlé ainſi ?

§. X.

Que Saint Paul a toujours ſuppoſé que les Dieux du Paganiſme n'etoient point des hommes apothéoſés.

Lorſque Saint Paul parle du Paganiſme des Grecs, il convient que les Fondateurs de la Religion de ces Peuples avoient une idée ſaine de la Divinité, & qu'ils avoient péché ſeulement en n'honorant pas Dieu d'une façon digne de lui & conforme à la raiſon naturelle.

Dans le diſcours aux Athéniens il ne leur reproche point d'adorer des hommes morts, mais d'honorer Dieu par un culte idolatrique, de le repréſenter ſous des images corporelles, & de rendre un culte à des êtres qui — Act. XVII. 22. &c. — v. 29.

* *Itaque melius eſt eſſe Regem oſtentantem virtutem ſuam, aut vas in Domo utile, in quo gloriabitur qui poſſidet illud, vel oſtium in Domo quod cuſtodit quæ in ipſa ſunt, quam falſi Dii*, &c. Baruch. VI. 58. Tout cet endroit mérite d'être lû.

ſont l'ouvrage de la main & de l'imagination des hommes. Dans ce même diſcours, il cite le vers d'Aratus, qui dit que nous ſommes *les enfans de Jupiter;* & il adopte en quelque ſorte l'expreſſion de ce Poëte, ajoutant que nous ſommes en effet les enfans de Dieu. Saint Paul croyoit donc qu'Aratus n'avoit pas voulu dire que les hommes étoient les deſcendans de Jupiter, comme les Hébreux étoient les deſcendans d'Abraham; mais plutôt que les hommes tenoient leur exiſtence de Jupiter, & qu'il étoit le Dieu Suprême duquel l'Univers eſt l'ouvrage. Saint Paul commence ſon diſcours, en diſant aux Athéniens que le Dieu qu'il leur annonce eſt celui-là même qu'ils adorent ſans le connoître.

Dans l'Epitre à Tite, il adopte l'anathême fulminé contre les Crétois par Epiménide, auquel il donne même le nom de Prophete des Grecs. *Les Crétois*, dit-il, *ſont des menteurs & des gens mépriſables, comme l'a dit un de leurs Prophetes, & le témoignage qu'il leur rend eſt véritable.* Les plus ſavans des anciens Peres Grecs & Latins ont reconnu que Saint Paul avoit en vûe dans cet endroit les vers d'Epiménide, où cet ancien Poëte s'emportoit contre les Crétois, parce qu'ils prétendoient que Jupiter avoit été un de leurs anciens Rois, né & mort dans leur Iſle, & duquel ils montroient le tombeau. Si leur prétention avoit été véritable; ſi Jupiter n'étoit qu'un ancien Roi déifié, Saint Paul eut-il employé contre eux un reproche qu'ils n'auroient pas mérité, & auroit-il confirmé par-là l'erreur dans laquelle les vers d'Epiménide faiſoient tomber tous les Grecs? Callimaque s'étoit ſervi de ces mêmes vers d'Epiménide, pour attaquer l'Evhémeriſme qui commença à ſe répandre de ſon temps.

Epiſt. ad Titum, cap. 1. v. 12.

Clem. Strom. I. Origen. lil. *contra Celſum.* Chryſoſtom. Serm. 3°. *in Ep. ad Titum.* Hieron. com. in *Ep. ad Tit.* Auguſt. *contra adverſ. legis.* Hymno in Jovem, verſ. 8.

Saint Paul, qui a combattu l'Idolatrie avec tant de ſuccès dans l'Orient & dans l'Occident, Saint Paul le Prédicateur des Gentils ne croyoit donc pas qu'ils adoraſſent des Dieux qui euſſent été des hommes? Aſſurément

ment l'Apotre connoiſſoit mieux la Religion qu'il atta-
quoit, que ne font des gens qui ont vécu pluſieurs ſiécles
après ſa deſtruction.

Le premier, & j'oſe dire le ſeul Livre de l'Ecriture,
qui faſſe une mention formelle de l'apothéoſe ou de
l'adoration des hommes morts, eſt celui qui porte le
titre de *la Sageſſe de Salomon*. L'Auteur de cet ouvrage
attribue l'origine de l'Idolatrie à la douleur d'un pere,
accablé de la perte d'un fils, que la mort enlevoit dans
ſes premieres années. » Ce pere, *dit-il*, ayant fait une Sap. XIV. 15.
» repréſentation de ce fils, établit un culte & des ſacri-
» fices domeſtiques en ſon honneur. Il adora comme un
» Dieu & fit adorer par les Siens ce fils qui étoit mort à
» leurs yeux comme les hommes ordinaires. Dans la ſuite v. 16.
» des temps cet uſage ſe fortifiant par l'habitude, ce culte
» ſe répandit au loin ; & l'erreur fut autoriſée par la Loi
» qui impoſa aux Peuples la néceſſité de la recevoir. «
Il ajoute que les Peuples ayant introduit l'uſage de ren- v. 17.
dre aux repréſentations des Rois & des grands Hom-
mes abſens, les honneurs qu'ils ne pouvoient leur ren-
dre à eux-mêmes, ce fut une nouvelle Idolatrie ; par-
ce que ces honneurs ne ceſſerent point à la mort de
ceux qui étoient repréſentés par ces ſtatues. L'Auteur
du Livre de la Sageſſe, en rapportant la premiere ſour-
ce de l'Idolatrie, a en vûe le culte de Thammus, d'A-
donis, d'Atis, d'Oſiris, d'Orus, du Bacchus Grec,
ou de l'Iacchus fils de Cérès adoré dans les Theſmo-
phories, & de toutes ces Divinités dont les Fêtes ſe
célébroient par des cérémonies lugubres, dans leſquel-
les on déploroit leur mort. Cette Idolatrie, de même
que la ſeconde, étoit une eſpéce d'aſſociation qui ne
ſubſtituoit pas les nouvelles Divinités au Dieu Suprême,
mais qui les joignoit à lui. Auſſi l'Auteur de ce Livre
blâme-t-il les hommes, de ce que s'abandonnant à leur
affection, ou ſe livrant à la flatterie, & cherchant à ſe
rendre agréables aux Grands de la terre, ils ont donné

v. 21. au bois & à la pierre *le nom incommunicable de la Divinité, incommunicabile nomen.* Leur crime consistoit donc dans l'association; & cette association, qui n'a pu se faire que peu à peu & par une longue suite de temps, est très-différente du Systême de M. Newton

Si cet ouvrage étoit de Salomon, il prouveroit qu'au siécle de ce Prince l'Idolatrie fondée sur l'association & sur l'apothéose des hommes mis au rang des Dieux, étoit reçue depuis long-temps, & que le culte d'*Osiris*, le même que l'*Adonis* & que le *Thammus* des Syriens, que l'*Atys* des Phrygiens, & que l'*Iacchus* des Grecs étoit déja assez ancien. Ce qui détruiroit le Systême de M. Newton. L'Eglise Catholique, qui reçoit cet ouvrage au nombre des Livres Canoniques, n'a pas décidé qu'il fût véritablement de Salomon. * » Saint » Jerôme, qui dit que son style sent l'éloquence grec» que, assure que d'anciens Auteurs l'attribuoient à » Philon Juif, & déclare que l'Eglise lit ce Livre, de » même que quelques autres, pour la seule édification » des Fidéles, & nullement pour établir ni pour con» firmer aucun dogme. ** « Les Juifs & les Protestans ne le reçoivent pas au nombre des Livres Canoniques. Ainsi je ne le citerai contre le Systême de M. Newton, que comme l'ouvrage d'un ancien Ecrivain opposé à l'opinion qu'il veut établir sur le changement arrivé après Salomon dans le Systême Religieux des Idolâtres.

* Hieronymus, Præfat. in Lib. Salomonis.

** *Pseudepigraphus qui* Sapientia Salomonis *inscribitur. . . . Apud Hebræos nusquam legitur; & ipse stylus græcam eloquentiam redolet, & nonnulli Scriptorum veterum hunc esse Philonis Judæi affirmant . . . . ad ædificationem plebis, non ad authoritatem Ecclesiasticorum Dogmatum confirmandam.*



§. XI.

Que les Phéniciens rejettoient le culte des Héros

Il eſt vrai que l'Evhemériſme ſe trouvoit formellement établi dans l'ouvrage de Sanchoniaton, traduit en grec avec pluſieurs additions par Philon de Byblos, duquel Euſèbe nous a conſervé un extrait aſſez étendu.

M. Dodwel a combattu l'authenticité du Livre de Philon de Byblos : mais, comme le remarque l'Editeur de l'ouvrage poſthume de M. Cumberland, les raiſonnemens de M. Dodwel prouvent ſeulement l'envie qu'il avoit de rejetter l'ouvrage de Philon de Byblos, & nullement qu'il eût raiſon de le regarder comme une Piéce ſuppoſée.

M. Cumberland avoit compoſé un ouvrage pour expliquer le Livre de Sanchoniaton, & pour le lier avec les traditions Egyptiennes. On y trouve beaucoup d'érudition & beaucoup d'eſprit : mais comme l'Auteur cherchoit moins ce qui eſt plus probable, que ce qui favoriſe le plus le Syſtême qu'il avoit formé ; la plûpart de ſes conjectures, quoique très-ingénieuſes, ſont trop peu fondées pour être reçûes.

Sans m'engager ici dans l'examen de l'authenticité de cet ouvrage ; en accordant même que l'original de Sanchoniaton a exiſté, & qu'il avoit l'antiquité que Philon & Porphyre lui donnoient, il eſt clair par la ſeule lecture de l'extrait qui nous en reſte, que Philon y avoit fait beaucoup d'additions, principalement par rapport au point duquel il s'agit ici. Il ſe vante même d'avoir dégagé les anciennes traditions, des Fables & des allégories ſous leſquelles les Prêtres Phéniciens cachoient au Peuple le fonds de la Religion, & l'origine du culte qu'ils obſervoient.

Philon prétend que dans cette Religion on adoroit

deux ſortes de Dieux, les premiers immortels & éternels qui étoient l'Univers même, c'eſt-à-dire la Nature, le Soleil, les Aſtres, les Elémens, & les autres parties de l'Univers que pluſieurs anciennes Sectes de Philoſophie ſuppoſoient vivantes & animées.

Les autres Dieux étoient ceux qui avoient commencé & qui devoient ce rang à l'apothéoſe. Ils étoient des Rois ou des hommes célébres, dont on avoit impoſé le nom aux Elémens, aux Aſtres & aux diverſes parties de l'Univers; afin d'établir plus facilement leur culte, & de perſuader aux Peuples que ces Dieux imaginaires avoient été aſſociés & identifiés avec les premiers.

De l'aveu de Philon de Byblos, les Phéniciens reconnoiſſoient les Dieux éternels ſupérieurs à ceux qui étoient devenus tels par l'apothéoſe. Ils croyoient même n'adorer que les premiers; & les Prêtres, non contens de leur prêcher cette doctrine, employoient tous leurs efforts pour effacer les traces de cette aſſociation, qu'ils croyoient propre à dégrader l'idée primitive de la Divinité. Ils ſoutenoient que les Dieux qu'ils adoroient étoient tous des Dieux éternels qui étoient tels par leur nature, & qui n'étoient point l'ouvrage de l'opinion des hommes.

L'autorité de Philon de Byblos, Ecrivain des derniers temps, contemporain de l'Empereur Hadrien, & qui ayant l'eſprit rempli des idées d'Evhemére cherchoit à les concilier avec la Religion établie, en réduiſant tout à un culte poëtique; cette autorité doit-elle l'emporter ſur le témoignage des Prêtres Phéniciens? Ne ſont-ils pas plus croyables que lui ſur la Religion qu'ils profeſſoient? N'eſt-ce pas ici le lieu d'appliquer le principe que j'ai poſé en commençant; ſçavoir, que lorſqu'il s'agit de ſe former l'idée d'une Religion, on doit conſulter ceux qui la profeſſent, & les en croire plutôt que ceux qui l'attaquent, ou que ceux qui en ayant une différente, parlent de cette Religion étrange-

re ſur les notions qu'ils en ont priſes en converſant avec ceux qui la ſuivent ?

§. XII.

Que les Prêtres Egyptiens nioient que les hommes puſſent parvenir à la Divinité, & les Dieux deſcendre juſqu'à l'humanité.

Hérodote voyagea en Egypte vers l'an 460. environ, c'eſt-à-dire 500. ans après le temps auquel M. Newton place la mort d'Oſiris & l'établiſſement de ſon culte. Hérodote eut pluſieurs converſations avec les Prêtres Egyptiens de Memphis au ſujet de leur Religion. Et par le compte qu'il nous rend de ces converſations, on voit qu'ils étoient entierement oppoſés au Syſtême de M. Newton. Loin de croire que les Dieux euſſent été des hommes élevés à ce rang par l'apothéoſe, ils ne pouvoient imaginer que l'on établît quelque conformité entre la nature humaine & la nature divine. Les hommes, ſelon eux, ne pouvoient avoir de commerce avec les Dieux que par la penſée; parce que les Dieux, ceux même des claſſes inférieures, étoient des êtres intelligens d'un ordre tout différent du nôtre. Ils ſe moquoient ſur-tout des Grecs qui imaginoient entre les Dieux & les hommes un commerce corporel, & qui alloient juſqu'à ſe perſuader que ce commerce étoit un effet de l'amour que les hommes inſpiroient aux Dieux, en ſorte que de l'union des hommes avec les Déeſſes, & de celles des femmes mortelles avec les Dieux, il étoit ſorti des Héros qui étoient des hommes plus forts & plus courageux que les autres, qui étoient nés de même que les hommes ordinaires, enfin qui étoient morts de même qu'eux. Cette opinion étoit commune au temps d'Hérodote; & la plûpart des grandes familles ſuppoſoient, pour ſe donner une origine illuſtre, que

le Héros duquel elles se faisoient descendre, étoit le fruit des amours de quelque Dieu ou de quelque Déesse. C'étoit-là ce qui constituoit la noblesse chez les Grecs. Hécatée* de Milet, qui avoit voyagé en Egypte plusieurs années avant Hérodote, étoit dans ce cas; il se vantoit d'être le seiziéme descendant d'une Divinité.

Les Prêtres d'Egypte raconterent à Hérodote la conversation qu'ils avoient eue avec Hécatée à Thèbes ou à Diospolis; & pour rendre leur preuve plus sensible, ils conduisirent Hérodote dans une Galerie du Temple de Vulcain à Memphis, où les souverains Pontifes & tous les Rois d'Egypte avoient fait mettre, de leur vivant, une Statue colossale de bois qui les représentoit.

Herod. II. cap. 42. 43.

Les Statues de ces Pontifes étoient au nombre de 345. du temps d'Hérodote qui les compta lui-même l'une après l'autre. Hérodote crut que tous ces Rois & que tous ces Pontifes s'étoient succédés de pere en fils, en sorte qu'ils n'auroient fait qu'une même famille.

Mais ce n'étoit pas là ce que vouloient dire les Prêtres: ils soutenoient que dans la suite de tous ces Rois & de tous ces Pontifes, c'étoit toujours un homme descendu d'une famille humaine, qui avoit succédé à un autre homme d'une origine pareille; il n'y en avoit aucun, comme il le dit lui-même, dont ils rapportassent l'origine à quelque Dieu ou à quelque Héros. C'étoit toujours un *Piromis* qui avoit succédé à un autre *Piromis*, dit Hérodote, en rapportant ce terme égyptien employé par les Prêtres. Ce terme de *Piromis* qu'il traduit, avec cette sorte d'emphase que nous imaginons toujours dans les Langues qui ne nous sont pas familieres, par les deux mots grecs Καλὸς κ'Ἀγαθὸς, est encore en usage dans la Langue Cophte, & signifie simplement *un homme*; c'est le terme ordinaire. Ces Prêtres soute-

* Hécatée de Milet a vécu assez avant sous le Regne de Darius I. & précédoit Hérodote de 50. ou 60. ans environ. *Vid. Voss. Histor. Græc. Lib. IV. cap. 3. pag. 439.*

noient que parmi ce grand nombre de Rois & de Prêtres, il n'y en avoit aucun qui fût d'origine divine. S'ils n'avoient reconnu qu'une ſeule famille de Rois & qu'une ſeule de Pontifes, comme l'a entendu Hérodote, l'énumération de ces Statues & leur inſpection devenoit inutile : elle ne ſervoit qu'autant que ces Rois & ces Pontifes étoient ſortis d'un grand nombre de familles différentes. Les Prêtres prouvoient par là que toutes les Familles ſacerdotales, & toutes les Familles Royales étoient des Familles humaines ; & ſi parmi tous ces Rois & tous ces Pontifes iſſus de familles différentes, il ne s'en trouvoit aucun qui prétendît avoir une origine divine, à plus forte raiſon n'en auroit-on pas rencontré dans les familles populaires. C'eſt en cela que conſiſtoit la force du raiſonnement des Prêtres : il ſuppoſoit ces Rois & ces Pontifes iſſus de pluſieurs familles différentes. Auſſi Hérodote dit-il que les Prêtres ne faiſoient deſcendre aucun de ces Pontifes d'un Dieu ou d'un Héros : ce qui prouve que la ſuite de ces Pontifes appartenoit à différentes familles.

Ce nombre de 345. Pontifes, qui avoient ſiégé ſucceſſivement à Memphis juſqu'au temps d'Hérodote, ne doit être évalué que par comparaiſon avec la durée des Evêques & des Pontifes Chrétiens. Car la Sacrificature du temple de Memphis étoit un emploi important qui ne ſe donnoit qu'à des hommes d'un âge avancé & d'une habileté conſommée.

La fondation de Memphis & le commencement de Mènés eſt, ſelon la Chronique Egyptienne citée plus haut, de l'an 2888. avant l'Ere Chrétienne. Hérodote paſſa en Egypte vers l'an 462, lorſque les Athéniens envoyerent une armée au ſecours des Egyptiens révoltés l'année précédente, à l'inſtigation d'*Amyrtæus* qu'Hérodote nomme dans l'endroit dont il s'agit ici. La durée de ces 345. Pontificats eſt donc de 2426. ans ; & partageant ce nombre d'années par celui des Sacrifi-

catures, on a pour la durée de chacune huit ans & deux mois : ce qui revient à la durée des Souverains Pontifes de l'Eglise Catholique, & à celle de la plûpart des Evêques des grands Siéges.

Hérodote, en parlant des Rois d'Egypte, en compte 341. Mais ces Princes ne composoient pas une suite de Rois successifs : les Prêtres comprenoient dans ce nombre tous les Princes qui avoient regné en Egypte, & dont le nom se trouvoit dans les Annales sacrées. Hérodote vint en Egypte, comme nous l'avons vû, au temps du Roi *Amyrtæus*, & même avant que son regne fût bien confirmé : car il ne paroît pas qu'il fût encore maître de Memphis, dont les Perses étoient en possession au temps d'Hérodote, puisqu'ils y tenoient une garnison. Manéthon compte 352. Rois, comme je l'ai déja dit, c'est-à-dire, onze de plus qu'Hérodote : & en effet, comptant les huit Rois Egyptiens & les trois Rois Persans qui ont regné sur l'Egypte depuis la révolte de ce même Amyrtæus, on trouve onze Rois postérieurs au temps d'Hérodote ; lesquels joints aux 341. dont parle cet Historien, sur le rapport des Prêtres de Memphis, font les 352. qui se trouvent marqués dans l'extrait de Manéthon. Cette conformité entre deux Historiens, dont l'un n'a point copié l'autre, est, ce me semble, une preuve convaincante que les Prêtres de Memphis parloient de même que les Annales sacrées, consultées par Manéthon, deux siécles après Hérodote, contre ce que M. Newton suppose dans sa Chronologie

Herod. II. 99.

Les Prêtres Egyptiens, avec lesquels Hérodote s'entretint, convenoient que, suivant leur Histoire mythologique, le regne des Hommes sur l'Egypte avoit été précédé par celui des Dieux. Ils distinguoient même trois classes de ces Dieux ; les premiers & les plus anciens au nombre de huit, à la tête desquels ils mettoient Pan. Hercule étoit un des douze de la seconde classe qui

qui avoit ſuivi la premiere; & ils comptoient 17000. Liv. II. 43.
ans depuis ſon regne juſqu'à Amaſis. Le regne des Dieux qui ſuccéderent aux douze de la ſeconde claſſe, & qui étoient ſortis d'eux, finit à celui d'Orus, fils d'Oſiris, qui fit périr Typhon. Le temps de cet Oſiris précede Amaſis de 15000. ans, quoique ce ſoit la fin du regne des Divinités.

Hérodote ne détermine point le temps de Pan, le plus ancien des huit Dieux de la premiere claſſe. Mais il aſſure que, ſelon les Prêtres Egyptiens, ces Dieux étoient d'une eſpéce toute différente des hommes, & qu'il n'y avoit rien qui fût ſemblable entre les uns & les autres. On n'a jamais oui dire, ajoûtoient ces Prêtres, Lib. II. 144.
que l'on ait jamais vû aucun Dieu avec une forme hu- Lib. II. 143.
maine, ni ſous le regne des premiers Rois, ni ſous celui des derniers; c'eſt-à-dire, pendant le regne des Dieux & pendant celui des Hommes.

Les Egyptiens repréſentoient les Dieux ſous des figures corporelles : mais ils diſoient eux-mêmes que les Herod. II. 46.
Dieux ne reſſembloient point à ces figures. Elles ne repréſentoient jamais rien de ſemblable aux êtres qui exiſtent réellement : elles étoient formées par un aſſemblage monſtrueux de divers membres d'animaux joints à un corps humain ; en ſorte qu'elles ne pouvoient être regardées que comme des emblêmes qui repréſentoient allégoriquement les attributs des Divinités.

C'eſt à l'occaſion de cette converſation avec les Prê- Lib. II. 146.
tres d'Egypte, qu'Hérodote parle du temps auquel les Grecs marquoient la naiſſance de Bacchus, d'Hercule & de Pan. Il avoue que ſi les Dieux adorés ſous ces noms par les Grecs ſont nés au temps auquel ils le prétendent, il faut dire auſſi qu'on leur a donné les noms ſous leſquels on adoroit des Divinités beaucoup plus anciennes ; ou bien qu'il faut convenir que les Grecs ont placé la naiſſance de ces Divinités, dans le temps auquel le culte leur en a été porté de l'Egypte. Héro-

dote assure que ce dernier sentiment étoit celui des Prêtres Egyptiens ; & la maniere dont il en parle fait voir qu'il auroit été fort porté à l'embrasser.

§. XIII.

Digression sur la variation de l'Ecliptique dont parlerent les Egyptiens à Hérodote.

Herod. II. 142. Les Prêtres Egyptiens ajoûtoient que, pendant la longue suite d'années dont leurs Chroniques sacrées avoient conservé le souvenir, le cours ordinaire du Soleil * avoit changé quatre fois, cet Astre s'étant levé deux fois au lieu de l'horison dans lequel il se couche, & s'étant couché deux fois au lieu dans lequel il se leve. Malgré ces changemens, continuoient-ils, il n'en étoit arrivé aucun dans la température de l'air, ni dans les productions naturelles de l'Egypte, non plus que dans le cours du Nil & dans les accroissemens réglés de ce fleuve. Pendant cette immense suite d'années la nature humaine avoit été la même : la naissance, la santé, les maladies, la mort, tout avoit été tel qu'il est à présent ; & les Dieux n'avoient aucun autre commerce avec les hommes que celui qu'ils ont maintenant ; c'est-à-dire, un commerce intelligible fondé sur les prieres & sur les vœux que ceux-ci leur adressent, & sur les inspirations par lesquelles les Dieux conduisent les hommes dans la route de la piété & de la vraie vertu.

Ces changemens arrivés dans le cours du Soleil sont une opinion singuliere des Egyptiens, relative, sans

*Platon dans son *Critias* rapporte que les Prêtres Egyptiens assurerent à Solon, qu'il étoit arrivé plusieurs changemens dans le cours du Soleil, & dans la situation de la Sphére. C'étoit à cela qu'ils attribuoient l'embrasement de la terre, ou plutôt la secheresse qui avoit détruit la plus grande partie de ses habitans au temps de Phaeton. Les termes de Platon prouvent que les Prêtres parloient d'un changement réel dans le cours du Soleil, & détruisent la conjecture d'Erycius Putéanus. *Thes. Antiq. Græcar. Vol. IX. pag.* 1306.

doute, à quelque idée aſtronomique. M. le Chevalier de Louville a penſé que ces Prêtres avoient en vûe la variation qu'il croit arriver continuellement dans l'obliquité de l'Ecliptique. Il prétend que depuis les anciens juſqu'à nous cette obliquité a diminué, en ſorte que ſi les choſes continuent, l'Ecliptique ſe trouvera un jour faire un même cercle avec l'Equateur; après quoi elle s'en écartera de nouveau, mais dans un ſens contraire. Maintenant, lorſque le Soleil eſt au point de l'Ecliptique, qui coupe l'Equateur dans le colure de l'Equinoxe du Printemps, cet Aſtre s'avance de l'Hémiſphére méridional dans l'Hémiſphére boréal; & il s'approche des Pays que nous habitons. Dans le temps prévû par M. de Louville, ce ſera préciſément le contraire qui arrivera; & le Soleil paſſera alors à l'Equinoxe du Printemps, de l'Hémiſphére boréal dans l'Hémiſphére méridional.

Pendant tout le temps que durera la réunion ſenſible de l'Ecliptique & de l'Equateur, il y aura un Equinoxe perpétuel ſur la terre: le Soleil ſe levera & ſe couchera aux mêmes points de l'horiſon; & ces points ſeront ceux de l'orient & de l'occident équinoxial. Mais comme l'Ecliptique s'éloignera toujours de plus en plus de l'Equateur, & que ſon obliquité augmentera tous les ans, l'amplitude du Soleil augmentera dans la même proportion: les lieux de ſon lever & de ſon coucher changeront dans l'horiſon; & l'on éprouvera dans le même climat ce que l'on remarque en avançant de la Ligne vers les pôles. Les jours deviendront inégaux: & leur inégalité ſera telle, que de même qu'il y a des climats où le Soleil ſe leve & ſe couche en été à quelques degrés du pôle boréal, & où il ſe leve & ſe couche en hiver à quelques degrés du pôle auſtral; de même auſſi il viendra un temps dans lequel l'Ecliptique s'éloignant aſſez de l'Equateur pour le couper à angles droits, elle ſe joindra avec les méridiens; en ſorte que dans le cours

de l'année le Soleil se trouvera successivement au Zénith de tous les climats de notre Globe, & qu'il se levera successivement dans tous les points de l'horizon.

Par une suite de la même révolution, le mouvement journalier du Soleil souffrira un changement total : cet Astre se plongera sous l'horizon du côté de la Terre, vers lequel il se léve ; & l'Espagne deviendra orientale à notre égard, de même que l'Asie deviendra occidentale. Ainsi, supposant le monde assez ancien pour qu'il se soit fait plusieurs semblables révolutions du mouvement propre de l'Ecliptique, il sera vrai de dire que le Soleil s'est levé plusieurs fois du côté de l'occident & qu'il s'est couché à l'orient.

Act. Erudit. 1719. mense Julio, pag. 281.

M. le Chevalier de Louville a été conduit à cette hypothése par la différence qu'il a remarquée entre les observations de l'obliquité de l'Ecliptique faites en différens temps par des Astronomes célebres. Il a supposé leurs observations exactes ; & il a cru que sans cette hypothèse on ne pouvoit rendre raison de la différence. Il a évalué la variation de l'obliquité de l'Ecliptique à une minute de degré en cent ans ; ce qui donne pour une révolution entiere 2. millions 160. mille ans. Telle est, autant que je l'ai pu comprendre, l'hypothèse de M. de Louville, qu'il ne m'appartient ni de combattre, ni de soûtenir : je dois me contenter d'une simple exposition.

Les Prêtres Egyptiens disant que le Soleil s'étoit levé deux fois à notre occident ; si on explique leur discours par l'hypothèse de M. le Chevalier de Louville, il faut supposer qu'ils croyoient être au moins dans la troisiéme période du mouvement propre de l'Ecliptique. Dans cette supposition le monde subsistoit, selon eux, depuis plusieurs millions d'années. Mais comme les anciennes observations de l'obliquité de l'Ecliptique, qu'ils avoient comparées avec les leurs, devoient être fort grossieres & fort peu exactes ; il est probable qu'ils avoient trouvé une différence plus considérable que celle qui est le

fondement de l'hypothèse du Chevalier de Louville, & que la période qu'ils imaginoient devoit être beaucoup plus courte. Diogène Laërce, qui est de tous les anciens celui qui donne le plus d'antiquité aux Egyptiens, rapporte que leurs Prêtres comptoient seulement 48863. ans depuis le commencement de Vulcain jusqu'à celui d'Aléxandre.

Diog. *Præmio.*

Au reste, il n'est pas trop sûr d'entreprendre de deviner quel étoit le Systême des Prêtres Egyptiens sur cet article. Outre que ces sortes de gens ne parloient aux étrangers que par énigmes, leur rapport a dû souffrir de grandes altérations en passant par la bouche d'un homme aussi peu physicien qu'Hérodote, & assez mauvais astronome pour n'avoir jamais pu concevoir comment ceux qui s'avançoient de l'Egypte vers le Sud, en passant au-delà du Tropique, & même au-delà de l'Equateur, avoient à midi le Soleil derriere eux, en sorte que les ombres méridionales se projettoient dans une direction contraire à celles qu'elles ont dans nos Pays Septentrionaux.

L'Auteur de la Note astronomique publiée dans un petit Livre latin, qui a fait beaucoup plus de bruit qu'il ne méritoit, a osé rapporter ce passage d'Hérodote comme une preuve de la grande antiquité du monde. Il est bien singulier qu'un homme qui ne veut pas croire à Moyse reçoive des faits, tels que ceux-là, sur le témoignage d'Hérodote & de Diodore; qui nous avertissent, en les rapportant, qu'ils ne font que rendre compte de ce qu'ils ont oui dire par des gens auxquels ils n'ajoûtoient aucune foi.

Pantheisticon; Præfat. §. 81. *Cosmop.* 8°, 1720.

M. Burnet, M. Whiston & plusieurs autres Physiciens, supposant la Terre créée dans un état de perfection que le Déluge universel a détruit, ont cru qu'elle étoit alors dans un printemps & dans un équinoxe perpétuel; que les pôles du mouvement diurne, étant perpendiculaires à l'Ecliptique, ce cercle étoit uni avec

Keil *examinat. of Theory*, &c. Oxford. 1698. 8°, cap. IV. pag. 63.

l'Equateur. Mais M. Keil a montré, en suivant des Tables très-exactes & très-ingénieuses calculées par M. Halley, que cette hypothèse étoit incompatible avec la constitution de notre Terre; & que, supposant les hommes & les animaux tels qu'ils sont aujourd'hui, l'obliquité de l'Ecliptique est ce qu'il y a de plus avantageux, parce qu'au moyen de cette obliquité notre Terre est habitable jusqu'au 65me degré de latitude au moins. Dans l'hypothèse de M. le Chevalier de Louville, il y auroit des siécles où les Pays situés sous la ligne se trouveroient aux Solstices à 90. degrés du Soleil, qui pendant les équinoxes auroient été à leur Zénith. C'est-à-dire, qu'ils sentiroient deux fois dans la même année un froid aussi vif que celui de l'Islande en hiver, & que les hivers seroient séparés par des étés aussi brûlans que ceux de la Zône torride. Les corps humains, les animaux & les plantes ne sont pas en état de résister à une semblable variation dans la température de l'air. Cependant la ligne seroit le climat où elle seroit la plus supportable dans cette hypothèse : car les Pays tempérés, comme ceux du cinquantiéme degré, se trouveroient en hiver à 140. degrés du Soleil qui auroit passé en été à leur Zénith.

Quoi qu'il en soit de la possibilité de cette hypothèse du mouvement de l'Ecliptique, & de ce que les Prêtres Egyptiens entendoient par le changement dans le lever & dans le coucher du Soleil; il est sûr qu'ils ne rapportoient cette preuve de l'antiquité de leurs traditions, que pour en conclure que dans cette immense suite de siécles on n'avoit jamais rien vû qui favorisât l'opinion des Grecs au sujet du commerce des Dieux avec les hommes. Les Prêtres Egyptiens étoient bien éloignés de croire que les Dieux eussent jamais été hommes; puisqu'ils soûtenoient qu'il n'y avoit aucune ressemblance, aucune analogie, aucun rapport entre les Dieux & entre les hommes. Ils les regardoient comme deux

eſpéces d'ètres qui n'avoient rien de commun.

Hérodote, comme je l'ai déja obſervé, paſſa en Egypte vers le temps de la révolte d'Amyrtéus, en 460. au plus tard, c'eſt-à-dire 420. ans au plus, ſelon M. Newton, après l'établiſſement du culte d'Oſiris par Aménophis fondateur de Memphis, & 500. ans environ après la mort d'Oſiris. Hécatée de Milet y avoit voyagé 430: ans après cet évenement. Solon avoit été dans le même Pays au plus tard 360. ans après la mort d'Oſiris, & 280. ans après le commencement d'Aménophis, en ſuivant toûjours la même Chronologie.

Par conſéquent au ſiécle de Solon, la durée veritable du temps hiſtorique des Egyptiens, qui commence au regne de cet Aménophis, n'auroit été que de 280. ans; & la mémoire devoit en être encore toute fraîche, au moins dans les Pays voiſins de l'Egypte.

§. XIV.

Seconde digreſſion ſur l'antiquité des Egyptiens reconnue par Solon & par Platon.

Platon, deſcendu de Dropides frere de Solon, parle ſouvent des Antiquités Egyptiennes ſur les Mémoires & ſur la tradition de ceux de ſa famille, qui avoient conſervé avec ſoin ce que Solon avoit commencé d'écrire ſur ce ſujet. On en trouve pluſieurs lambeaux dans le Timée & dans le Critias de Platon. On y lit que Solon, s'entretenant avec les Prêtres Egyptiens de Saïs, & leur rendant compte des anciennes traditions de la Gréce, ces Prêtres lui dirent que les Grecs n'étoient que des enfans en comparaiſon des Egyptiens, & même des enfans qui ignoroient les aventures de leur premier âge. Que pour eux, ils avoient dans leurs Annales le détail des évenemens & des guerres arrivées dans le monde depuis plus de neuf mille ans. Que dans ces

Diog. Laert. Lib. III. *Plato.*

Plato in *Critiâ.*

Plato in *Timæo.*

Annales ils lisoient que *Sais* n'avoit que huit mille ans d'antiquité, & que plus de mille ans avant la fondation de Saïs les Athéniens & les Peuples de l'Attique étoient extrêmement considerables ; que leur Pays étoit alors beaucoup plus fertile qu'il ne l'a été depuis, lorsque la grande Inondation d'Ogygès, suivie de celle de Deucalion, eut, pour ainsi dire, lavé & détrempé ce terrein, & qu'elle eut entraîné dans la mer la terre grasse & fertile qui couvroit ses rochers.

Ces différens déluges, joints à de violens tremblemens de terre, avoient non-seulement défiguré la face de ce Pays, mais en avoient fait périr la plûpart des habitans. Il ne s'étoit sauvé, disoient les Prêtres Egyptiens, que quelques familles de Pastres, lesquelles avoient repeuplé le Pays, & n'avoient conservé qu'un souvenir fort confus de leur ancienne Histoire, & de la gloire passée de leur Nation.

Les Egyptiens, habitant un Pays dans lequel il ne pleut jamais, n'avoient point été exposés à de pareils accidens ; & comme ils rapportoient dans leurs Annales gardées dans les Temples, non-seulement leur propre Histoire, mais ce qu'ils sçavoient de l'Histoire étrangere, ils prétendoient avoir conservé le souvenir de ces anciens évenemens. C'est sur ce fondement, qu'en parlant à Solon, ils traitoient les Grecs d'enfans, comme on l'a dit, à cause qu'ils n'avoient aucunes anciennes traditions.

Platon assure que Solon avoit rapporté des Mémoires de toutes ces choses ; & il fait dire à son ayeul maternel, Critias, petit-fils d'un autre Critias, neveu de Solon, qu'il avoit lû & vû ces papiers. Il répete en plusieurs endroits de l'un & de l'autre des Dialogues intitulés *le Critias & le Timée*, que les évenemens dont parloient ces Prêtres étoient arrivés il y avoit neuf mille ans au temps de Solon. Cette grande antiquité, qui blessoit la vanité grecque, révolta sans doute les Lecteurs de Platon,

Platon : mais il se croyoit si sûr de ce qu'il avançoit sur l'ancienneté des Egyptiens, qu'il le répete dans son second Livre des Loix ; ouvrage sérieux écrit dans sa vieillesse, & dans lequel il ne s'agit point d'employer l'allégorie & la fiction. Le vieillard Athénien, que l'on introduit dans ce Dialogue, s'entretenant avec Mégille de Lacédémone & Clinias de Créte, dit que si l'on examine avec quel soin les Egyptiens conservent leurs anciennes Loix & leurs anciens usages, on trouvera que les Monumens, les Inscriptions & les Peintures modernes sont encore dans le même goût que celles qui ont des Myriades d'antiquité : *& quand je dis des Myriades*, continue-t-il, *ce n'est pas une façon de parler, ce nombre de dix mille ans doit se prendre à la lettre.* Platon pouvoit parler de l'Egypte comme témoin oculaire, puisqu'il y avoit fait un voyage.

Dans le troisiéme Livre, ce même vieillard, qui ressemble fort à Socrate, dit que l'invention des Arts dans la Gréce a, au moins, mille ans d'ancienneté. Cet Ouvrage est relatif aux dernieres années de la vie de Socrate, mort avant la fin de la guerre du Péloponnèse, l'an 400. avant l'Ere Chrétienne. Il nomme Amphion, Orphée, Marsyas, Olympus, Dédale, Palaméde ; en sorte que, suivant cette chronologie, il faut les placer au moins 1400. ans avant l'Ere Chrétienne.

Si le Systême de M. Newton étoit véritable, le temps historique de l'Egypte n'auroit commencé que 280. ans avant Solon. Le temps historique des Grecs auroit été beaucoup plus ancien que celui des Egyptiens. Est-il vraisemblable que Solon eût laissé insulter impunément son Pays par des gens qu'il pouvoit facilement convaincre d'imposture ? Dans la chronologie de M. Newton, Hésiode, qui a fleuri 80. ans après Sésac, étoit contemporain des petits-fils d'Osiris. Il y avoit eu plusieurs Poëtes & plusieurs Ecrivains avant Hésiode. Les Colonies grecques de l'Asie mineure, & celles des Doriens

du Péloponnèse étoient antérieures à ce Poëte. Au temps de Solon, on avoit encore plusieurs des ouvrages véritables de Linus, d'Orphée, de Musée, d'Eumolpe, de Thymétès, &c. Les ouvrages attribués à ces Ecrivains n'ont été supposés que du temps de Solon; & le projet de leur supposer des ouvrages prouve la célébrité où ils étoient alors. Les conquêtes du Sésostris ou de l'Osiris de M. Newton étoient récentes; il y avoit dans la Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Thrace, &c. plusieurs monumens de ses victoires: plusieurs de ces monumens subsistoient encore au temps d'Hérodote; & il y en avoit un nombre infiniment plus grand au temps de Solon. La mémoire de ce Conquerant & du temps auquel ces monumens avoient été élevés étoit encore recente dans l'esprit des Peuples, qui avoient secoué le joug des Egyptiens. Solon avoit voyagé dans tous ces Pays en observateur éclairé & judicieux. Il entreprit ses voyages après avoir reformé le gouvernement de sa patrie, & après lui avoir donné des Loix; c'est-à-dire dans un âge mur & sensé. Solon pouvoit-il ignorer toutes ces choses? N'auroit-il pas senti l'absurdité & la grossiereté du mensonge des Prêtres Egyptiens? Auroit-il laissé insulter ses compatriotes sur leur nouveauté, par une Nation dont les traditions étoient moins anciennes que celles des Grecs? Les temps historiques des Egyptiens commencent à la seconde génération depuis Osiris, mort, selon M. Newton, au plus tard 380. ans avant les voyages de Solon. Comment auroit il souffert que ce court espace de temps eût été changé par les Prêtres en des *Myriades* d'années? A prendre même ces années égyptiennes pour des mois, les 380. ans ne font que 4600. revolutions lunaires : ce n'est pas la moitié d'une Myriade; & ils en comptoient plusieurs depuis l'invention des Arts. Les Prêtres eux-mêmes auroient-ils eu le front de tenir de pareils discours? Auroient-ils esperé pouvoir en imposer à quelqu'un? Dans le Systême

de la Chronologie ordinaire, ou de celle que j'ai rapportée plus haut, ils pouvoient s'en flatter : car elle compte plus de 2200. ans entre le commencement des temps historiques & les voyages de Solon.

Je veux que Solon, par égard pour les Prêtres Egyptiens, ne les eût pas voulu contredire : de retour en Gréce, il n'auroit pas adopté la prétention des Prêtres Egyptiens ; & il n'auroit pas commencé un ouvrage pour persuader à ses concitoyens une fable qui donnoit à une Nation étrangere une antiquité qu'elle n'avoit pas, & qui ôtoit à la Gréce cette priorité qui lui appartenoit. Platon eût-il renouvellé cette opinion, & auroit-elle été adoptée par tous les Grecs ?

Les Prêtres Egyptiens ne ménagerent pas plus Hécatée qu'ils avoient fait Solon : au contraire, ils l'attaquerent sur sa propre noblesse & sur l'origine de sa famille qu'il pretendoit sortie d'une Divinité. On sçait comment les hommes ont regardé de tout temps les choses qui blessoient leurs préjugés sur l'article de la noblesse. Si Hécatée avoit pû attaquer les Prêtres Egyptiens sur la certitude de leurs propres Annales, assurément il ne les auroit pas épargnés; & il l'auroit pu très facilement, si le Systême de M. Newton avoit été véritable. Hécatée de Milet, homme très-instruit de l'ancienne Histoire, qui avoit voyagé dans l'Asie mineure & dans la Phénicie, auroit-il ignoré que l'Osiris des Egyptiens, la Divinité la plus révérée de toutes, n'étoit autre chose que Sésostris, & que ce Conquérant étoit un Prince mort il y avoit quatre siécles tout au plus. Hécatée étoit un homme riche & puissant, le premier de sa Ville. Il étoit à tous égards en état de ramasser des Mémoires, & en avoit en effet ramassés de très-curieux. Les anciens citent de lui, entr'autres ouvrages, quatre Livres de Recueils généalogiques. Nous savons que dans ses Ecrits il parloit beaucoup de l'Egypte. On a même accusé Hérodote de l'avoir copié presque tout entier sur

Voss. de Hist. Græcis, pag. 439.

Porphyr. apud Euseb. *Prepar. X.*

Plut. de Isid. Strab. Lib. VII.

cet article. Il reconnoissoit que les Barbares étoient plus anciens que les Grecs mêmes dans le Péloponnèse. Hécatée de Milet avoit vû l'Histoire de Lydie ; ce pays avoit été conquis par Sésostris, qui y avoit laissé des monumens de ses victoires. Le culte d'Osiris s'y étoit établi sous le nom d'*Atys*, de même qu'en Phénicie sous celui d'*Adonis*. Donc l'époque du temps auquel ce dieu étoit mort devoit être connue à Hécatée ; & il auroit eu entre les mains de quoi se venger de ce que ces Prêtres avoient dit contre sa noblesse, & de quoi les convaincre de mensonge. Si l'hypothèse de M. Newton étoit véritable, les conquêtes de Sésostris seroient postérieures de près de trois siécles au commencement du regne des Héraclides de Lydie. Si ce Roi eût été adoré sous le nom d'*Osiris*, Hécatée pouvoit bien rendre le change aux Prêtres qui avoient plaisanté sur sa généalogie.

Dans l'hypothèse de M. Newton il faut supposer que les Egyptiens, l'un des plus anciens Peuples du monde, suivant le témoignage formel de l'Ecriture, avoient perdu le souvenir de toutes leurs anciennes Histoires, qui contenoient les évenemens arrivés en Egypte pendant plus de 1250. ans, depuis le temps d'Abraham, en 2155. jusqu'en l'an 900 ; c'est-à-dire jusqu'au temps d'Aménophis.

Il faudra dire que ces Peuples avoient oublié que les Arts étoient chez eux au plus haut point de leur perfection, plus de 500. ans avant l'Aménophis de M. Newton ; & qu'ayant devant leurs yeux un grand nombre de Villes beaucoup plus anciennes que ce Prince, des bâtimens superbes, des digues, des chaussées, des canaux construits dans le temps de la premiere antiquité, ils ont oublié la date de tous ces Monumens, & se sont persuadés qu'ils devoient tout cela à un Prince mort 430. ans avant la destruction totale de leur Monarchie. En conséquence ils lui ont décerné les honneurs divins ;

après quoi, oubliant de nouveau le temps auquel ce Prince avoit vécu, ils ſont venus à bout, en moins de trois ſiécles, de ſe perſuader & de perſuader à tous les peuples voiſins que ce Prince avoit regné plus d'onze mille ans avant Amaſis. Tous les peuples des differens Nômes de l'Egypte, diviſés les uns des autres par les haines de Religion, oppoſés ſur le culte exterieur au point que les uns avoient en exécration les ſymboles que les autres adoroient, ſe ſeront tous accordés pour oublier la ſuite de leurs anciennes Hiſtoires, & pour en forger de nouvelles, qu'ils auront tous adoptées de concert. Les Villes qui avoient été le ſiége des anciens Rois avant l'invaſion des Paſteurs, qui étoient remplies des monumens de la magnificence & de l'attention de ces Princes, qui ſe glorifioient de poſſeder leurs Tombeaux; ces Villes, qui avoient une longue ſuite de Rois antérieurs à l'Oſiris de M. Newton, auront ſacrifié la gloire que l'opinion commune attache à cette eſpece d'antiquité, & auront conſenti à les croire poſterieurs au Roi qu'ils avoient precedés. Tout cela ſe ſera fait ſans que les Nations voiſines des Egyptiens, inſultées à tout moment par ces peuples ſur le chapitre de l'antiquité, en ayent ſçu la moindre choſe, & ſans qu'elles ayent ſongé à relever la groſſiere ſuppoſition des Egyptiens !

A la tête de ces Nations dont je parle, il faut mettre les Juifs de Juda & d'Iſraël, ennemis irréconciliables des Egyptiens par les motifs de la Religion, & par les vûes de la politique de leurs Princes, qui craignoient toûjours des voiſins ſi redoutables. Ces Juifs avoient des Annales ſuivies qui contenoient pluſieurs évenemens de l'Hiſtoire d'Egypte; parce que les interêts des Hébreux & des Egyptiens avoient toûjours été très-mêlés. Outre les Hiſtoires authentiques & les ouvrages des Prophétes, ils avoient un grand nombre d'Ecrivains & de Poëtes. Suppoſera-t-on que les uns & les autres s'en ſeront

laissé imposer si grossierement par les Egyptiens sur des choses où il leur étoit si facile de les confondre ? Ce que je dis des Hébreux, je le dirai aussi des Phéniciens & des Chaldéens, lesquels ayant de très-anciennes Histoires authentiques, auroient été en état de démontrer l'impudence avec laquelle les Egyptiens insultoient les autres Nations.

Josephe, qui avoit recherché avec tant de soin les anciennes Histoires des Nations de l'Orient, pour établir, par leur témoignage, l'antiquité de la Nation & de la Religion Juifve, auroit-il ignoré la supposition totale de l'Histoire Egyptienne ? Auroit-il négligé d'en faire mention, sur-tout ayant par-là un moyen sûr de flatter les Romains, au milieu desquels il écrivoit, & qui regardoient la Religion Egyptienne comme une chose aussi dangereuse que ridicule?

§. XV.

Que les Egyptiens ont conservé le même éloignement pour le culte des hommes morts, sous la domination des Grecs & sous celle des Romains. Développement de leur Systême. Religieux dans les Livres d'Hermès & d'Iamblique.

Le récit des conversations des Prêtres Egyptiens avec Solon, avec Hécatée, avec Hérodote, & le développement des conséquences que j'en tire contre le Systême de M. Newton, m'ont un peu écarté de l'examen de leur Mythologie & de l'opinion qu'ils s'étoient formée des Dieux qu'ils adoroient. Au fonds, comme la chronologie est l'objet principal de ces recherches, les discussions, qui y ont un rapport plus direct, ne peuvent être étrangeres à ces observations. D'ailleurs, les traditions historiques des Egyptiens se trouvent tellement mêlées avec leurs traditions religieuses, qu'il seroit bien difficile de les en séparer entierement. J'y reviens.

On a vû, qu'au temps d'Hérodote, les Prêtres d'Egypte étoient absolument opposés aux Grecs au sujet de la nature des Dieux. Loin de croire qu'ils eussent été hommes, ils ne pouvoient concevoir que l'on imaginât aucun rapport, aucune analogie, aucun commerce entre les Dieux & les hommes, que celui de la priere & des adorations de la part des hommes, & celui de la protection & de l'inspiration de la part des Dieux.

La conquête de l'Egypte par les Grecs, & ensuite par les Romains, porta dans ce Pays, avec une nouvelle Religion & un nouveau culte, les principes d'une nouvelle Théologie; mais l'ancien dogme n'en fut point alteré. Malgré l'exemple de toutes ces apothéoses modernes des Rois & des Empereurs, le Systême d'Evhémere n'en fut pas moins décrié. On a vû plus haut combien Plutarque y étoit opposé. Cependant ce Systême, & celui des Stoïciens qui ne valoit guères mieux, partageoient alors presque tous les Philosophes. Je dis que le Systême des Stoïciens ne valoit guères mieux; parce qu'en effet, ce n'étoit autre chose qu'un materialisme déguisé. Ces Philosophes, avec leurs discours specieux sur la vertu & sur la providence, ramenoient tout au Physique & à la fatalité d'une force aveugle & nécessaire. Au fonds, les Stoïques avoient les mêmes principes que les Hylozoïstes, établissant l'unité de l'Estre, & ne séparant l'Intelligence de l'Etendue que comme deux proprietés differentes de la même substance.

Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, dans lequel il semble avoir entrepris de justifier la Religion Egyptienne persecutée de son temps à Rome *, & de montrer, d'une maniere indirecte, qu'elle valoit au moins celle des Grecs & des Romains; Plutarque se déclare absolument contre le Systême d'Evhémere, &

* Cette conjecture est de M. Cumberland, *Sanchon. Lib. I. Part. 3. Remark. 1.*

le nomme une doctrine impie, laquelle a répandu l'atheïsme par toute la terre.

Les Sectateurs de la Religion Egyptienne, dont nous avons les ouvrages, comme Iamblique & comme les auteurs des Traités publiés sous le nom d'Hermès, sont dans le même principe que Plutarque au sujet du Systême d'Evhémere. Dans le Dialogue intitulé *Asclepius*, l'Auteur faisant annoncer par Hermès la dévastation de l'Egypte & l'introduction d'une Religion étrangere, dit, suivant la traduction d'Apulée : *Terra ista sanctissima Sedes delubrorum, Sepulchrorum erit mortuorumque plenissima* *. Il oppose les tombeaux aux temples; & sous le nom de *Morts* il désigne ces Rois, ces Empereurs & même ces particuliers, auxquels les Grecs & les Romains avoient décerné les honneurs divins. On sçait qu'il n'y avoit pas jusqu'à l'infâme Antinoüs, auquel on avoit élevé un Temple, & que la flatterie avoit mis au rang des Dieux, & placé parmi les Constellations.

Saint Augustin, qui avoit vû le même Traité d'Hermès, & qui le croyoit très-ancien, rapporte ce même passage, & le regarde comme une prophétie inspirée par le Démon, & relative aux Eglises bâties sur les tombeaux des Martyrs. Mais, sans recourir à la prophétie, l'Auteur de ce Traité pouvoit dire cela dès le temps des Ptolémées, qui avoient bâti des temples à Alexandre.

La Religion Egyptienne ne connoissoit point ces Dieux, devenus tels après avoir été hommes; il n'en étoit pas même question dans le dernier siécle du Paganisme. Nous en avons une preuve bien claire dans la

* Voici le passage entier, tel qu'il se trouve dans Apulée : il est singulier. *Futurum tempus est cum . . . . Ægyptus numinum præsentia destituetur Alienigenis enim regionem istam terramque complentibus, non solum neglectus Religionum, sed quod est durius, quasi de Legibus, à Religione, pietate cultuque divino statuetur, præscriptâ pœnâ, prohibitio. Tunc terra ista sanctissima, Sedes delubrorum atque Templorum, Sepulchrorum erit mortuorumque plenissima.*

Lettre de Porphyre au Pontife Anébon. Ce Philosophe, homme d'un grand esprit & d'une grande érudition, a rassemblé dans cette Lettre toutes les difficultés que l'on pouvoit former contre le Paganisme Egyptien, & il les propose en forme de questions.

Porphyr. *ad Anebon.*
Jamblich. *de Myster. Ægypt.*

Il demande à ce Pontife ce que les Prêtres Egyptiens pensent de la premiere cause de tous les êtres, ou du Dieu Suprême. Est-ce une Intelligence, ou un être supérieur à l'Intelligence? Est-il un être simple, ou bien un être composé? Est-il antérieur à tout, ou bien est-il coéxistant avec un ou plusieurs des êtres produits? Cette premiere cause est-elle corporelle, ou incorporelle? Est-elle la même chose que le *Démiourgos*, c'est-à-dire, que celui qui a fait le monde sensible, ou lui est-elle antérieure? La matiere est-elle produite, ou bien son existence est-elle nécessaire? Tout vient-il d'un seul être, ou de plusieurs? Y a-t-il une premiere matiere & de premiers élemens ou qualités, d'où dérivent les propriétés & même la matiere des êtres particuliers?

Après ces questions, Porphyre demande si les Egyptiens reconnoissent dans le gouvernement de l'Univers, d'autres Dieux que les agens visibles & sensibles, le ciel, les Astres, &c. Il observe que plusieurs de leurs Théologiens s'expriment de façon à faire croire que le Soleil est lui-même le *Démiourgos*, ou le producteur & le conservateur de l'Univers.

Il demande encore si les Dieux sont de pures Intelligences, ou si elles sont jointes à des corps éthereés, de même que les Intelligences des Génies & des Démons, le sont à des corps aëriens, & les ames humaines à des corps terrestres? Il parle aussi dans cette Lettre du Destin, de la Liberté, de l'Astrologie, de la Magie Théurgique, & de ses pratiques; & il fait differentes questions au sujet des Héros, des Anges, & de plusieurs autres Intelligences employées à l'administration de l'Univers par les Dieux superieurs.

Si les Egyptiens eussent cru, non-seulement que les hommes pouvoient parvenir au rang des Dieux suprêmes, mais encore que les Dieux avoient tous été des hommes, comme le suppose M. Newton après Evhémere ; la premiere & la plus importante de toutes les questions de Porphyre auroit roulé sur la maniere dont les Egyptiens imaginoient que l'ame humaine, convaincue à tous les instans de sa foiblesse par la dépendance où elle est de tous les êtres qui l'entourent, & par son impuissance à satisfaire, sans leur secours, ses moindres desirs, comment cette ame humaine, qui par sa nature semble assujettie à l'ignorance, à la douleur, aux passions, peut se transformer tout d'un coup en un être d'une nature toute differente, inaccessible aux passions & aux desirs, qui se suffit à lui-même, & qui commande à l'Univers ?

Métaphysicien subtil, comme est Porphyre dans la Lettre dont il s'agit, il n'auroit pas négligé de proposer une difficulté qui se présente d'elle-même, & qui auroit précedé toutes les questions qu'il fait au Pontife Anébon. On doit donc conclure de son silence, que l'opinion d'Evhémere, sur l'origine des Dieux, n'étoit soutenue par aucun des Prêtres Egyptiens ; quoi qu'il y en eût quelques-uns dont le Systême ne valoit guères mieux, puisqu'ils enseignoient le matérialisme, & qu'ils ramenoient tout à l'unité d'un seul être, n'admettant l'existence d'aucune substance intelligente distinguée de l'Univers sensible.

Iamblich. *de Myster. Ægypt.* L'Ouvrage écrit par Iamblique, pour répondre aux questions de Porphyre, nous prouve la même chose. Il ne dit rien qui ne suppose l'exclusion formelle de l'Evhémerisme.

On demandera, sans doute, ce que vouloient donc dire toutes ces fables que les Prêtres Egyptiens débitoient au sujet d'Osiris, d'Isis, & de Typhon ; ce qu'ils entendoient par le meurtre d'Osiris, dont le cadavre avoit

été mis en pieces par Typhon ; ce que ſignifioient les ſoins d'Iſis pour en raſſembler les parties éparſes, la mort d'Orus par la trahiſon des Titans, ſon retour à la vie, ſes combats contre Typhon, & la victoire qu'il remporta enfin ſur lui par le ſecours d'Oſiris revenu à la vie. Dès le temps de Plutarque, il y avoit des gens en Egypte qui regardoient ces Fables religieuſes comme une ancienne Hiſtoire altérée par la tradition qui en avoit conſacré les évenemens, en attribuant aux Dieux les aventures de quelques-uns des anciens Rois. Mais Plutarque nous apprend auſſi, que cette explication étoit rejettée par les gens religieux comme une doctrine impie. Cette Hiſtoire d'Oſiris n'étoit autre choſe, ſelon eux, qu'une expreſſion poëtique & myſtagogique du Syſtême des plus anciens Philoſophes ſur la Coſmogonie, ou génération de l'Univers. Porphyre obſerve dans ſa Lettre à Anébon, que Chéremon & quelques autres Savans, en parlant de cette Coſmogonie, ne faiſoient mention que des êtres ſenſibles & que des agens corporels, appliquant toutes ces Fables aux divers aſpects des Etoiles & des Aſtres, à leurs levers, à leurs couchers, aux ſaiſons & aux changemens dans la température de l'air. Mais Iamblique répond à cela que, le plus ſouvent, en parlant au peuple, on ne faiſoit mention que de l'Univers ſenſible & corporel, parce que ce peuple n'étoit preſque jamais en état de s'élever juſques aux idées ſublimes du monde intelligible, duquel l'Univers ſenſible n'eſt que l'image. Ce dogme eſt celui de Pythagore & de tous les Platoniciens après lui : ils l'avoient reçu des Egyptiens ; & c'eſt une preuve que ce n'eſt pas là une idée nouvelle née dans les derniers ſiécles du Paganiſme.

Il eſt vrai qu'alors la néceſſité, où les Philoſophes Pythagoriciens & Platoniciens ſe trouverent de défendre l'ancienne Religion contre les Chrétiens, les obligea de développer les idées métaphyſiques ſur leſquelles

cette Religion étoit fondée. Leur but étoit d'en faire disparoître les absurdités : mais ces idées métaphysiques n'étoient pas nouvelles ; c'étoient celles des anciens, comme on s'en convaincra en les lisant avec quelque réflexion.

Les Egyptiens croyoient l'Univers sensible une production éternelle de la volonté & du décret de l'Estre suprême ; mais cet Univers sensible, étant composé de matiere, il étoit sujet, par la nécessité de sa nature, à des révolutions & à des altérations continuelles. L'éternité proprement dite, l'infinité & l'immutabilité étoient des attributs essentiels du Dieu suprême, qui ne les pouvoit communiquer que d'une maniere imparfaite à ses productions.

L'ouvrage d'Hermès intitulé *Asclepius*, & traduit par Apulée, contient l'abrégé de toute la Théologie mystique des Egyptiens. Lactance cite le Texte grec qu'Apulée avoit traduit ; & Saint Augustin le regarde comme un Ouvrage écrit avant la prédication de l'Evangile : il seroit aisé de prouver que les traces du Christianisme que l'on croit y découvrir, sont des restes de dogmes entierement opposés à ceux de la Religion Chrétienne.

Lact. IV. 6.

Nous voyons dans cet ouvrage que l'Univers est éternel, mais de la même maniere que les genres des êtres vivans sont immortels ; c'est-à-dire en tant que les divers mondes se succedent les uns aux autres, & que par diverses révolutions ils sont successivement détruits & reproduits.

Les regnes des Dieux, dont parloit la Chronique sacrée des Egyptiens, avoient sans doute rapport à cette succession des mondes ; & comme les regnes d'Osiris, d'Isis & d'Orus avoient précédé immédiatement le commencement de la génération des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, il est visible que l'Histoire de ces Divinités comprenoit une exposition allégorique de ce

que les Philosophes avoient imaginé pour rendre raison de la destruction de l'ancien monde, & de la reproduction actuel du monde dans lequel nous nous trouvons.

Les êtres corporels forment, par leur assemblage & par leur arrangement, l'Univers visible dont nous faisons partie. Mais au-dessus de cet Univers sensible, il y en a un autre purement intelligible, qui est le monde des Esprits, c'est-à-dire qui est l'assemblage d'un nombre infini de différens ordres d'Intelligences subordonnées & liées les unes aux autres, lesquelles forment une espéce de chaîne par laquelle nous pouvons nous élever vers le Dieu Suprême, sans cependant y pouvoir jamais atteindre, c'est-à-dire parvenir à le connoître parfaitement; car rien de ce qui est fini ne peut comprendre l'Infini. Ce Dieu Suprême, antérieur à tous les êtres produits, est le Dieu unique, le Dieu UN, la Monade, proprement dite, par la simplicité, l'indivisibilité, l'inaltérabilité & l'immobilité de son être. Habitant éternellement la solitude de son unité, rien de tout ce qui est intelligible, ni même de l'intellectuel, ne se mêle à lui, parce qu'il ne reçoit rien de tout ce qui n'est pas lui. Il est le seul pere, le seul bon par lui-même, source de toute existence, de toute vérité, & de toute bonté. Il est le modéle & l'exemplaire du second Dieu, du Dieu qui est son propre pere, & principe de sa propre génération, qui s'est tiré lui-même du sein immense de l'unité suprême du premier Dieu.

Iambl. Sect. VIII, cap. 2.

Ce second Dieu est le principe par excellence, le Dieu des Dieux, l'Unité sortie de l'Unité, la premiere Essence, la source & le pere de toute essence & de toute propriété; le premier Intellectuel, ou la premiere Intelligence, supérieure même au principe intelligible. Il est le même que le Dieu *Kneph*, placé au-dessous de l'Indivisible, de la suprême Unité; que ce Dieu, qui seul des êtres produits, se peut comprendre lui-même parfaitement, qui renferme le premier Intelligible, vers

Idem, cap. 3.

lequel tous les esprits se tournent sans cesse, & que l'on ne peut adorer dignement que dans le silence du cœur, & dans l'anéantissement de l'esprit.

Au-dessous de ce premier Intelligible, contenu dans le sein du Dieu *Kneph*, sont les principes qui ont dirigé la production des êtres visibles, l'*Esprit Démiourgique* ou Créateur, qui préside à la vérité & à la sagesse de ces êtres, c'est-à-dire qui maintient parmi eux la vérité & la sagesse, ou la réalité & l'ordre.

Cet Esprit, ou Principe Démiourgique, avoit différens noms, suivant les divers rapports sous lesquels il étoit considéré par les Egyptiens. Ils l'appelloient *Amoun*, entant qu'il manifeste au-dehors la force inconnue des rapports secrets par la production & par la génération des êtres particuliers. Entant que principe de l'organisation & de l'arrangement convenable pour rendre certains êtres actifs & vivans, il est nommé *Phtha* *; ce nom marquoit qu'il agissoit avec art & avec vérité, qu'il étoit une cause intelligente.

J'ai déja remarqué plus haut que les Egyptiens reprochoient aux Grecs d'avoir restraint l'idée de cette Divinité, lorsqu'ils en avoient fait leur Vulcain ou leur *Ephaïstos*, qu'ils regardoient comme l'intelligence qui présidoit aux productions méchaniques & aux opérations de l'art. Les Egyptiens lui rapportoient toutes les productions naturelles, dans lesquelles on remarque une organisation & un arrangement de parties bien supérieur à celui des machines inventées par les hommes.

Iamblique dit que ce Principe étoit nommé *Osiris* & *Omphis*, entant que bienfaisant, c'est-à-dire entant qu'il étoit la source du plaisir que nous éprouvons, soit par la jouissance, soit même par la seule considération des êtres particuliers, & par la vûe de l'ordre convenable dans lequel ils sont disposés.

* *Phtha, aperuit, solvit.* Dans l'ancien grec φθαῶ, a une signification à peu-près semblable, & il signifie : *Je préviens*, je *devance*; je *fais*, je *produis le premier*, *j'invente.*

Plutarque dit que le nom d'*Osiris* signifioit proprement le principe actif de la production des êtres, l'ame du monde, ou même la forme substantielle de l'Univers. Dans la Langue Cophte *Os-iri* signifie encore aujourd'hui *Dominus Fabricator*, & peut se traduire naturellement par le mot *Demiourgos* : c'est le nom d'*Omphis* que Plutarque, sur l'autorité d'un *Hermæus*, traduit par le mot de *Bienfaisant*; le mois *Paophi* *, ou le second mois lui étoit consacré. De Isid. & Osirid.

On trouve dans le Traité d'Hermès, traduit par Apulée, de même que dans le Fragment cité en grec par Lactance, & dans un grand nombre d'endroits des seize Traités qui sont venus jusqu'à nous avec le nom d'Hermès, que l'on donnoit au premier des Dieux sensibles, au *Démiourgos*, le titre de Seigneur fabricateur de toutes choses, *Dominus & omnium conformator..... Cœli & ipsius animæ, & omnium quæ in mundo insunt, Gubernator & effector Deus.* Lact. IV. 6.

Le même Plutarque nous apprend que sous le nom d'*Isis*, les Egyptiens entendent la matiere premiere & commune à tous les êtres particuliers, la partie passive & matérielle de l'être, le sujet de toutes les formes, le *Substratum* dans lequel elles sont reçûes. Le nom d'Isis a encore la même signification dans la Langue Cophte : *I-si* veut dire *commune receptaculum*; & c'est le terme qu'emploie Apulée, lorsqu'il dit : *Mundus præparatus est à Deo receptaculum omniformium specierum. . . . .* Ailleurs il explique ce qu'il entend par le mot *mundus*... il dit que c'est ce que les Grecs nommoient *Hyle*, ou la matiere premiere, la Nature. Cette matiere est, dit-il, accompagnée d'une force ou d'un *Esprit*, *Pneuma*, mais d'une nature inférieure à Dieu ; *sed non similiter ut Deo ; nec Deus sunt hæc de quibus mundus est*** . . . . La matie- Apul. Asclep. Dial.

* *Pcomphi* n'est que le mot *Omphi*, prononcé avec un article.

** *Mundo comitabatur Spiritus, sed non similiter ut Deo : nec Deus sunt hæc de quibus mundus est. Idcirco non erant quando natæ non erant ; sed in eo jam tunc erant, unde nasci habuerunt.*

re & la force où l'esprit qu'elle contient, étant joints ensemble, ont, dit Apulée, la puissance de concevoir & d'engendrer les êtres, mais avec le concours du Principe Démiourgique, d'Osiris ; car Isis ou la matiere étoit seulement la partie féminine de la Nature, *quæ conceptus & partus in se possidet vim atque materiam.*

Sect. VII. cap. 2. Iamblique dit que la matiere premiere, ou le *Limon*, comme les Egyptiens l'appelloient dans le langage figuré, contenoit en soi la faculté génitrice & nutritive, & que l'on entendoit par-là *omne quod recipit flumen generationis*, pour me servir de la traduction du sçavant Thomas Gale.

Apul. *Asclep.* De l'union d'Osiris & d'Isis, c'est-à-dire du Principe producteur avec la matiere, est sorti le monde ; *Mundus*, *Cosmos* en grec, c'est-à-dire l'*ordre*, l'*arrangement* de l'Univers & des êtres particuliers qui le composent. Ce monde étoit, disoient les Egyptiens, comme un grand animal composé d'esprit & de matiere, & qui avoit une ame, laquelle étoit dans un mouvement & dans une circulation continuelle. Remplissant tous les êtres, & se mêlant avec eux, elle les anime tous ; elle est le principe de l'ame & du sentiment dans les végétaux & dans les animaux. Dans l'homme cette ame est le principe des sensations : l'intelligence n'en vient point ; elle est une parcelle de l'essence divine, accordée à l'homme seul entre tous les animaux. Cette Intelligence étoit un être infiniment simple, *una, simplex . . . . divinæ similitudinis forma.*

Iamblique, Apulée & Hermès nous apprennent que, selon la doctrine Egyptienne, notre monde, ou plutôt l'ame & l'intelligence qui l'anime, & qui est le principe de sa vie & de ses mouvemens, étoit le second Dieu, le Dieu visible & sensible. Le Principe Démiourgique étoit le premier Dieu sensible, mais non visible. Iamblique donne à ce second Dieu le nom de *Roi*. Dans le discours d'Hermès, il est nommé l'image & le fils du *Démiourgos*,

Démiourgos, le ſecond Dieu immortel & toûjours vivant, mais non éternel ; parce qu'il eſt produit à chaque inſtant, & qu'il eſt dans un état perpétuel de changement & de paſſage.

Ce dogme égyptien, qui regardoit l'Univers comme la production du premier être, n'étoit pas une opinion imaginée dans les derniers ſiécles. Pythagore, qui avoit puiſé ſa doctrine en Egypte, l'avoit enſeignée aux Grecs long-temps avant Iamblique & avant Apulée. Timée de Locres, Philoſophe Pythagoricien, antérieur à Platon, nomme le monde ſenſible *le fils unique du Dieu Suprême*, du Principe très-bon, l'idée, ou la forme éternelle *, ou l'exemplaire immuable & le modéle perpétuel qui eſt en Dieu, de tous les êtres produits & ſujets au changement. Ce modéle, cette forme s'eſt jointe avec la matiere que Dieu a produite, en la pouſſant hors de lui ; & de l'union de ces deux choſes que Timée regarde comme le pere & comme la mere, eſt venu, ou plutôt eſt né, comme il le dit, le monde ſenſible, doué d'ame & d'intelligence. Phurnutus, autre Philoſophe Pythagoricien, nomme de même le monde *le fils unique de Dieu*. Platon & tous les Platoniciens, adoptant l'expreſſion allégorique de Timée, ont toûjours parlé de la production du monde comme d'une eſpéce de génération ; & ils le nommoient le fils du Dieu Suprême. Quelque oppoſée que ſoit cette façon de parler aux principes de la Théologie Judaïque, Philon Juif n'a pas laiſſé de l'adopter, & en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, il nomme le monde ſenſible, le *fils très-parfait de Dieu & un ſecond Dieu*. Cependant, ſelon les principes de Philon, cette expreſſion convient plutôt au monde intelligible, à l'idée & à l'archetype du monde ſenſible. Cet archetype qui réſide en Dieu de toute éternité eſt ſa propre ſubſtance & une partie de lui-même, ſelon les Philoſophes Juifs les plus anciens.

Phurnut. cap. 27.

Philo de Temulentia, p. 244. Euſeb. Prepar. Lib. VIII. cap. 7.

* Tim. Locr. p. 546. *Edit. Veſtenianæ* 1688. *de animâ Mundi.*

Ocell. de univerſ. Les Matérialiſtes Grecs, comme Ocellus de Lucanie, ſoûtenoient que le monde ſenſible & matériel étoit non-ſeulement éternel, mais encore qu'il exiſtoit néceſſairement & par ſa propre nature. C'eſt pour cela qu'ils le nommoient *non engendré*, excluant toute dépendance dans ſon exiſtence. Selon Ocellus, ce monde étoit Dieu lui-même; non le ſecond Dieu, mais le Dieu Suprême, au-delà duquel il n'exiſtoit rien.

Le nom de *Roi* qu'Iamblique donne à l'Univers ſenſible, au *Coſmos*, eſt la traduction liftérale du mot *Orus*, ou du nom que les Egyptiens donnent au fils d'Oſiris & d'Iſis. Ce mot, comme je l'ai déja obſervé, ſignifie *Roi* dans la Langue Cophte; & c'eſt de-là que vient le nom de *Pharaon*.

Iambl. VII. 2. Les Matérialiſtes Egyptiens confondant l'ame du monde avec le Soleil, les Grecs du temps d'Hérodote en prirent occaſion de confondre Orus avec leur Apollon ou leur Phébus. Dans le Syſtême des Spirituels ou des *Pneumatiſtes* Egyptiens, le Soleil n'étoit pas l'ame univerſelle du monde; il étoit ſeulement un des plus puiſſans inſtrumens employés par cette Ame pour la production & pour la conſervation des êtres particuliers. La force & la puiſſance de cet Aſtre étoient tout au plus une partie de l'ame du monde; principe de la chaleur & des mouvemens, mais non du ſentiment & de la vie des êtres animés.

Outre les deux premiers principes, Oſiris & Iſis, les Egyptiens en reconnoiſſoient un troiſiéme qu'ils nommoient *Seth*, *Bébon* & *Smu*; les Grecs l'appelloient *Typhon*. Plutarque nous apprend que tous ces noms marquoient la deſtruction, la violence, la corruption, la réſiſtance au bien & à l'ordre. Typhon étoit frere d'Oſiris & d'Iſis; ce qui marquoit le vice radical inhérent à la matiere, l'imperfection néceſſairement attachée aux êtres produits, quelque choſe de ſemblable à cette *force d'inertie* que la nouvelle Géométrie fait

entrer dans l'application de ses calculs aux phénomènes physiques. La Théologie Indienne reconnoît de même trois Principes, *Brama*, *Vischnou* & *Routren*, dont le dernier est un principe destructeur & malfaisant.

Typhon, ou le principe de l'imperfection, épousa sa sœur *Nephthé*, fille de Saturne ou de *Amoun*, de même que lui. Diodore donne à cette *Nephthé* le nom de *Vénus*; & Plutarque nous apprend que *Nephthé* signifioit en Egyptien la fin, la destruction, ou la mort; & que sous ce nom on désignoit la partie la plus grossiere de la matiere, celle qui est la plus rebelle à l'arrangement & à l'ordre. Elle étoit, pour parler le langage des Chimistes, le *Caput mortuum* de l'Univers.

Diod. I. p. 53

Plutarch, de Iside.

Nephthé, devenue amoureuse d'Osiris, le trompa; & se faisant passer pour Isis, elle l'amena dans son lit. Typhon se croyant outragé ôta la vie à Osiris & mit son corps en piéces. Il tua Orus & demeura maître de l'Univers, obligeant même Isis de se soûmettre à lui & de reconnoître son pouvoir.

Cette fable est manifestement un récit allégorique de la destruction de l'ancien monde, qui a précedé celui où nous sommes. Les amours de Nephthé & d'Osiris, ou l'union du Principe Démiourgique avec la matiere impure & incapable d'arrangement organique, marquent le commencement de l'altération arrivée dans l'économie de l'Univers. Par cette altération les mouvemens devinrent moins réguliers, & l'harmonie & le concert de toutes ses parties furent détruits. Loin de concourir à faire un seul tout, dont les mouvemens s'aidassent & se soûtinssent pour maintenir l'ordre général, les parties de l'Univers se séparerent & se nuisirent les unes aux autres: la contrarieté & l'irrégularité des mouvemens détruisant l'harmonie, toutes choses tomberent dans le cahos. Le corps d'Osiris fut mis en piéces: Typhon ôta la vie à Orus, & détruisit l'ordre & l'arrangement de l'Univers; après quoi Isis, ou la matiere, fut contrainte de se soûmettre aux loix de Typhon.

Dans cet état violent où se trouvoit Isis, la perte d'Osiris lui devenoit plus sensible à chaque instant. Elle chercha les parties du corps d'Osiris éparses dans l'Univers : elle les rassembla ; & réunissant celles qu'elle avoit trouvées, elle tenta de les ranimer par ses embrassemens. Mais ses efforts furent inutiles. Elle n'avoit pu retrouver toutes les parties du corps d'Osiris : celles qui sont le principe des productions & des générations avoient été jettées dans le Nil & dévorées par les poissons de ce fleuve. Ainsi Isis ne devint mere par les froids embrassemens du cadavre d'Osiris que d'Harpocrate, c'est-à-dire que d'un être monstrueux & à demi-mort, image des productions informes de la nature dans l'état du cahos.

Cependant Osiris revint des enfers, & rappellant Orus à la vie, il lui donna des armes pour combattre & pour vaincre Typhon; c'est-à-dire que la force ou l'intelligence Démiourgique ayant repris ses droits, elle fit cesser le désordre & rendit à l'Univers sa beauté & son harmonie. Orus surmonta Typhon ; mais il ne put le détruire. Il l'enchaîna seulement ; & Isis lui ayant donné les moyens de se sauver, il demeura caché dans l'Univers, & il ne cesse d'en troubler l'ordre & l'harmonie. C'est à lui que l'on attribuoit tous les désordres & tous les maux qui affligent l'Univers. Orus irrité contre Isis la punit de son intelligence avec Typhon, & lui ôta le diadême dont Osiris l'avoit ornée. Anubis, fils d'Osiris & de Nephthé, qu'Isis avoit adopté, essaya de reparer cet outrage, & lui donna un diadême formé d'une tête de bœuf. Cela vouloit dire que la Terre, depuis qu'elle avoit été soûmise à Typhon, avoit perdu sa fertilité primordiale. Au lieu que dans l'ancien monde elle produisoit d'elle-même & sans culture des fruits propres à nourrir les hommes, ce que marquoit la couronne de *Lotos*, elle ne leur en donna plus que par le moyen du travail & par le secours de l'industrie. La tête de bœuf

qu'Anubis lui donna pour diadême, eſt un emblême du labourage.

La partie du corps d'Oſiris jettée dans le Nil lui avoit communiqué quelque choſe de ſa vertu ; & c'eſt de - là que venoit la prodigieuſe fertilité des terres ſur leſquelles ſes eaux ſe répandoient : c'étoit un reſte de la fécondité de la terre dans l'ancien monde.

C'eſt ainſi qu'on doit expliquer la Coſmogonie poëtique des Egyptiens, autant qu'il eſt poſſible de la concevoir en perçant à travers les emblêmes qui la couvrent. C'étoit auſſi par-là qu'ils eſſayoient de rendre raiſon de l'origine du mal phyſique & moral, & de l'état actuel d'imperfection dans lequel ſe trouve l'ouvrage d'un Eſtre également ſage & bienfaiſant. C'étoit par ce mêlange des biens & des maux que le regne des hommes, ou le monde dans lequel nous ſommes, differoit du regne des dieux ou de l'ancien monde.

Telle étoit en général la Théologie ſublime des Egyptiens, & la Coſmogonie enveloppée ſous les allégories dont les Prêtres Egyptiens couvroient juſqu'aux choſes les plus communes. On ſent combien tout cela étoit oppoſé à Evhémere ; & combien une religion fondée ſur de pareilles abſtractions métaphyſiques, auroit été difficile à mêler avec l'Evhémeriſme. Auſſi n'ai-je jamais rien trouvé qui y eût aucun rapport, non pas même dans ce que l'Hermès d'Apulée, Iamblique & les autres Spiritualiſtes Egyptiens ont dit de cette religion. Ils ſe plaignent à la vérité des abus qui s'y ſont gliſſés & qui en ont corrompu la pureté ; du culte rendu aux divinités inférieures, anges, génies & démons ; & de ce que l'on a négligé les divinités ſupérieures & toutes-puiſſantes, pour s'adreſſer à des êtres ſubalternes qui n'ont qu'un pouvoir emprunté, & qui ſont ſeulement les exécuteurs de la volonté de ces dieux ſupérieurs. Mais dans tout cela il n'y a pas un mot qui ait rapport au culte ni à l'apothéoſe des hommes morts. C'eſt-là

tout ce que j'ai à prouver contre M. Newton, & tout ce que je prétends conclure du développement de la Théologie des Egyptiens. A l'égard de leur Cosmogonie, je me contente de l'exposer, sans prétendre la justifier ni la donner comme une chose raisonnable. Chaque nation a eu ses allégories & ses fables sur l'origine du monde, sur la formation des êtres particuliers, & sur les révolutions arrivées à notre Terre.

Dans tous les temps la Philosophie a imaginé là-dessus des Systêmes différens, qu'elle a exprimés d'une maniere conforme au génie de chaque nation, & même de chaque siécle. Aujourd'hui que les Mathématiques sont à la mode, & que la Philosophie croiroit se dégrader si elle employoit les principes métaphysiques, si elle avoit recours aux causes finales, & si elle faisoit entrer l'intelligence ou la Sagesse divine dans la solution de quelque problême physique, nos Cosmogonistes ne parlent jamais que de *matiere* & de *mouvement*. Ils tâchent d'expliquer la formation de l'Univers par la seule nécessité des loix générales d'un méchanisme, qui n'est dirigé par les volontés particulieres d'aucun agent intelligent. Il est vrai qu'ils n'excluent pas formellement l'action du Souverain Estre : ils la supposent même dans le premier instant de la production de l'Univers ; & c'est en cela qu'ils différent des Matérialistes : mais ils en parlent si rarement que l'on seroit tenté de croire que c'est à regret qu'ils l'ont établie d'abord. Lorsqu'en supposant (pour expliquer la formation des êtres particuliers) un développement de parties déja formées, lequel se fait par la seule impulsion d'une matiere en mouvement, lorsque par cette supposition ils ont reculé de quelques degrés la nécessité de recourir à la sagesse d'une cause intelligente, ils croyent avoir beaucoup gagné. Ceux qui ont lû sans prévention les ouvrages de nos Philosophes modernes & de nos plus habiles Cosmogonistes, sentiront aisément que je ne leur en impose pas, quand je dis que

les principes mathématiques, ou plutôt méchaniques, la matiere & le mouvement, sont les seuls qu'ils employent pour expliquer la formation des êtres particuliers qui composent l'Univers.

Les Matérialistes Egyptiens, Phéniciens & Chaldéens avoient suivi la même méthode sous d'autres termes. Ce qu'ils nomment le *Cahos* & le *Vent*, n'est autre chose que *la matiere* & *le mouvement*. Ils n'admettoient rien au-delà des principes matériels qu'une nuit profonde & impénétrable, même à la pensée. Le vuide absolu ou le néant étoit chez eux tout ce que l'esprit peut appercevoir au-delà des principes matériels; & c'est en cela qu'ils différoient des Cosmogonistes dont je parle.

Les Cosmogonies des Philosophes religieux de ces nations orientales ne supposoient pas seulement l'action générale de la Suprême Intelligence, dans la production & dans la formation primordiale de l'Univers. Elles supposoient encore que toutes les productions & les formations particulieres étoient une continuation & une répétition de cette action primordiale. Il est vrai que ces Cosmogonies ne sont venues jusqu'à nous que sous l'enveloppe des allégories & des fictions poëtiques, dont l'imagination enflammée des hommes de ces pays aime à revêtir les objets les plus simples. C'est pour cela qu'elle représente l'action du Souverain Estre dans la production de l'Univers, non comme une création, idée philosophique sur laquelle l'imagination ne peut avoir de prise, mais comme une génération; c'est-à-dire comme une chose qui a quelque analogie avec cette espéce de production dont nous sommes tous les jours les témoins.

La Cosmogonie des Grecs, au moins celle d'Hésiode, est un mélange de celle des Philosophes matérialistes & de celle des Pneumatistes ou Spirituels : de là vient qu'elle est remplie de tant d'idées contradictoires. La Cosmogonie d'Orphée, adoptée par Platon, n'étoit

pas différente de celle des Prêtres Egyptiens, ſi ce n'eſt par la forme plus métaphyſique de laquelle ce Philoſophe l'a revêtue.

Dans l'Orient, les Prêtres, qui ne formoient point une claſſe diſtinguée des Philoſophes, perſonnifierent l'Intelligence Suprême. Ils en parlerent comme d'un Eſtre dont la nature étoit ſemblable à la nôtre ; & pour s'accommoder mieux à la portée des peuples, ils la partagerent en diverſes Intelligences qu'ils regardoient ſouvent comme exiſtantes & comme agiſſantes indépendemment les unes des autres. Ils repréſentoient ſes différens attributs comme autant de générations, deſcendant des attributs les plus généraux à ceux qui l'étoient moins, par des degrés ſemblables à ceux de l'Arbre de Porphyre. Cette méthode étoit au fond la même que celle des *Séphiroths* des Rabbins, & que celle des *Eons* des Valentiniens.

On conçoit aiſément par-là combien les détails & le développement du Syſtême général enfanterent de nouvelles allégories, & de quelles fictions le langage figuré de la poëſie le dût embarraſſer.

A cette raiſon commune à toutes les Nations orientales, il en faut joindre une particuliere aux Egyptiens, & tirée de la nature de leur écriture ſymbolique, compoſée d'images des choſes corporelles.

Dans les langues écrites par des caracteres alphabétiques (établis pour être ſeulement ſignes des ſons de la parole) les ſignes nous rappellent uniquement le ſouvenir de ces ſons, ſans y ajoûter aucune image corporelle. Les ſons qui compoſent les mots ſont eux-mêmes ſignes des idées que la convention y a attachées. Dans l'origine, ces ſignes n'avoient rapport qu'à un ſeul objet, & ne rappelloient qu'une ſeule idée ; telles ſont encore les expreſſions ſimples & naturelles. Mais il arriva ſouvent que l'on n'établit point de nouveaux ſignes, pour exprimer les nouvelles idées qui ſurvenoient : on ſe ſervit

des

des ſignes déja inſtitués ; on les employa pour exprimer des choſes que l'on crut avoir quelque rapport avec les anciennes idées. De-là vint le langage figuré. On employa ſouvent, pour exprimer les idées & les ſentimens les plus immatériels, des mots établis pour être les ſignes de quelque choſe de corporel. Le mot *cœur* ſignifia la volonté, le deſir, l'amour, le courage, qui ſont des choſes incorporelles. Le mot de *Ciel* déſigna le Souverain Eſtre ; pour exprimer que Dieu avoit puni quelqu'un, on dit *qu'il avoit appeſanti ſon bras ſur lui.* La poëſie ſur-tout affecta ce langage, & chercha les expreſſions qui rappelloient à l'eſprit des images de choſes corporelles. Elle en introduiſit même un grand nombre qui paſſerent enſuite quelquefois dans l'uſage commun.

Cette même poëſie, qui repréſentoit les choſes ſpirituelles ſous des images corporelles, employa ſouvent les noms des choſes ſpirituelles pour exprimer des choſes corporelles. Le nom de Jupiter ſignifia le *Ciel*, celui de Neptune ſignifia la *Mer* ; & ce ſtyle allégorique jetta une nouvelle confuſion dans l'eſprit des hommes. Si l'on n'a pu éviter ces inconvéniens dans des Langues dont l'écriture n'étoit compoſée que de ſignes qui ne repréſentoient rien par eux-mêmes, & qui ne formoient aucune image dans l'eſprit, comment auroit-il été poſſible de s'en garantir dans les Livres écrits en caractères Egyptiens ?

Ces caractères étoient tous des peintures & des images des êtres corporels. Ces caractères ſervoient d'abord pour repréſenter directement, & indépendamment de la parole, les choſes dont ils étoient les images. Dans la ſuite on les employa pour exprimer d'une maniere figurée les idées les plus abſtraites & les plus incorporelles. Cette écriture accoûtumoit les hommes à tout perſonnifier & à tout corporaliſer. Les Livres Egyptiens étoient une véritable poëſie & un tiſſu continuel d'images & de tableaux. Ces images préſentoient en même temps deux objets à l'eſprit de ceux qui connoiſſoient cette eſpéce

d'écriture. L'un de ces objets étoit la chose même qui étoit représentée ; l'autre étoit la chose exprimée allégoriquement par cette image. C'est ainsi qu'un *œil* posé sur un Sceptre signifioit la prudence dans le Gouvernement d'un Etat, & la Providence divine.

L'habitude faisoit que les gens habiles n'étoient presque plus frappés des images, & que leur esprit se portoit rapidement & presque naturellement aux choses exprimées par ces images.

Le corps d'un homme, avec une tête d'Epervier, leur donnoit l'idée du *Démiourgos*. Ce corps mis en pieces par un Hippopotame exprimoit la destruction du pouvoir & de l'empire de ce même Démiourgos par Typhon, c'est-à-dire l'état du cahos dans lequel l'Univers étoit tombé par une suite nécessaire de l'imperfection de la matiere. Le peuple grossier, & ceux qui n'étoient pas accoûtumés à cette écriture, s'arrêtoient aux images mêmes, & n'alloient pas au-delà de l'écorce qui les frappoit.

Les Prêtres Egyptiens, non contens des embarras de cette écriture, l'augmenterent par leurs hiéroglyphes, ou caractères sacrés, dans lesquels jamais on n'exprimoit les choses, même corporelles, sous leur véritable image, mais on employoit une image de quelque autre chose qui avoit quelque rapport symbolique avec la premiere.

Dans l'écriture commune, un cercle entouré de rayons représentoit le Soleil ; mais dans l'écriture sacrée on représentoit cet Astre par un Scarabée, à cause de je ne sçais quelle propriété attribuée à cet animal.
Lib. III. p. 101. Diodore de Sicile nous explique très-clairement la différence de ces deux écritures.

On conçoit sans peine que la Cosmogonie & la Théogonie exprimées dans le style le plus simple & le plus naturel devenoient, dès qu'elles étoient écrites dans ce caractère égyptien, la poësie la plus outrée & la plus extravagante aux yeux du vulgaire. Cette poësie remplissoit la tête des hommes de fictions, que le peuple

prenoit au ſens littéral, malgré l'abſurdité dont il étoit frappé. L'idée confuſe où il étoit que ces fictions contenoient un ſens caché & myſtérieux, ſe joignant au reſpect qu'inſpire la religion à laquelle on les avoit unies, ſuffiſoit pour qu'ils n'oſaſſent même former le moindre doute.

Les plus crédules & les moins éclairés des Prêtres Egyptiens, à force de débiter ces fables au peuple, vinrent à les regarder du même œil que lui. Il y a dans le fanatiſme une ſorte de réciprocation, par laquelle les eſprits, agiſſans mutuellement les uns ſur les autres, rendent la perſuaſion contagieuſe. Nous voyons ce qui ſe paſſe aux Indes orientales parmi les *Brames*, les *Talapoins*, les *Bonzes*, & les *Lamas*. Les fables les plus abſurdes & les fictions les plus impudentes ſont devenues pour eux des objets d'un reſpect religieux, & les motifs de la dévotion la plus outrée. On a peine à comprendre que la nature humaine ſoit capable des excès d'auſtérité & de macération auxquelles ils s'abandonnent. Cet effet de l'opinion eſt d'autant plus étonnant que ceux de ces Prêtres Indiens, qui ſont le plus inſtruits, reconnoiſſent, comme nous l'apprend le P. *Navarrete*, que le fondement du Syſtême de *Brama*, de *Sommona-Codom*, de *Foé*, &c. n'eſt autre choſe que le Panthéïſme ou le Spinoſiſme. Tratad. de la Monarch. de China, p. 86. &c.

Le fondement du Syſtême Egyptien étoit au contraire une Philoſophie véritablement religieuſe, qui faiſoit profeſſion de reconnoître & d'honorer un Principe intelligent, Auteur de l'Univers & diſtingué de ſon ouvrage. Ceux mêmes qui condamnoient les extravagances du culte extérieur reconnoiſſoient la néceſſité d'honorer d'un culte ſpirituel le Dieu Suprême, duquel ils parloient d'une maniere ſublime. Les Prêtres de Dioſpolis & de la haute Egypte, ſommés de contribuer aux frais de l'entretien du Bœuf Apis & des autres Animaux ſacrés, répondirent, ſelon Plutarque; *c'eſt à ceux qui reconnoiſſent des dieux qui boivent & qui mangent, à nourrir les dieux qu'ils adorent. Pour nous,* ajoûterent-ils, De Iſide.

nous n'adorons que le Dieu ſuprême, le Dieu éternel, le Dieu Cneph. On a vû plus haut quelle opinion ils avoient de cette Divinité.

Suivant l'idée que nous nous formons aujourd'hui de l'ancienne Idolatrie, il ne pouvoit y avoir que la plus vile & la plus groſſiere populace qui eût quelque ſentiment de religion : auſſi voyons-nous qu'il eſt aſſez commun aujourd'hui de ſuppoſer que les Philoſophes & les gens ſenſés de l'Antiquité étoient preſque tous athées.

On s'imagine qu'il n'y avoit point d'autre Théologie que celle des Poëtes, & on en conclud que les gens raiſonnables ne pouvoient croire une religion fondée ſur des fictions extravagantes & impures, qui attribuoient à la Divinité des choſes contradictoires avec l'idée qu'en donne la raiſon à tous les eſprits qui réflechiſſent avec attention ſur eux-mêmes & ſur ce qui les entoure.

S. Paul, qui écrivoit & qui vivoit au milieu du Paganiſme, S. Paul l'Apôtre des Gentils penſoit & parloit bien plus favorablement des Philoſophes payens. Dans l'Epître aux Romains, il aſſure que les Sages du Paganiſme ont connu Dieu : le crime dont ils ſont coupables, ſelon lui, c'eſt de ne l'avoir pas adoré d'une maniere digne de lui ; c'eſt de l'avoir repréſenté ſous des figures d'hommes, d'oiſeaux, de quadrupédes, & de reptiles. Ces termes déſignent néceſſairement les Egyptiens ; car ils ſont les ſeuls qui ayent repréſenté les dieux ſous des figures d'animaux.

Les Egyptiens & les Grecs ont donc connu & adoré le Dieu Suprême, le vrai Dieu, quoique d'une maniere indigne de lui. Ils n'adoroient donc point des dieux qui euſſent été hommes ; & la ſuppoſition d'Evhémere étoit fauſſe. Dans cette ſuppoſition S. Paul n'auroit pu parler des Idolâtres, comme il le fait, ſans tomber dans une erreur groſſiere. Donc la religion des anciens Egyptiens & des anciens Grecs, non plus que celle des derniers ſiécles du Paganiſme n'a point conſiſté dans le culte des morts. C'eſt ce que j'avois à prouver contre M. Newton.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE
DES DIFFERENTES SECTIONS qui composent la seconde Partie.

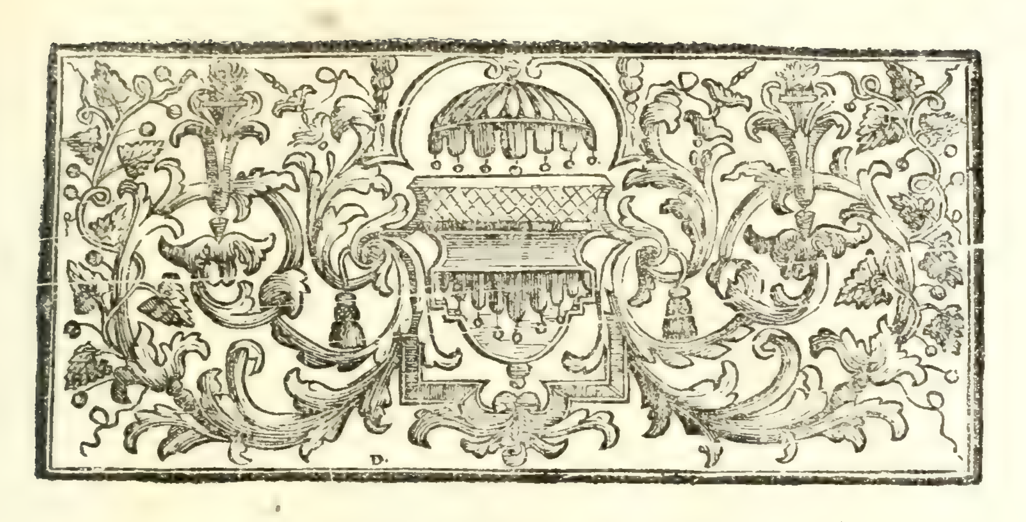
SECTION PREMIERE.

ARTICLE PREMIER.

SECTION SECONDE.

SECTION TROISIÉME.

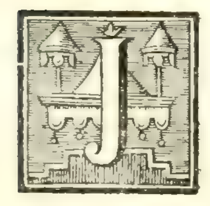




NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

TROISIÉME PARTIE.

Examen des Preuves Astronomiques du Systême de Monsieur Newton.

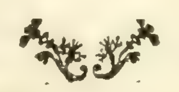


J'AI examiné dans les deux Parties précédentes, ce qu'il y a de purement historique dans le Systême de M. Newton. Dans cette troisiéme Partie, il me reste quelques difficultés à proposer sur les points dans lesquels, mêlant les connoissances astronomiques à la Littérature, il en tire ou

des preuves, ou des confirmations de ſon Syſtême.

Les difficultés que j'avois indiquées dans mes premieres Obſervations, contre cette partie du nouveau Syſtême chronologique, ne regardoient que les faits de Litterature ſur leſquels M. Newton appuyoit ſes calculs. Je ne prétendois point attaquer la juſteſſe de ces calculs : il me ſuffiſoit de ſçavoir qu'ils étoient de M. Newton pour les croire exacts. Mais comme ces calculs ſuppoſoient des faits, je demandois la preuve de ces faits allégués ; je leur en oppoſois d'autres prouvés avec la derniere évidence &, ce me ſembloit, incompatibles avec ceux ſur leſquels le nouveau Syſtême étoit fondé.

Il ne s'agiſſoit donc entre nous que d'une queſtion de fait ; & je n'étois coupable tout au plus que de ne vouloir pas croire ſans preuve, & ſur la ſeule autorité de M. Newton, des faits dont il n'étoit pas mieux inſtruit que moi. Car ces faits ne ſont pas plus du reſſort d'un Géométre que de celui d'un *Antiquaire* ; titre qu'il me donne dans ſa réponſe. Il ne m'y donne aucun des éclairciſſemens que je lui avois demandés ſur les faits d'Antiquité allégués dans ſa Chronique ; & pour toute réponſe il ſe contente d'aſſurer *que je me ſuis mépris & que je ne l'ai pas entendu* : ce qu'il répete en toute occaſion ſans faire voir en quoi ſon ſentiment différoit de celui que j'attaquois. Maintenant que ſa Chronologie eſt entre les mains de tout le monde, il me ſera facile de montrer que j'avois bien pris ſes principes, & que mes difficultés attaquoient les fondemens de ſon Syſtême. Ce ſera au Public à prononcer.



SECTION

SECTION PREMIERE.

De l'Epoque de l'Année Egyptienne.

JE commence par ce qui concerne l'établiſſement de l'Année Egyptienne. M. Newton ſuppoſe que juſqu'au temps d'Ammon, pere de Séſac ou de Séſoſtris, les Egyptiens s'étoient ſervis d'une année de 360. jours. Ammon fut, ſelon lui, le premiet qui ajoûta cinq jours épagoménes aux douze mois, & qui donna 365. jours à l'année. Il ajoûte que cette année ne fut établie, pour l'uſage commun de toute l'Egypte, que ſous le regne d'Aménophis ou de Ménès, fils de Zarah, roi d'Ethiopie, en 884. & 72. ans après la mort de Séſoſtris.

Can. Chronol. an. 884. N. Chronol. p. 80. &c.

Suivant cette hypothèſe, on s'étoit ſervi pendant 150. ans au moins d'une année de 360. jours, plus courte d'un ſoixante & treiziéme au moins que l'année ſolaire vraie. Durant cet intervalle, le commencement de l'année, ou le premier jour du mois nommé *Thoth* par les Egyptiens, avoit parcouru deux fois toutes les ſaiſons. Cette année de 360. jours étoit une année vague qui n'avoit aucun des avantages de l'année lunaire meſurée par douze lunaiſons, & qui différoit ſenſiblement de l'année ſolaire vraie.

M. Newton prétend que c'étoit en mémoire de cet établiſſement de l'année de 365. jours par Aménophis, que l'on avoit placé dans le *Memnonium* un cercle d'or de 365. coudées de tour & d'une coudée de large. Ce cercle étoit diviſé en 365. degrés, chacun d'une coudée ou de 20. pouces du pied de France, en quarré. Chaque degré répondoit à un des jours de l'année ; & on y avoit marqué les principales étoiles qui ſe levoient ou qui ſe couchoient ce jour-là.

Il ajoûte que les Prêtres Egyptiens, qui dreſſerent ce

Calendrier, fixerent le commencement de l'année au jour de l'Equinoxe du Printemps. Comme cette année est plus courte que l'année vraie d'environ six heures, il se trouva qu'en quatre ans l'Equinoxe avançoit d'un jour, & qu'au lieu d'arriver le premier jour du premier mois, c'étoit le second jour de ce mois qu'il arrivoit. La même chose avoit lieu pour les levers & les couchers des étoiles. Ainsi, *continue M. Newton*, lorsque les Prêtres Egyptiens porterent en Chaldée l'usage de l'année de 365. jours, 137. ans après l'an 884. qui est celui de son établissement en Egypte; l'Equinoxe du Printemps n'arrivoit plus le premier jour de l'année, mais le 34me, ou le 3me jour, 5. h. du second mois. L'établissement de cette année à Babylonne est ce que l'on nomme communément l'Ere de Nabonassar, qui commence au 26. Février de l'an 747. avant l'Ere Chrétienne. M. Newton adopte, comme on le voit, l'opinion de ceux qui croyent l'Astronomie Chaldéenne formée sur celle des Egyptiens. Mais, pour le remarquer en passant, s'il faut juger de l'Astronomie de ces deux peuples par leur Astrologie (car les Anciens ne séparoient guères ces deux choses), il n'y avoit pas une grande convenance. Ptolémée nous assure que l'Astrologie Chaldéenne étoit très-différente de l'Astrologie Egyptienne.

Ptol. Tetrabybl. Lib. I. cap. 21.

Enfin M. Newton, trouvant dans Syncelle que l'addition des cinq jours Epagomènes avoit été faite par un Roi, que ce Chronologue nomme *Aseth*, & qu'il fait le dernier des Pasteurs; il conclud de-là que la fin du regne des Pasteurs & la révolte des Impurs sous la conduite d'*Osarsyph*, Prêtre Egyptien, sont arrivées au commencement du regne d'Aménophis, fils de *Zarah*, dix ans après la mort de Sésostris.

Il faut examiner ces différentes assertions en détail. 1°. Ce que Diodore nous apprend du Cercle d'or placé dans le *Memnonium* ne peut avoir aucun rapport au temps d'*Ammon* ou d'*Aménophis*, fils de *Zarah*, dont

M. Newton fait le Ménès d'Hérodote, de Manéthon, d'Eratosthène & de Diodore. Il est vrai que le Memnon des Grecs, dont la statue colossale avoit donné son nom à ce monument, étoit nommé *Phaménophis* par les Egyptiens, en ajoûtant l'article *pi* ou *ph* au nom d'*Aménophis*. Ce mot signifie, à la lettre, *demeure d'Amoun*, Celui dans lequel réside *Amoun* : & c'est une épithéte commune à plusieuts rois. Au temps de Pausanias quelques-uns prétendoient que cette statue colossale représentoit Sésostris : mais l'opinion la plus commune la prenoit pour celle d'un Roi beaucoup plus ancien. Le temps de cet Aménophis est une chose indifférente au Calendrier. Le Cercle d'or, sur lequel il étoit gravé, n'étoit pas placé dans son monument, mais autour du tombeau d'un autre Prince que Diodore nomme *Osimandyas*, & Strabon *Ismandés* & *Imandés*, retranchant le mot *os*, qui, dans la Langue Egyptienne, signifie *Seigneur*. La statue de ce Prince, très-différente de celle de Memnon ou *Phaménophis*, étoit dans un bâtiment séparé, & portoit une inscription dans laquelle il étoit nommé *Osimandyas*, *Roi des Rois*. Auprès de son tombeau étoit une Bibliothéque qu'il avoit fait construire, & qu'il avoit remplie de Livres. Dans une des salles de ce bâtiment, qui portoit le titre de *Thrésor des remédes de l'ame*, Osimandyas étoit représenté sacrifiant à Osiris & à toutes les Divinités inférieures. Dans un autre des tableaux de cette salle on le voyoit peint sur son tribunal, & rendant la justice au peuple, assisté des trente Nomarques ou Gouverneurs de l'Egypte. Cette circonstance du nombre des Nomarques nous montre qu'Osimandyas étoit plus ancien que Sésostris. Car sous celui-ci l'Egypte étoit divisée en trente-six Nomes ou Provinces, qui avoient des Gouverneurs séparés. Sésostris ayant non-seulement chassé les Pasteurs de la basse Egypte, mais ayant desseché un grand nombre de marais par les canaux qu'il fit creuser, & ayant rendu habitables

Pausan. Lib. I. p. 101.

Diod. Lib. I. p. 30.
Strab. Lib. XVII. p. 811-813.

Diod. ibid.

Herod. Lib. II. plusieurs endroits arides qui étoient arrosés par ces mêmes canaux, il forma six nouvelles Provinces qu'il ajoûta aux anciennes. Si cet Osimandyas eût été, comme le suppose M. Newton, un des successeurs de Sésostris, & le même qu'Aménophis, fils de Zarah, on l'auroit représenté accompagné de trente-six Nomarques. Il n'est pas possible de le prendre pour un des prédécesseurs de Sésostris ; car, selon M. Newton, *Ammon*, pere de Sésostris, est le même que celui qui fut adoré sous le nom d'*Amoun*, pere d'Osiris ; & dans ce tombeau, le Prince, pour qui il avoit été construit, y étoit représenté sacrifiant non-seulement à Osiris, mais encore à toutes les divinités inférieures. Il est clair que ce Roi avoit vécu dans un temps postérieur à l'établissement du culte d'Osiris. Si ce Prince eût été le même que le Dieu *Amoun*, le premier & le plus excellent de tous les Dieux de l'Egypte, l'auroit-on représenté sacrifiant à des divinités qui lui étoient inférieures?

Qu'il me soit permis de remarquer ici que cette Bibliothéque ramassée par Osimandyas, en supposant même qu'il pourroit être l'Aménophis de M. Newton, détruit totalement les hypothèses qu'il fait sur l'ignorance dans laquelle les Egyptiens tomberent après la mort de Sésostris ; ignorance qui leur fit oublier leur ancienne Histoire, & qui leur fit mettre Aménophis & Sésac son fils dans le ciel sous les noms d'*Amoun* & d'*Osiris*. Une Bibliothéque nombreuse rassemblée dans le plus superbe monument de toute l'Egypte, au temps même où M. Newton place cette ignorance des Egyptiens, semble un fait bien contraire à cette opinion. Ce titre de *Thrésor des remédes de l'ame* donné à une Bibliothéque, montre combien l'on faisoit de cas des Sciences. On regardoit donc l'ignorance comme la maladie des esprits ; & cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'étoit pas universelle : car le symptome le plus assuré de cette maladie est d'en mépriser les remédes. Mais nous avons plus que des

présomptions contre l'hypothèse de M. Newton.

L'Ecrivain sacré du troisiéme Livre des Rois, qui vivoit dans un siécle peu éloigné de celui de Salomon, croit ne pouvoir nous donner une plus haute idée de l'étendue des connoissances de ce Sage Roi, qu'en nous disant *que sa sagesse étoit plus grande que celle des Orientaux ou Chaldéens, & qu'elle surpassoit celle des Egyptiens; qu'il étoit le plus sage de tous les hommes.* On sçait que dans le style de l'Ecriture le mot de sagesse ne désigne pas moins l'étendue des connoissances que la rectitude de l'esprit & la sûreté du jugement. Si les Egyptiens étoient tombés dans l'ignorance où ils ont dû être plongés au temps d'Ammon, pour que les hypothèses de M. Newton puissent être admises, l'Ecrivain sacré n'eût pas cité leur sagesse pour réhausser celle de Salomon. Cet éloge n'est pas suspect : car on sçait combien les Juifs & les Egyptiens étoient opposés. D'ailleurs la mémoire du pillage du Temple par Sésac, qui l'avoit dépouillé de ses plus riches ornemens, étoit encore toute récente. La réputation de la profonde sagesse des Egyptiens s'est toûjours soûtenue : ils l'avoient eue dès les premiers temps; & nous voyons dans les Actes que Saint Etienne, pour donner une idée de la sagesse de Moyse, dit, qu'il avoit été instruit dans celle des Egyptiens.

Reg. Lib. III. cap. IV. v. 30.

Ainsi dès les premiers temps les peuples de l'Egypte avoient cultivé les Sciences, & avoient formé des Ecoles où elles étoient enseignées par des hommes qui faisoient une profession particuliere de l'étude. La Bibliothéque d'Osimandyas étoit composée des différens ouvrages publiés par ces hommes sçavans; & ayant été formée dans un temps antérieur à Sésostris, contemporain de Moyse, comme je l'ai prouvé dans ma seconde Partie, elle avoit subsisté long-temps depuis. Supposera-t-on, avec M. Newton, que les Sciences se perdirent tout d'un coup après Sésostris, & qu'en moins

d'une génération on oublia l'intelligence des anciens caractères de l'Ecriture, que les Livres s'anéantirent, & que les inscriptions gravées sur ce prodigieux nombre de monumens élevés par Sésostris, soit en Egypte, soit dans les pays qu'il avoit soûmis à son Empire, devinrent tout d'un coup inintelligibles ? Supposera-t-on, encore avec lui, que ces ténebres se répandirent assez rapidement & assez universellement dans les esprits pour que l'on eût totalement oublié, au bout de dix ou douze ans, que ce Prince avoit été un homme dont le regne avoit été précédé par un grand nombre de Rois pendant plusieurs siécles ? Il faut que cet oubli ait été tel que sous le regne de Ménès ou d'Aménophis, qui monta sur le Thrône douze ans après la mort de Sésac, les hommes d'alors eussent perdu le souvenir de tous les évenemens antérieurs, quoiqu'eux ou leurs peres en eussent été les témoins ; ils ne se rappelloient ces évenemens que comme les circonstances d'un songe dont on entrevoit à peine les images confuses au sortir du sommeil. Il seroit inutile de pousser plus loin les réflexions sur cette hypothèse. Elle devient de plus en plus incroyable, à mesure qu'on développe les conséquences qui s'en tirent nécessairement.

Le Calendrier gravé sur le Sépulchre d'Osimandyas ne pouvoit être que l'ouvrage d'un siécle savant & éclairé. Ce Calendrier avoit même été vérifié par une suite d'observations assez longues pour en assûrer la justesse. Les Egyptiens, nation grave & sensée, se proposoient toûjours de travailler pour l'immortalité ; & dans leurs monumens ils regardoient moins le temps employé à leur construction que celui pendant lequel ils devoient durer.

Les magnifiques restes qui subsistent encore aujourd'hui dans l'Egypte, montrent à quel point les espérances de ce peuple étoient bien fondées. Si ces monumens n'avoient eu à se défendre que de l'injure des temps,

ils conserveroient aujourd'hui tout leur éclat. Il y en a encore plusieurs qui ont resisté à tous les efforts de ces Conquérans barbares, qui ne pouvant égaler la grandeur & la magnificence des Princes qui les avoient précedés, ont cru laisser à la postérité des marques de leur puissance dans la destruction de ce qu'il y avoit de plus superbe sur la terre.

La seule preuve que M. Newvon employe pour placer l'établissement de l'année égyptienne de 365. jours à l'an 884. avant JESUS-CHRIST; c'est que cette même année 884. l'Equinoxe du Printemps arrivoit le premier du mois *Thoth*, ou le premier jour de l'année égyptienne : à quoi il ajoûte que le commencement de cette année étoit marqué au jour de l'Equinoxe du Printemps. Pour le prouver, il observe que ce même jour les Egyptiens pratiquoient une certaine cérémonie religieuse, en mémoire de ce qu'à pareil jour l'Univers avoit été détruit par le feu, à la fin d'une des révolutions cosmiques qui ont précédé celle dans laquelle nous sommes maintenant.

Origen. contr. *Celsum*, Lib. V.

Cette tradition a subsisté long-temps parmi les Egyptiens. Murtady, dans sa Description des Merveilles de l'Egypte, page 35. de la traduction françoise de Vattier, cite Alboumassar, qui rapportoit d'après deux Livres égyptiens assez anciens, que le Déluge universel étoit arrivé le Soleil étant au premier degré d'Ariès, lorsque *Régulus* se trouvoit dans le Colure du Solstice. Sur quoi il faut remarquer en passant, 1°. que le Déluge, qui étoit inconnu aux anciens Egyptiens, a été mis à la place de l'embrasement, pour se conformer aux traditions hébraïques adoptées par les Mahométans. 2°. Que le lieu de *Régulus*, étant en 1689. le 25°. 31'. 20". de *Leo*; la différence est de 55°. 31'. 20". Ce qui, suivant la quantité du mouvement des étoiles, reçue dans le Systême égyptien, de 100. ans par degré, fait une durée de 5552. ans; desquels ôtant 1689, reste l'an 3463.

avant JESUS-CHRIST pour le temps du Déluge, c'est-à-dire l'an 575. avant Ménès : ce qui ne différe que de 157. ans du calcul des Septante.

Mais, pour revenir à la prétention de M. Newton, de ce que les Egyptiens marquoient à un certain jour de l'année la fin du monde antérieur au nôtre, s'ensuit-il que ce jour étoit celui dans lequel ils commençoient leur année ? C'est tout au plus ce que l'on pourroit conclure du jour que leurs traditions marquoient pour celui de la naissance du monde dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, parce que le jour de cette naissance est pour nous le commencement de la mesure sensible du temps, c'est-à-dire des révolutions solaires.

Suivant les traditions égyptiennes, le monde sortit de ses cendres, & fut renouvellé le quarante-cinquiéme jour après le Solstice d'Eté, au tems de l'inondation du Nil, & lorsque la terre, qui avoit été auparavant desséchée & brûlée par le Soleil, s'abreuve des eaux du Nil, & se pare d'une nouvelle verdure. C'est-là le Printems de l'Egypte : le temps de l'Equinoxe d'Ariès est celui de la plus grande sécheresse & de la plus grande aridité, parce qu'il ne pleut jamais en Egypte, & que la terre n'est arrosée que par les eaux du Nil. Or c'est au quarante-cinquiéme jour après le Solstice que *Pétorisis* & *Nékepsos*, deux Astronomes Egyptiens célébres, auteurs de la Sphère égyptienne nommée *Sphæra barbarica* par les anciens, mettoient la naissance du monde, *mundi genitura* ; & cela, comme le dit *Firmicus*, sur l'autorité du Livre intitulé *Myriogenesis*, espéce de Code astrologique attribué à Anubis & à Esculape, ou du moins publié sous leur nom, suivant la méthode des Prêtres Egyptiens, rapportée dans le Livre d'Iamblique.

Jul. Firmic. Lib. III. cap. 1. Paul. Alexandr. ap. Voss. Isag. Chronol. p. 23.

Firmicus dit dans un autre endroit que la terre a été formée & arrangée vers le trentiéme jour de Libra, *in posterioribus Libræ partibus terra dicitur esse composita*, *ut*

ut Barbarica ratio confirmat. Si cette derniere opinion étoit celle des Egyptiens, elle feroit encore plus oppofée que l'autre à fa fuppofition de M. Newton : mais il me femble que *Barbarica ratio*, en cette occafion, fe doit entendre des Chaldéens. Les raifons qui me portent à le croire feroient longues à détailler ; & cela eft indifférent au fujet.

La tradition égyptienne comptoit donc au moins 135. jours entre la deftruction du monde par le feu, arrivée, le Soleil étant au premier d'*Ariès*, & fa reparation ou fa renaiffance 45. jours après le Solftice, le Soleil étant au 15[e] de *Leo*. Ce tems marquoit, fans doute, l'intervalle du cahos qui avoit féparé le premier & le fecond monde. La fiction du Phénix étoit une expreffion allégorique de ces deftructions & de ces réparations fucceffives de l'Univers. Les Grecs, qui prirent la chofe à la lettre, ont embelli la fable du Phénix de mille circonftances qui ont rendu l'allégorie prefque méconnoiffable.

Quoique l'année de 365. jours fût une année vague ; dont le commencement ne revenoit au même point de l'Ecliptique qu'au bout de 1460. ans ; il y avoit cependant un commencement fixe de l'année établie pour l'ufage civil, pour la culture des terres, pour les fermages & pour le payement des impôts annuels qui fe prenoient fur le produit des terres. Vettius-Valens, Aftronome d'Antioche au moins contemporain de Ptolémée, & *Orus*, Ecrivain Egyptien, nous affurent de l'exiftence de cette année civile. L'année vague étoit l'année religieufe qui fervoit à régler les fêtes & les facrifices. Le commencement & la fin du cycle étoient marqués par la réunion du commencement de cette année religieufe avec celui de l'année civile. Le commencement de cette derniere étoit marqué, felon Porphyre, par le lever héliaque de l'étoile *Sothis*, ou du *Grand Chien*, nommée *Sirius* chez les Grecs. Ce lever étoit marqué, fuivant Solin, par les Prêtres Egyptiens, au vingt-

Vett. Val. *Antholog.* Lib. I. Bainbrig *de anno canicul.* cap. 4. p. 26.

Porphyr. de antro Nymph.

feptiéme degré de Cancer, le douziéme avant les Calendes d'Août.

Le lever héliaque de *Sirius* étoit un phénoméne remarquable pour l'Egypte ; parce qu'il arrive au temps de l'inondation du Nil, qui eft la feule caufe de la fertilité dans ce pays où il ne pleut jamais. Hépheftion de Thèbes, cité par *Orus*, nous apprend que la couleur de cet Aftre, lorfqu'il étoit vû à fon lever héliaque à travers les vapeurs de l'horifon, fervoit de prognoftic * pour la fertilité de l'année future. Cette opinion pouvoit avoir quelque fondement, parce que les vapeurs de l'horifon pouvoient indiquer fi la terre étoit trop ou trop peu abreuvée des eaux du Nil.

Hierogl. 3.

Nous voyons dans les Géoponiques grecs plufieurs prognoftics tirés du figne dans lequel la Lune fe trouve au lever de Sirius, ou même de celui où elle eft lors du premier tonnerre après ce lever. On en donne pour raifon, que, fuivant les principes de Zoroaftre, ce tonnerre doit être regardé comme le premier tonnerre de l'année. Je ne rapporte cette obfervation fuperftitieufe & ridicule, que pour montrer que dans les principes des Aftrologues, le lever de Sirius marquoit le commencement de l'année ruftique des Egyptiens, de qui l'on avoit emprunté toutes ces opinions. Ptolémée ne nous permet pas d'en douter : car il affure qu'en Egypte le temps du Solftice d'été eft celui du commencement de l'année, parce que c'eft celui de la crue du Nil.

Lib. I. cap. 8. &c. 11. 15. &c.

Tetrabyblos, Lib. II. cap. 10.

Cenforin nous explique d'une maniere très-détaillée la différence qu'il y avoit entre l'année vague ou religieufe des Egyptiens & leur année fixe. Il nous apprend que dans l'origine le premier jour du mois *Thoth*, ou

De die Natali, cap. 18.

* Plin. II. 77. parlant du Cycle de quatre ans, établi par Eudoxe, pour les prognoftics auxquels on ajoûtoit alors grande foi, dit que ce Cycle ramenoit toûjours, par l'intercalation d'un jour en quatre ans, le commencement de l'année au lever de la Canicule.

le premier jour de l'année, avoit été fixé à celui du lever héliaque de *Sothis*. Mais comme cette année étoit plus courte que l'année solaire vraie d'environ six heures, ainsi qu'on l'a déja vû, il arriva au bout de quatre ans que la différence se trouva d'un jour entier, en sorte que la cinquiéme année le lever héliaque de *Sothis* arriva le second jour de *Toth*; la neuviéme année, il arriva le troisiéme & ainsi de suite; avançant tous les quatre ans d'un jour, jusqu'à ce qu'au bout de 1460. ans il se retrouvât au premier jour de *Thoth*, ayant parcouru successivement tous les 365. jours de l'année. Ces 1460. ans étoient ce que l'on nommoit la grande année, l'année divine, ou l'année sothiaque & le Cycle caniculaire.

Adde Chalcid. in Timæo. Platonis, p. 92.

Géminus, plus ancien que Censorin & contemporain de Sylla, nous apprend que les Prêtres Egyptiens de son temps se faisoient un point de religion de conserver l'usage de cette année vague, dans laquelle les fêtes des dieux, changeant tous les quatre ans de jour par rapport au mouvement du Soleil dans l'Ecliptique, elles parcouroient toutes les saisons, & sanctifioient successivement tous les jours de l'année solaire vraie.

Gemin. cap. 6. *Adde* Petav. not. turanolog.

Adde Theon. præfat. canon. Dodw. append. dissert. Cyprianic. p. 111. Haly ap. Kircher. Œdip. vol. II. p. 251.

Les anciennes Scholies latines, jointes à la version du Poëme d'Aratus par Germanicus, nous apprennent que, lors du couronnement & du sacre des Rois d'Egypte, les Prêtres de Memphis les conduisoient dans le Sanctuaire d'Isis; & que là, avant de les initier aux mystères de cette Déesse, ils exigeoient d'eux un serment solemnel, par lequel ils s'engageoient à maintenir l'ancien usage de l'année vague de 365. jours, sans souffrir que l'on introduisît aucune intercalation ou d'un jour ou d'un mois, quand même ce jour ou ce mois seroient consacrés aux dieux. Scaliger croit que ces Scholies latines sont une traduction des anciennes Scholies grecques du Poëme d'Aratus.

Schol. Germanici de Constell. Capricorni.

Scal. canon. Isag. p. 271.

L'intercalation d'un mois entier est celle dont se ser-

voient les anciens Perſans, dont l'année étoit de 365. jours comme celle des Egyptiens, & diviſée de même en douze mois de 30. jours, avec cinq jours épagomènes. Le commencement de cette année ſemble avoir été fixé à l'Equinoxe du Printemps qui eſt encore la grande fête des Perſans, ſous le nom de *Néou-Rouz*. Au bout de 120. ans le jour de cet Equinoxe n'arrivoit plus le jour du *Néou-Rouz*, mais le trentiéme jour du premier mois. Alors on intercaloit un mois entier, & l'on comptoit deux fois le même mois. Ainſi la cent-vingt-uniéme année l'Equinoxe ſe retrouvoit le jour du *Néou-Rouz*. Mais pour laiſſer un veſtige de l'intercalation, les cinq jours épagomènes, qui, pendant la premiere période, avoient été à la fin du douziéme mois, ſe tranſportoient à la fin du premier. A la fin de la ſeconde période & lors de la ſeconde intercalation, on tranſportoit de nouveau ces épagomènes à la fin du ſecond mois, qui étoit alors compté deux fois. On continuoit d'intercaler ainſi un nouveau mois tous les 120. ans; & l'on tranſportoit les épagomènes de mois en mois, juſqu'à ce qu'elles revinſſent à la fin du douziéme mois au bout de 1320. ans. Le Cycle Perſan étoit donc de 1440. ans, & composé de douze périodes de 120. ans, chacune avec un mois intercalaire, lequel étoit conſacré aux dieux, & comme une fête perpétuelle. Golius, qui nous apprend ce détail, & qui en a donné les preuves dans ſes notes ſur Alfragan, nous avertit que pluſieurs des Mages Perſans ſe faiſoient un ſcrupule de ſe conformer à cette intercalation. C'eſt ſans doute à cette coûtume perſane que les Prêtres Egyptiens faiſoient alluſion; & la circonſtance rapportée par le Scholiaſte, que l'on exigeoit un ferment ſolemnel du Roi, qu'il ne ſouffriroit pas que l'on introduisît cette intercalation d'un mois entier, me fait croire qu'il s'agit là des Rois d'Egypte qui regnerent dans ce Pays après qu'il eut ſecoué le joug des Perſans. Au reſte, pour le remarquer en paſſant, cette interca-

Vide Hyde Hiſt. Rellig. Veter. Perſ.

Golius, *notis in Alfragan.* p. 27. *ad.* Hyde. Hiſt. Relig. Vet. Perſar.

lation de l'année perſane peut ſervit beaucoup à fixer l'époque de pluſieurs des anciens Rois, dont il eſt parlé dans les chroniques de ce Pays, copiées par Mirkond, duquel Teixéira nous a donné l'abrégé. J'eſpere avoir quelque jour occaſion de le montrer ; car ce n'en eſt pas ici le lieu. Je reviens à l'année égyptienne.

Il eſt clair par tout ce que j'en ai dit que la fin du cycle ou période caniculaire étoit marquée par la réunion du premier jour de l'année vague, avec celui du lever héliaque de l'Etoile *Sothis* ſous le climat de l'Egypte. Comme la durée de ce cycle eſt conſtante, l'année dans laquelle il finiſſoit étant connue, on aura celle dans laquelle il avoit commencé. Cenſorin nous apprend que l'année dans laquelle il écrivoit étoit la centiéme d'un nouveau cycle; & que la réunion ou le commencement du cycle étoit arrivé l'année du ſecond Conſulat de l'Empereur Antonin, le treiziéme jour avant les Calendes d'Août, c'eſt-à-dire le 20. Juillet d'une année Julienne, laquelle eſt inconteſtablement la cent trente-huitiéme de l'Ere vulgaire. Cette année répondoit donc à la premiere du nouveau cycle égyptien, & à la derniere du cycle précédent. Ce cycle antérieur à celui de Cenſorin, avoit par conſéquent commencé au mois de Juillet de l'an 1322. avant l'Ere vulgaire, c'eſt-à-dire 438. ans entiers avant le temps auquel M. Newton place le premier établiſſement de l'année égyptienne de 365. jours.

Le ſavant Bainbrigge, Profeſſeur d'Aſtronomie à Oxford, reconnoît que Clément d'Alexandrie a marqué cette même année 1322. comme celle du commencement d'un cycle égyptien. Clément dit que l'Exode des Hébreux arriva la trois cent quarante-cinquiéme année avant le renouvellement du Cycle Sothiaque égyptien. Par la chronologie que ce Pere établit, l'Exode eſt de l'an 1668. avant l'Ere chrétienne : donc le nouveau Cycle commença l'an 1322. ou 1323. avant cette même Ere.

De anno canicul. p. 35.

Stromat. I.

Pag. 37. *adde* Gravii demonſtr.

L'Aſtronome Anglois montre que cette année 1323. avant l'Ere chrétienne, le lever héliaque de *Sothis* ou *Sirius* ſe fit pour le climat de la baſſe Egypte, qui eſt celui dont parle Cenſorin, lorſque le Soleil étoit au quatorziéme degré du *Cancer*, le 20. Juillet de l'année Julienne anticipée. L'an 138. de Jesus-Christ, le lever de cette même étoile ſe fit lorſque le Soleil étoit au vingt-ſixiéme degré de Cancer, à cauſe du mouvement de Sirius en longitude, mais cependant le même jour 20. Juillet de l'année Julienne, comme Bainbrigge le dit formellement.

Cenſorin, en parlant du lever de Sirius, ſe ſert d'une expreſſion aſſez ſinguliere, *quo tempore* SOLET *Canicula in Ægypto exortum facere.* Ce mot *ſolet* pourroit marquer que l'on n'avoit pas attendu l'obſervation exacte du lever héliaque de Sirius, pour marquer le commencement du Cycle; mais que l'on ſuppoſa qu'il avoit dû ſe faire le premier jour de la premiere année du nouveau Cycle. En effet, le mouvement propre de Sirius dans l'Ecliptique l'ayant fait avancer de plus de 20. degrés dans l'Ecliptique vers l'Occident, dans l'eſpace de 1460. ans; cette différence dans la longitude en avoit produit une de 12°. 15'. 37''. ou de près de quatorze jours dans le tems de ſon lever. Il arrivoit à la fin du Cycle 14. jours plus tard dans l'année ſolaire vraie, qu'il n'avoit fait au commencement du Cycle, comme Bainbrigge le fait voir. Le lever héliaque ſe fait d'autant plus tard que l'on paſſe dans un climat plus ſeptentrional. Ainſi à Rome le lever héliaque de Sirius ſe faiſoit non le 20. Juillet 27. jours après le Solſtice comme en Egypte, mais le troiſiéme d'Août, ou le trente-quatriéme jour après le même Solſtice, & ſept jours plus tard que dans la baſſe Egypte. Ainſi l'on auroit pu attribuer la différence arrivée dans le lever de Sirius, à celle qui eſt entre le climat de la haute Egypte & celui du Delta. On peut ſuppoſer que le commencement du Cycle avoit été réglé ſur le lever

Bainbrig. p. 24.

de Sirius à Thèbes, différent de celui d'Alexandrie.

Je ne pense pas cependant que ce soit la vraie raison. Dès l'an 1322. Memphis étoit devenue la Capitale de l'Empire égyptien; & il y a plus d'apparence que l'on s'étoit réglé sur le climat de cette Ville pour le lever de Sirius, au commencement & à la fin du Cycle qui précéda celui de Censorin. Mais comme le mouvement propre des étoiles étoit connu en Egypte au moins dès le temps d'Alexandre, ainsi que je l'ai fait voir dans la seconde Partie de ces Observations; il est aisé de comprendre que l'on ne fut pas surpris en Egypte d'une différence dont on connoissoit la cause astronomique, & que l'on regardoit comme une suite nécessaire du Systême *Cosmique*.

Quoi qu'il en soit de la cause à laquelle les Egyptiens attribuoient ce changement dans le jour du lever héliaque de Sirius, cela est absolument indifférent à la question présente. Censorin nous assure formellement que l'année dans laquelle il arrivoit étoit la centiéme d'un nouveau Cycle. C'est-là une chose de fait, sur laquelle Censorin ne pouvoit ni se tromper ni vouloir nous tromper: car il n'avoit aucun intérêt à le faire; & comme il s'agissoit là d'une chose d'usage, il s'exposoit à être démenti s'il eût voulu en imposer.

Ce qu'il dit sur l'époque du Cycle égyptien courant n'est pas moins sûr que ce qu'il dit des années de Nabonassar, de celle des Olympiades vulgaires, de celle de Rome, de celle de la Réformation Julienne, de celle de l'Empire d'Auguste sur l'Egypte, &c.

La justesse reconnue des autres époques ne nous permet pas de révoquer en doute celle du Cycle égyptien. Ce qu'il dit du jour auquel le premier jour de l'année vague du Cycle tomboit dans l'année Julienne, est une chose prouvée par le calcul & par mille témoignages astronomiques que l'on trouve dans Ptolémée. Ainsi la vérité du fait allégué par Censorin est une chose démon-

trée au moins pour une partie. Et comme l'autre, c'est-à-dire le quantiéme de cette année dans le Cycle, non-seulement ne peut être attaquée par rien de solide, mais qu'elle est encore appuyée sur les plus fortes présomptions; je ne vois pas sur quoi on se pourroit fonder pour la rejetter.

Si cela est ainsi, le Cycle égyptien ayant fini l'an 137. plus 7. mois après l'Ere chrétienne, il avoit commencé l'an 1323. ou 1322. ans & quelques mois avant l'Ere chrétienne. Ce qui est formellement contraire à M. Newton, dont la Chronologie suppose que l'année égyptienne n'a été réglée que l'an 884.

Mais on peut aller encore plus loin contre ce Systême, au moins, à ce qu'il me semble, & montrer que le Cycle révolu immédiatement avant celui pendant lequel écrivoit Censorin, n'est pas le plus ancien Cycle égyptien, ou celui au commencement duquel on avoit établi l'usage de l'année vague de 365. jours. Il n'étoit que le second; & celui de la centiéme année duquel date Censorin étoit le troisiéme. Par conséquent le premier Cycle avoit commencé 2920. ans avant l'an 138. de JESUS-CHRIST, ou l'an 2782. avant l'Ere chrétienne.

La réalité de ce premier Cycle est une chose facile à prouver, même par l'Ecriture. On a vû dans la seconde Partie les preuves tirées du témoignage formel de Manéthon. Voici celles que je tire de l'Ecriture, pour montrer que l'usage de l'année vague de 365. jours étoit établi dans l'Egypte au moins du temps de Moyse.

Le caractère distinctif de cette année est, comme on l'a vû, que son commencement recule tous les quatre ans d'un jour entier dans l'année solaire vraie, & qu'ainsi il répond successivement à tous les points de l'Ecliptique. Si donc nous trouvons qu'au temps de Moyse le commencement de l'année égyptienne précédoit un certain jour marqué de l'année solaire d'un nombre de jours proportionné

proportionné au nombre des années qui se trouvent entre l'année de la naissance de Moyse, par exemple, & celle dans laquelle le commencement de l'année vague tomboit à ce jour déterminé de l'année solaire vraie; il faudra reconnoître que pendant cet intervalle on s'étoit servi de l'année vague. Un exemple rendra cela plus sensible. Selon M. Newton, le commencement de l'année égyptienne tomboit en 884. au jour même de l'Equinoxe du Printemps. La naissance de Moyse est, comme je l'ai montré, de l'an 1589. c'est-à-dire antérieure de 705. ans à l'an 884. Si l'année vague avoit été en usage pendant cet intervalle, son commencement auroit reculé de 176. jours 6. h. pendant cet intervalle de 705. ans; & par l'inverse de cette conséquence, si ce commencement avoit reculé de 176. jours 6. heures en 705. ans, l'année égyptienne étoit une année vague de 365. jours. Car cette forme d'année est la seule dans laquelle cela puisse arriver.

Il s'agit donc seulement de prouver que l'an 1589. avant JESUS-CHRIST le commencement de l'année égyptienne tomboit au cent soixante-dix-septiéme jour après l'Equinoxe du Printemps; ou, ce qui est la même chose, que pendant les 705. ans écoulés depuis le temps de Moyse jusqu'à l'année 884, ce commencement avoit reculé de 176. degrés dans l'Ecliptique contre l'ordre des signes, passant d'abord de l'Equinoxe d'Automne au Solstice d'Eté, en parcourant les signes de *Virgo*, de *Leo* & de *Cancer*, & ensuite du Solstice à l'équinoxe par les signes de *Gemini*, de *Taurus* & d'*Ariès*. Pour le dire plus clairement, tout se réduit à prouver qu'au temps de Moyse, l'année égyptienne, ou celle que les Juifs avoient suivie en Egypte, commençoit à l'équinoxe d'Automne.

Les Hébreux avoient habité 430. ans en Egypte lorsque Moyse les en tira. Ils avoient passé la plus grande partie de ce temps dans l'oppression & dans l'esclavage,

disperſés par toute l'Egypte & employés aux travaux publics. Regardés comme les eſclaves du Prince ils étoient obligés de ſe conformer aux Loix & à la Police civile de leurs maîtres. Les Hébreux, quoiqu'unis par une origine commune, dont ils conſervoient précieuſement le ſouvenir, ne formoient point un corps politique, ni même un corps religieux; parce qu'avant la Loi il n'y avoit point de Sacerdoce. Les aînés dans chaque famille étoient les Miniſtres de la Religion; & les Fêtes ni les Sacrifices n'avoient point de jours marqués. Ainſi les Hébreux n'avoient point d'autre année que celle de la Nation égyptienne, au milieu de laquelle ils vivoient.

Cette année des Hébreux commençoit en Automne, & vers notre mois de Septembre. L'Exode arriva au Printemps, *menſe verni temporis ;* par cette raiſon Dieu ordonna que doreſnavant ce mois ſeroit le premier de l'année. *Menſis iſte vobis principium menſium, primus erit in menſibus anni.* Ce qui étoit un changement fait à la forme de l'année ſuivie juſqu'alors. Auſſi lorſque Dieu ordonne la célébration de la Fête des Tabernacles au temps de la récolte des fruits, c'eſt-à dire en Automne, il marque qu'elle ſe célébrera à la fin de l'année écoulée & au commencement de l'année; *in exitu anni, redeunte anni tempore:* ce qui déſigne la fin & le commencement d'une année civile, différente de l'année religieuſe, laquelle commençoit au Printemps; en ſorte que la Fête des Tabernacles tomboit au ſeptiéme mois après la célébration de la Pâque. Ce ſeptiéme mois de l'année religieuſe, qui commençoit à la nouvelle Lune de l'équinoxe du Printemps, étoit le premier mois de l'ancienne année, ſuivant le témoignage formel du Paraphraſte Chaldéen.

Joſephe l'Hiſtorien, qui avoit vû la République Judaïque encore ſubſiſtante, & qui, en qualité de Prêtre, étoit inſtruit de la Police tant civile qu'eccléſiaſtique,

Exod. c. XXXIV. v. 18.

Exod. c. XII. v. 1. 2.

Exod. XXIII. v. 16. XXIV. v. 22.

III. Reg. VIII. v. 2.

Joſeph. I. *Antiq.* cap. III. §. 3.

nous assure que l'usage de cette ancienne année avoit toûjours été conservé pour le fermage des terres, pour les contrats de vente & pour tous les actes civils. Il ajoûte que comme c'étoit celle que les Juifs avoient suivie en Egypte, c'est aussi celle dont Moyse s'est servi dans la Genèse; & que l'Ecrivain sacré se sert dans l'Histoire du Déluge d'une année qui commençoit en Automne. Cette opinion est celle des Auteurs du Calendrier des Juifs, qui font toûjours commencer l'année au mois *Tisri* en Automne, & non au mois *Nisan*, ou à celui du Printemps.

Vide Cal. Hebr. apud Scalig. Canon. Isagog. p. 42.

La vérité du témoignage de Josephe est, j'ose le dire, démontrée par le précepte que Dieu donne aux Juifs pour l'observation des années Sabbatiques & pour celles des Jubilés. Il ordonne qu'après qu'ils auront ensemencé & moissonné leurs terres pendant six années consécutives, ils les laisseront reposer pendant la septiéme, & abandonneront aux pauvres les fruits que la terre aura produits d'elle-même. Cette septiéme année commençoit donc après la moisson de la sixiéme & finissoit avant les labours de la huitiéme, c'est-à-dire vers l'Automne.

Les années du Jubilé suivoient la même régle : il n'étoit pas permis aux Hébreux d'aliéner le fonds ou la propriété de leurs héritages ; ils n'en pouvoient vendre que l'usufruit, & cela jusqu'au tems du *Jubilé* prochain. Cette Fête, établie après le partage des terres conquises sur les Cananéens, se célébroit tous les cinquante ans, à compter de l'année même du partage ; & elle suivoit immédiatement la septiéme année Sabbatique, commençant de même que ces années au temps des semailles & à la Fête des Tabernacles. Cette année du Jubilé ou *du Retour* * des Juifs à leurs anciennes possessions, étoit accompagnée d'une abolition générale de toutes les dettes. Il seroit inutile de remarquer que si les années Sabbatiques, de même que celles du Jubilé, avoient

Levit. cap. XXV. v. 9. 10. 11.

* C'est ainsi que les Septante expliquent ce mot.

commencé au Printemps comme l'année religieuse, il n'eût pas été permis de moissonner ce que l'on avoit semé l'année précédente; & que n'étant pas permis de semer pendant cette même année, les propriétaires auroient perdu deux moissons; enfin que par rapport aux années du Jubilé, celui qui rentroit en possession d'un fonds aliéné auroit moissonné ce que l'usufruitier avoit semé. Ces conséquences sont trop sensibles pour m'y arrêter.

La distinction de l'année civile ou ancienne & de l'année ecclésiastique ou nouvelle est, ce me semble, suffisamment prouvée. Reste à voir quand la premiere commençoit précisément.

L'année religieuse commençoit régulierement à la nouvelle Lune, qui précédoit immédiatement l'équinoxe du Printemps; & la Fête des Azimes ou de la Pâque se célébroit le jour de la pleine Lune. Dans le Calendrier suivi par les Juifs, & qui est ce que nous avons de plus exact sur la forme de leur année, la Fête des Tabernacles, fixée au 15. ou à la pleine Lune du septiéme mois, tombe au cent soixante-dix-huitiéme jour après la Fête des Azimes. Le même rapport avoit lieu entre les Néoménies du premier & du septiéme mois. Si nous supposons que la Néoménie du premier mois tombât au temps de l'Exode, la veille de l'équinoxe; celle du septiéme mois arrivoit le cent soixante-dix-septiéme jour après l'équinoxe du Printemps, & 20. jours avant l'équinoxe d'Automne.

Cal. Jud. apud Scalig. *ibid.*

Mais cette Néoménie du septiéme mois étoit le commencement de l'ancienne année, de celle que les Juifs avoient prise en Egypte, & qui leur étoit commune avec les Egyptiens. Donc au tems de Moyse l'année égyptienne commençoit le cent soixante-dix-septiéme jour après l'équinoxe du Printemps. Donc, suivant ce qui a été établi ci-dessus, l'année usitée alors étoit une année de 365. jours ou une année vague. Ce qui est formellement contraire à l'assertion de M. Newton, que l'usage public de cette année n'a commencé que l'an 884. &

705. ans après l'année de la naissance de Moyse. J'ai choisi cette année pour mon calcul ; parce que c'est celle du commencement de la grande persécution des Hébreux, qui furent alors absolument séparés des Egyptiens naturels, dépouillés de leurs possessions, réduits dans un véritable esclavage, & confondus avec les Pasteurs, sous le nom d'*Impurs* qui désignoit ceux qui n'observoient pas les rites de la religion égyptienne. Jusqu'alors ils avoient fait en quelque sorte partie de la nation égyptienne, & en avoient observé les loix politiques. Mais depuis la violente persécution excitée par le zèle inconsideré du roi Aménophis, pere de Sésostris, les Juifs ne possédant plus rien, ne pouvant plus ni acquérir ni contracter, ils ne s'embarrassoient plus de la forme de l'année ; & quoique depuis le temps de la persécution le commencement de l'année eût reculé de 20. jours pour les Egyptiens,& qu'il précédât l'équinoxe d'Automne de 40. jours entiers, au temps de l'Exode les Hébreux conservoient l'usage ancien qu'ils avoient suivi pendant les derniers temps des Pasteurs.

Le Syncelle marque l'établissement de l'année vague & l'addition des cinq jours épagomènes sous le regne d'un roi *Aseth*, qu'il fait pere de *Thummosis* ou *Tethmosis*, & qu'il dit avoir été le dernier roi des Pasteurs. Il place le commencement de son regne trois ans avant la naissance de Moyse, & plus de 800. ans avant *Sésac.* Si le témoignage de Syncelle est de quelque autorité en cette occasion, il est absolument contraire à M. Newton. La regle de l'indivisibilité des témoignages a d'autant plus de lieu en cette occasion, que cet *Aséth* est un roi de la façon de Syncelle, qui convient ne l'avoir trouvé ni dans les extraits de Manéthon par Jule Affricain, ni dans ceux d'Eusèbe. Il prétend que c'est le sixiéme & dernier Roi des Pasteurs nommé *Assis* dans Josephe. Mais cela ne s'accorde pas avec ce qu'il ajoûte qu'*Aséth* est pere de *Thmosis* ou *Tethmosis*, qui chassa les Pas-

Syncel. Chronic. page 63.

teurs de Memphis & d'une partie de la basse Egypte, & est absolument faux : car ce *Thmosis* étoit fils de *Misphragmuthosis*, roi de Thèbes. Ces deux derniers Princes étoient ennemis des Rois Pasteurs, & leur firent beaucoup de mal. Cet Aseth est tiré du Catalogue des Rois d'Egypte, que Syncelle donne comme celui par lequel il continue la Chronologie. Or ce Catalogue formé par Syncelle, en prenant au hazard des noms de Rois Egyptiens, & même en ajoûtant des Princes dont les monumens qu'il a connus ne parloient point, n'a d'autre autorité que celle de Syncelle, laquelle est médiocre lorsqu'il n'a point de garand de ses décisions.

Syncelle, qui lui attribue l'établissement des Epagomènes & de l'année égyptienne, se contredit lui-même par cette supposition : car il place l'établissement du Cycle caniculaire sous Ménès, 968. ans avant le temps auquel il assure que l'on regla l'année dont ce Cycle étoit nécessairement composé, & sans laquelle il n'a pu subsister.

Le témoignage de Syncelle n'est donc d'aucune autorité en cette occasion, puisqu'il est en contradiction avec lui-même ; & j'ai peine à concevoir comment M. Newton a pu se flatter que l'on voudroit bien s'y rendre, & en recevoir une partie, tandis que l'on rejetteroit l'autre.

Syncelle attribue au même Roi Aseth l'établissement de la religion égyptienne, ou le culte des types vivans, c'est-à-dire des animaux sacrés. Manéthon, dans les extraits rapportés par Syncelle lui-même, marque cet établissemenr comme un évenement du regne de *Kéachos*, dixiéme Roi depuis Ménès, & ayant commencé l'an 291. après lui. Dans Syncelle Aseth, postérieur de 968. ans à Ménès, n'a commencé que 677. ans après Kéachos.

Manéthon, auquel je ne crois pas que l'on prefere le témoignage de Syncelle, compilateur & même compilateur infidéle & peu intelligent, Manéthon, dis je,

nous indique en quel temps les cinq jours épagomènes furent ajoûtés à l'année de 360. jours. La défaite & l'expulsion totale des Pasteurs arriva au commencement du regne de Séſoſtris. On a vû que cet évenement étoit néceſſairement de l'année 1571. Leur ſéjour en Egypte avoit été de 511. ans : donc l'année de leur invaſion eſt l'an 2082. avant l'Ere chrétienne. Cette année étoit, comme le dit formellement Manéthon, la ſept centiéme d'un Cycle : donc ce Cycle avoit commencé l'an 2782. Le commencement de Ménès & de la Monarchie égyptienne eſt de l'an 2888, ſelon l'ancienne Chronique compilée au plus tard du temps d'Alexandre: donc le commencement du Cycle eſt de l'année 106. après Ménès; c'eſt-à-dire de la quarante - quatriéme année du regne d'*Athothis*, qui regnoit ſur toute la haute Egypte, & qui ſucceda à Ménès.

Le nom d'*Athothis* eſt le même que celui de *Toth*, prononcé avec une aſpiration; & c'eſt celui du Mercure égyptien prononcé par les Grecs *Théouth*, *Thauth*, *Tatos*, &c. Ce dieu étoit repréſenté avec une tête de chien, ſymbole de la ſagacité, mais d'une ſagacité utile aux hommes. Ce Mercure, nommé auſſi *Anoubis*, preſidoit à l'Etoile de la Canicule nommée *Sirius*, par les Grecs, à cauſe de ſon éclat. Car ce nom eſt une des épithétes que les anciens Poëtes donnent au Soleil. On la nommoit quelquefois *Anoub* ou *Khnoub* *, dorée, à cauſe de ſon éclat, de même que celle du Gouvernail du Navire Argo que les Latins nomment ordinairement *Canopus* ou *Canobus*.

Le nom le plus ordinaire que les Egyptiens donnoient à Sirius étoit celui de *Sothis*, le chien. Il ſe

* Dans la Liſte des Rois Thébéens d'Eratoſthène *Khnoubos* eſt traduit de même. *Noub* & *Ounoub*, d'où vient *Anoubis*, ſignifie en Cophte de l'*or*. Et c'eſt de-là que vient le nom de la *Nubie*, par où l'on portoit en Egypte l'or que l'on recueille dans le milieu de l'Afrique, & que nous allons maintenant chercher ſur les côtes méridionales de l'Océan Atlantique & de la mer des Indes.

prononce maintenant *Sioth* par les Cophtes. Il semble que le *t*, sur-tout le *T* aspiré, avoit beaucoup d'affinité avec la lettre *ſ* : car nous voyons que le vrai nom de Sésostris, qui est *Séthos* ou *Séthosis*, est souvent écrit *Sésoosis*. Dans le nom de *Sésostris* le *Th* de *Séthos* a été changé en *ſ*.

Scalig. Can. Isag. Lib. III. p. 275.

Pétosiris, cité par Vettius-Valens, nommoit dans ses Livres la Canicule non *Sothis* ou *Soth*, mais *Seth*; & de ce mot il a été aussi aisé de former *Aseth* qu'il l'a été de faire *Athotis* de *Toth*.

Euseb. Præpar. Lib. I. Plat. in Phædone.

C'est à ce *Toth* ou *Taauth* que Sanchoniaton attribue l'invention de l'écriture. Socrate dans Platon le nomme un Génie, un *Démon*, c'est-à-dire, un dieu du second ordre; & outre l'art d'écrire, qu'il nomme en cet endroit *le remède de la mémoire*, il lui attribue la Géométrie, l'Arithmétique & l'Astronomie. Ces deux dernieres Sciences étoient nécessaires à celui qui entreprenoit d'établir une année dont la forme est aussi commode aux Astronomes que celle de l'année égyptienne. Manéthon marquoit dans son premier Volume qne le Roi Athothis avoit écrit plusieurs ouvrages; & Anticlide, dans Pline, faisoit honneur à Ménès lui-même de l'invention de l'écriture. Il est possible que cette découverte trouvée sous le regne de Ménès n'eût été portée à une perfection suffisante que sous le regne de son successeur. Sanchoniaton & Socrate parlent de *Thoth* comme de la divinité adorée sous ce nom par les Egyptiens, c'est-à-dire comme de l'Hermès des Grecs & du Mercure des Latins. Mais nous savons par le témoignage formel d'Iamblique que les Prêtres & les Savans d'Egypte publioient volontiers leurs ouvrages sous le nom de quelque dieu, à l'inspiration duquel ils croyoient devoir leurs découvertes. Ordinairement c'étoit Mercure ou *Thoth* qu'ils choisissoient; & de-là vient le prodigieux nombre de Traités qui portoient le nom d'*Hermès*. On en comptoit 36525; soit que ce fût un nombre constant; soit

Iambl. *de Myster. Ægypt.* initio.

ſoit que ce fût une expreſſion figurée pour deſigner en general un très-grand nombre. C'eſt ſans doute de cette coûtume que venoit le peu d'accord des Anciens au ſujet des découvertes du Roi *Athothis*; les uns les attribuant au dieu même, les autres les donnant au Prince de ce nom. Parmi ces derniers il y en avoit beaucoup qui lui attribuoient toutes les découvertes & tous les ouvrages que l'on avoit publiés ſous le nom de Mercure. Pluſieurs ſiécles après Athothis, il y eut un autre Prince ſavant, & que l'on ſurnomma le ſecond Mercure, à cauſe du progrès qu'il fit faire aux Lettres. Son vrai nom étoit *Siphoas*.

Il eſt donc probable qu'Athothis eſt le même que l'Aſeth de Syncelle, qui aura mal entendu Manéthon ; & tout ce que l'on peut conclure de ſon témoignage, c'eſt qu'Athothis fut l'inſtituteur de l'année & du cycle égyptien. Ce qui ne ſert qu'à confirmer ce que nous ſavons d'ailleurs avec aſſez de certitude.

La Chronologie de l'Ecriture Sainte ne forme aucun obſtacle contre l'ancienneté de ce cycle égyptien. La Vocation d'Abraham eſt certainement de l'an 2155. avant l'Ere chrétienne, & l'Ecriture nous apprend que la Monarchie égyptienne ſubſiſtoit déja. Cette année eſt la ſept cent trente-troiſiéme depuis le commencement de Ménès. L'intervalle d'Abraham au Déluge eſt de 1017. ans ſelon l'Exemplaire Samaritain, & de 1251. ans ſelon l'Exemplaire dont les Septante ſe ſont ſervis pour faire leur Verſion. Suivant ce dernier calcul, qui eſt celui de l'Hiſtorien Joſephe & de tous les anciens Peres, le commencement de Ménès tombera à l'an 518. après le Déluge & au temps de Phaleg, qui eſt celui du partage de la Terre entre les nations & de la fondation des Monarchies. La Chronologie ſuivie dans le Manuſcrit Hébreu des Maſſorethes, ſur lequel Saint Jerôme a fait ſa Verſion latine, ne compte que 367. ans entre le Déluge & la Vocation d'Abraham, arrivée dans

Voſſ. Iſagog. Chronolog. p. 63.

un temps où la Terre étoit déja surchargée de ses habitans; puisque non-seulement il y avoit des Monarchies formées, mais que l'on voyoit encore des guerres, des combats, des conquérans, des empires étendus, & des Souverains contraints par les armes de payer tribut à des Princes étrangers. Si 367. ans avoient suffi pour tout cela, comme le croyent les Partisans du Systême de la Chronologie abrégée, l'espace de 518. ans écoulé depuis le Déluge jusqu'à Phaleg, selon les Septante & les Samaritains, avoit été suffisant pour porter le nombre des descendans de Noë au même point où la Vulgate le suppose au temps d'Abraham. Il devoit s'être formé differens Corps politiques; & les descendans de Misraïm pouvoient faire une nation nombreuse.

La variété sur ce point de Chronologie entre les Samaritains, les Septante & les Massorethes ne roule que sur quelques versets du dixiéme chapitre de la Genèse. Josephe, qui suivoit l'Exemplaire Hébreu du Temple de Jérusalem, établit la même Chronologie que les Septante; & ce qui est absolument décisif, ou du moins ce qui le devroit être entre les Critiques Chrétiens, c'est que les Evangélistes ont rapporté la Généalogie des ancêtres d'Abraham de la même maniere qu'elle l'est dans les Septante, & très-differemment de celle que l'on trouve dans le manuscrit des Massorethes. Les Eglises orientales, même celles de Chaldée & de Syrie, ont toûjours suivi la Chronologie des Septante; & dans les Eglises d'Occident cette Chronologie a été regardée comme ayant une authenticité égale au moins à celle du manuscrit traduit par Saint Jerôme. L'Eglise Catholique n'a rien décidé sur la préférence & a laissé la liberté du choix. Ainsi il ne s'agit pas dans un objet de pure critique, tel qu'est la Chronologie ancienne, d'en faire une question de controverse théologique, comme ont fait dans le siécle dernier quelques-uns des Partisans du calcul abrégé. Quand bien même l'autorité seroit égale

de part & d'autre, les ſeuls avantages du calcul étendu pour concilier toutes les Hiſtoires authentiques des nations avec la Chronologie de Moyſe, devroient décider en faveur de la Chronologie des Septante. Il y a pluſieurs de ces Hiſtoires authentiques que l'on ne peut rejetter ſans détruire toutes les régles de la Critique & ſans ouvrir la porte à ce Pyrrhoniſme hiſtorique abſolu, qui devient de jour en jour plus à la mode.

Mais revenons à l'établiſſement de l'année égyptienne, dont je ne me ſuis écarté que pour établir un principe important dans ce genre d'étude.

M. Newton trouvant dans Diodore que dans un temple dédié à Oſiris les Prêtres Egyptiens offroient tous les jours à ce dieu 360. coupes pleines de lait, de-là il conclud qu'Oſiris a vécu avant que l'année de 365. jours eût été établie. Mais ſur quoi eſt fondée une telle conſéquence ? Tout ce que l'on peut conclure de ce fait, ſi même on en peut conclure quelque choſe, c'eſt que l'inſtitution de cette cérémonie ou tout au plus la fondation de ce temple ſont antérieures à l'établiſſement de l'année égyptienne; encore cette conſéquence ſeroit-elle bien hazardée. Diodore nous apprend que la même cérémonie ſe pratiquoit dans un autre temple ſitué dans la ville d'Acanthis à 150. ſtades du Nil, du côté de la Lybie; mais avec cette différence, que c'étoit de l'eau de Nil dont les Prêtres alloient puiſer tous les jours 360. meſures, qu'ils apportoient dans ce temple & qu'ils vuidoient dans un vaſe percé.

Diod. I. p. 15.
N.wton. Chron. pag. 76.

On pratiquoit quelque choſe de ſemblable, quoiqu'avec différentes liqueurs, dans pluſieurs autres temples: mais ce nombre de 360. prouve ſeulement que les cinq jours épagomènes étoient regardés comme ne faiſant point partie de l'année. Nous voyons que du temps d'Alexandre les Perſans conſacrant diverſes choſes au Soleil en nombre égal à celui des jours de l'année, ce nombre étoit ſeulement de 360, quoiqu'on ajoûtât cinq

jours épagomènes aux 360. jours des douze mois. Les cinq jours épagomènes ou ajoûtés sont nommés dans plusieurs des Langues orientales les jours *dérobés.*

Les Egyptiens rapportoient sur l'origine de ces épagomènes une fable dont le sens littéral est bien extravagant, & même bien scandaleux. Ils contoient que Rhéa, femme du Soleil, ayant eu une intrigue amoureuse avec Ammon, elle en devint enceinte. Sa grossesse ayant manifesté son crime ; le Soleil, dans les malédictions qu'il prononça contre elle, demanda qu'elle ne pût accoucher dans aucun des jours de l'année ni du mois. Rhéa se trouvoit d'autant plus embarrassée du fardeau dont elle ne se pouvoit plus délivrer, qu'elle étoit grosse de quatre enfans. Sa grossesse dura assez long-temps pour qu'Isis & Osiris, qui étoient dans son sein, de même que Typhon & Nephthé, devinssent en âge de connoître l'amour : l'ancien Orus ou Aroueris fut le fruit de cet amour qu'ils eurent l'un pour l'autre. Il naquit dans le sein même de Rhéa sa grand'mere. Cependant, cette déesse ayant imploré le secours de Mercure, ce dieu songea à rendre nulles les malédictions du Soleil. Après avoir obtenu tout ce qu'il demandoit pour prix de ce service, il alla trouver la Lune ; & l'ayant engagée à jouer contre lui la soixante & dixiéme partie de chacun des jours de l'année, il la gagna ; & de toutes ces soixante & dixiémes parties réunies il forma les cinq jours épagomènes, qui ne faisant partie ni des mois ni même de l'année, ne se trouvoient point compris dans la malédiction, & servirent aux couches de Rhéa, qui mit au monde cinq enfans, quoi qu'elle n'en eût conçu que quatre.

Il est clair que cette fable n'étoit autre chose qu'une allégorie, mais dont il nous importeroit sans doute fort peu de démêler le sens mystique qui ne nous apprendroit pas grand'chose : je ne la rapporte que pour en examiner une seule circonstance ; c'est celle de ces portions de

jour que Mercure joua & gagna contre la Lune. M. Newton, citant le paſſage de Plutarque d'où cela eſt tiré, & croyant de même que Scaliger & Marsham, qu'il s'agit là de l'année ſolaire de 360. jours, ſuppoſe, comme eux, que Plutarque a parlé de 72es parties de jour, parce que cinq ſont la ſoixante-douziéme partie de 360. Mais le texte de Plutarque, tant dans les imprimés que dans les manuſcrits, porte tout au long ſoixante & dix; & il eſt clair que dans la fable égyptienne Mercure jouant contre la Lune, c'eſt de l'année lunaire qu'il s'agit là & non de l'année de 360. jours. Il eſt même vraiſemblable que ces fractions de jour, qui étoient d'un peu plus de 20'. & demie, ou d'un tiers d'heure environ, doivent ſe rapporter à quelque changement fait à la durée du mois lunaire.

De Iſide.
Scalig. Emend. temp. p. 95.
Marsh. Chron. Can. p. 246. Ed. Lipſ.

Cinq ſont le ſoixante & dixiéme de 350. Si l'on ſuppoſe que c'étoit le nombre des jours qui compoſoient l'ancienne année lunaire, chaque mois ou lunaiſon étoit de 29. jours, 4. heures environ. Mais comme on reconnut qu'ils étoient trop courts, on les augmenta chacun de dix heures; en ſorte que l'année entiere ſe trouva de 355. jours. Ces cinq jours ajoûtés furent nommés *Epagomènes*; & quoique Plutarque, dans la ſuite de ſon diſcours, ſemble confondre ces épagomènes avec ceux de l'année ſolaire, ils en ſont cependant très-différens.

Le récit que Moyſe fait des circonſtances du Déluge nous montre que l'ancienne année des Patriarches étoit une année lunaire de 336. jours, compoſée de douze mois de 28. jours chacun, leſquels étoient à peu-près moyens entre le mois périodique & le mois ſynodique. Cette année contenoit 48. ſemaines: car la diviſion ſepténaire des jours étoit plus ancienne que Moyſe qui l'a ſanctifiée, mais qui ne l'a pas établie le premier, comme on le voit par la Genèſe. Cette même diviſion avoit lieu dans l'Egypte; & c'eſt de ce dernier pays

Chæremon apud Porphyr. de [illegible] Lib. IV. 7.
Dion Caſſius, Lib. XXXVI.
Vide Marsham, pag. [illegible]

qu'étoit venue la coûtume de consacrer chacun des jours de la semaine à quelqu'une des Planétes. L'année de 350. jours contenoit cinquante semaines. Mais comme celle de 355. jours n'étoit pas divisible par sept, on nommoit *Epagomènes* les cinq jours ajoûtés, & on les regardoit comme étant hors de l'année. Le mois de 28. jours contenoit quatre semaines, dont chacune répondoit à peu-près à une des Phases de la Lune ; & c'est ce qui répandit sans doute l'usage de cette division septénaire des jours dans presque tous les pays.

J'avois proposé dans mes premieres Observations le fonds des difficultés que je viens de développer ; & j'avois montré que le sentiment de M. Newton sur l'établissement de l'année égyptienne en 884. ne quadroit point avec la durée du cycle égyptien. Dans sa réponse il s'est contenté *de me dire que je ne l'avois point entendu & que je m'étois mépris ; par la raison*, dit-il, *qu'il ne touche point au cycle égyptien , mais qu'il parle de l'établissement de l'annee egyptienne de 365. jours.*

J'avoue que j'entends encore moins cette réponse, & que je ne puis comprendre comment M. Newton distingue entre l'année égyptienne & le cycle composé de ces années. Ces deux choses me semblent tellement liées que l'une ne peut aller sans l'autre, & qu'il suffit de prouver l'existence du cycle caniculaire égyptien, pour établir celle de l'année de 365. jours. Si cette derniere n'est pas plus ancienne que l'an 884, le cycle caniculaire ne peut avoir commencé plutôt. Mais si au contraire le cycle égyptien est antérieur de plusieurs siécles à l'an 884 ; il faut reconnoître que l'établissement de cette année égyptienne de 365. jours est bien plus ancien que ne le dit M. Newton. C'est maintenant au Lecteur à décider de quel côté est la méprise.

SECTION II.

Epoque de CHIRON fixée par l'Aſtronomie.

LA partie de l'ouvrage de M. Newton qui me reſte à examiner eſt ce que l'on a fait paſſer pour la plus importante & la plus ingénieuſe des découvertes dont on a prétendu que ſon Livre étoit rempli : je veux parler de la détermination aſtronomique du temps des Argonautes par le lieu des colures dans l'ancienne Sphère grecque reglée par *Chiron* pour l'uſage de ces mêmes Argonautes dans leur navigation. M. Halley, dont le ſuffrage ne ſera pas ſuſpect aux amis de M. Newton, & dont l'autorité eſt grande en cette occaſion, reconnoît que c'eſt l'endroit le plus problèmatique de tout le nouveau Syſtême, *the moſt queſtionable part of the whole Syſteme*; parce qu'il dépend entierement de deux ſuppoſitions, ſçavoir 1°. que Chiron avoit deſſiné une Sphère céleſte pour l'uſage des Argonautes ; 2°. que cette Sphère étoit celle qu'avoit ſuivie Eudoxe : deux choſes qui ſont avancées gratuitement.

Philoſ. Tranſact. *numero* 397. pag. 205.

Eudoxe avoit écrit deux Livres d'Aſtronomie, intitulés, l'un *Phénomènes* ou apparences céleſtes, l'autre *Enoptron* ou *Miroir*. Le Poëte Aratus avoit tiré de ces deux ouvrages la matiere d'un Poëme intitulé auſſi *Phénomènes* ; il y avoit joint quelques autres memoires : mais comme il n'étoit nullement Aſtronome, ainſi que le reconnoît Ciceron *, il étoit tombé dans quelques mépriſes faute d'avoir compris le ſens des ouvrages qu'il compiloit. Hipparque avoit écrit un Commentaire ſur le Poëme d'Aratus, dans lequel il a conſervé pluſieurs fragmens

* *Conſtat inter doctos homines ignarum Aſtrologiæ. . . . Aratum de cœlo ſtelliſque ſcripſiſſe.* Cicero de Oratore.

des deux ouvrages d'Eudoxe. Cet Aſtronome ne connoiſſoit pas encore, lorſqu'il écrivoit ce Commentaire, que le lieu des étoiles changeoit par rapport aux pôles du mouvement diurne; il ignoroit que l'Equateur, les deux Tropiques & les Colures s'avançoient dans le ciel d'orient en occident : ainſi il fut très-ſurpris de trouver tant de différences entre les poſitions des étoiles dans la Sphère d'Eudoxe, & celles qu'il avoit déterminées ſur ſes propres Obſervations. Il regarda ces différences comme une preuve de l'ignorance d'Eudoxe, & ne chercha point ce qui le pouvoit excuſer. Qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant; Hipparque ne put jamais ſe défendre d'un ſentiment de jalouſie qui le portoit à critiquer avec aigreur, & ſouvent avec injuſtice, les plus grands hommes qui avoient vécu avant lui : il ſembloit toûjours craindre que leur reputation ne fît tort à la ſienne. Il ſuffit de lire ce que Strabon rapporte des obſervations d'Hipparque ſur la Géographie d'Eratoſthène, pour ſe convaincre que ce jugement qu'en a porté Strabon avant moi étoit bien fondé. Hipparque avoit cependant aſſez de mérite pour n'avoir pas beſoin d'établir ſa reputation ſur les ruines de ſes prédéceſſeurs.

Ce fut en comparant les obſervations exactes du lieu de quelques étoiles fixes, faites par Ariſtyllus & par Timocharès deux Aſtronomes celebres, qu'il commença à ſoupçonner le mouvement propre de ces étoiles. D'abord il penſa que ce mouvement n'avoit lieu que pour les conſtellations du Zodiaque compriſes entre les deux Tropiques, & que les conſtellations qui ſont au-delà de ces cercles étoient abſolument fixes. De nouvelles obſervations lui firent abandonner cette bizarre hypothèſe : dans un ſecond ouvrage, il reconnut que ce mouvement avoit lieu pour toutes les conſtellations, & que s'avançant d'un degré en cent ans d'occident en orient en ſuivant l'ordre des ſignes, elles faiſoient leur revolution autour des pôles de l'Ecliptique. M. Halley a

Ptol. Almag.

Tranſ. Phil. *Supra.*

a ſoupçonné que la différence remarquée par Hipparque entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne le conduiſit à la découverte de ce mouvement. Le Commentaire d'Hipparque ſur Aratus ne favoriſe pas la conjecture de M. Halley : mais quand on admettroit cette conjecture, il faudroit reconnoître auſſi qu'Hipparque ne penſa jamais à déterminer la quantité du mouvement des étoiles par la comparaiſon de la Sphère d'Eudoxe avec la ſienne, ou du moins qu'il ne la croyoit point la même que celle de Chiron. Hipparque obſerva le lieu des étoiles fixes l'an 162. avant l'Ère chrétienne ; & il établit entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne une différence de 15. degrés, qui donnent 1500. ans ſelon ſon calcul, ou du moins ſelon celui de Ptolémée. La chronologie d'Eratoſthène ſuivie alors mettoit cette année la mille vingt-deuxiéme après la priſe de Troye : l'expédition des Argonautes eſt au plus de 80. ans avant la priſe de Troye ; de Chiron à Hipparque il n'y a donc que onze cens ans. Si cet Aſtronome eût déterminé la quantité du mouvement par la durée de cet intervalle, il auroit compté environ 73. ans pour un degré, & non pas un ſiécle entier comme Ptolémée le conclud de ſes Obſervations.

Apollod. apud Clem. Strom. 1.

Pour ce qui eſt de la Sphère d'Eudoxe ; aujourd'hui que le mouvement des fixes eſt connu, il n'y a plus moyen d'attribuer les différences que l'on remarque entre le lieu qu'il y donne aux étoiles & celui qu'elles ont maintenant aux ſeules erreurs de cet Aſtronome. Il y auroit entre toutes ces erreurs trop d'uniformité pour que l'on pût admettre cette ſuppoſition. Il faut reconnoître que cette différence vient de ce qu'Eudoxe, dans ſa deſcription du ciel, avoit ſuivi d'anciens Planiſphères dreſſés dans des tems antérieurs à celui auquel il vivoit : apparemment qu'il n'avoit fait par lui-même aucune obſervation du lieu des étoiles fixes ; car il ſe ſeroit bientôt apperçu combien ſes déterminations étoient con-

traires à la vérité, comme le lui reproche Hipparque.

Il s'agit donc de voir quels avoient été les Auteurs de ces anciens Planiſphères ; car pour le temps dans lequel ils ont vécu le calcul nous le donnera avec une pleine certitude. M. Newton ſuppoſe que le Planiſphère d'Eudoxe étoit le même que celui de Chiron, Gouverneur de Jaſon le chef des Argonautes. Aratus, qui employe quinze vers à parler de celui qui a diſtribué les étoiles en diverſes conſtellations, ne fait aucune mention de Chiron, & ſuppoſe même que ces conſtellations avoient été imaginées ſucceſſivement & par divers Aſtronomes, dont le plus ancien n'étoit pas connu. Ainſi toute la preuve de M. Newton ſe réduit à un vers d'un ancien Poëte grec, qui dit que Chiron a deſſiné les conſtellations, & qu'il a partagé les étoiles en divers aſtériſmes. Mais quand bien même on adopteroit cette tradition, en faudroit-il conclure que la Sphère d'Eudoxe étoit celle du premier inventeur de l'Aſtronomie grecque ? N'eſt-il pas probable que cette premiere Sphère très-groſſiere & très-fautive, comme le ſont toûjours les premiers eſſais de l'eſprit humain dans les Sciences, avoit été reformée dans la ſuite, & que c'étoit cette Sphère corrigée pluſieurs ſiécles après le temps de Chiron dont Eudoxe s'étoit ſervi ?

Clem. Alexandr. Strom. I. ex Auth. Titanomach.

Je n'aurois qu'à m'en tenir là pour détruire toute la démonſtration de M. Newton, & pour rendre inutiles tous ſes calculs aſtronomiques. Mais je veux bien lui accorder tout ce qu'il ſuppoſe, & reconnoître avec lui que la Sphère d'Eudoxe étoit la même que celle de Chiron.

La nouvelle Chronologie n'en ſera pas plus aſſurée, puiſque le calcul aſtronomique donnera pour le temps de l'inventeur de cette Sphère, celui même auquel les anciens Chronologiſtes grecs ont fait vivre Chiron, c'eſt-à-dire le quatorziéme ſiécle avant Jesus-Christ. Cette détermination aſtronomique du temps de Chiron

par la position des colures & par le lieu des étoiles dans l'ancienne Sphère grecque, pourroit être rejettée si elle nous engageoit à réformer entierement la Chronologie reçue par les anciens : mais lorsqu'elle sert à confirmer cette même Chronologie, je ne vois pas ce que l'on pourroit lui opposer.

M. Halley, dans deux Mémoires différens publiés dans les Transactions philosophiques, a entrepris de défendre M. Newton contre le Pere Souciet Jésuite : mais dans ces deux Mémoires M. Halley songe moins à établir le fonds du Systême de M. Newton, qu'à relever les fautes où le Pere Souciet est tombé, selon lui. Ce n'est point à moi à entrer dans cette discussion ; c'est une querelle à vuider entre ces deux Savans. *Numero 397. & 399.*

Pour ce qui regarde la preuve astronomique, M. Newton prétend que la description des colures de la Sphère d'Eudoxe montre que cette Sphère avoit été réglée vers l'an 936. avant JESUS-CHRIST, & que ces colures coupoient l'Ecliptique au sixiéme degré vingt-neuf minutes des signes de *Taurus*, de *Leo*, de *Scorpius* & d'*Aquarius*, à 36°. 29'. du lieu que ces colures occupoient en 1689, au temps pour lequel le Catalogue des Etoiles fixes a été calculé sur les Observations de M. Flamstéed.

Le Public pourroit être assez peu disposé à bien recevoir les objections que je ferois contre les démonstrations de M. Newton. A moins que d'être Astronome, & même grand Astronome, le nom seul de M. Newton formera toûjours un préjugé difficile à détruire. C'est pour cela qu'avant de proposer les difficultés qui me sont particulieres, je rapporterai celles que M. Whiston vient de publier en Angleterre. Je vais donner la traduction de ce qui concerne la démonstration astronomique de M. Newton : je l'abrégerai quelquefois pour éviter d'entrer dans des détails personnels peu intéressans pour les gens de Lettres françois ; & d'autrefois j'y ajoute-

rai les remarques qui me sembleront propres à confirmer les idées de M. Whiston.

§. I.

Réfutation du Systême de M. Newton par M. Whiston.

Whiston. p. 991. & suiv. « Je ne crois pas, *dit M. Whiston*, que l'on puisse » employer pour détruire la Chronologie de M. Newton » un argument plus fort que celui de la position des co- » lures au temps de Chiron, qu'il a produit lui-même » pour établir cette Chronologie.

» La preuve de ce que j'avance demande que je rap- » porte d'abord la description du Globe céleste de Chi- » ron & des asterismes tracés dessus, & cela dans les » propres termes d'Eudoxe conservés par Hipparque : » après quoi je transcrirai la description qu'il nous a » donnée des deux colures. L'édition dont je me sers est » celle du Pere Petau.

Pet. pag. 173. » La queue du Serpent, *dit Eudoxe*, est entre les » deux Ourses ; elle a une petite étoile placée sur la tête » de la grande Ourse. Cette constellation se repliant vers » la tête de la petite Ourse, s'étend sous ses pieds ; après » quoi se recourbant de nouveau & élevant son corps, « elle porte sa tête en avant.

Pag. 174. » Après la constellation de la grande Ourse est celle » d'*Arctophylax* ou de *Bootes*, sous les pieds duquel est » la Vierge.

» *L'homme à genoux* (Hercule) est situé vers la tête » du Serpent, sur laquelle il pose le pied droit. Près de » la tête d'Hercule est celle d'*Ophiuchus*.

» Sous la tête de la grande Ourse sont les Gemeaux, & » sous les pieds de derriere est le Lion. Au pied antérieur » de cette Ourse il y a une étoile ; sous les jarrets posté- » rieurs il y en a une plus brillante, & une autre dans » les pieds de derriere.

» Les épaules du Chartier sont situées vis-à-vis de la » tête de la grande Ourse ; son corps est dans une situa- » tion oblique, ayant son pied droit sur les pieds des » Gémeaux : ce pied touche la corne du Taureau. L'é- » toile qui est à l'extrémité de cette corne est commune » aux deux constellations.

» Les pieds de Céphée sont sous la queue de la pe- » tite Ourse ; ces pieds font un triangle équilateral avec » la derniere de la queue : le milieu du corps ou la cein- » ture de Céphée est proche du pli du Serpent qui sépa- » re les Ourses. Pag. 175.

» Cassiopée est au-devant de Céphée. Andromède est » devant elle : l'épaule gauche d'Andromède est au-des- » sus du Poisson boréal ; sa ceinture au-dessus d'Ariès, » & elle en est séparée par le triangle : l'étoile de la téte » lui est commune avec le ventre du Cheval. Proche des » pieds d'Andromède sont les épaules de Persée, qui » avance la main droite vers Cassiopée & le génouil gau- » che vers les Pleyades. Aratus dit que les pieds d'An- » dromède posent sur les épaules de Persée. A la main » droite de Céphée est l'aîle droite du Cygne ; l'aîle » gauche est près des pieds du Cheval. Les deux pieds de » Céphée font un triangle équilatéral avec la derniere » de la queue de l'Ourse. Pag. 176.

» Pour ce qui est des étoiles situées dans les deux » Tropiques & dans l'Equateur, Eudoxe s'exprime ainsi. » Dans le Tropique d'été est le milieu de Cancer, & le » milieu du corps du Lion suivant sa longueur. Ce cer- » cle passe un peu au-dessus de la Vierge, traverse le » col du Serpent, la main droite de l'homme à genoux, » la tête d'Ophiuchus, le col & l'aîle gauche du Cygne, » les pieds du Cheval, la main droite d'Andromède, » l'espace qui est entre les pieds de Persée, son épaule » gauche & sa jambe gauche, les genoux du Chartier, » & la tête des Gémeaux ; après quoi il va regagner le » milieu de Cancer.

Pag. 177. » Dans le Tropique d'hiver, *dit Eudoxe*, sont le mi-» lieu du Capricorne, les pieds d'Aquarius, la queue du » Monstre marin, le retour du Fleuve, le Lievre, les » pieds & la queue du Chien, la poupe & les mâts du » Navire *Argo*, le dos & la poitrine du Centaure, la » Bête (ou le Loup), l'aiguillon du Scorpion: ensuite » traversant le Sagittaire il va rejoindre le milieu du » Capricorne.

Pag. 204. 205. A l'égard du cercle équinoxial, Aratus le décrit ainsi d'après Eudoxe. » Le signe d'Ariès est dans ce cercle; » les genoux du Taureau y sont aussi: il traverse Ariès » selon sa longueur, & coupe ce que l'on découvre des » genoux du Taureau. La brillante ceinture d'Orion se » trouve dans ce cercle; le nœud de l'Hydre brûlante, » la Coupe & le Corbeau s'y voyent, de même que les » étoiles peu nombreuses des *Serres* ou de *Libra*, & les » genoux d'Ophiuchus: il passe auprès de l'Aigle, & » rase la tête & la ceinture du Cheval.

» Eudoxe differe un peu d'Aratus sur ce cercle, & il » marque qu'il passe par le milieu des *Chelæ*, de même » que par l'aîle gauche de l'Aigle, par les flancs du Che-» val & par le Poisson boréal.

Pag. 187. » Eudoxe dit dans ses *Phénomènes* : vis-à-vis Persée » & Cassiopée est la tête de la grande Ourse, à une dis-» tance peu considerable; les étoiles qui sont dans cet » espace sont obscures. Dans son *Enoptron* il s'exprime » ainsi : derriere & vers les jambes de Cassiopée, à » une petite distance, est située la tête de la grande Ourse; » mais les étoiles qui sont entre deux sont toutes obscu-» res.

Pag. 194. » Dans l'un de ses deux ouvrages Eudoxe disoit que » sous le Monstre marin est le Fleuve qui commence au » pied gauche d'Orion; entre le Fleuve & le gouver-» nail du Navire, sous le Lievre, est un espace assez pe-» tit où il n'y a que des étoiles obscures. Il répetoit la » même chose dans l'autre Livre.

» Dans l'*Enoptron* Eudoxe dit que les points des » Tropiques ou de la conversion du Soleil semblent va- » rier & changer de place, mais que cette différence est » fort peu sensible & très-petite. Pag. 198.

» Dans son Livre des *Phénomènes* il écrit que le côté » droit de l'astérisme de Persée se leve avec les Poissons: » d'où il suit, dit Hipparque, que lorsque le signe d'A- » riès commence à se lever, il n'y a que le côté droit de » Persée sur l'horison. Pag. 227.

» Dans son *Enoptron* Eudoxe assure, continue Hip- » parque, que presque toute la constellation de Persée » se leve avec les Poissons. Ainsi ces deux ouvrages, qui » sont d'accord entre eux sur toutes les autres constella- » tions, différent sur celle de Persée.

» Lorsque la Vierge se leve, dit Aratus qui n'a pres- » que fait que copier Eudoxe, alors la Lyre de Mercu- » re se couche de même que le Dauphin & la Fléche : » le commencement des aîles du Cygne jusques à la » queue, l'extrémité du Fleuve, la tête & le col du » Cheval se cachent aussi. La partie antérieure de l'Hy- » dre jusqu'à la Coupe se leve ; le Chien la précede, » traînant après lui le Navire qui se montre sur l'horison » jusques au mât, lorsque la Vierge s'est levée presque » toute entiere. Pag. 219.

» Eudoxe s'est trompé au sujet du Dauphin, dit Hip- » parque, en marquant qu'il se leve sur l'horison avec » le signe du Capricorne ; car il se leve avec le vingtiéme » degré du Sagittaire. Pag. 224.

» Il faut passer maintenant à la description des colures » donnée par Eudoxe, en supposant qu'elle avoit été » prise sur le Globe céleste qui étoit en usage depuis le » temps de Chiron & de l'expédition des Argonautes : » car c'est de-là que dépend l'hypothèse de M. Newton.

» Eudoxe, dit Hipparque, nous déclare ensuite quel- » les étoiles sont dans les colures. Dans celui des Solsti- » ces sont placés, dit-il, le milieu de la grande Ourse, Pag. 207.

» le milieu de Cancer, le col de l'Hydre, & la partie du » Navire qui est entre le mât & la poupe. Le colure » traverse ensuite le pôle austral que nous ne voyons » jamais; après quoi il coupe la queue du Poisson austral, » le milieu du Capricorne & de la Fléche : il passe en- » suite par le col du Cygne & par l'aîle droite, par la » main gauche de Céphée ; après quoi il traverse le » nœud du Serpent, & passe le long de la queue de la » petite Ourse.

Pag. 208. *adde* 213.

» Eudoxe nous apprend ensuite que dans l'autre colure » ou dans celui des équinoxes, est située la main gauche de Bootès & le milieu de son corps selon sa longueur, » le milieu des serres ou de *Libra* selon sa largeur, la » main droite du Centaure & les genoux de devant. » Ce cercle traverse ensuite le pôle austral, passe par la » courbure du Fleuve, par la tête du Monstre marin, par » le dos d'Ariès suivant sa longueur, par la tête & par la » main droite de Persée.

» Avant que d'entreprendre l'examen des conséquen- » ces de cette inestimable description de la position des » colures par rapport aux étoiles fixes du Globe tracé » par Chiron, laquelle est plus ancienne que la décou- » verte du mouvement de ces cercles par rapport aux » étoiles, je prie le lecteur curieux de faire avec moi les » observations suivantes.

Premiere Observation de M. Whiston.

» Par les termes de *milieu* des signes cardinaux d'A- » riès, de Libra, de Cancer & de Caper, employés » pour déterminer le lieu des colures dans l'Equateur & » dans l'Ecliptique, il ne faut pas toûjours entendre le » milieu des astérismes ou constellations étoilées con- » nuës sous ces noms, comme M. Newton semble le » faire. Il faut entendre en quelques occasions le milieu » des *Dodécatémories* ou douziémes parties du Zodia- » que.

» Entre ces douze parties du Zodiaque, il y en a deux » qui sont marquées par l'intersection de l'Ecliptique &

» de

» de l'Equateur ; & deux autres par le contact des Tro-
» piques avec la même ligne écliptique. Ces quatre
» signes cardinaux partagent l'Ecliptique en quatre par-
» ties égales ; en sorte que leurs milieux sont éloignés
» les uns des autres précisément de 90. degrés, & placés
» après le quinziéme degré de chacun de ces quatre si-
» gnes cardinaux. On commençoit donc à compter ces
» signes du quinziéme degré avant les colures cardinaux
» des Equinoxes & des Solstices, qui étoient déterminés
» par les points d'intersection & de contact, & qui pre-
» noient le nom des constellations d'*Ariès*, de *Libra*,
» de *Cancer* & de *Caper*; soit que ces points se trouvas-
» sent dans le milieu de ces constellations, soit qu'ils en
» fussent seulement voisins. Telle étoit l'ancienne mé-
» thode du temps de Chiron.

» Cela est clair par la position même des étoiles dans
» les astérismes. Elles n'ont pas été distribuées par la
» Providence relativement aux cercles de l'équinoxe &
» des Solstices, lesquels sont des cercles purement ima-
» ginaires. Ces astérismes sont placés si irrégulierement
» que si l'un des colures cardinaux se trouve dans le mi-
» lieu juste de l'une des constellations cardinales, la partie
» opposée de ce même colure & les deux intersections
» de l'autre colure ne passeront point par le milieu des
» trois autres constellations cardinales.

» Par conséquent si l'on place, avec M. Newton, le
» colure équinoxial au milieu de la constellation d'Ariès
» pour un certain temps, alors la partie opposée du mê-
» me colure ou l'intersection d'Automne, loin de passer
» au milieu de la constellation des *Serres* ou de *Libra*,
» ne la touchera seulement pas ; à peine approchera-t-il
» de trois degrés de la premiere étoile de cet astérisme.

» Ainsi Eudoxe, par cette désignation générale du mi-
» lieu d'*Ariès*, de *Cancer*, de *Libra* & de *Caper*, a vou-
» lu marquer précisément le quinziéme degré des *Dodé-*
» *catémories* de ce nom.

» Cette maniere de s'exprimer est conforme au langa-
» ge des Astronomes de notre temps. Il faut seulement
» observer que les plus anciens Astronomes ayant vécu
» dans un temps où les points cardinaux étoient beau-
» coup plus près des milieux des constellations corres-
» pondantes qu'ils ne l'étoient au temps d'Hipparque,
» (car de son temps ils étoient plus près du commence-
» ment que du milieu), Hipparque & Ptolémée change-
» rent l'ancien usage de déterminer les Dodécatémories
» en comptant quinze degrés avant & quinze degrés après
» les points. Pour rapprocher leur expression de l'état ac-
» tuel, ils firent commencer les Dodécatémories aux
» points cardinaux mêmes, qui étoient alors à peu-près
» au commencement des constellations ; & cet usage a
» toûjours continué depuis, comme le savent tous les
» Astronomes.

Seconde Observation.

» Lorsqu'Eudoxe ajoûte aux signes cardinaux les ter-
» mes *suivant leur longueur* & *suivant leur largeur*, alors
» il faut l'entendre des Astérismes & non des Dodéca-
» témories. Ces derniers occupent trente degrés sur l'E-
» cliptique, mais en longueur seulement & sans aucune
» largeur ; au lieu que les astérismes peuvent être cou-
» pés suivant leur largeur de même que suivant leur lon-
» gueur. Il faut soigneusement distinguer ces deux ex-
» pressions ; & sur ce principe, dans la description des co-
» lures de Chiron, *Ariès* & *Libra* sont les astérismes de
» ce nom, à la différence de *Caper* & de *Cancer* qui
» sont seulement des Dodécatémories, comme le lec-
» teur peut le remarquer avec la plus légére attention.

Troisiéme Observation.

» En conséquence de cette distinction il faut recon-
» noître que M. Newton abandonne ici Eudoxe dans la
» plus importante partie de sa preuve, lorsqu'il avance
» que le colure équinoxial doit nécessairement avoir
» passé par le vrai milieu de la constellation d'*Aries* plu-
» tôt que par celui de *Libra*, de *Cancer* ou de *Caper*.
» Eudoxe cependant, après avoir dit en général dans un

» endroit que les deux colures passent également *par le* » *milieu* de ces quatre signes dans le sens ci-dessus ex» pliqué, employe dans un autre une expression diffé» rente lorsqu'il s'agit d'Ariès consideré comme un asté» risme. Je dis *comme un astérisme*; car c'est ce qu'em» porte l'expression d'Eudoxe, *le colure équinoxial coupe* » *le* dos *d'Ariès selon sa largeur.* Il ne dit pas le *milieu* » d'Ariès, mais le *dos d'Ariès*; comme s'il avoit voulu » prévenir la méprise.

Hipp. p. 208. 213.

» Ainsi quoique M. Newton assure dans ses Remar» ques sur les Observations opposées à son *index* » *Chronologique* par un Sçavant François, lequel s'est » mépris * au sujet des deux argumens de M. New» ton; quoi qu'il assure formellement que le dos d'Ariès » est le milieu d'Ariès, je suis entierement de l'avis de » M. Halley. Dans ses premieres remarques sur les Obser» vations du P. Souciet, il assure avec raison que le dos » d'*Ariès* (qui contient environ 6°. en longitude, & qui » ne peut être parcouru par le colure qu'en sept cens ans) » est très-différent du milieu d'*Ariès*, qui n'est autre » chose que le point d'intersection. L'expression du dos » d'Ariès employée d'une façon générale ne détermine » point par quelle partie du dos passoit le colure au » temps de Chiron. Ainsi le principal argument apporté » par M. Newton pour déterminer le lieu précis qu'a» voient alors les colures se réduit à rien.

Transf. Philos. n°. 389. p. 318.

Transf. Phil. n°. 397. p. 207.

Quatriéme Observation.

» Quoiqu'Eudoxe eût marqué en termes formels que » le colure équinoxial passoit par le milieu *des serres* (de » *Libra*) suivant *leur largeur*; ce qui montre qu'il l'en» tendoit de l'astérisme & non pas du *Dodécatémorion*; » M. Newton a néantmoins négligé de nous donner » aucun calcul sur les étoiles de cette constellation. » Cette négligence étoit bien entendue pour son Systê» me; car cette constellation ne peut s'y ajuster : le colure » de M. Newton loin d'en traverser le milieu, ou mê-

* Voyez ce que je dis dans la suite sur cette décision de M. Whiston.

» me de la couper en aucun endroit, eſt éloigné d'envi-
» ron trois degrés de la premiere des étoiles qui la for-
» ment.

» Il n'y a pas ici le moindre lieu de ſuppoſer que
» cette conſtellation bien deſſinée eût plus d'étendue &
» comprît un plus grand nombre d'étoiles au temps de
» Chiron & d'Eudoxe : car Aratus qui a copié Eudoxe,
» dit en particulier, au ſujet de cette conſtellation, que
» *les étoiles des Serres ne ſont pas en grand nombre*, com-
» me on l'a vû ci-deſſus.

Cinquiéme Obſervation.

» Les étoiles que M. Newton a choiſies pour ſes calculs
» dans quelques-unes des conſtellations nommées par
» Eudoxe (car il a omis une bonne moitié de ces con-
» ſtellations) ſont toutes ſi peu conſiderables, étant ſeu-
» lement de la quatriéme, de la cinquiéme & de la ſixié-
» me grandeur, que l'on peut raiſonnablement douter
» que la plûpart d'entre elles fuſſent marquées ſur le
» Globe céleſte de Chiron & qu'elles puſſent ſervir aux
» obſervations des Navigateurs. Les premieres étoiles
» que l'on a obſervées d'abord ont dû être les plus bril-
» lantes; c'eſt-à-dire celles des trois premieres grandeurs,
» qui ſont viſibles dans les nuits claires, même lorſque
» la Lune luit. Quelques-unes de la quatriéme, ou mê-
» me de la cinquiéme grandeur furent obſervées en cer-
» taines occaſions lorſqu'il n'y en avoit point de plus
» conſiderables dans leur voiſinage, & non autrement.

» Mais comme les étoiles de la cinquiéme & de la
» ſixiéme grandeur ne ſont viſibles qu'à ceux qui ont de
» bons yeux, & même ſeulement quand la Lune eſt ſous
» l'horizon, les Navigateurs les obſervoient peu com-
» me ils font encore aujourd'hui. M. Newton reconnoît
» que Chiron avoit environ 88. ans lorſque les Argonau-
» tes s'embarquerent ; & j'ai peine à concevoir qu'un
» homme de cet âge ait pû voir les étoiles de la ſixiéme,
» & peut-être même celles de la 5e grandeur auſſi diſtinc-
» tement qu'il le falloit pour les placer ſur ſon Globe, ou

Pag. 164.

» pour montrer à des Pilotes comment ils devoient s'en
» servir afin de régler leur route pendant la nuit Nous ne
» trouvons dans les anciens le nom d'aucun Astronome
» qui ait formé avant Hipparque une entreprise aussi
» étendue que celle d'observer toutes les étoiles, &
» d'en dresser un catalogue qui marquât celles de la cin-
» quiéme & de la sixiéme grandeur. Pline nomme le travail d'Hipparque *rem Deo improbam*, un ouvrage difficile même à un Dieu : tous en parlent comme d'une chose qui n'avoit pas même été tentée avant lui. Hist. Nat. II. 26.

Sixiéme Observation.

» Monsieur Newton, forcé par l'évidence, n'a pû
» s'empêcher de laisser voir qu'il sentoit lui-même com-
» bien plusieurs de ces petites étoiles qu'il a choisies pour
» ses calculs étoient peu propres à prouver la vérité de
» son hypothèse sur le lieu des colures. Il *demande*
» très-souvent que les constellations soient autrement
» dessinées qu'elles ne le sont dans les descriptions qui
» nous restent d'Hipparque & de Ptolémée. Changer
» ainsi la figure de ces constellations, n'est-ce pas
» avouer tacitement qu'elles ne peuvent quadrer avec
» la position qu'il donne aux colures ? Quelque examen
» que j'aie fait de ce qui nous reste des anciennes des-
» criptions & des anciens desseins des astérismes, je n'ai
» pû trouver la moindre autorité pour faire aux figures
» des constellations ces changemens avantageux au Sy-
» stême de M. Newton. Pour ce qui regarde les asté-
» rismes d'Eudoxe par lesquels passent ses colures, ou
» plutôt ceux de la Sphère de Chiron, desquels dépend
» entierement le raisonnement de M. Newton, & dont
» on a vû ci-dessus la description, je les trouve à la vé-
» rité différens en quelques endroits de nos astérismes
» modernes. Mais il n'y a aucune de ces différences qui
» soit favorable à M. Newton; au contraire elles sont
» incompatibles avec ses suppositions.

Septiéme Observation.

» On doit encore regarder comme une suite de la
» méfiance où M. Newton est lui-même de la bonté de

» ſon Syſtême, ce qu'il dit de la groſſiereté & du peu » d'exactitude des anciennes Obſervations aſtronomiques. Par-là il montre qu'il a bien ſenti que la deſcription des colures de la Sphère de Chiron donnée » par Eudoxe ne quadre pas avec la poſition qu'il donne » à ces mêmes colures dans ſon hypothèſe.

» Les Obſervations des anciens Aſtronomes ſont ſans » doute peu exactes, ſi on les compare avec celles des » modernes qui ont marqué les minutes, & encore » plus avec celles qui ſont poſtérieures à l'application des » Téleſcopes aux Inſtrumens, & qui donnent le lieu » des étoiles à dix ſecondes près ou même avec une » préciſion encore plus grande. Mais dans l'occaſion préſente la deſcription d'Eudoxe doit paſſer pour très-exacte par rapport aux conſtellations viſibles dans la » Gréce que les colures traverſoient. Il eſt difficile qu'il » s'y ſoit gliſſé une erreur d'un demi-degré dans le lieu » des étoiles: cette erreur ne feroit que 36. ans de différence dans le calcul du temps de l'obſervation; ce qui » eſt une exactitude ſuffiſante.

Huitiéme Obſervation. » Quoi qu'il y ait deux ou trois endroits dans la Sphère d'Eudoxe où nous voyons clairement, par les étoiles » ſur leſquelles Chiron faiſoit paſſer les colures, qu'il » deſſinoit quelques conſtellations autrement que nous, » M. Newton n'en parle point du tout; parce que ces » différences, loin de lui être favorables, ſont abſolument » contraires à ſes idées.

» Il ne remarque point, par exemple, que la conſtellation de Perſée, qui de la maniere que nous la deſſinons aujourd'hui s'ajuſte mal avec ſes calculs, y feroit » bien plus contraire, ſi elle étoit diſpoſée comme dans » l'Enoptron d'Eudoxe, & comme elle eſt décrite dans » Héſiode, antérieur à Eudoxe de pluſieurs ſiécles.

v. 216-237. » Héſiode, dans ſon *Bouclier* d'Hercule, repréſente » Perſée la tête couverte d'un caſque: le chef de Méduſe enfermé dans un ſac orné de franges couvre toute

» l'étendue de ſon dos ; ce ſac eſt ſuſpendu à ſes épaules » par une eſpéce de baudrier. De ces mêmes épaules deſ- » cend une ceinture à laquelle pend ſon ſabre ; ſon bou- » clier tombe plus bas, proche ſes pieds armés de ta- » lonnieres aîlées *. Il a les bras étendus vers des côtés » différens, & le corps allongé dans la poſture d'un » homme qui voleroit en l'air.

» On conçoit par cette diſpoſition de l'aſtériſme de » Perſée, qu'un grand cercle qui paſſeroit par la tête de » Méduſe, laquelle contient quelques étoiles aſſez re- » marquables, paſſeroit néceſſairement par la tête de » Perſée & par l'étoile κ, placée par Bayer dans la main » droite, & conviendra avec le reſte de la deſcription » du colure équinoxial d'Eudoxe, conformément à ma » détermination ; mais ne pourra ſe concilier avec celle » de M. Newton.

» A l'égard de la conſtellation de la Fléche, lorſque » M. Newton ſe ſert de l'étoile de la ſixiéme grandeur, » qui eſt à la pointe de l'aſtériſme moderne de ce nom, » afin de l'accommoder avec la deſcription du colure » ſolſtitial d'Eudoxe, lequel paſſoit par le milieu de la » conſtellation ; il n'a pas fait réflexion que cette étoile, » non plus que celle qui la précede & qui eſt auſſi de » la ſixiéme grandeur, n'eſt pas marquée dans les anciens » Catalogues de Ptolémée & d'Hipparque, comme faiſant » partie de la Fléche. Elles ont été ajoûtées par Bayer » ou par quelque autre Aſtronome moderne, ſuivi dans » le Catalogue de M. Flamſtéed : par conſéquent le » colure de M. Newton paſſe au moins à quatre degrés » de la derniere étoile de la Fléche, & à ſept degrés envi- » ron de ſon milieu.

* Géminus marque dans ſon Calendrier le coucher de Perſée au commencement de la nuit, le dix-huitiéme jour après l'Equinoxe ; ce qui ne peut avoir été véritable, même dans l'hypothèſe de M. Newton ſur le temps de *Chiron*, que dans la ſuppoſition que la Conſtellation de Perſée étoit bien plus avancée vers l'Occident. Cette Conſtellation, telle que Ptolémée la diſpoſe, ſe trouvoit l'an 1353. vers le milieu du ciel le dix-huitiéme jour après le Solſtice d'hiver, au coucher du Soleil. L'an 936. avant J. C. cette même Conſtellation étoit plus orientale au même jour & à la même heure.

» Il n'a pas confideré non plus qu'Aratus, en difant
» que la conftellation qu'il nomme la Fléche fe leve avec
» la Lyre & avec le Dauphin, & en joignant la Fléche au
» Dauphin, comme nous avons vû qu'il le fait, fuppofe
» que de fon temps elle faifoit partie du Dauphin comme
» elle a fait partie des ferres de l'Aigle dans la fuite *. Il
» n'a pas fait réflexion que la direction du colure, qui paf-
» foit certainement alors par l'aîle boréale du Cygne &
» près du milieu du Capricorne, l'éloignoit non-feule-
» ment du milieu de notre Fléche, mais le faifoit paffer
» tout-à-fait hors de la conftellation moderne de ce
» nom.

» Ce colure folftitial n'a pu paffer fur aucune des
» conftellations voifines que fur celle du Dauphin. Eu-
» doxe, dans fon Enoptron, où il fuivoit Chiron, ne
» nommoît pas le Dauphin, mais feulement la Fléche.
» En effet, ce Dauphin femble n'avoir été placé dans le
» ciel que depuis le temps du Muficien Arion, qui vi-
» voit plufieurs fiécles après Chiron, & duquel on racon-
» te qu'il avoit été fauvé d'un naufrage par un Dauphin.

» Il y a quatre étoiles dans la conftellation du Dau-
» phin, lefquelles font difpofées en ligne droite comme
» une fléche : trois de ces étoiles font de la troifiéme
» grandeur ; & mon colure folftitial paffe auprès de la
» feconde marquée B dans Bayer, & celui de M. New-
» ton en eft éloigné de quatre ou cinq degrés. Tout ce
» détail montre le changement fait à la conftellation de
» la Fléche par les Aftronomes poftérieurs à Chiron & à
» Eudoxe, qui ont donné ce nom à d'autres étoiles qu'à
» celles que l'on nommoit ainfi au temps des premiers
» Aftronomes. Puifque le colure folftitial de M. New-
» ton paffe plus près des brillantes étoiles nommées au-
» jourd'hui *le Dauphin*, que du milieu des étoiles obf-

* Le Scholiafte latin d'*Aratus* dit que l'Aigle tient une fléche dans fes ferres. Cette fléche eft celle que nous nommons ainfi, puifqu'elle étoit formée par les mêmes quatre Etoiles.

cures

» cures nommées *la Fléche* par Hipparque & par Ptolé-» mée. Il ſemble que ce ſeroit par-là qu'il auroit dû » faire paſſer le colure de Chiron, plutôt que par les étoi-» les qu'il a choiſies.

» Il en ſera de même de l'ancienne maniere de deſſi-» ner la figure de Céphée, ayant le corps penché vers le » Dragon, avec la main & le bras très-étendus, & tou-» chant l'aîle boréale du Cygne * ; en ſorte que la main » ſe trouvât dans le colure équinoxial au temps de Chi-» ron. Cette maniere de deſſiner l'aſtériſme de Céphée » conviendra avec ma détermination du colure, & nul-» ment avec celle de M. Newton. Auſſi ne fait-il nulle » mention de cette différence.

» Au reſte, il ſemble que M. Newton, en propoſant » l'étoile ο de Céphée dans Bayer comme celle de la » main gauche de cette conſtellation bien deſſinée; il » ſemble, dis-je, qu'il ait oublié ſon propre Syſtême & » la ſituation des colures. Car il n'y a aucune des étoiles » de cette conſtellation, de la maniere qu'elle eſt deſſi-» née maintenant, qui puiſſe avoir paſſé dans ce colure, » ni même qui puiſſe en approcher ; & il faut pour » cela qu'elle ſoit deſſinée, comme elle l'étoit au temps » d'Eudoxe, ainſi qu'on l'a vû ci-deſſus. Il ſuffit, pour » s'en convaincre, de la conſidérer ſur les Planiſphères.

Je ne ſçais ſi M. Wiſthon n'a point pris ici l'expreſſion de M. Newton trop à la lettre. Il n'y a point d'apparence que cet Aſtronome, pour déterminer le lieu du colure des Solſtices au ſeptiéme degré de *Leo* & au ſeptiéme d'*Aquarius*, l'ait fait paſſer par l'étoile ο de Cé-

* Cette derniere circonſtance ſe trouve dans toutes les anciennes deſcriptions du Globe. Vitruve, Liv. IX. 6. dit : *Volucris dextra penna Cephei manum attingit & ſceptrum.* Hygin, Lib. III. dit que Céphée eſt repréſenté les deux bras étendus & la tête voiſine de la queue du Cygne. Aratus, qui décrit les apparences du quarante-uniéme degré de latitude, dit que Céphée ſe couche depuis la ceinture en haut, c'eſt-à-dire que la tête & les épaules ſont ſous l'horiſon ; ce qui montre que la tête de cette Conſtellation étoit plus méridionale que dans la Sphère d'Hipparque & de Ptolémée, où elles ne ſe couchent point pour ce parallèle, comme le remarque Hipparque.

phée, laquelle est marquée dans Flamstéed au 5°. 42'. 36". de *Taurus* en 1689, à 90. degrés du colure des Solstices. Il faut pourtant avouer que M. Newton s'exprime ici d'une étrange maniére. Le colure des Solstices, dit-il, passe aussi entre les deux étoiles ν & χ du col du Cygne: ν est au 4°. 36' 37". d'*Aquarius*, & χ au 8°. 37'. 28". Il passe encore par l'étoile κ de l'aîle gauche d'*Aquarius* 10°. 38'. 18". & par l'étoile *o* de la cinquiéme grandeur de la main gauche de Céphée bien dessiné. Cette étoile est à 90°. 46'. 24". du 6°. 29'. d'*Aquarius*, où M. Newton place ce colure. Si par l'étoile *o* l'on entend celle du pied boréal du Cygne de la quatriéme grandeur, laquelle est au 23°. 47'. 55". d'*Aquarius*, elle sera encore à 17°. 18'. 55". du colure de M. Newton. Comme il n'est pas possible qu'un homme, tel que lui, soit tombé dans une telle méprise, il y a sans doute quelque faute de Copiste ou d'impression en cet endroit; & l'étoile qu'il donne pour celle de la main gauche de Céphée bien dessinée est mal à propos marquée *o*: peut-être avoit-il écrit δ, qui est par 11°. 57'. 17". d'*Aquarius*, assez près de l'étoile κ, & dans le lieu où probablement étoit marquée la main gauche de Céphée.

» Ces trois constellations sont les seules, *continue M.* » *Whiston*, où j'aie trouvé de la différence entre la » Sphère d'Eudoxe & celle d'Hipparque ou de Ptolé» mée: elles sont toutes favorables à ma position des » colures, & ne le sont nullement à celle de M. Newton. » Ainsi je ne puis comprendre sur quoi est fondée cette » phrase qu'il répete cinq fois différentes, *les Astérismes* » *bien dessinés, Rightly de lineated*; ce qui au fonds ne » veut dire autre chose que dessinés d'une maniere favo» rable à son hypothèse, & sans avoir pour lui aucune » autorité.

Neuviéme Observation. » Il faut encore remarquer qne plusieurs de ces étoi» les que M. Newton a choisies pour ses calculs, & sur » lesquelles il fonde la position de ses colures, ne sont

» point partie des constellations auxquelles il les attri-
» bue, ou du moins ne sont pas dans la partie des con-
» stellations marquées par Eudoxe : ainsi loin de four-
» nir des preuves de sa position, elles y sont contrai-
» res. Par exemple, il dit que les petites étoiles de la
» quatriéme grandeur marquées ν & ξ par Bayer dans la
» constellation du Monstre marin (que nous appellons
» mal à propos la *Baleine*, puisque ce poisson est incon-
» nu dans les mers voisines des Pays habités par Chiron)
» étoient dans la tête de cet animal. En cela il est con-
» traire à Bayer lui-même, qui représente cet astérisme
» non comme une Baleine, mais comme un Monstre
» marin avec une tête & un col semblable à un cheval,
» & qui place l'étoile ν dans le col & l'étoile ξ dans la
» criniere de ce Monstre. Ptolémée dit que la premiere
» de ces deux étoiles étoit auprès du Rable ou près de
» l'Œil : mais cette description se peut accorder. Car en
» tournant la tête du Monstre de côté, & plaçant les
» étoiles de la gueule & des narines, comme elles doi-
» vent être, l'œil se trouvera près du Rable ; & l'étoile
» ν sera entre l'œil & le corps : ce qui est confirmé par
» la position de l'étoile ξ dans la criniere, laquelle n'est
» pas disputée. Si M. Newton n'avoit pas choisi ces étoi-
» les qu'il place dans la tête du Monstre, quoiqu'elles
» n'y soient pas, mais qu'il eût pris le milieu des étoiles
» qui étoient certainement dans la tête, & qu'il eût fait
» passer près de l'étoile *Menéar*, la plus brillante de
» toutes celles de la tête, le colure qui, suivant Eudoxe,
» coupoit cette partie de la constellation, il auroit vû
» que son hypothèse sur le lieu des colures étoit insoû-
» tenable.

» M. Newton dit encore que dans le coude ou repli
» du Fleuve Eridan *bien dessiné* est une étoile de la
» quatriéme grandeur marquée ρ dans Bayer, mal à
» props attribuée par les modernes au ventre de la Ba-
» leine ; & que cette étoile est la seule de la constella-

» tion du Fleuve qui puisse se trouver dans le colure. » Comme cette étoile, de même que les trois autres du » même quarré, ont toûjours été attribuées à la poitrine » du Monstre *, M. Newton n'est pas en droit de sup- » poser qu'elles ont fait partie du Fleuve sans en donner » quelque preuve tirée des anciens. Cette maniere de » déterminer la courbure du Fleuve par ces étoiles est » directement contraire à Eudoxe, qui marque, comme » on l'a vû, que la courbure du Fleuve est sous le Tro- » pique d'hiver. Cela sera vrai si l'on prend pour la cour- » bure du Fleuve les étoiles auxquelles on donne ce » nom, & ne le sera pas si on prend celles du ventre de » la Baleine que M. Newton prétend avoir appartenu » autrefois au Fleuve. En supposant seulement que le » colure a passé ci-devant quelque part près du milieu de » la tête du Monstre marin & aux environs de *Menear*, ce » qui est le sens naturel de la description d'Eudoxe, alors » le Tropique passera sur la courbure du Fleuve dans la » maniere reçûe de dessiner cet astérisme, sans qu'il soit » besoin de rien forcer ni de rien changer; & par cela » seul la position des colures de M. Newton sera réfu- » tée.

» La constellation de l'Hydre fournit un autre exem- » ple de ces changemens dont M. Newton a besoin pour » son Systême. Il dit que dans le col de l'Hydre *bien* » *dessiné* est une étoile de la quatriéme grandeur mar- » quée δ dans Bayer, sur laquelle il fonde son calcul du » colure des Solstices.

» Dans toutes les descriptions des astérismes cette » étoile est la premiere de la tête de l'Hydre, & éloi- » gnée d'environ sept degrés du commencement du col**.

* Hipparque, Lib. III. dit formellement que ces quatre Etoiles forment un quarré, qui est la derniere partie du monstre qui se leve sur l'horison, & la derniere qui se couche.

** Hipparque, Lib. III. marque les deux Etoiles les plus occidentales de l'Hydre, comme étant dans la tête. Ce sont elles qui se levent & qui se couchent les premieres. Dans l'hypothèse de M. Newton la Constellation auroit

» Seroit-ce bien dessiner un Serpent que de mettre le col » avant la tête ? Il n'y a pas la moindre raison pour changer ainsi la figure de cette constellation ; puisque le » colure solstitial, coupant le colure des équinoxes à » angles droits, si celui-ci passe directement sur la tête » du Monstre marin & sur le pli du Fleuve Eridan, » comme le dit Eudoxe, celui des Solstices passera naturellement & nécessairement sur le col de l'Hydre, » sans qu'il faille faire aucun changement à cette constellation.

» Il est manifeste par les deux dernieres observations, » que si l'on prend les astérismes tels qu'ils sont donnés » par Hipparque, ou tels qu'Eudoxe les avoit décrits, » la position des colures de Chiron sera contraire au » Systême de M. Newton. Cela quadre avec ce que j'ai » oui dire depuis peu, que M. Newton avoit essayé de » faire un dessein d'un nouveau Planisphère, où les astérismes fussent tracés d'une maniere plus convenable à » ses vûes, & qu'il avoit ce dessein chez lui ; quoique » je n'aie pu en avoir d'autres éclaircissemens, & que je » ne puisse dire sur quoi il se fondoit pour faire ces changemens.

» Il est donc clair que les descriptions d'Eudoxe ne » s'accordent point avec ces changemens en général, & » que le peu de différence que l'on trouve entre la description de ses astérismes & ceux des Astronomes » modernes, prouve encore mieux la fausseté de la position des colures du nouveau Systême, que s'il n'y » avoit aucune différence. Cette singuliere tentative de » M. Newton, de changer la figure ancienne des astérismes pour les ajuster à son hypothèse, jointe aux dix-

commencé à se lever & à se coücher par le col. Le même Hipparque, au Livre premier, dit formellement que les Etoiles du col sont plus orientales que celles de la tête. Ce qui confirme la remarque de M. Wisthon. Le même Hipparque met les Etoiles de la tête à 10. degrés vers l'Orient du colure des Solstices, & ajoûte que les Etoiles du col sont encore plus orientales : donc la tête de l'Hydre précédoit le col.

» huit différentes copies du premier chapitre de sa Chronologie, que l'on a trouvées chez lui, sont des preuves du plus fort & du plus long attachement que l'on ait jamais vû parmi les hommes pour une hypothèse.

Dixiéme Observation.

» Mon colure équinoxial passe sur l'extrémité de la main droite du Centaure *, par laquelle Eudoxe le fait passer ; au lieu que celui de M. Newton passe par le poignet, ou plutôt près du coude. Cependant comme la plus grande partie de la main se trouve entre nos deux colures, il n'y a là aucun caractère décisif pour la détermination du lieu de ce colure. A l'égard des genoux du Centaure, par lesquels Eudoxe le fait passer de la maniere dont ils sont dessinés maintenant, cela n'a lieu dans aucune de nos deux positions. Mais il faut remarquer que ces genoux n'étant marqués dans les Anciens par aucune étoile, ils ont été dessinés suivant la seule fantaisie des Peintres, & que l'on peut les changer pour les accommoder à la description d'Eudoxe. D'ailleurs cela seroit de peu d'usage pour déterminer la position des colures : car les constellations, quoique bien dessinées, qui sont à une si grande distance de l'Equateur & de l'Ecliptique & dont les degrés sont très-petits par comparaison, ne nous peuvent donner la même certitude que ceux qui étant plus près de ces cercles donnent des différences plus grandes & plus sensibles, comme les Astronomes le comprendront aisément.

Onziéme Observation.

» Le colure équinoxial de M. Newton passe à moins d'un degré de distance d'*Arcturus*, l'une des plus brillantes de toutes les étoiles fixes ; & cependant Eudoxe ne fait aucune mention de ce voisinage, lorsqu'il nous donne une description exacte de ce colure. Suivant M. Newton, Eudoxe détermine le lieu de ce colure par

* Remarquez que la main droite du Centaure étoit plus avancée vers l'Orient ; car Aratus dit que la partie humaine du Centaure étoit sous le Scorpion & proche de l'Autel.

» les petites étoiles de la main gauche, & par celles du
» milieu du corps: les unes & les autres sont à cinq ou six
» degrés de ce même colure dans l'hypothèse de M.
» Newton. Il étoit plus naturel de marquer ce colure par
» le voisinage d'*Arcturus*.

Après avoir donné ces onze Observations *, M. Whiston croit n'avoir pas besoin de combattre en forme la démonstration de M. Newton ; & il se contente de dire que cet argument tant célébré non-seulement porte à faux & n'est appuyé sur rien, mais qu'il est expressément & directement contraire à la nouvelle Chronologie ; puisqu'il prouve que la Sphère de Chiron, ou l'expédition des Argonautes est bien plus ancienne que ne l'a fait la nouvelle Chronologie, loin d'être plus récente, comme on le suppose dans ce Systême. J'ose assurer, continue-t-il, que si nous déterminons par cette méthode le temps qui s'est écoulé depuisChiron, nous trouverons qu'il y a dans la position des colures de M. Newton une erreur au moins de 5°. 45'. qui fait au moins 414. ans en temps, suivant la détermination reçue par les Astronomes François & Anglois du mouvement des colures de 52''. par an ou d'un degré en 72. ans.

Les descriptions d'Eudoxe sont si exactes,que l'on ne pouvoit y avoir fait une erreur d'un demi-degré : ce qui nous met en état de déterminer le temps de l'observation, à 36. ans près. Par conséquent si aux 36°. 30'. de M. Newton, on ajoûte les 5°. 45'. d'erreur ; on aura 42°. 15'. pour la différence du lieu des colures au temps de Chiron & au temps du Catalogue de Flamstéed. Ces 42°. 15'. font, réduits en temps, 3042. ans ; desquels ôtant 1689, temps du Catalogue de Flamstéed, il restera pour le temps des colures de la Sphère de Chiron l'an 1353. avant Jesus-Christ. Par-là loin de retrancher 300. ans de la date marquée par le commun des Chronologistes pour le temps de Chiron, ainsi que fait

* Ce qui suit est seulement un extrait de l'ouvrage de M. Wisthon.

M. Newton, qui le met l'an *939*, il faudra avancer cette date d'un ſiécle entier. Il n'y a point de rafinement ni de ſubtilité, dit M. Whiſton, qui puiſſe détruire cette preuve, ni empêcher la certitude de cette conſéquence.

M. Whiſton ſuppoſe qu'au temps de Chiron les colures paſſoient au 12°. 15'. de *Taurus*, de *Leo*, de *Scorpius* & d'*Aquarius*, c'eſt-à-dire à 42°. 15'. du lieu où ils paſſoient en *1689*. Dans cette hypothèſe le colure équinoxial coupoit l'Ecliptique dans l'interſection du Printemps, à 13°. 24'. de la premiere étoile d'*Ariès* vers l'Orient, & traverſoit le dos de cette conſtellation ſelon ſa largeur, comme le dit Eudoxe. Sur quoi il faut remarquer que le terme qu'il employe, τανῶτα, *terga*, ſe prend en grec comme en latin non-ſeulement pour le dos, mais pour toute la partie du corps qui eſt entre la nucque & le croupion. En ſorte qu'il ſuffit que le colure paſſe entre l'étoile θ & l'étoile ε pour que la poſition convienne aux termes d'Eudoxe.

Ce même colure équinoxial coupoit l'Ecliptique à l'interſection d'Automne à diſtance égale des étoiles β, & α des ſerres ou de *Libra*, & traverſoit cette conſtellation ſuivant ſa longueur. Ce colure paſſoit un degré & demi à l'orient de l'étoile α des ſerres, au lieu que dans la Sphère de M. Newton il eſt à 3°. 16'. de cette même étoile vers l'occident.

Il faut remarquer à cette occaſion que les Aſtronomes qui font paſſer les colures au 8e degré des ſignes, marquoient formellement que le colure paſſoit à huit degrés du pli de la Robe de la Vierge, & que c'étoit à ce pli que commençoit la conſtellation de *Libra*. Vitruve y eſt formel : *E Virgine progrediens per ſinum, qui ſinus Libræ partes habet primas, in parte octava perficit æquinoxium autumnale.* Vitruve nomme *Sinus* ce que Ptolémée nomme *Syrma*, les plis d'une robe traînante. Ptolémée y place trois étoiles de la quatriéme grandeur, ι & κ dans Bayer, & celle qu'il marque φ. Cette derniere, qui eſt la

Vitruv. Lib. IX. cap. v.

la plus orientale de la Robe, eſt éloignée de 8°. 43′. 29″. de la premiere de *Libra*. Ptolémée ne met entre elles que 7°. 40′. Par-là on voit que le colure équinoxial coupoit l'écliptique au huitiéme degré de *Libra* & paſſoit à neuf degrés des étoiles du bas de la Robe de *Virgo*, c'eſt-à-dire entre les étoiles α & β de la Balance & par le milieu de la conſtellation, comme le dit Eudoxe. Selon M. Newton, ce colure auroit paſſé ſeulement à cinq degrés de l'étoile φ & entre les deux pieds de la Vierge. Ce qui eſt contraire à tous les Anciens.

Le colure du Solſtice d'Eté coupoit l'Ecliptique à 12°. 18′. 4″. de l'étoile β de la quatriéme grandeur, dans le pied auſtral de l'Ecreviſſe. Cette conſtellation étoit autrefois plus étendue vers l'orient : car Vitruve remarque que les étoiles de la tête & de la poitrine du Lion en faiſoient partie. Ce colure paſſoit entre les étoiles κ & λ de la gueule du Lion. Vitruv. ibid.

Le colure du Solſtice d'hiver paſſoit entre les étoiles θ & ζ du milieu du corps du Capricorne, quinze degrés environ à l'orient des étoiles du front.

» Il eſt facile, *dit M. Whiſton*, de ſe convaincre par » une méthode ſenſible de la juſteſſe de la deſcription » d'Eudoxe, & en même temps du peu de convenance » qu'il y a entre les colures de cet Aſtronome & ceux » que M. Newton donne pour les colures de Chiron.

» Il n'y a qu'à prendre un fil dont on entourera le » Globe céleſte, de maniere qu'il coupe l'Ecliptique au » 12°. 15′. de *Leo* & d'*Aquarius*, & qu'il paſſe par le » pole de l'Ecliptique auquel on l'arrêtera en y enfon- » çant une épingle : le cercle formé par ce fil formera » le colure des Solſtices. Après quoi prenant un autre fil, » on le tournera autour du Globe, de maniere que tra- » verſant l'Ecliptique au 10°. 15′. des ſignes de *Taurus* » & de *Scorpius* il aille couper l'autte fil à angles droits » à 23°. 30′. du pole de l'Ecliptique, entre la tête de la » petite Ourſe & la penultiéme de la queue du Dragon ;

» cette interſection marque le lieu du ciel auquel répon-
» doit, dans cette ancienne Sphère, le pole du mouve-
» ment diurne, lequel étoit alors aſſez éloigné de notre
» étoile polaire.

» Alors ſans calcul & ſans avoir beſoin d'une grande
» Aſtronomie, on verra que ces deux colures traverſent
» les conſtellations & les parties des conſtellations mar-
» quées par Eudoxe dans ſa deſcription.

» Si l'on marque encore avec un fil d'une couleur dif-
» férente de nouveaux colures qui paſſent par le ſixiéme
» degré 30. minutes des mêmes ſignes, (leſquels ſeront
» ceux de M. Newton,) & ſe coupent à 4°. 42′. de l'in-
» terſection des précédens, on verra combien ceux-ci
» ſont différens de la deſcription des colures d'Eudoxe.

» Cet expédient propoſé par M. Whiſton ſera inutile
» aux Aſtronomes : mais il ſervira à ceux qui n'étant pas
» familiers avec les calculs de la Trigonométrie, vou-
» dront cependant s'éclaircir par eux-mêmes ſur la con-
» formité des deux hypothèſes avec la deſcription d'Eu-
» doxe.

§. II.

Objections particulieres à l'Auteur de cet ouvrage, contre la preuve aſtronomique du Syſtême de M. Newton.

Je pourrois m'en tenir là au ſujet de la preuve aſtronomique de M. Newton, & me contenter d'avoir prouvé par la traduction de l'ouvrage Anglois de M. Whiſton, 1°. Que M. Newton n'ayant aucune preuve que la Sphère d'Eudoxe fût la même que celle de Chiron, il ne peut rien conclure pour le temps de Chiron, de celui auquel il montreroit que cette Sphère d'Eudoxe avoit été réglée. 2°. Que la deſcription des colures de cette Sphère donnant un temps plus ancien que celui auquel il fait vivre Chiron, il en faut conclure que mal à propos a-t-il employé, pour fonder ſa Chronologie, un argument qui la détruit de fond en comble.

J'eſpere cependant que l'on me pardonnera ſi j'entreprends d'ajoûter quelque choſe à ce qu'on vient de voir de M. Whiſton. M. Newton, dans ſa réponſe à mes premieres Obſervations, a traité de *mépriſe* l'objection que j'avois faite contre la preuve aſtronomique; & M. Whiſton, comme on l'a vû plus haut, a ſouſcrit à ce jugement. Il doit m'être permis de me défendre; non que je rougiſſe d'avouer la mépriſe ſi elle étoit réelle : je ſuis ſi neuf dans les matieres du calcul aſtronomique, qu'il ne ſeroit pas étonnant que je m'y fuſſe trompé.

J'avouerai même qu'ayant relu mes premieres Obſervations depuis que la publication du grand ouvrage de M. Newton m'a mis en état de prendre une idée plus nette de ſon hypothèſe, j'ai apperçu que je m'étois expliqué d'une maniere confuſe, & que toute la force de l'objection étoit pour ainſi dire noyée dans les ſuppoſitions que j'étois obligé de prêter à M. Newton. Je crois cependant que j'en avois aſſez dit pour les Lecteurs intelligens & au fait de la queſtion. Si le chagrin qu'a paru cauſer à M. Newton la hardieſſe d'un inconnu qui oſoit lui propoſer des doutes ne lui a pas permis de ſentir la force de cette objection, je croirois qu'elle n'auroit pas dû échapper à M. Whiſton qui examinoit la choſe plus tranquillement.

J'avois remarqué dans mes premieres obſervations Pag. 63.
que la différence des deux Sphères d'Eudoxe & d'Hipparque venoit de celle du lieu des colures cardinaux, & que la différence de ces colures étoit certainement de quinze degrés; comme on le voit par les lieux des étoiles donnés en termes formels par Hipparque dans l'une & dans l'autre Sphère. Puiſque je n'ai pas été entendu, il faut entrer dans un plus grand détail. Comme il me donnera lieu de diſcuter & peut-être même d'éclaircir pluſieurs points de l'ancienne Aſtronomie qui l'ont été aſſez peu juſqu'ici, le Lecteur me pardonnera de ne m'être pas oublié moi-même en cette occaſion.

Halley. Phil. Transf. p. 209. Hipparque, qui étoit également Aftronome & Critique habile, avoit lu & examiné l'ouvrage d'Eudoxe, & avoit comparé les pofitions de la Sphère de cet Aftronome avec fes propres obfervations. De l'aveu de M. Halley, elles étoient extrêmement exactes ; ainfi lorfque je dirai que cet Hipparque connoiffoit mieux l'hypothèfe d'Eudoxe que n'a fait M. Newton, qui n'a jamais lû l'ouvrage d'Eudoxe, & qui ne le peut connoître que fur le rapport du même Hipparque, je ne crois pas avancer une chofe qui ait befoin de preuve.

C'eft pour cela que je me contenterai de montrer, 1°. qu'Hipparque, lequel mettoit la premiere étoile d'*Ariès* dans le colure du Printemps, conformément aux Obfervations de l'an 162. avant JESUS-CHRIST, éloignoit ce même colure, ainfi que celui des Solftices, de 15. degrés des étoiles, par lefquelles la Sphère d'Eudoxe marquoit leur paffage.

2°. Que ce même Hipparque donnant le lieu des étoiles fixes en afcenfion droite dans fa propre Sphère, & le comparant avec celui de la Sphère d'Eudoxe, marque conftamment une différence de 15. degrés.

Premiere Propofition.

Pag. 207. Hipparque, à la fin de fon premier Livre, examine la defcription des colures d'Eudoxe, & montre qu'elle eft fautive, c'eft-à-dire contraire à ce qui avoit lieu de fon temps. Je ne prendrai que les exemples dans lefquels il y a des étoiles défignées avec affez d'exactitude pour que l'on ne puiffe les méconnoître. Par-là j'éviterai tous les détails dans lefquels M. Whifton a cru devoir entrer au fujet des colures de M. Newton, & de ce qu'il dit des aftérifmes bien ou mal deffinés. Ces difcuffions font indifférentes à l'objet de la queftion, dans laquelle il s'agit feulement de montrer quelle diftance mettoit Hipparque entre fes colures & ceux d'Eudoxe. Ce dernier Aftronome faifoit paffer le colure des Solftices par le col de l'Hydre, comme on l'a vû plus haut. Sur quoi Hipparque obferve que la précédente des étoiles de la tête

de l'Hydre est au dixiéme degré & quelques minutes de *Cancer:* ce qui désigne l'une des deux étoiles δ ou σ de Bayer ; à quoi, dit-il, si l'on ajoûte la longueur de la tête de l'Hydre, on se trouvera encore plus éloigné du colure. La premiere des étoiles du col ω est 6°. 10'. 51''. à l'orient de σ, & par conséquent elle étoit au temps d'Hipparque à plus de 16. degrés du colure. Cela est très-conforme à l'hypothèse de M. Whiston, qui met l'époque de la Sphère d'Eudoxe 1191 ans avant le temps des observations * d'Hipparque. Cet intervalle de temps demande une différence de 16°. 30'.

* En 1353. avant JESUS-CHRIST.

La seconde critique que fait Hipparque sur le colure d'Eudoxe regarde la queue du Poisson austral, par laquelle il faisoit passer ce colure. Hipparque dit qu'il est éloigné de 23. degrés de la premiere des étoiles de la queue de cette constellation. Ce qui est véritable de l'étoile μ dans Bayer, que Ptolémée place dans la Nageoire australe. Il semble plus naturel de supposer que la queue du Poisson austral étoit plus occidentale ; & que ce Poisson n'étoit point représenté roulé autour de lui-même comme un Serpent, en sorte que sa queue fût entre le ventre & la tête, comme dans quelques Planisphères. La queue de ce Poisson devoit être quelque part vers les étoiles ι & θ de Bayer. La premiere est à 12°. 54'. 34''. d'*Aquarius*, c'est-à-dire à un demi-degré du colure qui passoit par le 12°. 15'. d'*Aquarius*, à la distance de 16. degrés 30'. de celui d'Hipparque.

Les autres critiques que fait Hipparque au sujet des colures d'Eudoxe ne contiennent aucune position précise. Selon lui, le colure passoit à un degré de la Fléche, & ne la coupoit pas par le milieu. Le Cygne étoit totalement à l'orient du colure ; la précédente du bec éloignée d'un degré & demi, & la plus occidentale de l'aîle à 6°. 30'. La constellation de Céphée étoit de même fort éloignée de ce colure, les précédentes de la tête au dixiéme d'*Aquarius*, la luisante de la main gauche que

quelques-uns mettoient à l'épaule étoit au 25°. du même ſigne.

On ſe ſouvient de ce que M. Whiſton a dit au ſujet de cette conſtellation & de celle de la Fléche.

A l'égard des colures des équinoxes, Hipparque dit qu'Eudoxe le fait mal à propos paſſer par la main gauche & par le milieu du corps d'Arctophylax ſelon ſa longueur.

Les précédentes de la main, dit Hipparque, ſont au treiziéme degré de *Libra*, les trois étoiles de la main de *Bootès* κ, ι & γ occupent 5°. 59′. en longitude. Si on les ajoûte au treize degrés marqués par Hipparque, la derniere de la main ſe ſera trouvée de ſon temps à 16. degrés du colure; & comme elle étoit marquée dans le colure du temps d'Eudoxe, c'eſt une preuve que la poſition de ces deux colures différoit de 16. degrés. Hipparque lui-même nous en fournit la preuve: car pour montrer que le colure ne paſſe point au milieu du corps de *Bootès*, il remarque que la luiſante de la tête de *Bootès* eſt au 16°. 30′. de ♌, & la luiſante de la ceinture ε à 14°.20′.Le colure étoit marqué dans la Sphère d'Eudoxe par ces trois étoiles, & il coupoit l'Ecliptique à 16. degrés de celui d'Hipparque. L'étoile du pied droit de *Bootès* prouvoit la même choſe pour la poſition du colure.

Hipparque remarque enſuite que la main droite du Centaure eſt à 8. degrés du Tropique, & enfin que le derriere du Bélier eſt éloigné du colure de plus du tiers d'un ſigne; car, dit-il, l'étoile qui eſt au milieu du dos eſt à plus de 11°. 30′. du colure.

C'eſt ſans doute là-deſſus que M. Newton a fondé tout ſon Syſtême. La différence de 11°. 30′. ſuppoſe un intervalle de 828. ans entre le temps des deux Sphères: ajoûtez 162. ans pour le temps dont Hipparque a précédé l'Ere chrétienne, on aura l'an 990. avant cette Ere; ce qui revient aſſez juſte à ſon calcul.

Mais 1°. quelle preuve a-t-il qu'en citant l'étoile du milieu du dos, Hipparque ait nommé l'étoile même qui étoit marquée dans la Sphère d'Eudoxe ? Cet ancien Aſtronome s'étoit contenté de déſigner en gros le paſſage du colure par la conſtellation : il n'avoit ſpécifié là aucune étoile en particulier à cauſe qu'elles ne ſont preſque pas viſibles. 2°. Eſt-ce par une déſignation équivoque qu'il faudroit expliquer le ſens d'Eudoxe ? N'eſt-il pas plus naturel de ſe ſervir, pour déterminer le lieu des colures, des étoiles de la main, de la tête, de la ceinture & du pied de *Bootès*, de celles de la queue du Poiſſon auſtral & de celles du col de l'Hydre dont le lieu eſt conſtant, qui ſont déterminées ſans équivoque, & qui s'accordent toutes à donner exactement la même différence entre les colures des deux Sphères ?

2°. Hipparque nous aſſure que la différence qui ſe trouvoit entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne venoit de celle qui étoit dans le lieu des colures. Hipparque les plaçoit non-ſeulement au commencement des ſignes, mais encore à peu près au commencement des aſtériſmes. Car le Zodiaque eſt diviſé par ces aſtériſmes de façon que, malgré leur inégalité, leurs commencemens ſont à peu-près éloignés de 30. degrés les uns des autres, comme on le peut voir ſur le Globe ; ou ſur un Planiſphère. *Seconde Propoſition.*

Dans la Sphère d'Eudoxe les colures étoient placés au milieu des ſignes &, comme on l'a vû, à peu-près au milieu des conſtellations qui étoient égales à leurs ſignes ; c'eſt-à-dire à 15. degrés du commencement de preſque tous les douze aſtériſmes du Zodiaque.

Ce n'étoit pas ſeulement une différente maniere de diviſer le Zodiaque & de compter les degrés d'aſcenſion droite, en commençant au colure même, ou bien au quinziéme dégré avant le colure : car cette différence n'en auroit produit aucune dans le lieu des colures cardinaux par rapport aux étoiles ; puiſque ces colures paſ-

ſoient dans l'une & dans l'autre Sphère par les mêmes points d'interſection de l'Ecliptique & de l'Equateur.

Hipparque dit formellement que la différence vient du lieu où Eudoxe plaçoit les points équinoxiaux & cardinaux ; il ne dit pas qu'elle vient de la maniere de compter. Cette maniere de compter n'auroit rien changé dans la ſituation des étoiles, ni dans leur diſtance de l'Equateur & des poles du monde. Cependant c'eſt là-deſſus que tombent preſque toutes les critiques d'Hipparque : par exemple il reproche à Eudoxe d'avoir dit qu'il y avoit une étoile dans le pole de l'Equateur ; apparemment Eudoxe vouloit parler de l'étoile κ du Dragon *, laquelle devoit ſervir alors de polaire, étant au plus à cinq degrés du pole. Hipparque aſſure qu'il n'y a aucune étoile dans le pole de l'Equateur ; mais que ce pole eſt dans un endroit vuide, autour duquel il y a trois étoiles qui font un quarré avec lui : ce qui étoit vrai au temps d'Hipparque des étoiles α & κ du Dragon, & de l'étoile β de la petite Ourſe, mais ne pouvoit avoir lieu au temps de la Sphère d'Eudoxe.

Mais ce qui doit décider ſur la quantité de la différence qui ſe trouvoit entre les deux Sphères, c'eſt celle qui eſt marquée formellement par Hipparque lui-même. Il compare le lieu de quatre étoiles dans la Sphère d'Eudoxe, ſuppoſée par M. Newton la même que celle de Chiron, avec le lieu de ces étoiles dans la ſienne propre. La premiere eſt la boréale des roues de derriere du grand Chariot marquée α dans Bayer. Dans la Sphère d'Eudoxe elle étoit au dix-huitiéme degré de Cancer. Dans celle d'Hipparque elle étoit au troiſiéme de *Leo :* elle étoit donc plus éloignée du colure des ſoltices vers l'orient au moins de 15. degrés, que dans la Sphère d'Eudoxe : je dis au moins; parce qu'Hipparque ne marquant

* Hyg. Aſtron. Lib. III. *Videmus in extremâ caudâ Draconis ſtellam eſſe, quæ in ſe verſatur & in eodem loco conſtet.*

point

point les minutes, elles peuvent être éloignées de plus de 16. degrés.

Hipparque se sert, dans la désignation du lieu des trois autres étoiles, d'une méthode différente pour l'expression, mais qui revient au même. Il nomme les deux colures de sa propre Sphère, dont l'un est celui sous lequel l'étoile étoit de son temps, & l'autre celui sous lequel elle étoit dans la Sphère d'Eudoxe. Par cette méthode la position d'Eudoxe se trouve plus orientale que celle d'Hipparque, au contraire de ce qui arrive dans la méthode précédente. Faute d'y avoir fait attention, le P. Petau a proposé de faire au texte d'Hipparque des changemens dont il n'a pas besoin.

La premiere étoile est celle de l'extrémité de la queue de la grande Ourse marquée η dans Bayer. Elle est, dit Hipparque, au quatriéme de *Libra*, si l'on place les points cardinaux des équinoxes & des Solstices au commencement des constellations ou des astérismes figurés : mais si on les place au milieu de ces constellations, cette même étoile sera au dix-huitiéme de *Libra*. Hipparch. Lib. I. p. 185.

ὡς τῶν Τροπικῶν καὶ Ισημερινῶν Σημείων ἐν ταῖς Αρχαῖς τῶν Ζωδιών.

La seconde de ces trois étoiles est l'australe des roues de devant du grand Chariot marquée γ dans Bayer. Dans la Sphère d'Hipparque elle étoit au 25. de *Leo* : mais par la division d'Eudoxe elle étoit sous le colure qui est plus oriental de quinze degrés, c'est-à-dire sous celui qui, dans la Sphère d'Hipparque, passoit au 10. de *Virgo*.

La troisiéme étoile est celle de la Cynosure ou la derniere de la queue de la petite Ourse. Dans la Sphère d'Hipparque elle étoit au 18me degré de *Pisces* : mais dans celle d'Eudoxe elle étoit, de même que les autres, plus orientale au moins de 15. degrés, & sous le colure qui passoit au troisiéme degré d'*Ariès*.

On doit remarquer que les lieux des étoiles donnés par Hipparque sont pris en ascension droite & non en

longitude. Le lieu de la Cynosure étoit dans l'Ecliptique au temps d'Hipparque, le 29°. de *Taurus*, celui de la derniere de la grande Ourse le 27°. 10′. de *Leo*, celui de l'étoile γ, le 00. 44′. de *Leo*. L'étoile *a* étoit au quinze de *Cancer*.

Il seroit inutile de s'étendre là-dessus pour le prouver, comme a fait l'Auteur des Dissertations contre M. Newton. Il y a plus d'un siécle que le P. Petau l'a montré dans son excellent ouvrage sur l'ancienne Astronomie ; & en vérité ce grand homme méritoit bien que son sçavant confrere lui fît honneur de son travail.

Dissert. *ad Auct. Oper.* de Doct. temp. p. 70.

L'on ne peut donc douter qu'Hipparque ne crût que les points cardinaux des équinoxes & des Solstices étoient marqués, dans la Sphère d'Eudoxe, au moins à quinze degrés de distance vers l'orient par rapport aux étoiles fixes, du lieu dans lequel ils étoient l'an 162. avant l'Ere chrétienne.

M. Newton, qui regarde cette différence de quinze degrés comme une simple différence dans la maniere de compter & de nommer les degrés d'ascension droite, suppose que la distance réelle des points cardinaux dans les deux Sphères n'étoit que de 10°. 36′. Hipparque dit formellement qu'elle étoit au moins de 15 degrés. Lequel est le plus croyable ? J'avois donc raison de proposer comme une difficulté très-forte contre le Systême de M. Newton, la différence de 15. degrés marquée par Hipparque entre le lieu des points cardinaux des équinoxes & des Solstices dans sa Sphère, & dans celle d'Eudoxe; & je suis persuadé que quand M. Whiston & les amis de M. Newton voudront bien y faire réflexion, ils cesseront de traiter mon objection de méprise. Cette objection me semble au moins assez spécieuse pour mériter que l'on y réponde, & que l'on fasse voir en quoi consiste la méprise, s'il y en a une.

Nous avons encore une autre preuve de temps auquel la Sphère antérieure à Hipparque avoit été réglée : elle

résulte de la description des constellations & des étoiles qui se trouvoient dans les cercles ou près des cercles de l'équateur & des deux Tropiques. Je sçais que cette méthode est en général moins sûre que l'autre ; parce que dépendant de la distance des étoiles au pole du monde, il y avoit deux sources d'erreur dans ces Observations. L'une étoit la difficulté de déterminer exactement le pole qui n'étoit voisin d'aucune étoile, & l'autre l'effet des réfractions auxquelles on n'avoit point égard, & qui peuvent causer quelquefois une erreur d'un demi-degré ; ce qui joint à la premiere cause peut produire une erreur d'un degré entier dans la latitude des étoiles. C'est à quoi je crois qu'il faut avoir égard.

Dans la description des Tropiques & de l'Equateur, je joindrai ensemble les désignations d'Eudoxe, d'Aratus & de Manéthon, lesquels étant certainement antérieurs à Hipparque ont suivi l'ancienne Sphère qui étoit en usage avant le nouveau Catalogue des étoiles fixes que cet Astronome publia sur ses propres observations. Je ne me servirai même que des étoiles déterminées d'une façon non équivoque.

Eudox. apud *Hipparch.*
Aratus, *Phænom.*
Manetho, *Apotelesm.*

Aratus est celui qui nous fournit un détail plus circonstancié. Ce Poëte dit que l'on trouve dans le Tropique d'Eté l'étoile redoutable ou pernicieuse qui est au huitiéme degré de la constellation du *Cancer*. La premiere étoile du *Cancer* dans Ptolémée est celle du pied boréal marquée μ dans Bayer. A 7°. 50'. de cette étoile vers l'orient est la nébuleuse de la Créche, ε dans Bayer, & marquée comme une étoile maléfique dans Ptolémée. Cette étoile, qui a de latitude boréale 1°. 6'. 26". étoit du temps de Chiron * au 21°. 0'. 05". de *Gemini*, avec 24°. 17'. 4". de déclinaison boréale, & par conséquent

* Je mets le temps de Chiron en 1353. avec M. Whiston, parce qu'il s'agit de montrer la conformité de sa Sphère avec le lieu que les étoiles occupoient. Cette méthode m'a paru plus claire que celle de montrer que cela ne pourroit convenir au temps marqué par M. Newton pour celui de Chiron. Au fonds les deux méthodes reviennent au même.

à 17'. du Tropique : car on ſçait que les Anciens donnoient 24. degrés à l'angle que forment l'Equateur & l'Ecliptique.

Aratus dit que le Tropique coupe l'écaille du *Cancer* en deux ſuivant la longueur, & qu'il paſſe entre deux étoiles qu'il nomme les *yeux* ; ce ſont ſans doute les deux étoiles δ & γ qui étoient ſéparées par le Tropique dans l'ancienne Sphère.

Aratus, après avoir marqué que ce cercle coupe le Lion dans toute ſa longueur juſqu'aux aînes, dit qu'il paſſe au-deſſus de la *Vierge*. Manéthon, qui ne parle pas de cette conſtellation, nomme la criniere du Lion, mais ne déſigne aucune étoile. Sur quoi il faut remarquer que Ptolémée a fait à la conſtellation de la *Vierge* pluſieurs changemens, comme il nous en avertit lui-même.

Le Tropique paſſe enſuite, dit Manéthon, dans le premier nœud du Serpent & dans l'épaule d'Ophiuchus. Cette épaule eſt déterminée par deux étoiles de la quatriéme grandeur ι & κ dans Bayer : ι a de latitude boréale 32°. 32'. 16'' ; & du temps de Chiron il étoit au 24°. 2'. 51''. de *Libra*, avec 23°. 12'. 38''. de déclinaiſon : L'étoile κ a de latitude 31°. 52'. 20''; & au temps de Chiron elle étoit à 25°. 15'. 12''. de *Libra*, avec 22°. 10'. 38''. de déclinaiſon. Ces étoiles étoient donc très-proches du Tropique ; l'étoile ι n'en étoit qu'à un un demi-degré.

Le nœud du Serpent eſt vers l'étoile α du Serpent d'Ophiuchus dans Bayer. Ptolémée la nomme la luiſante du col. Cette étoile, qui a de latitude 25°. 31'. 56''. étoit dans la Sphère de Chiron au 5°. 28'. 22''. de *Libra*, avec 23°. 32'. 31''. de déclinaiſon, & par conſéquent dans le Tropique.

Eudoxe, qui nomme cette partie de la conſtellation *le col du Serpent*, fait paſſer le Tropique par la main & par la tête de l'Homme à genoux. La tête de cette conſtellation eſt remarquable par une étoile de la troiſiéme grandeur α dans Bayer, avec 37°. 18'. 54''. de latitude :

elle étoit dans la Sphère de Chiron avec environ vingt-six degrés de déclinaison, & à deux dégrés du Tropique.

Le Tropique traversoit ensuite le col & l'aîle du Cygne, de même que les pieds du Cheval. Ce passage est sensible pour l'aîle dans nos Planisphères ; mais il ne convient plus avec la maniere dont on dessine maintenant le col de cet Oiseau. Les pieds du Cheval ne sont déterminés par aucune étoile ; ainsi il est inutile de s'y arrêter : il passoit proche de l'étoile π dans Bayer.

Le Tropique traversoit la main d'*Andromède*. Cette constellation est encore une de celles dont Ptolémée nous apprend qu'il avoit changé la disposition. Eudoxe faisoit passer le Tropique par la main-même, Aratus au-dessous du coude, & Manéthon entre le poignet & le coude. Cela ne peut s'appliquer aux quatre étoiles que Ptolémée a mises à la main, mais convient fort aux trois de l'épaule. L'étoile θ qui est entre la quatriéme & la cinquiéme grandeur, a de latitude 33°. 22'. 53'' : elle étoit dans la Sphère de Chiron au 4°. 36'. 44''. de *Pisces*, avec 23°. 19'. 16''. de déclinaison, & touchoit le Tropique.

Ce même Tropique traversoit aussi la constellation de Persée. Eudoxe nomme l'épaule & la jambe gauche de Persée, & l'intervalle qui est entre ses pieds. Aratus & Manéthon sont conformes à Eudoxe : mais comme la constellation de Persée a été changée, ainsi que l'a fait voir M. Whiston, on ne peut comparer cette position du Tropique avec la constellation moderne de Persée.

Le Tropique, après avoir traversé cette constellation, alloit couper les genoux du *Chartier*, selon Eudoxe, suivi par Aratus. Manéthon dit le creux du pied ; ce qui désigne l'étoile ι de Bayer au pied boréal. Elle a 10°. 24'. 53''. de latitude ; & dans la Sphère de Chiron elle étoit au premier degré de *Taurus*, avec 21°. 54'. 27''. de déclinaison, un peu au-dessus du colure qui passoit entre

les étoiles χ & φ du genoux & de la cuiſſe.

Ce Tropique venoit enfin ſe rejoindre à l'Ecliptique à travers la conſtellation des Gémeaux. Eudoxe, Aratus & Manéthon le font paſſer par la tête des Gémeaux; ce qui montre qu'ils entendoient par ce nom des étoiles différentes de celles que Ptolémée appelle ainſi. La tête de Pollux, qui eſt la plus méridionale des deux, étoit à quatre degrés du Tropique, & celle de Caſtor à ſept. Sans doute qu'ils donnoient le nom de têtes des Gémeaux aux deux étoiles κ & ι, qui font un quarré avec les deux autres.

Dans la Sphère de Chiron l'étoile κ étoit au 7°. 5′. 18″. des Gémeaux, avec 24°. 33′. 25″. de déclinaiſon, & à un demi-degré du Tropique.

Pour ce qui eſt de l'Equateur, Eudoxe ſe contente de dire qu'il traverſe le Belier ſelon ſa longueur : Manéthon détermine plus préciſément le lieu de ce cercle en marquant qu'il paſſe par l'étoile du milieu du corps. Ce qui ne peut convenir qu'à l'une des trois marquées ν, μ & π dans Bayer. Je choiſis l'étoile π comme celle qui s'éloigne le moins de l'hypothèſe de M. Newton. Cette étoile a de latitude 1°. 6′. 13″. dans la Sphère de Chiron : elle s'eſt trouvée au 28°. 31′. 52″. de *Piſces*, avec 18′. 24″. de déclinaiſon, & par conſéquent à un quart de degré de l'Equateur.

Ce cercle traverſoit enſuite les genoux du Taureau. Les trois Ecrivains que je ſuis ne s'expliquent pas plus clairement, & ne déſignent aucune étoile. Ils le font paſſer de-là dans la conſtellation d'Orion par le baudrier: ce qui ne peut s'entendre des trois étoiles de l'Epée ζ. ε. δ. qui étoient alors plus éloignées de l'Equateur qu'elles ne le ſont maintenant, ni même des ſix du milieu du dos, qui n'ont été dans l'Equateur que depuis le temps d'Hipparque; mais de la brillante de l'épaule droite où devoit être l'attache du baudrier. Cette étoile marquée α dans Bayer, & remarquable par ſa couleur rougeâtre, a

16°. 4′. 26″. de latitude auftrale. Dans la Sphère de Chiron, elle étoit au 12°. 10′. de *Taurus*, avec 0°. 36′. 35″. de déclinaifon, c'eft-à-dire à un demi-degré de l'Equateur.

L'Equateur paffoit enfuite par le nœud de l'Hydre brûlante, felon Aratus & Manéthon, c'eft-à-dire par ce groupe de neuf étoiles, lequel eft vers le cœur de l'Hydre. Cette étoile remarquable a 22°. 24′. 32″. de latitude : elle étoit dans la Sphère de Chiron au 10°. 42′. 59″. de *Cancer*, avec 37′. de déclinaifon, & à un demi-degré de l'Equateur.

Eudoxe, Aratus & Manéthon s'accordent à faire paffer l'Equateur par les conftellations de la Coupe & du Corbeau. Dans la Sphère de Chiron l'Equateur paffoit à 42′. 44″. de l'étoile δ du Corbeau, laquelle étoit au 26°. 54′. 13″. de *Leo*, avec 12°. 9′. 47″. de latitude auftrale.

Selon Eudoxe, l'Equateur paffoit enfuite entre les ferres du Scorpion. Dans la Sphère de Chiron il fe trouve à 35′. environ de la ferre auftrale marquée α dans Bayer. Auffi Manéthon dit-il que ce cercle coupe une des deux ferres.

Eudoxe & Aratus mettent les genoux d'Ophiuchus dans l'Equateur. Manéthon nomme la jambe. Au temps de la Sphère de Chiron l'étoile ζ du genou précédent, laquelle eft de la troifiéme grandeur, étoit au 21°. 38′. de ♎, avec 7°. 25′. 27″. de latitude boréale ; & par conféquent elle étoit à 47′. de l'Equateur. L'Equateur paffoit enfuite par la conftellation de l'Aigle. En 1353. l'étoile ν, voifine de la luifante de l'aîle auftrale, étoit à un degré au nord de l'Equateur ; mais c'eft que l'on donnoit plus d'étendue méridionale à la conftellation de l'Aigle, & qu'elle comprenoit les étoiles attribuées depuis à Ganymède. Cet oifeau étoit repréfenté tenant une fléche dans fes ferres, & plufieurs prétendoient que la conftellation d'*Aquarius* repréfentoit Ganymède. Schol. in Arat. Germanic.

ce qui ſuppoſe qu'il n'étoit pas placé dans les conſtellations boréales. L'Equateur traverſoit encore deux autres conſtellations avant que d'aller rejoindre l'Ecliptique, ſavoir le Pégaſe & le plus ſeptentrional des Poiſſons. Eudoxe nomme expreſſément la hanche du Cheval que Ptolémée met à l'extrémité de l'Aigle. Dans la Sphère de Chiron, l'Equateur paſſoit entre les deux étoiles de l'aîle : celle de l'origine ou *Markab* avoit 51'. de déclinaiſon boréale ; & *Algénib* ou celle de la pointe de l'aîle avoit 1°. 17'. 20''. de déclinaiſon auſtrale : elles étoient à diſtance preſque égale de l'Equateur.

La derniere conſtellation traverſée par l'Equateur étoit celle du Poiſſon boréal. Eudoxe marque la queue, & Manéthon dit le milieu des deux Poiſſons ; ce qui eſt plus exact : car les quatre étoiles de la queue du Poiſſon boréal vers φ & χ étoient encore à deux degrés de l'Equateur. Cet aſtériſme n'ayant que de très-petites étoiles étoit de peu d'utilité.

Le Tropique d'hiver paſſoit, ſelon Eudoxe, par le coude du Fleuve : le Tropique de la Sphère de Chiron devoit être ſitué entre les étoiles η & ζ de cette partie de la conſtellation, 45'. 45''. au nord de ζ, & 2°. 36'. 46''. au ſud de l'étoile η.

Aratus & Manéthon nomment la queue du Monſtre, mais ſans déſigner aucune étoile.

Le colure traverſoit enſuite le corps & la poitrine du Lievre. L'étoile ζ de cette conſtellation ne devoit être qu'à 15'. ou 16'. du Tropique vers le nord. L'étoile α étoit à près de 4°. vers le ſud.

Ce colure traverſoit la conſtellation du Chien vers les pieds de devant. L'étoile β de la ſeconde grandeur dans le pied antérieur étoit dans la Sphère de Chiron au 20°. 37'. 58''. de *Taurus*, avec 23°. 22'. 38''. de déclinaiſon méridionale ; & par conſéquent elle étoit à quelques minutes du Tropique.

Le

Le Tropique traversoit ensuite le Navire Argo. Manéthon marque les premiers ornemens de la poupe : dans la Sphère de Chiron, l'étoile κ de la troisiéme grandeur à la poupe étoit 35′. 37″. au sud du Tropique.

Ce cercle passoit par le dos du Centaure, c'est-à-dire entre les étoiles τ & ψ. Il traversoit ensuite le Loup, & passoit par les étoiles de la tête & des pieds de devant : après quoi il alloit couper la queue du Scorpion, & passoit par l'aiguillon même, à ce que disent expressément Eudoxe, Aratus & Manéthon. Il n'est point douteux que les étoiles de ce nom ne fussent les deux marquées λ & υ dans Bayer.

Ptolémée leur donne ce nom, & Hipparque observe que de son temps elles étoient éloignées de huit degrés du Tropique vers le sud ; ce qui étoit véritable.

L'étoile λ qui est de la seconde grandeur, étoit dans la Sphère de Chiron au huitiéme degré de *Scorpius*, 27°. 36′. 21″. de déclinaison australe : ainsi elle étoit à trois degrés 30′. au sud du Tropique. Dans l'hypothèse de M. Newton, cette étoile étoit à 5°. 30′. du Tropique, c'est-à-dire avec une déclinaison encore plus grande de deux degrés.

Le Tropique passoit ensuite par l'arc du Sagittaire, alloit toucher l'écliptique au milieu du Capricorne, & coupant les pieds d'*Aquarius*, il s'éloignoit de nouveau de l'écliptique pour aller traverser la queue du Monstre.

Dans la Sphère de Chiron le Tropique passoit à 12′. 8″. de l'étoile δ de la troisiéme grandeur au milieu de l'Arc. Cette étoile qui a 6°. 25′. 21″. de latitude étoit alors au 17°. 59″. de *Scorpius*, avec 23°. 48′. 52″. de déclinaison australe.

Le milieu de *Caper* n'est remarquable par aucune étoile considerable : les étoiles δ & γ de l'origine de la queue étoient au sud du Tropique.

A l'égard des pieds d'*Aquarius*, la maniere dont nous dessinons cette constellation ne convient à la descrip-

tion d'Eudoxe, ni dans l'hypothèse de M. Newton, ni dans celle de M. Whiſton. Cependant on ne peut douter que cela n'eût lieu dans l'ancienne Sphère. Car Hygin dit, en parlant d'*Aquarius*, qu'il a les pieds poſés ſur le Tropique : *habet pedes in hyemali circulo fixos.* On voit même que la tête de cette conſtellation étoit beaucoup plus boréale que nous ne la repréſentons. Hipparque dit que dans la Sphère d'Eudoxe la tête & la poitrine ſont fort éloignées de l'écliptique vers le nord. Hygin marque qu'il y avoit dans la tête deux petites étoiles ; ce qui ne peut convenir qu'à celles de la tête du petit Cheval : conſtellation dont les anciens, comme Eudoxe & Aratus, ne parlent point. Hipparque lui-même n'en fait aucune mention. Ces étoiles ſont environ à 25. degrés de l'Ecliptique ; en ſorte que plaçant en cet endroit le haut de la tête d'*Aquarius*, les pieds étoient dans le Tropique d'hiver. Voilà une nouvelle différence à joindre à celles que M. Whiſton a remarquées entre nos conſtellations & celles d'Eudoxe ; mais elle eſt indifférente à la queſtion chronologique.

Aſtron. Lib. III°.

La deſcription des trois cercles de la Sphère d'Eudoxe ſe rapporte donc avec la plus grande juſteſſe à la détermination du lieu des points cardinaux, qui réſulte néceſſairement, 1°. de la deſcription des colures d'Eudoxe ; 2°. de la quantité dont Hipparque montre que ces colures étoient éloignés des ſiens ; 3°. de la différence qu'il remarque dans le lieu de quatre étoiles fixes qui ſont déterminées ſans aucune équivoque. Il y a dans cette comparaiſon trop de différentes circonſtances, pour que la parfaite convenance que l'on y trouve ait pû être produite par le ſeul hazard. Il faut que les points cardinaux fuſſent placés dans l'ancienne Sphère grecque de Chiron à 42°. 15'. du lieu où ils étoient au temps que M. Newton prend pour l'époque de ſes calculs, & par conſéquent que Chiron ait vécu 1353. ans avant JESUS-CHRIST. La poſition des étoiles dans les cercles de cette

Sphère est même si exactement marquée, qu'elle ne peut être regardée comme un ouvrage de l'Astronomie naissante : tant de justesse suppose que cet Art étoit cultivé il y avoit long-temps, au moins dans l'Orient ; & il y a grande apparence que cette Sphère avoit été réglée par quelques Astronomes Egyptiens ou Phéniciens, qui étoient venus avec les fondateurs des Colonies orientales, & qui avoient abandonné l'Orient avec les Pasteurs chassés d'Egypte par Sésostris.

La grossiéreté des temps héroïques de la Gréce, où l'on ne faisoit cas que de la valeur à peu-près comme dans nos siécles de Chevalerie, & la barbarie dans laquelle la Gréce retomba après l'invasion des Doriens, sujets des Héraclides, ne permirent pas aux Grecs de cultiver l'Astronomie, ni de s'appercevoir que cette ancienne Sphère devenoit défectueuse & que ses colures étoient mal placés. L'erreur ne devint même bien sensible à des gens qui connoissoient seulement une Astronomie rustique, que vers le temps d'Hésiode.

Ce Poëte vivoit dans le neuviéme siécle avant Jesus-Christ, comme Hérodote nous l'apprend. Le témoignage de cet Historien est confirmé par celui de la Chronique de Paros, qui fait fleurir Hésiode vers l'an 920. Porphyre cité par Suidas marquoit que, selon le sentiment des plus habiles Chronologistes, ce Poëte étoit mort 32. ans avant l'établissement des Jeux Olympiques; ce qui doit s'entendre de l'établissement par Iphitus en 884. & donne l'an 916. avant l'Ere chrétienne. Hésiode est mort jeune, s'il faut croire le détail que les anciens font de sa mort causée par les suites d'une intrigue amoureuse ; ce qui pourroit bien cependant n'être qu'un roman imaginé après coup.

Hésiode lui-même ne nous permet pas de douter qu'il n'ait vécu alors : car dans son Poëme sur les travaux de la campagne il remarque que de son temps l'étoile d'*Arcturus* se levoit soixante jours après le solstice d'hiver. Op. & Dies. v. 564.

Cette obſervation, qui étoit fondée ſur ce qui avoit lieu du temps même d'Héſiode, détermine le ſiécle dans lequel il vivoit.

Aſtron. Danicæ. 2. Sphæric. *cap.* 4. *probl.* 2.
Aſtron. Coper. p. 296.
Almag. novum. Lib. VI. cap. 20. p. 463.

Longomontanus ayant calculé le temps de cette obſervation marque l'an 970. avant Jesus-Christ. Kepler donne ſeulement l'année 930; & le P. Riccioli donne l'année 950. Cette variété eſt peu conſiderable: car les réfractions pouvoient avançer ou retarder le lever de cette étoile; & c'eſt aſſez de trouver l'obſervation juſte à un demi-degré près.

Cette apparence du lever d'Arcturus montre qu'il étoit alors fort près du colure équinoxial, & que les points cardinaux étoient au huitiéme degré des ſignes.

Il ſemble que l'on fit alors quelque changement à la Sphère de Chiron, & que l'on dreſſa de nouveaux Calendriers, dans leſquels le lever & le coucher des étoiles étoient marqués d'une maniere plus conforme aux apparences. Les idées aſtronomiques commençoient à devenir plus communes dans la Gréce par le moyen du commerce avec les Orientaux, & par l'uſage de la navigation. Homère fait mention des Tropiques, quoique d'une maniere très-groſſiere: car il s'en falloit beaucoup que ce Poëte ne fût auſſi ſavant que l'ont prétendu ſes partiſans outrés, ni qu'il eût autant de connoiſſances qu'il avoit de feu & de facilité dans le génie. Héſiode étoit ſans comparaiſon plus inſtruit que lui: il connoiſſoit la différence des climats, & remarque que pendant l'hiver le Soleil ſe leve plus tard dans la Gréce qu'il ne fait pendant le même temps, dans le Pays des *Noirs* ou des Ethiopiens. Les divers préceptes d'agriculture aſtronomique qui ſont répandus dans ce Poëme quadrent tous exactement avec le temps auquel vivoit Héſiode; & on peut les regarder comme des lambeaux du Calendrier publié alors.

Op. & Dies, v. 525.

Ce Calendrier fut reçu avidement par tous les Grecs qui le porterent en Italie, où il fut adopté par les Ro-

mains. De-là venoit l'usage de placer l'entrée du Soleil dans les signes, c'est-à-dire dans les astérismes, huit jours devant les points cardinaux ; ce qui avoit été assez exactement vrai pour la plûpart des constellations au temps d'Hésiode.

Le peuple demeura attaché à cet usage, lors même que les apparences célestes en différoient assez considérablement. Columelle nous apprend que les Calendriers rustiques de Méton, d'Eudoxe & des anciens Astronomes suivoient cette méthode, & que les jours des fêtes & des sacrifices attachés au commencement des saisons étoient réglés sur ce pied-là. C'est pourquoi il déclare que, quoiqu'il sache combien cette opinion étoit contraire à la vérité, il s'y conformera cependant dans la suite.

De Re rustica, Lib. IX. 13.

Les Astronomes de Jules-César s'y étoient assujettis par la même raison ; & nous voyons que l'usage s'en est maintenu long-temps depuis. On le trouve dans Varron, dans Ovide, dans Vitruve, dans Pline, dans Hygin, dans le Scholiaste d'Aratus, dans Martianus-Capella & même dans les Calendriers du vénérable Béde ; parce que dans ces matieres la force de la coûtume est infinie sur l'esprit des Peuples. On le voit par l'obstination de quelques Pays de l'Europe à conserver l'usage de l'ancien Calendrier Julien ; ce qui les met dans la nécessité de marquer en beaucoup d'occasions une double date.

Vitr. IX. 5. Plin. II. 19. Hyg. Astr. III. Arati, Schol. *Præf.* Mart. cap. VIII. Bed. *apud Pet.* Uran. Dissert. Lib. II. cap. IV. p. 79.

Les Astronomes ne s'étoient pas toûjours assujettis à suivre le Calendrier populaire ; & souvent ils s'étoient exprimés d'une maniere conforme à leurs propres observations, ou même à celles qu'ils avoient trouvées dans les Ecrivains plus anciens qu'eux. Comme ces observations avoient été faites dans des temps différens, elles varioient entr'elles dans le lieu des colures ; & de-là venoit la différence remarquée par les anciens eux-mêmes. Nous trouvons des témoignages formels pour placer le lieu des points cardinaux au premier, au second,

au quatriéme, au sixiéme, au huitiéme, au dixiéme, au douziéme & au quinziéme degré des astérismes ; & nous devons expliquer ces différens témoignages par le temps des observations sur lesquels ils étoient fondés.

Achillès - Tatius dit dans son Introduction sur les Phénomènes d'Aratus, que selon quelques Auteurs, le solstice d'Eté arrive lorsque le Soleil est au huitiéme, au douziéme ou au quinziéme degré de l'astérisme de *Cancer.* Comme les points cardinaux coupent l'Equateur & l'écliptique en quatre parties égales, la même chose doit s'entendre des trois autres signes cardinaux.

Lib. III. v. 615. Le Poëte Manilius, après avoir dit que l'on nomme *Tropica Signa*, ceux dans lesquels se font les passages d'une saison à l'autre,

Quod in illis quatuor Anni
Tempora vertuntur,

nous avertit de faire singulierement attention à un certain endroit de ces constellations ; parce que c'est - là qu'est le point fatal qui change la face de l'Univers, & qui détermine l'instant où l'on passe dans une nouvelle saison :

Una ergo in Tropicis pars est cernenda figuris,
Quæ moveat mundum, quæ rerum tempora mutet.

Sur quoi il faut remarquer que le terme de *figuris* que ce Poëte employe marque qu'il veut parler des constellations dessinées & non des Dodécatémories.

Quelques - uns, continue - t - il, placent ce point au huitiéme degré : d'autres le mettent au dixiéme ; & il y en a quelques - uns qui donnent au premier degré ce pouvoir de régler la course du Soleil.

Has quidam Vires Octavâ in parte reponunt ;
Sunt quibus esse placet Decima, nec defuit author
Qui primæ Momenta daret frænosque Dierum.

Manilius nomme ici trois différens endroits de la conſtellation, le premier degré ou le commencement, le huitiéme & le dixiéme : il eſt clair que ces deux derniers ſe doivent compter, en commençant du premier.

Ce Poëte, qui étoit plus Génethliaque ou Aſtrologue qu'Aſtronome, & dont l'ouvrage eſt une compilation d'un grand nombre d'anciens Traités d'Aſtrologie judiciaire, ne ſuit pas toûjours la même opinion ſur cette poſition de l'inſtant fatal dans les conſtellations tropiques. Dans un endroit il dit que le Tropique ſépare les Lib. I. v. 605. Gémeaux de la conſtellation de *Cancer*; ce qui prouve qu'il le plaçoit au premier degré de *Cancer*. Mais dans un autre endroit il place les points tropiques au quinziéme degré de ces mêmes conſtellations. Cancer, dit- Lib. III. v. 622. il, augmente la durée des jours & la diminue enſuite, mais de telle ſorte qu'il rend à la longueur des nuits ce qu'il ôte à celle des jours.

Extenditque diem ſummum, parvoque receſſu v. 635.
Deſtruit, ut quanto fraudavit tempore luces,
In tantum noctes augeſcat.

La conſtellation de *Caper*, ajoûte-t-il, accourcit d'abord les jours en augmentant les nuits ; mais enſuite elle augmente la durée des jours en diminuant celle des nuits : tour à tour elle leur ôte & leur rend leur durée.

Inque vicem nunc damna facit, nunc tempora ſupplet.

Un Poëte pouvoit-il dire plus clairement que le point des ſolſtices étoit placé au milieu des conſtellations de *Caper* & de *Cancer*?

C'eſt en conſéquence de cette maniere de placer les points tropiques au milieu des ſignes, que l'on avoit imaginé une maniere de les combiner, en joignant enſemble ceux dans leſquels l'amplitude ortive du Soleil & la durée des jours étoit la même. On accouploit *Ariès* &

Libra ; parce que dans l'horizon le point de l'amplitude ortive du commencement d'*Ariès* répondoit à celui de la même amplitude à la fin de *Libra* : il en étoit de même de la fin d'*Ariès* & du commencement de *Libra*. Des douze signes il y en avoit 10. que l'on pouvoit accoupler ainsi. Mais pour les signes des solstices il n'y avoit pas moyen d'en venir à bout. C'est pour cela qu'on les nommoit ἄζυγοι, *inaccouplables*. Ces deux signes demeuroient solitaires, parce que la durée des jours étoit plus grande dans l'un & plus petite dans l'autre que dans chacun des dix autres signes. On ne pouvoit comparer que la moitié de chacun de ces signes avec l'autre moitié du même signe.

Lorsque l'on eut placé les colures au commencement des signes, ce qui arriva quand ils se trouverent en effet au commencement des constellations étoilées, il n'y eut plus de signes *inaccouplables* ; mais leur accouplement devint différent. L'ancienne combinaison avoit cependant toûjours lieu pour l'Astrologie judiciaire, & l'on y entendoit de grands mystères. Je n'en parle ici que pour montrer que, dans le temps de la premiere & de la plus ancienne Astrologie grecque, les colures cardinaux étoient au milieu des constellations & à 15. degrés environ de leur commencement.

Gemini, *Isagoge*, p. 10. adde Pétav. *Uranol.* Lib. II[e]. p. 84.

Géminus, qui écrivoit un siécle environ après Hipparque, dit dans son Calendrier qu'Eudoxe plaçoit l'équinoxe du Printemps au sixiéme d'Ariès, & le solstice d'hiver au quatriéme de Caper. Dans le même Calendrier il marque d'après Euctémon, contemporain & coobservateur de Méton & d'après Calippus, célébre Astronome qui florissoit un siécle après, il marque, dis-je, les quatre points cardinaux au jour même de l'entrée du Soleil dans les signes. Ce qui étoit exactement vrai de l'entrée du Soleil dans les constellations, eu égard à leur longitude dans l'écliptique.

En 431. avant Jesus-Christ, c'est-à-dire l'année même

même que Méton & Euctémon obſerverent la hauteur du Soleil au ſolſtice d'Eté, la premiere étoile d'Ariès avoit de longitude ♈ 0 36'. 50". L'étoile ξ à la tête de Caper avoit ♑ 0 3'. 52". L'étoile β à la jambe auſtrale de Cancer avoit ♊ 0 28'. 29". A l'égard de la conſtellation des Serres, nous avons vû qu'elle s'étendoit juſqu'aux étoiles de la Robe de la Vierge : l'étoile ι de cette conſtellation, qui étoit la premiere des Serres, avoit de longitude ♋ 0°. 0'. 23".

Pour ce qui eſt de la déſignation que Géminus donne comme celle d'Eudoxe, elle ne convient au temps de cet Aſtronome, ni pour la longitude, ni pour l'aſcenſion droite des premieres étoiles de ces conſtellations. Eudoxe eſt mort en 368. avant JESUS-CHRIST ; & alors la premiere étoile d'*Ariès* étoit dans le cercle de longitude de l'interſection du Printemps : les étoiles de la tête du Capricorne n'étoient qu'à trente minutes du premier de *Caper*.

La même étoile d'Ariès étoit par ſon aſcenſion droite au 26°. 53'. de *Piſces* : donc elle précédoit le colure ſeulement de 3°. 7', & non de ſix comme dit Eudoxe. La premiere de Caper étoit, comme nous avons vû, à 3'. 52". du cercle de longitude du ſolſtice, lequel ne différe pas du colure.

Il faut remarquer, au ſujet de cette déſignation, qu'elle eſt manifeſtement relative à l'aſcenſion droite : car la premiere d'Ariès étant éloignée de la premiere de Caper de 9. ſignes moins 40'. 32" ; ſi la déſignation étoit priſe en longitude, elle ſeroit la même à 40'. 32". près, au lieu qu'elle eſt différente au moins de deux degrés.

La premiere étoile d'Ariès étoit par ſon aſcenſion droite au 23°. 52'. 30". de *Piſces* en 604. avant JESUS-CHRIST, & précédoit par conſéquent le colure équinoxial de ſix degrés. Cette même année la boréale de la racine de la corne de Caper marquée α dans Bayer étoit au 26°. 18'. 29". de *Sagitarius* ; l'auſtrale étoit au 26°.

23'. 31"; l'étoile β étoit au 26°. 37'. 57". du même signe. Ces trois étoiles, dont deux sont de la troisiéme grandeur, étoient donc au quatriéme degré avant le colure du solstice d'hiver. Cette année 604. étoit la trente-sixiéme de la vie de Thalès, selon le calcul d'Apollodore; & comme il est certain que Thalès avoit publié un Calendrier rustique, dans lequel les levers & les couchers des étoiles étoient marqués suivant ses propres observations (il en avoit fait plusieurs très importantes), on ne peut guères douter que ce qui est rapporté comme l'opinion d'Eudoxe par *Géminus* ne fût une chose que cet Astronome avoit prise du Calendrier de Thalès. Nous en retrouvons encore quelques lambeaux dans les anciens. Thalès étoit le premier des Grecs qui eût mesuré le diamètre du Soleil & de la Lune. Il avoit écrit un Livre sur les Equinoxes & sur les Solstices, & avoit publié des prédictions de quelques Eclipses. C'est aussi à lui que l'on fait honneur d'avoir appris aux Grecs à connoître le pole boréal par la constellation de la petite Ourse, & à s'en servir dans leurs navigations à l'imitation des Tyriens, au lieu de celle de la grande Ourse. Les Grecs s'étoient jusqu'alors servi de celle-ci. Anaximandre, disciple de Thalès, fut le premier qui montra aux Grecs à distinguer la longitude des étoiles d'avec l'ascension droite. C'est pourquoi Pline dit de lui qu'il a le premier connu l'obliquité de l'écliptique, *signiferi obliquitatem intellexisse*. On sçait ce qu'il faut rabattre de ces sortes d'expressions. Le siécle de Thalès est celui du renouvellement des Sciences parmi les Grecs : mais ces Sciences avoient continué d'être cultivées chez les Orientaux; & les Grecs aimoient à faire honneur à leur nation de bien des choses qu'ils devoient aux Barbares, comme leurs meilleurs Esprits l'ont reconnu dans tous les temps.

Apud Diog. Laert.

Plin. Lib. II. 8.

Amm. Marcellin. Liv. XXXVI.

Ammien-Marcellin dit dans un endroit où il joint Archimède avec Méton, Euctémon & Hipparque, que

l'équinoxe se fait au second degré du Bélier *in secundâ parte*. Archimède avoit dressé un Planisphère sur ses observations ; Ptolémée en parle. Il mourut l'an 214. âgé de 75. ans. Il étoit donc né l'an 289; lorsque la premiere étoile d'Ariès étoit par son ascension droite au 27°. 52'. 30". de *Pisces*, à 2°. 7'. 30". du colure equinoxial. Almag. III. 1.

Enfin au temps d'Hipparque la premiere étoile d'Ariès se trouva par son ascension droite dans le colure même de l'équinoxe ; en sorte que la constellation commençoit avec le signe. Il est inutile d'en rapporter les preuves : le fait est constant ; & l'on convient qu'il mettoit cette étoile au premier degré d'Ariès.

Nous trouvons donc dans les anciens des preuves formelles de la position des points cardinaux dans huit endroits différens des signes, sçavoir au quinziéme degré, au douziéme, au dixiéme, au huitiéme, au sixiéme, au quatriéme, au second & au premier. Les anciens qui parlent de cette variété supposent tous qu'elle étoit réelle, & non pas seulement une différente maniere de s'exprimer, comme il le faut supposer dans le Systême de M. Newton. Dans la nouvelle Chronologie la situation des étoiles eût été la même par rapport aux quatre colures cardinaux & par rapport aux cercles de l'Equateur & des Tropiques, malgré la contrariété apparente de plusieurs de ces désignations du lieu des colures. Les anciens donnant ces désignations comme étant réellement contraires les unes aux autres, il n'y a pas moyen de prendre le seul parti qui soit favorable au nouveau Systême.

M. Newton, pour éluder la force de cette preuve qu'il n'a pû dissimuler, suppose que le colure étant au milieu du signe ou à la fin de son quinziéme degré, n'étoit cependant qu'au huitiéme degré depuis le commencement de la constellation. Lorsque par le mouvement des points cardinaux ce colure fût parvenu au huitiéme degré du signe ; alors il se trouva, selon lui, au

commencement de la conſtellation. Pour - lors on abandonna l'ancienne méthode, & ſupprimant les huit degrés qui reſtoient encore à parcourir au colure pour arriver au premier degré du ſigne, on commença à compter le ſigne du point même où ce colure coupoit l'Ecliptique.

Par la ſuppoſition de M. Newton rien ne devient plus obſcur que les paſſages des anciens au ſujet du lieu des colures cardinaux, lorſqu'ils mettent ces colures au quinziéme degré. Il eſt vrai que cela ſe doit entendre, ſelon lui, uniquement du huitiéme degré de la conſtellation : mais lorſqu'ils diſent que ces colures étoient au huitiéme degré, on peut l'entendre ou du huitiéme de la conſtellation, auquel cas cela voudra dire le quinziéme degré du ſigne, ou bien du huitiéme degré du ſigne, auquel cas cela voudra dire le premier degré de la conſtellation. Leur expreſſion déſignera donc également des temps éloignés l'un de l'autre de 1080. ans. Ceux qui mettent ce colure au premier degré diſent la même choſe que ceux qui le mettent au huitiéme ; car le premier degré de la conſtellation eſt le huitiéme du ſigne, ſelon M. Newton. Ainſi ces trois expreſſions ne ſeront pas différentes au fonds.

Le douziéme degré du ſigne ſera le cinquiéme de la conſtellation, le dixiéme ſera le troiſiéme, & le huitiéme ſera le premier. D'un autre côté le ſecond degré de la conſtellation ſeroit le neuviéme du ſigne, le quatriéme ſeroit le onziéme, le ſixiéme ſeroit le treiziéme. Les anciens ne nomment cependant jamais ce troiſiéme, ce cinquiéme, ce neuviéme, ce onziéme, ni ce treiziéme degré, dont on auroit eu des obſervations dans le Syſtême de M. Newton.

Tous ces embarras diſparoîtront dès que l'on entendra les paſſages ſimplement, & qu'on ſuppoſera que le nombre des degrés que marquent les anciens ſe doit compter en commençant à celui qu'ils nomment le premier, & en allant juſqu'au quinziéme degré : ce ſens eſt le ſens

naturel de leurs expreſſions ; & il n'eſt pas poſſible de leur en donner un autre, après avoir vu qu'il y a effectivement une diſtance de quinze degrés entre le lieu que les points cardinaux occupent dans la Sphère d'Hipparque & dans celle d'Eudoxe. Je ne répeterai point ici ce que j'ai montré ci deſſus. M. Newton ne peut propoſer l'explication forcée qu'il donne aux paſſages des anciens, que comme une maniere de les ajuſter à ſon Syſtême : il n'en donne aucune preuve ; ainſi il ſeroit inutile de s'y arrêter plus long-temps.

§. III.

Recherches ſur les Calendriers Ruſtiques des Anciens.

M. Newton ſuppoſe que Méton, dans ſon Calendrier, plaça les colures cardinaux au huitiéme degré des ſignes & à huit degrés de diſtance du lieu où ils étoient au temps de Chiron ; par cette hypothèſe les colures étoient au commencement des conſtellations. Le colure du ſolſtice d'Eté paſſoit à 30'. de la premiere de Cancer, & à 4'. de la premiere de Caper. La premiere d'Ariès n'étoit par ſa longitude qu'à 36'. 50''. de l'interſection du Printemps.

Ainſi dans la Sphère de Méton le colure du Solſtice étoit réellement au premier degré des conſtellations de Cancer & de Caper ; & quand même il auroit nommé ce degré le huitiéme du ſigne, cette poſition eût au fonds été la même que celle des Sphères dans leſquelles on le plaçoit au premier degré. Car dans l'hypothèſe de M. Newton ce premier degré n'a jamais pu s'entendre que de la conſtellation. Depuis Méton juſqu'à Hipparque il ne s'eſt écoulé que 268. ans, en ſorte que le mouvement des colures n'avoit produit au plus que quatre degrés de différence dans le lieu des étoiles : par conſéquent la différence entre les levers & les couchers des

étoiles marqués dans leurs deux Calendriers n'étoit que de quatre jours.

I. *Examen d'un passage de Columelle, cité par M. Newton.*

The Chronolog. p. 93.

Differt. p. 67.

Il s'agit maintenant de voir sur quoi M. Newton se fonde pour avancer que Méton avoit placé le colure des solstices au huitiéme degré. Il cite Columelle, mais sans rapporter les termes de cet Auteur. Ils ont paru si formels au Pere Souciet que dans ses dissertations contre M. Newton il a pris le parti de déprimer Columelle, & de le traiter de *simple Laboureur ou Jardinier* afin d'exténuer son autorité sur un fait d'Astronomie. Il a prétendu même que Columelle s'étoit trompé, & qu'il avoit lû dans les anciens Calendriers le huitiéme degré au lieu du premier, ayant pris la lettre A pour la lettre H; & il a même oublié un mot essentiel de ce passage, parce que ce mot ne s'accommodoit pas avec la maniere dont il l'expliquoit. S'il avoit bien voulu examiner le passage même de Columelle, il auroit vû que loin d'être favorable au Systême de M. Newton, il lui est formellement contraire.

Lib. XI. cap. 2.

Columelle, dans son Traité d'Agriculture, donne une espece de Calendrier rustique, dans lequel il fait la distribution des divers travaux rustiques aux différens jours de l'année qu'il désigne, non-seulement par les quantiémes du mois civil, mais par le quantiéme astronomique ou par leur distance des points cardinaux & par les levers & les couchers des constellations, & même des étoiles remarquables dont il donne les prognostics suivant l'usage des Calendriers anciens.

Columelle, qui est un Ecrivain très-sensé, ne croyoit pas ces prognostics une chose fort assurée; & dans le chapitre qui précéde immédiatement ce Calendrier, il insinue que comme il est important dans l'agriculture de ne laisser passer aucun jour sans travailler, & de ne se point laisser accabler par l'ouvrage, il est essentiel de le partager entre les différens jours de l'année, & de

l'attacher de telle ſorte à chaque jour que l'on ſe faſſe une eſpéce de religion de le remettre à un autre ; parce que le dérangement d'un ſeul jour paſſé à ne rien faire ſe répand ſur tout le reſte de l'année. C'eſt pour cela, continue-t-il, qu'il eſt important de s'attacher aux préceptes fondés ſur les prognoſtics des aſtres. Je conviens, ajoûte-t-il, que j'ai attaqué ce principe par pluſieurs raiſonnemens dans les Livres que j'ai écrits contre les *Aſtrologues*. Mais il s'agiſſoit là de détruire le principe des Chaldéens qui aſſurent que les changemens dans la température de l'air répondent à des points & à des inſtants fixes & déterminés. Dans l'agriculture on ne ſuppoſe pas cette préciſion ſcrupuleuſe : *in hâc ruris diſciplinâ non deſideratur ejuſmodi ſcrupuloſitas ; ſed quod dicitur pingui Minervâ, quantum vis utile continget villico tempeſtatis futuræ præſagium, ſi perſuaſum habuerit modo ante, modo poſt, interdum etiam ſtato die, orientis vel occidentis competere vim ſyderis ; nam ſatis providus erit, cui licebit ante multos dies cavere ſuſpecta tempora.* On voit par là qu'il ne regarde ces ſortes de prognoſtics, que comme un moyen de tenir le Laboureur alerte pour ſe précautionner contre les accidens qui ſont fréquens dans certaines ſaiſons.

En donnant ces leçons Columelle avoit moins égard à l'Aſtronomie, qu'à raſſembler les préceptes d'agriculture attachés par l'expérience aux différens jours des ſaiſons déterminées par les équinoxes & par les ſolſtices.

Dans un autre endroit de ſon Livre Columelle donne un autre Calendrier, mais fort abrégé & relatif ſeulement à la nourriture des Abeilles. Le miel étoit une choſe importante chez les anciens, parce que le ſucre n'étoit pas connu. Le ſecond Calendrier eſt différent du premier pour les levers des étoiles. Par exemple il y marque le lever des Pléïades au quarante-huitiéme jour après l'équinoxe, c'eſt-à-dire quatre jours plus tard que

Lib. IX. cap. 14.

dans l'autre Calendrier. Dans ce Calendrier il marque les points cardinaux au huitiéme degré des ſignes; & à cette occaſion il ajoûte la remarque ſuivante : *Nec me fallit Hipparchi ratio quæ docet ſolſtitia & æquinoctia non octavis, ſed primis partibus ſignorum confici. Verum in hâc ruris diſciplinâ ſequor nunc Eudoxi & Metonis antiquorumque faſtus Aſtrologorum, qui ſunt aptati publicis ſacrificiis, quia eſt notior iſta vetus * agricolis concepta opinio. Nec tamen Hipparchi ſubtilitas pinguioribus ut aiunt ruſticorum litteris neceſſaria eſt.*

» Je n'ignore pas, *dit Columelle*, que les calculs » d'Hipparque ont montré que les ſolſtices & les équi- » noxes ne ſe font pas au huitiéme, mais au premier de- » gré des ſignes. « Le calcul par lequel Hipparque l'avoit enſeigné étoit celui par lequel il avoit fait voir que la premiere d'Ariès étoit dans le colure équinoxial. Ces termes montrent qu'il ne s'agiſſoit pas là d'une différente maniere de compter les degrés de la même Sphère, mais d'une différence réelle dans la poſition des colures de cette même Sphère.

» Dans ces préceptes d'agriculture, *continue Columel-* » *le*, je me conforme aux *Faſtes*, c'eſt-à-dire aux Calen- » driers civils d'Eudoxe, de Méton & des Aſtrologues » anciens qui ſont ajuſtés aux ſacrifices publics. Ces » opinions reçuës de longue main par les Laboureurs » leur ſont plus connuës; & d'ailleurs l'exactitude d'Hip- » parque n'eſt pas néceſſaire pour une Aſtronomie groſ- » ſiere, comme celle des gens de la campagne.

Lib. XI. cap. 2. Il avoit dit au commencement de ce Livre : *Novi autem veris principium non ſic obſervare ruſticus debet quemadmodum Aſtrologus, ut expectet certum diem illum qui veris initium facere dicitur.* Le Printemps des Laboureurs ne commence pas à un jour & à un inſtant marqué comme celui des Aſtronomes.

* C'eſt ce mot *Agricolis* que le P. Souciet a oublié dans ſa citation.

Columelle

Columelle fait ici ſon apologie, comme s'il avoit prévû qu'il y auroit quelque jour des gens qui pour le décréditer le traiteroient de *Laboureur* & de *ſimple Jardinier.* Ces noms n'étoient pas ſi mépriſables à Rome : les plus grands hommes & les plus habiles gens s'étoient fait honneur d'écrire ſur l'agriculture, & de faire part au Public des connoiſſances qu'ils avoient acquiſes dans cette ſcience par leurs propres obſervations. Quoique le luxe & la corruption euſſent déja détruit en partie le goût de l'agriculture chez les Romains au temps de Columelle, & que le mérite d'amuſer & de plaire par les agrémens frivoles commençât à être preſque le ſeul dont on fit cas, préſage certain de la décadence d'un Etat, on n'en étoit pas encore venu juſqu'à regarder l'agriculture comme une profeſſion vile ; & les gens de Lettres ne dédaignoient pas d'écrire ſur cet Art. Columelle étoit homme de Lettres : il ne faut que lire ſon ouvrage pour ſentir que l'on ne peut s'exprimer avec autant d'élégance dans le ſtyle & autant de bons ſens dans les choſes, ſans avoir un eſprit très-cultivé. Il nous apprend lui-même qu'il avoit écrit contre les *Genethliaques* ou Aſtrologues judiciaires ; & il ſemble craindre qu'on ne le ſoupçonnât d'ignorer les découvertes & la préciſion de la nouvelle Aſtronomie.

Pour revenir au paſſage & à la conſéquence que l'on en tire ; Columelle attribue en général l'opinion qui plaçoit les points cardinaux au huitiéme degré des ſignes à Eudoxe, à Méton & aux anciens Aſtrologues. Il ne dit pas qu'elle fût dans les Calendriers aſtronomiques, mais dans les *Faſtes*, c'eſt-à-dire dans les Tables qui contenoient la diſtribution des jours de l'année ſuivant la *diviſion civile* en jours ſacrés & en jours profanes, qui marquoient les jours heureux & malheureux, les levers & les couchers des étoiles, leurs prognoſtics, les changemens dans la température de l'air, &c. Il les diſtingue des Tables ou calculs d'Hipparque.

Ces Fastes régloient les sacrifices publics qui marquoient le commencement, le milieu ou la fin des saisons, & qui avoient été fixés par rapport aux Calendes, aux Nones & aux Ides des mois. Il s'étoit formé là dessus diverses opinions parmi les gens de la campagne, auxquelles ils s'étoient accoûtumés : ils croyoient que certaines étoiles malfaisantes se levoient dans certains temps ; & il s'étoit établi diverses Pratiques religieuses pour détourner les effets de ces constellations malignes*. Ces étoiles ne se levoient que long-temps après les jours des sacrifices : mais, comme le dit Columelle, cette subtilité étoit inutile aux Laboureurs. En voulant reformer l'Astronomie rustique on n'auroit pu se faire entendre à ceux pour qui elle étoit faite, & cela n'eût servi qu'à brouiller toutes leurs idées. Voilà tout ce que Columelle nous veut dire, & il ne faut pas conclure autre chose de ses paroles. Il nomme à la vérité Méton & Eudoxe : mais il les joint aux anciens Astrologues, auteurs des premiers Fastes, c'est-à-dire de ceux qui furent dressés vers le temps d'Hésiode ; car je doute que les Grecs en eussent de plus anciens dont l'usage fût généralement établi. Pourquoi appliquera-t-on à Méton seul ce que Columelle dit des anciens Astrologues en général ? Et pourquoi entendra-t-on des Calendriers astronomiques ce qu'il déclare lui-même ne regarder que les *Fastes* suivis anciennement par les *Laboureurs* ?

Mais il y a plus : Columelle marquant une différence de huit degrés dans la position des points cardinaux de ces anciens Fastes, comparées avec la position de ces mêmes points dans Hipparque, il indique une différence de huit degrés dans le lieu des étoiles fixes, & par conséquent une de huit jours environ dans le temps de leurs levers & de leurs couchers, au moins pour la plûpart. Si le huitiéme degré auquel Méton plaçoit les colures,

* Plin. Lib. XVIII. 29. *Tria tempora fructibus metuebant, propter quod instituerant ferias, diesque Festos, Rubigalia, Floralia, Vinalia.*

ſuivant M. Newton, eût été, comme il le prétend, le huitiéme degré des ſignes ; les colures des ſolſtices, par exemple, auroient été au premier degré des conſtellations & au même lieu à peu-près auquel les plaçoit Hipparque. La différence n'auroit été que d'un ou deux degrés & non pas de huit. Suppoſera-t-on encore que Columelle, dont l'objet devoit être d'exténuer cette différence, l'aura groſſi & l'aura faite de huit degrés lorſqu'elle n'étoit au plus que de deux ? Suppoſera-t-on que M. Newton, qui n'a jamais vû ces Faſtes ou Calendriers civils de Méton, non plus que les Tables d'Hipparque, ſçait mieux comment ils étoient faits & de combien ils différoient, que ne l'a ſçu Columelle, qui vivoit dans le temps même où ils étoient en uſage, qui les a comparés, & qui d'ailleurs étoit lui-même Aſtronome ?

Dans mes premieres obſervations j'avois rapporté les paſſages de Columelle, comme prouvant l'exiſtence de ces divers Calendriers ruſtiques, & la continuité de leur uſage, lors même que, par le changement produit dans le lieu des conſtellations par le mouvement des étoiles fixes, ces Calendriers n'étoient plus conformes aux apparences des levers & des couchers de ces mêmes étoiles : j'avois dit qu'en ſuppoſant même que dans les Calendriers publiés par Méton, les points cardinaux étoient au huitiéme degré de leurs ſignes, on n'en pouvoit conclure autre choſe ſinon que Méton dans ſes Faſtes avoit fait la même choſe que Columelle; qu'il avoit reſpecté les vieilles opinions & les préjugés des gens de la campagne fondés ſur les Faſtes ou Calendriers ruſtiques du temps d'Héſiode, dans leſquels les colures cardinaux étoient marqués au huitiéme degré des ſignes, parce qu'ils étoient alors au huitiéme des conſtellations.

J'avois déja montré mes obſervations à pluſieurs amis lorſque l'on me parla des objections que le P. Souciet avoit faites à M. Newton ſur ce ſujet, & que l'on me communiqua un extrait de la Lettre du P. Souciet à M.

Newton. Comme nous attaquions l'un & l'autre le même principe, je crus que nous nous ferions peut-être rencontrés le P. Souciet & moi; & lorfque je publiai mes obfervations j'annonçai l'Ecrit du P. Souciet d'une façon dont l'homme le plus délicat & le plus fenfible fur la propriété des découvertes littéraires auroit dû être content. Il ne l'a cependant pas été, & il a même paru croire & faire entendre que j'avois voulu me faire honneur d'une découverte qui étoit à lui. Lorfque je lûs fon ouvrage compofé depuis la publication du mien, je vis avec étonnement que quoiqu'il n'employât prefque que les mêmes paffages & les mêmes autorités dont je m'étois fervi, & que j'avois indiqués, il en faifoit un ufage fi différent que nos deux Ecrits ne convenoient que dans le deffein de combattre M. Newton.

En remarquant que les Differtations du P. Souciet en forme de Lettres à M. l'Abbé Conti, poftérieures en date à la publication de mes obfervations, ne contiennent prefque que les mêmes autorités que j'avois employées, mon deffein n'eft pas d'infinuer que le P. Souciet les a prifes chez moi. A Dieu ne plaife que je fois jamais capable de la baffeffe d'un pareil foupçon. Mon unique but eft de lui faire obferver par l'exemple de ce qui lui eft arrivé à lui-même, que deux hommes de Lettres ayant à traiter la même matiere fe rencontrent fans fe copier. On peut aller au même but & marcher dans la même route fans pour cela fe fuivre à la pifte. Nos Méthodes d'attaquer le Syftême de M. Newton au Pere Souciet & à moi font abfolument différentes. Je ne crains ni de l'avancer, ni d'être défavoué par les Lecteurs.

Avant que de finir cet article des conftellations, je crois qu'il eft encore à propos de montrer deux chofes à l'égard des anciens Calendriers, la premiere que les Calendriers qui portoient le nom de Méton au temps de Columelle étoient différens de huit jours entiers dans le

lever des étoiles, de ceux qui étoient réglés sur les apparences du temps même de cet Astronome, & par conséquent que ces Calendriers étoient ceux qui avoient été dressés au temps d'Hésiode vers l'an 900. La seconde que dans les Calendriers grecs il y avoit des levers & des couchers d'étoiles qui différoient de huit jours entiers, & même encore plus, des Calendriers réglés sur les apparences de ces mêmes levers & de ces mêmes couchers au temps d'Hésiode, dont le Calendrier ne pouvoit différer sensiblement de celui de Chiron, s'il a vécu np sale temps marqué par M. Newton. Ces deux différences jointes ensemble en font une de quinze jours au moins entre les anciens Calendriers & ceux qui avoient été dressés pour le siécle de Méton; & par conséquent les plus anciens Calendriers de la Gréce se doivent rapporter au quatorziéme siécle avant l'Ere chrétienne: ce qui est le temps du Centaure Chiron, suivant la Chronologie ordinaire.

II. *Premier éclaircissement sur les Calendriers qui portoient le nom de Meton.*

Quoiqu'Hipparque eût écrit pour montrer le mouvement du lieu des colures dans l'Ecliptique, & par conséquent que le temps du lever & du coucher des étoiles fixes changeoit sensiblement dans le même climat, il ne paroît pas que l'on ait pensé à faire usage dans l'Astronomie de cette découverte, qui ne fut bien confirmée que par Ptolémée. On ne songeoit point que ce pouvoit être là une des causes de la fausseté des anciens Calendriers. Columelle lui-même savoit si peu quel étoit ce mouvement dont parlou Hipparque, qu'il le regarde comme un changement dans les poles du mouvement diurne, qui doit en produire un sensible dans les climats & dans leur fertilité & dans la température de l'air. *Hipparchum prodidisse tempus fore quo cardines mundi loco moverentur.* Les Fastes qui portoient le nom de Méton différoient de huit degrés dans le lieu des colures de ceux qui portoient le nom d'Hipparque, ou qui étoient construits

ſelon ſon Syſtême. Si, comme le prétend M. Newton, cette différence n'eût conſiſté que dans la maniere de compter le quantiéme degré du ſigne, les étoiles auroient été à la vérité dans des lieux différens en nombre de degrés, mais à la même diſtance des colures cardinaux : car ces colures étoient placés dans l'une & dans l'autre Sphère au même commencement des conſtellations ; toute la différence conſiſtoit en ce que Méton nommoit le huitiéme degré du ſigne ce qu'Hipparque nommoit le premier. Telles ſont les conſéquences neceſſaires de la ſuppoſition de M. Newton. Dans ce Syſtéme, de quelque maniere que l'on comptât les degrés des ſignes, les levers & les couchers des étoiles ſe trouvoient toûjours marqués aux mêmes jours après les points cardinaux. Mais ſi c'étoit préciſément le contraire qui arrivoit, & ſi les levers & les couchers des étoiles étoient marqués huit jours plutôt par rapport à ces points dans la Sphère de Méton, que dans celle d'Hipparque ; la différence venoit, non pas de la ſeule maniere de compter les degrés des ſignes, mais de la maniere de placer les points cardinaux dans les conſtellations ; & par conſéquent la Sphère de Méton étoit antérieure de près de 600. ans à celle d'Hipparque.

Colum. Lib. I. cap. 1.

Pour décider ſur ce point il ſuffit d'examiner dans les deux Calendriers de Columelle ce qu'il dit du lever & du coucher d'Arcturus, de Sirius & des Pleïades *, les trois conſtellations du plus grand uſage dans l'ancienne agriculture.

Héſiode, dans ſon Poëme, marque le lever viſible d'Arcturus le ſoir après le coucher du Soleil au ſoixantiéme jour depuis le ſolſtice d'hiver. Dans la Sphère d'Hippparque, où les ſignes commençoient aux points cardinaux, ce jour étoit le trentiéme d'Aquarius.

Oper. & dies, v. 566.

* Hippocrate *de Aëre*, dit qu'il faut obſerver principalement le lever de Sirius, & enſuite le lever & le coucher d'Arcturus & des Pleïades.

Ce lever * visible est différent, comme on le sçait, du lever astronomique qui se fait lorsque le Soleil est dans l'horizon vers l'occident, au même instant que l'étoile se trouve dans la partie opposée de l'horizon vers l'orient. L'étoile n'est pas visible alors ; elle ne commence à l'être que lorsque le Soleil s'est plongé quelques degrés sous l'horizon. Mais alors cette étoile paroît élevée d'autant de degrés sur l'horizon oriental. Ce lever visible précede de quelques jours le lever astronomique. Kepler ayant calculé le lever astronomique d'Arcturus pour le temps d'Hésiode, a trouvé qu'il s'étoit fait, le Soleil étant au 5°. de *Pisces* & 65. jours après le solstice d'hiver. Epit. astronom. Coper. Lib. III°. pag. 397.

Le Pere Petau ayant calculé le même lever pour la premiere année Julienne, & pour le paralléle de Rome, a trouvé qu'il s'étoit fait au 13°. de *Pisces*; de sorte que le lever apparent tomboit au huitiéme du signe & au soixante-huitiéme jour après le solstice.

Columelle, dans son Calendrier, met le lever d'Arcturus au neuviéme avant les calendes de Mai, c'est-à-dire le soixantiéme jour après le solstice, de même qu'Hésiode, & huit jours avant le temps où son lever se faisoit lorsqu'il vivoit. Columelle nous avertit qu'il copioit les Fastes de Méton & des anciens Astrologues suivis par les gens de la campagne : donc les Fastes qui portoient ce nom étoient les mêmes que ceux du temps d'Hésiode. Lib. XI. 2.

Le même Ecrivain nous apprend qu'Arcturus se leve héliaquement, c'est-à-dire paroît le matin dans l'horizon avant le Soleil, 50. jours après le lever de Sirius. Cette derniere étoile se leve, selon lui, 30. jours après le solstice : donc le lever héliaque d'Arcturus tombe 80. jours après le solstice d'été. Au temps de Columelle Lib. IX. 14.

* Les levers & les couchers calculés que j'emploie sont ceux qui l'ont été par le P. Petau, à moins que je ne cite un autre Auteur. Voy. Uranol. Diss. Lib. II. cap. 8. &c.

le lever arrivoit au 26°. 16′. de *Virgo*, & le quatre vingt-neuviéme jour après le folftice. Donc il mettoit le lever d'Arcturus huit jours entiers plutôt qu'il ne fe faifoit. Le Calendrier de Méton qu'il avoit copié étoit conforme à ce qui arrivoit au temps d'Héfiode ; car, fuivant le calcul de Kepler, Arcturus fe levoit, au fiécle de ce Poëte, le Soleil étant au 19°. 50′. de *Virgo*, 80. jours après le folftice.

Il faut obferver au fujet d'Arcturus que la latitude de cette étoile étant boréale, elle fe leve un peu plutôt fous le climat de Rome que fous celui de la Béotie où vivoit Héfiode. Mais comme cette différence eft peu confiderable, & que d'ailleurs elle eft toute à l'avantage de mon raifonnement, il me doit être permis de la négliger pour rendre la comparaifon plus facile aux Lecteurs, & ne point embarraffer leur imagination.

Nous venons de voir que Columelle marquoit le lever héliaque de Sirius au trentiéme jour après le folftice d'été : le P. Petau a calculé ce lever pour le temps de Columelle au 7°. 43′. de *Leo*, c'eft-à-dire au trente-huitiéme jour après le folftice : c'eft encore une différence de huit jours.

Oper. & dies, v. 384.

Héfiode dit que la conftellation des Pléïades marque le temps des labours & des femailles lorfqu'elle fe couche le matin au lever du Soleil, & le commencement de la récolte lorfqu'elle fe leve le matin avant cet aftre. Au temps de Columelle le coucher aftronomique de la luifante de cette conftellation fe faifoit le matin, le Soleil étant au 3°. 17′. de *Scorpius* : mais la lumiere du Soleil effaçant cette conftellation lorfqu'elle étoit encore éloignée de plufieurs degrés de l'horizon, c'étoit feulement quelques jours après que les Pléïades fe trouvoient dans l'horizon, lorfque le jour effaçoit la lumiere des étoiles. Le coucher aftronomique des Pléïades fe faifoit donc au temps de Columelle le trente-quatriéme jour après l'équinoxe d'Automne, & le coucher apparent,

au

au moins le quarantiéme, comme le marque Columelle lui-même dans l'un de ses Calendriers. Mais dans un autre endroit où il donne un second Calendrier plus étendu que le premier, il marque le coucher de cette constellation au vingtiéme, au vingt-uniéme, au vingt-deuxiéme, & au vingt-huitiéme jour après l'équinoxe d'Automne : ce qui prouve que les Calendriers ou les Fastes des anciens Astrologues différoient quelquefois de plus de huit jours dans le lever & dans le coucher des étoiles. Le coucher astronomique des Pléïades se faisoit au temps d'Hésiode, dans la Gréce, au 18°. 47'. de *Libra*, selon le P. Petau. Le coucher apparent arrivoit au moins huit jours après; c'est-à-dire au vingt-septiéme ou vingt-huitiéme jour après l'équinoxe d'Automne. C'est à ce même jour qu'il se trouve marqué dans le Calendrier de l'Astronome Calippus, copié par Géminus; & c'étoit ces Calendriers relatifs au temps d'Hésiode que Columelle avoit suivis.

Lib. IX. cap. 14.

Lib. XI. cap. 2.

Le lever héliaque des Pléïades ou leur apparition dans l'horizon le matin avant le Soleil, marquoit, selon Hésiode, le commencement de l'Eté, le temps auquel on se préparoit pour la récolte, & où, comme il le dit lui-même, on *aiguisoit les faucilles*. Cette constellation partageoit l'année rustique en deux. Son coucher le matin marquoit le commencement de l'hiver & son lever le matin le commencement de l'Eté. Au temps d'Hippocrate, ou de l'ancien Auteur du Traité *de Diæta*, on subdivisoit encore chacune de ces parties en deux autres marquées par l'équinoxe du Printemps, lequel précédoit alors de 48. jours le lever héliaque des Pléïades, & par le lever héliaque d'Arcturus, lequel arrivoit de même dans la Gréce au temps d'Hippocrate, le Soleil étant au vingt-cinquiéme de *Virgo*, 85. jours après le solstice d'Eté.

Theophr. de sign. pluviar. Arat. phænom. Varro de Re Rustica. Plin. XVIII 29. Hipp. de Diæta, Lib. III°.

Au temps de Columelle le lever héliaque de la luisante des Pléïades se faisoit en Italie au vingt-neuviéme

Petau, Uranol. ibid.

degré de *Taurus*, 59. jours après l'équinoxe du Printemps : au temps d'Hésiode ce même lever héliaque étoit arrivé pour la luisante des Pléïades au 11°. 4'. de *Taurus*, 42. jours après l'équinoxe. La derniere ou la plus orientale des Pléïades se levoit héliaquement dans le même temps, lorsque le Soleil étoit au 16°. 17'. de *Taurus*, c'est-à-dire 47. ou 48. jours après l'équinoxe. Columelle rapporte ce lever à quatre jours différens, sçavoir au trentiéme, au quarante-quatriéme, au quarante-sixiéme & au quarante-huitiéme jour après l'équinoxe ; c'est-à-dire qu'il suivoit les Calendriers relatifs au temps d'Hésiode, & que les Calendriers qui portoient le nom de Méton n'avoient pas été calculés sur les apparences des levers & des couchers qui avoient lieu de son temps, mais que l'on avoit suivi ceux qui avoient été dressés au temps d'Hésiode. La même chose aura lieu pour le reste des étoiles dont Hésiode donne les levers. Son Calendrier, de même que la plûpart des autres rapportés en entier ou par lambeaux dans les anciens Géoponiques grecs ou latins, n'étoient que des compilations où l'on avoit fait entrer indistinctement tous les anciens Calendriers, sans avoir aucun égard à la différence des temps, ni même à celle des climats. Quant à celui de Columelle en particulier, il est démontré que quoiqu'il portât le nom de Méton, il étoit relatif à un temps plus ancien que lui.

Colum. XI. 2. & IX. 14.

Le lever héliaque de la derniere des Pléïades arrivoit, selon le P. Petau, au 24°. 53'. de *Taurus* du temps de Méton, ou le cinquante-sixiéme jour après l'équinoxe. Columelle le rapporte au quarante-huitiéme jour, c'est-à-dire huit jours plutôt ; & la preuve qu'il parle de cette étoile, c'est qu'il dit formellement *Vergiliæ totæ apparent.*

Le lever d'*Arcturus* arrivoit au vingt-cinquiéme degré de *Virgo*, quatre-vingt-six jours après le solstice d'Eté du temps de Méton. Columelle le marque quatre-

vingts jours après le solstice, c'est-à-dire au moins six jours plutôt.

J'ai dit ci-dessus que les anciens n'avoient, selon les apparences, aucun Calendrier suivi plus ancien que ceux d'Hésiode. Cependant on trouve des lambeaux des Calendriers antérieurs, & même de ceux du temps de Chiron, réglés cinq à six cens ans avant Hésiode. C'est le second point que j'ai promis d'éclaircir.

III. *Second éclaircissement sur les Calendriers grecs antérieurs à ceux qui portent le nom de Méton, & selon toute apparence, plus anciens que le temps d'*Hésiode.

Il est d'une très-grande importance. Car quoique l'on ne puisse exiger de ceux qui attaquent l'hypothèse de M. Newton, qu'ils montrent des fragmens de ces anciens Calendriers grecs, réglés dans le quatorziéme siécle avant JESUS-CHRIST; néanmoins si l'on peut en faire voir, ce sera une preuve démonstrative que ces Calendriers ont été réglés dans le temps auquel la Chronologie ordinaire fait vivre Chiron, & plus de quatre cens ans avant le temps auquel M. Newton veut placer la premiere origine de l'Astronomie grecque.

Nous avons trois anciens Calendriers astronomiques: le premier est celui qui est dans l'*Uranologium* du Pere Petau, à la suite de *Géminus* que ce savant Jésuite en croit l'auteur. Ce Calendrier commence au solstice d'Eté, conformément à la méthode des anciens Grecs marquée dans Aratus, & cite les Auteurs des Calendriers dont il rapporte les opinions. Ces Auteurs sont Euctémon, Eudoxe, Démocrite, Calippus & Dosithée, lesquels avoient écrit pour le climat de la Gréce. Dosithée avoit observé à *Colones* dans la Troade. Il est étonnant qu'il ne soit point parlé de Méton dans ce Calendrier; si ce n'est une seule fois, à l'occasion du lever héliaque de Sirius. C'est-là, ce me semble, une preuve que, quoique l'on eût mis le nom de cet Astronome aux Calendriers rustiques consultés par Columelle, il n'en avoit cependant dressé aucun. Le Calendrier ou *Parapegma*, qu'il avoit réglé, que l'on fit graver en lettres

Diod. L. XII. Olymp. 86.

d'or, & que l'on exposa à Athènes & à Olympie pour servir à l'usage public de toute la Gréce, étoit un Calendrier civil, où l'on avoit principalement en vûe la conciliation des Néoménies avec les points cardinaux, pour fixer le commencement de l'année lunaire au solstice d'Eté par le moyen des mois intercalaires. C'étoit dans cette vûe que Méton avoit observé le solstice d'Eté de l'an 432. avant JESUS-CHRIST; & il ne paroît pas qu'il ait fait aucune observation sur les levers & les couchers des étoiles.

Les deux autres Calendriers anciens sont de Ptolémée. Suidas nous apprend qu'il en avoit fait deux différens. Nous en avons un en grec; mais pour l'autre on n'en a qu'une ancienne traduction latine.

Le premier de ces Calendriers est construit principalement pour le temps même de Ptolémée, & marque les levers & les couchers apparens pour les différens climats, relativement aux jours de l'année égyptienne fixe commençant en Automne. Ces climats sont désignés par le nombre des heures du plus long jour dans chaque climat: la chose frappe les Lecteurs; & d'ailleurs elle est comme expliquée par un *Scholium* joint à ce Calendrier dans l'édition que le P. Petau en a donnée. Ainsi l'on ne comprend pas comment ce mot *Hora* répeté si souvent a paru un énigme à ce savant homme, & une énigme pour l'intelligence de laquelle il implore le secours des Lecteurs: *quod nulla conjectura potuimus assequi .... de quo libenter doceri me cupiam.* Ce seroit-là un nouvel exemple de ces distractions qui empêchent les yeux les plus clairs-voyans d'appercevoir les choses les plus faciles. Mais il n'est pas besoin de les multiplier pour convaincre les gens sensés, que l'on peut relever les fautes de ceux qui nous ont précédés, & même voir ce qui leur a échappé, sans pour cela valoir mieux qu'eux.

Uranol. part. I. not. p. 417.

Ce premier Calendrier, qui ne comprend que les étoiles des deux premieres grandeurs, contient les noms

de plusieurs Astronomes ; mais c'est moins parce qu'ils ont fourni le temps du lever & du coucher des étoiles, que parce que les prognostics attachés à ces apparences célestes sont tirés de leurs Calendriers.

Le second Calendrier de Ptolémée est disposé selon l'ordre de l'année & des mois Romains, commençant en hiver. Il paroît être une compilation des anciens Calendriers : car on y marque les mêmes équinoxes & les mêmes solstices à des jours différens ; les couchers & les levers des mêmes étoiles y sont répétés aussi plusieurs fois, mais sans égard aux climats. Dans cette Collection, de même que dans celle de Géminus, il se trouve plusieurs levers qui ne peuvent être regardés que comme des fragmens des très-anciens Calendriers faits du temps de Chiron, ou même avant lui, dans l'Egypte & dans l'Orient, & apportés en Gréce par les premieres Colonies qui vinrent s'y établir avec Inachus, avec Cécrops, avec Danaüs & avec Cadmus. J'espere que le Lecteur en sera convaincu par les exemples suivans : je prendrai les mêmes étoiles dont j'ai déja parlé, Sirius, Arcturus & les Pléïades, parce que ce sont celles qui étoient d'un plus grand usage.

Sirius étant situé au delà de l'écliptique, se levoit plutôt & se couchoit plus tard pour l'Egypte & pour les Pays méridionaux, que pour les Pays plus éloignés de l'Equateur. Cette étoile se levoit héliaquement à Alexandrie & dans la basse Egypte l'an 45. avant JESUS-CHRIST, lorsque le Soleil étoit au 26°. 9'. de Cancer, c'est-à-dire le vingt-septiéme jour après le solstice. Cette même année, qui étoit celle de la reformation du Calendrier de Jules-César, Sirius se levoit héliaquement pour le climat de Rome onze jours plus tard, & lorsque le Soleil étoit au 7°. 43'. de *Leo*.

Au temps d'Hipparque cette même étoile se levoit héliaquement pour le climat de Rhodes le trente-uniéme jour après le solstice au 1°. de *Leo*. Géminus assure que Gemin. Uranol. Pag. 60.

la même chose avoit lieu de son temps. Le célébre Kepler ayant calculé le temps du lever héliaque de Sirius dans la Gréce pour le siécle d'Hippocrate, qui est celui de Méton, d'Euctemon & d'Eudoxe, & qui n'est pas fort éloigné de celui de Calippus, trouve qu'il a dû arriver le vingt-neuviéme jour après le solstice, le Soleil étant au 28°. 17′. de *Cancer*.

Kepler *Epitom. Astronomiæ. Copernic.* p. 390.

Bainbrigge, savant Anglois & Professeur d'Astronomie à Oxford, a donné un petit Traité sur l'année caniculaire ou sothiaque, auquel *Gréaves* a joint les démonstrations astronomiques des assertions de Bainbrigge. Dans ce petit ouvrage l'Astronome Anglois calcule le temps du lever héliaque de Sirius en Egypte pour différentes années : il trouve qu'il a dû y arriver l'an 138. après JESUS-CHRIST, le vingt-septiéme jour après ce solstice, au 25°. 36′. de *Cancer*. Ce temps étoit celui de Ptolémée : aussi marque-t-il dans son Calendrier Egyptien le lever héliaque de Sirius au vingt-septiéme du mois *Epiphi* de l'année fixe & intercalée pour le parallele de l'Egypte, ou pour celui dans lequel le plus long jour est de 14. heures.

Cette année 138. étoit celle du commencement d'un nouveau cycle, selon le témoignage de Censorin. Aussi le premier jour de l'année égyptienne vague tomboit-il à celui du lever de Sirius. Bainbrigge, qui est d'un avis différent de M. Newton sur l'époque du cycle sothiaque & du commencement des années égyptiennes, a calculé aussi le lever de Sirius pour l'année 1322. avant JESUS-CHRIST, laquelle est la premiere du cycle sothiaque qui avoit précédé celui de Censorin. Il montre que cette année le lever héliaque de Sirius arriva dans la basse Egypte le quatorziéme jour après le solstice, le Soleil étant au 13°. 20′. de *Cancer*. Sirius se levoit alors plus tard dans la Gréce, à cause de la différence des climats. Sous celui du trente-huitiéme degré de latitude, il se levoit héliaquement le dix-huitiéme jour après le

solstice. Dans la haute Egypte & sous le paralléle de Syené au contraire il se levoit plutôt, & vers le huitiéme jour après le solstice. Cela posé, il faut voir quels sont les jours marqués dans les anciens Calendriers pour ceux du lever héliaque de Sirius.

Dosithée, cité par Géminus, le mettoit au vingt-troisiéme jour après le solstice, mais pour l'Egypte. Méton le met au vingt-cinquiéme jour, c'est-à-dire trois jours plutôt qu'il n'arrivoit de son temps : car le calcul de Kepler est confirmé par le témoignage d'Euctémon & d'Eudoxe, qui marquoient ce lever héliaque de Sirius au vingt-septiéme jour après le solstice. C'est la seule fois que Géminus cite le Calendrier de Méton ; & dans cet endroit Méton ne s'étoit pas conformé aux observations, mais à un ancien Calendrier, depuis lequel les choses avoient changé. Calendar. Gem. p. 64. Uranolog.

Le Calendrier de Ptolémée disposé selon l'ordre des mois Romains, & qui est, comme on l'a déja vû, une compilation de tous les anciens Calendriers, marque le lever de Sirius à sept jours différens, sçavoir au quatriéme après le solstice, au sixiéme, au vingt-deuxiéme, au vingt-cinquiéme, au vingt-septiéme, au trente-uniéme, & au trente-deuxiéme. Ce dernier jour est marqué aussi par Euctémon dans Géminus ; mais c'étoit sans doute sur l'observation faite au nord de Bysance, & pour les Pays septentrionaux du Pont-Euxin, où les Grecs avoient alors un assez grand commerce. Sous ce climat Sirius se levoit quelques jours plus tard que dans la Gréce méridionale. Au temps d'Euctémon il se levoit 29. jours après le solstice.

Entre ces levers il y en a deux qui ne peuvent avoir lieu dans la Gréce, savoir celui du quatriéme jour & celui du sixiéme jour après le solstice. Ptolémée les avoit sans doute tirés de quelque Calendrier égyptien, & même d'un Calendrier bien ancien ; puisque supposant même ce Calendrier réglé sur les apparences du climat

de la haute Egypte, il doit être antérieur au cycle qui commença 1332. ans avant JESUS-CHRIST. La premiere année de ce cycle Sirius se levoit huit jours après le solstice pour Syené, & 14. jours après le même solstice pour Alexandrie.

Ptolémée n'a pû marquer dans son Calendrier un Phénoméne si contraire à ce qui arrivoit de son temps, que parce qu'il l'avoit trouvé rapporté dans des Calendriers anciens. Comme le mouvement des étoiles fixes lui étoit connu, il savoit que cette différence avoit une cause réelle, & que ce n'étoit point une erreur. Ces Calendriers avoient été réglés quinze ou seize cens ans au moins avant JESUS-CHRIST; & par conséquent l'Astronomie étoit bien plus ancienne en Egypte que M. Newton ne le prétend. Les Egyptiens observoient le lever de Sirius avec grande attention; & il y auroit bien des choses singulieres à remarquer à cette occasion: mais ces discussions qui demanderoient beaucoup de temps conviendront mieux ailleurs. Passons aux deux autres étoiles.

Le lever héliaque d'Arcturus arrivoit au temps d'Hésiode, selon le calcul de Kepler, 80. jours après le solstice d'été lorsque le Soleil est au 19°. 50′. de *Virgo*. Ce même lever arrivoit au temps de Méton, plus de 400. ans après Hésiode, le quatre-vingt-cinquiéme jour après le solstice au 25°. de *Virgo*, selon le calcul du Pere Petau.

Euctémon, dans Géminus, met le lever d'Arcturus au soixante-douziéme jour après le solstice, treize jours plutôt qu'il n'arrivoit de son temps, & huit jours plutôt que du temps d'Hésiode. Columelle le marquoit aussi à ce même jour soixante-douziéme, ou au précédent, c'est-à-dire au soixante-onziéme, aux *Nones* de Septembre.

Lib. XI. 2.

Le Calendrier d'Euctémon, qui étoit fait pour l'usage des Grecs & conformément à leur agriculture, marquoit

quoit cependant, comme on le voit, le lever héliaque d'Arcturus treize jours plutôt qu'il ne falloit, & même huit jours plutôt qu'il ne le pouvoit être dans le Calendrier d'Hésiode. Si ce Calendrier d'Hésiode eût été le même que celui de Chiron, comme le prétend M. Newton, d'où cette différence auroit-elle pû venir ? Il n'y a pas moyen de recourir ici aux Calendriers Egyptiens : car l'étoile d'Arcturus ayant une déclinaison boréale, elle se leve plus tard pour les pays méridionaux que pour la Gréce. Cette différence n'a donc pû être produite que par le mouvement des étoiles fixes ; & il faut par conséquent reconnoître qu'il y avoit un Calendrier dans la Gréce réglé pour le temps auquel Arcturus se levoit héliaquement le soixante-douziéme jour après le solstice, c'est-à-dire 400. ans au moins avant Hésiode. Les climats de la Thessalie, de la Béotie & de l'Attique sont les mêmes ; & au temps d'Hésiode tout ce qui étoit au nord de la Thessalie étoit barbare, en sorte que l'on n'y faisoit aucune observation : ces Pays n'avoient point de Calendriers ni d'Astronomes. Le Calendrier latin de Ptolémée marque aussi le lever d'Arcturus au soixante-treiziéme, au soixante-dix-septiéme & au soixante-dix-neuviéme jour après le solstice ; ce qui montre la réalité du Calendrier copié par ces trois Auteurs différens qui sont rarement d'accord entr'eux.

Au temps d'Hésiode l'étoile d'Arcturus se levoit le soir, c'est-à dire se montroit dans l'horizon au coucher du Soleil le soixantiéme jour après le solstice d'hiver, lorsque le Soleil étoit au trentiéme d'*Aquarius :* c'est lui-même qui nous l'apprend dans son Poëme. Columelle, qui marque le lever d'Arcturus à plusieurs jours différens, mais tous antérieurs à ce qui arrivoit de son temps en Italie, écrit dans le Calendrier abrégé qu'il donne en particulier pour ceux qui nourrissent des Abeilles, que le lever d'Arcturus se fait aux Ides de Février, c'est-à-dire, selon son propre calcul, le cinquan-

Oper. & dies, v. 564.

Lib. IX. 14. vers la fin.

te-deuxiéme jour après le solstice. Cela n'a pû arriver pour la Gréce que lorsqu'Arcturus étoit au onziéme ou au douziéme degré de *Virgo*; c'est-à-dire plus de 1300. ans avant JESUS-CHRIST, & au temps dans lequel la description de la Sphère de Chiron nous a fait voir que vivoit l'inventeur de l'Astronomie grecque : ainsi c'étoit dans ce Calendrier que les Auteurs copiés par Columelle avoient trouvé ce lever d'Arcturus. Ovide, dans ses Fastes, marque le lever de cette étoile encore un jour plutôt que Columelle. Cette différence montre qu'ils n'a-
Col. XI. 2. voient pas copié les mêmes Auteurs. Columelle suit en d'autres endroits le Calendrier d'Hésiode. Pline y est conforme, & Eudoxe ne s'en éloignoit pas, puisqu'il marquoit ce lever au soixante-troisiéme jour après le solstice. Ovide le marque au soixante-quatorziéme jour, mais suivant quelque Calendrier réglé un peu avant celui de Jules-César : car au temps d'Ovide & de César le lever astronomique de cette étoile se faisoit en Italie le soixante-treiziéme jour après le solstice; & le lever visible ou apparent ne se faisoit que cinq ou six jours plus tard & 80. jours après le solstice.

On a vû plus haut de quelle importance étoit la constellation des Pléïades pour les Grecs, puisqu'ils se régloient sur son lever & sur son coucher pour le temps des labours & pour celui des moissons. Ce qu'Hésiode dit du temps pendant lequel cette constellation demeu-
Uran. Lib. II. roit cachée dans les rayons du Soleil sans se montrer sur l'horizon, prouve, comme le fait voir le P. Petau, que du temps de ce Poëte le lever héliaque des Pléïades duroit depuis le quarante-deuxiéme jour après l'équinoxe jusqu'au quarante-septiéme, ou depuis le 11°. 4'. de *Taurus* jusqu'au 16°. 17'. du même signe, à cause de la longitude différente des sept étoiles qui forment cette constellation.

Au temps de Columelle le lever héliaque de la luisante des Pléïades se faisoit à Rome le cinquante-neuvié-

me jour après l'équinoxe : cependant il le rapporte au trentiéme ; c'est à-dire 29. jours plutôt qu'il ne se faisoit de son temps, & dix jours avant ce qui arrivoit au siécle d'Hésiode. Ailleurs Columelle est conforme au Calendrier de ce Poëte : car il compte 48. jours entre l'équinoxe & le lever des Pléïades. Cette constellation ne s'est levée héliaquement pour la Gréce le trentiéme jour après l'équinoxe que lorsqu'elle étoit au 17°. d'*Ariès*, c'est - à - dire au temps de Chiron en 1353. ans avant JESUS-CHRIST. Col. XI. 2.

La constellation des Pléïades étoit distinguée par quelques Astronomes de celle du Taureau & de celle du Belier, entre lesquelles elle se trouvoit. Mais il y avoit d'autres Astronomes qui la prenoient pour une partie de la premiere, & qui la nommoient la queue du Taureau. Calippus étoit de ce nombre, & mettoit son lever héliaque au trente-troisiéme jour après l'équinoxe ; ce qui s'éloignoit peu du Calendrier de Chiron. Euctémon mettoit ce lever au quarante - quatriéme jour ; ce qui étoit conforme au Calendrier d'Hésiode. Eudoxe le mettoit au cinquante-troisiéme jour. Plin. II. 41. Gemin. Uranol.

Ptolémée, dans son Calendrier latin, marque le lever héliaque des Pléïades à plusieurs jours differens après l'équinoxe, sçavoir au dixiéme, au trente-uniéme, au quarante-sixiéme, au cinquantiéme, au cinquante-uniéme & au soixante-neuviéme. Le lever du trente-uniéme jour est relatif au siécle de Chiron ; celui du quarante-sixiéme au siécle d'Hésiode ; celui du cinquantiéme & cinquante-uniéme au siécle de Méton & d'Eudoxe. Enfin celui du soixante-neuviéme se doit rapporter au siécle de Ptolémée lui-même, & s'entend du lever de la constellation entiere.

Le lever du dixiéme jour après l'équinoxe, antérieur de vingt jours au lever de cette constellation du temps de Chiron, regarde certainement le climat de la haute Egypte où cette étoile se leve plutôt que dans la Gréce ;

& il étoit tiré de quelque ancien Calendrier égyptien réglé plusieurs siécles avant le temps de Chiron.

Le coucher héliaque de la luisante des Pléïades arrivoit au temps de Thalès au dixiéme jour après l'équinoxe. C'étoit à ce jour que le marquoit Euctémon, selon Géminus. Le Calendrier latin de Ptolémée le marque à ce même jour & aux suivans : comme le coucher n'étoit d'aucun usage dans l'agriculture, les anciens Calendriers ne l'avoient point marqué. Au temps d'Hésiode la luisante des Pléïades se couchoit héliaquement, ou se couchoit le soir aussitôt après le Soleil, le cinquiéme jour après l'équinoxe.

Le coucher visible des Pléïades le matin au lever du Soleil étoit d'un plus grand usage dans l'agriculture, puisqu'il indiquoit le temps des labours & des semailles.

Il arrivoit astronomiquement au temps d'Hésiode le dix-neuviéme jour après l'équinoxe d'Automne le Soleil étant au 18°. 47'. de *Libra*. Alors le Soleil se trouvoit en même temps avec les Pléïades dans l'horizon : mais ce coucher des Pléiades n'étoit pas encore visible ; & comme le Poëte fonde une pratique d'agriculture sur ce coucher, il est clair qu'il a voulu parler du coucher sensible & apparent, lequel arrivoit cinq ou six jours plus tard.

Lib. XVIII. 25. Pline nous apprend que dans le Calendrier de Thalès ce coucher des Pléïades étoit marqué au vingt-quatriéme jour après l'équinoxe, & dans celui d'Anaximandre, contemporain de Thalès, au vingt-neuviéme jour. Au siécle de Thalès le coucher matin astronomique des Pléïades arrivoit au 24me de *Libra*, & ce phénomène n'étoit point d'usage. Ainsi il est clair que le coucher marqué dans le Calendrier de Thalès étoit le coucher sensible du Calendrier d'Hésiode, & que celui du 29. marqué par Anaximandre étoit celui qui se faisoit de son temps ou de celui de Thalès.

La même constellation se couchoit astronomiquement

au temps de Méton, d'Euctémon & d'Eudoxe au 27°. 44'. de *Libra*. Le coucher ſenſible étoit poſterieur de pluſieurs jours : auſſi voyons-nous dans le Calendrier de Géminus que Démocrite le plaçoit au 4°. de *Scorpius*, 34. jours après l'équinoxe. C'étoit ſans doute ſur l'autorité de Démocrite qui étoit grande en agriculture, que Columelle avoit mis le coucher des Pléïades au trente-quatriéme jour après l'équinoxe. Eudoxe marquoit ce coucher 15. jours plus tard au 19°. de *Scorpius*, & 49. jours après l'équinoxe. Mais cela ſe doit entendre de la conſtellation entiere, & même des climats les plus ſeptentrionaux de la Gréce.

Calippus marquoit le coucher de la queue du Taureau (nous avons vû que l'on nommoit ainſi les Pléïades) au 28°. après l'équinoxe, ce qui convient au ſiécle d'Héſiode, & Euctemon au quarante-cinquiéme, ce qui s'accorde aſſez avec Eudoxe.

Pline nous apprend qu'il y avoit une *Aſtronomie* publiée ſous le nom d'Héſiode (*nam & ejus nomine Aſtronomia extat*) dans laquelle le coucher viſible des Pléïades au lever du Soleil étoit marqué le jour même de l'équinoxe d'Automne. Lib. XVIII. 25.

Le P. Petau montre que cela n'a eu lieu que l'an 2278. avant l'Ere chrétienne, lorſque la luiſante des Pléïades étoit au 0°. 32'. d'*Ariès*. Il eſt clair qu'il n'y avoit alors aucun Calendrier ni aucun Obſervateur dans la Gréce. Ainſi l'Auteur de cette Aſtrologie d'Héſiode avoit tiré cela de quelque ancien Calendrier égyptien ou chaldéen. Nous ſavons que Calliſthène trouva à Babylone une obſervation aſtronomique antérieure de 1903. à la priſe de cette Ville par Alexandre, ou de l'an 2236. environ, & qu'il l'envoya à Ariſtote avec pluſieurs autres découvertes qu'il avoit faites dans l'Orient. Nous avons vû ci-deſſus que le commencement du cycle ſothiaque, & l'établiſſement de l'année ſolaire de 365. jours dans l'uſage civil en Egypte, eſt de l'an 2782. avant Uranol. p. 52.

l'Ere chrétienne. Il ne feroit pas étonnant qu'il y eût eu des Calendriers réglés quelques fiécles après.

Le mouvement des étoiles fixes étant une chofe peu connue, & la vraie quantité de ce mouvement étant ignorée, on ne peut fuppofer que les Auteurs de cette Aftrologie d'Héfiode euffent imaginé une ancienne obfervation en conféquence de ce qui avoit dû arriver par le mouvement des étoiles. S'ils avoient fait cette fuppofition, ç'auroit été dans quelque vûe; & nous ne voyons pas qu'ils tiraffent quelque conféquence de ce fait aftronomique. Pline le rapporte uniquement comme une preuve de la variété que l'on remarquoit entre les différens Calendriers. Il ignoroit le mouvement des étoiles, & par conféquent que cette variété eût une caufe phyfique, & qu'elle vint de la différence produite par ce mouvement dans la longitude de la conftellation des Pléïades. Cette différence eft de 55. degrés, & de 3967. ans, fi l'on compare le lieu de la luifante des Pléïades, réfultant de l'obfervation de fon coucher matin le jour de l'équinoxe d'Automne, avec le lieu marqué dans les Tables de Flamftéed.

Le Calendrier latin de Ptolémée rapporte une obfervation, au fujet du lever des Pléïades, qui fuppofe un ancien Calendrier réglé dans le même temps que celui qui avoit été copié par l'Auteur de l'Aftrologie d'Héfiode. Ptolémée marque au feptiéme jour après l'équinoxe d'Automne que la conftellation des Pléïades fe montre le matin & le foir : *matutino & vefperi apparent vergiliæ.*

Ptol. de apparent. Sept. 27.

Uranol. Part II. Pag. 30.

Le P. Petau, ayant calculé le temps dans lequel ce phénomène a dû arriver, montre qu'il n'a eu lieu que l'an 2266. avant l'Ere chrétienne, lorfque la luifante des Pléïades étoit au fecond degré d'*Ariès*, & lorfqu'elle avoit, à dix minutes près, la même longitude que quand elle fe couchoit au lever du Soleil le jour de l'équinoxe. La conftellation des Pléïades eft fi finguliere par fa figure qui ne reffemble à aucune autre, & par fon voifinage

de l'écliptique, que l'on ne peut l'avoir confondue. D'ailleurs le phénomène dont il s'agit ici est une chose sensible & facile à observer : il ne s'est jamais répété depuis ; & par conséquent ce n'est point un fait que l'on puisse révoquer en doute. Mais si ce fait est constant, il faut aussi reconnoître qu'il y avoit eu des Calendriers astronomiques en Egypte plus de 1200. ans avant le temps auquel M. Newton met la naissance de l'Astronomie dans ce même Pays.

Le lever des Pléiades le soir se faisoit astronomiquement sept ou huit jours avant le coucher astronomique de cette constellation au coucher du Soleil. Mais ce lever astronomique étoit postérieur de plusieurs jours au lever visible & apparent ; parce que, lorsque le Soleil se trouve dans l'horizon en même temps que l'étoile, sa lumiere empêchant qu'elle ne soit visible, on ne l'apperçoit que quand le Soleil est plusieurs degrés sous l'horizon ; & alors l'étoile, qui s'est avancée vers l'occident d'autant de degrés, est déja élevée au-dessus de l'horizon quand elle commence à être visible : ainsi le lever apparent du soir précede le lever astronomique.

Ptolémée, dans son calendrier latin, marque le lever des Pléiades sept jours avant l'équinoxe d'Automne. Ce lever étoit sans doute tiré du même Calendrier égyptien dont nous avons déja parlé, ou peut-être d'un Calendrier encore plus ancien.

Le P. Petau assure que le lever astronomique des Pléïades au coucher du Soleil se faisoit au temps d'Hésiode dix jours après l'équinoxe, le seiziéme jour au temps de Thalès, & le dix-neuviéme au siécle de Méton. Euctémon marquoit ce lever au cinquiéme jour après l'équinoxe, selon Géminus, & Eudoxe au huitiéme : Columelle le marque au seiziéme jour, & Pline au dix-neuviéme.

Ptolémée marque ce lever à plusieurs jours différens, savoir au neuviéme après l'équinoxe, au onziéme, au

douziéme, au dix-neuviéme, au vingt-deuxiéme, &c.

IV. *Résultat des discussions précédentes sur les* Calendriers *des anciens Grecs.*

Je ne poufferai pas plus loin cet examen du lever & du coucher des étoiles dont il eft fait mention dans les anciens Calendriers qui nous reftent. Ces recherches me meneroient trop loin : ceux qui ne croiront pas que ces Calendriers contiennent des reftes d'une aftronomie auffi ancienne que je l'ai avancé, pourront fe donner le plaifir de l'examen. Il eft digne de la curiofité de tous ceux qui veulent s'affurer de l'époque de la naiffance d'une fcience qui fait tant d'honneur à l'efprit humain.

Dans les levers & les couchers calculés je n'ai rien voulu prendre fur moi ; & je me fuis fervi de ceux que j'ai trouvés déja calculés par le P. Petau, par Kepler & par d'autres Aftronomes. Il ne s'agit que d'obfervations populaires & très-fenfibles : ainfi la précifion rigoureufe du calcul pourroit être négligée fans inconvénient. Si les différences qui réfultent de ces levers n'étoient que de peu de jours, je n'y aurois pas fait d'attention; & je les aurois attribuées à la différence des climats & aux diverfes réfractions qui peuvent accélerer ou retarder les apparences. Mais je ne crois pas que cela puiffe avoir lieu ici.

Les conféquences qui doivent réfulter de ces différens faits aftronomiques font très-fimples. 1°. Les anciens ont formé les Calendriers qui nous reftent entiers ou par fragmens, en compilant les Calendriers aftronomiques qui étoient en ufage de leur temps ; & ils fe font mis peu en peine de confulter le ciel & d'examiner fi les apparences des levers & des couchers étoient conformes aux traditions populaires.

2°. Ces Calendriers, uniquement relatifs aux jours des équinoxes & des folftices dont l'on comptoit les jours des levers & des couchers des étoiles, nous montrent que dans les Planifphères le lieu des points cardinaux & de leurs colures étoit déterminé par celui qu'ils

qu'ils occupoient dans les constellations, & par les étoiles qu'ils traversoient ou dont ils étoient voisins. La description des Planisphères d'Eudoxe, de Manéthon & d'Aratus en sont une preuve.

3°. Il suit de-là que dans la comparaison des Planisphères qui différoient entr'eux pour le lieu des colures, la différence étoit marquée relativement aux étoiles & aux constellations ou assemblages déterminés de ces étoiles.

Selon ce principe, lorsque le lieu des colures est marqué par le quantiéme degré, c'est toûjours de la constellation qu'il faut l'entendre; & c'est de la partie occidentale de la constellation qu'il faut commencer à compter en avançant vers l'orient, parce que c'est cette partie occidentale de la constellation qui se montre la premiere dans l'horizon avant le lever du Soleil qui s'avance dans l'écliptique d'occident en orient. Il suit encore delà que les anciens n'ont jamais eu qu'une méthode simple & uniforme de désigner le lieu des colures, savoir par les constellations, & que le quinziéme, le dixiéme, le huitiéme, le sixiéme degré, &c. se comptent tous également du commencement de la constellation vers l'occident où étoit le premier degré.

M. Newton, dont la Chronologie ne pourroit subsister si cela avoit lieu, propose un autre principe. Il suppose que les anciens avoient deux manieres différentes de désigner le lieu des colures cardinaux, l'une par le lieu qu'ils occupoient dans les signes, l'autre par celui des constellations où ils étoient. Selon lui on avoit mis les colures au milieu des signes, & l'on avoit compté 15. degrés à l'orient & 15. à l'occident du colure pour former le signe qui étoit de 30. degrés. La seconde maniere étoit par le lieu des colures dans la constellation, dont il suppose que le commencement n'a jamais été éloigné des colures de plus de huit degrés vers l'occident dans la Sphère grecque.

Suivant cette hypothèse, la différence entre le lieu des colures dans les différens Planisphères grecs, n'auroit jamais été de plus de huit degrés par rapport aux étoiles fixes. D'où seroit donc venue cette différence de quinze jours ou même de plus dans les levers & les couchers des mêmes étoiles marquée dans des Calendriers faits pour le même climat de la Gréce? Il ne me semble pas qu'il soit possible de l'expliquer dans le Systême de M. Newton; & cela suffiroit pour démontrer la fausseté de son hypothèse sur la double maniere de marquer le lieu des colures parmi les anciens. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ci-dessus à ce sujet; je me contenterai d'observer que cette méthode est sujette à de si grands embarras que cela seul pourroit suffire pour la faire rejetter, sur-tout n'étant appuyée sur aucune preuve formelle.

J'ai montré plus haut que dans cette supposition on ne sçait jamais où les Auteurs anciens plaçoient les points cardinaux, parce que le huitiéme degré, par exemple, si on l'entend de la constellation, est le même que le quinziéme du signe & le même que le premier de la constellation si on le prend pour le huitiéme degré du signe.

On ne peut concevoir d'ailleurs comment, lors de l'établissement de l'Astronomie dans la Gréce, on employa une division du Zodiaque dans laquelle les signes commençoient avant les constellations, & où ces commencemens n'étoient marqués par rien de visible; en sorte que pour les trouver il falloit compter en rétrogradant depuis les points cardinaux, & attendre les jours des équinoxes & des solstices pour savoir quand le Soleil étoit entré dans les signes cardinaux. Les Grecs ne connoissoient qu'une année lunaire dont les intercalations étoient assez mal reglées.

Conclusion de la troisiéme Partie.

Le Systême opposé à celui de M. Newton est au contraire si naturel & si conforme au procédé ordinaire de

l'esprit humain que cela seul devroit le faire recevoir, quand même il ne seroit pas démontré (j'ose le dire) par les preuves que j'en ai rapportées. Les Grecs très-grossiers dans leurs commencemens, & semblables aux Sauvages de l'Amerique, partagerent d'abord l'année en quatre parties à peu-près égales marquées par les équinoxes & par les deux solstices. La différence qu'ils observoient dans la durée des jours & dans la longueur des ombres que les corps projettoient lorsque le Soleil étoit au plus haut du ciel, les conduisit naturellement à ce partage. Chacun de ces intervalles étoit de 90. jours; car l'ancienne année étoit de 360. jours : on le voit par le nom d'*Epagomènes* donné aux cinq jours ajoûtés pour montrer qu'ils avoient d'abord été regardés comme surnuméraires. Chacun de ces intervalles étant à peu-près égal à trois lunaisons, l'année se trouva composée de douze lunes ou de douze mois.

La durée des jours & la longueur des ombres, de même que l'amplitude ortive du Soleil, c'est-à dire, le lieu de l'horizon dans lequel il se levoit, furent les premiers moyens dont on se servoit pour cette division de l'année & du ciel en douze parties.

La plus ancienne année grecque commençoit en été; & comme la longueur des jours est assez sensiblement la même pendant les quinze jours qui précedent les solstices, & pendant ceux qui les suivent, ces trente jours formerent le premier mois, au milieu duquel se trouvoit le solstice. Par la même raison les équinoxes se trouverent aussi au milieu de leurs mois.

Dans la suite lorsque l'on voulut transporter cette division dans le ciel, & la rendre sensible pendant la nuit par le lever & le coucher des étoiles dont on observoit les changemens continuels pendant le cours de l'année, on suivit la même méthode, & l'on fit commencer les constellations aux étoiles qui se levoient 15. jours avant les solstices & les équinoxes.

La premiere étoile d'Ariès, par exemple, se trouvoit en 1353. avant JESUS-CHRIST, au 16°. 21'. de *Pisces*, quinze degrés en longitude avant le point de l'intersection du Printemps: la claire du pied austral de Cancer de la troisiéme grandeur se trouvoit au quatorziéme degré avant le solstice d'Eté. On commença les constellations aux étoiles qui se levoient 15. jours avant les points cardinaux; & au bout de trente jours on songea à former une nouvelle constellation: de-là vient que les premieres étoiles de chaque constellation sont à peu-près à 30. degrés les unes des autres. Les constellations dans lesquelles cette proportion n'a pas lieu ont été changées & étendues vers l'occident, comme celle de la Vierge que tous les anciens représentoient dans une attitude telle que sa tête ne pouvoit être vûe de la terre, & qu'elle étoit tout-à fait tournée vers le ciel. Ptolémée lui-même nous apprend qu'il y avoit encore fait de nouveaux changemens pour la dessiner plus correctement. Comme il y a beaucoup d'apparence que les constellations du Zodiaque ne sont pas d'origine grecque, cette division doit être plus ancienne que Chiron & faite dans le temps auquel les levers sensibles de ces étoiles précédoient de 15. jours les points cardinaux.

M. Newton prétend rapporter les constellations du Zodiaque aux fables grecques. Mais il auroit dû, ce me semble, faire reflexion que ceux des Mythologistes anciens qui ont cherché dans les Antiquités grecques l'origine de ces constellations, sont tous opposés entre eux, se partagent en une infinité d'opinions différentes & vont chercher les raisons des figures & des noms donnés à ces constellations dans les faits les moins célebres & les moins importans de la Mythologie. Il est plus naturel de regarder les animaux dont on donnoit la figure aux asterismes du Zodiaque, comme les emblêmes des douze grandes Divinités qui présidoient aux douze mois de l'année, Hammon, Osiris, Orus & Anubis, Isis,

Typhon, Mendès, &c. Il n'eſt pas juſqu'aux Poiſſons dont la Mythologie égyptienne ne puiſſe fournir l'origine.

Sous chacune de ces douze Divinités les Egyptiens en plaçoient trois autres qu'ils nommoient les *Inſpecteurs*, ce ſont les *Decani* des Aſtrologues antérieurs à Ptolémée. Sous chaque *Decan* il y avoit trois Aſſeſſeurs ou Miniſtres. Ce qui faiſoit en tout 156. conſtellations. On a dans les anciens les noms des 36. *Decani*; & comme on trouve ces mêmes noms ſur pluſieurs pierres gravées avec des figures égyptiennes, il eſt fort probable que ces figures ſont celles ſous leſquelles les Egyptiens les repréſentoient.

L'établiſſement des conſtellations qui ſont hors du Zodiaque, mais ſur-tout des conſtellations boréales, ne donne pas lieu aux mêmes difficultés que celles du Zodiaque. La plûpart ſont manifeſtement d'origine grecque. Céphée, Caſſiope, Andromède, Perſée, le Pégaſe, le Monſtre marin, les deux Ourſes, &c. font une alluſion manifeſte à l'ancienne Hiſtoire de la Gréce & aux aventures des Rois ou des Héros de ce Pays.

Quelques-unes de ces conſtellations avoient ſeulement été habillées à la grecque. Par exemple Bootès étoit une ancienne conſtellation égyptienne nommée *Oros*, ſelon *Nigidius* cité par Servius; & la principale étoile étoit nommée *Arctouros* ou l'*Orus* voiſin de l'Ourſe, pour le diſtinguer de la conſtellation méridionale d'Orion. Les Egyptiens ne plaçoient point d'Ourſe dans le ciel, ſelon Achillès-Tatius, non plus que le Dragon ni Céphée. Les anciens Grecs nommoient la conſtellation de la petite Ourſe *Kunos oura*; on traduit ce mot, *la queue du Chien*, ſans aucun fondement; car il eſt clair que ce nom ſignifioit *le Chien d'Horus*. Nous trouvons dans Firmicus le nom de pluſieurs conſtellations qui ne ſont pas marquées dans Ptolémée, & dont aucun autre des anciens ne parle: Firmicus les avoit tirées de la

Salmaſ. de ann. climact. p. 594.

p. 164.

Sphère égyptienne de Pétosiris. Par exemple il met le *Renard* au nord du Scorpion avec *Ophiucus*, & le Cynocéphale au midi avec l'Autel. *Aquarius* se leve, selon lui, avec une autre constellation qu'il nomme *Aquarius minor*, avec la Faulx, le Loup, le Liévre & l'Autel. Au nord des Poissons il place le Cerf & une autre constellation du Liévre. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de toutes ces choses dont le détail me meneroit fort loin, & n'auroit même qu'un rapport fort éloigné avec cet ouvrage. Je me contente de les indiquer, parce qu'il m'a paru qu'on n'y avoit fait aucune attention jusqu'à présent.

Conclusion de l'ouvrage entier.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'ouvrage de M. Newton. Je crois en avoir détruit les principes fondamentaux. C'est au Public, qui est le juge de ces sortes de disputes, à décider si je me suis trompé, ou si M. Newton est dans l'erreur. Les Lecteurs qui compareront ces observations avec l'ouvrage de M. Newton s'appercevront qu'il y a encore une infinité de choses que je n'ai point relevées, non que je n'eusse pû le faire avec avantage, au moins à ce que je pense. Mais c'est que ne m'étant point proposé l'objet de critiquer M. Newton, j'ai cru devoir négliger tout ce qui étoit indifférent à son Systême. Si l'on me fait l'honneur de me répondre, je prie les partisans du nouveau Systême de vouloir bien se proposer le même objet & de s'attacher à bien établir les preuves de cette Chronologie, plutôt qu'à relever les fautes dans lesquelles je puis être tombé malgré toute mon attention dans les questions incidentes, que j'ai cru être obligé de traiter. S'il y a quelque chose d'important pour le Public dans cette dispute littéraire, c'est uniquement la vérité ou la fausseté du nouveau Systême de Chronologie; tout le reste lui doit être très-indifférent.

Fin des Observations.

TABLE

DES DIFFERENTES SECTIONS & Articles dont est composée la derniere Partie,

RENFERMANT

L'Examen des Preuves astronomiques du Systême de Monsieur Newton.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

Fin de la Table.

PRIVILEGE EN COMMANDEMENT *pour l'impression des Ouvrages de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôt, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES Nous a tres-humblement fait remontrer, qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi notre Bisayeul, pour la forme de ses Exercices, & pour l'impression de divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent, elle en a déja donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de Privilége qui lui furent expédiées en Commandement au mois de Décembre 1701; mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous supplie très-humblement de lui en accorder de nouvelles. A CES CAUSES, & notre intention étant de procurer à l'ACADÉMIE en Corps, & à chaque Académicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, signées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choisir, les Remarques, ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite ACADÉMIE, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroitre en son nom; comme aussi les Ouvrages, Mémoires, Traités, ou Livres des Particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés, aux termes de l'article XLIV dudit Réglement, elle les jugera dignes d'etre imprimés; pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'ACADÉMIE aura choisi, pendant le tems & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons tres-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs, que celui ou ceux que l'ACADÉMIE aura choisis, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits Ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine contre les contrevenans de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au Dénonciateur: à la charge qu'il sera mis deux Exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, avant que de les exposer en vente; & à la charge aussi, que lesdits Ouvrages seront imprimés sur beau & bon papier, & en beaux caractères, suivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire régistrer ces présentes sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire

jouir & uſer ladite ACADÉMIE & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée commme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution des Préſentes tous exploits, ſaiſies & autres actes néceſſaires, ſans autre permiſſion ; CAR tel eſt notre bon plaiſir. DONNÉ à Marly le quinziéme jour de Février, l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, par le Roi, PHELYPEAUX.

Régiſtré ſur le Régiſtre IX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 66, fol. 57, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſe, Art. IV, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII du même Réglement. A Paris, le 5 Mars 1735.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

Fautes à corriger dans le corps de l'Ouvrage.

PAge 1, ligne 2, de la note, 1726, *lisez* 1725.
P. 3, lig. 7, ſ s, *liſ.* ces
P. 7, l. 32 & 36. Eclyptique, *liſez* Ecliptique; & corrigez l'ygrec dans ce mot par-tout où il s'y ſera gliſſé.
P. 9, l. 16 & 17, éloignés leur, *liſ.* éloignés de leur.
P. 14, l. 15, cinquiéme, *liſ.* quinziéme.
Ibid. dans la note au bas de la page, au lieu de l'an 482, *liſ.* vers l'an 484: au lieu de 33, *liſ.* 53.
P. 15, l. 6, aj ute, *liſ.* ajoûte.
l. 7, que Hippo, *liſ.* qu'Hippo, & liſez de meme ailleurs.
P. 18, l. 29, s'étant, *liſ.* s'etoit
P. 19, l. 12, vrai lieu, *liſ.* du vrai lieu.
P. 26, l. 10, 1333 ans, *liſ.* 1323 ans.
P. 33, l. 28, à l'Académie, *liſ.* de l'Académie.
P. 39, l. 16, Cypélides, *liſ.* Cypſélides.
l. 25, Therpandre, *liſ.* Terpandre.
P. 40, l. 22, Oſyris, *liſ.* Oſiris, & liſez de même par-tout où il ſeroit écrit autrement.
P. 43, l. 7, chronologique, *liſez* Chronologique.
l. 13, Danaus, *liſ.* Danaüs.
P. 47, l. 5, quadrant, *liſ.* quadrent.
P. 51, l. 23: 1295, *liſ.* 1224.
l. 24: 29, *liſ.* 28.
P. 56, l. 17, déterminées, *liſ.* déterminés.
P. 67, l. 8, Egyſthé, *liſ.* Egyſthe.
P. 69, l. 33: 1283, *liſ.* 1280.
P. 78, l. 13, le 126e environ, *liſez* le 116e environ.
P. 81, l. 5: 37 ans, *liſ.* 57 ans.
P. 82, l. 10, der, *liſ.* des.
P. 87, l. 25, avoient, *ajoûtez* envoyée.
P. 88, l. 6, Piſander, *liſ.* Tiſander, & ainſi dans le reſte de l'article.
P. 90, l. 24, depuis Ajax fils de Télamon, *liſ.* depuis Euryſacès petit fils de Télamon.
P. 92, l. 9 & 10, ce .... cas, *liſ.* ce Perdiccas.
P. 93, l. 30, où il, *liſ.* où ils.
P. 99, l. 15, le onziéme, *liſ.* le douziéme.
l. 20, n'ont qu'une, *liſ.* n'ont aucune.
P. 103, l. derniere & ailleurs: Léocédès, *liſ.* Léocéde.
P. 105, l. 21, Acméon, *liſ.* Alcméon.
P. 106, l. 25, déterminée, *liſ.* déterminé.
P. 108, l. 18, Olimpie, *liſ.* Olympie.
P. 109, l. 9, objet, *liſ.* ſujet.
l. 24, Athéniens, *liſ.* Theſſaliens.
P. 113, l. 1, *effacez* vengeurs.
P. 114, l. 5, chréticene, *liſ.* chrétienne.
P. 115, l. 12, rouvé, *liſ.* trouvé.
P. 117, l. 5, Piſiſtiate, *liſ.* Piſiſtrate.
Ibid. l. 3 de la note, Hérodote ne leur en donnent, *liſ* Hérodote ailleurs ne leur en donnent.
P. 118, l. 6, gouvernemet, *liſez* gouvernement.
Ibid. l. 33, ſoixante & dix, *liſ.* ſoixante-ſept.
P. 119, l. 1, 30 ans, *liſ.* environ 27.
l. 10, & pour, *liſ.* & de.
P. 120, l. 2, le onziéme, *liſez* le douziéme.
l. 5: 743, *liſez* 749.
P. 122, l. 1, celles, *liſ.* celle.
l. 13, placez l'étoile * à la premiere ligne, après le mot *Pactus*.
l. 30, toutes au long, *liſ.* tout au long.
P. 125, l. 6, naiſſance de d'Hyppocrate, *liſ.* naiſſance d'Hippocrate.
P. 127, l. derniere, à la citation, *liſ.* p. 57 au lieu de 55.
P. 131, l. 3: 150 ans, *liſ.* 155 ans.
l. 7, Ariſtomène, *liſ.* Ariſtodème.
P. 132, l. 9, Ariſtomène, *liſ.* Ariſtodème.
P. 136, l. 2, Pritanes, *liſ.* Prytanes.
P. 139, l. 29, de coffre, *liſ.* de ce coffre.
P. 141, l. 12, quoique établie, *liſ.* quoiqu'établie.
P. 149, l. 27, qui au-deſſous, *liſ.* qui ſont au-deſſous.
l. 29, les peuples, *liſ.* ces peuples.
P. 152, l. 28, Chorinthe, *liſ.* Corinthe.
P. 153, l. 6, le derniet, *liſ.* le dernier.

Ibid. l. 15, Aéltès, *lis.* Alétès.
P. 154, à la citation p. 142, *ajoûtez* & de la traduction p. 150.
P. 159, l. 1, c'est ardire, *lis.* c'est-à-dire.
P. 160, l. 10, près de 800 pas géométriques, *lis.* 488 pas géométriques.
P. 164, l. 22, suivie, *lis.* suivis.
P. 171, l. 34, le trente-septiéme, *lis.* le trente-quatriéme.
P. 180, l. penultiéme, gouvernemen, *lis.* gouvernement.
P. 186, l. penultiéme, le, *lis.* ce.
P. 188, l. 1, celle, *lis.* celui.
P. 192, l. 29 : 398 avant, *lis.* 298 avant.
l. 31 : 387 avant, *lis.* 287 avant.
P. 202, l. 3, avant la guerre, *lis.* avant la prise.
P. 207, l. 9, monachique, *lis.* monarchique.
P. 210, l. 1, qui étoit la, *lis.* qui étoit le.
P. 222, à la citation, *masmora*, lisez *marmora*.
P. 223, l. penultiéme, des Egytiens, *lis.* des Egyptiens.
P. 224, l. 8, Manéton, *lis.* Manéthon.
P. 231, l. 19, aujoutd'hui, *lis.* aujourd'hui.
l. 30, pout, *lis.* pour.
P. 232, l. 12, Hypparque, *lis.* Hipparque.
P. 249, l. 7, d'Eliopolis, *lis.* d'Héliopolis.
P. 259, l. 29, Septantes, *lis.* Septante.
P. 262, l. 34, deux ans, *lis.* neuf ans.
P. 277, l. 16, Erogue Pompée, *lis.* Trogue Pompée.
P. 307, l. 18, de Tamblique, *lis.* d'Iamblique.
P. 309, l. 23, que Lisle, *lis.* que l'isle.
P. 312, l. 27, l'orataur, *lis.* l'orateur.
P. 320, l. 9, emparé, *lis.* emparée.
P. 322, l. 7, montrolt, *lis.* montroit.
P. 349, l. 19, celles, *lis.* celle.
P. 385, l. 5, le premiet, *lis.* le premier.
P. 386, l. 14, Babylonne, *lis.* Babylone.
P. 391, l. derniere, de 5552 ans, *lis.* de 5152 ans.
P. 420, l. 23, *Bootes*, lis. *Bootès.*
P. 427, l. 18, environ 6e en longitude, *lis.* environ dix degrés en longitude.
P. 433, l. 2, Ptolemée. Il semble, *mettez un point avec une virgule au lieu du point, & lisez* Ptolémée ; il semble.
Ibid. l. penult. de la note ; où elles ne se couchent pas, *lis.* où elle ne se couche pas.
P. 434, l. 5, les étoiles ν & χ du col du Cigne, *lis.* les étoiles ψ & κ du col du Cigne.
l. 6, & χ, *lis.* & κ.
l. 8, d'Aquarius 10°, *lis.* (Aquarius 10° 38′ 18″).
P. 438, l. 13, passer de la, *lis.* passer, de la.
P. 439, l. 13, que ne l'a fait, *lis.* que ne la fait.
P. 441, l. 36, l'autte, *lis.* l'autre.
P. 446, l. 5, à l'égard des colures, *lis.* à l'égard du colure.
P. 448, l. 31, Soltices, *lis.* Solstices.
P. 452, l. 25, qu'à un un demi degré, *lis.* qu'à un demi-degré.
P. 458, l. 34, de ses calculs, *ajoûtez*, c'est-à-dire en 1689, date du Catalogue de Flamstéed, & par conséquent.
P. 477, l. 11, np sale temps, *lis.* dans le temps.
P. 487, l. 8, c'est-à-dire trois, *lis.* c'est-à-dire deux.
P. 496, l. 32, dont l'on, *lis.* d'où l'on.
P. 497, l. 4, en sont, *lis.* en est.
P. 502, l. 2, *Ophiucus*, lis. *Ophiuchus.*
Id. l. 22, proposé l'objet, *lis.* proposé pour objet.

Fautes d'impression à corriger dans la Préface.

P. v, l. 16, gréque, *lis.* grecque.
P. vij, l. 26, atlétes, *lis.* athlétes.
P. ix, l. 35 & 36, de lenteur & rapidité, *lis.* de lenteur & de rapidité.
P. xj, l. 24, sembla moins, *lis.* sembla pas moins.
P. xx, l. 15, de Chronologiste, *lisez* du Chronologiste.
P. xxxj, l. 17, établis, *lis.* établi.
P. xxxij, l. 10, Chnologie, *lisez* Chronologie.
P. xxxviij, l. 3, azile, *lis.* azyle.
P. xliv, l. 18, dée, *lis.* idée.
P. xlv, l. 33, degrés, *lis.* degré.
P. xlix, l. 35, du, *lis.* de.

P. [illegible], l. [illegible], Adles, lis. Adlès.
P. [illegible], [illegible] commencée [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], tant de ses peuples [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], celle, lis. celles.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible] avant, lis. [illegible]
l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], avant la guerre, lis. avant la prise.
P. [illegible], l. [illegible], monarchique, lis. monarchiques.
P. [illegible], l. [illegible], qui étoit la, lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible], lisez [illegible]
P. [illegible], [illegible] des Egyptiens, lis. les Egyptiens.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible], lis. [illegible]
l. [illegible], [illegible], lis. pour.
P. [illegible], l. [illegible], Hypparque, lis. Hipparque.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], de Chorasmiens, lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], l'Orateur, lis. l'Orateur.
P. [illegible], l. [illegible], empereur, lis. empereurs.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible], lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], celles, lis. celle.

P. [illegible], l. [illegible], augmentât, lis. augmenta.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible] du Caire, [illegible]
l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], par ne l'avoit, lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], l'autre, lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible] Catalogue de Flamsteed, [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible], lis. d'où l'on.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible], lis. en elle.
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
Id. l. [illegible], propose l'objet, lis. propose pour objet.

Fautes d'impression à corriger dans la Préface.

P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], de lenteur & de [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], [illegible] moins, lis. [illegible]
P. [illegible], l. [illegible], de Chronologiste, lisez de Chronologiste.
P. [illegible], l. [illegible], établi, lis. établi.
P. xxvj, l. [illegible], Chronologie, lisez Chronologie.
P. xxxviij, l. [illegible], [illegible]
P. xliv, l. [illegible], [illegible]
P. xlv, l. [illegible], [illegible]
P. xlix, l. [illegible], du, lis. de.

